This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LANCHE

XIII

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

1er juillet 1897 8e année TOME XIII. — N° 98

La revue blanche

Théodore Duret	*Une nouvelle histoire de Napoléon.*
Romain Coolus	*L'Enfant Malade* (Fin).
Tarrida del Marmol	*L'Inquisition à Porto-Rico.*
Eugène Veeck	*Une lettre.*
Tristan Bernard	*Le Vengeur de sa Canne.*
Paul Claudel	*Paysages de Chine.*
Coolus	*Notes dramatiques.*
Léon Blum	*Les Livres.*
	Lettre de Montjuich.

PARIS
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

1er juillet 1897 8e année TOME XIII. — N° 98

La revue blanche

Théodore Duret	*Une nouvelle histoire de Napoléon.*
Romain Coolus	*L'Enfant Malade* (Fin).
Tarrida del Marmol	*L'Inquisition à Porto-Rico.*
Eugène Veeck	*Une lettre.*
Tristan Bernard	*Le Vengeur de sa Canne.*
Paul Claudel	*Paysages de Chine.*
Coolus	*Notes dramatiques.*
Léon Blum	*Les Livres.*
	Lettre de Montjuich.

PARIS
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES DOUZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 110 fr.
Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; no 39 : 5 fr. ; nos 40-71 : 0 fr. 60 ; no 72 : 5 fr. ; nos 73-86 : 0 fr. 60 ; nos 87-89 : 5 fr. ; no 90 : 0 fr. 60 ; nos 91-98 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

ABONNEMENTS

DE

VACANCES

du 1 Juillet au 1er Octobre inclus

SERVIS AUX ADRESSES SUCCESSIVES

QUI SERONT INDIQUÉES

Prix uniforme pour la France et l'Extérieur

SIX FRANCS

La revue blanche

Tome XIII

JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1897

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

AP
20
.R46
v. 13

Romlang
84684

La revue blanche

XIII

1897

La revue blanche

La

revue blanche

Tome XIII

JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1897

1, Rue Laffitte, Paris

Une nouvelle histoire de Napoléon

MM. Lavisse et Rambaud ont pris la direction d'un grand travail historique (1), ne prétendant à rien moins, par son titre, qu'à donner l'histoire de l'humanité du IVe siècle jusqu'à nos jours. Ils ont choisi, pour collaborateurs, les hommes que leurs études et leurs travaux indiquaient, s'attachant à distribuer les monographies à ceux que leurs connaissances spéciales appelaient à les traiter avec compétence. L'Histoire Générale, née de ces efforts multiples, est parvenue à son neuvième volume, consacré à Napoléon. L ouvrage, dû à une collaboration aussi nombreuse, manque forcément d'enchaînement rigoureux; il procède, pour ainsi dire, par bonds et par saccades; à côté de parties mises en pleine lumière et traitées de main de maître, il s'en trouve d'autres qui restent dans l'ombre, où les écrivains sont demeurés inférieurs à la tâche. Ce n'est point une condamnation à porter sur l'ouvrage en soi, car un plan aussi, étendu entraîne forcément cette manière d'être.

Il faut au contraire reconnaître que l'ouvrage est à signaler, comme révélant, dans son ensemble, un véritable sens historique. Or, le sens historique est aussi rare que les autres. Il est des époques entières où il a manqué et où les écrivains n'ont raconté les événements du passé, qu'avec les préjugés et les partis pris les plus grossiers de leur temps et de leur nation. Ce tome IX de l'Histoire générale, est donc un des rares livres sur Napoléon, auquel on peut reconnaître qu'il mérite son titre d'histoire, en prenant le titre dans le sens du mot, où un auteur sait se soustraire suffisamment aux passions et aux préjugés de son temps et de son pays, pour garder cette justesse de vues, qui applique, à tous les hommes présentés et à tous les peuples entrés en lutte, une commune mesure désintéressée.

Jusqu'ici, on n'a guère raconté en France les faits relatifs à Napoléon sans s'abandonner à l'amour ou à la haine; les historiens n'ont vu que le personnage agrandi, les uns en faisant un dieu, les autres un vrai diable, aussi disproportionné, dans son genre, que le dieu, tous acceptant l'homme sous la forme subjective que l'imagination lui avait attribuée, très peu d'entre eux sachant établir une commune mesure entre les peuples en lutte, français et étrangers.

Ce nouveau volume sur Napoléon est ainsi, par son esprit, recommandable. Il ne touche pas encore le point tout à fait exact du jugement historique, l'effort était trop grand pour briser absolument avec la littérature épique ayant précédé, mais il en approche. Il présente, en somme, un travail digne d'attention, décisif pour voir

(1) *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, Tome IX. — *Napoléon, 1800-1815*. — Paris Armand Colin et Cie, 1897.

les transformations qui, sur certains points, s'opèrent dans l'esprit de la France intelligente, à l'enseignement des désastres militaires.

Ce volume embrasse non seulement l'histoire de Napoléon comme gouvernant la France, mais il s'étend à l'histoire des peuples de l'Europe pendant la domination napoléonienne. Suivant la méthode adoptée pour l'ensemble de l'ouvrage, les parties différentes du sujet ont été réparties entre des écrivains différents. L'histoire de Napoléon n'a donc point été racontée, de son commencement à la fin, par un seul, elle a été divisée entre plusieurs.

M. Aulard traite : le Consulat, la politique intérieure.

M. Vast : le Consulat, la diplomatie et les guerres ; l'Empire, les troisième et quatrième coalitions.

M. Albert Vandal : l'alliance franco-russe.

M. Vast reprend, avec la cinquième coalition, la guerre contre l'Autriche.

M. Rambaud raconte alors la campagne de Russie, la destruction de la Grande-Armée.

M. Vast reprend avec la campagne d'Allemagne en 1813, la fin de de la Confédération du Rhin.

M. Henry Houssaye raconte ensuite la campagne de France, la chute de l'Empire, la première Restauration et le retour de l'île d'Elbe.

Et M. Vast termine par les Cent jours et Waterloo.

Il faut dire du volume sur Napoléon, réparti entre un aussi grand nombre d'écrivains, ce que nous avons dit de l'ouvrage dans son entier. La division morcelée supprime forcément la continuité, qui rattache une part donnée à celle qui l'a précédée et à celle qui la suit et lie les faits, dans un ensemble indissolublement enchaîné. On ne trouvera donc, dans ce volume, aucun portrait entier de Napoléon et aucun jugement définitif, qui établisse la nature de son œuvre et de son action. Ceci constaté, le fractionnement entre divers auteurs n'en devient que plus intéressant, en permettant de voir où en est l'opinion moyenne des historiens actuels sur Napoléon.

Or on est d'abord frappé de la différence de ton, de langue, de manière de raconter qui existe entre les écrivains de la présente Histoire générale et leurs devanciers, les Thiers, les de Norvins, les de Ségur et même les Duruy.

Avec ceux-ci, on était transporté dans une sphère surhumaine, l'histoire se confondait avec l'épopée, le génie embellissait tous les actes, la guerre présentait un spectacle avant tout glorieux. Quand les défaites survenaient, elles étaient atténuées ou même supprimées, des agents mythologiques, la Fortune, le Sort, le Destin aveugle, apparaissaient alors, pour prendre part contre Napoléon et ajouter leur force irrésistible à celles des ennemis. Napoléon était surhumain, les autres hommes lui étaient toujours sacrifiés, les intelligences les mieux douées, à côté de la sienne, pâlissaient comme des astres secondaires devant le soleil. Avec les écrivains

du neuvième volume de l'Histoire générale, la superstructure épique a disparu, la langue est normale, les mots *gloire* et *glorieux* manquent tout à fait chez quelques-uns, et ne sont plus employés que sobrement, par les autres; le génie de Napoléon s'est restreint et spécialisé; les agents mythologiques, tels que la Fortune, s'ils apparaissent encore de loin en loin, par réminiscence, n'ont plus de puissance effective. On est enfin dans le réel, les faits sont racontés sous leur aspect complet, la guerre n'est plus toujours idéalisée et présentée comme le passe-temps supérieur des humains; elle est montrée, en outre des actions éclatantes des champs de bataille, avec ses dessous de souffrances pour les vaincus, d'excès et d'abus de la force du côté des vainqueurs, quels qu'ils soient. La conception épique a pris fin, la conception historique l'a remplacée.

Puisque l'histoire de Napoléon, dans l'Histoire générale, a été fractionnée et répartie entre plusieurs, il faut regarder, en particulier, l'œuvre de chacun.

M. Aulard commence le récit par le Consulat, dont il raconte le développement. Le Consulat a été jugé, par certains historiens, comme une époque de réparation, la France se serait alors relevée de l'abaissement où le gouvernement républicain l'avait laissée. On a voulu faire de Bonaparte, premier consul, un être providentiel, omniscient, mesuré, apaisant les partis, demeurant loin des abus de pouvoir auxquels, plus tard, devaient le conduire l'enivrement du succès et la toute-puissance. On a ainsi cherché à établir entre le Consulat et l'Empire, entre Bonaparte et Napoléon une différence essentielle. M. Aulard, en véritable historien, voit et raconte les choses autrement.

Il montre que le Consulat n'est que le point de départ de la période d'excès et de désastres qui se prépare. Il fait voir comment la centralisation administrative exagérée, destructive de toute initiative individuelle et de toute vie locale, s'établit peu à peu sur les ruines des institutions et des formes républicaines libres ; il montre comment le consul Bonaparte, d'empiètements en empiètements, arrive à dominer l'Etat et à devenir maître de toutes choses et par conséquent développe simplement, pendant le Consulat, les formes du pouvoir absolu qui, lorsqu'elles sont bien établies, conduisent à l'Empire.

M. Aulard met aussi en lumière les résistances qui se sont produites du côté des républicains et dans les corps électifs. Toutes ces créations, qui ont ramené en France, en l'exagérant, la centralisation administrative de l'ancien régime et l'omnipotence d'un chef d'état plus absolu que Louis XIV, ont été combattues par les hommes restés fidèles aux idées de liberté venues en 1789. Le despotisme naissant et en voie de s'établir, a trouvé des esprits d'élite, pour lui résister et prévoir ses funestes conséquences, sous les apparences d'une bienfaisance éphémère.

M. Aulard juge donc l'œuvre du Consulat à son exacte mesure

Cependant la conception qui a fait du premier Consul un être essentiellement réparateur et bienfaisant, si elle ne résiste pas, de loin, au jugement de l'histoire, a certainement été celle des contemporains. Il est indéniable que l'œuvre du Consulat a séduit les hommes de l'époque, qu'elle leur a donné un contentement profond, les a transportés d'amour pour Bonaparte et les a fait acclamer la survenue de l'Empire. Il y a eu des résistances — M. Aulard les montre — et il s'en trouvera même sous l'Empire, mais elles ont été purement sporadiques et sans force, devant l'immense vague qui a surgi pour soutenir Napoléon dans son élévation. Napoléon a su prendre le peuple français par ses côtés les plus intimes; il s'est emparé de lui et en est resté maitre après sa chute et sa mort. L'admiration sans réserve des contemporains pour l'œuvre du Consulat, la persistance du dévouement sous l'Empire, qui fait que la nation lui livre toute sa jeunesse à faire périr sur les champs de bataille et ne témoigne aucune révolte, malgré la lassitude de la guerre et le désir de paix qu'elle peut éprouver, l'élan qui, en 1815, au retour de l'île d'Elbe, remet le peuple et les soldats à ses pieds, l'épopée qui se développe sur son nom, sous la Restauration et la monarchie de Juillet et, après, amène à rétablir l'Empire au profit d'un homme nul par lui-même, mais son neveu, tous ces faits montrent, d'une manière certaine, la passion profonde d'un peuple, qui se satisfait sans tenir compte d'aucun obstacle. Les résistances républicaines que M. Aulard expose sous le Consulat ont donc été faibles, elles n'ont du reste pu se maintenir, elles disparaissent presque entièrement sous l'Empire et sont alors si bien réduites, qu'il ne reste même plus de débris d'un parti républicain organisé, qu'après, pendant la Restauration, les idées républicaines demeurent si peu comprises, que ce qui en survit ne peut exister de par soi, qu'alors les républicains, par une alliance monstrueuse, doivent s'appuyer sur Napoléon lui-même et s'amalgamer avec les bonapartistes. Il faudra de longues années, pour que les républicains supprimés par l'Empire, et dénaturés sous la Restauration, puissent se dégager et revenir à leurs idées de liberté et d'indépendance. Ils n'y parviendront que sous le règne de Louis-Philippe. Ce n'est qu'alors qu'ils recommenceront à former un parti important, agissant au grand jour.

Je trouve donc l'histoire du Consulat, telle que la présente M. Aulard, judicieuse et exacte, mais je la tiens cependant pour incomplète. J'eusse voulu que M. Aulard expliquât le travail d'esprit qui s'est produit en faveur de Napoléon, qu'il recherchât par quelles raisons profondes la France s'est ainsi abandonnée. Quels sont les mobiles qui ont amené un grand peuple, victorieux déjà et puissant par lui-même, à se donner tout entier à un chef militaire, à voir en lui un sauveur, un dieu? Pourquoi l'éblouissement de l'imagination a-t-il survécu à la chute de l'homme, aux invasions et aux pertes de territoire dont il a été la cause? Tous les éléments de ces faits sont déjà établis à l'époque du Consulat et j'aurais

voulu que M. Aulard en fît l'analyse et en donnât l'explication.

M. Vandal raconte l'alliance franco-russe, qu'il prend à son origine, à Tilsitt, pour la conduire jusqu'en 1809. M. Rambaud continue par l'histoire de la rupture entre Napoléon et Alexandre, qui amène l'invasion de la Russie en 1812. Les deux récits juxtaposés, forment un ensemble complet des rapports de Napoléon et d'Alexandre. M. Vandal a fait son domaine de l'alliance franco-russe, sous le premier Empire. Il est remonté aux sources, il y a obtenu des découvertes et il a certainement épuisé le sujet. M. Vandal, qui les connaît, expose les faits et les mobiles; il ne prétend pas dissimuler les torts de Napoléon; il est même dur pour lui, il parle « des excès, des violences et des ruses de sa politique »; cependant il se propose et s'efforce surtout de maintenir la balance égale entre Napoléon et Alexandre. Or, quand on lit son récit, on est obligé de reconnaître qu'il n'y a pas de balance à tenir, de mesure à établir, mais que, dans les difficultés qui amènent l'invasion de la Russie, les violences et les agressions effectives sont du côté de Napoléon.

Voici ce que l'on voit, en suivant M. Vandal. A Tilsitt, deux empereurs font la paix, concluent une alliance, se partagent des territoires et s'assurent, chacun dans sa sphère, une part de domination sur l'Europe. Ils se séparent et, après cela, Napoléon s'en prend :

1° Au pape Pie VII, un homme doux, qui est venu le sacrer empereur à Paris, auquel il doit de la reconnaissance, qui est le chef de la religion de ses sujets, qu'il dépouille de ses états et tient en captivité à Savone, puis à Fontainebleau;

2° Il s'en prend, aux Bourbons d'Espagne, Charles IV et son fils Ferdinand, qui sont ses alliés, qui lui ont sacrifié leur marine à Trafalgar, qu'il fait venir à Bayonne, sans qu'ils soupçonnent de duplicité, qu'il prive alors de leur couronne et garde prisonniers, en France, à Compiègne et à Valençay;

3° Il s'en prend à son propre frère Louis, qu'il a établi roi de Hollande, qu'il ne peut ensuite tolérer, qu'il détrône et dont il joint le territoire à l'empire français;

4° Il a une grande guerre avec l'Autriche et s'accroît à ses dépens des provinces Illyriennes, qu'il ajoute à l'Empire français;

5° Il s'en prend à sa femme Joséphine qu'il répudie ;

6° Il s'en prend, pour le détrôner, au grand-duc d'Oldenbourg, le beau-frère d'Alexandre, et ajoute encore son état à l'Empire français.

Pendant ce temps, Alexandre est resté dans sa capitale. Il n'a détrôné personne, il s'est simplement accru de la Finlande que Napoléon lui a concédée, pour sa part de dépouilles et en compensation de l'amoindrissement consenti de la Prusse et des accroissements français en Allemagne et en Espagne, et il est entré dans une longue guerre avec la Turquie, de l'avis de Napoléon, où il n'acquiert

au terme, que la seule Bessarabie. Napoléon, avec ses combinaisons rapides et incessantes, a bien fait entrevoir à Alexandre des agrandissements merveilleux en Orient, les provinces Moldo-Valaques, même Constantinople, mais ces terres à prendre sont aux mains des Turcs et, en définitive, Napoléon ne fait rien et ne peut rien faire, pour l'aider à les acquérir et elles demeurent à l'état de mirage. Quant à Alexandre, il s'est rendu à la chimère du blocus continental et à la politique napoléonienne de haine contre l'Angleterre, il s'est mis en guerre avec elle et a supprimé tous rapports commerciaux, ce qui est pour son peuple une cause de grande souffrance. Il n'y a pas ici de balance à établir, la différence de conduite est certaine.

Comme part de torts, que voit-on du côté d'Alexandre? Le refus qu'il aurait fait de sa sœur à Napoléon, lorsqu'il l'a demandée en mariage. Mais la demande n'a jamais été poussée suffisamment à fond, pour laisser de bien grands regrets. A l'époque où Napoléon pensait au mariage russe, d'autres, autour de lui, préféraient un mariage autrichien ; en effet, aussitôt que des difficultés s'élèvent du côté de la princesse russe, il se retourne vers l'archiduchesse Marie-Louise et l'épouse. En outre, un des obstacles qui est tout de suite apparu pour arrêter le mariage russe, a été la différence de religion, qui, à elle seule, le rendait difficile, sinon impossible, et donnait ainsi à son échec une cause naturelle, qui lui enlevait le caractère d'humiliation. On ne peut donc pas dire que la non-réussite du mariage russe eût laissé des motifs de rancune susceptibles de contribuer à une rupture allant jusqu'à la guerre.

Il ne reste ainsi qu'un grief certain, que Napoléon ait eu à élever contre Alexandre. C'est le manque d'appui qu'il a trouvé auprès de lui en 1809, dans sa campagne contre l'Autriche. Il est évident qu'Alexandre, effrayé de l'accroissement gigantesque que prenait l'Empire français, ne s'est point senti disposé à y contribuer pour sa part. Il n'a donc point pesé sur l'Autriche, autant qu'il eût pu le faire pour la maintenir en paix ; il n'a agi que tardivement, par des remontrances diplomatiques inutiles et a laissé Napoléon seul aux prises avec elle. Ce souvenir est resté vivant et est un des grands arguments employés par Napoléon, au moment des conflits et de la rupture, pour les motiver. Mais, en définitive, lorsque la rupture arrive en 1812, le manque de concours eût pu être oublié, Napoléon n'en avait pas moins vaincu l'Autriche à Wagram, il était devenu le gendre de l'empereur François, et ainsi les difficultés éprouvées en 1809 étaient effacées, dans leurs conséquences.

Quand Napoléon commence le conflit préliminaire à son invasion de la Russie, c'est donc lui qui est l'agresseur bénévole et déterminé. Il détrône le beau-frère d'Alexandre dans l'Oldenbourg et il veut imposer à Alexandre de fermer ses ports, non seulement aux navires anglais, mais aux navires neutres qu'il accuse de transporter

des marchandises anglaises, ce qui était la suppression totale du commerce russe.

L'historien ici, après avoir observé le détail des faits, doit s'élever dans son jugement, et reconnaître que l'invasion de la Russie en 1812 n'a point de cause qui eût pu agir sur aucun autre homme au monde que Napoléon, pour le jeter dans une semblable entreprise. La rupture avec Alexandre et la marche sur Moscou, viennent de la nature même de Napoléon, de son caractère agressif sans frein, de sa soif d'action sans limite. Toutes les puissances, tous les Etats, tous les alliés, tous les parents avec lesquels il est entré en contact, qui ont montré quelque indépendance et lui ont offert un semblant d'obstacle, il les a détruits successivement. Le tour d'Alexandre vient quand, tous les autres ayant été détruits, lui seul reste debout à détruire. Napoléon a étendu ses conquêtes à toute l'Europe, jusqu'à la Russie. Il n'a aucun motif de l'attaquer; s'il le fait, ce n'est qu'en conséquence de cette activité irrépressible qui, s'étant exercée partout et voulant continuer à s'exercer, ne peut plus trouver de cours que contre elle. Napoléon s'était déjà jeté en Espagne, au mépris de toute justice et de toute raison, dans un gouffre où se rongeaient ses forces; il se jette en Russie, au mépris encore de toute justice et de toute raison, dans un abîme, où il trouvera la ruine et le châtiment.

M. Rambaud raconte la retraite de Russie. Son récit très simple est poignant et laisse la sensation d'une parfaite horreur. M. Rambaud a d'abord montré, dans la Grande-Armée traversant la Pologne pour envahir la Russie, un composé de soldats pris à toutes les nations, déjà harassés, affamés, pressurant et pillant un pays ami et répandant autour d'eux l'effroi. Maintenant on voit, pendant la retraite, une armée ensevelie sous la neige, traquée par les forces ennemies, par les Cosaques, par les paysans qui noient sous la glace et enterrent vivants les traînards et les prisonniers. Après que l'armée a réussi à passer la Bérésina et à échapper aux armées russes combinées, elle se décompose tout à fait. A la Bérésina, une effroyable hécatombe s'était déjà produite des soldats combattants, des traînards et des fugitifs de toute sorte qui, à l'abandon de Moscou, avaient suivi l'armée. A Wilna la populace exaspérée, assassine les malades, les blessés, dont les corps joints à ceux des hommes morts de froid, d'excès et d'ivrognerie, transforment la ville en un immense charnier, rempli de quarante mille cadavres. Après, sur la route rendue impraticable par le verglas, à chaque déclivité de terrain, les soldats abandonnent canons, voitures, bagages, jusqu'au trésor de l'armée, qui reste ainsi au pied d'une dernière rampe qu'on ne peut franchir, avec quelques chariots, qu'on avait réussi à traîner jusque-là, contenant les costumes de Napoléon et, parmi, son manteau de pompe impériale. Enfin, quelques milliers de fugitifs, débris de tous les corps, parviennent à repasser le Niemen, et à rentrer en Prusse, laissant derrière eux 250,000

hommes tués sur les champs de bataille, morts de maladie, gelés ou massacrés, sans compter les prisonniers.

Alors l'Europe entière se lève contre ces Français en qui, vingt ans auparavant, elle avait entrevu des libérateurs, des hommes apportant des éléments d'émancipation pour l'humanité entière. Les Français sont maintenant devenus un objet de haine, pour les rois et les peuples. On les extermine en Espagne, en Russie et en Allemagne par tous les moyens, on les met hors du droit des gens, on viole partout les capitulations et les arrangements qu'on prend et qu'on signe. La coalition contre eux s'étend aux peuples les plus éloignés, même aux plus vieux alliés de la France, comme les Suédois. Après avoir été repoussée de la Russie, de l'Espagne, de l'Allemagne, la France se voit enfin attaquée sur son sol et ces sévices et ces hontes de l'invasion et de la domination étrangères, qu'elle avait écartés d'elle avec la République, mais qu'elle avait aveuglément portés chez les autres avec Napoléon, elle apprend à son tour à les connaître et à les subir.

M. Henry Houssaye raconte la campagne de France, la lutte en 1814, sur le sol français, de Napoléon contre les coalisés européens, Russes, Prussiens, Autrichiens. Napoléon à ce moment n'existait presque plus comme empereur. Il se retrouvait simple général à cheval et débarrassé, si l'on peut dire, d'une superstructure encombrante, il déploie plus brillamment que jamais ses dons de guerrier. Il ne conserve qu'une faible armée, pour lutter contre les masses envahissantes, l'énorme infériorité numérique eût désespéré tout autre. Mais, lui, immuable, sans se montrer découragé, se jette sur les armées ennemies, il leur tient tête dans leur entier, ensuite, lorsqu'elle se sont divisées, il les bat coup sur coup, séparément, il les force ainsi à reculer ensemble deux fois, par la seule supériorité de son génie militaire.

Napoléon, dans son ordre de guerrier agressif et conquérant, a été, avec César, l'homme le mieux doué que l'histoire ait connu. César possédait un raffinement de manières, une gentilhommerie, des facultés oratoires et littéraires, un sens politique qui manquaient à Napoléon, mais, comme guerriers, ils sont frères. Tous les deux avaient le même geste scénique, la même attitude dominatrice, la même rapidité d'action, la même grande vue d'ensemble qui combine le plan général d'une campagne, la même soudaineté d'invention et de décision sur le terrain, la même puissance d'entraînement sur les hommes à conduire. Tous les deux réunissaient cette combinaison de dons militaires et de qualités scéniques qui, au milieu du monde latin où ils sont éclos, devait les amener à fasciner les soldats et à dominer leur peuple.

M. Henry Houssaye suit Napoléon dans les derniers efforts de son art, mais il ne faut pas se méprendre, ce que Napoléon accomplissait à ce moment, était de l'art pour l'art. Il retardait la chute, il ne pouvait l'empêcher. Ses forces étaient trop faibles pour ruiner

l'ennemi à fond. Chaque coup qu'il portait l'affaiblissait lui-même, d'une manière irrémédiable, et il combattait des hommes qui ne se laissaient plus décourager par des défaites partielles. L'issue fatale du conflit reste tout le temps évidente, dans le récit de M. Houssaye. Quand il a fallu donner le coup décisif à Blücher et aux Prussiens rangés, à Laon, sur une position formidable, Napoléon, avec ses faibles ressources, a dû y renoncer et reculer. Et lorsque Schwarzenberg et les Autrichiens ont été aux grandes prises avec lui, le général autrichien a su, une première fois, se dérober, et l'autre, attaquer si à propos, qu'il lui a enlevé l'occasion de porter des coups irrémédiables. Depuis la retraite de Moscou, une avalanche roulait sur la France. L'art de Napoléon, tout grand qu'il fût, était impuissant contre des forces irrésistibles, et ses victoires de la campagne de France ne pouvaient avoir et n'ont eu en effet d'autre résultat que d'orner sa chute.

M. Vast raconte Waterloo et la seconde invasion. Il y a eu longtemps une question Grouchy, agitée à l'occasion de la bataille de Waterloo, qui a produit des volumes à remplir une bibliothèque et qui est bien la plus oiseuse dissertation imaginable. L'opinion qui a mis la perte de la bataille au compte de Grouchy, manquant d'arriver à temps sur le terrain, a été du même ordre que celle qu'ont eue les anciens, attribuant la perte de la bataille de Zama à la façon dont y étaient rangés les éléphants. Dans les deux cas, l'imagination ne pouvant se résoudre à voir succomber naturellement des hommes, comme Napoléon et Annibal, qu'elle s'était représentés invincibles, est allée chercher, dans des incidents grossis, la cause de la ruine. On n'a pas besoin de faits secondaires, pour expliquer la défaite de Waterloo.

Il y avait dans la manière d'être agressive et le caractère aventureux de Napoléon, un fond de témérité qui devait finir par lui amener un Waterloo. Il avait été très près de le trouver dès Marengo, mais alors les Français étaient dans tout l'élan de l'enthousiasme, les jeunes chefs de génie existaient, Desaix était survenu et s'était fait tuer. Napoléon avait encore failli sombrer à Essling, mais là encore, il avait trouvé un grand chef, Lannes, pour maintenir les soldats et se sacrifier. Après avoir fait tuer la plupart des grands chefs et avoir écarté les survivants, les Davout et les Masséna, qui lui portaient ombrage, il n'employait plus que des généraux braves, comme Ney, mais de simples exécutants. Grouchy en était un. On n'a rien à lui reprocher. Napoléon l'a laissé sans ordres et il n'a fait que suivre les instructions primitives reçues. Il n'a certes point agi en homme supérieur, il n'a pas su découvrir et exécuter une action qui ne lui était pas commandée, mais il n'était pas un homme supérieur. Napoléon ne menait avec lui, dans la campagne de 1815, aucun chef de génie. Il finissait comme Louis XIV qui, après avoir eu les Condé, les Turenne et les Luxembourg, employait les Tallart et les Villeroy.

En 1815, les Français étaient profondément troublés par les désastres de Russie, de Leipzig et l'invasion de 1814; ils marchaient découragés, par le sentiment qu'il fallait combattre un ennemi trop nombreux. Les Anglais, avaient au contraire, pour les animer, leurs victoires d'Espagne, les Prussiens étaient acharnés à la vengeance, Anglais et Prussiens se sentaient soutenus par l'Europe en armes derrière eux. C'est cet ensemble de conditions, qui a décidé la journée. La bataille de Waterloo a été aussi normalement perdue, que celle d'Austerlitz a été normalement gagnée. M. Vast juge très bien la question, en disant que, supposé qu'on eût obtenu une victoire au lieu d'une défaite, « c'eût été une victoire à « la Pyrrhus. L'Europe était déterminée à renverser Napoléon. Elle « l'eût écrasé sous le nombre. Il eût trouvé partout ailleurs un « autre Waterloo. »

Avec Waterloo, la fin de Napoléon est arrivée, et il ne resterait plus qu'à tracer un portrait d'ensemble, permettant de juger l'homme définitivement. Les auteurs du neuvième volume de l'Histoire générale s'en abstiennent. Leur œuvre manque ainsi de conclusion. Cependant, dans ce livre publié et lu en 1897, la leçon des choses, pour se déduire, n'a pas besoin d'être mise à part; elle est facile à extraire de tout le récit. Il y a maintenant plus de quatre-vingts ans que Waterloo est survenu et que le premier Napoléon est tombé; vingt-sept ans que Sedan est survenu et que le second a disparu. Le recul est assez grand pour comprendre quelle a été leur action. En voyant la position réduite qu'occupe aujourd'hui la France en Europe, et en la comparant à celle qu'elle tenait en 1796 et en 1848, avant la venue des Napoléon, la conclusion à tirer est évidente.

Lorsque les Français ne sachant pas se contenter du Rhin et des Alpes, qu'ils avaient atteints et qui formaient déjà pour eux un accroissement difficile à maintenir, sont partis avec Napoléon, pour envahir l'Italie, puis l'Autriche, puis la Prusse, puis l'Espagne, puis la Russie, ils sont partis pour se faire des ennemis de tous les peuples et soulever l'Europe contre eux. La grandeur que Napoléon a voulu ajouter à celle qu'il trouvait était exagérée, étendue au-delà de ces limites, que les leçons de l'histoire et le sens politique posent aux peuples. Il n'y a pas de coupure à faire dans la carrière de Napoléon. Il a été, du début à la fin, semblable à lui-même. Ce sont toutes ses conquêtes, tous ses accroissements qui, du jour où il s'est mis en marche pour envahir l'Italie, étaient faux, pernicieux, conçus en excès des vraies forces de la France. L'état du monde, la situation de l'Europe, se trouvaient absolument contraires à ses prétentions d'un vaste empire et de la suprématie absolue, en faveur d'un peuple particulier. Toute sa gloire, toutes ses batailles d'Italie, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, de la Moskowa ne constituent, aux yeux de l'historien et du politique, qu'un décor qui masque d'abord, le soulèvement immanquable de tous les peuples. Il a déterminé, d'une manière inéluctable, l'Europe.

entière à se coaliser contre la France, pour la vaincre, la démembrer et la tenir réduite.

Il a certes été un grand artiste dans l'art de la guerre, peut-être le plus grand qui ait existé. Il était guerrier dans tout son être, mais, aussi, il sacrifiait toutes choses à sa passion d'action militaire. Il était sans frein. Il conduisait ses entreprises en joueur, offrant continuellement la revanche à ses ennemis. Comme tous les joueurs, il allait au-devant d'une partie suprême. Il l'a jouée à Waterloo et l'a perdue. Il devait la perdre. Il a suivi la parabole excentrique d'une comète. Il n'est apparu et n'a commencé sa course, que pour disparaître. L'écroulement était fatal de son empire démesuré.

THÉODORE DURET

L'enfant malade (1)

ACTE II

Salon très éclairé et riche donnant à gauche au fond sur une galerie ornée de plantes.

Au lever du rideau, Germaine assise sur le canapé à droite, Jean marche de long en large en fumant.

SCÈNE I

GERMAINE, JEAN

GERMAINE

Tu as assez fumé; on dirait que tu continues à fumer exprès pour me contrarier.

JEAN

Tu te trompes; je serais un piètre bourreau si je me torturais moi-même pour exaspérer ma victime; d'ailleurs, tes désirs sont des ordres; que ne le disais-tu plus tôt? (*Il jette sa cigarette*)

GERMAINE

C'est cela, plaisante maintenant. Ce sera complet.

JEAN

Qu'est-ce qui sera complet?

GERMAINE

Rien; tu m'énerves (*Roulement de voitures*). Et puis, on entend trop de voitures ici; nous changerons de quartier, ce bruit est insupportable. Tu donneras congé demain, demain matin, n'est-ce pas?

JEAN

Mais immédiatement, si tu l'exiges, ma chère amie.

GERMAINE

Jean, cesse ton persiflage, tu ne saurais croire à quel point il m'est odieux. — Quelle heure est-il?

JEAN

Neuf heures et demie.

GERMAINE

Déjà!

JEAN

Enfin, voilà donc un mot aimable. Je t'en remercie.

(1) Voir le premier acte dans La revue blanche du 15 juin.

GERMAINE

Et tes amis ne sont pas encore arrivés! A quelle heure vont-ils venir? Ils ne se pressent guère, tu l'avoueras...

JEAN

Mes amis se pressent quand il leur plaît, ma chère Germaine, et s'attardent quand il leur est agréable. Ils sont très libres, mes amis, et je crois qu'ils ne seraient pas mes amis, s'ils n'étaient pas très libres. Ils viennent me voir non selon mon désir, mais selon le leur. Quand ils veulent bien monter ici, ils sont les bienvenus, et quand ils ont mieux ou seulement autre chose à faire, ils vont ailleurs. Je crains fort qu'en devenant tes amis, ils ne soient soumis à de plus sévères pratiques.

GERMAINE

Est-ce ma faute? J'ai besoin de voir des gens, des gens qui causent, qui discutent, qui fassent du bruit. Il me faut de la distraction. La solitude m'est insupportable. Le tête-à-tête me pèse. Tes amis me sont une diversion. Je les réclame; c'est tout simple.

JEAN

Oh! très simple!

GERMAINE

Tu comprends, n'est-ce pas? Je m'ennuie.

JEAN

Et voilà huit mois à peine que nous sommes mariés! Quel délicieux avenir tu t'es préparé!

GERMAINE

Que veux-tu? C'est un moment à passer, sans doute. L'hiver m'a fatiguée; nous avons peut-être eu tort de voyager l'hiver. Et maintenant voici le printemps, un printemps tiède et trop doux qui me laisse brisée et lasse. Plus tard, tu verras, je redeviendrai gaie; je reprendrai des forces, je ne m'ennuierai plus! Je rirai même! (*elle se force à rire*) Oh! mieux que cela .. Mais, pour le moment, impossible! impossible!

JEAN

Et tu ne veux toujours pas m'écouter! C'est ridicule aussi d'être nerveuse comme tu l'es; quand on a une sensibilité à ce point surexcitée, on se soigne! On ne se complaît pas dans sa maladie, si élégante soit-elle. Mais toi, dès qu'on te parle médecin, tu hausses les épaules, ton grand argument d'enfant gâtée. C'est décourageant.

GERMAINE

Bon! bon! laissons cela!

JEAN

Cela cependant importe. Mais comme tu voudras; tu m'as déjà accusé de te contrarier, je me garderai d'insister.

(*Silence*)

GERMAINE, *brusquement*

A quoi penses-tu?

JEAN

A des choses qui te laissent indifférente.

GERMAINE

Tu crois? Dis tout de suite que je ne puis rien comprendre de ce qui t'intéresse. Tu me prends peur une sotte; aie donc le courage de l'avouer. Tu fais de moi le même cas que de toutes les femmes : tu me méprises!

JEAN

Moi! te mépriser! Germaine, le penses-tu sincèrement? Mais pourquoi veux-tu que je t'ennuie avec mes divagations, que j'étale devant toi des idées auxquelles je t'initierais difficilement et qui te paraîtraient saugrenues. Il faudrait t'apprendre d'abord un tas de choses que tu ignores et que je te sais gré d'ignorer. C'est si pénible d'expliquer, si fastidieux d'enseigner. Me vois-tu te faisant un cours, toi prenant des notes? as-tu songé au ridicule de cette façon de Sorbonne devant les chenêts? Non, ne cherche pas à t'encombrer l'esprit de notions mortes et vaines; tu as pour toi ta grâce incomparable et vivante qui surpasse infiniment en prix tout le fatras de notre savoir. Va, c'est toi qui es la mieux partagée.

GERMAINE

Ce que tu dis là est méchant et orgueilleux... Veux-tu que je précise ta pensée? tu ne me crois pas intelligente, tu ne me crois pas à ta hauteur.

JEAN

Ma hauteur! Elle est bien humble, ma hauteur! Mais pourquoi t'irrites-tu? Je n'ai pas voulu te blesser. Je t'estime, au contraire, très intelligente pour une femme. Est-ce une raison pour que je te fasse le compagnon de tous mes jeux? Ils sont bien abstraits et te dégoûteraient vite; tu ne m'en saurais aucun gré. Contente-toi donc d'être belle entre toutes. Ta beauté est plus puissante que toutes les intelligences, puisqu'un seul de tes regards suffit à les troubler à jamais.

GERMAINE

Est-ce que ton ami Henri pense comme toi, à ce sujet?

JEAN

Je le crains.

GERMAINE

Tu en es sûr?

JEAN

Absolument! (*Silence*) Pourquoi m'as-tu posé cette question?

GERMAINE

Quelle question?

JEAN

A propos d'Henri.

GERMAINE

Pour rien, je ne sais plus.

JEAN

Je le sais peut-être, moi. Henri est toujours épris de toi; il l'était avant notre mariage, il n'osait alors te le dire; depuis, il s'est enhardi, il te fait la cour et cela te flatte.

GERMAINE

Qu'en sais-tu?

JEAN

Il ne faut pas être grand devin pour s'en apercevoir.

GERMAINE

Et crois-tu qu'il m'aime sincèrement? Qu'il ne me courtise pas par...

JEAN

Par politesse? Non, Henri est un probe et loyal garçon que j'estime incapable de galanterie banale. S'il t'a dit qu'il t'aimait, c'est qu'il t'aime réellement.

GERMAINE

Alors un homme peut donc m'aimer comme je t'ai aimé, moi, comme j'aurais voulu l'être par toi, ardemment, de toutes les forces de l'âme, absolument?

JEAN

Il n'y faut que des dispositions, ma chère Germaine et une sensibilité exaltée. Henri a toujours été un passionné. Il t'aimait déjà quand tu as voulu devenir ma femme. Il eût sans doute mieux valu pour toi lier ta vie à la sienne; car, il a la vocation, lui. Mais maintenant, peut-être sera-t-il prudent de te garder de sa tendresse; car je redoute pour vous deux une crise dont vous souffririez trop ensuite.

GERMAINE

Tu dis cela...

JEAN, *sèchement*

Je dis cela parce que je pense ainsi, et non dans quelque autre intention secrète; je ne m'abaisse jamais aux sous-entendus.

GERMAINE

Pourquoi n'y aurait-il pas des passions qui dureraient la vie entière?

JEAN

Vois-tu, le poète me semble avoir été clairvoyant qui a fait mourir les amants de Vérone au lendemain de leur premier baiser. Ne croyais-tu pas, toi aussi, n'aimer que moi, et m'aimer pour la vie?... Huit mois sont écoulés à peine, et déjà... c'est peut-être à un autre que tu songes. Souviens-toi; quand tu vins t'offrir à moi, l'été dernier, n'avais-je pas alors prévu l'heure qui commence? J'hésitais à te sacrifier ma vie, parce que je savais que, tôt ou tard,

tu te reprendrais et t'éloignerais de moi. Mais je n'aurais pas cru que ce moment vînt si tôt. Je t'avertis donc et je te dis : prends garde. Comprends au moins que je ne regrette rien, ni ne m'afflige. Je m'inquiète seulement pour toi, ma chérie.

GERMAINE

Je comprends que tu as pitié de ma faiblesse et je ne veux pas de ta pitié. Elle m'humilie et elle m'irrite. Elle est de trop entre nous; je ne veux pas que l'on me plaigne. Après tout, en quoi ai-je mérité ces remontrances? Qu'ai-je laissé voir? Qu'ai-je dit? Où as-tu pris que je ne t'aime plus? Pourquoi me reproches-tu de t'oublier, de te tromper? Qui t'a donné le droit de me parler ainsi? Où veux-tu en venir?

JEAN

Je ne voulais certes pas en venir où nous en sommes. Je ne t'ai rien reproché, Germaine. C'est toi sans doute qui t'es reproché quelque chose. Ma voix n'était que compatissante; pourquoi t'a-t-elle semblé accusatrice? Pourquoi t'es-tu dévoilée ainsi?

GERMAINE

Moi, dévoilée?

JEAN

Est-ce même toi? Enfin, tu l'as avoué; tu ne m'aimes plus. C'est bien. Il faut seulement, qu'à partir de ce jour, je t'aime mieux, puisque je serai seul à aimer ici.

GERMAINE, *nerveuse*

Reconnais donc, à ton tour, que mon amour te laissait indifférent, qu'il était méprisable, que tu le supportais avec impatience! Il ne te faudra pas longtemps pour être consolé, être sec, sans cœur, égoïste! Tu n'es même pas capable d'être jaloux, d'essayer de m'arracher à ceux qui me désirent et qui veulent me voler à toi. Non, tu n'en es pas capable. Tu es lâche et je sens que je te méprise! Il y a pourtant des hommes qui te valent, dont l'unique ambition serait d'être aimés de moi.

JEAN, *froidement*

Il se peut.

GERMAINE

Ton ami Henri, par exemple!

JEAN, *avec sévérité*

Assez, Germaine, nous nous dégradons.

(*Silence. Germaine se précipite vers la lampe et l'éteint.*)

JEAN

Pourquoi as-tu éteint?

GERMAINE

Parce que je ne peux pas nous voir ainsi l'un devant l'autre comme des ennemis. Je t'ai aimé, moi. (*Elle pleure.*)

JEAN, *allant à elle dans l'obscurité.*

Personne ne t'aimera jamais autant que je t'aime en ce moment, ma chérie, ma petite Germaine. Car je t'aime infiniment, et je t'aime pour toi. Je ne te considère pas comme mon bien, comme une chose de prix qu'il faut garder jalousement et défendre des voleurs, mais comme une enfant malheureuse pour qui il est doux de se dévouer. Tu m'as reproché d'être égoïste, tu n'es pas juste. Si tu savais combien je suis sincère quand je te parle ainsi, oubliant que tu es ma femme pour ne voir en toi qu'une femme qui a besoin d'appui, de secours et d'affection.

GERMAINE

Je n'ai besoin que d'amour. Le reste, je n'en veux pas.

(*On sonne*).

JEAN

On a sonné. Rentre chez toi, ma chérie, ne laisse pas voir que tu as pleuré. Tu reviendras tout à l'heure. Laisse-moi t'embrasser. (*Elle le repousse.*) Tu ne veux pas? Allons, il t'est plus facile de comprendre l'amour que d'avoir un élan de bonté. (*Il rallume la lampe.*)

SCÈNE II

GEORGES, HENRI, JEAN

HENRI

Nous n'avons pas pu venir plus tôt. Excuse-nous.

JEAN

Voilà des mots inutiles. Vous n'allez pas, j'imagine, commencer à vous gêner avec moi parce que je suis marié. Vous venez quand il vous plaît, c'est clair.

GEORGES

Mais ta femme peut nous en vouloir?

JEAN, *appuyé à la table*

Pour ce que durent les antipathies de ma femme!

HENRI

Comment se porte-t-elle? Il ne m'a pas semblé, ces derniers temps, que tu fusses satisfait de sa santé. Tu n'as pas lieu, au moins, d'être plus inquiet?

JEAN

Non, non. Pourtant, elle me peine; elle refuse systématiquement de se soigner. Toutes mes supplications sont inutiles. J'ai même renoncé à l'y décider.

HENRI

Mais ce n'est pas sérieux; si sa santé est compromise, tu es très

coupable de tolérer de pareils enfantillages. Il faut qu'elle consulte, de gré ou de force.

JEAN

Ni le gré ni la force ne la feront revenir sur ce qu'elle a résolu.

HENRI, *s'asseyant*

Dis-moi. Qu'a-t-elle?

JEAN

Rien de bien défini; sa nervosité devient chaque jour plus inquiétante, son humeur plus irritable. Elle se bute à une idée; elle se croit malheureuse, délaissée. Que sais-je? Elle a un peu la manie de la persécution; dans toute parole, elle cherche une intention blessante. Elle la trouve, naturellement, se met en colère et pleure. Puis, elle s'écarte, devient muette, renfermée, avec je ne sais quoi d'hostile dans son attitude et de méchant dans son silence. Peut-être y a-t-il là un peu de ma faute; je ne sais pas l'aimer comme elle voudrait...

HENRI, *vivement*

Hé quoi! Est-ce si difficile? Il me semble...

JEAN, *l'arrêtant*

Doucement. Il te semble bien, si j'étais toi; car tu n'es pas moins prompt qu'elle-même à te passionner. Mais, moi, le sentiment qui m'attache à elle, très durable, très fort, très lucide, n'est qu'une variété d'amitié, ce n'est pas de l'amour. Elle le sent, elle s'en irrite. Pourtant, je ne l'ai pas trompée, il y a huit mois, tu t'en souviens, je ne lui ai pas promis autre chose, et c'est avec joie qu'elle a accepté.

HENRI, *vivement*

Jamais tu n'aurais dû consentir, tu es impardonnable de lui avoir cédé. Qu'arrivera-t-il? Chaque jour elle sera malheureuse davantage et par ta faute; tandis qu'un autre peut-être, qui l'eût mieux comprise ou mieux aimée...

JEAN, *lui prenant familièrement l'épaule*

Je n'en doutais pas, mon cher Henri. J'ai même très chaleureusement plaidé pour cet autre, et si je n'ai pas réussi, c'est à elle seule qu'il faut s'en prendre. Mais elle n'a rien voulu entendre; c'était une petite fille volontaire et indomptée. Si j'avais eu la cruauté de l'abandonner alors, tu sais quelles menaces elle avait faites! Je n'ai pas osé courir ce risque que la passion pût faire mentir! J'ai cédé.

HENRI

Tu crois qu'elle n'aurait pas survécu à ton départ?

JEAN

Je le crois!

HENRI

Il est donc certain que tu as bien fait. Mais il est impossible que tu aies perdu sur elle toute influence? Décide-la à se soigner.

GEORGES, *assis dans le fauteuil au fond*

Amen!

HENRI

Idiot!

GEORGES

Aimable jeune homme!

HENRI

Tais-toi, tu m'agaces!

GEORGES

Crois-tu que tu m'amuses, toi, avec tes enquêtes et tes contre-enquêtes sur la santé, les nerfs et les vapeurs de Germaine? Crois-tu que je sois venu de la rue du Château-d'Eau exprès pour t'entendre sermoner Jean sur l'attitude qu'il doit prendre à l'égard de la physiologie de sa femme? Non, mais penses-tu? Vous causerez de cela un autre jour, mes chéris, quand vous serez en tête à tête. (*Il allume une cigarette*) Germaine est une femme délicieuse, soit, mais enfin, il n'y a pas qu'elle au monde, je vous le jure; je ne nie pas qu'elle offre quelque intérêt ornemental. Mais encore ne faudrait-il rien exagérer (*à Jean*). Si tu approchais la fine, je me désintéresserais de vos débats, et dégusterais silencieusement, pieusement les belles joies de la solitude.

JEAN, *déposant près de lui le carafon*

Tiens! alcoolique!

GEORGES

Mais non! mélancoolique, tout au plus. Je me soigne. Je m'inocule du sérum contre le spleen! Le grand crime! (*Il se rencoigne dans son fauteuil et bouquine.*)

HENRI, *très agacé*

Depuis quelque temps, les manières de Georges me deviennent singulièrement déplaisantes! Il est insolent, presque agressif. Nous venons de dîner ensemble, eh bien! à plusieurs reprises, j'ai eu l'impression insupportable d'être face à face avec un étranger, à la veille d'être un ennemi...

JEAN

Un étranger! un ennemi! Quels mots déconcertants et comme ils dépassent ta pensée. En ce moment, Georges et toi êtes d'humeur irritable et vous vous croyez indisposés l'un contre l'autre. Il n'y a là qu'un léger malentendu. Cela n'est pas sérieux et ne saurait durer. — Et vois un peu comme c'est bizarre! Chaque jour je me sens pour Georges une affection plus vivace, plus prochaine. Ses façons d'agir, de parler me sont très chères, et son sans-gêne me touche comme une preuve d'amitié.

HENRI

Jolie preuve!

JEAN

Eh! mon cher Henri, la liberté dont il use ici m'est signi-

ficative. Il faut qu'il soit bien sûr de moi et me sache bien sûr de lui pour qu'il ait le courage de s'avouer ainsi sans contrainte, presque sans pudeur, et ne rougisse de rien devant moi, pas même de son goût peut-être excessif pour le brandy. Et puis, vois-tu, mon ami, il est de ceux sur qui je peux compter aveuglément, dans n'importe quelles circonstances. Cela ne lui donne-t-il pas droit à toutes les atténuantes?

HENRI

Pourquoi m'en fais-tu, sans raison, à brûle-pourpoint, un si chaeureux éloge? Voudrais-tu faire entendre...?

JEAN, *lui mettant les mains sur les épaules, et le regardant affectueusement.*

Je ne veux rien faire entendre du tout; c'est bizarre! Parlerais-je par allégories aujourd'hui? Ah! voici Germaine !!

(*Georges se lève, salue et se rassied dans le fauteuil, près de la bibliothèque*).

SCÈNE III

LES MÊMES, GERMAINE

HENRI

Il paraît que vous n'êtes pas raisonnable, madame, et je veux vous gronder en mon nom et au nom de Jean. Vous ne tenez aucun compte de ses conseils; cela n'est pas bien. Votre santé nous est si précieuse, si chère; pourquoi refuser de vous soigner? Nous sommes tous très peinés; cela ne vous touche donc pas?

GERMAINE

Ne vous tourmentez pas; je vous assure qu'on exagère. Ai-je le visage fatigué? le teint sombre, les traits tirés? Non, n'est-ce pas? Ce sont des racontars sans intérêt qu'on fait pour me contrarier, des médisances dont je saurai me venger, allez!

(*Jean hausse les épaules et va près de Georges*).

JEAN

J'en étais sûr; tu les apprendras donc par cœur ces fameux *Paradis artificiels*.

GEORGES, *gravement*

Je les sais. Veux-tu que nous comparions le vin et le haschich, envisagés comme moyens de multiplication de l'individualité? Ainsi, en ce moment, je suis...

HENRI

Au moins double!...

GEORGES

Jean, veux-tu me faire un plaisir? Prie cet imbécile de se taire.

Assieds-le à côté de ta femme sur le divan, qu'il lui fasse ses mamours, et qu'il nous fiche la paix, hein ?

HENRI

C'est cela, asseyons-nous, voulez-vous, et causons; laissons le multiple Georges divaguer à son aise.

(*Ils s'asseyent sur le divan, à droite, 1er plan ; Georges et Jean causent tout au fond à gauche*).

HENRI, *continuant à voix plus basse et très ému*

J'ai parlé très sérieusement, tout à l'heure; j'ai été un peu familier, comme si j'étais depuis longtemps votre ami. Mais n'y a-t-il pas longtemps?... Enfin, il faut que vous vous dominiez, que vous ne vous abandonniez pas ainsi, que vous ayez la volonté d'être heureuse. Jean m'a avoué que vous l'étiez moins depuis quelque temps, et, de vous savoir dans la peine, comment voulez-vous que je n'en éprouve pas une vive, moi aussi?

GERMAINE

Ah! et pourquoi? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? Pourquoi vous intéressez-vous à moi? Est-ce qu'on peut s'intéresser à une petite fille sans importance? Voilà un passe-temps indigne d'un homme sérieux, intelligent, qui a des idées...

HENRI

Ne raillez pas, je vous en supplie. Mes paroles sont sincères et viennent du plus profond de moi. Vous pouvez m'interdire de les prononcer, vous n'avez pas le droit d'en faire un sujet de moquerie.

GERMAINE

Pas le droit?

HENRI

Ce serait de la cruauté gratuite et je ne vous crois pas méchante.

GERMAINE

Qui sait? On est porté à s'illusionner sur les gens...

HENRI

Sur les gens qu'on aime, n'est-ce pas? C'est cela que vous vouliez dire. Dites-le, je vous en prie. Ce me sera une preuve que vous ne m'en voulez pas trop de mon audace, que je ne vous ai pas offensée, que vous n'êtes pas fâchée contre moi?

GERMAINE

Moi, vous en vouloir de ce que vous m'aimez? Mais quel mal y a-t-il à cela? Quel mal peut-il y avoir à ce qu'on m'aime? C'est tout naturel, ce me semble. Aimez-moi donc à votre aise, mon ami; si vous savez le dire gentiment, cela abrégera toujours un peu nos soirées. A la longue même, le jeu pourra devenir amusant. Merci, en tout cas, d'avoir songé à me distraire. Je ne suis pas une ingrate, allez, je n'oublierai pas.

HENRI

Alors vous ne voulez pas me croire? je ne suis pas sincère, je vous mens; je joue une comédie; je suis un galant de salon qui courtise les femmes par habitude. Vous savez pourtant bien que cette passion n'est pas nouvelle, que je vous aimais déjà l'an dernier éperdument quand... Mais pourquoi, voyons, pourquoi doutez-vous de moi?

GERMAINE

Je ne vous crois pas, parce que je suis triste, inquiète, soupçonneuse. En ce moment, je ne puis croire personne. Croire, c'est déjà être heureuse.

(*Ils remontent; Henri va répliquer quand Georges l'interrompt.*)

GEORGES, *interpellant*

Henri! la boîte de cigares est restée près de toi, sur la table. Choisis m'en un, veux-tu, mon chéri?

HENRI, *avec colère*

Tu n'es pas assez grand, peut-être, pour te servir toi-même!

GEORGES, *même attitude narquoise*

J'étais si bien, si échoué. Il faudra donc que je me lève, sans cœur!

JEAN, *cherchant la boîte*

Tiens! méchant taquin! Tu prends un plaisir néronien à torturer ce pauvre garçon. C'est de la férocité...

GEORGES, *allumant un cigare*

Je m'en vante, et de la pire. De la férocité savante et minutieusement calculée. C'était trop beau aussi. Si tu avais vu cet accès de lyrisme! J'aurais été impardonnable de manquer une aussi savoureuse occasion de lui couper son élan...

JEAN

Malheureux! Un élan est chose précieuse et qu'il faut respecter!

GEORGES

Bah! Il a du ressort! Je le connais; il est homme à repartir de l'autre pied. Mais ce n'est pas une raison pour le sevrer des joies terrestres. Offre-lui un cigare.

JEAN

Germaine n'aime pas qu'on fume auprès d'elle. J'ai tout à l'heure, à ce sujet, essuyé une petite scène.

GEORGES

Ah! elle est gaie, ton épouse, que ne suis-je son amant pendant une quinzaine: je te la dresserais!...

JEAN, *sur un ton de reproche amical*

Voyons, Georges...

GEORGES

Oh ! ce vœu est bien platonique, et c'est ton seul intérêt qui me fait parler avec cette irrévérence ! Mais, que veux-tu, je suis si sûr que cette petite turbulente va me gâcher ton bonheur et, malgré moi, j'enrage ..

(*Ils continuent à causer en se promenant dans la galerie.*)

GERMAINE, *redescendant*

Soit, vous m'aimez, je vous crois, j'en suis certaine. Etes-vous content ? (*Elle s'assied.*)

HENRI

Non. Vous doutez encore, je le sens, sinon prendriez-vous ce ton léger ? Vous cesseriez cette manière de badinage. Suis-je donc un homme dont l'amour soit si méprisable, qu'on trouve juste d'y répondre par des plaisanteries ?

GERMAINE, *brusquement*

Alors, c'est ardemment, passionnément, absolument que vous m'aimez, comme il faut que l'on aime, comme je veux que l'on m'aime ?

HENRI

Oui, je vous le jure.

GERMAINE

Prenez garde ! mon amour serait tyrannique ; c'est le don de soi, sans restriction et sans réserve que je demande, que j'exige. Je veux que l'on m'aime assez pour aliéner sa liberté et m'obéir aveuglément. Je n'aimerai plus qu'un homme capable de m'aimer ainsi.

HENRI

Je m'en crois capable ; d'ailleurs, est-il possible d'aimer autrement ?

GERMAINE

Vous comprenez donc ce que j'attends de celui qui m'aimera ? j'entends qu'il m'aime uniquement ; je ne veux partager son cœur avec quoi que ce soit au monde. Il me le faut tout entier, et à moi seule. Vous êtes prêt à tout me sacrifier ?

HENRI

Tout !

GERMAINE

Sans exception ?

HENRI

Sans exception.

GERMAINE

Même vos amitiés ?

HENRI

Oui, Georges, par exemple.

GERMAINE

Il ne s'agit pas de Georges, mais de Jean ; même Jean ?

HENRI, *très bas, après avoir hésité.*

Même Jean!

GERMAINE

Vous me donneriez sur le champ cette preuve d'amour?

HENRI

Oui, si vous l'exigiez! Si vous aviez la cruauté de l'exiger!

GERMAINE

C'est donc être cruelle que de vouloir vous aimer? En ce moment Henri, je crois à votre amour; il est tel que je le pouvais désirer; il est fort, il est véhément, il est capable de violence, peu à peu il me conquiert, il me prend, j'en subis la contagion victorieuse et j'éprouve une joie, une joie puissante à me sentir désirée comme je n'ai jamais été désirée. J'en suis délicieusement troublée au plus profond de moi. Ah! comme je suis fière d'être enfin aimée ainsi, d'un amour capable de me préférer à tout au monde, même à l'honneur. Car ce que vous allez faire, si je le veux, ce que vous ferez parce que je le veux, ce reniement de vos plus anciennes amitiés, c'est très mal, n'est-ce pas? c'est laid, bas, et déshonorant?

HENRI

Oh! oui! déshonorant et douloureux!

GERMAINE

Mais aussi, quelle reconnaissance passionnée je vous en aurai! (*montrant Jean et Georges*). Ecoutez! en ce moment ils causent à voix basse. Sais-je de quoi? Mais il n'importe! Ils gardent jalousement leurs pensées comme s'ils avaient peur qu'à les exposer devant moi ils ne les déshonorent et ne les dégradent! Ils les préservent de ma présence. Ils les cachent de moi comme si je pouvais y attenter... Ne leur crierez-vous pas que c'est lâche d'agir ainsi?... de m'humilier de la sorte, moi, moi, que vous aimez...

HENRI, *avec hésitation.*

Nous leur avons laissé prendre l'habitude de ces causeries à l'écart; elles favorisaient les nôtres. Et puis, que peuvent-elles avoir d'offensant pour vous, ma chère Germaine? Ne serais-je pas très ridicule aujourd'hui d'intervenir?...

GERMAINE

Eh! soyez ridicule à leurs yeux, si ce ridicule vous vaut la reconnaissance des miens! soyez ridicule ainsi, combien vous m'en serez plus cher. M'aimez-vous, Henri, m'aimez-vous assez pour n'être pas honteux de votre honte? Ou bien y aurait-il quelque chose que vous redoutiez plus que n'être pas aimé de moi? Allez! levez-vous pour leur crier toute votre colère et le dégoût qu'ils vous inspirent, eux et les idées stupides pour lesquelles ils se sont toujours passionnés.

HENRI

Leurs idées! Hélas! elles sont miennes! Je parlerais sans sincérité contre elles, Germaine. Je sais mal dissimuler. Je n'ai jamais appris à mentir. Je serais trop maladroit à faire ce que vous me demandez. Songez! ce sont de communes façons de sentir et de penser qui nous ont unis et rapprochés. Ne me contraignez pas à renier, en les insultant, la longue intimité d'un passé qui m'est très cher.

GERMAINE

Plus que le présent qui vous en détacherait, et peut-être m'attacherait à vous! Je vous félicite; vous êtes un homme patient. Mais êtes-vous sûr que je sois patiente, moi aussi? Etes-vous sûr qu'il ne faille pas me prouver votre amour à l'instant même ou jamais...

HENRI

Vous tenez à ce que je leur mente, à ce que je me mente à moi-même?

GERMAINE

Le mensonge ne vous effraierait pas si vous m'aimiez sincèrement.

HENRI

Si je vous aimais! Vous en doutez encore... Pourtant je pourrais rompre avec Jean, le provoquer, l'offenser gravement, mettre entre nous de l'irréparable, sans pour cela m'abaisser moi-même, m'avilir, trahir mes idées, les humilier avec moi!

GERMAINE, *vivement*

Comment ne comprenez-vous pas que c'est cela surtout qui m'importe? Tout homme passionné en souflettera un autre sans remords. Mais lequel ira jusqu'à humilier ses idées et se renier avec elles? Ces idées, je les hais, je les déteste, j'en ai peur; ce sont pour moi des femmes ennemies; ce sont elles qui m'ont à jamais volé le cœur de Jean, qui l'ont empêché de me voir avec ses *vrais* yeux d'homme! Elles lui ont donné des regards glacés, qui analysent et qui jugent! Elles me l'ont pris! Ah! Frappez-les, trahissez-les, devant moi et pour moi! Ce sera ma vengeance, une belle vengeance! Combien vous me serez cher de les avoir ainsi déshonorées sous mes yeux! (*plus bas*) de vous être déshonoré vous-même en les trahissant! Je serai le prix de cette victoire, mon ami!

(*Etat d'agitation de Germaine, très visible.*)

HENRI

Qui donc pourrait résister? Je n'en ai pas la force! Je vous aime trop passionnément! Je ferai ce que vous voulez. Mais au moins ne me trompez pas. Pour consentir à ces vilenies, il me faut la chère compensation de votre tendresse!... Allons, je vous abandonne mes orgueils; toute ma fierté ne vaut pas la tiédeur de vos mains dans les miennes; l'éclat de vos yeux vers mes yeux; Ger-

maine, je vous obéis. J'éprouve une émotion insoutenable. C'est, je pense, le plus grand sacrifice que je pouvais vous faire, et la première lâcheté de ma vie. (*Il se lève et marche vers Georges et Jean.*)

GEORGES, *le voyant remonter*

Monsieur désire? Monsieur renonce aux enfantillages? Monsieur veut faire le troisième à ce whist philosophique ?

HENRI, *émotion très vive*

Vous vous méprenez étrangement sur mes intentions. Il y a longtemps que je suis revenu de vos théories prétentieuses et que je suis las de votre niaise philosophie. Vos idées me paraissent saugrenues et m'ennuient... Aujourd'hui, je les ai jugées et je sais ce qu'elles valent; elles voudraient étonner ; elles laissent tout le monde indifférent. Vos paradoxes ne détonnent même plus ; ils sont éventés et fanés. Ils semblent un feu d'artifice mouillé, et vos attitudes forcenées d'artificiers détrempés vous rendent plus ridicules que les bourgeois sur qui s'exercent encore vos ironies les moins contestables!

JEAN

A qui en as-tu ? Qu'est-ce qui te prend ? Es-tu fou ? Que signifie cette sortie ridicule ?

GEORGES, *blagueur*

« Sortie » est le mot propre. Monsieur trahit, monsieur nous plaque, nous et nos rengaines. C'est soudain, mais lumineux. Eh bien, à ton aise, mon garçon ! on se passera de ton concours. Bon voyage, jeune et peu sympathique Dumollet!

HENRI, *avec colère*

Georges, je t'en prie, fais attention ! Je ne me sens pas d'humeur en ce moment à supporter tes gentillesses. Jusqu'ici, je me suis prouvé suffisamment patient et je t'ai passé des façons de parler qu'aujourd'hui j'estime plus que déplaisantes et que je ne te permets plus.

GEORGES, *scandant*

Vraiment ! Tu ne per-mets-plus ?

HENRI

Aimes-tu mieux que je te défende désormais de m'adresser la parole ?

GEORGES, *très calme*

J'aime autant.

JEAN, *intervenant*

Voyons ! Henri, ce n'est pas sérieux... Rien n'a motivé un pareil...

HENRI

Cela est très sérieux, au contraire, et je te serai obligé de ne pas intervenir... Je suis excédé des manières de Georges. Il use à mon

égard de procédés intolérables. Décidément il vaut mieux que, lui et moi, cessions de nous voir. Cela finirait mal.

GEORGES, *même jeu*

C'est mon avis.

JEAN, *intervenant à nouveau*

Mais réfléchis, que diable ! Georges m'est un ami très cher. Je ne peux pas...

HENRI

Choisir ? Tu n'auras pas à choisir ?

JEAN

Comment ! De moi aussi tu t'éloignes ? Mais que t'avons-nous fait ? Que t'ai-je fait ?

GEORGES, *impatienté*,

Sais-tu que tu mériterais d'être corrigé comme un gamin que tu es.

HENRI, *furieux*

Ah ! prends garde !

GEORGES

Oh ! s'il te plaît ! Tranquille ! Je ne suis pas un portefaix ! Je ne me collète pas dans les salons. Mais tu me dégoûtes bien ! Ah ! cela oui. Au point que je préfère m'en aller. Je finirais par rager et alors je ferais un malheur. Mais après tout, tu es sans doute plus à plaindre qu'à mépriser ; (*saluant Germaine*) au revoir, Madame. (*A Jean*). Et nous, mon vieux, à demain. Nous aurons à revenir sur ces incidents grotesques ; grotesques, heureusement ; cela leur évite d'être odieux. (*Il sort*).

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* GEORGES

JEAN

M'expliqueras-tu, maintenant ?

HENRI

J'ai dit ce que j'avais à dire.

JEAN

Et c'est ?

HENRI

Qu'un dissentiment s'est produit entre nous ; nos idées ne sont plus les mêmes ; il va falloir désormais ménager tes paroles.

JEAN

Falloir ! Enfin, je suis très docile ; je tâcherai.

HENRI

Je reprends vis-à-vis de toi une indépendance que j'avais à tort aliénée.

JEAN

Tu crois la reprendre ?

HENRI

Chacun ses opinions, et libres, cela vaudra mieux. Nous avons trop fréquenté les mêmes auberges intellectuelles; changeons-en.

JEAN

Il te reste les estaminets.

HENRI

Ah ! ne raille pas ! En ce moment je suis nerveux et peu disposé...

JEAN

C'est peut-être que tu n'es pas très satisfait de toi-même ?

HENRI, *sèchement*

Tu te trompes. J'ai passé l'âge des régents. Je n'ai plus besoin de leçons, même des tiennes. Cette façon de maîtrise que tu t'es concédée vis-à-vis de nous m'est devenue insupportable. Il n'y a point, j'imagine, de sacrilège à le déclarer. Ta suprématie m'excède; tes idées ne sont plus mes idées; je n'en veux plus. Je ne sens plus avec toi, je ne suis plus avec toi. Tes sympathies de tout ordre me sont devenues insupportables, insupportables, entends-tu ?

JEAN

Eh ! oui, j'entends ! Et avec elles, mon amitié sans doute; car ce sont ces sympathies communes qui nous avaient unis et signalés l'un à l'autre. Nous ne nous sommes connus et choisis que pour avoir eu d'abord les mêmes amitiés, les mêmes admirations, les mêmes fois. Mais libre à toi de renier les vieilles tendresses, de déserter les cultes anciens, d'attenter à notre âme commune !

HENRI

Oui ! libre à moi ! Je revendique cette liberté, et mes prédilections nouvelles vaudront bien tes vieilles préférences.

JEAN

Qui étaient les tiennes hier, aujourd'hui même, tout à l'heure ?

HENRI

Je le nie.

JEAN

On a toujours le droit de nier, on a bien celui de mentir.

HENRI

Soit. J'espère que désormais tu m'épargneras tes certitudes.

JEAN

Je te le promets, si du moins ma réserve future suffit à éviter le retour d'altercations de ce genre, dont je souffre plus que je ne puis dire, dont tu souffres aussi, malgré tout.

HENRI

Tu te trompes encore.

JEAN

Je ne crois pas, Henri ! Est-ce là que nous en sommes? Est-ce donc notre amitié que tu as voulu tuer? Oh ! meurtrier inexpert ! De droite et de gauche, tu as frappé des coups malhabiles ; tu as fait de ta victime une chose douloureuse et saignante, mais elle vit et elle vivra, même contre ta volonté.

HENRI

Je ne comprends pas les allégories. Il suffit.

JEAN

Non ! il ne suffit pas. Si nous devons nous quitter, quittons-nous proprement. Ne nous mentons pas à nous-mêmes. Jusqu'à ce jour, notre amitié a eu la pureté, la transparence, la sonorité d'un cristal ; si nous devons la briser, ne la ternissons pas d'abord et gardons-lui jalousement sa beauté et sa lumière avant de la pulvériser.

HENRI

Des mots ! abrégeons.

JEAN

Est-ce toi qui parles? Quel est l'étranger qui, depuis un instant, m'insulte et me provoque? Il t'a volé ta voix, il usurpe ton apparence, il plagie tes gestes. Mais je ne le connais pas ; je ne puis t'en vouloir de ses mauvaises paroles, ce n'est pas toi qui les a prononcées.

HENRI

Tu te trompes toujours ; c'est moi, je n'en rétracte aucune !

JEAN

Ce n'est pas vrai ; tu es mon ami, toi ; c'est l'autre qui me hait, qui déteste mon âme et déshonore mes idées.

HENRI

Qui cela, l'autre?

JEAN

Je ne sais. Celui qui te commande en ce moment, à qui tu obéis servilement.

HENRI

Tu es fou, n'est-ce pas? Moi, obéir? Et à qui? Me crois-tu des nerfs de femme?

JEAN

Parfois ; tu vaux mieux que ces nerfs-là, d'ailleurs, mais les maîtrise-t-on?

HENRI

Brisons-là. Cette discussion m'excède.

JEAN (*après un temps*)

Un mot. Au moins, l'aimes-tu sincèrement, définitivement?

HENRI

Que veux-tu dire? Qui?

JEAN

Germaine! Regarde-la, n'entends-tu pas son âme qui crie? N'entends-tu pas ses yeux? C'est votre secret qu'ils racontent! Elle tremble! Cette scène l'a tuée d'émotion, la pauvre petite; mais elle est heureuse; elle se sent aimée comme elle ne le fut jamais, car tu dois l'aimer beaucoup pour avoir fait ce que tu viens de faire. Elle est presque défaillante maintenant. Henri, c'est une lourde responsabilité que tu as prise, celle du bonheur de cette enfant qui n'est peut-être pas née pour le bonheur.

HENRI

Jean!

JEAN

Prends garde. Je crains que de grandes tristesses ne mûrissent pour nous tous. J'aurais voulu vous éviter de souffrir l'un par l'autre. Toi, tu ignores la misère de ce fragile être de beauté. Elle, en ce moment, croit t'aimer, parce que tu viens de lui donner des joies tumultueuses d'orgueil; elle est sincère; c'est son caprice, et ses caprices ne mentent pas; mais ils sont courts et de décevante durée. Prends donc garde! elle ne sera pas plus ta femme qu'elle ne fut la mienne. Elle est une femme; elle croit se donner quand elle aime; en fait, on la prend et on la possède; elle ne dispose jamais de soi, sinon se reprendrait-elle ainsi? C'est une petite enfant malade qui a besoin d'être gâtée, aimée avec des gestes de douceur et des regards de bonté; sauras-tu?

HENRI

Qu'importe! si elle m'aime!

JEAN

Aime-la donc; tu es libre; elle et toi vous êtes libres; soyez heureux l'un par l'autre, si l'un à l'autre vous vous croyez nécessaires... De quel droit m'y opposerais-je? Qui m'aurait donné ce pouvoir de décider de vos destinées? Si la loi me confère des droits, je les ignore; car la nature ne m'en donne pas sur elle, puisque je ne l'aime pas assez pour trouver dans ma jalousie un prétexte à te l'arracher. Prends-la donc, si tu te crois mieux que moi capable de la rendre heureuse. Mais je t'avertis loyalement, parce qu'en ce moment tu me parais manquer de clairvoyance. Je te parle comme tu te parlerais à toi-même, si tu te possédais pleinement. Je te dis de prendre garde, parce qu'il faut toujours prendre garde à la souffrance. Elle aussi, je dois la préserver de sa faiblesse, d'elle-même et de toi. Il serait lâche de l'entraîner vers des tristesses en l'attirant dans le piège du bonheur. Quand je l'aurai prévenue, elle pourra te suivre. Vous agirez comme il vous plaira, selon vos cœurs, au mieux de vos destinées qui seules importent! Et vous vous justifierez, si vous pouvez, en étant heureux!

(*Rideau*)

ACTE III

Le boudoir de Germaine; au lever du rideau, elle écrit avec une émotion manifeste. On frappe. Elle cache vivement la lettre. Georges entre, et voyant son trouble fait un mouvement pour se retirer.

SCÈNE I

GERMAINE, GEORGES

GEORGES

Pardon!

GERMAINE.

Non, restez.

GEORGES

Je crains d'être importun, de vous avoir dérangée... On m'avait assuré que Jean était ici.

GERMAINE

On vous a mal renseigné. Jean est je ne sais où, à ses affaires. Si vous croyez qu'il me fait ses confidences ! Vous aviez à lui parler ?

GEORGES

Oui.

GERMAINE

De choses importantes ?

GEORGES

Oh ! très importantes... de vous.

GERMAINE

De moi ? Et depuis quand M. Georges daigne-t-il s'intéresser à moi ? C'est trop, beaucoup trop d'honneur qu'il me fait, un honneur que je n'ai pas recherché, il me rendra cette justice.

GEORGES

Depuis quand ?... mais depuis... toujours.

GERMAINE

Tiens ! tiens ! Voilà une sollicitude que je ne soupçonnais pas aussi ancienne ?

GEORGES

Voyez combien les femmes sont peu perspicaces ! En revanche elles sont crédules ; cela compense.

GERMAINE

Vous voulez dire ?

GEORGES

Que vous ne croyez pas aux amitiés silencieuses. Seuls les sentiments bruyants vous semblent réels ; vous demandez des protestations plutôt que des preuves. Voilà ce que j'entendais dire.

GERMAINE

C'est donc dans l'intention formelle de me donner une leçon que vous êtes venu ici ?

GEORGES

Tout au contraire ; je suis venu humble et repentant, solliciter votre indulgence et vous prier de me pardonner mon inconvenante sortie d'hier soir.

GERMAINE

C'était là prendre un soin superflu, cher monsieur. Je l'avais oubliée.

GEORGES

Ah ! parfait ! (*Il remonte ; fausse sortie*) Madame, avant de prendre congé de vous, je vous demande la permission de m'expliquer avec franchise. J'ai si rarement l'occasion de vous approcher ! M'y autorisez-vous aujourd'hui ?

GERMAINE

Soit ! Je vous prierai seulement d'être bref, car je suis un peu lasse.

GEORGES

N'ayez crainte ! vous infliger ma conversation plus de quelques minutes serait un manque de tact dont je ne me rendrai pas coupable. Pourquoi me détestez-vous ?

GERMAINE

J'ai pour vous des sentiments analogues à ceux que vous avez pour moi.

GEORGES

Vous devez vous tromper. Cependant les puis-je connaître ?

GERMAINE

Vous m'êtes indifférent toujours et le plus souvent antipathique.

GEORGES

Vous voyez bien vous vous trompiez. Car vous ne m'êtes jamais indifférente et j'ai pour vous une réelle sympathie.

GERMAINE

S'il était vrai, vous auriez pris soin de m'épargner certaines de vos ironies, qui, à défaut d'autres, ont au moins le singulier mérite de vous rendre insupportable.

GEORGES

Certes, mes ironies ne valent pas grand'chose et je suis désolé qu'elles vous aient à ce point déplu. Je tenais à vous assurer de ma profonde sympathie, malgré les apparences qui semblent faire de moi votre ennemi. Je ne saurais rien ajouter. D'ailleurs, vous ne me croyez pas, cela est trop visible, et je ne puis vous le reprocher. Quels titres ai-je à votre confiance ? Sachez seulement que je

suis incapable de rancune, que je ne sais point détester et que j'ignore en ce moment si jamais il vous est échappé de dures paroles à mon adresse.

GERMAINE

Vous avez tort. Il faut se souvenir de ces choses; moi je garde la mémoire des offenses.

GEORGES

C'est que sans doute vous ne pouvez faire autrement, car autrement est mieux. Ne vous croyez-vous pas aussi le droit de faire de la peine à ceux qui vous aiment? Si, n'est-ce pas, dès que vous ne les aimez plus? Moi je ne me reconnais pas le droit d'infliger à personne le plus petit chagrin, pas plus à vous qu'à tout autre.

GERMAINE

Et pourquoi, si je vous veux du mal, si je vous en fais?

GEORGES

De vous, cela ne tire pas à conséquence, c'est de la faiblesse; de ma part ce serait de la lâcheté.

GERMAINE

Ah! (*Brusquement.*) Peut-on savoir ce que vous veniez conter à Jean à mon sujet?

GEORGES

Conter? Estimez-vous par hasard que je rapporte?

GERMAINE

Ah! comme vous savez choisir les expressions qui blessent! De vous tout m'irrite.

GEORGES (*s'asseyant*)

Je sais ce qui vous irrite. Je vais vous le dire. Peut-être dissiperai-je ainsi le malentendu qui nous rend hostiles l'un à l'autre, si injustement. Vous estimez que j'aime trop Jean: voilà le secret de notre mésintelligence. Car c'est l'aimer trop, à votre avis, que de vous le préférer. Mais je mentirais si je vous détrompais; oui, le bonheur de Jean m'est plus cher que le vôtre et jamais je ne consentirai passivement à vous le laisser sacrifier. Cet aveu, vous ne me le pardonnerez pas, je le sais; pourtant il était nécessaire. Seulement, pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que je puis avoir pour vous une très réelle affection, dès que je ne suis plus mis en demeure d'opter entre vous deux?

GERMAINE

Il suffit. Ni vous, ni Jean n'influerez sur ma volonté. Voilà ce que je vous affirme... j'ajouterai que ce ne sont pas des amis comme vous qui m'attacheront davantage à lui. Adieu.

GEORGES

Toutefois, il serait injuste qu'il portât le poids de mes maladresses. Je vous salue, madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

GERMAINE

seule, très énervée. Elle va prendre dans le buvard la lettre qu'elle écrivait au début...

Et dire qu'en ce moment il m'attend! que je devrais le rejoindre; Que je le lui ai promis, juré, et que je suis ici! (*Un temps*) Ne l'aimerais-je pas? Ah! j'ai raison d'écrire, de différer... qu'au moins je sois sûre de l'aimer. (*Un temps*) Mais lui que va-t-il penser? Que j'ai encore menti, que je mentais hier, que je me servais méchamment de lui pour réveiller la jalousie de Jean; il croira avoir été dupe; il me méprisera peut-être, lui, le seul être humain qui vraiment m'aime en ce moment. N'importe : il ne faut pas que je me trompe; il ne faut plus que je me trompe, j'en mourrais. S'il m'aime vraiment, il comprendra mes angoisses et ne m'en aimera que mieux. (*Elle relit*) : « Oui, vous m'avez donné la seule grande joie que j'aie depuis longtemps ressentie. Vous m'avez prouvé que vous me préfériez à tout en ce monde. Je suis sûre de vous. Je vous crois et je crois en vous. Mais, hélas! je ne suis pas encore sûre de moi-même. J'ai conscience que vous m'êtes très cher, mais ce sentiment est trop récent, trop fragile peut-être, pour suffire à me justifier à mes propres yeux. Ah! mon ami! car vous êtes mon seul ami, ne m'en veuillez pas trop si je recule l'instant où j'irai à vous, où je vous dirai : « Je suis votre femme, nous voici liés pour la vie! » Avant de prendre cette grave décision, qui changera profondément et définitivement nos deux existences, d'abord, éprouvons nos cœurs loyalement. Assurons-nous que nous sommes sincères et l'un à l'autre indispensables, car une fois l'un à l'autre, nous ne vivrons plus que l'un pour l'autre. Je veux être aimée uniquement, et c'est ainsi que je vous aimerai... Mais avant de nous engager, réfléchissons. Et si vous vous apercevez que vous ne m'aimez pas autant que vous le pensiez... Si moi, de mon côté... (*Elle se remet à écrire fiévreusement. Entre Jean.*)

SCÈNE III

JEAN, GERMAINE

GERMAINE, *troublée*

Ah! toi!

JEAN

Oui, moi. Tu écrivais, finis ta lettre, je te prie. Nous causerons ensuite.

GERMAINE

Nous n'avons rien à nous dire, je crois.

JEAN

Pardon. Mais je ne suis pas pressé. J'attendrai.

GERMAINE

Inutile, j'ai terminé. (*Elle plie la lettre, la cachète.*)

JEAN

Je suis étonné de te trouver ici! Je te croyais sortie! Tu m'avais annoncé une course urgente, cette après-midi.

GERMAINE

Oui, mais j'ai été prise de migraine.

JEAN

Ah!... Et l'urgence?

GERMAINE

Que t'importe?

JEAN

Tu ne veux pas me faire juge du cas?

GERMAINE

Non; s'il se présente, tu auras toujours à le juger assez tôt. J'oubliais! j'ai eu la visite importune de ton ami Georges.

JEAN

Importune!... Tu ne l'aimes guère, en effet.

GERMAINE

Ce monsieur est venu ici exprès pour me dire des grossièretés.

JEAN

Tu me surprends. A quel propos?

GERMAINE

Est-ce que toi aussi, tu l'aimes, lui, mieux que tu ne m'aimes, moi?

JEAN

Oh! voyons, quelle question saugrenue! J'ai pour Georges de l'amitié, une profonde et bonne amitié! Mais il y a loin de ce sentiment à ceux que j'éprouve pour toi!

GERMAINE

Tu le paies mal de retour, voilà tout! Lui t'adore et me déteste, et même, il ne me déteste que parce qu'il t'adore.

JEAN

Quel rapport?

GERMAINE

Celui-ci. Ton ami estime que je compromets ton bonheur.

JEAN

Comme tu es excessive!... Georges me disait encore hier que tu l'intéressais beaucoup et qu'il commençait à t'aimer.

GERMAINE

Il mentait; et puis, tu sais, son affection, qu'il la garde ou qu'il la porte ailleurs! Je n'en veux pas.

JEAN

Bon, c'est entendu. Tu écrivais quand il est venu ?

GERMAINE

Oui, pourquoi ?

JEAN

Parce que j'espère qu'en le voyant tu n'as pas manifesté la même émotion, le même trouble qu'en m'apercevant; sinon, qu'a-t-il dû penser, ton ennemi ?

GERMAINE

Je ne comprends pas; j'ai paru émue quand tu es entré ?

JEAN

Extrêmement. J'ai tenu à te signaler cette défaillance. Quand le visiteur est ami, comme moi, il n'importe; mais quand il est hostile, il faut se tenir sur ses gardes. Qui sait? il a peut-être intérêt à te perdre. Qui prouve qu'il n'est pas venu pour te voler des papiers, cette lettre, par exemple, que tu écrivais ?

GERMAINE

Cette lettre ? Que signifie ? Ah ! pas de faux-fuyants ni de malentendus ! Si tu as quelque chose à dire, dis-le, je t'écoute ! Je ne puis souffrir qu'on ait l'air de m'accuser indirectement. Aie au moins le courage de la franchise.

JEAN

T'accuser ? Et de quoi, mon Dieu, de quoi ? C'est à croire que tu prends plaisir à éveiller les soupçons et à t'accuser toi-même !

GERMAINE

Je m'accuse !

JEAN

Pourquoi donc te défends-tu ?

GERMAINE

Je me défends ! Je m'accuse ! Tiens ! laisse-moi, va-t-en !

JEAN, *se levant*

Bien volontiers ! Les conversations-crises ne sont plus du tout mon fait; j'en suis las. (*Il se dispose à sortir.*)

GERMAINE

C'est cette lettre, n'est-ce pas, qui t'inquiète, avoue-le ?

JEAN

Encore une fois, rien ne m'inquiète... que ta santé.

GERMAINE, *raillant.*

Ah ! c'est gentil ça, très gentil. Tu as donc confiance en moi ! C'est que, tu sais, si tu veux en prendre connaissance, elle est à ta disposition (*la lui tendant*) : la voici.

JEAN

Inutile! Je n'ai pas l'habitude de relire tes lettres, tu sais l'orthographe!

GERMAINE, *même jeu.*

Dieu soit loué! tu es le modèle des maris; tu aimes ta femme; tu ne crains pas qu'elle te trompe; tu respectes le secret de sa correspondance! C'est généreux, c'est rare. D'ailleurs, tu as peut-être tort, mon ami; il y a là des choses d'une importance...

JEAN, *impatienté*

Donne donc et finissons-en.

GERMAINE

Tu la veux, cette fois?

JEAN

Oui.

GERMAINE

Eh bien soit! Partageons-la équitablement, chacun sa part. (*Elle la déchire.*) Tiens, prends, voilà pour toi la moitié des morceaux.

JEAN

Tu viens de t'amuser, n'est-ce pas?

GERMAINE

Beaucoup! je l'avoue, énormément!

JEAN

A mes dépens, sans doute?

GERMAINE

Je le croirais volontiers.

JEAN

Moi, je crains plutôt que tu ne te sois jouée toi-même.

GERMAINE

Ah! bah! Et comment cela, je te prie?

JEAN, *gravement*

Je pense, Germaine, que tu devrais avoir honte d'une pareille gaminerie quand il s'agit pour toi de choses aussi graves!

GERMAINE

Mais quoi? Mais quoi?

JEAN

Il n'y a pas même à deviner, il n'y a qu'à comprendre.

GERMAINE

Décidément tu es trop fort pour moi, mon cher, c'est moi qui m'en vais.

JEAN

Où cela?

GERMAINE

En ville.

JEAN

Tu oublies ta migraine?

GERMAINE

Eh non!... Ta présence l'a dissipée.

JEAN

La course redevient donc urgente?

GERMAINE, *agressive*

Oui.

JEAN

Dès lors, il devient urgent que je te parle. (*L'attirant.*) Assieds-toi quelques instants près de moi.

GERMAINE

Qu'avez-vous à me dire? Je n'ai, moi, aucune confidence à vous faire.

JEAN

Tant pis. J'ai une question à t'adresser. Cette lettre, dont tu as cru plaisant de me lancer les morceaux au visage, comme une gamine prise en faute, pour qui était-elle?

GERMAINE

Pour personne.

JEAN

Piètre moyen de défense!

GERMAINE

Mais je n'ai pas à me défendre.

JEAN

Tu as au moins à dissimuler.

GERMAINE

Quoi, voyons? Qu'est-ce que je dissimule?

JEAN

Que cette lettre était destinée à Henri.

GERMAINE

Non.

JEAN

Tu vois que tu peux pousser les procédés de défense jusqu'au mensonge!

GERMAINE

Eh bien soit! Cette lettre était destinée à Henri. Tu sais ce que tu voulais savoir. Et après?

JEAN

Après? que veux-tu qu'il y ait après? Pourquoi ne me l'as-tu pas avoué? Pourquoi te cacher de moi? Pourquoi surtout prendre à tout propos cette attitude hostile, cet air provocant? Suis-je donc ton ennemi? T'ai-je attaquée?

GERMAINE

Tu m'as froissée; tes questions sont injurieuses, ton enquête blessante.

JEAN

Moins que ta dissimulation à mon égard. Je ne veux pas que tu me mentes. Je n'ai rien fait pour justifier ta défiance : j'ai le droit de réclamer de toi la plus absolue franchise. Si je me suis permis de te questionner, c'est pour te forcer à avouer et t'éviter la bassesse d'un mensonge prolongé; vois-tu, il m'est infiniment pénible de te sentir fausse avec moi. Ah! je t'en conjure, ne cherche pas à me tromper, tu n'y parviendrais pas. Aie le courage de me révéler ton âme; je suis sans colère contre ses caprices, je serai sans reproches contre ses défaillances! Mais à quoi bon ces ruses grossières. Tu me trahiras sans doute, tu ne me tromperas jamais (*Il lui prend affectueusement la main. Elle la retire avec animosité*). Voyons, puisque tu souffres, pourquoi ne veux-tu pas me confier tes chagrins? Ne puis-je t'aider à en guérir? Ne t'en puis-je consoler? Pourquoi ne veux-tu pas admettre que je t'aime, autrement que tu ne le voudrais peut-être, mais sincèrement, d'une affection très désintéressée et très tendre, prête à tout sacrifier si ton bonheur l'exige? Alors ne te reprends pas ainsi! ne te recule pas à mon approche, comme si je te faisais peur! ne m'accueille pas avec ce visage fermé, ces regards durs, ce corps tassé sur lui-même et qui se garde! Abandonne-toi un peu! Je ne cherche pas à voler avec effraction le secret de ton âme, et quand mes mains appellent tes mains, ce n'est pas pour les retenir prisonnières malgré elles et les brutaliser! Qu'ai-je donc fait pour t'inspirer tant de haine?

GERMAINE

Je ne te hais pas. Je ne comprends pas cette amitié que tu m'offres, voilà tout. Je ne suis pas un homme, je ne puis me contenter d'une camaraderie, même tendre. Je sais que tu ne m'aimes pas, cela suffit pour que je m'éloigne. Jusqu'à ce jour, je t'ai aimé quand même. Aujourd'hui je ne t'aime plus. Mes façons d'être changent avec mes sentiments. C'est très naturel : de quoi t'étonnes-tu?

JEAN

Je ne m'étonne pas. Je tenais à connaître tes sentiments avec exactitude. Deux êtres qui vivent une vie commune se doivent la vérité. Que ne me la disais-tu? Cela t'aurait épargné de pauvres hypocrisies. Mais si tu ne m'aimes plus, tu en aimes un autre; fais-moi la confidence de cette passion nouvelle. Je ne t'en détournerai point, je te jure; je ne m'en offenserai pas; je te conseillerai doucement et la seule pensée de ton bonheur inspirera toutes mes paroles. Allons, crois-moi ton ami, il est si doux de se confier.

GERMAINE

Ce sont là des détours pour m'abuser : n'insiste pas, je n'ai rien à te dire et je ne te dirai rien.

JEAN

Méchante petite tête! Tu as donc juré de ne point comprendre.

Allons, je vais t'aider. Je vais te révéler à toi-même et faire la lumière en toi. Tu aimes Henri... (*elle ne répond pas*). Conviens-en, il me l'a dit.

GERMAINE, *surprise*

Lui! (*silence*) Eh bien, oui, je l'aime.

JEAN

Tu crois l'aimer du moins!

GERMAINE

J'en suis sûre!

JEAN

Sûre! Voyons, si c'était vrai, serais-tu ici? Aurais-tu écrit cette lettre? Aurais-tu laissé passer l'heure du rendez-vous?

GERMAINE

Tu sais donc tout?

JEAN

Si tu l'aimais passionnément, qu'est-ce qui t'empêcherait de l'aller rejoindre à l'instant même? Qu'est-ce qui te retient ici? Tu sais bien que tu es libre de tes actes. Tu peux t'en aller sans que personne s'y oppose. Or tu avais promis de l'aller retrouver et tu es ici.

GERMAINE

Je vais partir. (*Elle se lève*)

JEAN

Soit! Et lui, t'aime-t-il?

GERMAINE

Oui, il m'a donné de son amour des preuves décisives.

JEAN

Certes, tu l'as durement mis à l'épreuve. J'oserai même ici prendre sa défense et dire que tu as vilainement joué avec sa passion. Est-il donc nécessaire d'avilir un homme pour être sûre d'être aimée de lui?

GERMAINE

Tu n'as pas à juger ma conduite à son égard! Encore moins à me reprocher...

JEAN

Je te reproche de l'avoir abaissé inutilement, de l'avoir humilié sans profit, puisque tu es encore là et qu'il t'attend avec fièvre. Ces droits que je ne te reconnais sur aucun homme, tu n'aurais dû les prendre sur lui que si tu m'avais quitté au moment même où il s'avilissait en t'obéissant. A lui aussi, tu as donc menti; tu l'as abusé, trompé... déjà!!

GERMAINE

Insulte-moi, maintenant! Crois-tu que j'aie calculé tant de choses! J'étais énervée à ce moment! Ce que j'ai promis, je le

tiendrai, mais quand je voudrai ; je n'ai pas cherché à l'abuser, je le jure ; et puis je ne veux être responsable de rien.

JEAN

Soit ! Qu'il souffre ! qu'il se tue même, que nous importe ! ni l'un ni l'autre, nous ne sommes responsables. Alors, amusons-nous.

GERMAINE

Ah ! je t'en prie, pas d'ironie en ce moment. (*Un temps*)

JEAN (*s'approchant*)

Comprends alors, ma chérie, que je ne te veux pas de mal, que mon seul désir est de te voir heureuse. Mais peux-tu le devenir avec ces caprices contradictoires qui te font le jouet de toi-même ? C'est de ta faute si tu souffres. Tu ne veux pas réfléchir à ta vie, tu ne fais rien pour assurer ton bonheur. Tu attends toujours que quelqu'un vienne qui te l'apporte tout fait.

GERMAINE

Mais non !

JEAN

Mais si ! on t'a mis cette sotte idée en tête ; on t'a persuadée que l'unique mission des hommes ici-bas était de travailler à te rendre heureuse. Soit ! mais ils n'ont pas que cela à penser, et si tu ne comptes pas un peu sur toi-même... Et cependant, tu vois, tu désoles ceux que cette tâche ingrate a séduits.

GERMAINE

C'est d'Henri que tu parles. Mais veux-tu donc que j'aille le rejoindre tout de suite ?

JEAN

Je veux que, si tu restes ici, près de moi, ce soit pour des raisons durables qui ne soient pas à la merci d'une crise de larmes ou d'une crise de nerfs. Je veux que notre bonheur commun soit mieux établi. Parlons franc, ma chère petite ; si tu n'es pas en ce moment entre les bras d'Henri, c'est d'abord que tu ne l'aimes pas avec passion, mais c'est aussi que tu crains le monde, Dieu, ta conscience, car on t'a pourvu d'une conscience qui a le sentiment de la faute et du remords. Tu avais à t'insurger contre les préjugés qu'on t'a inculqués ; tu n'as pas osé ou c'est qu'ils t'ont vaincue. Eh bien ! De tels garants de ta fidélité future, je n'en veux pas. Ces alliés, je les récuse. Si tu me restes, je ne veux te devoir qu'à toi-même. Rejoins Henri, si tu le crois seul capable de te rendre heureuse, puisqu'il faut que tu sois heureuse. Décide-toi.

GERMAINE

C'est tout décidé ; je vais à lui.

JEAN (*l'arrêtant*)

Tu as réfléchi cette fois ? C'est bien ta volonté que tu viens d'exprimer ? Ce n'est pas encore un caprice, une fantaisie ?

GERMAINE

Non. (*Elle se lève avec agitation*)

JEAN

Alors, pourquoi te sauver? Du moment que tu sais ce que tu veux et pourquoi tu me quittes, attends, rien ne presse plus. Les raisons qui t'ont décidée doivent être sérieuses; elles vaudront encore tout à l'heure... Nous reprenons chacun notre liberté, séparons-nous donc doucement. J'éprouve à te perdre, ma chère Germaine, une grande, une grave émotion.

GERMAINE

Abrégeons ces minutes pénibles! Adieu.

JEAN

Non, non! Je te laisse partir sans colère : tu m'abandonnes sans regret; il ne faut pas que notre adieu soit hâtif; il ne saurait être déchirant, puisque nous consentons tous les deux. Gardons au moins de ces derniers instants un souvenir qui les imprègne de douceur. Ah! Germaine, puisses-tu être heureuse!... Puisse son amour valoir mieux que ne valaient ma tendresse et ma bonne volonté!

GERMAINE

Pourquoi aussi ne m'aimais-tu pas comme il m'aime?

JEAN

Qui sait? Peut-être au contact de ta fièvre, mon âme peu à peu fût-elle devenue enthousiaste et capable de passion! nous nous trompons si aisément sur nous-mêmes.

GERMAINE

Adieu, Jean.

JEAN

C'est un adieu définitif?

GERMAINE

Oui, nous ne nous reverrons plus.

JEAN

Pourtant nous avons des intérêts communs à débattre. Tu vas le rejoindre d'abord et devenir sa maîtresse?

GERMAINE

Qu'importe, puisque je l'aime; d'ailleurs, toi et moi, nous divorcerons.

JEAN

Oui, si tu l'exiges, mais consulte-le d'abord. Vois s'il est assez sûr de son amour pour engager sa vie entière. Alors je te rendrai ta liberté. Jusque-là je veux te garder mon nom; cette maison demeure la tienne; je n'accepte pas que tu sois sans refuge contre le monde, sans soutien contre l'opinion, si par hasard il était lâche et t abandonnait. Tu es trop faible pour de pareilles épreuves.

GERMAINE

Alors?

JEAN

Je vais partir pour notre maison de campagne; toi, rejoins-le, puisque tu l'as décidé. En te donnant à moi, tu ne t'étais donnée que jusqu'au jour où tu voudrais te reprendre. Mais en me quittant, sache que tu ne perds aucun droit à mon amitié ni à ma tendresse; tu recouvres ta pleine liberté jusqu'au jour, peut-être proche, où tu seras lasse d'en user.

GERMAINE

Tu ne crains donc pas comme tous les hommes d'être ridicule?

JEAN

Ridicule! Si tu m'abandonnais malgré moi et que j'eusse sur toi des droits de propriété, je pourrais être ridicule! mais puisque je consens à te perdre. Quant à mon honneur, vois-tu, il demeure intact, parce qu'il n'est pas l'opinion des autres, mais la mienne sur moi. Sache donc, ma chère Germaine, si tu es dans l'affliction, que tu peux rentrer ici, qu'on ne t'y reprochera jamais rien, mais qu'on s'efforcera de te consoler, de t'apaiser, de te guérir, que l'on t'aimera davantage peut-être, pour tes erreurs et tes faiblesses. Adieu, petite amie; maintenant quittons-nous doucement...

GERMAINE

Ah! Va t-en! Je ne puis partir devant toi! J'ai honte! Je suis triste à pleurer.

JEAN

N'eût-il pas été bien de se séparer en se regardant sans colère, avec la beauté d'une franchise entière? Pourquoi fuir à la dérobée? Faut-il donc que, malgré tout, tu donnes à tes actes l'apparence de la trahison? Ne te cache pas; tu n'es pas coupable! Sors d'ici la tête haute, en femme qui se sait dans son droit.

GERMAINE

Est-ce ma faute si je n'en ai pas le courage?

JEAN, *avec une certaine angoisse*

N'aurais-tu pas déjà quelque regret de ta décision?

GERMAINE, *vivement*

Non, aucun, je vais enfin être aimée uniquement, absolument!

JEAN

Prends garde! Il a aussi des amis! il a aussi des livres, il a aussi des pensées! Ne seras-tu pas jalouse de ses amitiés et de ses méditations comme tu l'as été des miennes?

GERMAINE

Il me les sacrifiera.

JEAN

Peut-être! sans doute tu lui es chère, mais tu n'es pas tout ce qui

lui est cher. Tu n'es pas toute son inquiétude ; ta beauté ne constitue pas pour lui toute la beauté !

GERMAINE

Si ! je veux lui être toute la beauté de l'Univers.

JEAN

Alors, ma pauvre chérie, tu reviendras ici plus tôt que je ne pensais, versant des larmes douloureuses.

GERMAINE

Tu mens !

JEAN

Je mentirais si je te laissais croire que tu vas vers le bonheur. Mais je ne veux rien dire de plus ; tu me supposerais trop d'intérêt à te persuader davantage. Va; souviens-toi qu'en ce moment où je te perds, je t'aime plus vivement que je ne t'ai jamais aimée, mieux que si je t'aimais avec des caresses et des baisers. Adieu ! Et ne crois pas que je te souhaite des déceptions prochaines ; mon égoïsme n'a pas de ces arrière-pensées ; je voudrais au contraire que tu fusses heureuse, pleinement et continuement, et qu'à ton âme de petite enfant les grandes tristesses fussent épargnées ; elle est si peu faite pour souffrir !.. Puisse-t-il t'aimer comme le méritent ta grâce et ta fragilité ! Tout cela n'est pas de ta faute ! Adieu, petite enfant malade, que j'avais appris à aimer ! !

(*Rideau*)

ACTE IV

Un coin très ombreux d'un grand jardin. Au lever du rideau, Jean, assis dans un fauteuil, lit. Au bout de quelques instants, Georges descend l'allée et lui met la main sur l'épaule.

SCÈNE I

JEAN, GEORGES.

JEAN

Toi, Georges! Ah! comme je suis heureux de te voir!

GEORGES

Comment vas-tu, mon pauvre vieux? Tu ne t'ennuies pas trop dans ton ermitage?

JEAN

Non. je regrette seulement que tu n'en prennes pas plus souvent le chemin.

GEORGES

Maintes fois j'en ai eu le désir, mon ami ; j'ai toujours craint de venir troubler une méditation qui pouvait être douloureuse et qu'il valait mieux respecter.

JEAN

Douloureuse! Pourquoi? La vie que je me suis faite, je l'ai voulue; c'est résolument que je l'ai acceptée. Dans ces conditions, il faudrait qne je fusse bien versatile, bien inconséquent pour avoir déjà regret de mes décisions passées. Les méditations que j'ai promenées dans ce jardin, depuis le commencement de l'été, ont pu souvent être graves, quelquefois mélancoliques ; elles n'ont jamais été douloureuses.

GEORGES

Est-ce bien sûr? Dis-moi, comment as-tu supporté cet exil volontaire, cette solitude volontaire, cette tristesse consentie? Dis-moi si tu ne regrettes rien de ce qui est arrivé.

JEAN

Mon cher Georges! suis-je sûr d'être, en te répondant, d'une franchise égale à la tienne? Si courageusement que j'aie tenté de dompter ma sensibilité, il est certain, mon ami, que je ne la domine pas toujours ; elle a des retours offensifs dont je demeure accablé et j'ai fait dans la solitude l'expérience décevante de l'existence isolée.

GEORGES

Je le craignais, et c'est pour cela que je me suis tenu à l'écart. J'avais le sentiment que tu souffrais sans vouloir le dire et que de ta souffrance il naissait en toi des choses nouvelles et précieuses.

JEAN

Peut-être! vois-tu, avant d'avoir connu Germaine, j'étais un homme paisible, au sens supérieur du mot : je possédais la paix intérieure; la vie pouvait parfois m'apparaître obscure, mais rien ne m'en semblait inquiétant. Germaine est venue, qui a troublé profondément ma pensée! Sans doute sa folie sentimentale est contagieuse, car quelque chose en moi a surgi que je tiens d'elle; aujourd'hui, je ne sais plus exactement où je vais; je ne sais même pas si j'irai longtemps ainsi.

GEORGES

Jean! tu viens de prononcer des paroles graves. En es-tu là? De pareilles pensées te hantent-elles? Mon ami, comme tu as été éprouvé! comme tu t'es éprouvé toi-même!

JEAN

Que veux-tu? Ce n'est pas non plus de ma faute. Je me rends très bien compte qu'autrefois était légitime l'attitude que j'avais prise vis-à-vis d'elle. J'ai conscience qu'aujourd'hui j'en prendrais une toute différente et qui serait également légitime; j'agirais avec plus de tact, plus de douceur, d'indulgence et surtout de sympathie, parce qu'à mon insu, elle a influé sur moi et m'a communiqué, oh! très peu, mais un peu, son impérieux besoin de tendresse et d'affection. Oui, je souffre d'être seul au monde. Voilà la vérité.

GEORGES

Me permets-tu d'interpréter sincèrement tes paroles? Il me semble qu'aujourd'hui tu la regrettes. Peut-être n'es-tu pas loin de l'aimer!...

JEAN

Mon cher ami, tu me demandes là des choses que j'ignore. Je t'ai avoué le malaise d'âme que j'éprouve; je ne puis t'en révéler les causes, qui m'échappent.

GEORGES

Est-ce bien sûr? Il me semble que je les discerne. Peut-être te manque-t-il seulement le courage de te les avouer.

JEAN

Autrefois, avant de connaître Germaine, il m'est arrivé souvent de passer l'été à la campagne, ici, dans ce jardin profond. C'étaient là aussi des exils volontaires, mais qui m'étaient délicieux. La solitude alors m'enivrait de son grand silence et mes méditations étaient passionnées. J'étais heureux. Lorsque Germaine m'a quittée, j'ai pensé retrouver ici ces belles exaltations d'autrefois : c'était présomption de ma part; je m'étais complu à la perspective de la solitude enfin reconquise, complu à la pensée du silence où l'on se reprend, où l'on ressaisit son âme. Je me suis mis à méditer; toutes mes réflexions m'ont paru rétives et pesantes et tout de suite la lassitude s'est emparée de moi. J'ai voulu lire; tu vois, j'essaie

toujours. Mais maintenant je ne m'intéresse plus à ces abstractions. Mes yeux suivent docilement le texte, mon esprit s'emporte ailleurs. Enfin, je ne puis supporter davantage cet exil que j'avais cru salutaire. Je vais partir. La solitude, au lieu de fortifier mon âme, l'a épuisée. J'ai besoin de vivre, de me dépenser, d'agir; mes soirées ici sont trop pénibles; avec la nuit, ce jardin se couvre d'une rosée de tristesse et les senteurs que j'y respire sont maladives et désolées, au point parfois de me faire pleurer. Tu sais ce que tu voulais savoir, mon ami.

GEORGES

Jean, mon cher Jean, tu sais aussi ce que tu devais savoir. J'avais donc bien deviné, car je m'attendais à ces aveux qui, venant d'un homme tel que toi, me troublent et m'émeuvent infiniment. Je vois maintenant que tu aimes Germaine, non pas encore passionnément comme elle le voudrait être, mais avec cette angoisse inexprimable, cette mélancolie peureuse qui signifient l'amour chez les hommes épris de la pensée. Quand tu t'es séparé d'elle, tu n'éprouvais rien de semblable; tu ne l'aimais pas. Tu n'avais pour ses faiblesses et ses caprices passionnés qu'une indulgence mêlée de mépris, qu'une pitié assez orgueilleuse. Tu lui pardonnais, tu l'absolvais parce que tu la jugeais avec ton intelligence et que tu croyais la comprendre. Aujourd'hui le sacrifice que tu as fait alors te serait plus difficile! car tu commences à en éprouver le regret.

JEAN

Le regret! Ah! mon cher Georges! ne prononce pas ce mot! il est injuste et j'ai trop de peine à te l'entendre dire! Non, je ne regrette rien de ce que j'ai fait, parce que j'ai conscience d'avoir eu une volonté bonne pour elle. Tu prétends qu'aujourd'hui je l'aime; il se peut : je n'en sais rien moi-même. Mais si vraiment tu vois clair en moi, sache que l'amour que je lui porterai sera toujours aussi désintéressé, aussi pur de tout égoïsme, aussi passionné de son seul bonheur. Si je l'aime, ce sera pour elle et pour me dévouer à elle et pour me sacrifier encore s'il le faut, non pour exploiter sa tendresse au profit de mes joies personnelles. Si je l'aime, je suis prêt dès demain à lui laisser encore le choix de sa destinée, à lui donner de nouveau la liberté de ses actes, à lui dire : « Va où tu crois devoir aller pour être heureuse et abandonne-moi si cela est nécessaire », et il se peut, si je l'aime, que j'en souffre jusqu'à peut-être préférer la mort à la misère de ma solitude, mais il ne se peut pas, vois-tu, que je le regrette.

GEORGES

C'est bien ! Ecoute... j'ai une nouvelle importante à te confier.

JEAN

Il s'agit d'elle ?

GEORGES

Oui.

JEAN

Lui serait-il arrivé...?

GEORGES

Elle est en ce moment très malheureuse. Elle a cru aimer Henri ; elle ne l'aimait pas ; elle le sait maintenant et elle en souffre cruellement. D'ailleurs, si jamais elle avait dû s'en éprendre, n'aurait-ce pas été l'an dernier au moment où il lui faisait la cour, tandis que toi tu ne songeais pas à elle ? Si alors elle t'a aimé, c'est qu'elle subissait un entraînement irrésistible, une sorte de fatalité contre laquelle elle n'a pas pu se raidir ; mais ces amours soudaines sont les seules profondes, celles où se révèle, par un éclat qui ne ment jamais, la vraie nature d'une femme passionnée et c'est à celles-là qu'elles reviennent toujours.

JEAN

Qu'oses-tu dire? Il serait possible...

GEORGES

Laisse-moi achever, mon ami. Tu l'as épousée, toi, sans amour, un peu par pitié, en désœuvré qui consent à faire une bonne action, pour donner à sa vie vaine et vide quelque élégance, une sorte d'apparence esthétique, par peur aussi que cette exaltée n'exécutât ses menaces et ne se tuât. Tu n'étais pas homme à traîner toute ta vie avec tes pensées le poids d'une telle responsabilité. Elle n'a pas cherché à comprendre ; toutes ces raisons étaient trop subtiles pour elle ; elle t'aimait ; elle a cru que tu l'aimais. Elle a été déçue et désolée. Elle n'a trouvé en toi qu'un homme d'intelligence hautaine et qui lui parlait sans tendresse, au lieu de l'embrasser avec passion. Elle s'est irritée et butée ; et sa petite âme colère s'est *emballée* pour le seul de tes amis, le seul, qui dans ton entourage d'intellectuels, voulût bien s'intéresser à elle, lui faire la cour, lui dire qu'il l'aimait, elle, comme elle t'aimait, toi ; elle a cru qu'elle n'avait qu'à vouloir l'aimer pour être heureuse, et elle a cru aussi qu'il suffisait de vouloir pour aimer. C'est alors qu'elle est partie, victime d'une illusion que tu discernais, mais sans avoir rien fait pour la guérir. Car je suis sûr que tu lui as encore parlé comme à une enfant, au lieu de la traiter en femme, et si au lieu de la gourmander ou seulement de vouloir l'éclairer sur elle-même, ce dont elle n'a que faire, tu l'avais prise dans tes bras et serrée contre toi, ah ! tu aurais pu les rouvrir. Jamais elle ne serait partie.

JEAN

Mais je ne l'aimais pas.

GEORGES

C'est vrai. Aussi ce qui devait arriver est arrivé. Elle s'est vite aperçu de sa méprise et qu'Henri ne pouvait lui être ce bonheur qu'elle avait espéré. Alors la pauvre petite, affolée de ces complications et de la misère de vivre, et de l'impossibilité d'être heureuse simplement, trop orgueilleuse pour revenir vers toi, trop in-

certaine aussi de l'accueil qui l'attendait, a tenté de se tuer. Elle a profité d'un jour d'absence d'Henri pour s'enfermer en compagnie d'un réchaud et elle a fait ce que fait la petite cousine de tous les romans à qui l'on refuse son petit cousin.

JEAN

Et je n'en ai rien su !

GEORGES

Comme on est arrivé à temps pour la sauver et que le médecin nous répondait de sa guérison, Henri et moi avons pensé qu'il valait mieux remettre le moment de votre entrevue, attendre pour cela qu'elle fût plus forte, mieux préparée à cette émotion. Et maintenant que sa convalescence est presque achevée, tu pourras la revoir dès que tu le voudras.

JEAN

Mais dès aujourd'hui, si cela est possible. Partons tout de suite, mon cher Georges, j'ai besoin de me retrouver près d'elle. Je suis si fautif, puisque pour la seconde fois, j'ai failli être cause de sa mort. Partons.

GEORGES

Inutile. Elle est ici. Elle va venir.

JEAN

Où est-elle ? Qu'elle vienne alors, tout de suite.

GEORGES

Aie quelque patience, elle viendra. (*A ce moment on sonne à la grille.*)

JEAN

Oh ! mon Dieu, quelle émotion ! mon cher ami, reste avec moi quelques instants encore ! Jamais je n'aurais cru qu'un tel trouble me pût saisir ! Ai-je assez changé, n'est-ce pas ? mon cœur bat avec une violence ridicule ! Je suis comme un enfant qui a peur.

GEORGES

Remets-toi, ce n'est peut-être pas encore elle.

(*On entend un pas dans l'allée.*)

JEAN

C'est elle, n'est-ce pas ? Regarde, mon cher Georges; moi je n'ose pas me retourner, j'ai si peur de son nouveau regard ! Oh ! la première fois que mes yeux retrouveront ses yeux ! N'est-ce pas elle ?

SCÈNE II

JEAN, GEORGES, HENRI

HENRI

C'est moi, Jean, qui, avant de te quitter pour longtemps, avant de la perdre, elle, à jamais, ai voulu te demander pardon de la peine que j'ai pu vous faire à tous les deux, te remercier de ton

sacrifice qui a été inutile, puisque je n'ai pas réussi à la rendre heureuse et te dire maintenant: toi seul le peux, elle t'aime et n'a jamais aimé que toi! Il faut à tout prix que tu apprennes à l'aimer, car elle ne supporterait pas l'épreuve d'une nouvelle déception; c'est sa vie que je remets entre tes mains; et mon seul espoir maintenant est que tu lui fasses oublier jusqu'à mon souvenir puisqu'elle a failli mourir d'avoir cru m'aimer. Adieu! mon ami! Mon amitié désolée te confie celle qui vaut mieux que notre amitié; nous souffrirons tous deux d'être séparés par elle, et pourtant je sens que j'aimerai ma souffrance qui me vaudra d'être, peut-être, pour quelque chose dans le bonheur vers lequel je la conduis. Adieu.

JEAN, *très ému*

Henri! (*il veut se retourner.*)

HENRI, *s'éloignant*

Non, ne te retourne pas! Epargnons-nous le visage de notre tristesse! n'en accablons pas nos souvenirs! Adieu!

SCÈNE III

JEAN, GEORGES

JEAN

Ah! Georges, j'ai l'âme déchirée! J'ai cru que j'allais éclater en sanglots pendant qu'il parlait! Ainsi, lui seul aura été sacrifié; car elle va revenir, n'est-ce pas, elle, et je pressens quelle joie nous aurons de nous être retrouvés; mais lui, où s'en va-t-il? jamais je ne le reverrai peut-être, et il a été mon ami!... Parmi mes amis, il était avec toi celui que j'aimais le plus! Et voilà qu'il s'en est allé! Et dans quelle désolation! Il n'a pas voulu que je le regarde pour que je ne visse pas ses yeux navrés qui étaient peut-être remplis de quelles larmes! Ah! que cet adieu fut déchirant! Et cela au moment où elle va revenir, où je vais être heureux d'elle enfin revenue, où je vais être forcé de l'oublier, car, je ne songerai plus à lui que plus tard, pour ne pas attrister d'une ombre désolée la journée lumineuse qui sans doute commence pour nous! Mon ami, cette pensée m'angoisse! Pourquoi faut-il que nous ne construisions la maison de notre bonheur qu'avec des pierres volées à la maison d'autrui! Viens, marchons; il fait étouffant ici. (*On sonne*) Cette fois, ce doit être elle! Laisse-moi courir la chercher.

GEORGES

Non! il faut lui éviter tout saisissement. C'est moi qui vais te l'amener.

SCÈNE IV

JEAN, *seul*

Elle vient! qui m'eût dit que cette heure fût si proche? savais-je même ce matin que je la désirais? (*son regard tombe sur le livre*) Ah! livre, où je croyais trouver les secrets de ma tristesse, tu ne m'as rien enseigné, tu ne m'as rien révélé; ta science ne m'a pas rendu savant dans la connaissance essentielle et je n'ai pas pu construire ma vie d'après tes principes ; mais je te suis reconnaissant de m'avoir au moins enseigné ton insuffisance, car c'est ton impuissance à me satisfaire qui m'explique l'émotion extraordinaire que je ressens à cette heure parce qu'elle approche, que son pas résonne sur le sable de l'allée, et qu'elle rentre dans ma vie. (*Georges et Germaine paraissent.*)

SCÈNE V

GEORGES, JEAN, GERMAINE

GEORGES

Germaine, voici Jean. Il vous attendait.

(*Jean et Germaine se précipitent l'un vers l'autre et s'embrassent longuement. Georges s'éloigne.*)

GERMAINE

Tu m'attendais. Est-il vrai?

JEAN

C'est vrai, Germaine. Je t'attendais et j'attendais depuis tout le temps, depuis le jour où tu es partie; je le sais maintenant. Mais, dis-moi, es-tu remise, es-tu bien portante? Tu es encore toute pâle. Oh! comme tu as été malheureuse, j'ai été bien coupable!

GERMAINE

Il ne faut pas t'accuser, mon ami, ni moi ni personne, ni regretter ce qui est arrivé! je ne serais pas sûre que tu m'aimes sans cela; qui sait? tu ne m'aurais peut-être jamais aimée? Cette minute, vois-tu, vaut toutes les tristesses passées et les efface. Je suis bien heureuse.

JEAN

Ma chère Germaine!

GERMAINE

Mais, dis-moi, vraiment tu consens à ce que je revienne ici, vivre avec toi, près de toi, moi qui t'ai abandonné? Tu consens à me rouvrir ta maison, à me reprendre et tu ne m'en veux pas?

JEAN

Comment oses-tu prononcer de telles paroles? De quoi t'en

voudrais-je? N'étais-tu pas sincère quand tu m'as quitté, n'es-tu pas sincère aujourd'hui que tu me reviens? Je suis heureux aussi en cette minute, infiniment, et maintenant que je sais que je t'aime, je t'accueillerais avec des reproches! Non, vois-tu, tu n'as pas besoin de te défendre, car jamais je ne t'ai accusée! et même quand je reviens en arrière, quand je jette un regard sur le passé, s'il est quelqu'un que j'accuse, ce n'est pas toi ; si quelqu'un a été coupable, je crains bien que ce ne soit moi.

GERMAINE

Mon cher Jean, ne dis pas non plus ces choses. Nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, voilà la vérité, n'est-ce pas? Jure-moi que c'est la vérité.

JEAN

Oui, c'est la vérité, je te le jure.

GERMAINE

Jure-moi aussi que tu oublieras tout ce qui s'est passé, que tu n'y penseras jamais plus.

JEAN

Je te le jure, ma chère Germaine!

GERMAINE

Promets-moi aussi de ne plus avoir de pensées que je ne partagerais pas, de ne plus lire tous ces livres que je ne puis pas comprendre, de ne plus recevoir tant d'amis qui ne seraient pas mes amis. Ainsi, Georges, il t'accaparait trop, je désire que tu le voies moins souvent.

JEAN

Oh! Germaine, Georges, à qui je dois le plus grand bonheur de ma vie!

GERMAINE

Eh bien, mon cher Jean, mon Jean adoré, si c'est le plus grand bonheur de ta vie, ne le compromets pas, je t'en supplie; c'est aussi le mien, vois-tu : gardons-le intact, et défendons-le tous les deux contre tout le monde; ce serait si bien, si gentil! Que veux-tu? ce n'est pas de ma faute, si je te demande cela! mais je ne puis pourtant pas mentir, ni dire autre chose que ce que je pense. Je te voudrais tout à moi, à moi seule; je ne puis souffrir la pensée de te partager avec rien au monde. J'ai besoin de ton affection toute entière. Je t'aime ainsi, moi; ne peux-tu pas m'aimer de la même façon?

JEAN

Si, je le crois, j'essaierai.

GERMAINE

Tu n'en es donc pas sûr? mais moi, vois-tu, j'en suis assurée et certaine! Cela me crève les yeux, cela crie en moi! c'est une vérité aussi vraie que j'existe. C'est pour cela que je suis jalouse. Oh!

pas jalouse des autres femmes, car je sais que tu n'en aimes aucune et que tu me préfères à toutes. Mais jalouse de tout, de ces amis à qui tu parles avec affection, avec qui tu te plais à discuter, aux conversations de qui tu t'intéresses; jalouse de ces livres, oui, de ce livres qui te volent à moi, de tes idées même, car elles te distraient de moi, comme je serais jalouse de toi si tu jouais, jalouse si tu aimais n'importe quel objet, n'importe quelle chose autre que moi.

JEAN

Mon Dieu! Comme il est malheureux, Germaine, que tu sois ainsi! Ces paroles me gâtent un peu l'immense joie que j'ai de te revoir. — Ne dis plus rien — Laisse-moi t'embrasser comme je t'aime, puisque maintenant je t'aime vraiment, sincèrement, un peu comme tu m'aimais, ma chérie.

GERMAINE

Alors promets-moi.

JEAN

Je veux bien, je promets; mais si je ne tiens pas...

GERMAINE

Mais promets-moi aussi que tu tiendras.

JEAN

Cela, le puis-je? le puis-je sans te mentir, sans t'abuser? Si j'en étais sûr, mon amie, ah! je jurerais passionnément et avec joie... Mais... (*il la regarde*) Tu ne dis plus rien; je t'ai attristée peut-être! Mon Dieu! que nos affections sont misérables! Je ne sais pas encore t'aimer comme tu veux l'être! moi qui cependant ai uniquement la volonté de t'aimer et qui t'aime! Germaine est-ce encore moi qui fus maladroit? Ou n'est-ce pas toi qui as été trop impatiente? (*Un temps*) Voyons, soyons économes de notre bonheur. Ne le gaspillons pas comme des enfants maladroits dans les premières minutes! Germaine, ma chère Germaine, je t'aime, je t'aime plus que tout au monde! Je t'aime au point de vouloir tout te sacrifier, tout, les livres et les amis, tu m'entends bien; j'ai cette volonté, cela je le jure, car je désire passionnément que tu sois heureuse! Comprends donc combien je t'aime pour te faire une pareille promesse et dis-moi au moins que tu m'en sais gré. Dis-le moi. Donne-moi ta main pour me prouver que tu m'as compris — Ecoute, rappelle-toi ce que j'étais autrefois. — T'ai-je jamais ainsi parlé et pour que je le fasse ne faut-il pas que je sois sincère? Et, puisque tu désirais que je t'aime, reconnais donc que ton désir est accompli et que je t'aime, et que je t'aime profondément, puisque je suis prêt à tout te sacrifier, que j'en ai la volonté ardente. Reconnais cela, ma chère petite Germaine (*elle reste muette*). Ah! c'est toi qui ne m'aimes pas.

GERMAINE

Quoi! parce que je trouve que tu ne m'aimes pas assez! Vois-tu, à quoi bon raisonner? je ne raisonne pas, moi. je sens.

JEAN

Comment alors ne sens-tu pas le nouvel amour qui est né pour toi dans mon cœur? Comment ne sens-tu pas la passion neuve qui me soulève? Je suis revenu de tout, vois-tu, des livres et de la science. Je ne cherche plus à comprendre, à savoir, à connaître! Je veux être heureux, comme toi, et c'est par toi que je veux l'être! Nous travaillerons ensemble à notre bonheur. Mais crois-tu que nous puissions toujours nous suffire! Pourquoi ne veux-tu pas que nous conservions autour de nous des amitiés réelles? N'ai-je pas aujourd'hui même éprouvé la douceur et la bonté de pareilles affections? Ah! ma chérie, ne soyons pas non plus trop orgueilleux de nous aimer. Ayons confiance l'un en l'autre et ne nous tyrannisons pas de notre amour. Nous ne serons jamais heureux si tu ne veux pas consentir à ne plus douter de moi. Voilà ce que je te demande en cette heure décisive; aime notre amour assez pour le délivrer de tout soupçon qui l'avilisse! N'oublie pas que l'on devient ennemis à se défier l'un de l'autre.

GERMAINE

Eh bien, je ne me défierai plus, ou tout au moins, moi aussi, je tâcherai.

JEAN

Ah! chère petite enfant, si je pouvais te guérir. Il faut peut-être que tu sois ombrageuse parce que tu souffres!... Mais l'irréparable malheur est que tu te complaises dans ta souffrance... tu n'en veux pas guérir... Enfin nous nous aimons déjà, ce sera notre force! peut-être un jour nous comprendrons-nous.

FIN

(*Rideau*)

ROMAIN COOLUS

L'Inquisition à Porto-Rico

Il y a trois mois environ, une cinquantaine de patriotes poussaient à Yauco le cri d'indépendance. Le mouvement échoua grâce à la trahison d'un des conjurés qui alla prévenir les autorités espagnoles.

Il n'est pas prudent, en ce moment, de nommer les héros qui se mirent à la tête du mouvement. Mais on peut affirmer que, parmi les 140 prisonniers qui se trouvent enfermés à San Juan de Porto-Rico, deux seulement s'étaient unis aux insurgés; les autres ont été arrêtés sur de simples soupçons ou à la suite de dénonciations anonymes. En outre, le gouverneur de l'île a envoyé dans les campagnes des missionnaires et des prêtres qui, sous prétexte de confesser les agriculteurs, essayaient de surprendre les secrets des conspirateurs. Du reste, ce plan n'a point réussi, car les campagnards de Porto-Rico ne sont pas plus fanatiques que ceux de Cuba.

Depuis l'avortement du mouvement insurrectionnel, nous n'avions pas de nouvelles de la Petite Antille (1) et nous croyions que le gouvernement espagnol, aussi bien que le capitaine général Don Sabas Marin, se seraient bien gardés de lancer un nouveau défi au monde civilisé en employant à Porto-Rico les procédés qui ont rendu M. Canovas tristement célèbre à Barcelone, à Cuba et aux Philippines. Malheureusement il n'en est rien. Une lettre que vient d'envoyer à un de ses parents un citoyen américain originaire de Porto-Rico, M. R. Nadal, — que la protection du gouvernement de Washington a pu arracher des griffes des bourreaux, — prouve que Torquemada règne toujours en Espagne et dans toutes ses colonies,

Voici les principaux passages du récit de M. Nadal :

« Au sujet d'une discussion sur les *secs* et les *mouillés* (2), mon interlocuteur, que je ne connaissais pas, riposta avec colère et appela trois gendarmes qui étaient près de lui. Ils me saisirent, me lièrent les bras et m'intimèrent l'ordre de marcher. Ils me conduisirent au lieu du supplice et là, me piquant avec la pointe de leurs armes, ils me criaient : *componte* (3). Un de ces sbires me poussa si fort que je tombai; les autres me relevèrent à coups de plat de sabre et me conduisirent devant un tribunal composé d'un colonel de l'armée espagnole et de trois officiers de gendarmerie. Ils m'attachèrent à un poteau, et, tandis qu'ils me souffletaient et me crachaient au visage, le colonel me traitait de lâche, de coquin et m'apostrophait des plus grossières injures.

(1) Porto-Rico, bien qu'appartenant aux Grandes Antilles, est appelée par les Espagnols la Petite Antille, par opposition à Cuba qu'ils appellent la Grande.

(2) Noms des deux partis politiques de Porto-Rico.

(3) Impératif du verbe *componerse* (s'arranger). Le mot *componte* (arrange-toi) est resté, et c'est sous ce nom que les martyrs actuellement tourmentés à Porto-Rico désignent la série de supplices que je vais décrire. Les torturés reçoivent par extension le nom de *compontendos*. (Note de Nadal).

« Je restai cloué au poteau, sans boire ni manger, pendant vingt-quatre heures. De temps en temps, mes gardiens me frappaient cruellement et m'ordonnaient de nommer les chefs de la conspiration et les principaux ennemis des *mojados* (*mouillés*) (1).

« Comme je ne pouvais dire ce que je savais ne pas, on me pendit par un pied, près d'un autre malheureux pendu par un bras. On nous jetait l'un contre l'autre avec une extrême violence. Nous avions beau demander grâce et pousser des cris déchirants, nos angoisses ne faisaient qu'égayer nos bourreaux. Enfin ils se décidèrent à couper la corde, et mon compagnon de tortures et moi tombâmes sans connaissance sur le plancher.

« Le lendemain, on m'étendit sur une planche, et, après m'avoir enroulé une corde tout autour du corps, on me mit entre les doigts des mains des baguettes armées de pointes de fer. On comprima alors mes doigts avec des rubans et en même temps on me donna des noms de personnes que je ne connaissais pas, mais que je répétais en hurlant de douleur. Alors seulement on me délivra pour me faire signer mes déclarations.

« On m'envoya en prison et c'est là que je fis la connaissance de mes compagnons d'infortune qui, tous, avaient été également maltraités et qui sont encore au pouvoir des bourreaux. C'est à ma nationalité américaine et au scandale produit par l'assassinat du docteur Ruiz que je dois la liberté et la vie.

« La chose n'en restera pas là. Je compte faire une réclamation énergique et j'espère que mon gouvernement et tout le monde civilisé protesteront contre les procédés employés par le gouvernement espagnol pour faire aimer la religion catholique et la politique conservatrice.

« Bien à toi.

« R. Nadal,
« citoyen américain. »

Espérons que le châtiment ne se fera pas attendre et qu'après Cuba, Porto-Rico voudra aussi se séparer de la cruelle et sanguinaire métropole.

Plus encore que le mouvement de Yauco, la féroce répression des bourreaux engendrera la révolte. Les malheureux enfants de Porto-Rico tâcheront de s'émanciper par la raison de la force, puisqu'ils sont maintenant convaincus qu'avec le gouvernement canoviste on ne peut faire prévaloir la force de la raison.

F. Tarrida del Marmol

(1) Les conservateurs.

Une lettre

De Madame X... a M. X..., officier de marine, a bord de l'« Albatros », mers de Chine

Mon cher ami,

Voici trois mois que vous êtes parti sur l'*Albatros*, et que, sur la jetée de Cherbourg, je vous ai vu vous enfoncer dans le lointain.

Vous devez être arrivé à destination dans ces mers de Chine sur lesquelles je suis si peu renseignée. Il faut compter encore neuf mois avant que vous ne reveniez!

Dans ce Paris, où vous me connaissez, si loin de vous, qu'imaginez-vous de votre jeune femme? Vous, cher homme de devoir et de courage, vous ne sauriez douter de qui vous aimez. Je voudrais qu'également vous fussiez persuadé que l'éloignement ne me fût pas conséquent.

Il faudrait être vraiment peu renseigné sur la qualité de l'amour pour croire qu'il ne prive pas, même alors qu'il n'a que des facilités. Ne m'avez-vous pas faite à votre image pendant les jours rapides que nous fûmes ensemble? Et je ne songe à vous qu'avec une tristesse que je ne cèderais pour aucun autre avantage.

Cette vie de résignation douloureuse et angoissante, depuis que je la connais, efface le souvenir de mon passé futile. Jeune fille, je confondais la joie et l'activité.

Malgré que je vous sache, aujourd'hui, si vague et si incertain dans cet autre hémisphère, je ne me repose pas de vous évoquer. Vous m'êtes nécessaire pour que je soie jolie à mon gré. Vous connaissez ma coquetterie et vous n'en avez pas médit. Si je cessais de vous exalter dans mes prières, j'en serais avertie aussitôt par les glaces de l'appartement. Je n'ai pas essayé, comme vous pouvez le croire, mais cela m'est aussi certain que le jour.

Pourtant les hommages, en votre absence, ne m'émeuvent pas. Vos parents et les miens me distraient comme ils peuvent. Je suis de toutes leurs réunions, puisque vous l'avez commandé. Là, je croise beaucoup d'indifférents. Mes amies et vos amis sont toujours d'un commerce secourable. Leur sympathie n'est-elle pas une manière de vous remémorer! Nos affections de causerie vous supposent. Nous goûtons les belles choses et les douceurs parce que, pour moi, je vous y associe.

Il me semble bénin de m'appesantir sur mon amour, mais que voulez-vous que dise une femme!

Je serais fâchée que vous fussiez retenu plus longtemps dans votre service qu'il n'est prévu. Mais, jusque-là, j'ai provision de tendresse. La terre est mince comme une feuille pour que je vous

entende si distinctement ! Ou bien la seule connaissance de votre existence dissipe mon bohémianisme.

Aucun bonheur qui me choque. Je n'oserais me plaindre de mon sort. Je reconnais des émules en mes semblables qui font l'admiration. La grâce d'autrui me réjouit au plus profond de mon être.

Je ne saurais mieux dire que vous me remplissez. Si j'étais lasse et ennuyée, il me semble que je vous serais moins fidèle, que je vous tiendrais trop. Au lieu que ma pitié discrète me laisse toute liberté de vous diversifier.

C'est que, après ce que j'ai eu de votre amour, il ne m'est pas possible de m'épuiser. Vous m'avez armée pour plus de combats que le monde n'en présente. Toute cruauté ne me modifierait pas.

Autant je vous recevrai avec empressement à votre retour (dans 9 mois!), autant je suis appliquée à me priver de vous. La volupté que vous m'avez connue n'a d'égale que l'aisance avec laquelle je m'en sèvre en ce moment. Ne diriez-vous pas que c'est un corollaire ? Votre âme forte et clairvoyante n'ignore pas que les meilleurs riches eussent fait les meilleurs pauvres.

Au moins je vous explique mon sentiment, si je parais toutefois outrecuidante. Mon orgueil est peut-être là pour quelque chose, mais il est encore le présent de ma soumission.

La créature faible et caressante que je suis se sert de ces idées quelconques pour patienter et se donner des airs. Il serait beaucoup plus simple, à l'évidence, que vous fussiez ici à prêter à mon front votre épaule ! Les arts consolent forcément. Mais je donnerais toutes les consolations pour votre seul amour.

Personnelle que je suis, je ne mets pas seulement en compte vos souffrances à vous et votre gloire. Allez donc, mon ami, et honorez vous et votre pays.

Il tombera sur nos têtes un peu des fleurs du siècle et nous nous courberons davantage. Laissez-moi prétendre que je mériterai autant que vous. Je n'aurai pas écouté ma misère.

Mon cœur triomphe. A ma volonté de vous contenir en joie et en honneur, il n'est pas d'obstacles imaginables. Je ne sais comment j'arrive à m'enthousiasmer d'une aussi faible pâture. Cet amour insaisissable et au dessus des raisonnements ne laisse pas que m'initier à nombre de secrets dont je n'avais pas la clé. Il faut bien qu'entre nous il y ait l'intermédiaire de quelque chose pour que, placés aux antipodes, nous sentions communément. Aussi j'aime les moindres changements de la lumière et, dans le silence, la fuite du temps. Je crois que ces attentions physiques me rapprochent de vous. Je suis alors de quart avec vous sur le pont de l'*Albatros*.

Vous ne pouviez supposer que vous me retrouveriez plus aimante et plus sensée qu'en me quittant. C'est la surprise que je vous ménage. Vous retrouverez auprès de moi une telle tendresse économisée ! Cette année de privation aura été un stage infiniment utile.

Je reconnais que j'avais des nervosités qui devaient vous agacer. Trop vite j'avais été élue à la liberté de l'esprit.

Mon contentement ne vous semblera donc pas ridicule. Je vous servirai désormais en connaissance de cause et avec les restrictions partiales. Je défends que l'on me plaigne.

De votre côté, ayant traversé de belles régions et ayant été au contact de la tristesse magnifique des éléments, vous n'oublierez pas votre jeune et fragile épouse et vous penserez que son amour balance toutes les sensations étrangères et étranges.

Vous me devez d'être soucieux de votre santé et de prendre les précautions les plus grandes. Je ne crains pas pour vous la furie de la tempête, car je vous appelle ici avec une complaisance trop logique. Dieu ne s'irrite pas contre ses artisans. Mêlez-moi à vos peines. Lorsque, le matin, rafraîchi par la toilette, vous saluerez la jeunesse immortelle de la mer et de l'atmosphère, imaginez que je vous retrouve et que ma compassion n'est pas autrement. Je vous embrasserai par votre félicité et vous comprendrez ce que je ne dis pas.

Anne X...

D'après l'original :

EUGÈNE VEECK

Le Vengeur de sa Canne

TRADUCTION D'UN ROMANCERO ESPAGNOL

« .Par le Hadès hellène et le Pluton romain !
« Par Mahom ! dit Robert, qui n'est point un parjure,
« Veillez au petit doigt, monsieur, de votre main.

« Je le balafrerai d'une telle écorchure
« Qu'ouate antiseptique et taffetas gommé
« Ne pourront étancher le sang de sa blesssure.

« Mais dites, reporters, au public affamé,
« Aux laboureurs des champs, aux ouvriers des villes,
« Les multiples détails de ce duel renommé. »

Voici le défilé des dix automobiles,
Le Comte et ses témoins sont chacun dans la leur.
Voici huit médecins pris dans les plus habiles.

Puis un vieux domestique, abîmé de douleur,
Apporte, en un grand choix de cartons, les Bretelles,
Dont la couleur du temps réglera la couleur.

Sur la brume de l'eau, des ombres immortelles
Forment auprès du pont un groupe indéfini :
Mais c'est Phoibos lui-même et ses neuf demoiselles !

C'est Forain, Caran d'Ache, et voici Boldini.
Il fait beau voir alors la surprise ingénue
Des gens experts en l'art où triomphe Pini.

Ils suivent, effarés, l'épée, altière et nue
Qui va du sol au ciel ; car ces deux beaux messieurs
Pratiquent, l'un et l'autre, une escrime inconnue.

On les voit par instants inscrire — insoucieux
De l'imminent péril que courent leurs phalanges —
Des Signes de Mystère au vélin gris des cieux.

Et les deux lames sont tour à tour des alfanges,
De rythmiques bâtons aux mains d'un Lamoureux
Ou des glaives hautains que dressent des archanges.

Grands dieux ! la pointe adverse, en son vol langoureux,
Fait surgir en passant sur la Main liliale,
Comme un soudain rubis le sang des anciens preux.

Un grand frisson émeut la berge fluviale...
Puis on se dit que ce millilitre de sang
— Qui ne saurait laver une Epée ancestrale —

Pour l'affront à la Canne est, ma foi, suffisant.

TRISTAN BERNARD

Paysages de Chine

Fête des morts, le septième mois

Ces lingots de carton sont la monnaie des Morts. Dans du papier mince on a taillé des personnes, des maisons, des animaux. « Patrons » de la vie, le défunt se fait suivre de ces légers simulacres, et, brûlés, ils l'accompagnent où il va. La flûte guide les âmes, le coup du cong les rassemble comme des abeilles. Dans les noires ténèbres l'éclat de la flamme les apaise et les rassasie.

Le long de la berge, les barques toutes prêtes attendent que la nuit soit venue. Au bout d'une perche est fixé un oripeau écarlate, et, soit qu'attaché au ciel couleur de feuille, le fleuve par ce tournant ait l'air d'en dériver les eaux, soit que sous les nues accumulées il roule obscurément sa masse pullulante, à la proue le brûlot flamboyant, au mât le feston ballotté des lanternes rehausse d'une touche ardente l'air éteint, comme dans une chambre spacieuse une chandelle que l'on tient au poing, éclaire le vide solennel de la nuit. Cependant le signal est donné; les flûtes éclatent, le gong tonne, les pétards pètent, les trois bateliers s'attellent à la longue godille. La barque part et vire, laissant dans le large mouvement de son sillage une file de feux: quelqu'un sème de petites lampes. Lueurs précaires, sur la vaste coulée des eaux opaques, cela clignote un instant et périt. Un bras saisissant le lambeau d'or, la botte de feu qui fond et flamboie, dans la fumée en touche le tombeau des eaux: puisque l'éclat illusoire de la lumière, tels que des poissons fascine les froids noyés. D'autres barques illuminées vont et viennent; on entend au loin des détonations, et sur les bateaux de guerre deux clairons, s'enlevant l'un à l'autre la parole, sonnent ensemble l'extinction des feux.

L'Etranger attardé qui, du banc où il demeure considère la vaste nuit ouverte devant lui comme un atlas entendra revenir la barque religieuse. Les falots se sont éteints, l'aigre hautbois s'est tu, mais sur un battement précipité de baguettes, étoffé d'un continu roulement de tambour, le métal funèbre continue son tumulte et sa danse. Qui est-ce qui tape? Cela éclate et tombe, se tait, repart, et tantôt c'est un vacarme comme si des mains impatientes battaient la lame suspendue entre deux mondes, et tantôt avec solennité sous des coups espacés elle répercute à pleine voix le heurt. Le bateau se rapproche, il longe la rive et la flotte des barques amarrées, et s'engageant dans l'ombre épaisse des pontons à opium, le voici à mes pieds. Je ne vois rien, mais l'orchestre funèbre qui d'un long intervalle s'était tu, comme font les chiens qui hurlent, fait de nouveau explosion dans les ténèbres.

Ce sont les fêtes du Septième mois, où la terre entre dans son repos.

Sur la route les traîneurs de petites voitures ont fiché en terre entre leurs pieds des bâtons d'encens et de petits bouts de chandelle rouges. Il faut rentrer; demain je reviendrai m'asseoir à la même place. Tout s'est tu, et tel qu'un mort sans yeux au fond de l'infini des ondes, encore, j'entends le ton du sistre sépulcral, la clameur du tambour de fer dans l'ombre compacte heurté d'un coup terrible.

Théatre

Le Palais de la Corporation cantonaise a le recoin de son dieu d'or, sa salle intérieure où de grands sièges placés avec solennité au milieu invitent moins au repos, vacants, qu'ils ne l'indiquent, et, comme les clubs européens disposent d'une bibliothèque, on a, de l'autre côté de la cour qui précède tout l'édifice, établi avec parade et pompe le théâtre. C'est en retrait entre deux bâtiments une terrasse de pierre: bloc haut et droit, et constituée de la seule différence de son niveau, la scène étend entre les coulisses et la foule dont elle surpasse la tête sa marche vaste et plate. Une toiture carrée l'obombre et la sacre comme un dais; un second portique qui la précède et l'encadre de ses quatre piliers de granit lui confère la solennité et la distance. La comédie y évolue, la légende s'y raconte elle-même, la vision de la chose qui fut s'y révèle dans un roulement de tonnerre.

Le rideau, qui est comme un voile qui fait le partage entre deux mondes, ici n'existe pas; mais, comme si chacun, y arrachant son lambeau, était pris dans l'infranchissable tissu, dont les couleurs et l'éclat illusoire sont comme la livrée de la nuit, chaque personnage dans sa soie ne laisse rien voir de lui-même que cela dessous qui bouge; sous le plumage de son rôle, la tête coiffée d'or, la face cachée sous le fard et le masque, ce n'est plus qu'un geste et une voix. L'empereur déchu pleure sur le royaume, la princesse injustement accusée fuit chez les monstres et les sauvages, les armées défilent, les combats se livrent, les années et les distances d'un geste s'effacent, les débats s'engagent devant les vieillards, les dieux descendent, le démon surgit d'un pot. Mais jamais, comme engagé dans l'exécution d'un chant ou d'une multiple danse, aucun des personnages, pas plus que de cela qui le vêt, ne sort du rythme et de la mélopée générale qui mesure les distances et règle les évolutions. L'orchestre par derrière, qui tout au long de la pièce mène son tumulte évocatoire, comme si, tels que des essaims d'abeilles qu'on rassemble en heurtant un chaudron, les phantasmes scéniques devaient se dissiper avec le silence, à moins le rôle musical qu'il ne sert de support à tout, jouant pour ainsi dire le souffleur et répondant pour le public. C'est lui qui entraîne ou ralentit le mouvement, qui relève d'un accent plus aigu le discours de l'acteur, ou qui, se soulevant derrière lui, lui en renvoie aux oreilles la bouffée et la rumeur. Il est composé de ceci : des guitares, des morceaux de bois que l'on heurte comme des castagnettes, que l'on bat comme

des timbales, d'une sorte de violon monocorde qui, comme un jet d'eau dans une cour solitaire, du filet de sa cantilène pensive soutient le développement de l'élégie, et enfin, dans les mouvements héroïques, la trompette. C'est une sorte de bugle à pavillon doublé de cuivre dont le son, chargé d'harmoniques, a un éclat incroyable et un mordant terrible. C'est comme un cri d'âne, comme une vocifération dans le désert, une fanfare vers le soleil, une clameur crachée d'un cartilage d'éléphant! Mais le principal rôle est tenu par les gongs et cymbales dont le tapage discordant excite et prépare les nerfs, assourdit la pensée qui, dans une sorte de sommeil, ne vit plus que du spectacle qui lui est présenté. — Cependant, sur le côté de la scène, suspendus dans des cages de jonc, deux oiseaux, pareils à des tourterelles (ce sont, paraît-il, des *pelitze*, ils viennent de Tientsin), rivalisant innocemment avec le vacarme infernal où ils sont en quelque sorte baignés, filent un chant d'une douceur céleste.

La salle, sous le second portique, et la cour tout entière sont emplies exactement d'un morceau de foule, d'où émergent les piliers et les deux lions de grès à gueules de crapauds que coiffent des enfants assis. C'est un pavage de têtes et de faces rondes et jaunes, si dru qu'on ne voit pas les membres et les corps; tous adhèrent, les cœurs battant l'un contre l'autre. Cela oscille et d'un seul mouvement, tantôt tendant un rang de bras, se précipite jusqu'à la paroi de pierre de la scène, tantôt recule et se dérobe par les côtés. — Aux galeries supérieures, les riches et les mandarins fument leur pipe et boivent le thé dans des tasses à soucoupes de cuivre, envisageant comme des dieux le spectacle et les spectateurs. — Comme les acteurs sont cachés sous leurs robes, c'est ainsi, comme s'il se passait dans son sein même, que le drame s'agite sous l'étoffe vivante de la foule.

Villes

De même qu'il y a des livres sur les ruches, sur les cités de nids, sur la constitution des colonies de madrépores, pourquoi n'étudie-t-on pas les villes humaines?

Paris, capitale du Royaume, dans son développement égal et concentrique imite la forme de l'île où il fut d'abord enfermé; — Londres, juxtaposition d'organes, existe pour ses fonctions; — New York est une gare terminus ; on a bâti des maisons entre les *tracks*, — un *pier* de débarquement, une jetée flanquée de *wharves*, et de magasins, comme la langue qui prend et divise les aliments, comme la luette au fond de la gorge, placée entre les deux voies, New York entre ses deux rivières, celle du Nord et celle de l'Est, a, d'un côté, sur Long Island, disposé ses docks et ses entrepôts, de l'autre, par Jersey City et les douze lignes de chemin de fer qui alignent leurs *dépôts* sur l'embankment de l'Hudson, elle reçoit et expédie la marchandise de tout le Continent et l'Ouest:

la pointe active de la Cité, tout entière composée de banques, de bourses et de bureaux, est comme l'extrémité de cette langue qui, pour ne plus continuer que la figure, se porte incessamment d'un point à l'autre. — Boston est composé de deux parties: la nouvelle ville, pédantesque, avare, telle qu'un homme qui, montrant sa richesse et sa vertu, les garde pour lui, comme si les rues se faisaient plus muettes et plus longues pour écouter avec plus de haine les pas du piéton qui les suit, ouvrant de tous côtés ses avenues, grince des dents à la bise;le monticule de la vieille ville, telle qu'un colimaçon, abrite tous les replis du trafic, de la débauche et de l'hypocrisie. — Les rues des villes Chinoises sont faites pour un peuple habitué à marcher en file : dans le rang interminable et qui ne commence pas, chaque individu prend sa place : entre les maisons pareilles à des caisses défoncées d'un côté, dont les habitants dorment pêle-mêle avec les marchandises, on a ménagé ces interstices.

N'y aurait-il pas des points spéciaux à étudier? la géométrie des rues, la mesure des angles, le calcul des carrefours? la disposition des axes? tout ce qui est mouvement ne leur est-il pas parallèle? tout ce qui est repos ou plaisir, perpendiculaire?

Long livre.

Tombes — Rumeur de la ville

L'on monte, l'on descend; on dépasse le grand banyan qui,comme un Atlas s'affermissant puissamment sur ses axes tordus, du genou et de l'épaule a l'air d'attendre la charge du ciel : à son pied un petit édicule où l'on brûle tous les papiers que marque le Mot noir, comme si, au rude dieu de l'Arbre, on offrait un sacrifice d'écriture. L'on tourne, l'on se détourne, et par un chemin sinueux — vraiment sans que l'on fût ailleurs, car nos pas depuis le départ en sont accompagnés, — nous arrivons dans le pays des tombes. Comme un saint en prière dans la solitude, l'Etoile du soir voit au-dessous d'elle le Soleil disparaître sous les eaux profondes et diaphanes.

La région funèbre, que nous envisageons à la blême lumière d'un jour louche, est tout entière couverte d'une bourre rude et jaune, telle qu'un pelage de tigre. Du pied au faite les collines entre lesquelles s'engage notre chemin et, du côté opposé de la vallée, d'autres montagnes à perte de vue sont forées de tombes comme une garenne de terriers.

La mort en Chine tient autant de place que la vie. Le défunt, dès qu'il a trépassé, devient une chose importante et suspecte, un protecteur malfaisant, — morose, quelqu'un qui est là et qu'il faut se concilier. Les liens entre les vivants et les morts se dénouent mal, les rites subsistent et se perpétuent. A chaque instant on va à la tombe de famille, on brûle de l'encens, on tire des pétards, on offre du riz et du porc, sous la forme d'un morceau de papier on dépose sa carte de visite et on la confirme d'un caillou. Les morts,

dans leur épais cercueil restent longtemps à l'intérieur de la maison, puis on les porte en plein air où on les empile dans de bas réduits jusqu'à ce que le géomancien ait trouvé le site et le lieu. C'est alors qu'on établit à grand soin la résidence funèbre, de peur que l'esprit ne s'y trouvant mal n'aille errer ailleurs. On taille les tombes dans le flanc des montagnes, dans la terre solide et primitive, et tandis que, pénible multitude, les vivants se pressent dans le fond des vallées, dans les plaines basses et marécageuses, les morts, au large, en bon lieu, ouvrent leurs demeures au soleil et à l'espace.

Elle affecte la forme d'un ∩ appliqué sur la pente de la colline, et dont le demi-cercle de pierre, prolongé par des accolades, entoure le mort, qui, comme un dormeur sous les draps, fait, au milieu, sa bosse: c'est ainsi que la terre, lui ouvrant, pour ainsi dire, les bras, le fait sien et se le consacre à elle-même. Devant est placée la tablette où sont inscrits les titres et le nom, car les Chinois pensent qu'un certain tiers de l'âme, s'arrêtant à lire son nom, séjourne dessus. Elle forme comme le retable d'un autel de pierre sur lequel on dépose les offrandes symétriques, et, au devant, la tombe, de larrangement cérémonial de ses degrés, et de ses balustrades, accueille, initie la famille vivante qui, aux jours solennels, vient y honorer ce qui reste de l'ancêtre défunt: l'hiéroglyphe primordial et testamentaire. En face l'hémicycle réverbère l'invocation.

Toute terre qui s'élève au-dessus de la boue est occupée par les tombes vastes et basses, pareilles à des orifices de puits bouchés. Il en est de petites aussi, de simples et de multiples, de neuves et d'autres qui paraissent aussi vieilles que les rocs où elles sont accotées. La plus considérable se trouve au haut même de la montagne et comme dans le pli de son cou: mille hommes pourraient s'agenouiller à la fois dans son enceinte.

J'habite moi-même ce pays de sépultures, et, par un chemin différent, je regagne le sommet de la colline où est ma maison.

La ville se trouve au bas, de l'autre côté du large Min jaune qui, entre les piles du pont des Dix-Mille Ages, précipite ses eaux violentes et profondes. Le jour, on voit, tel que la margelle des tombes dont j'ai parlé, se développer le rempart de montagnes ébréchées qui enserre la ville; des pigeons qui volent, la tour, au milieu, d'une pagode, font sentir l'immensité de cet espace; des toits biscornus, deux collines couvertes d'arbres derrière lesquelles la cité proprement dite disparait et sur la rivière une confusion de trains de bois et de jonques aux poupes historiées comme des images. Mais maintenant il fait trop sombre: à peine un feu qui au-dessous de moi pique le soir et la brume, et, par le chemin que je connais, m'insinuant sous l'ombrage funèbre des pins, je gagne mon poste habituel, ce grand tombeau triple, noir de vieillesse, vert de mousse comme une armure, qui domine obliquement l'espace de son parapet suspicieux.

Je viens ici pour écouter :

Les villes Chinoises n'ont ni usine, ni voitures : le seul bruit qui y soit entendu quand vient le soir et que le fracas des métiers cesse est celui de la voix humaine. C'est cela que je viens écouter, car quelqu'un, perdant son intérêt dans le sens des paroles que l'on profère devant lui, peut leur prêter une oreille plus subtile. Plus d'un million d'habitants vivent là : j'écoute cette multitude parler sous le lac de l'air. C'est une clameur à la fois torrentielle et pétillante, sillonnée de brusques *forte*, tels qu'un papier qu'on déchire. Je crois même distinguer parfois une note et des modulations, de même qu'on accorde un tambour, en posant son doigt aux places justes. La ville à différents moments de la journée fait-elle une rumeur différente ? Je me propose de le vérifier. — En ce moment c'est le soir : on fait une immense publication des nouvelles de la journée. Chacun croit qu'il parle seul : il s'agit de rixes, de nourriture, de faits de ménage, de famille, de métier, de commerce, de politique. Mais sa parole ne périt pas : elle porte, de l'innombrable addition de la voix collective où elle participe. Dépouillée de la chose qu'elle signifie, elle ne subsiste plus que par les éléments inintelligibles du son qui la convoie, l'émission, l'intonation, l'accent. Or, comme il y a un mélange entre les sons, se fait-il une communication entre les sens, et quelle est la grammaire de ce discours commun ? Hôte des morts, j'écoute longtemps ce murmure, le bruit que fait la langue qui vit.

Cependant il est temps de revenir. Les pins entre les hauts fûts desquels je poursuis ma route, accroissent d'ombre la nuit. C'est l'heure où l'on commence à voir les mouches à feu, lares de l'herbe. Comme dans la profondeur de la méditation, si vite que l'esprit n'en peut percevoir que la lueur même, une indication soudaine, c'est ainsi que l'impalpable miette de feu brille en même temps et s'éteint.

L'Entrée de la Terre

Plutôt que d'en assaillir le flanc de la pointe ferrée de mon bâton, j'aime mieux voir de ce fond plat de la plaine où je marche, les montagnes autour de moi dans la gloire de l'après-midi siéger comme cent vieillards. Le soleil de la Pentecôte illumine la terre nette et parée, et profonde comme une église. L'air est si frais et si clair qu'il me semble que je marche tout nu, tout est paix. On entend de toutes parts, comme un cri de flûte, la note à l'unisson des *sebkas* qui font monter l'eau dans les champs (trois par trois, hommes et femmes, accrochés des bras à leur poutre, riants, la face couverte de sueur, dansent sur la triple roue), et devant les pas du promeneur s'ouvre l'étendue aimable et solennelle.

Je mesure de l'œil le circuit qu'il me faudra suivre. Par ces étroites chaussées de terre qui encadrent les rizières (je sais que du haut de la montagne, la plaine avec ses champs d'eau ressemble

à un vieux vitrail aux verres irréguliers enchâssés dans des mailles de plomb : les collines et les villages en émergent nettement), j'ai fini par rejoindre le chemin dallé.

Il traverse les rizières et les bois d'orangers, — les villages, gardés à une issue par leur grand banyan, qui est le père adoptif du pays, à l'autre, non loin des puits à eau et à engrais, par le *fanum* des génies municipaux, qui, tous deux, armés de pied en cape et l'arc au ventre, peints sur la porte, tordent l'un vers l'autre leurs yeux tricolores, et à mesure que j'avance, tournant la tête à droite et à gauche, je goûte la lente modification des heures. Car, perpétuel piéton, juge sagace de la longueur des ombres, je ne perds rien de l'auguste cérémonie de la journée ; ivre de voir, je comprends tout. Ce pont encore à franchir dans la paix coite de l'heure du goûter, ces collines à gravir et à descendre, cette vallée à passer, et entre trois pins, je vois déjà ce roc ardu, où il me faut occuper maintenant mon poste et assister à la consommation de ceci qui fut un jour.

C'est le moment de la solennelle Introduction, où le Soleil franchit le seuil de la Terre. Depuis quinze heures il a passé la ligne de la mer incirconscrite, et comme un aigle immobile sur son aile qui examine au loin la campagne, il a gagné la plus haute partie du ciel. Voici maintenant qu'il incline sa course et la terre s'ouvre pour le recevoir. La gorge qu'il va emboucher, comme dévorée par le feu, disparaît sous les rayons plus courts. La montagne où a éclaté un incendie envoie vers le ciel, comme un cratère, une colonne énorme de fumée, et là-bas atteinte d'un dard oblique la ligne d'un torrent forestier fulgure. Derrière s'étend la Terre de la Terre, l'Asie avec l'Europe, l'autel de monts accumulés qui en occupe le centre, la plaine immense, et puis, au bout de tout, comme un homme couché à plat ventre sur la mer, la France, et, dans la France, avec ses vignes et ses bois, la sèche et joyeuse Champagne ! L'on ne voit plus que le haut de la bosse d'or et, au moment où il disparaît, l'astre traverse tout le ciel d'un rayon noir et vertical. C'est le moment où la mer qui le suit arrive et se soulevant hors de son lit avec un cri profond vient heurter la Terre de l'épaule.

Maintenant il faut rentrer. Si haut qu'on doit lever la tête pour la voir et isolée par un nuage, la cime du Kuchang est suspendue comme une île dans les étendues bienheureuses, et, ne regardant rien d'autre, je marche, la tête levée, comme un homme que l'acidité d'un parfum trop fort rassasie.

Religion du Signe

Que d'autres découvrent dans la rangée des caractères Chinois, ou une tête de mouton, ou des mains, les jambes d'un homme, le soleil qui se lève derrière un arbre. J'y poursuis pour ma part un lacs plus inextricable.

Toute écriture commence par le trait, ou ligne, qui, un, dans sa continuité est le signe pur de l'individu. Ou donc la ligne est horizon-

tale, comme toute chose qui dans le seul parallélisme à son principe trouve une raison d'être suffisante ; ou, verticale comme l'arbre et l'homme, elle indique l'acte et pose l'affirmation ; ou, oblique, elle marque le mouvement et le *sens*.

La Lettre Romaine a eu pour principe la ligne verticale ; le Caractère Chinois paraît avoir l'horizontale comme trait essentiel. La Lettre d'un impérieux jambage affirme que la chose est telle ; le Caractère *est* la chose tout entière qu'il signifie.

L'une et l'autre sont également des signes ; qu'on prenne, par exemple, les chiffres, l'une et l'autre en sont également les images abstraites. Mais la lettre est par essence analytique : tout mot qu'elle constitue est une énonciation successive d'affirmations que l'œil et la voix épellent ; à l'unité elle ajoute sur une même ligne l'unité, et le vocable précaire dans un mouvement continuel se fait et se modifie. Le signe Chinois développe, pour ainsi dire, le chiffre ; et, l'appliquant à la série des êtres, il en différencie indéfiniment le *caractère*. Le mot existe par la succession des lettres, le caractère par la proportion des traits. Et ne peut-on rêver que dans celui-ci la ligne horizontale indique par exemple l'espèce, la verticale, l'individu, les obliques, dans leurs mouvements divers, l'ensemble des propriétés et des énergies qui donnent au tout son *sens*, le point, suspendu dans le blanc, quelque rapport qu'il ne convient que de sous-entendre. On peut donc voir dans le caractère Chinois un être schématique, une personne scripturale, ayant, comme un être qui vit, sa nature et ses modalités, son action propre et sa vertu intime, sa structure et sa physionomie.

Par là s'explique cette piété des Chinois à l'écriture ; on brûle avec respect le plus humble papier que marque le mystérieux vestige. Le signe est un être, et de ce fait qu'il est général, il devient sacré. La représentation de l'idée en est ici, en quelque sorte, l'idole. Telle est la base de cette religion scripturale qui est particulière à la Chine. Hier, j'ai visité un temple confucianiste.

Il se trouve dans un quartier solitaire où tout sent la désertion et la chute. Dans le silence et les solennelles ardeurs du soleil de trois heures, nous suivons la rue ruineuse. Nous n'entrerons point par la grand'porte, dont les vantaux ont pourri dans leur fermeture : que la haute stèle marquée de l'officielle inscription bilingue garde l'entrée âgée. Des enfants nous ouvrent des passages latéraux et d'un pied qui sonne nous pénétrons dans l'enclos désert.

Par les proportions de sa cour et des péristyles qui l'encadrent, par les larges entre-colonnements et les lignes horizontales de sa façade, par la répétition de ses deux énormes toits qui, d'un mouvement un, relèvent ensemble leur noire et puissante volute, par la disposition symétrique des deux petits pavillons qui le précèdent et qui au sévère ensemble ajoutent l'agrément grotesque de leurs chapeaux octogones, l'édifice, appliquant les seules lois essentielles de l'architecture, a l'aspect savant de l'évidence, la beauté, pour

tout dire, classique due à une observation exquise de la règle.

Le temple se compose de deux parties. Je suppose que les allées hypœthrales avec la rangée des tablettes, chacune précédée de l'étroit et long autel de pierre, qui en occupent la paroi, offrent à une révérence rapide la série extérieure des préceptes. Mais, levant le pied pour franchir le seuil barré au pas, nous pénétrons dans l'ombre du sanctuaire.

La salle vaste et haute a l'air, comme du fait d'une présence occulte, plus vide, et le silence, avec le voile de l'obscurité, l'occupe. Point d'ornements, ni de statues. Nous distinguons, de chaque côté, entre leurs rideaux, de grandes inscriptions, et, au-devant, des autels. Mais au milieu du temple précédé de cinq monumentales pièces de pierre, trois vases et deux chandeliers, sous un édifice d'or, baldaquin ou tabernacle, qui l'encadre de ses ouvertures successives, sur une stèle verticale sont inscrits quatre caractères.

L'écriture a ceci de mystérieux qu'elle parle. Nul moment n'en marque la durée; ici nulle position, le commencement du signe sans âge : il n'est bouche qui le profère. Il existe, et l'assistant face à face considère le précepte lisible.

Enonciation avec profondeur dans le reculement des ors assombris du baldaquin, le signe entre les deux colonnes, que revêt l'enroulement mystique du dragon, signifie son propre silence. L'immense salle rouge imite la couleur de l'obscurité et ses piliers sont revêtus d'une laque écarlate; seuls, au milieu du temple, devant le sacré mot, deux fûts de granit blanc semblent des témoins, et la nudité même, religieuse et abstraite, du lieu.

Le Banyan

Le Banyan tire.

Ce géant, ici, comme son frère de l'Inde, ne va pas ressaisir la terre avec ses mains, mais se dressant d'un tour d'épaule, il emporte au ciel ses racines comme des paquets de chaînes. A peine le tronc s'est-il élevé de quelques pieds au-dessus du sol qu'il écarte laborieusement ses membres, comme un bras qui tire avant le faisceau de cordes qu'il a empoigné. D'un lent allongement le monstre qui hale se tend et se travaille dans toutes les attitudes de l'effort, si dur que la rude écorce éclate et que les muscles lui sortent de la peau. Ce sont des poussées droites, des flexions et des arcboutements, des torsions de reins et d'épaules, des détentes de jarret, des jeux de cric et de levier, des bras qui en se dressant et en s'abaissant semblent enlever le corps de ses jointures élastiques. C'est un nœud de pythons, c'est une hydre qui de la terre tenace s'arrache avec acharnement. On dirait que le Banyan lève un poids de la profondeur et le maintient de la machine de ses membres tendus.

Honoré de l'humble tribut, il est, à la porte des villages, le Patriarche revêtu d'un feuillage ténébreux. On a à son pied installé un fourneau à offrandes, et dans son cœur même et l'écartement de

ses branches, un autel, une poupée de pierre. Lui, témoin de tout le lieu, possesseur du sol qu'il enserre du peuple de ses racines, demeure, et, où que son ombre se tourne, soit qu'il reste seul avec les enfants, soit qu'à l'heure où tout le village se réunit sous l'avancement tortueux de ses bois, les rayons roses de la lune passant au travers de ses ouvertures illuminent d'un dos d'or le conciliabule, le colosse selon la seconde à ses siècles ajoutée, persiste dans l'effort imperceptible.

Quelque part la mythologie honora les héros qui ont distribué l'eau à la région, et arrachant un grand roc, délivré la bouche obstruée de la fontaine. Je vois debout dans le Banyan, un Hercule végétal, immobile dans le monument de son labeur, avec majesté. Ne serait-ce pas lui, le monstre enchaîné qui vainc l'avare résistance de la terre, par qui la source jaillit et déborde, et l'herbe pousse au loin, et l'eau est maintenue à son niveau dans la rizière? Il tire.

PAUL CLAUDEL

Notes dramatiques

Ces notes seront brèves, comme il sied par cette température cafre.

A l'Odéon, première représentation du *Don Juan en Flandre* de MM. Virgile Josz et Louis Dumur. Succès dont je suis heureux, car les précédentes tentatives de M. Dumur ne m'avaient qu'à demi satisfait. Don Juan rencontre en Flandre une jeune fille, toute simple et tout ingénue, dont la puissance d'amour, mais d'amour qui se donne et non d'amour qui prend, est telle, à la fois sensuelle et mystique, chrétienne et païenne, que le conquérant se sent à son tour conquis et prêt à l'esclavage sentimental. Il s'échappe violemment pour ne pas mentir à sa destinée et rester le héros de son effort paradoxal. Cet acte, bien conduit, d'écriture excellente et d'une réelle portée philosophique, a été très remarquablement joué par M. de Max, et honorablement par Mlle Thomsen.

Au Château d'Eau, spectacle curieux : *Le Dépit amoureux* et *les Enfants d'Edouard !* Toute la lyre ! Et ce n'est vraiment pas si différent des représentations classiques que nous servent les théâtres à subvention. Le Molière fait qu'on s'esclaffe; le Delavigne fait qu'on s'ennuie. Tout se passe selon l'ordre. Ajoutons que notre vieux Taillade est un Glocester qui vaut le voyage.

A la Tour Eiffel, première représentation de *Paris à vol d'oiseau*, revue de MM. Oudot et de Gorsse. Ces messieurs sont des spécialistes qui furent souvent bien inspirés. Cette fois ils le sont haut, mais n'ont pas été moins heureux. De très élégantes chambrées viendront applaudir ces atmosphériques ironistes, du moins, Seigneur, espérons-le !

Et la Duse triomphait à la Renaissance !

Dans une prochaine chronique, lorsque tous théâtres seront clos, je reviendrai sur cette admirable artiste, ainsi que sur *la Comédie de l'Amour* d'Henrik Ibsen. Cette œuvre très inégale, parfois satire profonde, souvent pur verbiage lyrique, mérite une étude à part, que je lui consacrerai lorsque je n'aurai pas à me prononcer sur la représentation.

Celle-ci fut *étrange* pour ne pas dire davantage ; et l'on admira une fois de plus le prodigieux vaudevilliste qu'est M. Lugné-Poe. Ce ne fut pas ennuyeux, non certes, il s'en faut de beaucoup. M. Rameau amusa fort et Mlle S. Auclaire divertit infiniment. Et peut-être eût-on plus bruyamment manifesté sa joie, si M. Gémier, dans le rôle du pasteur, n'avait, une fois de plus, trouvé l'occasion de prouver la souplesse de son beau talent et ses remarquables dons d'artiste créateur.

COOLUS

Les Livres

ANDRÉ GIDE : *Les Nourritures terrestres.*

Les Nourritures terrestres, annoncées dans la post-face de *Paludes*, rappellent surtout, dans le ton et dans l'apparence *les Cahiers d'André Walter ;* c'est un nouveau moment d'autobiographie, toujours éparse et poétique, mais plus grave, plus étrange, et dont le charme plus tenace est peut-être plus difficile à pénétrer. On y trouve des maximes, des pensées, des récits et des poèmes, et, pour convaincre le disciple imaginaire qui l'écoute, l'auteur des *Nourritures* n'a négligé aucune forme littéraire de persuasion.

Il y a toujours eu, en M. Gide, un grand écrivain. Pourtant chacun de ses livres vient révéler à son tour une perfection plus secrète et plus sûre de la forme. Je n'imaginais rien qui fût mieux écrit que *Paludes*, et je ne puis ne pas préférer *les Nourritures*. Les qualités du style assurément n'ont pas changé. On retrouvera la même exactitude, la même force serrée et approchée, jointe à une fluidité limpide et insensible de l'usage, ce mélange de dons presque opposés qui semblent faire de chaque phrase de M. Gide un mélange d'éléments contraires, et laissent l'expression la plus précise et la plus solide de la pensée comme baignée d'un air vaporeux et matinal. Mais la beauté de la forme me paraît ici plus intime que jamais, plus cachée, obtenue par des moyens moins sensibles. Elle semble l'effet d'une déviation presque insensible de la phrase, du choix ténu d'une épithète, du changement insensible et nécessaire d'un mot.

On peut d'ailleurs imaginer combien dans ce livre austère et passionné, changeant comme les moments de la même vie ou comme les aspects de la même pensée. peuvent varier le ton et l'accent. Car les *Nourritures* sont un poème tout à la fois lyrique, satirique et abstrait qui parfois fait songer aux *Pensées*, parfois rappelle le ton d'un Arnauld ou d'un Nicole, évoque tantôt l'éclat lucide et transparent de la poésie du Nord, tantôt la richesse enflammée des images orientales, et que traversent soudain, comme la chanson des amoureuses et des bouffons dans les comédies de Sakespeare, les poèmes les plus brisés, les plus étranges et les plus significatifs.

De cette richesse lyrique et sentimentale, il est facile d'extraire un système précis et cohérent d'idées nettes. Dans ce livre de poésie philosophique, il y a une philosophie. On peut la poser, la coordonner, la critiquer peut-être, mais en se souvenant toutefois qu'elle n'est pas définitive, et en la sentant, comme elle l'est, pleine de réserves, d'attentes et d'oscillations. Il y a des esprits dont l'évolution n'est jamais régulière ou définitive et chez qui l'amour est impérieux de toujours compléter leur œuvre et parfois de contrarier

leur action. Je ne sais si, par un mouvement de remous, la prochaine œuvre de M. Gide ne pourra pas sembler une satire ou une négation apparente de celle-ci. C'est qu'à aucune de ses œuvres, M. Gide ne s'arrête fixé ou satisfait. Pleine du passé, chacune est grosse d'un autre avenir. On sent aux dernières pages, M. Gide détaché déjà de l'œuvre achevée et tourné vers celle qu'il médite et qu'il conçoit.

Si le *naturisme,* comme je le crois, n'est qu'une revendication du droit au lyrisme, un retour aux conceptions les plus larges de de la nature et de la vie, et, par opposition aux théories individualistes ou mystiques, l'affirmation d'un panthéisme romantique et concret, *les Nourritures Terrestres* sont bien un livre naturiste, et, quand un jour on cherchera les inspirateurs et les chefs de cette renaissance inattendue, il faudra nommer M. Gide. Je suis loin de voir en lui une force isolée éclose un jour dans la littérature ; mais il a donné certainement, à un état d'esprit nouveau et qui croît chaque jour, sa plus forte expression poétique ou abstraite. L'amour et la science des classiques anciens, la philosophie universelle et *naturaliste*, au sens des Ioniens ou des panthéistes du moyen âge, et, comme l'a dit M. Gide lui-même, l'optimisme éperdu où conduit la méditation d'un Leibnitz ou d'un Gœthe, voilà des mots trop forts, trop généraux, que je ne me soucie ni de concilier ni de justifier, mais où je vois les plus fortes assises de ce système de pensée. Est-ce bien, d'ailleurs, un système de pensée? J'aimerais mieux dire une forme de sensibilité, mais consciente, et approuvée par la raison. Il y a dans *les Nourritures* l'exaltation d'une sensibilité plutôt qu'un effort systématique de l'entendement. Mais n'est-il pas légitime d'appuyer sur la solidité flatteuse d'un système nos plus chères habitudes d'émotion ?

M. Gide, qui s'adresse à un disciple confiant, avec tout l'ascendant du monologue, et l'autorité des phrases achevées, a certainement le beau rôle, et quand on affirme seul, on a presque toujours raison. Il n'y a qu'une épreuve aux méthodes et aux systèmes, c'est l'épreuve de la vie, et il ne leur suffit pas d'être logiques ou charmants, dès qu'ils prétendent guider, et non pas seulement persuader ou convaincre. On peut penser qu'en faisant parler Nathanael, ou surtout en le faisant agir selon l'enseignement qu'il a reçu, M. Gide eût pu prouver davantage. C'est possible, et pourtant j'incline à penser qu'il n'eut plus rien prouvé du tout. Il n'y a pas de système qui soit à l'abri des circonstances et que le détail de la vie ne puisse disjoindre ou recouvrir. Presque tous les systèmes sont justes quand on les affirme, et aucun ne suffit quand on les éprouve. Eprouver, ce n'est pas le rôle de celui qui pense, mais de celui qui critiquera. Les métaphysiciens ont affirmé à eux tout seuls et dans la continuité isolée de leur pensée ; ils n'avaient pas à se soucier des conséquences individuelles ; l'erreur ou le malheur pratique d'un disciple ne devait pas monter jusqu'à eux. Ce sont les soucis et le rôle de l'adver-

saire. Quand on expose l'optimisme on écrit les Nouveaux essais sur l'entendement; quand on l'attaque, on écrit *Candide*.

Il ne faut donc pas reprocher à M. Gide le ton tranchant et passionné des affirmations exaltées. Peut-être, un jour, écrira-t-il le *Paludes* des *Nourritures Terrestres*; mais ce sera un autre jour. Il ne faut pas non plus se méprendre au désordre apparent et poétique de la pensée. Son unité est involontaire, mais réelle; elle n'est pas dans la composition, mais elle est dans la conception, ce qui est mieux. Les pièces démontées d'une charpente ne sont pas des matériaux épars.

Je disais ici même, ces derniers mois, que *Paludes* pourrait bien être le Werther d'une génération d'intellectuels et de lyriques. Les *Nourritures* toucheront sans doute une génération plus jeune, et je ne serais pas étonné qu'avec l'admiration et l'enthousiasme des jeunes gens, pour qui sans doute son livre fut écrit, M. Gide rencontrât la défiance, presque l'inintelligence de nos contemporains et de nos aînés. Cette autobiographie lyrique, cette pensée à la fois décidée et provisoire, pourront surprendre ou décevoir. Mais il y a plus de formes esthétiques de la vie que ne le croient certains de nos amis, et même il n'y a pas de forme de la vie d'où l'on ne puisse extraire de l'émotion et de la beauté. Certains classiques étroits de la forme trouveront aux *Nourritures* de l'exaltation et du désordre, mais les vrais classiques d'une époque ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Je songe, je ne sais pourquoi, et le rapport est lointain, à cette anecdote de Boileau écoutant avec dédain et supériorité la lecture des Caractères. Boileau ou La Bruyère, quel est le vrai classique des deux? Pour moi, je sens avec joie la littérature sortir de son ornière inutile, marcher au grand air, découvrir enfin la vie, chercher, sous toutes les apparences, de la joie, de la beauté, de la justice, tout ce qui constitue l'harmonie et l'unité. Ne souhaite pas, Nathanael, trouver Dieu ailleurs que partout, c'est la première phrase des *Nourritures*. Et tout ressemble en ce monde à la maison de Philémon, comme l'a dit Shakspeare : on trouve toujours Jupiter sous le chaume.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique

ROMANS ET NOUVELLES. — Edouard Ducoté, *Aventures*, Mercure de France. — Edouard Dujardin : *Les Lauriers sont coupés*, nouvelle édition, Mercure de France. — Jean Drault : *Un Aïeul de Chapuzot*, Henri Gautier. — Percival Pollard : *Dreams of To-day*, Chicago, Way and Williams. — Charles-Louis-Philippe : *Quatre Histoires de pauvre amour*, l'Enclos. — Robert de Montesquiou : *Roseaux pensants*, Fasquelle. — Pierre Guédy : *Amoureuse Trinité*, Per Lamm. — R. L. Stevenson : *Le Roman du Prince Othon* (traduit de l'anglais par Egerton Castle), Perrin. — Camille Lemonnier : *L'homme en amour*, Ollendorff. — Marie Anne de Bovet : *Parole jurée*, Lemerre.

Une lettre de Montjuich

A Monsieur le directeur de La revue blanche

C'est abuser de votre complaisance, Monsieur le directeur, que de vous demander l'insertion de cette lettre, mais les vexations et les inqualifiables procédés dont nous et nos familles sommes l'objet de la part du gouvernement, dépassent toutes limites. Nous avons cet espoir que vous ne resterez pas sourd à notre prière et que vous rendrez publiques nos angoisses et nos perpétuelles misères.

Le 2 de juin, dans la forteresse de Montjuich et dans la prison nationale, on nous a lu un décret royal qui nous bannissait du royaume.

Ni raisonnement, ni protestation ne tiennent contre la force : c'était là un nouvel acte d'arbitraire dont nous allions être les victimes. Pour pouvoir payer les frais du voyage (1), nos familles ont fait vendre nos pauvres mobiliers, les quelques hardes qui nous restaient encore. Dénués de tout, privés de linge, exténués de fatigue et brisés par une longue incarcération, nous attendions le moment de pouvoir franchir la frontière.

Le 12, une cinquantaine de prisonniers passèrent en France.

Le 14, 55 autres prisonniers devaient partir pour Marseille et pour Oran. Mais au moment même où nous devions embarquer, un contre-ordre survint.

On nous ramena dans les cachots...!

Que se passait-il? A quoi devait-on attribuer ce retard? Tout le monde, même dans les centres officiels, prétendait l'ignorer.

Quelques journaux ont prétendu que la France et des pays d'Amérique nous refusaient l'hospitalité. Cela était faux. Nos familles ont fait des démarches dans les divers consulats; on leur a affirmé l'inexactitude du fait.

Si le gouvernement s'est ravisé et s'est repenti d'avoir ordonné notre bannissement, pourquoi, d'accord en cela avec le verdict de la Haute-Cour de Madrid, ne pas nous mettre en liberté? Les quinze jours signalés par le jugement ne sont-ils pas révolus?

Nous avons patiemment et longuement souffert. Mais la mesure est comble cette fois. Quelle que soit l'abnégation dont nous avons donné la preuve, un pareil acharnement contre notre misère et contre notre innocence nous remplit l'âme de fiel et de mépris.

Teresa Claramunt, Martin Carbo, Francisco Ros, Pedro Musquera, Antonio Olivella, Antonio Tomas, Constantino Burjos, Juan Ventura, Alejandro Llorens, José Salarich, José Elias, José Guillamot, José Miquel, Ramon Vilassca, Pablo Freixas, Francisco Manobens, Manuel Trépat, Francisco Miralles, Juan Solé, José Fainé, José Farré, Antonio Borras, José Mestres, José Vicens, Clémente Salas, Jaime Ribas, Ramon Gonfau, Mateo Coll, Francisco Perez, José Puig, Narciso Puig, Magin Funoll, Enrique Sanchez, Manuel Melich, José Tarrés, Salvador Prats, José Artigas, Cayetano Oller, Antonio Gurri, C. Ventosa, Jaime Roca, José Testart, B. Garcia, Pedro Botifoll, A. Villarrubias, C. Trilles, José Pons, C. Balart, J. Condeminas, Marcelino Vila, A. Rugiero, Bautista Cervera, Esteban Puig, Jésus Aparicio, M. Alvarez, P. Marba, P. Fontanilla, R. Ardiaca, G. Llibet, F. Toldra, J. Lleonart, J. Miro, P. Padro, Baldomero Connas, S. Codala, Abdon Navarro, P. Costa, S. Serdanous, F. Sala, E. Cuyas, José Vives, M. Argelich, C. Bielsa, F. Freixa, P. Permanon, S. Coinpé, M. Simon, V. Fosas, F. Elias, Antonio Navarro, Ramon Arche, V. Murato, J. Catafal, M. Surasona, Luis Pons, J. Poca, G. Otin, J. Chinchilla, F. Rull, F. Curt, J. Montes, Mariano Valls, Pedro Burés, Mateo Roca, J. Mestrich, R. Fon, J. Corriols, P. Carreras, Angel Vilaprona.

(1) Car en Espagne, les expulsés payent eux-mêmes les frais du voyage pour l'exil.

L'imprimeur-Gérant : L. Dessert.

24, rue Chauchat. — Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, PARIS

M _____

déclare souscrire un abonnement à _____, *partant du 1er du mois d'* _____, *à l'édition* (1) _____ *de* **La revue blanche.**

Adresse : _____

_____

Le _____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

Éd. ORDINAIRE : France..... 20 fr. (un an) ; 11 fr. (six mois).
— Extérieur.... 25 fr. (un an) ; 13 fr. (six mois).
Abonnements de vacances (1er juillet-1er octobre).. 6 fr.
Édition de luxe, sur Hollande, 40 fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

Éditions de La revue blanche

1871

ENQUÊTE SUR LA COMMUNE

avec quinze portraits par Félix Vallotton

Un volume in-18 de 160 pages : 1 fr.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANT MALADE, par ROMAIN COOLUS

Un vol. gr. in-16 carré à 2 fr.

LE CRI DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE DIMANCHE

PRIX : 30 centimes

Paris.....	Un an 15 fr	— Six mois 8 fr	— Trois mois 4 fr
Départements	— 18	— 10	— 5
Étranger....	— 22	— 12	— 6

Le 120e mille de la Terre d'Émile Zola est illustré de dix-huit lithographies de

H.-G. IBELS

(*Les pierres sont effacées et l'édition presque épuisée.*)

Fasquelle, éd., Un vol. à 12 fr.

VIENT DE PARAITRE, ROMAN

L'INITIATEUR

par ARMAND CHARPENTIER

Avec une lettre-préface d'Alphonse Daudet

OLLENDORFF, éditeur. Un vol. in-18 jésus, **3 fr. 50**

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX

Placer sur les Lampes à pétrole, le

PHARE

ARTICULÉ

J. DECOUDUN

FAUBRURG St DENIS, 101 _ PARIS

Pour Lampes 8 et 10 lignes Paris **7'75** Province **9'**

— 15 et 16 lignes — **10'75** — **12'**

Commander le Tarif pour Lampes à Essence et Bougie.

LIRE AU LIT

AVEC LA

VEILLEUSE-PHARE

Métal nickelé.

Lumière de 3 bougies pour 3 centimes d'huile ordinaire par nuit, envoyé avec mèches.

PARIS . . **10'65**

ÉTRANGER **11'90**

Franco cre mandat-poste.

Les jeunes écrivains naturistes sont réunis dans la

Revue Naturiste

99, Rue Jouffroy, Paris

Le Numéro : **0 fr. 50**

UN AN { FRANCE . . . . 6 FR. / ÉTRANGER . . 8 FR.

Numéro Spécimen contre 0 fr. 25 en timbres-poste.

ARGUS DE LA PRESSE

14, Rue Drouot — PARIS

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, artiste-peintre,

Directeur de la Société de Reproductions artistiques.

9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques,** *9, boulevard Rochechouart,* dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve.* La phographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. LUGAR, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur LUGAR, *141, boulevard Magenta, Paris.* Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *garantis.* Écrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

MERCVRE DE FRANCE

RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

15, Rue de l'Échaudé, PARIS

Le No : 1 fr. 50 (France) ; 1 fr. 75 (Union)

FRANCE Un an. . . . . 18 fr. | UNION Un an. . . . . 18 fr.

Six mois. . . . . 8 fr. | Six mois . . . . . 10 fr.

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
de
L'AÉRONAUTIQUE
et des sciences qui s'y rattachent

DIRECTEURS
Gaston BRANCHE et M. de FONVIELLE

Le Numéro : 1 fr.
Un an : 10 fr. — Étranger : 12 fr

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Rue des Grandes-Carrières, 14
PARIS
Téléphone 503-24

LA CRITIQUE

Georges Bans, direct., 50, boul. Latour-Maubourg, Paris
Numéro : 30 cent. — Un an : France, 7 fr. ; Étranger, 8 fr.
Édition sur Japon, avec planches spéciales, 20 fr.

THEATRE CIVIQUE

ORGANISATION : LOUIS LUMET, *7, rue de l'Annonciation*
ADMINISTRATION : J.-G. PROD'HOMME, *7, rue des Saules*
DIRECTEUR DE LA SCÈNE : MÉVISTO

SOUSCRIPTIONS VOLONTAIRES

Le THÉATRE CIVIQUE se propose de représenter devant la foule des œuvres de révolte et d'enthousiasme qui la détourneront des habituels spectacles pour préparer les Individus à une vie harmonieuse dans les cités suivant les lois de la nature.

Les organisateurs ont choisi, afin de développer leur action, les centres populaires : Montmartre, Ménilmontant, Popincourt, Montparnasse et Grenelle. Leurs spectacles auront lieu, chaque samedi, dans une salle différente.

Le premier sera donné le
3 Juillet
A LA MAISON DU PEUPLE
47, Rue Ramey
On trouvera des invitations à la *Revue Blanche*.

Vient de paraître à la Bibl. de l'*Enclos* : *Conversations avec Idéa*, par Louis Lumet ; *Quatre histoires de pauvre amour*, par Ch.-L. Philippe.

[illegible] 5 Centimes — [illegible] — 5 Centimes [illegible]

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

100, rue Richelieu, Paris

DIRECTEUR : **Fernand XAU**

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Étranger
Un mois...	2 »	2 50	3 50
Trois mois...	5 50	6 »	10 »
Six mois....	10 50	12 »	18 »
Un an.....	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL

N° du mercredi avec son supplément

Paris et Départements.....	6 »
Etranger, Union postale....	8 »

TARIF DES

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne		La Ligne
Echos 1re page	15 »	Réclames....	7 50
Annonces....	2 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Octave Mirbeau, Paul Adam, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Emile Zola, Catulle Mendès, François Coppée, Séverine, Alphonse Allais, Ernest La Jeunesse, Paul Bourget, Emile Bergerat, André Theuriet, Gustave Kahn, Armand Silvestre, Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Marcel Prevost, Joseph Caraguel, Mentor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves, A. Saissy, Paul Bonnetain, Courteline, Rodolphe Darzens, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier, Adolphe Mayer, Auguste Morin, Georges Docquois, Me Huvlin, Yveling Ram Baud, Louis de Robert, Jules Hoche, Jules Ranson, Evariste Mangin, H. Barthélemy, André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Albery, Dr Legué, Edouard Hubert, Eugène Doré, Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Echiquier, Marcel Pradier, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Aigre, F. Ogier, Emile André, J.-A. Natali, E. Malher, Recordman, Louis Labat, Jacques Finance, Pierre Paul, Lefrancier, F.-A. Steenackers, James, Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

LE CRI DE PARIS

Vient de paraître au Mercure de France
en un vol. in-18 jésus, à **3 fr. 50.**

EDOUARD DUJARDIN

Les lauriers sont coupés

LES HANTISES — TROIS POÈMES EN PROSE

LES LAURIERS SONT COUPÉS

Le numéro bi-mensuel
UN FRANC

8e année

15 juillet 1897
TOME XIII. — N° 99

La revue blanche

Catulle Mendès..... *Le crépuscule polaire et l'aube française.*
Albert Delacour.. ..... *Les Césars anarchistes.*
Gustave Guiches..... *Snob* (actes I et II).
J. Barbey d'Aurevilly... *Une lettre à Rosélia Rousseil.*
Henrik Ibsen..... *Poèmes.*
Pierre Choudieu..... *Mémoires sur la Révolution.*
Paul Leclercq..... *La table d'émeraude.*
Léon Blum..... *Les Livres.*

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES DOUZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 110 fr.
Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; no 39 : 5 fr. ; nos 40-71 : 0 fr. 60 ; no 72 : 5 fr. ; nos 73-86 : 0 fr. 60 ; nos 87-89 : 5 fr. ; no 90 : 0 fr. 60 ; nos 91-99 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

ABONNEMENTS

DE

VACANCES

du 1er Juillet au 1er Octobre inclus

SERVIS AUX ADRESSES SUCCESSIVES

QUI SERONT INDIQUÉES

Prix uniforme pour la France et l'Extérieur

SIX FRANCS

Le crépuscule polaire et l'aube française

Une querelle est née, dont il faut parler, non point pour l'amusette anecdotique des détails, mais d'une façon un peu générale, afin d'en tirer, s'il se peut, quelque conclusion utile.

On sait ce dont il s'agit : le directeur du théâtre de l'Œuvre, dans une lettre-manifeste, a déclaré qu'il renonçait presque complètement à faire connaître les œuvres des nouveaux poètes dramatiques de France, et que, désormais, il recourrait de préférence, pour l'illustration de ses programmes et l'intérêt de ses spectacles, aux œuvres étrangères. En un mot, monsieur Lugné-Poé entend se consacrer à cette espèce de commerce qu'on appelle l'importation. C'est son droit. Je lui souhaite d'y trouver des bénéfices. Ce qui n'est pas son droit, c'est de se proclamer réduit à un tel négoce par la pauvreté de la production nationale. Rien ne lui interdisait de mettre à la porte de chez lui — bien qu'il ne logeât qu'en garni, les meubles lui ayant été fournis par ceux qu'il chassait — les auteurs qui avaient cessé de lui plaire; mais tout, et autre chose encore, l'aurait dû avertir qu'il n'est pas séant d'insulter ceux qu'on expulse; et en vérité il y a quelque chose d'extraordinaire et de peu dénué d'outrecuidance dans le cas d'un comédien médiocre, et le plus souvent tout à fait mauvais, qui, érigé, par une ambition imitative et le bon vouloir de quelques abonnés, au poste d'impresario intermittent, signifie, non seulement à quelques auteurs qu'il joua, mais à tous les jeunes poètes de France, — jeunes, de vingt ans à trente-cinq ans, plus d'une génération de notre race, — qu'ils n'ont fait, ne font ni ne feront rien qui vaille, qu'ils n'ont en un mot rien dans le ventre et que la patrie de Corneille, de Molière, de Beaumarchais et de Victor Hugo crèvera de jeûne dramatique si M. Hauptmann et M. Sudermann ne restaurent son théâtre, — comme les soldats Prussiens, à Courbevoie, après le siège, consentaient à vendre du pain blanc aux ménagères de Paris affamé. Mais on a fait au directeur de l'Œuvre, très simplement, sans jactance, avec une ironie spirituellement courtoise et justement dédaigneuse, les réponses qui lui étaient dues. Laissons cela. Passons. Etudions d'un peu plus haut la question, qu'un incident vient de poser, de l'envahissement de la France par la pensée étrangère; tâchons de démêler s'il est utile ou contraire au développement de notre génie personnel et, par suite, s'il y a lieu d'y aider ou d'y mettre obstacle.

Je crois qu'il faut d'abord se reporter vers le passé, prophétique miroir des jours futurs.

L'âme française fut toujours pénétrable ; toujours elle fut poreuse, absorba, s'assimila. Etait-ce qu'elle manquait d'originalité native ?

point du tout; mais elle est une race faite de beaucoup de races, faite de toutes les races qui autour d'elle restèrent distinctes. De sorte qu'elle ne reçoit jamais rien qui ne soit une part d'elle; et, quand on lui prête, on lui rend. Nous sommes un peuple qui est tous les peuples. Notre unité est faite des universelles diversités ; et notre littérature est personnelle justement par la fusion en une seule de toutes les personnalités. Méridionale par la conquête latine, orientale par le séjour arabe, occidentale par l'indigénat celte et par l'invasion germaine, septentrionale par l'installation des Northmans, la France intellectuelle rapproche les quatre points cardinaux de l'humanité; mais nous lions, d'instinct gaulois — comme on fait un bouquet — la multiple rose de tous les vents de l'esprit. Donc, répétons-le, rien ne nous saurait être donné qui ne soit à nous. De là, notre consentement, qui reste patriotique, à toutes les influences étrangères, contemporaines ou antiques. Rien de plus français que d'être Grec, Latin, Italien comme Ronsard; que d'être Espagnol comme Corneille et comme Hugo; que d'être byronien comme Musset ou Lamartine; que d'être pareil à Gœthe, comme Gautier ou Flaubert; que d'être pareil à Edgar Poe, comme Baudelaire. Nous fûmes de tout temps la ressemblance de ce que nous devenons; et nous sommes, dans les deux sens du mot, les hôtes.

Ceci dit — dont l'évidence éclate — par quelle fausse et niaise honte, qui aurait l'étroitesse d'un chauvinisme, répudierions-nous le mélange à notre génie des génies des autres patries lointaines ou proches, qui ne lui sont pas étrangers en effet, et lui ajoutent seulement, par suite des différences circonstancielles de mœurs et de langages, des singularités curieuses ; qui, en étant eux-mêmes, étaient nous déjà ?

Il ne s'y trompait pas, Richard Wagner, qui fut pourtant le plus national des créateurs, le plus allemand des Allemands, qui eut le droit de dire, après la première représentation à Bayreuth de la quatrième partie de l'*Anneau du Niebelung* : « Nous avons enfin un art allemand ! » il ne s'y trompait pas, lui qui, malgré son éperdu besoin de nationalité, se tournait, cependant, toujours inquiet, vers la France, et ne se fût pas jugé suffisamment compris s'il ne l'eût été par la France aussi, cette part de tout. Et tous les génies ont besoin, pour être sûrs du triomphe chez eux, d'avoir triomphé chez nous, c'est-à-dire chez soi.

Rien n'est donc plus naturel ni plus traditionnel que l'acceptation en notre pays des littératures de tous les pays: nous sommes, par la convergence des diversités, la capitale des Etats-Unis de la pensée générale ; et, toute, elle doit abonder ici, s'y joindre, s'y préciser, et y être féconde, et y croître, et s'y multiplier, pour en irradier ensuite, universelle, en chacune de ses personnalités retrouvée et agrandie.

Mais il faut établir quelque différence entre les modes de

l'esprit et l'éternelle immuabilité du génie : celle-ci a tous les droits d'un juste despotisme ; celles-là ne méritent que le dédaigneux geste qui renvoie par delà la frontière.

Gardons-nous de ressembler, nous France, à cette Angleterre, à cette Allemagne, à cette Russie, qui s'habille comme nos cocottes, chantonne comme nos opérettes, ou rit comme nos vaudevilles. On ne saurait dire quel tort cause aux divers instincts nationaux l'imitation des tics de l'originalité française. L'Angleterre, qui avait Shakespeare, a dû Pope à Boileau; l'Allemagne, qui avait Lessing, a dû des tragédies et des comédies, dites régulières, à Racine et à Jean Poquelin; et la Russie, qui a Dostoievsky et Tolstoï, doit des romans gais à la Vie Parisienne. Redoutant le sort des nations qui nous empruntèrent messieurs Scribe et Victorien Sardou, évitons de nationaliser en France le métier courant, la drôlerie facile, l'imbécillité, le néant des œuvres littéraires ou dramatiques à qui, chez nos voisins d'Europe, des aventures de minutes, des complots de fugaces écoles, ou de la réclame, valurent quelques semblants d'importance. Certes ce fut une heure décisive dans le destin de la pensée française lorsque M. Antoine, pas plus malin qu'un autre, mais qu'un instinct guidait, nous fit connaître, bien longtemps avant que M. Lugné-Poé eût appris à lire en norvégien, *les Revenants*, et *le Canard sauvage*, et *la Faillite*. Encore qu'elle se manifestât bien tard à Paris et quand déjà le procès en était jugé et gagné en Scandinavie et en Allemagne, l'Idée, ou la Chimère norvégienne pénétra légitimement nos âmes. Aucun de ceux qui méritent le nom de poètes ne se déroba au génie mystérieux, sublimement puéril de M. Henrik Ibsen, ni au tout puissant talent généreux de M. Bjœrnson. Et nous avons tous voulu que, évoquant en nous des intimités fraternelles, le génie du Nord nous apprît plus de lointain et de rêve. Notre intellectuelle accolade s'ouvrit toute grande pour accueillir, embrasser et faire nôtre la récente imagination septentrionale. Et je pense avoir montré que je n'avais pas besoin de prendre le train pour me plaire aux paysages de la rêverie exotique.

Mais il est inutile de jouer en France les vaudevillistes de Stockholm, de Copenhague, ou de Berlin; nous avons messieurs Feydeau et Gandillot qui ont plus d'esprit qu'eux, et qui nous suffisent.

Parlons net, sans plaisanterie.

Ceux qui s'imaginent que nous ne nous tenons pas au courant du mouvement littéraire et dramatique dans les nations voisines de la nôtre se trompent. Nous savons parfaitement, comme on dit, de quoi il retourne.

Or, sachez-le, en Scandinavie et en Allemagne, où le sillage du rêve d'Ibsen et le sillon du talent de Bjœrnson déjà s'effacent, toute manifestation importante et vraiment personnelle de génie national a cessé

Comme la poésie allemande est morte avec Henri Heine, qui d'ailleurs l'avait tuée, dieu-bourreau, comme la musique allemande est morte avec Richard Wagner qui rêva un art double et universel auquel, seul, il pouvait suffire, le théâtre, le poème, le roman de Norvège, et de Danemark, et de Bavière, et d'Autriche, et de Prusse sont défunts; et nous n'aurions à leur emprunter que la pourriture du roman, du poème, du théâtre qu'ils nous empruntèrent, défraîchis, comme une modiste de Leipzig ou de Vienne vient acheter les vieux modèles des magasins de modes de Paris. Ce qui, à l'heure actuelle, triomphe par delà nos frontières, ce sont les basses gloires de nos librairies médiocres, de nos médiocres théâtres; nous qui avons mieux à offrir à la curiosité étrangère que de niaises comédies, que des vaudevilles et des opérettes, nous sommes admirés là-bas à cause de ce qui ne vaut pas de l'être. Et une colère quelquefois nous prend, véritablement, à songer que l'on aime de nous ce que nous en méprisons, — pareils à un honnête père de famille qui verrait avec épouvante qu'on accueille et qu'on honore, chez de braves gens qui ne savent pas, la seule prostituée de sa race. Hélas! oui, ce qu'on appelle, pour notre honte, le goût français, ce qu'on considère à l'étranger comme notre vrai art, — ainsi le cancan dansé par les Goulues en tournée passe pour notre danse nationale, — réussit, fait de l'argent, est acclamé, est imité. Imité. Là est le mal. En Europe, tout le théâtre est en proie au pastiche de nos ignominieux théâtres; les nationalités étrangères se déshonorent et se gâtent à plagier nos déshonneurs. Ah! certes, je le sais, de fiers jeunes esprits, par delà le Rhin, réagissent contre la vilenie de l'invasion française. Combien je les estime de ne pas aimer, de nous, ce qui en est haïssable! et le bel orgueil d'une plus honorable imitation est en eux. Mais enfin, tout de même, ils ne sont que des imitateurs. Ceux qui choisissent bien leur modèle, pastichent : romanciers, Flaubert, Zola, Goncourt, Daudet, ou Villiers de l'Isle-Adam; poètes, Sully Prudhomme, Léon Dierx, François Coppée, ou, plus récents, Gustave Kahn ou Henri de Régnier; dramaturges, Augier, Dumas, Henri Becque, ou bien le Théâtre-Libre. Les nouvelles allemandes sont de Maupassant; et les contes des journaux mondains à Moscou sont de Silvestre ou de moi.

Sans doute, nous ne saurions en vouloir aux littératures étrangères de « pasticher » la nôtre. Mais de quelle utilité serait, ici, un théâtre résolu à ne jouer que des œuvres étrangères? Il ne tarderait pas à offrir à l'étonnement navré du public la traduction, en français sans doute médiocre, de trois ou quatre comédies françaises, de deux ou trois drames français qui, naguère, furent mal traduits en allemand. Et ce public, peut-être, stupéfait du bon-à-rien de telles soirées et connaissant la faiblesse vers la gloire parisienne de quelques faiseurs viennois ou de quelque vieille autoresse norvégienne, au bas bleu noué d'un rayon du soleil de minuit,

finirait par se demander si ces représentations de pièces exotiques ne seraient pas dues à l'espoir de quelque subvention efficace qui, envoyée de loin par des postes étrangères, resterait moins constatable.

Or, romancière, poétique, dramatique, une nouvelle France a surgi.

L'heure est trouble, j'en conviens; les esprits sont divers, les convictions indécises, et les meilleurs d'entre les nouveaux, s'ils sont sûrs de leur art personnel, ne savent pas encore où ils vont dans la générale pensée. Oh! sans doute, cela est certain, nous traversons une minute inquiète! Tant de chefs-d'œuvre dont on se souvient, tant de chefs-d'œuvre qu'on espère, sans savoir au juste en quoi ni de quoi ils seront faits, font hésiter l'orientation des esprits. Nous avons subi beaucoup de lois artistiques vite brisées. Ceux pour qui je suis déjà un très ancien aîné, fidèle à mes vieilles fois, mais incliné vers leurs jeunes espoirs, ne savent pas très bien encore, malgré les noms d'écoles dont ils essayèrent de préciser leurs aspirations, n'ont pas encore trouvé la formule générale d'un art où, sans ressemblance de personnalités, se grouperait leur sûr effort vers un commun idéal.

Presque tous ont du talent parmi ceux qui viennent; mais, puisque aucun d'eux, jusqu'à cette heure, n'a révélé le génie qui a le droit et le devoir d'être seul, comment ne se sont-ils pas encore joints dans la parfaite réalisation d'un ensemble d'œuvres qui marquerait une date en l'histoire littéraire des âges français? N'importe! Ils travaillent, ils cherchent, ils veulent. Ils sont de la vie, ils sont de la force, ils sont de la tentative acharnée. Le plus souvent, je ne les flatte guère, et l'estime que quelques-uns veulent bien avoir pour moi est peut-être due justement à mon choix à ne les louer que quand je les juge dignes d'éloges. Mais, enfin, c'est d'eux seuls que l'on peut attendre, puisqu'ils sont les nouveaux, l'imprévu, peut-être sublime! Ils sont la veille d'on ne sait quel jour, et je ne pense pas que la nouvelle clarté de France soit destinée à s'éteindre avant midi.

Donc nos théâtres d'art ont pour premier, sinon pour unique devoir, d'offrir à la jeune génération que nous voyons éclore et que, sans doute, nous verrons s'épanouir, l'occasion de provoquer et de vaincre le public, ce monstre docile. Car il est docile à la Beauté, le public! Ne doutons jamais de la foule! *Odi profanum vulgus*, c'est bien le mot du médiocre poète qu'était Horace; et ni Pindare ni Hugo n'eurent peur de la multitude. La Beauté poétique et la Foule sont deux sœurs, pas du même lit; l'une est la fille de quelque divine race jalouse; l'autre, innombrable, a grouillé vers l'égout des villes, ou dans le ruisseau des champs. L'une est exquise; l'autre est brutale. Mais, chante l'épithalame de quelque universel Poète, elles se reconnaissent, s'embrassent. Donc,

directeurs de théâtre, poètes, critiques, efforçons-nous d'accommoder les sœurs qu'on crut ennemies.

Sans doute, la question du pays où naîtra le chanteur de l'épithalame, n'a qu'une importance secondaire. Ce qui nous importe, c'est qu'une œuvre éclate et qu'un génie surgisse. De toutes les forces de mon être j'appelle l'heure où, sur le tapis qui monte les marches de la gloire, on éparpillera les fleurs nuptiales. Que si les fiancés viennent de Norvège ou d'Allemagne, je ne m'en plaindrai pas. Ce seront toujours les noces que je veux ; mais j'aimerais que le chant nuptial fût chanté en français, — et il en sera ainsi.

CATULLE MENDÈS

Les Césars anarchistes

Suétone : Vies de Caligula, Néron, Galba, Othon et Vitellius.
Lampride : Vie de Commode.
Tacite : Annales (liv. 14-16), Histoires (liv. 1-3).

Les deux premiers siècles qui suivirent l'apparition du christianisme constituent une période de fermentation religieuse violente et continue, certainement la plus grande crise religieuse de l'histoire. Les deux grandes tendances qui sollicitent les volontés humaines, le Messianisme christiste et le Messianisme naturaliste tentèrent chacun, l'un dans l'ombre des tourbes populaires, l'autre dans l'éclat du palais des Césars, d'occuper seul la scène du monde. On eut en même temps, en bas Simon Pierre et Paul l'Apôtre, en haut Caligula et l'illustre Néron.

Caligula fut le premier de ces Césars qui se proposèrent le bonheur de l'humanité par la satisfaction des instincts les plus généraux. Ses antécédents ataviques étaient curieux : son père, Germanicus, fut le plus noble caractère d'homme de la Rome du premier siècle, comme sa mère Agrippine fut le modèle des matrones ; mais il avait pour grand'mère Julie, la plus fougueuse des courtisanes, et pour bisaïeul Auguste, le prince des hypocrites, qui affectait la pureté de mœurs et se repaissait d'incestes. Aussi eut-il toutes les passions et toutes les intelligences ; mais, comme sa grand'mère n'avait pas été moins entière dans le vice que sa mère dans la vertu, il se montra brutal et logique, sans aucune des délicatesses qui valurent à Néron tant d'affection. Il se voulait semblable à une force de la Nature et se comparait à Bacchus, l'instinct universel : beau, il excellait en tous les exercices du corps, et son éloquence était puissante comme le vent, foudroyante comme le tonnerre ; mais il haïssait tous les artifices de la rhétorique et comparait les discours de Sénèque à « du sable sans ciment ». Son amour pour la plèbe ressemblait à la passion d'un intellectuel pour une belle fille inculte qu'il méprise tout en la caressant ; il avait contre sa bêtise des accès de colère étranges : un jour il la fit chasser à coups de fouet ; dans une autre occasion, il sortit de l'amphithéâtre dans une si folle rage qu'il se prit dans sa toge et tomba du haut des gradins. Néanmoins, il rêvait la société semblable à une plèbe égalitaire, toujours en liesse, sur laquelle il ferait pleuvoir le bonheur, comme un dieu unique : il ne se plaisait pleinement qu'au cirque, devant une arène parsemée de vermillon et de poudre d'or, où il contraignait aux vils offices du gladiateur les descendants des

plus vieilles familles, tandis que la populace s'asseyait aux places des chevaliers et des sénateurs et mangeait gloutonnement les victuailles qu'il lui distribuait; lui-même mangeait gaiement sa part et prétendait qu'on l'imitât à ce banquet égalitaire. Le meilleur moyen qu'eût un bourgeois pour lui plaire était d'accepter de bon cœur cette confraternité de plaisirs populaires: deux chevaliers qui mangeaient de bon appétit conquirent aussitôt sa faveur; il envoya à l'un sa part du souper, à l'autre un billet par lequel il le nommait préteur. Il conçut un Etat sans dieux, sans patrie, sans famille, sans lois, sans riches et sans nobles, où la vie coulerait doucement dans les bras de la Volupté. Il fit décapiter toutes les statues des dieux, transforma le temple de Castor et Pollux en antichambre de son palais et insulta publiquement Jupiter pour montrer au peuple l'inanité de sa puissance. Prétendant abolir, avec le patriotisme, l'instinct de la guerre, il renversa les statues des grands généraux, proscrivit Homère qui exaltait les combats, Virgile qui chantait les origines de Rome et Tite-Live qui en célébrait les grandeurs, défendit de célébrer l'anniversaire de la bataille d'Actium, et, pour bafouer la gloire militaire, amena toute une armée aux bords de l'Océan, fit sonner la charge et ramasser les coquillages épars sur la rive.

Ses véritables combats furent contre les mœurs et les principes de la société de son temps. Il se vantait d'être le fils incestueux d'Auguste et de Julie et que sa bisaïeule Livie n'était point noble, mais sortie du peuple; il déflora toutes ses sœurs ou les livra à qui les voulut et ne voulut avoir pour concubines que des femmes mariées; il installa un vaste lupanar dans son palais et obligea les plus fiers des deux sexes à venir y prostituer leur amour les uns aux autres; enfin, il annonçait un temps où il n'y aurait plus ni lois ni juges. Il avait imaginé un système de reprise sociale assez drôle: non content d'imposer les riches et de poursuivre ceux dont la fortune s'augmentait par la fécondité du capital, il installait des ventes publiques où il forçait les plus notables à enchérir de vieux décors de théâtre ou des meubles hors d'usage, adjugeant trois gladiateurs pour deux miliions et une guenille pour cinquante mille francs; après ces opérations fructueuses, il montait sur la terrasse de son palais et jetait de l'or au peuple : il y eut une de ces distributions qui dura plusieurs jours. Sa passion d'égalité allait jusqu'à la manie : il prétendait raser les montagnes trop hautes comme les chevelures trop longues. A la fin, il médita un grand coup : c'était de livrer les nobles et les riches à la vengeance populaire, de détruire Rome tout inféodée au passé, de transporter l'empire à Antium et d'organiser dans un monde renouvelé la société qu'il méditait; mais le poignard du républicain Chereas ne lui en laissa pas le temps. Il avait plutôt étonné et bouleversé le monde que séduit et charmé; il fut peu compris du peuple et assez peu regretté.

Après l'interrègne de Claude, qui laissa la bonne machine de l'Etat marcher toute seule, Néron, neveu de Caligula, reprit la tradition. Caligula avait eu toutes les beautés du corps et toutes les audaces de la violence; Néron eut tous les talents de l'esprit et toutes les séductions de l'art; il eut des amis intimes et fut chéri du peuple. Leurs amours différentes suffisaient à les distinguer. Cesonia, la maîtresse de Caligula, était plutôt laide de visage, mais elle savait exciter le désir et flatter la luxure; Néron aima Poppeia, la plus belle femme de son temps, auguste comme une déesse. La conception sociale de Néron était moins logique que celle de son oncle, mais combien plus spécieuse! Alors que Caligula se comparait à Bacchus, l'Instinct-Dieu, Néron voulait être le Soleil et intellectualiser le peuple au lieu de l'abrutir. La société de l'avenir lui parut moins une arène de gladiateurs qu'un grand spectacle de chant et de déclamation, de mimes et de musique, une grande fête d'harmonies où toutes les facultés de l'homme trouvassent une équitable satisfaction; on ne gagnait plus les faveurs en mangeant gaiement comme sous Caligula, mais en se livrant artistement à toutes les suggestions du désir: et sa furieuse persécution contre les chrétiens n'eut point d'autre source que sa haine contre des hommes qui prêchaient la chasteté et qui lui paraissaient antihumains. Il ne sut jamais haïr ni les voluptueux ni les poètes; il pardonna à Othon de l'avoir laissé pleurer toute une nuit à sa porte les caresses de Poppée et refusa de châtier les auteurs d'épigrammes qui l'attaquaient en plein théâtre. Il voulut que tous fussent heureux également; c'est ainsi qu'il chercha vainement à supprimer tous les impôts, abolit la peine de mort et distribua au peuple des libéralités prodigieuses, jusqu'à des maisons, des terres et des îles. « Faisons en sorte de n'avoir plus rien en propre! » telle était sa maxime favorite. Ennemi de toute guerre, il ferma le temple de Janus, fit périr l'illustre Corbulon, qui représentait l'esprit militaire. Exaspéré de trouver dans les classes éclairées le plus grand obstacle à ses rêves de liesse universelle, il devint leur ennemi comme Caligula, mais moins brutal! Toujours inquiet et timide dans ses volontés, parce que trop intellectuel, il parut plus capricieusement cruel et fut tenu pour un monstre. Il rêva toujours d'accomplir ce que la mort avait interdit à son oncle : la destruction de Rome et l'anéantissement des classes réfractaires.

Il réalisa le premier de ces desseins, lorsque ses esclaves incendièrent par son ordre la ville de Jupiter Capitolin; puis, il n'osa pas en maudire les ruines pleines de traditions et de souvenirs et se contenta de reconstruire à ses frais les quartiers populaires qu'il fit spacieux, réguliers et salubres. Sa guerre contre le patriciat et ses dieux fut une lutte de tracasseries et de vexations : il souillait les statues et forçait les hommes à se prostituer au lupanar ou au cirque; à la fin, il omet le nom du Sénat dans les actes. Toujours utopiste, il ne sut répondre aux révoltes des armées, qu'il n'occupait

plus, que par de vaines épigrammes, et la plèbe qu'il avait voulue volupteuse fut prise d'une immense lâcheté lorsqu'il s'agit de le défendre. Sa mort fut horrible : obligé de fuir presque seul, il erra dans les halliers où se déchirait son corps délicat, s'exhortant lui-même à haute voix à se réveiller et à mourir, suppliant ses derniers fidèles de brûler sa tête, de peur qu'elle ne servît de jouet aux insultes de ses ennemis, jusqu'à ce que le poignard d'Epaphrodite lui arrachât la vie.

Néron mort parut plus vivant qu'à son dernier jour. L'amour de la plèbe se réveilla pour lui avec une telle violence qu'il fallut bon gré mal gré lui faire des funérailles solennelles. Galba, l'élu du Sénat, fit renverser ses statues; mais des mains inconnues couvrirent sa tombe de fleurs, arborèrent son image à la tribune aux rostres et, quelques semaines plus tard, Galba, son successeur, périssait assassiné. On était si fâché de l'avoir laissé mourir qu'on voulait à toute force croire à sa survivance : il courait dans l'empire des prétendues proclamations de Néron où il annonçait sa manifestation prochaine et un esclave qui lui ressemblait, ayant appelé le peuple, agitait l'Asie et la Grèce lorsqu'un centurion le fit habilement assassiner. Lorsque la plèbe vint saluer Othon, l'ami de Néron et le meurtrier de Galba, elle ne crut pouvoir le mieux complimenter qu'en l'appelant Néron; pour avoir relevé les statues du mort, il provoqua un enthousiasme indescriptible et on ne parlait de rien moins que de massacrer tout le Sénat.

La bataille de Bédriac, qui donna l'empire à Vitellius, l'élu des légions germaines, n'eut point le résultat qu'en attendaient ceux qui la gagnèrent pour lui. Vitellius était plus néronien qu'Othon lui-même : il honora la mémoire de Néron comme celle d'un dieu, refusa le titre d'Auguste et ne sembla tenir d'autre rôle que celui de vicaire de Néron; mais ce pauvre sire, glouton et lâche, presque stupide, n'était guère du fils d'Agrippine qu'une risible caricature. Presque toujours ivre, il n'apprit pas plutôt l'approche de Vespasien, le restaurateur des traditions, qu'il abdiqua précipitamment et demanda la vie; mais la plèbe, qui avait abandonné Néron et mal servi Othon, parut comprendre alors que la cause de son successeur était la sienne. On ne voulut point de l'abdication de Vitellius, on força le misérable à retourner au palais qu'il voulait fuir, et la Rome de Néron devint le théâtre d'une Commune sanglante et terrible. C'est en vain que les généraux passent à l'ennemi; en vain que tout ce qu'il y a de notable se réfugie avec Sabinus, frère de Vespasien, dans le Capitole, comme pour se placer sous la protection des dieux : une cohue de soldats sans chefs et de plèbe sans armes, au nom de Vitellius, s'empare de la Ville; les maisons des nobles, des riches, sont pillées, puis incendiées; l'antique temple du Jupiter Civil que Néron avait épargné s'embrase enfin, dévorant ses défenseurs, comme une torche immense qui éclaire l'agonie

du peuple-roi, ivre de sang, de vin et de volupté, furieux, défendant chaque rue, chaque maison contre les soldats de Vespasien, épouvantable et grandiose, tandis que, lamentable épave, son dernier César est traîné vivant aux latrines, une épée sous le menton, des crachats sur sa face blême et convulsée de terreur, dont la bouche tremblante ne sait que répéter : « Je suis pourtant l'empereur ! »

C'est dans cette apothéose d'horreur et d'ignomimie que s'écroula le rêve anarchiste des premiers Césars. Lorsque, après la prospérité bourgeoise des Flaviens et des Antonins, Commode voulut reprendre l'œuvre de Néron, on vit, à la grossièreté de ses pensées et de ses actes, à sa passion ridicule pour les organes du plaisir, ces symboles sensibles du rêve néronien, la décadence profonde de l'idée. Le peuple l'aima pourtant à tel point que Sévère, épris de popularité, dut le mettre, malgré les imprécations du Sénat, au rang des dieux. Mais, représentant d'une pensée qui se mourait, il n'eut point de successeurs. L'avenir appartenait désormais au christianisme : le Règne de la Grâce allait commencer, au lieu du Règne de la Nature.

ALBERT DELACOUR

Snob

PIÈCE EN QUATRE ACTES

ACTE PREMIER

Chez les Dangy. Salon très élégant, ultra moderne. C'est le jour de Mme Dangy Thé, gâteaux, etc... Dernières visites.

SCÈNE I

MESDAMES : MARQUISE DE LATOUR-LACROIX, DE LIEURAN, BÈGLES, LAVIAL, BARON LE MENEUR, DE LAGNY, GÉNÉRAL LE TOURNOI DE LA FORCE DE DIEU, NOIZAY, BÈGLES, MOUSSAN, ROZEL, puis SARGÉ.

LE MENEUR *adossé à la cheminée, l'index jouant avec un large cordon de monocle. Trop de bijoux.*

... C'est à ce moment-là que sont arrivés les danseurs de la Musette...

MADAME LAVIAL, *se mêlant au groupe*

Chez la duchesse de Liverpool ?

LE MENEUR

Oui, madame...

NOIZAY, *sévère à Mme Lavial*

De grâce, n'interrompez pas Le Meneur.

LE MENEUR

Nous étions tous en costumes de bergers et de bergères. Clappier... vous savez le comte Clappier...

MADAME BÈGLES

Le comte Clappier y était ?

LE MENEUR

Oui, madame. Il portait le mantel bleu tendre, les chausses en peau de Suède, les bas de soie puce et un grand, grand chapeau rose...

LAVIAL

Quelle horreur !

LE MENEUR

Je portais, moi-même, un immense chapeau mauve qui a fait fureur... Ensuite l'orchestre a attaqué la polonaise de Tchaïkowsky...

LE GÉNÉRAL

La polonaise...?

(*Fredons.*)

LE MENEUR

Non, non, général, vous n'y êtes pas...

(*Il va au piano; quelques accords.*)

NOIZAY, *imitant Le Meneur*

Des bas de soie puce, un immense chapeau mauve... Quelle honte, ce Le Meneur!

LAVIAL

Et prétentieux!

MADAME DE LATOUR

Il boit ses paroles...

NOIZAY

Jusqu'à la lie...

SARGÉ, *entrant et regardant autour de lui*

Ah! ça, je suis bien chez Dangy?

NOIZAY

Dans sa demeure.

SARGÉ

C'est bien le jour de Mme Dangy?

MADAME DE LATOUR, *riant*

Mais oui.

SARGÉ

Et elle n'est pas chez elle?

MADAME DE LATOUR

Si. Mais nous lui avons donné un congé de cinq minutes. Elle vient d'être appelée au téléphone, d'urgence.

SARGÉ

Alors, madame... (*Salutations, inclinaisons et poignées de main*) Général... (*A Noizay.*) Je n'ai pas vu Dangy au cercle, hier. Comment va-t-il?

NOIZAY

Très bien. Il vient d'acheter la « Danseuse. »

SARGÉ

De Planet?

LAVIAL

A un petit Italien?

BÈGLES

Le fameux marbre aux formes...

ROZEL

Une symphonie de chair.

LE GÉNÉRAL

En *do majeur.*

MADAME DE LATOUR

Oh! général!...

SARGÉ

Dangy l'a acheté?

NOIZAY

Ses étrennes pour le succès de son dernier roman.

LAGNY

« Le Fond du cœur » Un titre!

Léger sifflement

MADAME DE LATOUR

Et un beau livre!

MADAME DE LIEURAN

Son chef-d'œuvre! Il n'y a décidément que Dangy.

MADAME DE LATOUR

Vous oubliez les Scandinaves. (*A Mme Lavial*) Vous l'avez lu, madame?

MADAME LAVIAL

Je le dévore.

MADAME BÈGLES

Et moi je le relis.

NOIZAY

Moi aussi... en veau...

MADAME BÈGLES

Comment?

NOIZAY

Un veau du dix-huitième siècle, une reliure admirable.

MADAME LAVIAL, *insistant*

Mais le livre, parlez-nous du livre...

NOIZAY

Vous m'en demandez trop.

MOUSSAN

Ça n'est pas son quartier.

ROZEL

Il va relier.

NOIZAY

Je suis le confrère de Dangy... Son ami. Vous comprendrez la réserve qui m'est imposée.

SARGÉ

Enormément de talent!

LE MENEUR

Et de la chance! Trente-cinq ans! célèbre...

ROZEL

Académicien quand il voudra...

LAGNY

Ah! s'il n'était orléaniste!...

SARGÉ

Ça n'est pas un vice, mon cher Lagny. Vraiment, il est tout à fait bien, Dangy; pas conférencier, pas grand homme, et il sait se faire pardonner sa supériorité à force d'esprit. Et puis pas de surprise avec celui-là. Il ne s'introduit pas chez nous pour inventorier nos salles de bain et il ne s'asseoit pas à notre table pour, ensuite, nous casser les sucriers sur la tête sous prétexte qu'Aristophane en a fait autant... Au cercle, nous avons tous voté pour lui quand Malmont nous l'a présenté.

ROZEL, *à Sargé*

Vous savez que Noizay vous entend?

SARGÉ

Je l'espère.

LAVIAL, *bas, à Rozel*

Présentez-moi..,

ROZEL, *bas, à Sargé*

Voulez-vous me permettre? M. Lavial... Le marquis de Sargé.

SARGÉ

Ah! monsieur, tous mes compliments pour votre exposition au cercle. J'ai retrouvé dans vos œuvres l'impression de certains tableaux anglais.

LAVIAL

Je suis ravi. J'ai la passion de la peinture anglaise et j'ai définitivement adopté le genre distingué !

SARGE

Je vous avais deviné.

LA MARQUISE

Sargé! D'où vient donc cette amitié de Malmont pour le jeune ménage.

SARGÉ

Dangy a beaucoup fait, dans ses Etudes sociales, pour la cause des princes dont le duc de Malmont est un des amis les plus dévoués et un peu le réprésentant.

LA MARQUISE

Il y a aussi la duchesse qui veut absolument avoir découvert Dangy...

MADAME DE LIEURAN. *baissant la voix.*

Et le duc, lui aussi, qui ne demande qu'à découvrir.

NOIZAY, *se rapprochant*

On va potiner...

MADAME LAVIAL

Oh! non! ils sont si gentils!

SARGÉ, *regardant vers la porte,*

Et c'est dangereux...

NOIZAY

Nous potinons sur un volcan.

LE MENEUR, *se détachant et se plaçant en vigie a la porte*

Allez-y. Je fais le guet. Quand je crirai : Halte! vous direz en chœur : « Quel couple délicieux! » et vous aurez l'air tout confus qu'on ait pu vous entendre.

SARGÉ

Eh bien, quoi?... Pas un bêcheur?... Attendez. Madame Dang est une fort jolie femme...

MADAME DE LATOUR, *condescendante*

Gentille...

SARGÉ

Spirituellement jolie...

NOIZAY

Vous, vous êtes un agent provocateur...

MADAME DE LIEURAN

Je n'aime pas beaucoup sa manière de s'habiller...

SARGÉ

C'est-à-dire qu'elle ne se laisse pas habiller par ses robes... c'e elle qui les habille...

MADAME BÈGLES

Un peu trop originale, tout de même...

MADAME LAVIAL

Elle n'aime pas le monde et elle ne l'envoie pas dire..

NOIZAY

Ah! bien, son mari l'aime pour deux et même pour quatre, le monde!...

MADAME DE LIEURAN

Pas la femme qu'il faudrait à Dangy.

NOIZAY

Et Dangy pas l'homme qui lui conviendrait·

SARGÉ

Ils s'adorent.

NOIZAY

Est-ce qu'on sait?

LE MENEUR, *un doigt sur ses lèvres*

Halte!

MADAME DE LIEURAN

Quel couple délicieux!...

(*Murmure approbatif*)

SCÈNE II

Les Mêmes, HÉLÈNE

Hélène en entrant dit rapidement, à voix basse, un mot à Sargé qui a une exclamation de joyeuse surprise.

SARGÉ

Tous mes compliments !

HÉLÈNE

Faut-il l'annoncer?

SARGÉ

Oui! oui ! Et tout de suite !

HÉLÈNE

Jacques me grondera...

SARGÉ

Si vous ne le dites pas, je le dis, moi.

HÉLÈNE

Ah! non, pas de bêtises! C'est moi qui proclame. (*Voyant qu'on l'écoute.*) Eh bien, voilà. C'est mon mari qui me téléphonait du ministère. Le ministre vient de lui remettre la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

Mouvement. Tout le monde s'empresse et entoure Hélène. — Serrements de mains.

MADAME DE LATOUR

Ah! la bonne nouvelle! Et que je suis ravie!

MADAME LAVIAL

De tout cœur, ma chère amie...

LE MENEUR

Dites bien à Dangy...

MADAME BÈGLES

Toutes nos félicitations...

ROZEL

Et les miennes...

MOUSSAN

Ne m'oubliez pas, je vous en supplie...

HÉLÈNE

Merci... merci... pour lui et pour moi...

MADAME DE LIEURAN, *la prenant à part.*

Je veux que vous soyez des nôtres, dimanche à dîner.

HÉLÈNE

Mais je ne sais pas...

MADAME DE LIEURAN

Si! si! c'est entendu.

MADAME BÈGLES, *la prenant à part.*

Nous avons quelques amis à dîner, mardi.

HÉLÈNE

Je ne puis rien vous promettre.

ROZEL

On a beau dire, ça fait toujours bien sur une jaquette.

LE MENEUR

La rosette ou même un simple ruban bien noué... Ravissant, le plus joli des mille riens dans la toilette d'un homme...

BÈGLES

Des soldats se font tuer, messieurs...

LAGNY

On ne meurt pas pour le Mérite agricole!...

SARGÉ

L'étoile des braves.

NOIZAY, *dans le même groupe*

Et puis ça n'est pas indifférent pour un idéaliste de se dire : Les tambours battront aux champs et un bataillon me présentera les armes... le jour de mes obsèques?

SARGÉ

Vous évoquez des légions d'honneurs funèbres.

LE GÉNÉRAL, *une tasse de thé à la main. Voix de commandement.*

Comme militaire, je n'ai jamais été partisan de la croix aux civils, je le déclare hardiment. Néanmoins, j'applaudis à la distinction dont vient d'être l'objet un de nos plus brillants écrivains. Madame, je vide joyeusement ce malaga à la gloire du nouvel officier.

TOUS

Bravo! Bravo!

HÉLÈNE

Je vous réponds, général, comme ceux qui se méfient de leur éloquence...

(*Elle lui tend la main*)

MADAME DE LATOUR, *elle se lève pour prendre congé, en même temps que Mme Lavial, le général, Lagny, Le Meneur, Rozel.*

Je vais informer les Sonzay qui seront enchantés.

HÉLÈNE, *remercie d'un signe de tête, salue Mme Lavial, le Meneur, Rozel.*

Général...

(*Poignée de main.*)

LAGNY

Dangy vous a-t-il dit que j'avais entrepris de le convertir?

HÉLÈNE

Vous n'aurez pas grand'peine. Il est tout acquis à la royauté...

LAGNY

Pas à la vraie.

SARGÉ

Et quelle est la vraie? Orléans? Chartres?

LAGNY

Anjou!

SARGÉ

Feu!

LAGNY

Raillez, raillez, mon cher... A propos, vous savez la nouvelle? L'infant don Alonso... (*Stupeur.*) Eh bien, il est ici...

SARGÉ

Non?

LAGNY

Il était à l'Hippique hier... Il est descendu à l'hôtel Vacquerie : c'est tout ce qu'il y a de plus significatif...

(*Il sort après un grand salut à Hélène.*)

SARGÉ

Race de héros, ces Lagny! Le premier du nom s'appelait Trôlard. Il acheta ses titres en 92, à la baisse, et il poussa l'adoration de la noblesse jusqu'à se faire guillotiner! Et il était républicain!

HÉLÈNE, *riant.*

Oh! je ne veux pas que vous m'abîmiez Lagny. D'abord, qu'en savez-vous?

SARGÉ

Vous voulez des documents? des preuves?... Eh! bien, non. Je serai discret... Irez-vous chez les Sonzay, jeudi?

HÉLÈNE

Je ne crois pas. Jacques a vraiment besoin de repos.

MADAME DE LIEURAN

On se surmène. C'est une existence absurde.

BÈGLES

Oh! nous, nous avons pris un parti héroïque. Nous ne sortons presque plus, le soir.

HÉLÈNE

Et que faites-vous de vos soirées?

MADAME BÈGLES

Nous lisons du Dangy, et, à minuit, nous sommes couchés, mon mari dans son Louis XIII et moi dans mon Henri II.

(*Léger silence.*)

MADAME DE LIEURAN

N'est-ce pas M. Rozel qui a dit, tout à l'heure, que la « Danseuse » de Planet était une symphonie?

HÉLÈNE

Ce ne peut-être que lui.

MADAME DE LIEURAN

Oh! Moussan! Moussan! vous êtes insupportable, mon cher! Vous savez qu'il me le faut, dimanche, à dîner, et vous ne me le présentez même pas!

MOUSSAN

Vous l'aurez.

MADAME DE LIEURAN

Arrangez-vous, il me le faut. C'est un génie, ce Rozel! Quand on l'a entendu, on ne peut plus supporter les flonflons de Wagner. (*Se levant pour prendre congé.*) Dites-lui que je le ferai dîner avec Velut, le propriétaire des chemins de fer du Nord Ibérien...

MOUSSAN

La catastrophe de Bilbao?

MADAME DE LIEURAN

Il racontera l'accident. J'aurai encore Cochat, l'ancien ambassadeur, le propagateur de notre Ibsen, un peintre japonais, Pantois, le banquier anarchiste qui vient de râfler cinq millions sur l'asphalte, deux petits félibres très gentils et ces messieurs du Congrès des prisons.

SARGÉ

Un vrai public, ça!

MADAME DE LIEURAN

Les célébrités de la semaine...

HÉLÈNE

Mais c'est le dîner Grévin!...

MADAME DE LIEURAN

Des figures nouvelles chaque fois...

HÉLÈNE

Et cela vous amuse?

MADAME DE LIEURAN

Il faut bien... Vous êtes une révoltée. On connaît vos idées...

HÉLÈNE

Ce n'est pas de ma faute... Je ne sais pas les cacher, c'est vrai, je n'admets pas qu'on s'inflige des convives assommants si l'on n'y est absolument contraint. Je n'admets pas qu'on s'impose la Comédie-Française le mardi, l'Opéra le vendredi, le Salon tel jour, l'Hippique tel autre, la grande semaine à Trouville... Non, je ne pourrais pas. Je ne sais pas m'astreindre à ne faire que ce que les autres font. J'ai besoin d'imprévu et je ne comprends pas qu'on se laisse guider

dans ses relations,par d'autres considérations que l'amitié, l'agrément et l'utilité.

MADAME DE LIEURAN

Mais c'est la révolution!

HÉLÈNE

Oh! rassurez-vous. Je me résigne de la meilleure humeur possible. Je suis anarchiste d'idées, mais sans aller jusqu'à la propagande par le fait...

MADAME DE LIEURAN, *se levant.*

Nous vous convertirons.

HÉLÈNE

Vous y mettez tant d'amitié et de bonne grâce que c'est presque fait...

Tandis qu'Hélène accompagne Mme de Lieuran, Sargé et Moussan.

MADAME BÈGLES, *à son mari vivement et à voix basse.*

Je te dis que le duc ne viendra pas...

BÈGLES, *à voix basse.*

Il viendra. Voilà trois fois que nous le manquons avec tes impatiences!...

Au moment où Hélène revient vers Bègles et sa femme, Malmont entre.

MALMONT, *incliné devant Hélène, qui n'a pas encore regagné sa place.*

Je m'échappe à l'instant. Nous avions ballottage au cercle. La séance s'éternisait...

HÉLÈNE

Je vous suis d'autant plus reconnaissante...

MALMONT

Et comme j'ai bien fait! Mme de Lieuran vient de m'apprendre la bonne nouvelle. Je ne puis vous dire combien je suis ravi!

HÉLÈNE

Et je vous dis un grand merci... J'avais tant de craintes! Une déception est si vite arrivée! Enfin, c'est fait. Et j'en suis encore un peu tremblante d'émotion.

MALMONT

C'est si naturel. Enfin voilà un ministre ! Comments'appelle-t-il donc?

HÉLÈNE

Latour... Un tout jeune homme, il est charmant...

MALMONT

Latour... c'est curieux. ! Je le croyais aux télégraphes... on s'y perd... Vous dites Latour. Je lui enverrai ma carte ce soir...

HÉLÈNE

Vous êtes le plus gracieux ami... Voulez-vous me permettre?... (*A Mme Bègles.*) Le duc de Malmont (*A Malmont.*) M. Bègles... M. Bègles est un royaliste militant.

MALMONT, *lui tendant la main.*

Ah! monsieur...

BÈGLES

Et à ce titre, je me permets de solliciter une faveur, une grande faveur... Je désirerais faire partie de la jeunesse royaliste... si je n'étais pas atteint par la limite d'âge...

MALMONT

Du tout, mais du tout! Nous n'exigeons qu'une jeunesse de cœur. Le sympathique président du groupe de Saône-et-Loire a soixante-dix-huit ans... Voilà qui est fait.

BÈGLES, *troublé.*

J'ai trois mille hectares de chasse...

MALMONT

Tous mes compliments.

BÈGLES

Nous serions heureux, Mme Bègles et moi, s'il nous était donné...

MALMONT

Mais comment donc! J'en bénirais le hasard!

Bègles murmure des paroles confuses. Le couple sort.

SCÈNE III

HÉLÈNE, MALMONT

MALMONT *voyant qu'Hélène va vers la table à thé.*

Non, je vous en prie, je serais obligé de refuser, et ce serait deux bonnes minutes pendant lesquelles je vous verrais mal... J'ai des choses très importantes à vous dire...

HÉLÈNE, *un sourire.*

Si importantes? Je vous écoute...

MALMONT

Nous allons pouvoir donner notre fête dans les premiers jours d'avril. Tout s'arrange. Notre acte touche à sa fin. Quand je dis notre acte...

HÉLÈNE

Celui que Mme de Malmont fait en collaboration avec mon mari, j'entends bien. Mais comment savez-vous? On ne m'a rien dit à moi. Jacques est d'un mystérieux!

MALMONT

Discrétion d'auteur... Moi j'ai les meilleures raisons d'être indiscret... Vous serez enchantée de votre rôle.

HÉLÈNE

J'en doute! Le peu que j'en sais ne me réjouit guère! Vous ne pouvez vous figurer la peur qu'il me fait ce rôle!

MALMONT

Pourquoi?

HÉLÈNE

Parce que je ne suis pas celle qu'il faut pour l'interpréter. Je ne suis ni Ophélie ni Elvire... Non, me voyez-vous en Dame du lac!... Mais qu'on me fasse donc telle que je suis... une bonne petite femme, pas compliquée, une Parisienne... fin de siècle, si vous voulez, mais par naissance, seulement, pas bien mondaine, élégante juste ce qu'it faut, qui dit trop ce qu'elle pense, qui ne sait pas flirter, enfin celle que vos grandes amies appellent, avec tant de bienveillance, la petite Mme Dangy ou la petite Dangy tout court...

MALMONT

Eh! c'est là toute l'explication! Vous vous ignorez vous-même et c'est précisément, là, le secret de votre charme. Que vous soyez Elvire, Ophélie ou la Dame du lac, vous n'en resterez pas moins la petite Mme Dangy. On aimera votre personnage comme on vous aime, vous... comme je vous aime...

HÉLÈNE

Si nous parlions du rôle?

MALMONT

Mais je suis dans mon rôle en vous disant ce que j'ai si peu l'occasion de vous dire, ce qui m'a, tout de suite, attiré vers vous dans ce salon des Croix d'Hins où nous nous sommes rencontrés pour la première fois! Ce que j'aime en vous, c'est ce que j'ai cherché inutilement jusqu'ici, l'absence d'artifice, la sincérité, la simplicité, la spontanéité...

HÉLÈNE, *riant.*

Vous allez finir par me dire qu'on peut aimer une femme parce qu'elle ne sait pas mentir?

MALMONT

Comment? Mais je crois bien! mais c'est celle-là qu'il faut aimer!

HELÈNE

Mentir, c'est beaucoup dire. Mais même si elle ne sait pas farder ses sentiments. Enfin vous me comprenez?... Vous affirmez qu'on peut l'aimer, cette femme-là?

MALMONT

C'est la seule qu'on aime jusqu'à la folie!...

HÉLÈNE

C'est vrai?

MALMONT

La vérité la plus nue.

HÉLÈNE, *spontanément.*

Ah! que je vous remercie! Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites!

MALMONT

Vous dites?

HÉLÈNE

Rien... une idée...

MALMONT, *après un silence.*

Comme vous l'aimez!

HÉLÈNE

Qui ça?

MALMONT

Votre mari.

HÉLÈNE

Oh! ça je vous en réponds!...

MALMONT

Et la logique veut que vous me considériez, en ce moment, comme le dernier des imbéciles!

HÉLÈNE

Oh! ne dites pas ça! Vous avez la loyauté de l'esprit comme celle du cœur...

MALMONT

Très bien. Et c'est encore cette bonne petite femme de Mme Dangy qui m'envoie cette jolie... flèche de consolation?...

HÉLÈNE

Je suis insupportable... Vous ne m'en voulez pas trop?

MALMONT, *lui baisant la main.*

Vous êtes charmante...

HÉLÈNE, *apres un silence embarrassé*

... Vous étiez au mariage de mademoiselle de Samazan! J'ai vu votre nom parmi les donateurs... une aiguière, je crois...

MALMONT

Les journaux ont dit une soupière. La vérité... c'est un légumier...

HÉLÈNE

Les Lieuran ne se sont pas ruinés...

MALMONT

Ils ont été au-dessous de tout... Deux ronds de serviette... argent guilloché... Dérisoire!...

Juillan entre.

SCÈNE IV

Les Mêmes, JUILLAN

JUILLAN

J'accours... C'est fait... Bravo... Vous le saviez donc?

HÉLÈNE

Jacques m'a téléphoné tout de suite.

JUILLAN

La peur que j'ai eue jusqu'à la dernière minute! Enfin! je suis content... bien content, peut-être plus que vous!

HÉLÈNE, *riant*

Autant que moi et plus que lui, ça j'en suis sûre... (*A Malmont.* Notre ami Juillan... le duc de Malmont...

MALMONT

Monsieur... à ce titre d'ami de Dangy, nous sommes collègues...

JUILLAN

Doublement enchanté... Je suis, je crois bien, le plus vieil ami de Dangy. Et j'ai fait mes preuves. J'ai renoncé à la littérature de peur qu'en étant son confrère, je fusse un peu moins son ami.

MALMONT

Magnanime!

JUILLAN

Non, car cette résolution me fut imposée par une complète absence de talent...

HÉLÈNE

La première fois qu'il ment...

MALMONT

Et avec talent.

JUILLAN

C'est Landrey qui m'a téléphoné du ministère. Il a également informé Serteux. Il n'est pas encore venu, Serteux?

HÉLÈNE

Oh! s'il pouvait ne pas venir! (*A Malmont.*) L'éditeur de mon mari. Vous n'avez pas idée comme je le redoute. Chaque fois qu'il va parler, j'en ai le frisson...

MALMONT

Il fait des cuirs?

HÉLÈNE

La gaffe, toujours la même. Mon mari a eu des commencements difficiles. Ses premières années de littérature ont été dures. L'argent était plutôt rare. Jacques n'en rougit pas. Mais Serteux a la manie de rappeler cette époque à tout propos et, à la longue, c'est exaspérant...

Serteux entre.

SCÈNE V

Les Mêmes, SERTEUX

SERTEUX

Je sais... Je viens d'apprendre... C'est admirable! J'ai voulu venir tout de suite...

HÉLÈNE

Merci, mon cher Serteux. Je suis bien sensible, je vous assure...

SERTEUX

Je ne peux pas vous dire toute mon émotion... c'est admirable... quand je me rappelle le Dangy d'il y a dix ans...

MALMONT, *se lève*

Irez-vous à l'Opéra, vendredi?

HÉLÈNE

Je ne sais pas encore...

MALMONT, *à Juillan*

Monsieur... très heureux...

JUILLAN

Très honoré ..

Poignée de main. Inclinaison à Serteux

SERTEUX, *à Juillan, tandis qu'Hélène et Malmont causent debout.*

D'il y a dix ans! Huit ans à peine! Le jeune homme travailleur, ambitieux... sans le sou...

JUILLAN

Son livre, où en est-il?

SERTEUX

Quatre-vingt-dix mille *Fond du cœur*, en moins de trois mois!

JUILLAN

C'est égal, Dangy a fait de grosses dépenses, cette année... le loyer de cet hôtel, toute une installation. .

SERTEUX

Il gagne de quatre-vingts à cent mille...

JUILLAN

Il va lui falloir la grosse somme.

Malmont quitte le salon, après avoir baisé la main de la jeune femme.

SERTEUX, *à Hélène qui revient vers les deux hommes*

Le duc de Malmont?

HÉLÈNE

Oh! mon pauvre Serteux! Vous qui m'aviez demandé de vous présenter... Je suis impardonnable.

SERTEUX

Le mal n'est pas grand. Dangy me donnera un mot pour lui...

JUILLAN

Vous n'allez pas lui demander un roman ?

SERTEUX

Non. Je voudrais qu'il m'écrivît les mémoires diplomatiques de son oncle, le duc de Chalandray...

HELÈNE

Mais il n'a jamais écrit que des adresses !

SERTEUX

Des adresses?... Vous voulez rire ?

HÉLÈNE

Des adresses au roi.

JUILLAN

Encore est-ce bien lui qui les rédige ?

SERTEUX

Qu'importe ? Il a des secrétaires...

SCÈNE VI

Les mêmes, DANGY

HÉLÈNE, *se levant vivement et courant vers Dangy*

Ah ! toi !

DANGY, *inquiet*

Hélène ! vous n'y pensez pas...

HÉLÈNE

Il n'y a personne...

DANGY, *à qui elle masque les deux hommes*

Mais...

HÉLÈNE

Es-tu bête, c'est Juillan et Serteux...

DANGY

Ah ! alors on peut s'embrasser... Tiens, je répare... Encore... Je te le dois bien...

HÉLÈNE, *lui tendant l'autre joue*

Essuie.

DANGY

Comment que j'essuie.

HÉLÈNE

Tu sais bien... dans les Fourchambault.

DANGY

Ah ! efface !

HÉLÈNE

Oui. Qu'est-ce que j'ai dit?

DANGY

Rien. C'est bi plus joli ! Tiens, pour Augier !... Tu es contente ?

HÉLÈNE

Ça ne se voit pas ?

DANGY

Si... (*baissant la voix*). Eh bien, je t'aime vraiment ! Maintenant je le sais...

HÉLÈNE, *même ton*

Tu as mis le temps...

DANGY

Non... c'est pour te dire...

HÉLÈNE

Heureusement tu as fait jusqu'ici comme si tu le savais...

JUILLAN, *à Hélène et à Dangy*

Ah ! ça, vous autres, vous n'aurez pas bientôt fini ?

DANGY

Oh ! mon vieux Juillan, excuse-moi. Tu sais, j'ai pensé à toi tout de suite après Hélène. (*Poignées de mains*). Et puis à vous, mon cher Serteux...

Poignée de main.

SERTEUX

Hein, Dangy, vous rappelez-vous, il y a dix ans...

DANGY

Sans doute...

JUILLAN, *vivement*

Le ministre ?

DANGY

Très bien... un jeune... sympathique... intelligent... un connaisseur d'hommes... Au repos, il donne vraiment l'impression de quelqu'un. « Mon cher Dangy, m'a-t-il dit tout de suite, j'ai tenu à devancer l'*Officiel* et à vous donner la première poignée de main. » Puis un huissier est entré. Alors il a glissé les mains dans les poches de son gilet et il a ajouté en regardant le portrait du Président : « Le gouvernement se fait un devoir de récompenser les talents qui contribuent à maintenir et à rehausser le prestige du pays. »

JUILLAN

Naturellement.

SERTEUX

On m'a dit à peu près la même chose en me remettant la rosette d'officier de l'Instruction publique...

DANGY, *à Hélène*

Noizay était là tout à l'heure ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

HÉLÈNE

Oh ! rien. Il a été parfait.

DANGY

Il a dû penser à mon enterrement. C'est maladif.

JUILLAN

Noizay est malade?

DANGY

Une maladie du grand sympathique qui ne pardonne pas.

SERTEUX, *à Dangy*

Savez-vous, mon cher, que votre décoration coïncide avec l'expiration de votre traité! Je suis superstitieux. Je voudrais renouveler aujourd'hui même, c'est l'affaire d'un instant. Voilà où nous en sommes...

DANGY

Oh! je vous en prie, Serteux, non, non... pas de chiffres!...

SERTEUX

A qui le dites-vous? Est-ce qu'une bonne poignée de main ne devrait pas suffire?

JUILLAN

C'est moi que ça regarde... je m'occupe des affaires de Dangy.
(*Il prend à part l'éditeur*).

SCÈNE VII

Les mêmes, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE

Que je m'en veux donc, chère madame! J'arrive la dernière pour vous féliciter...

HÉLÈNE

Vous n'en êtes que la mieux venue.

DANGY

Et j'ai le grand bonheur d'être là.

JUILLAN, *à Serteux*

Allons causer chez Dangy, venez.
(*Il entraîne Serteux hors du salon*).

LA DUCHESSE

J'ai appris la nouvelle chez les Sonzay. C'est Mme de Latour qui nous l'apportait. On vous a fait un triomphe... d'Arcimont, le rallié, était dans la joie. Il ne cessait de répéter : « Vous voyez! vous voyez! » Et Mme de Sonzay a eu ce mot délicieux : « J'enrage de devoir cette satisfaction à ce gouvernement! »

DANGY, *à Hélène*

Est-ce assez joli!

HÉLÈNE

Mme de Sonzay a tant de finesse!

DANGY, *à la Duchesse*

Et vous lui en donnez!

(*Juillan entre et dit quelques mots à Dangy*).

LA DUCHESSE *à Hélène*

Avez-vous eu la visite de mon mari?

HÉLÈNE

M. de Malmont était ici, il n'y a qu'un moment...

DANGY, *à Juillan*

Mais je ne sais pas, moi... je ne me souviens pas du tout. (*A Hélène qui l'interroge du regard*). Il s'agit de mon dernier traité avec Serteux. Juillan ne peut le retrouver.

HÉLÈNE

Dans un des casiers à droite, près de la bibliothèque...

JUILLAN

A droite?... Nous avons pourtant bien cherché.

HÉLÈNE

Je suis sûre... le trois ou quatrième.

JUILLAN

Je vais revoir... Mais je n'ai pas confiance.

HÉLÈNE

Vraiment, Juillan, c'est très facile...

(*Juillan sort*).

LA DUCHESSE

J'ai vu Mme de Liverpool qui est dans l'enthousiasme du « Fond du cœur ». Vous recevrez, ce soir, une invitation à dîner pour samedi.

DANGY

Samedi? Nous avons une semaine si chargée!

HÉLÈNE

Les Lavial voulaient nous avoir...

DANGY

Ah! c'est fâcheux et je le regrette d'autant plus que j'ai pour Mme de Liverpool une véritable admiration. C'est une grande, une très grande cantatrice.

LA DUCHESSE

J'en suis toute fière, car nous l'avons un peu inventée. Elle a chanté, deux fois seulement, à l'ambassade pendant notre séjour et j'avais, tout de suite, deviné le succès qu'elle aurait à Paris...

JUILLAN, *rentrant*

Je suis désolé... Mais nous avons tout bouleversé et... rien... rien... pas le moindre traité.

HÉLÈNE

C'est incroyable! Je le vois. Je vous dis que je le vois.

LA DUCHESSE

Alors, madame, allez, allez bien vite. C'est vous seule qui tirerez d'embarras ces messieurs.

HÉLÈNE

Oh ! vraiment !...

LA DUCHESSE

Si, si, je vous en prie...

HÉLÈNE, *se levant*

Vous êtes mille fois indulgente.

DANGY

Permettez-moi, madame, de vous présenter mon ami Juillan dont l'amitié fait, en ce moment, ses preuves...

JUILLAN, *s'inclinant*

Des preuves pitoyables...

LA DUCHESSE

Et d'autant plus méritoires...

HÉLÈNE

Venez, Juillan, que je vous confonde... (*A la duchesse.*) Encore toutes mes excuses, madame... Oh ! ce Serteux qui choisit mon jour...

DANGY

Je ne sais pas d'être plus indiscret !...

(*Hélène et Juillan quittent le salon.*)

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, DANGY

LA DUCHESSE, *tandis que Dangy jette un coup d'œil vers la porte par où viennent de disparaître Hélène et Juillan.*

Ah ! ça, vous êtes fou, vous ?

DANGY

Moi ?

LA DUCHESSE

Oui, vous. Venez donc un peu ici... Qu'est-ce que c'est que cette lettre que vous m'avez écrite ?

DANGY

Comment ! mais c'est vous-même qui m'aviez permis de vous écrire !...

LA DUCHESSE

Est-ce que je pouvais m'attendre à recevoir cette bombe en pleine figure ? Vous ne pouvez plus vous rappeler, mais c'est une lettre de fou. Non, je n'exagère pas. Je vous la rendrai. Je veux que vous la

lisiez devant moi... Je serai curieuse de voir comment vous vous y prendrez pour ne pas en rire...

DANGY

Pourquoi voulez-vous que je rie ? Je ne rirai pas plus que je ne ris maintenant en vous redisant ce qu'elle contient, cette lettre, c'est-à-dire... que je vous aime...

LA DUCHESSE

Chut ! chut ! Eh bien, voulez-vous vous taire...

DANGY

Non, je ne peux plus me taire...

LA DUCHESSE

Prenez garde ! Vous allez me faire souhaiter que Mme Dangy en finisse, tout de suite, avec ses recherches...

DANGY

Ça n'a que l'importance d'un vœu...

LA DUCHESSE

D'un avertissement...

DANGY

C'est la première fois qu'il m'est donné de m'expliquer avec vous. L'endroit est mal choisi. Tant pis. Je m'explique. Eh bien, oui, je ne me rappelle plus dans quels termes je vous ai écrit. Je n'ai pas étudié mes phrases. Je n'ai recherché ni l'épithète rare ni le verbe vibrant. Croyez-vous donc que j'aie écrit ces lignes en vue de mes œuvres complètes et que j'en réserve la lecture à nos neveux dans les mémoires et correspondances de Jacques Dangy ? Non, mille fois non ! Ça n'est pas une lettre posthume que j'ai osé vous écrire, mais une lettre vivante, allez, et surtout bien vraie. Qu'elle soit incohérente, baroque, insensée... C'est possible... Mais elle vous dit que je vous aime, que je pense à vous perpétuellement, que je serai très malheureux si vous ne consentez à m'aimer un peu et je ne m'explique pas que vous ayez découvert, là-dedans, le moindre prétexte à vous égayer...

LA DUCHESSE

Eh ! c'est de toute mon amitié que j'en ai ri et que je veux en rire parce que cela me fait l'effet d'un emballement à faux... Si, mon cher, vous vous êtes monté la tête, je ne sais pourquoi. Vous êtes en pleine imagination.

DANGY

Ah ! permettez...

LA DUCHESSE

Ce qui est vrai, c'est que vous aimez... beaucoup Mme Dangy... et vous avez joliment raison, car elle est charmante... et tout ce que vous me débitez, c'est de la littérature... du Jacques Dangy... et si vous voulez mon opinion complète... pas du meilleur...

DANGY

Alors, vous refusez de croire à ma sincérité? Vous soumettez mes sentiments les plus chers à je ne sais quels caprices d'imagination? Quand je dis que vous personnifiez à mes yeux l'aristocratie même de la beauté et de l'esprit, je suis donc un irresponsable ou l'emballé professionnel qui rédige son enthousiasme et en fait de la copie pour le rez-de-chaussée de son journal?... (*Après un silence.*) Vous ne répondez pas, vous comprenez enfin tout ce qu'il y a d'excessif... d'injuste dans vos railleries. J'ai plus réfléchi que vous ne supposez... Je sais tout ce qui peut m'arriver... et que toute la tranquillité de ma vie peut être compromise... Qu'est-ce que cela me fait? Je ne vois que vous! Je n'entends que vous! Je ne respire que vous!... Mais je vous en supplie, ne restez pas ainsi, parlez, dites un mot...

LA DUCHESSE, *après un silence*

Eh bien... non, non... vous ne pouvez pas m'en vouloir de vous dire cela ainsi... Vous êtes mon ami. Je dois être, envers vous, loyale jusqu'à la cruauté... Jamais, entendez-vous bien, jamais je ne serai pour vous ce que vous souhaitez que je sois... Ah! Dieu! J'ai eu, sous les yeux, assez d'exemples! On croit que c'est le commencement et c'est la fin! C'est vilain, toutes ces trahisons... c'est vulgaire et si décevant!... Et puis, non, il ne faut même pas en parler... Et maintenant, causons de choses sérieuses. Vous allez écrire à la duchesse de Liverpool que vous acceptez son invitation.

DANGY

Mais c'est impossible...

LA DUCHESSE

Vous êtes invité, déjà? Vous pouvez vous dégager. Si. Il le faut, parce que je serai chez la duchesse et que je veux y voir mon grand ami devenu très raisonnable... Ensuite, vous lirez le livre de des Junies sur les « Cent Jours ».

DANGY

Oh! non, pas ça... C'est terrible...

LA DUCHESSE

Par dix jours à la fois, c'est l'affaire d'une semaine. Et n'oubliez pas que des Junies dispose de trois voix...

DANGY

Ah! vous savez varier vos supplices!

LA DUCHESSE

C'est entendu?

DANGY

Hélas!

LA DUCHESSE

Juré?

DANGY, *lui prenant les mains*

Est-ce que je peux ne pas vous obéir?

(*Hélène rentre, suivie de Juillan et de Serteux.*)

LA DUCHESSE

Et puis, qui sait?... (*A Hélène.*) Eh bien, madame, avez-vous été heureuse dans vos recherches?

HÉLÈNE, *après un léger mouvement*

Au delà de tous mes souhaits.

LA DUCHESSE

Alors, tous mes compliments. Et que je vous dise vite au revoir.

HÉLÈNE

Déjà?

LA DUCHESSE

Il est six heures, et j'ai encore une visite à faire... A bientôt nos répétitions.

DANGY

Oui, à bientôt. Il y a urgence.

LA DUCHESSE

Nous pourrions commencer lundi, chez vous. Y voyez-vous un inconvénient?

HÉLÈNE

Pas le moindre... Une bonne après-midi en perspective...

LA DUCHESSE

Tout à fait charmant. A lundi.

HÉLÈNE

A lundi...

(*La duchesse sort après un signe de tête aux deux hommes, accompagnée d'Hélène et de Dangy.*)

SCÈNE IX

HÉLÈNE, DANGY, JUILLAN, SERTEUX

HÉLÈNE, *à Dangy*

Comment avez-vous fait, sans lumière, pour vous trouver les mains?

DANGY

Es-tu bête!...

SERTEUX, *à Dangy*

Votre traité est prêt. Vous n'avez plus qu'à signer.

DANGY

Parfait. Je vous le renverrai demain.

SERTEUX, *lui serrant la main*

N'y manquez pas...

DANGY

Certain...

SERTEUX, *à Hélène*

Et pardon d'être venu en homme d'affaires.

HÉLÈNE

Nous n'avons vu que l'ami.

SERTEUX, *en serrant la main à Juillan*

Vous n'en diriez pas autant, vous?

JUILLAN

Si, maintenant.

SCÈNE X

HÉLÈNE, DANGY, JUILLAN

HÉLÈNE, *grand geste de délivrance*

Out !

JUILLAN, *à la blague*

Enfin seuls !

HÉLÈNE

Ah ! oui, enfin !

DANGY

Quoi donc ?

HÉLÈNE

Rien... Que je suis contente de pouvoir me détirer un peu... de nous retrouver tous trois.

DANGY

Je partage cette joie.

HÉLÈNE

Tiens, je suis si contente que, pour un rien, je chanterais tout ce qu'on voudrait... je danserais, je voudrais faire mille folies.

JUILLAN

Eh bien, faites-nous boire ! La petite orgie ! A nous les boissons fortes, les apéritifs puissants qui bouclent l'apétit ! buvons ! buvons ! comme à l'Opéra-Comique.

DANGY

Holà !... Tavernier du diable ! vas-tu laisser mourir de soif ces braves mousquetaires de la reine... Ah ! l'Opéra-Comique, le seul théâtre où l'on sache encore joliment demander une bouteille ! On ne va pas assez à l'Opéra-Comique ! On n'a pas le temps ! Paris est un enfer, on vit double. On perd la notion du juste et de l'injuste et quand par hasard...

HÉLÈNE, *s'approchant*

Tu n'es pas malade ?

DANGY

Si tu nous préparais des coktails, toi...

HÉLÈNE

Oui, c'est ça, et des carabinés, vous allez voir.

JUILLAN

Et nous les boirons, savez-vous à quoi? A la mort des raseurs que vous venez de subir.

HÉLÈNE, *commençant la préparation des coktails*

Oh! les êtres ennuyeux et inutiles et nuls! Toute une après-midi à entendre des riens et à en dire — car ils y obligent. Non, ça finit par être exaspérant! Vous me connaissez, mon petit Juillan, je ne suis pas méchante, n'est-ce pas? Eh bien, je les déteste. Vrai, je leur veux du mal, et... chaque lundi soir, je demande au bon Dieu de leur faire ce que je ne voudrais pas qu'on me fît.

JUILLAN

Ah! si j'étais Dieu!...

HÉLÈNE, *à Juillan*

Gin ou wisky?

JUILLAN

Wisky!

HÉLÈNE, *à Dangy*

Et toi?

DANGY

Aussi... mais, de qui parlez-vous?

HÉLÈNE

De tous... à l'exception de Sargé et des Malmont, et encore, ceux-là!... enfin de tous ceux qui sont venus me voir aujourd'hui, de ceux que nous verrons demain.

DANGY

Pourquoi ces invectives? Pourquoi les traîner dans la boue? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, ces gens-là? ils sont ce qu'ils doivent être. (*A Juillan qui hausse les épaules.*) Comment? mais parfaitement! ils remplissent à merveille les conditions sociales dans lesquelles ils sont placés. Ils jouent leur rôle comme nous jouons le nôtre. Ils représentent le monde, ou les mondes, si vous préférez.

HÉLÈNE

Quel monde?

JUILLAN

Celui des grotesques, des parvenus, des snobs, des suiveurs de la mode...

HÉLÈNE, *dosant les coktails*

Ils m'ont l'air de ces pauvres diables qui suivent en courant les sapins chargés de malles... vous savez, à l'arrivée des trains...

DANGY

Mais c'est précisément ce mouvement-là qui inspire à un salon son caractère de modernisme...

JUILLAN

Le salon d'acclimatation !

DANGY

C'est absurde, ce réquisitoire! Ils sont très bien, mais très bien!... Encore une fois, chacun d'eux fait honneur à son emploi qui est d'être désœuvré, élégant, au courant de tout, de suivre la mode, comme vous dites, au trot, au trot, au galop... selon ses moyens.

HÉLÈNE

Oh ! leurs moyens !

DANGY

Pardon...

JUILLAN

Les moyens des Lieuran qui consistent à tenir une table d'hôtes célèbres et qui finiront par inviter les assassins du jour !

DANGY

Il ne s'agit pas de ça !

JUILLAN

Et Bègles qui se paie les yachts des princes coulés dans la dèche, ce vieux fabricant de chaussures qui importe l'orthographe à la semelle de ses souliers... Et sa femme qui raconte à tout le monde que leurs écuries sont immenses. C'est comme cette ganache de général comte...

DANGY

Le Tournoi de la Force de Dieu !

JUILLAN

Qui joue de la clarinette parce que Ney jouait de la flûte et Gouvion Saint-Cyr du violon, et Rozel qui s'habillait en Lohengrin à Bayreuth et rendait tout recueillement impossible...

DANGY

Des travers ! Des ridicules !

JUILLAN

Des travers? Eh bien, et Laviat qui s'enivre parce que c'est très anglais, et Noizay la rosse des salons, et Le Meneur,et Moussan, des travers aussi,ces deux-là?

HÉLÈNE

Vous oubliez la duchesse de Liverpool.

JUILLAN

Oh ! celle-là, ça n'est pas de sa faute. Elle est étrangère. La littérature mondaine lui a donné la passion de l'argot. Elle a un succès fou dans les embarras de voitures, et hier, tenez, hier, je l'ai vue, faubourg Montmartre, au plus fort d'une dispute, elle soufflait à son cocher des ordures que celui-ci hésitait à répéter.

HÉLÈNE, *lui offrant le cocktail*

Vous l'avez bien gagné.

JUILLAN, *après avoir remercié*

Je te dis qu'il n'y en a pas un qui ait un talent, une qualité, un défaut ou même un vice à lui. Tous des médiocres, des faux élégants, des démarqueurs de cravates, des ramasseurs de bouts de phrases...

DANGY

De braves gens et très chics, vous m'entendez, très chics. Vous êtes extraordinaires, vous autres. Dès que quelqu'un est de tenue élégante, un peu outrée peut-être, tout de suite vous le qualifiez de snob. Vous ne distinguez même pas entre le snob et le gommeux.

JUILLAN

Allons donc! Le gommeux,le grand gommeux,mais c'est un créateur! Il invente, tandis que le snob imite. (*Déclamant.*) Le gommeux lance la mode, le snob la ramasse...

DANGY

Mais leur rage d'imitation propage le bien aussi bien que le mal et les sentiments les plus élevés ont leur snobisme tout comme les instincts les plus crapuleux. Vous ne savez pas les observer. Ils m'intéressent, moi. Ils m'amusent. Ils me ravissent. J'adore le décor dans lequel ils se meuvent. Quel mal y a-t-il à cela? L'atmosphère du luxe et des aristocraties est la seule qui convienne à une âme d'artiste... Et le chef-d'œuvre de la philosophie sociale... c'est encore le Gotha!...

JUILLAN

Tu parles comme un sous-chef du Protocole.

DANGY

Et toi comme le snob d'Alceste... Avec ça que je suis le premier écrivain qui ait eu le goût des salons!... Et Chateaubriand? Et Stendhal? Et Mérimée? Et Feuillet?... Vous aimeriez donc mieux me voir de longs cheveux, des chapeaux cabossés, le brûle-gueule aux lèvres? Vous voudriez me voir boire des « distingués » dans les brasseries littéraires, et arborer de ces mac-farlanes sur le symbolisme desquels on n'est même pas fixé.

JUILLAN

Mais non! Mais non!

HÉLÈNE, *à Juillan*

Je vais vous apprendre pourquoi il l'aime tant que ça, le monde! (*A Dangy.*) Oh! j'ai des yeux, va...

JUILLAN

Madame, tout Paris le sait.

HÉLÈNE, *à Juillan*

Eh bien, voulez-vous que je vous dise comment je les ai surpris,

tout à l'heure, avec Mme de Malmont? Les mains dans les mains... Oui, mon cher... Et ils se parlaient à voix basse en s'écrasant les doigts. (*Offrant le cocktail à Dangy.*) Tenez, monsieur...

DANGY

Une scène?

HÉLÈNE

Il n'y a pas de danger! Ah! mon pauvre ami, si tu savais comme je suis tranquille!

JUILLAN

Et que vous avez raison!

DANGY

Ah! oui, que vous avez raison!

HÉLÈNE, *désignant le cocktail que Dangy déguste*

Un petit coup de soleil tout ça! Un peu trop de wisky!

DANGY

Du tout, du tout...

HÉLÈNE

Oui, un petit coup de soleil. Oh! ça passera comme c'est venu. Et puis, tu sais, ça n'est pas une femme ordinaire, ta duchesse. Ce n'est même pas bien sûr que ce soit une femme... Non, non, mon vieux, rien à faire avec celle-là.

DANGY

Rien à faire! Rien à faire! Tout de suite les exagérations! Je ne prétends à rien, soit. Je ne rêve que la paix et ne réclame que la liberté du travail, c'est entendu. Mais il ne faut pas dire qu'il n'y a rien à faire! Il s'agit de vouloir et de savoir... Et si je voulais en prendre la peine...

HÉLÈNE

Rien du tout...

DANGY

Allons donc! Je t'assure, tu as tort d'insister... C'est de la provocation...

HÉLÈNE

Eh bien, essaie donc, et, à ce petit jeu-là, je t'assure que ce ne sera pas toi qui arriveras bon premier...

DANGY

Qu'est-ce que ça veut dire?... Malmont te fait la cour?

HÉLÈNE

... Plutôt!

DANGY

Quelle cour?

JULLIAN, *voix d'huissier*

La cour, chapeau bas!

HÉLÈNE

Heu...

DANGY

Non? Vrai?... C'est amusant.

HÉLÈNE

Tu trouves?

DANGY

Mais oui... Tu n'attends pas que j'enrage, j'aime à croire... J'ai assez de confiance en toi pour m'interdire de me mettre en peine... même légère! Ceci dit, tout est bien! Malmont fait son devoir de galant homme, d'homme galant...

JUILLAN

Et d'homme de goût.

DANGY

Parfaitement, et, je l'avoue, je ne suis pas insensible à un hommage qu'il ne prodigue pas.

HÉLÈNE

Eh bien, non, je ne comprends pas ces nuances. Pour moi, c'est tout ou rien. On aime ou on n'aime pas.

DANGY

Quelle bêtise!

HÉLÈNE

Comment, quelle bêtise?

DANGY

Mais oui...

HÉLÈNE

Mais non...

DANGY

Mais si...

JULLIAN

Ah! vous n'allez pas finir? Ces scènes me tuent! Je file.

DANGY

Comment? Le jour où le gouvernement de la République s'honore...

JUILLAN

Impossible. Je dîne chez les Saverdun. Oh! ça n'est pas gai...

HÉLÈNE

Un petit bleu?

JUILLAN

Trop tard.

DANGY

Le fidèle commissionnaire?

JUILLAN

Il faudra toujours que je paraisse dans la soirée.

HÉLÈNE

Vous serez libre à onze heures...

JUILLAN

Alors, donnez-moi le temps d'aller passer mon habit...

DANGY

Dépêche-toi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

HÉLÈNE, DANGY

HÉLÈNE, *s'approchant, et avec hésitation*

Jacques !

DANGY

Quoi ?

HÉLÈNE

Jacques...

DANGY

Eh bien ?

HÉLÈNE

Qu'est-ce que ?...

DANGY

Mais, dis...

HÉLÈNE

Qu'est-ce qu'elle te disait ?

DANGY

Qui, elle ?

HÉLÈNE

Tu sais bien...

DANGY

Mais non.

HÉLÈNE

Allons donc... la duchesse.

DANGY

Ah ! Est-ce que je sais ! Qu'est-ce qu'elle pouvait bien me dire... Un tas de choses... Ah ! elle me disait : « Dangy, je veux que vous sachiez quelle part je prends... »

HÉLÈNE

Oh ! comme ça, tout à coup ?

DANGY

Soudain... un élan... très cordial... très camarade... Alors, tu comprends, je lui ai pris les mains... et je lui ai dit : « Croyez bien... »

HÉLÈNE

C'est bien vrai ?

DANGY

Vrai de vrai.

HÉLÈNE

Tu le jures?... (*Dangy lève le bras comme pour un serment.*) C'est que je suis inquiète... Je ne peux pas m'empêcher d'être très inquiète. Je ne vis pas depuis que le succès nous arrive. Tout me fait peur... Moi, je t'aime... et puis voilà tout... Mais je me demande quelquefois si je ne suis pas trop simple pour toi... Moi je ne peux pas t'intéresser, tandis que les autres...

DANGY

Les autres ? Des détraquées ! des folles ! Est-ce que je fais seulement attention à elles ?

HÉLÈNE

Oh ! tu le dis...

DANGY

C'est la vérité. Et tiens, si même il m'arrivait de me laisser emballer, d'attraper un coup de soleil, comme tu dis... Ah ! ma pauvre petite chérie, il me suffirait de voir, rien que par la pensée, ces yeux-là que je pourrais faire pleurer, pour écarter de moi... même une tentation...

HÉLÈNE

Alors, tu ne me feras plus de ces peurs?

DANGY

Non. Mais il faut que tu comprennes certaines nécessités...

HÉLÈNE

Apprends-les-moi, doucement, sans me brusquer.

DANGY

Oui; ma chérie, oui. Mais tu comprends déjà ! Tu comprends que tu ne dois pas plus t'inquiéter de me voir prendre les mains à madame de Malmont que je ne peux m'inquiéter de surprendre Malmont flirtant avec toi. Nous nous connaissons assez, je pense, pour avoir une entière confiance, l'un en l'autre. Nous nous aimons depuis toujours et pour toujours, n'est-ce pas ? Hein ? Tu me crois au moins quand je te dis que je n'aime que toi, que je n'aimerai jamais que toi !

HÉLÈNE

Il faut bien !

DANGY

Oui, oui, il le faut...

HÉLÈNE

Oh ! d'ailleurs, je sais qu'on n'aime pas deux fois comme nous nous aimons... On a souffert ensemble, on a espéré ensemble... on s'est donné le meilleur de soi... ça ne se reprend pas...

DANGY

Et ça ne se recommence pas.

HÉLÈNE

C'est tellement vrai que si quelque malheur nous séparait, si on était jeté, chacun, à un bout du monde, on se rejoindrait... dis, tu ne crois pas, toi ?

DANGY

Si, je le crois. Mais en attendant, on est là tout près l'un de l'autre et on s'aime bien ?

HÉLÈNE, *très bas*

Oui...

DANGY

Alors plus t'inquiétude ! Plus de nuages ! Tout à la joie ! (*La tenant toujours enlacée d'un bras et, de sa main libre, retirant sa montre de sa poche*). Est-ce qu'on s'habille avant ou après dîner ?

HÉLÈNE, *très bas*

... Avant...

DANGY

C'est que... Juillan va arriver...

HÉLÈNE

Pas avant huit heures moins le quart.

DANGY

Crois-tu ?

HÉLÈNE

Puisque je te dis que j'en suis sûre.

DANGY

Allons.

Ils se dirigent vers la porte, Juillan entre

JUILLAN

Eh bien, oui, parbleu, c'est moi... je les ai lâchés,

Hélène se rasseoit boudeuse.

DANGY, *à sa femme*

Ah ! tu vois. Il est encore gentil d'arriver si tôt ! Et il va passer toute la soirée avec nous !

(*Rideau.*)

ACTE DEUXIÈME

Chez Dangy. — Grand atelier.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, MALMONT

HÉLÈNE, *seule, à demi-étendue sur un canapé; très élégante, robe d'intérieur. Elle feuillette nerveusement un livre, puis le jette sur un fauteuil. Elle se lève, regarde l'heure, dérange les bibelots. La portière s'écarte. Malmont paraît.*

Ah! vous, enfin!

MALMONT, *la serrant dans ses bras.*

Oui, moi, moi qui vous aime à ne pouvoir croire que c'est vous, là... à m'imaginer que c'est encore un rêve ..

HÉLÈNE

Et vous doutez?

MALMONT

Je ne doute pas, je n'ose croire... Il faut que vous me redisiez un mot... un seul...

HÉLÈNE

Et vous préférez ce mot qui ne dit rien, au silence qui dit tout!... Ingrat!...

MALMONT

Non, le silence n'est pas un aveu... suffisant! J'ai trop souffert de votre indifférence... Un mot, un seul...

HÉLÈNE

En voici trois : Je vous aime...

MALMONT

C'est donc bien vrai? Tu es à moi, toute à moi!... les souffrances d'hier... les douleurs... non les souffrances, oui. (*Il consulte un feuillet.*) C'est bien çà, les souffrances d'hier, je les bénis, pour les joies... pour le bonheur...

HÉLÈNE

Les ivresses...

MALMONT

Oui, les ivresses...

HÉLÈNE

Vous ne savez pas un mot de votre rôle. Recommençons.

MALMONT

Pourtant, je me donne un mal!... C'est égal, ça va mieux.

Il se dirige vers la porte.

HÉLÈNE, *courant vers Malmont qui fait la même entrée que précédemment.*

Ah! vous enfin!

MALMONT, *l'enlaçant*

Oui, moi, moi qui vous aime...

HÉLÈNE

Aïe!...

MALMONT

Je vous ai fait mal?

HÉLÈNE

Non... mais il aurait mieux valu serrer le texte...

MALMONT

C'est qu'aussi vous jouiez avec un emballement!...

HÉLÈNE

Oh! je serai plus emballée devant le public!...

MALMONT

Nous ne faisons qu'entr'ouvrir nos portes... Douze cents invitations...

HÉLÈNE

Je me sentirai plus libre qu'ici.

MALMONT

C'est vrai, on n'est vraiment pas bien. On n'est d'ailleurs pas mieux chez moi...

HÉLÈNE

Vous vous plaignez toujours. Nous avons essayé tous vos salons, votre hall, le jardin lui-même, rien ne vous a réussi...

MALMONT

C'est qu'elle me monte à la tête, cette scène... Je vis mon personnage, et dès que j'aperçois dans le décor un détail qui me donne l'illusion de la réalité... je vois rouge.

HÉLÈNE, *riant*

Oh! je ne vous en veux pas...

MALMONT

Je sais bien ce qu'il me faudrait...

HÉLÈNE

Un terrain vague?...

MALMONT

Pas même neutre.... un petit coin intime où l'on pourrait s'emballer à fond, sans l'alerte d'une porte qui s'ouvre ou du raseur qui s'avance sur ses pointes en vous disant : « Bravo, vous dérangez pas! »

HÉLÈNE

Et ce petit coin est situé?

MALMONT

18, rue Lincoln.

HÉLÈNE

Une rue que je me ferai un devoir d'éviter.

MALMONT

Pourquoi ?

HÉLÈNE

Pour ne pas me rappeler un mauvais souvenir... Vous êtes en train de le graver sur sa plaque... avec toute la grâce d'un conseiller municipal...

MALMONT

Eh bien, dussiez-vous me traiter de démagogue, je ne sais trop pourquoi, par exemple — j'insiste. Je vous demande le bonheur d'une petite visite chez moi... Quoi de compromettant à cela ? N'est-il pas naturel que je désire vous voir autre part que dans un salon, un théâtre, ou à la messe d'une heure ?... Que nous puissions causer de nos rôles... de la pluie, du beau temps... de tout ce qui nous intéresse, en amis... en bons amis... (*Lui prenant la main.*) Dites, Hélène, voulez-vous ?

HÉLÈNE

Non, vraiment, non... Vous me demandez pourquoi ?

MALMONT

Non... je ne veux pas que vous me le disiez... Mais, souvenez-vous de ceci : il y a dans la vie de toute femme, une heure... une minute où le présent l'ennuie... où elle rêve... d'autre chose .. Vous aurez cette minute. Je vous demande alors de penser à moi et de vous rappeler le chemin que je vous ai enseigné...

HÉLÈNE, *presque violemment*

Non, non, cela, jamais ! jamais ! Je n'ai pas peur de cette minute. Je ne suis pas comme les autres. J'adore mon mari...(*Sur la brusque entrée de Dangy.*) Ça ne va pas du tout. Il nous faudra certainement encore un mois pour apprendre nos rôles...

SCÈNE II

HÉLÈNE, MALMONT, DANGY

DANGY

Surtout, ma chère, si vous n'y mettez pas un peu plus de patience...

MALMONT

Et moi plus de mémoire. Je suis le seul coupable !

DANGY

Mais pas du tout, je vous ai vu répéter avant-hier, et vous donnez à votre personnage un caractère...

MALMONT

Ah ! des compliments de l'auteur, déjà !

DANGY

Et une critique... peut-être trop de tenue.

MALMONT, *il prend congé et baise la main à Hélène, qui a un involontaire et léger mouvement de retraite*

Mes excuses les plus humbles !...

DANGY

Et moi je vous fais les miennes pour une sévérité qui m'étonne... autant qu'elle me paraît injustifiée... (*Tandis qu'il l'accompagne.*) C'est ça... un peu trop de tenue... n'oublions pas... ténor italien... il faudrait...

MALMONT

La désinvoltura !...

DANGY

C'est le mot.

SCÈNE III

HÉLÈNE, *puis* DANGY

DANGY, *rentrant*

En voilà des traits ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu sais que tu viens d'être de la dernière inconvenance ?

HÉLÈNE

Tant pis...

DANGY

Il sort d'ici, furieux, parfaitement. J'ai vu ça à son sourire. Ce qu'il va nous semer ! Tu auras un bleu demain, ce soir peut-être... c'est moi qui te le dis... Nous allons le perdre... Je le sens... je le vois... Il rétablit la distance. Il fiche le camp. Ça y est. Nous voilà frais !

HÉLÈNE

Tant mieux...

DANGY

Tant pis, tant mieux, c'est agaçant ! On ne bouscule pas le duc de Malmont comme un passant malappris... On ne flanque pas à la porte un homme dont l'amitié m'honore, le représentant le plus en vue du parti catholique et royaliste, une des plus hautes personnalités aristocratiques, qui nous a ouvert des salons fermés à triple verrou, qui va crocheter pour moi des cercles barricadés, qui m'assure les voix des ducs académiciens, un ami charmant qui se donne, pour nous, un mal de chien... de chien de race !... Il faut un motif sérieux, très grave, quelque chose d'absolument décisif... Parle et surtout pas de monosyllabes, pas d'adverbes.

HÉLÈNE

Je t'avais demandé de rester avec nous... Tu le devais.,. D'abord, tu étais notre souffleur !

DANGY

Souffleur, soit. Mais pas pion et encore moins espion... Enfin, quoi ? Que s'est-il passé ?

HÉLÈNE

Ce qui devait se passer. J'étais une enfant, quand je t'ai dit : « Reprends ta liberté, je reprends la mienne. Eh, hue donc, l'attelage à quatre, allez, roulez », et je ne sais plus quelles folies... J'ai essayé. Je me suis lancée. Ça m'a réussi. Je n'avais pas fait trois pas que j'étais insultée dans ce que j'ai de plus cher, et que le représentant le plus en vue du parti catholique me traitait comme une simple grue...

DANGY

Mais non ! mais non ! Tu étais nerveuse. Tu auras mal interprété ce qu'il te disait.

HÉLÈNE

Ah ! je t'affirme...

DANGY

Mais non ! Une plaisanterie... une galanterie peut-être un peu trop vive... Il est dix-huitième siècle. Son aïeul a fait des ouvrages d'une obscénité révoltante... mais délicieuse, ne l'oublions pas. C'est très connu. Malmont est réputé pour la liberté de ses propos... tu le sais bien. Ça ne tire pas à conséquence et, d'ailleurs, on ne cite pas une seule femme qui s'en soit offensée...

HÉLÈNE

Mais tu ne comprends pas.

DANGY

A merveille.

HÉLÈNE

Non. Tu n'as pas le droit de rester indifférent.

DANGY

Mais le devoir sacré d'éviter le ridicule.

HÉLÈNE

Ecoute. Est-ce vrai que dans la vie de toute femme il y a une minute où le présent l'ennuie, où elle rêve autre chose...

DANGY

Je crois bien, c'est moi-même qui l'ai écrit dans mon étude passionnelle : « Le Fond du cœur... » Je vois la page criblée de lignes de points... page 425. C'est lui qui t'a dit ça ?

HÉLÈNE

Oui.

DANGY

Et il prétend qu'il n'a pas de mémoire !

HÉLÈNE

Eh bien, comprends-tu, maintenant? Ce n'est plus le flirt inoffensif... le mot qui fait sourire, pas même la proposition brutale dont il faut bien rougir... Non... ça, c'est le guet-apens, c'est l'affût... Non... c'est la spéculation sur la tentation possible, sur la défaillance qu'il prévoit, qu'il considère comme certaine, inévitable...

DANGY

Tu dramatises...

HÉLÈNE

Il a pris date. Il m'a glissé l'adresse, un rez-de-chaussée... tu sais... comme tu les décris... avant la loge du concierge...

DANGY

Hein?

HÉLÈNE

Et si je ne l'avais bousculé, comme tu dis, il allait m'offrir la clef...

DANGY

Vieux daim!... Et toi, ma chérie, tu es la plus exquise, la plus vaillante petite femme!... Je t'adore. (*L'embrassant.*) Et je te fais des excuses, tiens... une pluie d'excuses... car c'est bien d'avoir collé à ce vieux gommeux la leçon qu'il méritait. Pauvre petite chérie! Il faut de ces accidents, vois-tu. On ne s'en aime que mieux...

HÉLÈNE, *amoureusement*

Ah! si tu voulais...

DANGY

Si je voulais?

HÉLÈNE

Prendre une décision très crâne et... nécessaire, je t'assure.

DANGY

Enfin quoi?

HÉLÈNE

Eh bien... lâchons Paris, là.

DANGY

Bon! Voilà les exagérations! J'aurais dû m'y attendre... Malmont se tient mal. Tu le remets à sa place. Je trouve ça très gentil. Je te félicite. Mais sapristi, ne nous exaltons pas! Ne va pas jouer les Lucrèce et ne me demande pas d'être Othello. Tu reverras Malmont demain, comme si de rien n'était. Il sera réservé. Tu seras charmante. J'aurai l'œil et la main prêts sans qu'il y paraisse et tout sera pour le mieux. Je ne vois pas la nécessité de s'exiler.

HÉLÈNE

Il ne s'agit pas d'exil. Tu sais bien que je t'aime trop pour être égoïste, pour te vouloir à moi toute seule, loin de tout le monde,

pour toujours. Je ne te demande qu'un mois, quinze jours, une semaine, si tu veux... tu ne peux pas me la refuser...

DANGY

Mais pourquoi! C'est fou de quitter Paris en ce moment! Ça ne se peut pas! Ça ne se fait pas!

HÉLÈNE

Et ça ne te tente pas, toi, de faire ce qui ne se fait pas?

DANGY

Mais si. Je suis un indépendant. Seulement je me raisonne, je me refrène... je me dompte. Et puis, non, ce départ subit!... On ne fait pas banqueroute au monde. On ne file pas sans prévenir, comme des caissiers. Et où irions-nous?

HÉLÈNE

Où tu voudras... au hasard... Je ne sais où te dire... Si, je sais bien, mais j'ai peur que tu te moques de moi.

DANGY

A la campagne? Je t'ai bien deviné... Et à quelle campagne? A Clamart, à Meudon. . à Robinson, peut-être! Voilà une partie à ne pas faire!... Mais, ma pauvre petite Musette, songe donc que nous ne retrouverions plus ce que nous avons laissé là. Nous ne nous retrouverions plus nous-mêmes... Oh! Murger!... Mais tu ne reconnaîtrais plus rien..... les champs, les sites eux-mêmes, le bon site!... Et la bicyclette a tué les rosses qui figuraient dans nos cavalcades. Les sites sont flétris... Les rosses mortes!...

HÉLÈNE

Tu ris, mais tu sais bien que j'ai raison. Tu dis que nous ne nous retrouverions plus nous-mêmes. Mais c'est là que nous nous sommes laissés. Est-ce que nous nous retrouvons ici? Tout y est faux, bête et méchant dans ce monde de cabots, de parvenus et de snobs! Vos gens chics, ils sont stupides, vicieux et grossiers. Tu as ton talent, toi, et la passion de ton art te sauvera. Mais il est temps. Il faut partir, tout de suite. C'est écœurant, ce cabotinage! Allons voir des choses vraies! Et ne dis pas qu'il n'y en a plus! Il y a de l'herbe vraie, de vrais bois, de vraies rivières, de vrais couchers de soleil. Nous retrouverons notre gaieté, notre simplicité, si, si, je te le jure

DANGY

Tu es charmante... tu as gardé dans ton cœur toutes les romances que nous avons cueillies ensemble et tu me dis des choses folles, absurdes, qui me troublent...

HÉLÈNE

Laisse-toi troubler...

DANGY

Mais non... Ça n'est pas possible, Clamart! Robinson! C'est fou!

Attends le mois d'octobre, je te ferai voir la campagne anglaise... L'Ecosse, tiens, nous irons en Ecosse, si tu veux...

HÉLÈNE

Je sais ce qui te retient.

DANGY

Quoi?

HÉLÈNE

C'est elle.

DANGY

Qui, elle? Madame de Malmont? Mais tu vois bien que cela n'est pas, puisque je partirais pour l'Ecosse, tout de suite, si tu le voulais...

HÉLÈNE

Je ne t'en demande pas tant. Ça doit être assommant, l'Ecosse.

DANGY

Veux-tu que nous passions deux jours à Chantilly ?

HÉLÈNE

Non, il y a un duc, là aussi...

DANGY

Eh bien..., Compiègne ?

HÉLÈNE

Non, non, Clamart, Robinson... Ça n'est pas chic, c'est quartier latin, calicot, peuple, tout ce que tu voudras, c'est nature. et c'est une fantaisie à moi de vouloir que nous nous aimions là où l'on s'est tant aimé !... Tu ne peux pas refuser... voyons, tu veux ?... Dis oui. . vite, vite...

DANGY

Eh bien, oui. Et tu as peut-être raison. Et puis, oui, c'est bon d'être fous, d'essayer de retrouver vingt ans !

HÉLÈNE, *lui sautant au cou.*

Oh ! mon chéri ! mon chéri !

DANGY

Faut-il que je t'aime !

HÉLÈNE

Eh bien, et moi, tu verras...

DANGY

Nous coucherons à Sceaux, ce soir!...

HÉLÈNE

Et nous déjeunerons sur un arbre!... demain!...

DANGY

Tels des Mimi Pinson!

HÉLÈNE

Et nous reverrons cet endroit, sur la rive... dans les herbes... tu te rappelles?

DANGY

Mal.

HÉLÈNE

Mais si, voyons, ce drame d'amour, cette pauvre fille que tu as sauvée près de Meudon!..

DANGY

Ah! oui! oui! C'était pour avoir des documents. Je l'entends encore me dire : « Je croyais qu'il m'aimait. Et puis c'était pas vrai. On croit que c'est arrivé. On se monte le cœur... » L'a-t-elle dit?... ou est-ce moi? Qu'importe! Nous n'avons pas de temps à perdre, nous partons ce soir, sept heures. Fais tes préparatifs.

HÉLÈNE

Le temps de passer une robe. Ce sera vite fait. Tu vas voir.

DANGY

Dis donc, si j'emportais mes manuscrits. On doit travailler là-bas...

HÉLÈNE

Oui, oui, fais tes provisions.

DANGY

Les provisions de tête...

HÉLÈNE

Je ferai les autres... Je me sauve et je reviens...

(*Elle retourne vers lui.*)

DANGY

Déjà!

HÉLÈNE, *l'embrassant*

Pour te dire que je suis heureuse! heureuse! heureuse!

DANGY

Préviens donc Juillan, en passant. Il devait venir dîner ce soir...

HÉLÈNE, *elle va vers la porte, revient, se jette au cou de Dangy*

Je t'aime! Je t'aime! Je t'aime...

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE IV

DANGY, *puis* LA DUCHESSE

Dangy d'abord seul. — Agitation joyeuse. — Il vide ses tiroirs, disperse des feuillets, les rassemble, les classe. — Tandis qu'il est courbé sur les pages, chantant d'une voix qui devient éclatante : « Robinson! Robinson! » Léon ouvre la porte et s'efface devant la duchesse de Malmont.

DANGY

Ah! vous?

MADAME DE MALMONT

Bonjour. Tout un malheur. Votre rôle de secrétaire d'ambassade... impossible. Vous compromettez une jeune fille, n'est-ce pas?... rendez-vous de nuit... vengeance de domestique... scandale? Eh bien, je sors de chez les Croix-d'Hins et j'apprends que le secrétaire, la jeune fille, les rendez-vous, tout cela est vrai, que la chose est arrivée dans le monde diplomatique et que tous les personnages de notre drame seront dans la salle, parmi nos invités...

DANGY

Pas possible!

MADAME DE MALMONT

Plus que possible. Absolument exact. Il faut qu'il y ait eu indiscrétion, de qui? je me le demande... Enfin, on potine, et le nonce lui-même est décidé à intervenir...

DANGY, *entre ses dents*

Eh ben, mon vieux! (*Haut.*) C'est en effet très fâcheux... désolant... Mais n'y aurait-il pas un moyen de sauvegarder l'amour-propre de ces personnes?

MADAME DE MALMONT

Lequel?

DANGY

Ne pas les inviter...

MADAME DE MALMONT

Elles ont reçu leurs invitations. Et puis, vous n'y pensez pas? Les exclure! Autant vaudrait les désigner par leurs noms. Il faut tout remanier et tout de suite. Nous avons trois jours pour nous débrouiller. Réfléchissez. Je vais réfléchir, moi aussi, et rendez-vous demain à deux heures à la maison.

DANGY

Demain?... Deux heures?

MADAME DE MALMONT

Voulez-vous trois?

DANGY

Non, non, merci...

MADAME DE MALMONT, *riant*

Il n'y a pas de quoi... Mais pas plus tard?

DANGY

Trois heures?... C'est que voilà... il faut que je vous dise... je pars.

MADAME DE MALMONT, *vivement*

Vous partez?

DANGY

Oui, ce soir, à sept heures... une affaire imprévue,.. J'allais vous prévenir...

MADAME DE MALMONT

Il faut que ce soit très grave. Je vous vois inquiet. Que vous arrive-t-il? Un malheur?

DANGY

Non... la mort d'un parent...

MADAME DE MALMONT, *après un silence*

Vous chantiez à tue-tête, tout à l'heure... je vous ai entendu.

DANGY

Oh! à tue-tête!...

MADAME DE MALMONT, *après un silence*

Mme Dangy vous accompagne?

DANGY

Nous partons tous deux.

MADAME DE MALMONT, *se levant*

Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter un bon voyage.

DANGY

Excusez-moi. Je suis désolé. Je ne pouvais prévoir la complication que vous m'annoncez.

MADAME DE MALMONT

Oh! rassurez-vous. Nous trouverons autre chose.

DANGY, *insinuant*

Un joli proverbe?

MADAME DE MALMONT

Oh!... Adieu!

DANGY

Adieu? Vous me dites adieu?

MADAME DE MALMONT, *se rapprochant de la porte*

Mais... sans doute.

DANGY

Eh bien, non, pas adieu. Vous ne pouvez partir ainsi. Je ne veux pas que vous emportiez de ce que j'ai dit l'impression de je ne sais quoi, d'un vilain mystère. J'ai eu tort. Je vous ai menti. Eh bien, voilà. Je quitte Paris, parce que l'air du monde m'est mauvais, décidément, parce que le bruit m'assourdit et que j'ai besoin de solitude, parce que je n'ai plus le temps de penser... Comprenez-vous enfin... il faut que je parte...

MADAME DE MALMONT, *après un silence, d'une voix troublée*

Pourtant, vous n'avez pas à vous plaindre du monde! Il vous admire, il vous fête. Vous y êtes aimé.

DANGY

J'y suis aimé dans le petit salon réservé aux artistes et je reçois mes cachets en regards, en sourires. Je suis aimé en promesses,

c'est insuffisant. C'est ma dignité que je perds, et vous devez me comprendre encore... Oui, vous êtes un peu, beaucoup même, peut-être toute la cause de ma décision. La souffrance d'aimer en secret ne m'effraie pas un seul instant. Mais, voyez-vous, le ridicule m'épouvante, et comme il me talonne, je prends mon courage à deux jambes et hop ! je saute dans le premier train.

MADAME DE MALMONT

Vous m'ouvrez les yeux... Je dois avoir eu des torts, c'est même certain. Je les regrette, et je vous prie de m'excuser...

DANGY

Puis-je vous en vouloir ? Mais pourquoi m'avez-vous permis de vous aimer? pourquoi m'avez-vous permis de vous le dire, puisque je vous étais indifférent?

MADAME DE MALMONT

Indifférent ! Non... seulement, j'ai cru n'intéresser que votre imagination... vetre curiosité d'artiste... Puisqu'il en était autrement... vous avez raison, mon ami, partez, partez tout de suite...

DANGY

Ah ! il faut quelquefois une rude bravoure pour fuir le danger !...

MADAME DE MALMONT

C'est de l'héroïsme, et si simplement accompli !

DANGY

Oh ! de l'héroïsme, c'est beaucoup dire !

MADAME DE MALMONT

Non ! préférer son indépendance à tout, s'arracher au succès du monde, au danger d'être aimé, trop aimé peut-être, c'est plus que du courage. C'est bien, c'est très bien. Je vous félicite sincèrement, allez, et je vous dis merci de tout mon cœur.

DANGY

Merci !

MADAME DE MALMONT

Oui, merci. C'est très heureux pour nous deux, ce qui arrive. Qui peut répondre de soi ? Votre éloignement nous fera le plus grand bien.

DANGY

Une cure d'absence...

MADAME DE MALMONT

Le meilleur traitement pour les affections du cœur.

DANGY, *tenant la main de la duchesse*

Et je reste toujours votre grand ami ?

MADAME DE MALMONT

Plus grand que jamais !

DANGY

Et nous nous reverrons après ma guérison complète, n'est-ce pas ?

MADAME DE MALMONT

Ce serait encore trop tôt... (*Essayant de dégager sa main.*) Allons... adieu...

DANGY

Vous ne m'oublierez pas trop vite ?...

MADAME DE MALMONT

Adieu... adieu...

DANGY, *tout à coup, l'attirant à lui*

Ah ! je t'aime !

LÉON, *annonçant*

Monsieur Juillan.

MADAME DE MALMONT, *vivement*

Demain, deux heures, à la maison ?...

DANGY

Oui, oui, demain... et toujours.

Il baise la main qu'elle lui tend. Juillan. Inclinaisons, poignées de main à Dangy, qui accompagne la duchesse et revient aussitôt. Coup d'œil inquiet de Juillan vers la porte. Il attend le retour de Dangy.

SCÈNE V

JUILLAN, DANGY

DANGY, *cordial et rayonnant*

Comment vas-tu?

JUILLAN

Pas mal, et toi?

DANGY

Comme à vingt ans! Ah! ça me fait plaisir de te voir. Tu n'as pas idée!

JUILLAN

C'est gentil, ça... Et puis, tu sais, je suis content... bien content.

DANGY

Eh bien alors, mon vieux... une autre tournée. (*Ils se serrent les mains.*) Moi aussi, je suis content... C'est vrai, on ne se voit plus. Je me le dis tous les jours. Cette sacrée vie qu'on mène... pas une minute... On a tant de choses à se dire! (*A Léon qui vient d'entrer et s'avance vers la table où sont les manuscrits.*) Qu'est-ce que vous faites?

LÉON

C'est pour les manuscrits. Monsieur emporte tout ça?

DANGY

Laissez donc ça tranquille.

LÉON

Monsieur n'oublie pas... Sept heures onze...

DANGY

C'est bon, c'est bon, allez... (*A Juillan.*) Ça va-t-il les affaires? Qu'est-ce que tu fais? Tu travailles?

JUILLAN

Comme un loir.

DANGY

Alors, viens déjeuner demain...

JUILLAN

Demain? C'est toute une journée dans le lac, ça!

DANGY

Comment? Mais pas du tout... Tu seras libre à deux heures. A deux heures précises, je t'affranchis.

JUILLAN

Et où ça, ce déjeuner?

DANGY

Voyons, ne fais donc pas ton loir... Mais ici, parbleu, ici et non ailleurs... Où diable veux-tu?...

JUILLAN

Tu ne pars pas?

DANGY

Tu es fou? Toi, tu as pris au sérieux ce projet de balade? Tu nous as vus nous trimbalant à travers les guinguettes ou grimpant sur les cocotiers du Petit Crusoë? Et les tonnelles où l'on mange les beefsteacks en cuir et où l'on boit la mort sous une pluie d'insectes immondes et malveillants! Et les lits d'hôtels, les affreux lits à cauchemars! Tout ça c'est charmant quand on est la jeunesse des Ecoles et qu'on n'a pas le sou. Pour nous, c'est insupportable, c'est odieux et ça n'est plus possible que pour nos fils... quand ils auront vingt ans...

JUILLAN

Et tu ne peux pas faire ce léger sacrifice? Tu as promis pourtant? Tu t'es engagé?

DANGY

L'homme est faible. Heureusement, il se ressaisit.

JUILLAN

Et je ne te demande pas la cause de ce revirement? Elle sort d'ici la cause, je l'ai vue.

DANGY

Eh bien?

JUILLAN

Jolie femme...

DANGY

Jolie femme!... Et c'est tout ce qu'elle te dit? Alors, tu ne fais pas de différence entre cette jolie femme et un mannequin de chez Arnold?

JUILLAN

Oh! si, mais en faveur du mannequin...

DANGY

Mais c'est la beauté même, le charme, la distinction, la race!

JUILLAN

Une duchesse!

DANGY

Eh bien oui, une duchesse, parfaitement. Snobisme, n'est-ce pas? Vous autres, quand vous avez dit ce mot, vous croyez avoir tout dit. Moi je dis une sensation neuve. Il n'y a pas eu de duchesse dans mon existence et la première qui se présente,..

JUILLAN

Saluez, M. de Bryas.

DANGY

Une Marcillan! Les Marcillan datent de 1103, mon cher! Ils ont donné des hommes de guerre, des grands maîtres de Malte, des cardinaux, une maîtresse à François Ier.

JUILLAN

Et le maréchal de Marcillan qui trahit son pays.

DANGY

Qu'est-ce que tu veux? Dans toutes les familles... la brebis galeuse. Mais tous ces maréchaux illustres ou plutôt ces capitaines, car, lorsqu'un maréchal se couvre de gloire, chose étrange, il redevient capitaine!

JUILLAN

Et ça t'amuse de relire ton histoire de France dans une édition de luxe ?

DANGY

Tu ne trouves par ça intéressant, toi ?

JUILLAN

C'est bête et je te supplie de ne pas faire une pareille folie !... Tu as une femme exquise, qui t'adore... et de gaieté de cœur, pour un simple caprice, tu lui ferais un chagrin mortel, mais oui mortel, un de ces chagrins que les femmes comme elle ne pardonnent pas ? Pourquoi ?

DANGY

Parce que je ne veux pas me laisser chambrer. Parce que je suis artiste avant d'être époux. On naît artiste. Epoux, on le devient.

JUILLAN

Souvent même plus qu'on ne voudrait.

DANGY

C'est possible, mais pour les hommes tels que moi, le mariage n'est pas la réclusion bourgeoise. On ne m'a pas demandé de déposer, d'abord, tout ce qui m'avait été donné d'intelligence ou de talent. On ne m'a pas fouillé à la sacristie comme on fouille les prévenus dans les greffes de prisons... J'ai réservé mes droits, mes droits de penseur, d'observateur, d'écrivain. Je dois tout voir, tout entendre, connaître le plus possible ! Et comment décrirai-je le monde si je n'y fréquentais ? De chic, n'est-ce pas ?

JUILLAN

Que vous ayez des privilèges soit. Mais n'exagérez pas vos droits. Tu n'as pas celui de tromper ta femme au nom de la psychologie.

DANGY

Une liaison m'est aussi utile qu'un voyage, une passion, du nouveau...

JUILLAN

Un meurtre. Soyons logiques.

DANGY

Mais pas absurdes.

JUILLAN

Eh bien, méfie-toi. C'est moi qui te le dis. Je sais qui elle est, ta duchesse. Je l'ai vu avec ce malheureux Lanoix qu'elle a rendu fou.

DANGY

Il n'a fait qu'y gagner. Il était déjà gâteux.

JUILLAN

Je te dis qu'elle est capable de toutes les sales intrigues, des plus vilaines rosseries...

DANGY

Ah ! mon cher...

JUILLAN

Oui, tu te prépares une vie intolérable, les complications, les déceptions, les remords... oui, les remords...

DANGY

Justement... J'écris en ce moment une étude... quelque chose de spécial, tu verras et j'ai besoin de tuyaux sur le remords...

JUILLAN

C'est une excuse de cambrioleur !

DANGY

Mais tu as eu des maitresses pourtant ! Tiens ! quand tu étais avec Fernande. Vous étiez fous l'un de l'autre, idiots. Tu la trompais à l'heure, à la course, sans motifs.

JUILLAN

C'était le provisoire.

DANGY

En amour, c'est toujours définitif quand ça commence et ça n'est provisoire que quand c'est fini.

JUILLAN

Eh bien, il ne faut pas que ça commence, ou il faut que ça finisse si c'est commencé. Ce voyage qui te parait ridicule, Hélène a raison de le vouloir... Elle a une raison, peut-être même deux... une pour toi... l'autre pour elle !

DANGY

Que veux-tu dire ?

JUILLAN

Qu'une femme qui aime n'admet pas tes subtilités, qu'elle veut l'égalité des droits et que si tu revendiques les tiens, prends garde qu'elle fasse valoir les siens.

DANGY

Lesquels ? Je les lui dénie formellement. Comment y songerait-elle? Est-ce que j'aurais le mauvais goût de m'afficher ? Crois-tu que nous allons nous montrer dans les petits théâtres, courir les restaurants de nuit, nous galvauder partout où le monde chic fréquente, aux Quat'z'Arts, dans les cabarets à chansons? Et d'ailleurs, je peux compter sur elle, quoi qu'il arrive, j'ai là-dessus des renseignements certains... je te dis que c'est elle-même qui me les a donnés.

JUILLAN

Et moi je te certifie qu'elle ne te ratera pas, là. Hausse les épaules, traite-moi de Prudhomme, vas-y...

DANGY

C'est entendu. Tu viens déjeuner demain, ici ?

JUILLAN

Non, pas ici, à la campagne où vous serez, parce que tu réfléchiras...

DANGY

Non, non, et non.

LÉON *entrant*

Madame fait demander les manuscrits à monsieur...

DANGY

Madame est rentrée?

LÉON

Oui, monsieur.

DANGY

Dites-lui... dites-lui que rien ne presse...

JUILLAN

Dépêche-toi donc...

DANGY

Inutile d'insister... Bien vu, bien entendu, bien résolu, je-ne-parti-rai-pas...

LÉON, *sur la porte*

Monsieur ne part pas?

DANGY

De quoi vous mêlez-vous?

LÉON, *s'éloignant*

Bien, monsieur.

JUILLAN

Veux-tu que je te dise : tu es une brute!

DANGY

Veux-tu que je te réponde : tu es un raseur... le raseur!...

JUILLAN

Eh bien oui, et je reste, moi aussi. Je sens le danger, je le vois, ça déraille... Je renverse la vapeur... je ne vous lâche plus.

Hélène est entrée sur les derniers mots de Juillan.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, DANGY, JUILLAN

HÉLÈNE, *allant vivement à son mari*

Quoi? Qu'est-ce que c'est? Que se passe-t-il?

DANGY

Rien ma chérie, absolument rien...

JUILLAN

Mes enfants, excusez-moi, je me défile... je suis attendu... ne vous occupez pas... à l'anglaise.

DANGY

Oui, c'est ça... au revoir.

(*Juillan sort*)

SCÈNE VII

HÉLÈNE, DANGY

HÉLÈNE

Mais parle donc... Tu es là à sourire... vite... qu'arrive-t-il?

DANGY

Rien... Ça n'est rien... c'est pour notre voyage...

HÉLÈNE

Eh bien?

DANGY

Eh bien... ma petite chérie, vraiment, ça n'est pas possible... Il faut y renoncer.

HÉLÈNE

Oh!..

DANGY

Il n'y a pas moyen... mille choses... Regarde-moi donc ce temps... il fait un froid... Le baromètre s'affole... (*Il tapote sur un baro-*

mètre.) C'est le vertige... Tiens, écoute-moi ça. (*Il prend le Figaro.*) « Pas de changement dans la situation — Ciel nuageux — pluies, orages à Perpignan, à Nice... » A Nice, sur la côte d'Azur. « Mer furieuse aux Sanguinaires. » Il n'y a plus de printemps. On a des nouvelles abominables des campagnes... Les arbres gèlent, les cultivateurs maugréent... C'est tout un chambardement...

HÉLÈNE

Ça n'est pas sérieux ?

DANGY

Pas sérieux ? Les fruits sont perdus Il n'y aura pas un rossignol. Et quant aux cigales, le Midi peut se fouiller... Non, mais nous vois-tu grelottant, claquant des dents? Il faudrait emporter des fourrures, des patins...

HÉLÈNE

Tu vas me dire que la Seine est gelée ?

DANGY

Non... ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit... J'affirme qu'il est imprudent de se risquer en plein air par un temps pareil... Surtout pour toi qui n'a pas une santé déjà si brillante... C'est la pneumonie certaine, la congestion pulmonaire, c'est la mort... J'ai des responsabilités, que diable ! Non, je ne veux pas. (*Reprenant le journal.*) Tu n'imagines pas cette recrudescence d'influenza !...

HÉLÈNE, *lui arrachant le journal*

Non, je t'en prie... J'ai cru que tu riais... Je ne peux pas encore croire .. Non, dis, c'est vrai, tu ne veux plus partir ?...

DANGY

Absolument vrai...

HÉLÈNE

Et tu me ferais cette peine... car tu ne sais pas, ce n'est pas possible, tu ne sais pas quelle affreuse peine tu me ferais? Enfin, tu m'as promis... tu paraissais tout heureux... tu m'as même dit : « Oui, c'est bon d'être fous, d'essayer de retrouver vingt ans !... » Je ne me trompe pas. Je t'entends encore... Et ça n'était pas vrai, tu mentais?...

DANGY

Non, non. Oh ! ça, je t'affirme, je ne t'ai pas menti... Seulement j'ai réfléchi, la raison est venue...

HÉLÈNE

Oui, elle est venue... je comprends... Tu devais emporter tes manuscrits... les voilà... Tiens, tu les préparais... quelqu'un est entré ici... quelqu'un est venu qui a été assez fort pour te faire changer d'avis...

DANGY

Juillan... tu l'as vu. Il était là...

HÉLÈNE

Ça n'est pas Juillan... Je suis sûr de lui...

DANGY

Quel rapport ça a-t-il?

HÉLÈNE

C'est un autre. Je sais qui c'est...

DANGY

Je te jure...

HÉLÈNE

J'ai rencontré sa voiture au tournant de la rue...

DANGY

Eh bien, oui, elle est venue. Est-ce que je savais qu'elle devait venir? C'était pour la pièce que nous devons jouer... des modifications à faire... je ne sais plus ce qu'elle m'a dit... Mais encore une fois, quel rapport ça a-t-il avec mon changement de décision?...

HÉLÈNE

C'est elle qui te l'a imposé...

DANGY

Par exemple! et de quel droit? La résolution vient de moi, et de moi seul. C'est en classant mes manuscrits que je me suis rendu compte d'un travail énorme et que j'avais des gens à voir, des ouvrages à consulter... un tas de courses...

HÉLÈNE

Ça n'est donc plus le temps?... Tu vois bien que tu mens. Je te dis que c'est elle... Et moi qui t'ai eu, là, tout à moi. J'ai eu confiance. Faut-il que j'aie été bête et stupide pour te laisser une minute seul. Il lui a suffi de venir...

DANGY

Hélène!

HÉLÈNE

Elle avait beau jeu. Elle n'a pas eu à se tourmenter l'imagination. Elle n'a eu qu'à sourire. Je le connais son sourire, qui dit: « ça n'est pas chic », et c'est avec ce sourire qu'elle te conduit où elle veut, en laisse, comme son grand idiot de lévrier. C'est avec ce sourire qu'elle t'a repris, pendant que moi, je trottais stupidement, comme une folle, une pauvre folle de bonheur..., et qui ne s'attendait pas à recouvrer si vite la raison...

DANGY

Tu te trompes, ma petite chérie, tu te trompes.

HÉLÈNE

Non, non... il y a longtemps que tu m'échappes... Cette fois, c'est fini... je t'ai bien perdu, va... perdu pour toujours...

(Elle éclate en sanglots.)

DANGY

Hélène, non, c'est insensé, je t'assure... rends-toi bien compte à quel point ce voyage est absurde... Vraiment, la situation que j'occupe me l'interdit. Ma chérie, pense que je suis officier de la Légion d'Honneur... que je suis l'académicien de demain... non, vraiment...

HÉLÈNE

Eh bien, si tu le trouves absurde, d'aller où l'on s'est aimé, allons ailleurs, où tu voudras... Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que je t'aie à moi, tout à moi. Tu parlais de l'Ecosse, soit, mais partons tout de suite, ce soir...

DANGY

Non, c'est impossible... on ne part pas comme ça...

HÉLÈNE

Tu vois bien... Me diras-tu maintenant que ce n'est pas elle qui te retient?

DANGY

Mais oui, je te le dirai... et je te le dis, et je le crie... je le proclame...

HÉLÈNE

Alors, je suis forte. Tiens, je ne pleure plus. Il faut que je sache. Je veux une preuve. J'ai le droit de l'exiger, et je l'exige...

DANGY

Oh! non, non, pas d'injonction...

HÉLÈNE

Il n'y a qu'une maîtresse qui puisse avoir l'influence à laquelle tu obéis. Si tu refuses de partir, je n'aurai plus de doute. Tiens, quand je vous ai vus, tous deux, dans le salon, vous tenant les mains... j'ai été assez lâche pour douter. Maintenant, ce serait plus que l'évidence. Ce serait l'aveu, si tu refusais de partir. Réponds, veux-tu partir?

DANGY

Eh bien, non, je ne veux pas...

HÉLÈNE, *à demi-voix*

Oh! Et tu me dis ça ainsi, toi, toi?

DANGY

Oui, moi. Je suis seul juge et j'aurai de la raison pour deux. Sais-tu comment ça s'appelle, ce que tu fais? Du chantage, tout simplement. Eh bien, non, puisque c'est la mise en demeure, crois ce que tu voudras, voilà qui tranche tout, nous restons.

HÉLÈNE

Mais c'est impossible ! Tu n'as donc pas compris que ce voyage, je le voulais autant pour moi que pour toi ? Tu ne vois donc rien? A quoi ça te sert-il alors d'écrire qu'il y a dans la vie de toute femme une heure d'ennui et de vertige. Tu parles de raison, mais c'est toi

qui me pousses à ce vertige. Je le vois, je le sens, et tu ne comprends pas que cette horrible chose... que cet aveu... enfin que c'est le dernier lien qui casse... que ça peut-être la poussée pour une culbute... pour celle dont on ne se relève plus...

DANGY

Je suis là pour veiller. Je n'ai pas peur.

HÉLÈNE

Mais j'ai peur, moi !

DANGY

Je suis là. Demain, quand tes nerfs seront calmés, tu n'auras plus peur... Tu m'as donné des assurances qui me suffisent. Si tu as à te plaindre de Malmont, je te le répète, c'est à moi qu'il aura affaire... Et puis, en voilà assez... que ce soit fini... n'en parlons plus...

SCÈNE VIII

Les mêmes, LÉON, *entrant, chargé de paquets*

LÉON

La voiture est avancée.

DANGY

Payez et renvoyez.

LÉON

Alors, monsieur...

DANGY

Allez.

(*Le domestique sort.*)

HÉLÈNE

Jacques ! Jacques !

DANGY

Je t'en prie...

(*Il va vers la porte.*)

HÉLÈNE

Ah !... mon pauvre ami !...

(*Rideau.*)

GUSTAVE GUICHES

(La fin au prochain numéro)

Une lettre inédite de Barbey d'Aurevilly

M. Charles Buet nous communique une lettre de Barbey d'Aurevilly. Au lendemain du triomphe de la Duse, elle n'est pas sans intérêt. L'illustre écrivain l'adressait à Rosélia Rousseil, après la première des Noces d'Attila *du vicomte Henri de Bornier.*

Paris, le mercredi 7 avril 1880.

Mademoiselle,

Je n'ai pas voulu vous écrire hier soir, en sortant du théâtre.

Vous étiez trop près de moi, — vous étiez trop en moi — et je me suis dit : « Je lui enverrais trop d'émotion et c'est une opinion qu'elle me demande. Il faut m'éloigner d'elle, la sortir de moi par la réflexion, la mettre dans la perspective pour bien la juger, pour être sûr de mon jugement. Eh bien, Mademoiselle, toutes ces belles précautions pourraient aller se promener! Aujourd'hui, — ce matin — vous êtes tout aussi près de moi, tout aussi en moi qu'hier soir, et je crois même que vous y resterez!

Vous vous êtes *gravée* en moi avec la netteté d'une perfection ineffaçable. Ce n'est pas un moment — ce n'est pas des moments de votre rôle que vous avez joués hier soir, c'est tout le rôle, dans sa plus profonde unité! Et quel rôle! Un rôle qui porte en dedans, excepté dans la scène de la fin, qui est d'éclatante exception et si attendue de l'âme refoulée dans une concentration si longue! Un rôle presque silencieux, à paroles brèves, qui ne parle que par les attitudes, le geste, la démarche, l'expression de la vie (le triomphe des grands artistes que des rôles de cette difficulté).

Hier soir, Mademoiselle, vous avez été pour moi une grande étude de sculpture. Vous avez *sculpté* votre rôle, superbe manière de le jouer!

Il n'y a pas un de vos gestes, un des plis, perpendiculaires quand vous étiez debout, brisés quand vous étiez assise, de vos trois robes; pas une de leurs cannelures, pas un de leurs souffles, pas une de leurs trahisons, à ces robes, qui moulaient votre corps, tout en restant flottantes, qui m'aient échappés et qui ne fussent de la plus idéale noblesse. La noblesse, Mademoiselle, voilà le *caractère absolu* de votre jeu, en ces *Noces d'Attila*. Vous l'avez comme Rachel l'avait, mais vous l'avez avec un physique de tragédienne que cette statuette n'avait pas.

Vous, Mademoiselle vous êtes la statue, c'est cette noblesse, à laquelle le monde actuel et avili ne comprend plus rien, c'est cette noblesse qui a laissé devant moi la salle d'hier soir, tranquille, muette, froide, stupide et qui aurait dû la ravir!

J'ai eu un instant, la bêtise d'être étonné de cette froideur, mais

Rachel, à cet instant du siècle, ne recommencerait plus sa gloire, et si elle vivait elle y perdrait ses attitudes, comme vous y avez perdu les vôtres hier soir, — excepté pour moi, qui les ai suivies dans l'enchantement de leur rhythmique et inaltérable succession ! J'ai vu Mlle Georges, mais vieille, et dont la sublime beauté avait été prise dans la gaîne du plus monstrueux embonpoint : seuls, la tête et les bras avaient échappé à ce déluge de chair montante, et ils avaient toujours, l'une de port, les autres de mouvements, cette noblesse que Rachel, jeune, montrait dans des bras moins beaux et sur un front moins royal. Vous êtes, Mademoiselle, l'entre-d'eux d'entre Rachel et Georges, vous avez eu hier la noblesse de l'une et de l'autre, sans *interruption*.

Vous m'avez rappelé les *Sabines* de David, vous m'avez rappelé tout ce que j'ai connu de plus noble dans l'art et dans la vie, car toutes les noblesses se font écho ! Energique, pathétique, passionnée, passionnante, je savais bien que vous l'étiez... Mais de cette noblesse *continue*, mais de ces beaux gestes, coulant dans l'atmosphère comme une phrase de Beethoven écrite pour les yeux et que les miens ont entendue, Mademoiselle, je ne le savais pas ! et maintenant je le sais...

Que vous dirais-je de plus ? Rien. Je vous en dirais de trop et je ne veux pas me voler de ce que j'ai encore à vous dire quand je vous verrai. Sur ce fond de noblesse, qui m'a *charmé* et qui est pour moi tout ce qu'il y a de plus beau dans la vie, vous vous êtes parfois détachée en sublime dans cette tragédie d'hier soir. Ainsi quand vous étiez sous vos voiles, terrible et mystérieuse... Michel-Ange ne vous aurait pas mieux drapée.

Ainsi, à table, impassible, immobile *jusqu'aux paupières*, tendant la coupe de fer avec des mouvements dont chacun était *une pensée*.

Ainsi... mais en voilà assez ! Allez ! dites-vous que j'ai tout vu et tout savouré ! Je finis cette lettre du critique à l'artiste. L'homme pourrait en écrire une autre et peut-être deux...

Respectueusement à vous, Mademoiselle.

Jules Barbey d'Aurevilly

Poèmes

AVEC UN NÉNUPHAR

Vois, ma chère âme, ce que j'apporte,
La fleur aux ailes d'argent :
Sur le flot en silence la vague
La berçait, rêveuse, dans le printemps.

Veux-tu la rapporter à la maison ?
Attache la fleur sur ton sein, chérie !
Derrière ses pétales, alors sera voilée
Profonde et silencieuse, une vague.

Enfant, prends garde au flot du petit lac.
De rêver là, oh quel péril !
L'ondin simule le sommeil.
Au-dessus les lis badinent.

Ton sein, enfant, est le flot du petit lac.
De rêver là, oh quel péril !
Au-dessus les lis badinent.
L'ondin simule le sommeil !

L'EIDER

C'est en Norvège que l'eider habite, — là il fréquente les fjords couleur de plomb.

Il dépouille sa gorge de son duvet moelleux, — et construit son nid chaud dans un abri.

Mais le pêcheur du fjord a un bâton noueux et trempé, — il va piller le nid, pille jusqu'au dernier flocon.

Le pêcheur est cruel, mais l'oiseau persévère, — il arrache les plumes de sa propre poitrine.

Et de nouveau si on le dévalise, l'oiseau garnit encore sa retraite — dans un coin bien caché.

Pourtant, lorsqu'une troisième fois on vole son trésor suprême — l'eider déploie ses ailes alors, par une nuit de printemps,

S'envole et fend la brume de sa gorge sanglante, — vers le Sud, vers le Sud, jusqu'aux rives ensoleillées.

PROJETS

Je me le rappelle si nettement — comme si cela venait d'avoir lieu.
Le soir où je vis dans le journal mes premiers vers imprimés —
Assis dans ma tanière, lançant des spirales de fumée,
Je rêvais, je musais, radieux dans mon contentement.

J'édifierai un château, un château par delà des nues. Il luira sur le Nord.
Il aura deux ailes, une petite et une grande.
La grande hébergera un immortel poète,
La petite servira de demeure à une fillette.

Ce plan me souriait, charmante en était l'harmonie,
Mais des dérangements sont advenus depuis.
Lorsque le maître se fut assagi, le château se trouva absurde :
La grande aile était trop petite, la petite aile tombait en ruines.

HENRIK IBSEN

Traduit du norvégien par A. MATTHEY.

Mémoires sur la Révolution

(FRAGMENTS)

SUR LE PROCÈS DU ROI

On employa tous les subterfuges, toutes les intrigues, tous les moyens de corruption pour prolonger le jugement du Roi, parce qu'en révolution, c'est beaucoup de gagner du temps. Des femmes galantes, et même quelques-unes de celles qu'on appelle des femmes de qualité, furent mises en mouvement auprès des hommes influents et jusque dans les antichambres des comités.

A la fin de décembre 1792, Azema, député de l'Aude, me proposa de sortir avec lui dans le jardin des Tuileries pour me faire part, disait-il, d'un fait important. Il m'assura que plusieurs députés, qu'il me nomma, lui avaient dit qu'il leur avait été proposé des sommes assez considérables s'ils voulaient s'engager à ne pas voter la mort, et que les sommes seraient proportionnées au degré d'influence que ces députés pourraient exercer sur l'Assemblée. Je lui demandai si on lui avait fait connaître quelque agent corrupteur. Il me répondit qu'ayant repoussé cette ouverture, qui lui était faite mystérieusement, il n'avait pas songé à entrer dans de plus amples informations, de peur de paraître disposé à accepter la proposition. Je lui observai qu'il avait eu tort.

Azema a voté pour la mort; il a aussi voté contre l'appel au peuple et contre le sursis. Ainsi il ne peut pas être suspect d'avoir prêté l'oreille à ces propositions. Mais je n'en puis pas dire autant de ceux qu'il me désigna alors, car peu d'entre eux ont voté la mort et ceux qui l'ont fait ont voté pour l'appel au peuple et pour le sursis, c'est-à-dire que leur vote n'a pas été compté. Je ne les nomme point ici, parce que je n'ai pas la preuve matérielle de la corruption. Mais, dans mon opinion, la chose est plus que vraisemblable.

Un autre moyen de séduction beaucoup plus adroit a été employé vis à vis des membres les plus jeunes de notre Assemblée. J'ai donné moi-même dans le piège comme plusieurs autres.

J'avais connu, lorsque j'étais à l'école de Metz, une jeune dame qui n'était à cette époque qu'une enfant. Cette dame s'était mariée depuis à un émigré et elle se présenta chez moi vers le commencement de janvier 1793, sous prétexte de m'intéresser à la rentrée de son mari, ou du moins pour me demander s'il pourrait rentrer en France sans danger. La dame était jeune et jolie. Elle m'invita plusieurs fois à dîner chez elle, ce que je refusai constamment, parce que nous étions presque toujours en permanence. Enfin elle y mit tant d'insistance et surtout tant de grâce, que j'acceptai un déjeuner. Le jour en fut fixé au 16 janvier, mais j'y mis pour condition qu'il aurait lieu de bonne heure parce que mon devoir

m'appelait à mon poste. Je n'avais pas prévu que ce jour-là se déciderait définitivement le jugement de Louis XVI.

En chevalier français, je fus exact au rendez-vous, et c'est un tort dont je m'accuse.

La belle était encore dans son lit et me reçut dans un aimable négligé ou plutôt dans un costume galant. Le déjeuner se fit longtemps attendre. Je commençais à m'apercevoir que cette invitation avait un autre motif que celui que j'avais supposé. Je demandai la permission de me retirer. Alors la dame sonna sa femme de chambre et lui fit des reproches sur sa lenteur à servir le chocolat. Mais la femme de chambre, qui avait le mot d'ordre, sortit en souriant, et, sur un signe que lui fit sa maîtresse, ferma la porte à double tour. Il n'en fallut pas davantage pour me dessiller les yeux. Je me levai avec précipitation en demandant à la dame si j'étais son prisonnier. Elle répondit en riant que cela ne serait pas un grand malheur pour moi. Comme je n'avais point envie de rire, je lui dis très sérieusement que si la porte n'était pas ouverte à l'instant, j'allais ouvrir la fenêtre et appeler la garde qui occupait un poste en face de sa maison. Après quelques pourparlers, la dame se décida à sonner de nouveau sa femme de chambre et la liberté me fut rendue. Depuis je n'ai pas eu envie de revoir la belle intrigante.

Plusieurs de mes collègues ont été mis à la même épreuve (1).

Le dernier incident de la ridicule comédie qui fut jouée à l'Assemblée pour retarder le jugement du Roi se produisit pendant qu'on faisait le dépouillement du scrutin, dans la nuit du 16 janvier.

Un individu en bonnet de nuit et robe de chambre de malade se présenta au bureau et demanda qu'on inscrivît son vote au procès-verbal. C'était Duchâtel de la Vendée.

LES TAMBOURS DE SANTERRE

Le 21 janvier, le jugement du Roi fut exécuté. Parvenu sur l'échafaud, Louis essaya de haranguer le peuple, mais il en fut empêché par un roulement de tambours. Tous ceux qui jusqu'ici ont parlé de cette exécution assurent que ce fut le général Santerre qui donna l'ordre du roulement. Le fait n'est point exact, et je puis le démentir de source certaine.

A la fin de janvier 1793, je dînais chez le général Berruyer. Le général Valence et le général Beurnonville y vinrent à dire dans la conversation qu'ils n'approuvaient pas la conduite de Santerre. Mais Berruyer les interrompit : « On a assez calomnié ce pauvre Santerre et je ne dois pas souffrir qu'on l'accuse de ce qu'il n'a pas fait. S'il y a quelqu'un de coupable dans cette circonstance, ce n'est

(1) Partant de cette anecdote, j'ai écrit le drame en un acte *Pour le Roi* (Fasquelle, édit.) qui a été représenté pour la première fois à l'Odéon le 1er février 1897. (*N. de l'Éd.*)

pas lui, c'est moi, et c'est sur moi que doit porter la responsabilité. Santerre, qui n'est que général de brigade, n'avait point d'ordres à donner là où commandait un général de division; et c'est moi qui ai ordonné le roulement. J'ai cru bien faire et je le crois encore. » Telles furent les paroles de Berruyer. Je me fais un devoir de les rapporter.

SUR LE RECRUTEMENT

Après l'exécution de Louis XVI, nous fûmes menacés plus que jamais par la coalition des rois effrayés pour eux-mêmes. Or, nos forces militaires étaient assez faibles. Après le grand enthousiasme des derniers mois, l'invasion ayant été repoussée, les volontaires nationaux, qui, spontanément, s'étaient levés dans tous les départements, avaient en partie regagné leurs foyers. Nos troupes de ligne étaient mieux en ordre.

Cependant de grands rassemblements se formaient sur les frontières. Alors le comité militaire déploya beaucoup d'activité pour réorganiser l'armée. Différents projets furent examinés, et la Convention décréta un nouveau recrutement de trois cent mille hommes. Carnot proposait que tous les citoyens âgés de vingt à vingt-cinq ans fussent tenus de partir pour les frontières. Mais ces levées en masse, quand elles excèdent les cadres, n'ont pas toujours donné de bons résultats. J'ai eu depuis à le constater dans la Vendée. Comme Carnot, je voulais bien que tous les Français valides, sans distinction, pussent être appelés à défendre la Patrie, mais je pensais qu'il ne fallait prendre que le nombre de soldats qui était nécessaire, et, autant que possible, des soldats volontaires.

La Convention accorda la priorité à mon projet de décret dont voici la substance :

« La Convention nationale rappelle aux Français que la patrie est en danger et que le despotisme menace la liberté :

« Des registres seront ouverts dans toutes les communes pour l'inscription des citoyens qui voudront se consacrer *volontairement* à la défense de la patrie.

« Si le nombre des volontaires n'est pas suffisant les citoyens de chaque commune se rassembleront et *éliront* ceux qu'ils croiront les plus dignes de servir la liberté.

« Les citoyens élus pourront se faire remplacer. »

UN INCIDENT PEU PARLEMENTAIRE

Lorsqu'on vint à discuter la loi (du 24 février 1793) sur le recrutement des trois cent mille hommes, je proposai un amendement portant qu'il n'y aurait aucune espèce d'exception, pas même pour les membres du corps législatif, qui seraient célibataires et n'auraient pas atteint l'âge déterminé par la dite loi.

Le Hardy de la Seine-Inférieure qui, je crois, se trouvait atteint

comme moi par cet amendement, et à qui d'ailleurs il suffisait que la proposition fût faite par un Montagnard pour qu'il crût devoir la combattre, m'attendit à la descente de la tribune et me reconduisit jusqu'au bureau des secrétaires dont je faisais partie, en m'accablant d'injures. Je ne me fâchai pas d'abord, et je lui observai très tranquillement que je faisais si peu d'attention à ses injures que je le priais de vouloir bien monter au bureau pour les consigner par écrit, afin que je pusse m'en souvenir. Il entra dans une nouvelle colère et me traita de monstre, de scélérat, etc. Je ne répondis pas un mot à ses injures, mais, le voyant sortir de la salle, je le suivis dans les corridors où il recommença à m'invectiver de nouveau. Alors, perdant toute patience, je lui crachai à la figure.

Il ne faudrait pas croire qu'en rapportant cette anecdote, mon intention soit d'en tirer vanité : je confesse au contraire que j'eus tort d'oublier que nous étions tous deux représentants du peuple.

Mais le parti du mouvement était alors, comme il l'est encore aujourd'hui, en présence du parti qui voudrait empêcher la Révolution de marcher. D'ailleurs la patience a des bornes. Il n'est pas dans le caractère français de se laisser insulter impunément. Cette affaire pouvait avoir des suites sérieuses, mais deux de nos collègues, Lamarque et Jouenne, qui avaient été témoins de son commencement et qui ne nous avaient pas perdus de vue, vinrent s'interposer comme médiateurs.

Le Hardy qui, selon toutes les apparences, n'avait pas beaucoup d'envie de donner suite à cette aventure, se montra très disposé à un accommodement, si je voulais convenir que j'avais eu tort. Comme le premier mouvement de vivacité était déjà passé, et que je l'avais insulté plus gravement que je ne l'avais été par lui, je convins facilement de ce qu'il exigeait de moi ; mais j'y mis à mon tour une condition, c'est qu'il ne récidiverait pas, parce qu'il avait dû se convaincre que je n'étais pas d'humeur à le souffrir. Sans doute, de pareilles scènes sont à déplorer ; mais lorsque chaque jour nous étions provoqués par les invectives d'hommes qui, comme aujourd'hui, pouvaient être appelés des *furieux de modération*, il eût fallu une patience plus qu'angélique pour les supporter tranquillement.

PIERRE CHOUDIEU

Pour copie :
VICTOR BARRUCAND.

La Table d'émeraude

La Momie

Sous les palmes dans l'or des sables où se traîne
Monotone et profond le fleuve sans écume,
Souvent elle mira le visage où s'allume
Le joyau de la bouche en ses cheveux d'ébène.

Et ce sourire éteint depuis quatre mille ans
Hante au froid du tombeau la fauve bandelette;
Et des membres osseux et du corps qui s'émiette
S'évapore un parfum d'aromates troublants.

Lourde du gorgerin où la perle ruisselle,
Captive en la ceinture agrafée à l'aisselle,
Les mains maigres parmi les émaux des doigtiers,

Il semble que sous les reflets d'antiques fards,
La momie, en un flot de longs cheveux épars,
Va se dresser soudain lascive en ses colliers.

Bacchus

Aux grappes sans pudeur qui ne rougissent pas
D'ivres couples d'oiseaux tombés dans le lilas,
Mon thyrse (où se nouaient au vieux pampre de pierre
Des liens de glycine et la corde du lierre)
Reverdit et déjà dans ma coupe évasée,
Où se fige en miroir une aube de rosée,
Je vois, parmi l'azur et l'ombre du bocage,
Dans les roses mon front couronné de feuillage.

Avril ! Avril, éveil et gloire de ce parc !
Cupidon y brandit ses flèches, et son arc
Décoche au cœur des dieux dressés dans la clarté
Le trait droit dont s'empourpre en sa lèpre d'automne
Sous la griffe du houx la blanche nudité
Du marbre d'où jaillit le sang de l'anémone...
Et Vénus, de l'exil des roses impubère,
Voit en gerbe la fleur poindre au sarment chenu
Et cacher sous la vigne une pourpre éphémère
En la verte toison de son pur ventre nu.

La gloire du soleil qui caresse ma joue
Verse un breuvage d'or en ma coupe où se joue
Un vol d'oiseaux parmi de blancs volubilis.
J'ai soif, las ! Mais ne peux ployer mon bras de marbre !
Et près d'un ruisseau clair, à l'ombre d'un vieil arbre
Je m'enivre du doux parfum de longs iris.

PAUL LECLERCQ

Les Livres

JEAN DE TINAN : *Penses-tu réussir?* — RACHILDE : *Les Hors Nature.* — HUGUES REBELL : *La Nichina.* — FÉLICIEN CHAMPSAUR : *La Glaneuse.* — PIERRE D'ALHEIM : *Sur les pointes.* — ANDRÉ BELLESSORT : *La jeune Amérique.*

Penses-tu réussir? est un livre charmant, pour lequel je ne cacherai pas ma sympathie. Je l'aime beaucoup, et M. de Tinan l'aime encore davantage, ce qui est l'important après tout. C'est un livre écrit avec franchise, avec joie, au courant de la plume, qui a follement amusé l'auteur, et qui donne envie de rire, de courir et de bavarder avec lui. Comme il est jeune, M. de Tinan! Sa jeunesse s'ébroue à chaque page avec une grâce fraîche et pleine de la plus charmante fierté. L'introduction et la postface de son roman expriment le plaisir le plus frais, une confiance si avenante dans l'avenir et dans le présent. C'est charmant.

Pensez-vous que M. de Tinan réussisse? Certainement il réussira, n'en doutez pas. Son roman a des défauts, il est trop long, d'abord; il manque parfois de goût, et l'on peut trouver que les alcools, les cigares, les interjections et les parenthèses s'y sont multipliés à l'excès. Je sais bien que c'est une des lois du genre, et que, pour un autre livre, il faut avoir toujours un autre goût. Mais tout de même il y a de l'excès. Les qualités de forme sont solides, mais, non supérieures, et l'on voudrait sentir au style ou plus de tendresse, ou plus de précision. Seulement, M. de Tinan a du charme, de l'ardeur, de la saveur, et surtout il s'amuse à écrire. Il sait allonger un livre d'une traite, sans y peiner, presque sans y penser. M. de Tinan réussira. Mais pensez-vous qu'il aime? Car c'est le problème délicat et triste que cache ce roman si entraînant. Croyez-vous qu'après tant d'aventures, variées par une méthode facile et par le bonheur des circonstances, MM. Jean de Tinan, Raoul de Vallonges, et avec eux tous les petits jeunes gens qui boivent des liqueurs et courent Montmartre, arrivent jamais à la passion, à la passion vraie qui sait se suffire et ne sait plus se juger? On nous a montré leur progrès, leur inquiétude. Pensez-vous qu'ils réussissent?

Autrefois, M. de Tinan ne croyait pas beaucoup à l'amour. Il débuta dans les lettres avec une petite plaquette qu'il nomma : Document sur l'impuissance d'aimer. Aujourd'hui, le voici plus confiant après plus d'épreuves, dont chacune lui révéla comme une puissance partielle de s'émouvoir et de s'attacher. Tout cela s'alliera-t-il, s'unira-t-il? Pensez-vous que M. de Tinan réussisse?

Je le crois, parce qu'il est sincère et qu'il n'a pas peur de souffrir, et il le dit bien gentiment à quelques reprises. Puisse-t-il, avec la

maturité et la gravité de cœur qu'il souhaite, conserver sa grâce, sa jeunesse et cette ardeur charmante de plaisir, c'est le vœu que forme pour lui ma sympathie. Peut-être sourira-t-il de ce jugement et de ce vœu, peut-être sourira-t-il que j'aie pris au sérieux sa petite histoire. Il est vrai, je l'ai prise au sérieux et je crois que je n'ai pas eu tort. Si je ne la croyais pas sérieuse, je ne l'aimerais plus du tout, car je sais bien comment sont faits de pareils livres. Je sais tout ce qu'ils contiennent, non pas seulement de notre vie, qui est à nous, mais de la vie des autres, et avec quel cynisme d'exactitude délatrice peut se promener notre imagination dans nos souvenirs. De pareils livres n'ont qu'une excuse, c'est d'exprimer l'effort sincère d'une âme mal satisfaite, vers la vie et vers le bonheur. La gravité cachée, l'attente loyale de l'avenir, seules pallient ce qu'ils recèlent de cruauté inconsciente, d'oubli et parfois de lâcheté. Voici de grands mots, peut-être déplacés, sans doute inutiles. Mais j'aimerai mieux M. de Tinan s'ils ne lui déplaisent pas.

—

Les Hors Nature de Rachilde sont le plus étrange, le plus violent et le plus inattendu des romans. On y trouve une vision grandiose et lyrique des paysages, des décors, des étoffes, des événements et des hommes. Tout s'y commue et s'y transforme jusqu'à devenir obsédant et prodigieux. Mais ce que je goûte surtout, et plus vivement encore que l'intensité de la vision et du style, c'est un sens inné de la cohérence des caractères par lequel des caractères *hors nature* restent naturels. Il est certain que l'imagination de Rachilde méprise le commun, l'ordinaire et le vraisemblable, mais les caractères qu'elle anime d'une vie si violente et démesurée restent pourtant vivants et vrais. Son procédé exalte et rehausse, mais il ne déforme pas. Reutler et Paul de Fertzen sont des êtres psychologiquement vrais et rien ne se dément ou ne se contrarie dans leur pensée ou dans leur action. Les événements même, en dépit d'une apparence fantastique et forcenée, se déroulent suivant une logique nécessaire et presque simple. Ce qui caractérise Rachilde, c'est de mêler tous les éclats grossissants du lyrisme à la minutie de l'observation. Son genre pourrait se définir un réalisme visionnaire. C'est pourquoi elle inquiète, étonne mais retient.

—

En écrivant **la Nichina**, M. Rebell a-t-il simplement voulu choquer, exciter et berner les « professeurs d'esthétique et de morale protestante » ? Il peut alors être bien tranquille, et je m'en réjouirai volontiers avec lui, car je n'ai pas de goût pour la morale calviniste ou pour l'esthétique luthérienne. Seulement c'était beaucoup de 500 pages pour faire monter à l'arbre M. Brunetière et M. Paul Desjardins ! A-t-il voulu, au contraire, à de plates théories et à des individus raccourcis, opposer sa conception préférée, prêcher contre eux l'amour de la vie, la joie des sens, l'épanouissement vigoureux de l'être ? En cela, il a certainement échoué. C'est pourquoi dans *la Nichina*, je ne puis voir qu'un effort manqué — ou bien alors

une charge, une plaisanterie un peu prolongée, un peu excessive et qui deviendrait aussitôt antipathique, comme est toujours, au regard d'une sensualité joyeuse et saine, un libertinage pénible et calculé.

On attendait que M. Rebell évoquât l'Italie tumultueuse et forte de la Renaissance, les passions bruyantes, les instincts libres, la joie d'aimer, tout ce monde brutal et beau qui respirait bruyamment la vie. Il nous a montré des moines bavards, des femmes gourmandes, une ville cancanière et paresseuse, toute une débauche minutieuse et sans plaisir. On attendait aussi un roman disparate et riche, avec la bizarrerie et l'abondance des êtres et des instincts, où les accidents, les comparses et les aventures jailliraient à chaque pas, inattendus et savoureux. Nous avons vu un décor terne et monotone, des personnages rares et falots, une intrigue prolongée, mais sèche. Où est la ville somptueuse qui chargeait ses canaux de femmes passionnées? Il a manqué à M. Rebell une vision de son sujet assez profonde, assez ardente. Il lui a manqué surtout une richesse d'imagination vraiment créatrice. Et aussi a-t-il rétréci et appauvri sa Venise déjà affadie et provincialisée.

Faut-il dire que dans *la Nichina* il y a des qualités, du charme, du talent? C'était à penser. Il était déjà certain que M. Rebell a du talent. Mais il s'est, je crois, mépris sur la difficulté de son sujet. Rien n'est si malaisé que de suppléer au souvenir par l'imagination et de reconstituer ce qu'auraient pu être les Mémoires d'un Casanova ou d'un Benvenuto. C'est en quoi le *Gil Blas* de Lesage me paraît un chef-d'œuvre presque unique en littérature. Et surtout il s'est engagé dans un sujet qui ne convenait pas à ses moyens et où les qualités de son esprit et de son style se trouvent à la fois insuffisantes et déplacées. La forme de M. Rebell est en effet pleine et juste, mais sans beaucoup de passion ni de couleur. Il faut songer aussi que *la Nichina* a près de 500 pages, ce qui est beaucoup. M. René Boylesve, à tout ce qu'il a de net, de miroitant et d'incisif dans l'esprit, a joint le tact de ne faire des *Bains de Bade* qu'une plaquette.

Enfin, faut-il le dire d'un mot : dans ce roman, écrit en haine des hypocrisies protestantes, on croit souvent, par la sécheresse, la minutie, la persistance, et quelquefois aussi par la gêne, sentir quelque chose de protestant. Je le dis à regret, mais M. Rebell est de ceux à qui l'on doit toutes les exigences du jugement et toutes les franchises de la pensée. Et il ne faut pas que nous comptions sur d'autres générations que la nôtre pour nous juger, pour nous guider et pour nous comprendre.

—

La Glaneuse, de M. Félicien Champsaur, est un roman qu'on ouvre, qu'on achève et qu'on n'oublie pas tout de suite. Il est ingénieux, bien fait, plein de goût et d'agrément. Tout au plus donne-t-il l'impression d'une œuvre un peu hâtive, un peu mince aussi, et

remplie par le détail et l'anecdote plutôt que par le développement libre du sujet. Mais, après l'effort trilogique du *Mandarin*, M. Champsaur a bien le droit de se reposer un peu. J'ai seulement du regret qu'il ait traité un si beau sujet avec quelque négligence. Mais tous les sujets sont de beaux sujets et M. Champsaur a toujours de l'esprit.

—

Il y a de l'esprit, de la singularité, et une fantaisie heureuse dans le livre de M. Pierre d'Alheim : **Sur les pointes**. L'idée est originale et fine ; le seul tort de l'auteur est d'avoir grossi jusqu'à un livre un paradoxe heureux de conversation. M. d'Alheim a craint qu'une histoire des corps de ballet en Russie ne semblât l'œuvre d'une érudition sèche ou spéciale. Il nous a donc montré, dans le succès croissant des mimes, la victoire des civilisations orientales et, dans l'art variable ou plus applaudi des danseuses, le symbole de l'évolution russe. Au cours de ces aimables chroniques, les maîtres de ballet sont au niveau des empereurs. Je veux bien, et toutes les traverses sont bonnes pour nous mener dans l'histoire. J'ajouterai que le livre de M. d'Alheim est plein de détails, d'aperçus et d'anecdotes dont je ne puis dire s'ils sont nouveaux ou précieux, mais qui intéressent et agréent. Mais il me semble que M. d'Alheim a tiré trop loin le mérite d'une invention heureuse, que, dans son livre, avec du talent, on trouvera de la recherche, de l'excès, et un peu de cette confusion qui suit toujours la rigueur des constructions factices.

—

La jeune Amérique de M. André Bellessort est un récit de voyages au Chili et en Bolivie, au pays des mines de salpêtre et des mines d'argent. L'auteur nous transporte dans des pays nouveaux, ignorés, de moi du moins,—où des phénomènes économiques brusques et récents ont créé des formes singulières de la vie. C'est un livre fort intéressant, que j'ai lu d'un bout à l'autre et où j'ai beaucoup appris. Mais c'est uniquement à la nouveauté et à la richesse du sujet qu'il faut attribuer l'intérêt de ce livre. Il est écrit sans aucune profondeur de pensée, d'un ton insupportable, déplorablement léger et prétentieux. C'est l'esprit des grands journaux de province et de la Revue des Deux-Mondes. J'y retrouve la méthode de Taine ; mais sans rien d'aigu dans la vision, sans aucun effort pour tendre au général, sans curiosité dans le détail, sans largeur d'ensemble. Il faut lire ce livre, plein d'intérêt et vide de talent.

—

Je n'ai pas le temps de consacrer aujourd'hui au livre de M. Charles Andler l'étude un peu plus ample qu'il mérite, qu'il impose même. J'espère donner ma prochaine chronique aux *Origines du socialisme d'État en Allemagne*. Si j'ai des lecteurs frivoles, qu'ils soient avertis.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique

Romans et Nouvelles. — Raymond Roussel : *La Doublure* (roman en vers), Lemerre. — Paul Adam : *Le Vice filial*, nouvelle édition (avec un dessin de Gaston Darbour), Ollendorff. — Eugène Demolder : *Quatuor* (avec une couverture et trois croquis de Félicien Rops et treize illustrations d'Etienne Morannes), Mercure de France. — Alcanter de Brahm : *Telle que toujours, étude d'âme* (inéd. par Marc Mouclier), Bibl. de la Critique. — Jean Morgan : *En Genèse*, Plon. — Armand Silvestre : *Le petit Art d'aimer*, Ollendorff. — L. Xavier de Ricard : *Dans l'autre Monde, — les Conditions de Claire*, Chamuel. — Jules Claretie : *L'Accusateur*, Fasquelle.

Poésie. — Richard Schaukal : *Meine Gaerten*, Berlin, Schuster und Loeffler. — Tullio Ortolani : *Canti della Bontà*, Spoleto, Prem. Tip. dell'Umbria. — Stephan Bordèse : *Nouveaux petits poèmes et Poésies diverses*, Lemerre. — René de Planhol : *Poésies*, Lemerre. — Gabriel Vicaire : *Le Clos des Fées*, Lemerre. — Pierre Courtois : *Dans la Paix*, Perrin. — Jean Rémy : *Les Deux Coupes*, Vanier.

Critique. — Emma Boghen Conigliani : *Studi litterari*, Rocca S. Casciano, Licinio Cav. Cappelli, éd. — Charles Felgères : *Essais d'Histoire et de Littérature*, A. Charles. — Adrien Mithouard : *Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté* (avec trois dessins de Maurice Denis et des ornements de Maurice Verneuil), Bruxelles-Paris, Au Spectateur catholique. — Yvanhoé Rambosson : *La Fin de la Vie, étude critique sur dix-sept statuettes d'Henri Bouillon* (avec vingt-quatre reproductions), La Plume.

Sociologie. — F. Appy : *Trois milliards de Français ou la Solution des questions politique, sociale, philanthropique et de population*, Nice, Etablissement littéraire Visconti, et Paris, V. Giard et E. Brière. — Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris : *Comment l'Etat enseigne la morale*, Aux Temps Nouveaux. — Dr Giovani Rossi (Cardine) : *Utopie und Experiment*, uebersetzt von Alfred Sanftleben (Slovak), Zuerich, A. Sanftleben. — Compère-Morel : *La Vérité aux Paysans* (préface de Georges Renard), Lib. de la Revue Socialiste et Bibl. du Parti Ouvrier. — P. Verdad-Lessard : *Du Parti que l'on peut tirer de la Colonisation pour résoudre le problème social*, Nantes, Jules Lessard. — Albert Métin : *Le Socialisme en Angleterre*, Félix Alcan.

Théâtre. — G. Fabius de Champville : *Une Inspection*, monologue, F. de Launay.

Histoire. — *Zeïtoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895* (traduction d'Archag Tchobanian, préface par Victor Bérard), Mercure de France.

Occultisme. — Comte de Faugère : *Création de l'Etre et de la Substance — le Moi humain*, Brioude, A. Watel.

Nouveaux périodiques. — *Le Fouet*, Paris, rue Blanche, 69.

L'imprimeur-Gérant : L. Dennery.
24, rue Chauchat. — Paris

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, PARIS

*M*_____

déclare souscrire un abonnement à _____, *partant du 1er du mois d*_____, *à l'édition* (1)_____ *de* **La revue blanche.**

Adresse : _____

*Le*_____ *1807.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

Éd. ordinaire : France..... 20 fr. (un an) ; 11 fr. (six mois).
— Extérieur.... 25 fr. (un an) ; 13 fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande, 40 fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

Éditions de La revue blanche

1871

ENQUÊTE SUR LA COMMUNE

avec quinze portraits par Félix Vallotton

Un volume in-16 de 180 pages : 1 fr.

LE CRI DE PARIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE DIMANCHE

PRIX : 30 centimes

Paris.....	Un an 15 fr	— Six mois 8 fr	— Trois mois 4 fr
Départements	— 18	— 10	— 5
Étranger....	— 22	— 12	— 6

IMAGES D'APRÈS MALLARMÉ

ALBUM D'EAUX-FORTES PAR MM. SCHNERB ET RIVIÈRE

En vente aux bureaux de *La revue blanche*

Prix : 12 francs

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
de
L'AÉRONAUTIQUE
et des sciences qui s'y rattachent

DIRECTEURS :
Georges RESANÇON et M. de FONVIELLE

Le Numéro : 1 fr.
Un an : 10 fr. — Étranger : 12 fr

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Rue des Grandes-Carrières, 14
PARIS

Téléphone 503-24

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX
Placer sur les Lampes à pétrole, le

PHARE
ARTICULÉ
J. DECOUDUN
FAUBOURG St DENIS, 101 — PARIS

Pour Lampes 8 et 10 lignes Paris 7f75 Province 9f
— 11 et 13 lignes — 10f75 — 12f
Demander le Tarif pour Lampes à Essence et Bougie.

LIRE AU LIT
AVEC LA
VEILLEUSE-PHARE

Métal nickelé.
Lumière de 3 bougies pour 3 centimes d'huile ordinaire par nuit, envoyé avec mèches.
PARIS . . 10f65
ÉTRANGER 11f90
Franco cre mandat-poste.

La Critique

bi-mensuelle

50, boulevard Latour-Maubourg
Paris

Le Numéro : 0 fr. 30

GEORGES BANS
directeur

ARGUS DE LA PRESSE

14, Rue Drouot — PARIS

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, artiste-peintre,
Directeur de la Société de Reproductions artistiques,
9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques,** *9, boulevard Rochechouart,* dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin,** avec une *photographie bonne épreuve.* La phographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. LUGAR, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur LUGAR, *141, boulevard Magenta, Paris.* Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *garantis.* Ecrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

YO-YA-GEZ

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

VOYAGES CIRCULAIRES

et Excursions à Prix réduits

BILLETS D'ALLER et RETOUR : 1° De Paris à Bâle, Lucerne, Zurich, Ragatz, Landquart, Davos-Platz et Coire (via Belfort-Delle ou Belfort-Petite-Croix.

Prix des Billets		1re Classe		2e Classe		Durée de validité du billet
		Fr.	C.	Fr.	C.	
DE PARIS À	BALE et retour et vice versa...	96	»	71	»	60 jours
	LUCERNE et retour et vice versa.	112	»	82	»	
	ZURICH et retour et vice versa.	111	»	82	»	
	RAGATZ et retour sans réciprocité	127	20	93	40	
	LANDQUART et retour — ...	128	40	94	30	
	DAVOS-PLATZ et retour — ...	152	40	110	20	
	COIRE et retour — ...	130	40	95	65	

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

VOYAGE D'EXCURSION AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Avec arrêt facultatif à toutes les gares du parcours

Jusqu'au 15 octobre, il est délivré des billets de voyage d'excursion aux plages de la Bretagne, à prix réduits et moyennant les parcours ci-après :

Le Croisic — Guérande — Saint-Nazaire — Saint-Gildas — Quiberon — Plouharnel — Vannes — Auray — Pontivy — Quiberon — Le Palais (Belle-Isle-en-Mer) — Lorient — Quimperlé — Rosporden — Concarneau — Quimper — Douarnenez — Pont-Aven — Châteaulin

PRIX DES BILLETS : 1re classe . . . **45** fr. — 2e classe. . . **26** fr. (Aller et retour compris)

DURÉE DE VALIDITÉ : **30 JOURS**

La durée de validité de ces billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes consécutives de 15 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 p. 100 du prix initial.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE
DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

EXCURSIONS aux GORGES du TARN

organisées avec le concours de la SOCIÉTÉ DES VOYAGES ÉCONOMIQUES

les 5 Août, 20 Août et 12 Septembre 1907

ITINÉRAIRE : *Paris, Arvant, Murat, Issoire, Ste-Eulalie, Le Tour, Le Rozier, Mauvezin, Montpellier-le-Vieux, Millau, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Paris.*

PRIX DE L'EXCURSION : 1re classe, **200** fr., — 2e classe **145** fr.

Ces prix comprennent : le transport en chemin de fer, la nourriture, le logement, les omnibus, voitures et ânes nécessaires pendant toute la durée du voyage sous la responsabilité de la Société des Voyages Économiques.

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de la Société des Voyages Économiques, 17, rue de Jouvenet (Boulevard et 19, rue Auber).

On peut se procurer des renseignements et des prospectus détaillés au bureau de Paris P.-L.-M., ainsi que dans les bureaux, succursales de cette Compagnie à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

PARIS A LONDRES

Via Rouen, Dieppe et Newhaven

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

4 traversées par jour. — 2 dans chaque sens

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (y compris les Dimanches et Fêtes) et toute l'année

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement)

Billets simples valables 7 jours			Billets d'aller et retour valables 60 jours		
1re classe	2e classe	3e classe	1re classe	2e classe	3e classe
43 fr. 25	32 fr. »	23 fr. 25	72 fr. 75	52 fr. 75	41 fr. 50

Départs de PARIS (Saint-Lazare)... 10 h. matin et 9 h. » soir

Départs de Londres { (London-Bridge) 10 h. — et 9 h. 55 —
{ (Victoria)..... 10 h. — et 9 h. 45 —

[illegible] année n° 1713 — 5 Centimes — [illegible] — 5 Centimes — [illegible]

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

100, rue Richelieu, Paris

DIRECTEUR : Fernand XAU

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Etranger
Un mois...	2 »	2 50	3 50
Trois mois..	5 50	6 »	10 »
Six mois....	10 50	12 »	18 »
Un an... ..	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL

N° du mercredi avec son supplément

Paris et Départements.....	6 »
Etranger, Union postale....	8 »

TARIF DES

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne		La Ligne
Bas 1re page	15 »	Réclames....	7 50
Annonces....	3 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Octave Mirbeau, Paul Adam, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Emile Zola, Catulle Mendès, François Coppée, Séverine, Alphonse Allais, Ernest La Jeunesse, Paul Bourget, Emile Bergerat, Antoine Thouret, Gustave Kahn, Armand Silvestre, Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Marcel Prevost, Joseph Caraguel, Mentor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves, A. Saisay, Paul Bonnetain, Courteline, Rodolphe Darzens, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier, Adolphe Meyer, Auguste Marin, Georges Docquois, Mme Huvelin, Yveling RamBaud, Louis de Robert, Jules Hoche, Jules Hanson, Evariste Maugin, H. Barthélemy, André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Albery, Dr Leguè, Edouard Hubert, Eugène Doré, Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Echiquier, Marcel Prudier, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Algre, F. Ogier, Emile André, J.-A. Natali, E. Malher, Recordman, Louis Lalat, Jacques Finance, Pierre Paul, Lefrancier, F.-A. Stéenackers, James, Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

POUR PARAITRE
A LA FIN DE CE JUILLET

l'enfant malade

PIÈCE EN QUATRE ACTES
de
ROMAIN COOLUS

UN VOLUME GR. IN-16 A 2 FRANCS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
PARIS, RUE LAFFITTE, 1

VIENT DE PARAITRE
en un volume in-18 jésus à 3 fr. 50
CHEZ FÉLIX ALCAN.

Le Socialisme en Angleterre

PAR
ALBERT MÉTIN

S. & B. WEBB
HISTOIRE DU TRADE-UNIONISME

Traduit de l'anglais par **ALBERT MÉTIN**

PARIS
GIARD et BRIÈRE, ÉDITEURS

LE CRI DE PARIS

1er août 1897 8e année TOME XIII. — N° 100

La revue blanche

Jean Roanne	*Les Jolies Bêtes.*
Friedrich Nietzsche	*Nietzsche contre Wagner.*
Gustave Guiches	*Snob* (Fin).
Richard Wagner	*Lettres inédites.*
Charles-Henry Hirsch	*Fragments d'Oriane.*
Léon Blum	*Les Livres.*
Victor Barrucand	*Les Lettres italiennes.*
Gustave Kahn	*Les Poètes.*
Romain Coolus, Alfred Athys	*Notes dramatiques.*

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

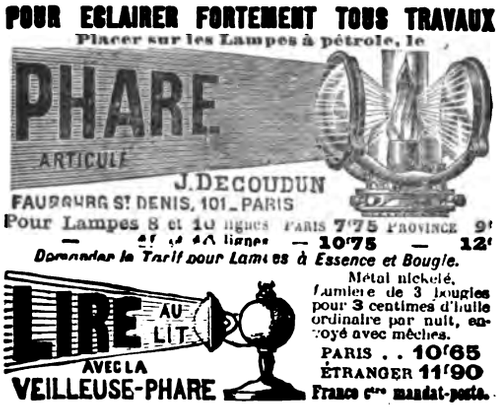
Alexandre Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES DOUZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 110 fr.
N°s 1-5 : 5 fr. l'un ; n°s 6-14 : 2 fr. ; n°s 15-38 : 1 fr. ; n° 39 : 5 fr. ; n°s 40 71 : 0 fr. 60 ; n° 72 : 5 fr. ; n°s 73-86 : 0 fr. 60 ; n°s 87-89 : 5 fr. ; n° 90 : 0 fr. 60 ; n°s 91-100 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX
Placer sur les Lampes à pétrole, le



Métal nickelé, lumière de 3 bougies pour 3 centimes d'huile ordinaire par nuit, envoyé avec mèches.
PARIS . . 10f65
ÉTRANGER 11f90
France c^ne mandat-poste.

PARIS, 1, RUE LAFFITTE
(Envoi franco d'un numéro spécimen contre un timbre de 15 cent.)

LE CRI DE PARIS PARAIT LE VENDREDI

ARGUS DE LA PRESSE
11, Rue Drouot — PARIS

Éditions de La revue blanche

1871
ENQUÊTE SUR LA COMMUNE
avec quinze portraits par Félix Vallotton
Un volume in-16 de 160 pages : 1 fr.

Les Jolies Bêtes

Ma...si non è vero, non *è ben trovato.*

PREMIÈRE PARTIE

I

Joie devant son miroir voyait ceci, disait :

— « Des cheveux paille; des yeux quelconques, bleus peut-être? une grande bouche sur un petit menton, sous un nez franc, ouvert aux nuages; des pommettes kalmoukes; ovale de poire.

Le corps est maigre, la jambe est de coq; le sein tient dans la moitié d'une pelure de citron. Les pieds et les mains sont utiles. »

Non, Joie n'est pas jolie.

Ceux qui l'aimaient, voyaient ainsi : des cheveux d'un invraisemblable blond, d'un blond de lune rose, évanouis aux tempes, pâlis d'argent sur un front débonnaire ; une bouche jamais au repos, frémissante de mille choses douces ou gaies, passagères; un nez agité, petit, droit et fort coquin; des yeux comme de l'eau dans un rayon et dans une brise. Et, par tout le corps, une élasticité naturelle et cultivée à rendre jalouse une femme-serpent de profession.

Et l'on comprenait que la petite Joie eût été épousée pour ses beaux yeux !

Pour ce qui est de son caractère, irrégulier comme sa personne physique, le fond en était gai, le fin fond très triste, ce qui produisait à la surface un déroutant amalgame de mélancolique « gosserie ».

Voilà. Elle était très « gosse ». Pleine d'enthousiasme pour les belles, pour les grandes choses, elle ne prenait presque jamais rien au sérieux; mais lorsque un tel malheur lui arrivait, elle avait l'âme vidée et dénervée pendant des jours entiers. Surtout s'il pleuvait.

Elle était bonne et très dure. Elle était intelligente, sans aucun sens pratique; elle adorait aimer et se détachait douloureusement, rapidement.

Son type de bonheur : un palais merveilleux et un cœur plein d'esprit. Reconnaissant l'impossibilité de cet idéal, elle rêvait : La philanthropie active et sans conviction. Et l'art pour l'art, mais si personnel dans ses manifestations, qu'elle y renonçait presque, quoique remarquablement douée, et sachant bien le métier. Comment trouver une note qui n'existât pas?

En somme, sa nature trop bohême, son humeur trop lunatique la rendaient impropre à donner le bonheur à un mari ou même à un amant.

Pourtant on l'aimait. Seulement on n'était pas heureux, du moins rarement, et « en mosaïque », disait elle.

Joie, à vingt ans, avait épousé Matho. Il était, comme disent excellemment les contes de fées, fort bien fait de sa personne; avec, dans une figure verte, des yeux tumultueux. Comme il faut, sans le coup de pouce mondain, jaloux, colère, bon, tendre, léger, gourmand, paresseux, faible, vaniteux, intelligent et généreux.

Il n'avait aucun des goûts de sa femme et la trouvait fort mal élevée : il la formerait.

Elle le trouvait « pas fini ». Elle le raffinerait.

L'intelligence qui préside à l'attraction des sexes ayant parlé, ils s'épousèrent, se jurant, avec la plus effroyable conviction, une improbable fidélité.

Ils ne firent même aucune restriction mentale, car, étant des fiancés jeunes et sains, vivant toujours ensemble, ils burent avec une avidité mi-voulue, mi-fatale, le poison, bienheureux — mais pas éternellement efficace ! — que Brangaene versa jadis à Iseult et à Tristan.

II

Deux ans, ils vécurent d'amour.

Joie était maigre comme une cigale. Ses yeux étaient enchâssés dans des transparences mauves et bleues, qui les faisaient ressembler à un intérieur de jolie coquille.

Elle avait l'amour légitime en grande estime et conjuguait avec une ardeur admirable par le temps qui court.

Matho délirait en sa compagnie.

Souvent, pourtant, ils étaient très malheureux ; car Joie voulait « finir » Matho, et Matho voulait « ranger » Joie.

Joie et Matho, leurs intimes particularités dehors comme des pointes de canif, se précipitaient l'un sur l'autre, très étonnés de se blesser mutuellement,

Alors c'étaient des désespoirs qui commençaient à une heure quelconque du jour, et qui finissaient en général en un combat nocturne d'un corps à corps rageur.

L'homme et la femme sont bien véritablement ennemis jurés ; ils cherchent toujours à se vaincre l'un l'autre d'une façon ou d'une autre.

III

Joie est assise devant une théière, qui fume sans couvercle. Cœur en suspens, mains honteuses, elle tient, au dessus de la bouillante évaporation, une enveloppe bleue et odorante, qui, naturellement, ne lui est pas adressée.

Joie a décollé la lettre fatale. Joie pleure dessus à faire avec ses mots de vagues dessins japonais. Joie a l'âme pleine de mauvaises ténèbres.

— Celui que j'aime, ne m'aime plus.

Alors, n'est-ce pas? Ce n'est plus la peine de vivre.

Et une violente, irrésistible envie lui vient de chercher un danger, d'aller au devant d'un accident, d'assourdir, dans l'excitation d'un péril, les coups par lesquels ce grand malheur, ce malheur unique au monde démolit toute la maison de son bonheur.

Joie fait atteler les deux chevaux de son mari : ils ont une réputation farouche. Comme elle ne sait pas conduire, elle se voit déjà emballée, versée, fracassée, pourtant pas défigurée.

Elle s'habille, avec l'élégance des dessous, afin que son mari ait un regret en voyant une si jolie petite morte.

Elle part le cœur battant, tragique, se sentant un peu ridicule. Ses yeux s'avancent hors de la tête, d'être attentive malgré son extrême détachement de la vie. Elle est fière, malgré elle, de son premier tournant, et sa peur d'accrocher une grosse charrette qu'elle croise lui donne chaud aux oreilles.

Les rouans procurent à Joie son second désappointement, la ramènent sauve.

Allons, c'est écrit : elle vivra.

IV

Matho, dans le gilet duquel Joie a épanché sa douleur, avec la franchise des âmes qui n'aiment point la gêne, — Matho a couvert sa femme de protestations, de fleurs et de cadeaux.

Deux fois, il est allé la rechercher, car elle a fui l'intolérable conjugaison de l'infidèle.

Elle ne veut pas admettre qu'on puisse aimer ici — et ailleurs.

Et puis, en fait de sentiments, elle est propriétaire dans l'âme :

— Je n'aime pas qu'on boive à même mon cœur.

Elle n'a pas encore appris que, lorsqu'on aime, on doit préférer le bonheur de l'aimé à son bonheur personnel.

Donc, si votre mari aime à courir, offrez-lui une bicyclette. Il n'en reviendra que plus vite vers vous ; sans doute.

Elle n'a pas appris que l'intolérable se supporte comme le reste, et qu'il y a une élégance à bien souffrir.

Il y a bien des choses qu'elle ne sait pas, la petite Joie. Il y en a qu'elle ne saura jamais.

Les maris sont d'excellents instructeurs...

V

Matho trompeur, menteur et infidèle, a enseigné ces qualités à sa femme.

Joie a grimpé sur sa bicyclette.

Joie trompe et ment assez mal; mais elle est admirablement infidèle.

VI

Matho, qui ne perd pas non plus le profit de toutes les leçons, à l'aide d'un petit couteau déluré a ouvert une lettre que Joie, avec une candeur de petite oie, l'a prié de mettre à la poste.

Avec le cynisme — l'inconscience (?) — loquace des femmes, elle dit à une amie de doux projets très machiavéliques. Les termes sont frais et féroces. Une grande clarté d'élocution. L'amour le plus éthéré est d'ailleurs le but de ces machinations compliquées, car, dit-elle, elle a la résolution de commencer par bien nourrir la bête, afin qu'ensuite l'esprit soit libre et point inquété par de bas appétits.

VII

Joie ment comme une pédicure; comme n'importe quel fonctionnaire.

Joie ment avec ardeur, avec fougue, et un entrain qui donnerait des soupçons au plus innocent imbécile.

Aussi son mari, qni n'est ni l'un ni l'autre, la croit-il de point en point.

— Joie, ma petite Joie, jure que tu n'a pas fait « ça » !

— Mais, voyons, béta, jamais de la vie.

— Mais, il t'a embrassée, ce crétin?

Joie ne voit pas dans cet acte une preuve de crétinisme et engage une discussion là-dessus.

— Mais enfin, oui ou non?

— Non!

— Mais, Joie, tu l'aimes, ce voyou, dis?

Indignation de Joie. Voyou? Pourquoi voyou? Qu'est-ce qu'un voyou d'abord? Elle veut chercher dans le dictionnaire : V-V-Vo...

— Non, non; laisse ça! mais, Joie... dis? tu m'aimes, alors?

VIII

A ce moment, une grande révolte monte du cœur aux lèvres de Joie. Toute son indécente gaminerie s'évanouit.

Elle est toute pâle; ses yeux se creusent et foncent; une petite sueur perle sur sa lèvre supérieure.

Et elle regarde avec tristesse son mari — un homme après tout! — parce qu'elle va lui faire mal. A lui qui ne désire que la paix, elle jettera le brandon de la guerre. Matho l'a prise par la main anxieusement.

Il renouvelle sa question, d'une voix plus altérée.

— Joie, tu m'aimes, moi ? dis.

Alors elle se décide.

— Non, Matho. Non, je ne t'aime pas. C'est l'autre que j'aime...

Sa voix est douce et d'une main triste, elle caresse la joue de son mari.

— J'ai menti, vois-tu, pour avoir la paix. Mais maintenant je dis la vérité. J'aime l'autre.

— Et tu as été à lui ?

Ils se parlent à voix basse, bouche à bouche, presque.

— Et tu as été à lui ?

— Oui.

IX

Matho a vu rouge. Il l'a saisie, comme un objet quelconque, comme un verre qu'on va briser, en le jetant contre le mur. Il l'emporte en paquet, monte l'escalier, pousse une porte. Que va-t-il faire ? Est-ce qu'il sait ! Si la fenêtre est ouverte, il la jettera par la fenêtre ? Le lit l'arrête ; il la jette au lit. Brutalement. Et elle gît là, toute ébouriffée, les joues rosées, presque jolie de sans-souci, de défi calme.

Au bord du lit, il s'arcboute sur ses poings et la regarde avec haine.

— Tu m'as trompé ! rugit-il.

— Comme tu m'as trompée, répond-elle.

— Et tu l'aimes, misérable, et tu as été à lui !...

— Comme tu as été à ta maîtresse.

— Dis-moi son nom ! je le veux !

— Ah non, par exemple.

Il ricane.

— Tu me le diras, si je le veux. Je saurai bien te le faire dire

— Et comment ?

— En te battant.

— Je te battrai aussi.

Il se penche encore, lui saisit les poignets, qu'il maintient de ses bras étendus : une insouciante petite crucifiée.

— Le diras-tu ?

— Non !

— Non ?

— Non.

X

Matho bondit. Il ne la tue pas. Il ne la bat pas.

. . . . . .

. . . . . .

contribuer à lui procurer une gloire soudaine sans engager pour cela l'avenir. Les Allemands eux-même n'ont pas d'avenir.

Nous autres antipodes

On se souvient peut-être, du moins parmi mes amis, qu'égaré par quelques erreurs et surestimations je me suis jeté sur le monde moderne, en tout cas rempli d'espérances. Je compris — qui sait sur quelles expériences personnelles? — le pessimisme du XIXe siècle comme symptôme d'une force supérieure de la pensée, d'une abondance plus victorieuse de la vie, telle qu'elle avait été exprimée dans les philosophies de Hume, Kant et Hegel, — je pris l'art tragique comme le plus beau luxe de notre civilisation, comme la façon la plus raffinée, la plus distinguée et la plus dangereuse de la dépenser, mais aussi, en raison de son opulence, comme un luxe qui lui était permis. Je me montrais encore la musique de Wagner comme expression d'une puissance dyonisiaque de l'âme; en elle je croyais entendre le grondement souterrain d'une force primordiale comprimée depuis des siècles et qui enfin éclate à la lumière; peu m'importait d'ailleurs que tout ce qui se nomme aujourd'hui civilisation fût ébranlé par là. On voit en quoi je me suis trompé, on voit également ce que j'ai attribué gratuitement à Wagner et à Schopenhauer — en l'empruntant à moi... Tout art, toute philosophie doivent être considérés, comme appuis de la vie en croissance ou en décadence : ils supposent toujours des souffrances et des souffrants. Mais il y a deux sortes de souffrants : ceux qui souffrent par surabondance de vie, qui veulent un art dyonisiaque et aussi une vision tragique de la vie intérieure et extérieure, — puis ceux qui souffrent par appauvrissement de vie, qui désirent le calme, la paix, une mer lisse, ou bien encore l'état d'ivresse, les convulsions, l'engourdissement de l'art, de la philosophie. Se venger sur la vie même — voilà pour un tel appauvri la plus voluptueuse de toutes les ivresses. A son double besoin Wagner répond aussi bien que Schopenhauer — ils nient la vie et c'est parcequ'ils la nient qu'ils sont mes antipodes. L'être où s'épanouit la vie dans sa plénitude, Dyonisos, l'homme dyonisiaque, ne se plaît pas seulement au spectacle du terrible et du sibyllique, mais il aime le fait terrible en lui-même et tout ce luxe de destruction, de désagrégation, de négation ; pour lui la méchanceté, l'insanité, la laideur sont également permises comme elles apparaissent permises dans la nature, — en conséquence d'une surabondance de forces créatrices et réparatrices qui de tout désert peut faire encore un pays fertile et luxuriant. Inversement, l'homme le plus souffrant, le plus appauvri en force vitale aurait le plus grand besoin de douceur, d'amabilité, de bonté — ce que l'on nomme aujourd'hui humanité — en pensée comme en action, et si possible, d'un Dieu qui serait tout particulièrement un Dieu de malades, un sauveur, et aussi un

Dieu de la logique, de l'intelligibilité de l'existence, rendue compréhensible même pour des idiots — les « libres-penseurs » types, comme les « idéalistes » et les « belles âmes » sont tous des *décadents* (1) — bref une certaine intimité étroite et chaude, bannissant toute crainte qui s'enferme dans l'horizon rétréci de l'optimisme et permet l'abrutissement... De cette façon j'ai appris peu à peu à connaître Epicure, le contraire d'un Grec dyonisiaque, et le Christ qui, en fait, n'est qu'une façon d'Epicure, et qui avec son principe : « Bienheureux ceux qui croient » pousse l'hédonisme aussi loin que possible, jusque par delà toute probité intellectuelle... Si j'ai quelque avance sur tous les psychologues, c'est que je possède un peu plus d'acuité dans ce genre de conclusions, si difficile, si captieux, où l'on commet tant d'erreurs : conclusion de l'œuvre à l'auteur, de l'action à l'acteur, de l'idéal à celui qui en a besoin, de toute façon de penser et d'apprécier au besoin correspondant sous-jacent. A l'égard des artistes en tout genre, je me sers ici de cette distinction capitale : est-ce la haine contre la vie, ou est-ce la surabondance de vie qui est devenue créatrice ? Dans Gœthe, par exemple, la surabondance fut créatrice ; dans Flaubert ce fut la haine : Flaubert, une nouvelle édition de Pascal, mais artiste, ayant comme base cette formule qui était instinct en lui : « *Flaubert est toujours haïssable, l'homme n'est rien, l'œuvre est tout* (2). » Il se torturait quand il composait absolument comme Pascal se torturait quand il pensait — tous deux ressentaient inégoïstement... « Abstraction de moi » — voici le principe de *décadence* (3) fin de la Volonté dans l'art comme dans la morale.

Wagner, apôtre de la chasteté

I

Entre la sensualité et la chasteté, il n'y a pas nécessairement opposition ; tout bon mariage, tout véritable amour de cœur est au-delà d'une telle opposition. Mais en admettant que cette opposition existe réellement, elle n'aura pas, de longtemps, un caractère tragique. Il en devrait être ainsi du moins pour tous les mortels qui, plus enjoués et d'une meilleure venue, sont loin encore de compter cet équilibre instable entre l'ange et la *bête* au nombre des principes contradictoires de l'existence, — les plus fins, les plus clairs, comme Hafis et Gœthe, y ont même vu un attrait de plus... De telles contradictions vous attirent justement vers la vie... D'autre part, il se comprend trop bien que lorsque les infortunés animaux de Circé sont amenés à adorer la chasteté, ils n'en voient et n'en

(1) En français dans le texte.
(2) En français dans le texte.
(3) En français dans le texte.

adorent que l'antithèse, — oh ! avec quels grognements tragiques et quelle ardeur ! on peut se le figurer, — cette antithèse douloureuse et absolument superflue que Richard Wagner, à la fin de sa vie, a voulu incontestablement introduire dans la musique et porter sur la scène. Dans quel but? demandera-t-on, comme de juste.

II

Il ne faut pas non plus laisser de côté cette autre question. Que lui importe vraiment cette « innocence humaine (ah ! si inhumaine) qu'il tient du sol », à ce pauvre diable de Parsifal, ce bon compagnon, enfant de la nature, dont Wagner fait définitivement, par quels moyens insidieux, un catholique? Voyons ! ce Parsifal a-t-il été pris au sérieux en général ? Car, qu'on en ait ri, je suis le dernier à le contester, Gottfried Keller aussi... On aurait souhaité que le Parsifal de Wagner eût été conçu gaîment, qu'il eût été le morceau final et le drame satirique avec lequel le poète tragique Wagner aurait voulu, d'une façon convenable et digne de lui, prendre congé de nous, de lui et avant tout de la tragédie, avec une parodie débordante de la fantaisie la plus folâtre, parodie du tragique lui-même, de tout ce terrible sérieux terrestre, de ces lamentations d'autrefois, parodie d'une forme définitivement vaincue, la contre-Nature de l'idéal ascétique. Parsifal est un rire secret de supériorité, rire sur lui-même, triomphe de son ultime et suprême liberté d'artiste, au-delà même de l'artiste.

Wagner pouvoir rire sur lui-même?... Comme je l'ai dit, on le souhaiterait. Car que serait Parsifal pris au sérieux ? A-t-on réellement besoin (comme on l'a dit expressément à l'encontre de moi) d'y voir « le produit d'une haine folle contre la science, l'esprit et la sensualité », un anathème contre les sens et l'esprit, concentré dans une haine, dans un souffle unique ? Une apostasie et un retour à des idéals obscurantistes, morbides et chrétiens? Et enfin un reniement, un annulement de soi-même de la part d'un artiste qui, jusque-là, avait tendu de toutes ses forces vers le contraire, vers la spiritualisation et la sensualisation suprêmes de son art ? Et non seulement de son art, mais aussi de sa vie? Qu'on se souvienne avec quel enthousiasme pour son époque Wagner marchait sur les traces du philosophe Feuerbach. La parole de Feuerbach, la « saine sensualité », était pour les trente-quatre ans de Wagner, et pour beaucoup d'Allemands — ils s'appelaient la Jeune Allemagne — comme la parole de délivrance. A-t-il définitivement appris des théories contraires? Il semble du moins qu'il ait eu la volonté de les enseigner... La haine de la vie est-elle devenue souveraine en lui comme chez Flaubert ? Car Parsifal est une œuvre de rancune, de vengeance, empoisonneuse secrète qui s'attaque aux principes de la vie, une œuvre mauvaise. — Prêcher la chasteté est une œuvre mauvaise. — Prêcher la chasteté est une provocation à la

contre-nature. Je méprise quiconque ne ressent pas Parsifal comme un attentat contre la morale.

Comment je me détachai de Wagner

I

Cela remonte déjà à l'été de 1876. Je pris congé de Wagner en pleine période des premières *Festspiele*. Je ne supporte rien d'équivoque ; depuis que Wagner était en Allemagne, il condescendait pas à pas à tout ce que je méprise — même à l'antisémitisme... En fait, il était déjà grand temps de me séparer de lui. J'en eus aussitôt la preuve. Wagner, en apparence le grand victorieux, en réalité un *décadent* (1) décrépit et désespéré, s'effondra soudain, irrémédiablement anéanti devant la croix chrétienne. Aucun Allemand devant ce pitoyable spectacle n'a-t-il pas eu d'yeux dans la tête ni de compassion dans le cœur? Ai-je donc été le seul qui ait souffert pour lui? — N'importe, l'événement inattendu me jeta une lumière soudaine sur les lieux que je venais de quitter, et j'eus après coup ce frisson que l'on ressent après avoir couru inconsciemment un terrible danger.

Lorsque je me retrouvai seul, je tremblai ; peu de temps après, je fus malade, plus que malade, las — las par une irrésistible désillusion qui frappait tout ce qui, à nous autres modernes, nous donnait encore de l'enthousiasme, la force dépensée partout à profusion, le travail, l'espérance, la jeunesse, l'amour, las par dégoût de toutes les menteries idéalistiques et de l'émasculation de la conscience, qui ici encore avait eu raison d'un des plus vaillants, las enfin, et pas un peu, par la tristesse d'un impitoyable soupçon — je pressentais que j'allais être maintenant condamné à me défier plus encore, à mépriser plus profondément, à être plus absolument seul que je le fus jamais avant. Car je ne fus jamais avec personne comme avec Richard Wagner... J'étais toujours condamné aux Allemands.

II

Solitaire, maintenant, et me méfiant jalousement de moi-même, je pris alors, non sans colère, parti contre moi-même en faveur de tout ce qui m'était pénible et douloureux : je retrouvai ainsi le chemin de ce pessimisme intrépide qui est le contraire de toutes les hâbleries idéalistiques, et aussi, comme il me semble, le chemin de moi-même — de mon devoir... Ce quelque chose de caché et de dominateur, pour lequel, de longtemps, nous n'avons pas de nom, jusqu'à ce qu'il se manifeste définitivement comme notre devoir, — ce tyran prend en nous une terrible revanche pour toute tentative

(1) En français dans le texte.

que nous faisons de l'éviter, de lui échapper; pour toute décision prématurée, pour tout essai de nous assimiler à ceux avec lesquels nous ne pouvons aller, pour toute activité encore qu'elle soit estimable quand elle nous détourne de notre objet principal, et pour toute vertu même qui voudrait nous protéger contre la dureté de notre responsabilité la plus intime. Maladie est chaque fois notre réponse quand nous voulons douter de notre droit à faire notre devoir, quand nous commençons à vouloir nous en alléger quelque peu. Etrange et terrible en même temps! Cet allégement, il nous faut l'expier bien cruellement! Et si nous voulons après revenir à la santé, il ne nous reste pas de choix : il nous faut supporter une charge plus lourde que jamais nous n'en avions porté.

Epilogue

I

Je me suis souvent demandé si je n'étais pas plus profondément redevable aux années les plus dures de ma vie qu'aux autres. Ce qu'il y a de plus intime en moi m'apprend que l'inévitable considéré de haut et du point de vue d'une Economie supérieure est aussi l'utile en soi — on ne doit pas seulement le supporter, on doit l'aimer... *Amor fati* : telle est la base profonde de ma nature. — Et ne dois-je pas à l'état maladif dans lequel je vis depuis longtemps infiniment plus qu'à ma santé? Je lui dois une santé plus haute, qui est plus forte de tout ce qu'elle ne tue pas. Je lui dois aussi ma philosophie... La grande souffrance seule est l'ultime libératrice de l'esprit, elle enseigne le grand soupçon qui de tout U fait un X, un véritable X, c'est-à-dire que derrière l'avant-dernière lettre elle montre cachée la dernière... Seule la grande souffrance, longue et lente, dans laquelle nous sommes comme brûlés par un feu de bois vert, qui prend son temps pour brûler, nous contraint, nous les philosophes, à monter dans nos dernières retraites et à nous débarrasser de toute confiance, de tout ce bénin, ce voilé, ce doux, ce médiocre, en quoi auparavant peut-être nous faisions consister notre humanité. Je doute qu'une telle souffrance « rende meilleur », mais je sais qu'elle nous rend plus profond... Soit que nous apprenions à lui opposer notre superbe, notre sarcasme, notre force de volonté, comme cet Indien qui, cruellement torturé, s'estime vengé s'il exerce contre son bourreau la méchanceté de sa langue; soit que devant la souffrance nous nous retirions dans le néant, dans l'abandon, dans l'oubli, dans l'effacement muet, inflexible et sourd, du Moi : de ces longues et dangereuses pratiques de domination sur soi-même, on sort un autre homme avec quelques points d'interrogation de plus — et avant tout avec la volonté à l'avenir, de questionner plus, plus profondément, plus sévèrement, plus durement, plus méchamment, plus tranquillement, que jamais jusqu'ici sur terre il n'a été questionné... La

confiance dans la vie a disparu ; la vie elle-même était un problème. Il ne faut pas croire que l'on soit nécessairement devenu pour cela un être ténébreux, un oiseau de nuit ! L'amour même de la vie est encore possible — seulement on aime autrement... c'est l'amour pour une femme qui nous inspire des doutes...

Une chose absolument étrange : derrière un premier goût, nous en avons un autre, — un second goût. De tels abîmes et de l'abîme du grand soupçon, on voit resurgir l'homme avec une vie nouvelle, dépouillé de sa vieille peau, plus chatouilleux, plus méchant, avec une perception plus fine de la joie, avec une langue plus délicate pour toutes les bonnes choses, avec des sens plus joyeux, avec une seconde et plus périlleuse innocence dans la joie ; il réapparaît à la fois plus enfant et cent fois plus raffiné qu'il le fut jamais.

Oh ! maintenant, combien vous répugne la jouissance, la grossière, sourde et obscure jouissance comme la comprennent les jouisseurs, nos « gens cultivés », nos riches et nos gouvernants ! Avec quelle malice prêtons-nous l'oreille à tout ce tam-tam forain au milieu duquel l'homme cultivé et les grandes villes se laissent aujourd'hui violenter par l'art, par le livre, par la musique, qui emploient des philtres spirituels pour les contraindre aux « jouissances spirituelles » ! Combien ces clameurs théâtrales de la passion nous font mal aux oreilles, comme tout le tumulte romantique, le désordre des sens, qui plaît à la populace cultivée, comme toutes ses aspirations vers l'élevé, le sublime, l'amphigourique, comme tout cela nous est devenu étranger ! Non, si nous, les guéris, avons encore besoin d'un art, c'est un art tout autre — enjoué, léger, fugitif, sans inquiétude divine, un art divinement artificiel qui, comme une pure flamme, brûle dans un ciel sans nuages ! Avant tout, un art pour artistes, uniquement pour artistes ! Ensuite nous nous comprenons mieux sur ce qui en constitue la première nécessité : la sérénité, toute sérénité, mes amis !... Il y a quelque chose que nous savons trop bien, nous les savants : oh ! comme nous apprenons désormais à bien oublier, à bien ignorer, comme artistes !... Et quel est notre avenir : on ne nous retrouvera guère, suivant le chemin de ces jeunes Egyptiens qui, la nuit, infestent les temples, embrassent les statues et veulent dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière, tout ce qui pour de bonnes raisons est tenu caché. Non, ce mauvais goût, cette volonté d'atteindre la vérité, « la vérité à tout prix », ces transports d'adolescents dans l'amour de la vérité, nous rebutent, en outre nous sommes trop éprouvés, trop sérieux, trop gais, trop endurcis, trop profonds... Nous ne croyons plus que la vérité demeure la vérité, quand on lui arrache son voile, — nous avons assez vécu à croire cela... aujourd'hui c'est pour nous affaire de convenance qu'on ne veuille pas voir toute chose dans sa nudité, ne pas se trouver présent partout, ne pas tout comprendre ni tout « savoir » (1) *Tout comprendre c'est tout mépriser.* « Est-il

(1) En français dans le texte.

vrai que le bon Dieu soit présent partout ? » demandait une petite fille à sa mère ; « je trouve cela bien inconvenant. » — Avis aux philosophes !... on devrait avoir plus de respect pour la pudeur avec laquelle la nature, derrière des énigmes et des incertitudes confuses, s'est cachée. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a des raisons de ne pas laisser voir ses raisons... Peut-être son nom, pour parler grec, est-il Baubo (1)... Oh! ces Grecs, ils s'y entendaient à vivre ! Pour cela il est nécessaire de s'arrêter vaillamment à la surface, au pli, à la peau, d'adorer l'apparence, de croire aux formes, aux sons, aux paroles, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels — par profondeur...

Et maintenant n'y revenons-nous pas, nous les casse-cous de l'esprit qui avons gravi les cimes les plus hautes et les plus dangereuses de la pensée présente, et avons regardé de là autour de nous et au-dessous de nous ? Ne sommes-nous pas aussi grecs en cela ? adorateurs des formes, des sons, des mots ! Pour cela également ne sommes-nous pas artistes ?...

FRIEDRICH NIETZSCHE

Traduit de l'allemand par H. LASVIGNES

(1) Dans l'hymne orphique à Hécate, la déesse est appelée « Baubo, crapaud femelle ». Les orphiques, à cause de l'analogie de son des noms, avaient assimilé à Hécate la déesse égyptienne *Heke-t* dont l'animal sacré est la grenouille. Le crapaud ou la grenouille, ainsi attribué à Hécate, devint un symbole de lumière nocturne.

Snob [1]

ACTE TROISIÈME

Chez Dangy. Fin de soirée dans l'atelier organisé en salle de spectacle. Petit théâtre au fond. Habits et décolletés sur les rangées de fauteuils. Invités debout. A l'avant-scène, groupe formé par Noizay, Juillan, Rozel, Moussan, Bègles, Lavial, Mesdames de Lieuran, Bègles, Lavial entourent la table de travail de Dangy sur laquelle Noizay est assis près de Rozel. Au moment où la toile se lève, un poète achève le récit d'un drame en mer.

SCÈNE PREMIÈRE

LE POÈTE, *en scène*, LE PUBLIC, *puis* NOIZAY, JUILLAN, ROZEL, MOUSSAN, BÈGLES, LAVIAL, MESDAMES DE LIEURAN, BÈGLES, LAVIAL.

LE POÈTE

Alors, moi ça me fend le cœur,
Ils boulottèrent, dur bifteck,
La chair du vieux Kermansiflec,
Burent à tire-larigot
Le sang salé du matelot...
Et, dans le ciel, les albatros
Gueulaient qu'on leur laissât les os!

Le poète salue dans les bravos et les applaudissements. Il se dirige vers la sortie en serrant les mains qui se tendent vers lui. Exclamations : Charmant! Exquis! Adorable!

NOIZAY, *au poète*

Vous gagnez le large?

LE POÈTE

Oui. Encore une soirée chez les Croix d'Hins...

BÈGLES

Et vous allez leur dire, cher Maître?

LE POÈTE

Une soulographie aux Sandwichs et le Vaisseau le Vengeur...

JUILLAN

Un rien!

SARGÉ

La bluette maritime!

(1) Voir, dans La revue blanche du 15 juillet, les actes I et II.

MADAME DE LIEURAN

Dites-nous le Radeau de la Méduse... pour nous, rien que pour nous...

LE POÈTE, *s'arrachant*

Non, non... je le réserve à vos convives... Dimanche.

LAVIAL

Oh ! Hisse !

LAGNY

Largue la gaffe !

JUILLAN

Bon vent !

(*Le poète disparaît*)

NOIZAY

Et qu'est-ce qu'on lira dans les échos mondains? Hier, ravissante soirée chez M. et madame Dangy...

MADAME DE LA TOUR-LACROIX

Et ce sera vrai, ravissante...

NOIZAY

Duc et duchesse de Malmont, duchesse de Liverpool, lord Rumsdale, Lemmius, l'illustre Lemmius.

MADAME BÈGLES

Le grand astronome...

SARGÉ

Une buse !

(*Exclamations*).

MADAME DE LATOUR-LACROIX

Un causeur charmant, paraît-il.

NOIZAY

Intarissable !

MADAME DE LIEURAN

Allez nous le chercher.

LAGNY

Impossible, il dort.

SARGÉ

A l'Observatoire, il ne dort que d'un œil, mais dans le monde, il y va des deux paupières. Vous savez qu'il a eu une jeunesse terrible ! Il a débuté Place de la Concorde.

LAGNY

Il a même commencé par vendre des lorgnettes...

LAVIAL

Et il a fini par le télescope...

SARGÉ

Naturellement. Le télescope c'est une lorgnette qui a réussi...

SERTEUX, *arrivant et distribuant des saluts.*

J'arrive du banquet. Cinq cents convives !...

MADAME DE LIEURAN

Vous fêtiez le départ du prince...

SERTEUX

Pour Bombay, où il va étudier la peste... Tout le monde disait qu'il n'en reviendrait pas... Un enthousiasme ! Une joie !... Et ici, où en est-on du programme ?

LAGNY

A la fin.

SERTEUX

Jolis numéros ?

LAVIAL

L'Opéra, l'Opéra-Comique...

BÉGLES

Les mandolinistes...

NOIZAY

Toutes les chansons, toutes, toutes... autour de la tour...

JUILLAN

Ça va se gâter. Voilà les amateurs !...

Mouvement vers le piano. Tous regardent.

LAVIAL

Qu'est-ce que c'est !

MOUSSAN, *venant vers eux avec madame Lavial*

Le Meneur ! Le Meneur va nous dire un sonnet !

(*Exclamations*).

NOIZAY, *avec force*

Il ment !

MADAME LAVIAL

Si ! si ! accompagné par Rozel.

MADAME DE LIEURAN

Ah ! de la musique, enfin !

Accords du piano. Chuts discrets. Le Meneur est en scène

LE MENEUR, *annonçant*

Sonnet perfide...

Murmures charmés. Exclamations dans le groupe

LAVIAL

Perfide ! Vous avez entendu ? perfide.

NOIZAY

Le serpent à sonnet...

LE MENEUR, *lisant sur des feuilles d'or*

L'orage,
S'enrage,
Au loin,
Foin...

Le piano couvre la voix de Le Meneur dont on n'aperçoit que les gestes éperdus

BÈGLES

On n'entend rien !

NOIZAY

Qu'importe, pourvu que le geste soit beau !

LAVIAL

Nous sommes indiscrets.

LE MENEUR, *un éclat de voix en lutte contre l'accompagnement*

La brise...
Grise.

Le piano reprend le dessus.

NOIZAY

Si c'est permis !

MADAME LAVIAL

Regardez-le donc. Il plane.

SARGÉ

C'est indécent !

MADAME DE LATOUR-LACROIX

Voulez-vous nos éventails ?

NOIZAY

Il y a des hommes, monsieur.

JUILLAN

Est-il beau !

MOUSSAN

Ganymède !

Le Meneur descend de scène. Bravos, applaudissements. Exclamations. Adorable ! Exquis ! Charmant !

SCÈNE III

HÉLÈNE, NOIZAY, ROZEL, LAVIAL

LAVIAL

A moi la première valse...

NOIZAY

A moi. Il y a promesse de valse...

ROZEL

Pardon, je suis inscrit...

HÉLÈNE, *riant.*

Non, non. Je fais danser. Je ne danse pas. Faites-moi la cour, tous...

LAVIAL

Le mouchoir! Le mouchoir!

HÉLÈNE, *grimpée sur un siège et tenant son mouchoir au-dessus du groupe.*

Allez, sautez les toutous!

TOUS, *sautant et se bousculant*

A moi! A moi! Non, à moi!

HÉLÈNE, *apercevant Dangy qui lui fait signe, descendant vivement*

A personne... Et mes invités? Je me sauve.

LAVIAL

Alors les cigares et l'alcool!

HÉLÈNE, *désignant.*

Voilà le bar.

Ils s'éloignent vers le fond de l'atelier.

SCÈNE IV

HÉLÈNE, DANGY

DANGY, *à sa femme.*

Vous êtes folle, ma chère?

HÉLÈNE

Pourquoi? Parce que je suis gaie?

DANGY

Mais avec quelles façons?

HÉLÈNE

Parce que je ris? Ah! non, ça n'est plus de jeu. Vous n'allez pas me faire de reproches? Je détestais le monde, vous m'avez forcé à l'aimer. Je l'adore. Vous voulez que je le déteste... Ah! je vous en prie, mon cher, sachez ce que vous voulez... Et puis, ça n'est guère le moment. Tenez, je suis bonne fille, moi, c'est vous que cherche Mme de Malmont... allez... allez...

SCÈNE V

DANGY, MADAME DE MALMONT, près d'eux NOIZAY, LAVIAL, ROZEL, puis LA DUCHESSE DE LIVERPOOL, et SARGÉ.

MADAME DE MALMONT, *au mouvement que font les hommes pour jeter leurs cigares*

Je vous en prie, gardez vos cigares.

NOIZAY

Il nous faut un ordre.

MADAME DE MALMONT

J'ordonne. (*A Dangy*) Ah! j'ai à vous parler...

DANGY

Si nous devons avoir une explication... ne vous semble-t-il pas que le moment est mal choisi?

MADAME DE MALMONT

Excellent. La plupart de vos invités sont partis après le concert. Mme Dangy préside au départ des autres et vous voilà débarrassé des dernières poignées de main. Il ne vous reste que quelques couples qui valsent ou flirtent. Notre présence les dérangerait plutôt... Voilà. Je commence par vous dire que la rupture...

DANGY, *vivement*

Oh! la rupture! Mais il ne s'agit pas de rupture. Nous avons suivi tous deux un entraînement... Nous avons été jetés hors de la vie, nous y rentrons...

MADAME DE MALMONT

Soit, cette rentrée dans la vie, je m'empresse de vous dire que je l'admets. Peut-être eût-il été plus chevaleresque de m'en laisser l'initiative... Peu importe. Ce que je désire savoir, et cela, j'y tiens, c'est si les raisons invoquées par vous sont bien celles que vous énoncez dans votre lettre...

DANGY

Absolument.

MADAME DE MALMONT

Souci de la tranquillité dans le ménage, scrupules, remords à l'égard de Mme Dangy... et de mon mari... c'est bien cela?

DANGY

Oui. Je sens que la tranquillité de ma vie est menacée... Oh! s'ils ne s'agissait que de moi... mais le travail m'est devenu difficile... Impossible de se recueillir. Je me demande même, quelquefois, si Hélène ne soupçonne pas... Elle a beaucoup changé...

MADAME DE MALMONT

A son avantage.

DANGY

Vous avez remarqué, n'est-ce pas? J'ai été très surpris de la facilité avec laquelle je lui ai fait accepter cette manière de vivre. Nous sommes, depuis un bon mois, presque étrangers l'un à l'autre, chacun chez soi, et nous ne nous rencontrons guère qu'aux heures des repas. Et puis, la folie subite du monde, une gaieté nerveuse, bruyante, agaçante parfois, tout cela m'inquiète, me donne à réfléchir...

MADAME DE MALMONT

Il y a certainement de quoi.

DANGY

Oui, j'ai des scrupules... des scrupules très pressants, même des remords, si vous voulez. N'exagérons pas. J'ai horreur du drame. Pourtant cette obligation de mentir, de toujours mentir, d'inventer des histoires, de justifier des sorties, d'expliquer des rencontres, ces milles lâchetés me deviennent pénibles, insupportables. Et puis je suis l'ami de votre mari J'ai la plus haute estime pour son caractère. Il m'est véritablement cruel de me sentir inférieur à lui.

MADAME DE MALMONT

Rassurez-vous, mon cher. Vous êtes à égalité... Vous auriez même des avantages qu'il ne songe certes pas à vous disputer...

DANGY

Mais non, il m'a rendu des services, des services mondains. Je n'oublierai jamais que je lui dois mon admission au cercle. Il a été mon parrain. c'est une parenté et j'ai été un filleul terriblement ingrat. Il est brave, loyal, généreux, d'un commerce... Mais je dis donc des choses absurdes... Vous souriez... je vous parais naïf, peut-être même très bête...

MADAME DE MALMONT

Non, mais je vous croyais mieux renseigné... En vérité vous ne me surprenez pas, vous me stupéfiez. Vous me parlez de remords. Mais s'il y a quatre personnes qui puissent en être affranchies, c'est bien nous quatre, j'imagine...

DANGY

Qui ça, nous quatre?

MADAME DE MALMONT

Eh bien, nous quatre, vous, moi, Mme Dangy et mon mari.

LA DUCHESSE DE LIVERPOOL, *entrant au bras de Sargé.*

Une cigarette, mon cher... (*Allumant la cigarette que vient de lui offrir Sargé.*) Je suis sûre que ces messieurs sont de mon avis. Le général est un vieil mazette, n'est-ce pas, Dangy?

SARGÉ

Vous pouvez parler, il n'est plus votre invité...

DANGY

Une baderne...

SARGÉ

Oh! oh! vous exagérez...

LA DUCHESSE

Si... Si...

Ils vont vers le groupe des fumeurs.

MADAME DE MALMONT

Enfin si je fais pour votre femme ce que vous demandez, si je lui rends son mari, j'aurai droit à quelque reconnaissance. Que fera-t-elle pour moi?

DANGY

Je pense bien qu'elle ignorera ce service. Que voulez-vous qu'elle fasse ?

MADAME DE MALMONT

Qu'elle me rende le mien.

DANGY

Qu'elle vous fasse le sacrifice de son flirt ? Mais ça me paraît de toute justice !

MADAME DE MALMONT

Ce n'est pas que j'y tienne beaucoup, beaucoup... seulement j'ai besoin de lui. Je compte passer quelque temps à Florence chez la princesse Woronoff, et je déteste voyager seule... Jusqu'en Italie, je peux me passer du duc, à la rigueur, mais si elle nous emmène dans ses propriétés en Crimée, ça viendra terrible.

DANGY

Combien de temps resterez-vous à Florence ?

MADAME DE MALMONT

Une quinzaine.

DANGY

Eh bien ! laissez-nous-le. Nous vous l'enverrons dans quinze jours. Je m'en charge.

MADAME DE MALMONT

Ah ! Ecoutez, mon cher, j'aime à croire que ceci est de la mystification... ou alors...

DANGY

Mais non... ma parole... Je n'y suis pas... mais pas du tout.

MADAME DE MALMONT

Sérieusement ?...

DANGY

Sérieusement.

MADAME DE MALMONT, *riant.*

Voyons, voyons, vous le grand psychologue ? l'observateur si clairvoyant, l'analyste si subtil !...

DANGY

Je vous en prie.

MADAME DE MALMONT

Oh ! non, mon cher, ça me fait trop de peine. Je ne peux oublier ce que vous avez été pour moi. Non, je ne veux pas vous voir ridicule...

LA DUCHESSE, DE LIVERPOOL, *elle sort accompagnée de Sargé.*

Il n'a pas voulu répéter. Tout vient de là.

SARGÉ

Dangy lui-même l'avait prévenu...

DANGY, *se retournant*

Mais certainement. (*A Mme de Malmont tandis que la duchesse et Sargé s'éloignent*). Non, vous le voyez vous-même, c'est impossible de causer ici. Venez demain, trois heures, chez nous.

MADAME DE MALMONT

Oh! non, non, non. Je vois que vous ne me connaissez pas. Je n'irai jamais plus là-bas... Notre conversation doit être définitive.

DANGY

Eh bien, alors, expliquons-nous, tout de suite et clairement. Vous procédez par insinuations, par sous-entendus que je n'ai pas voulu d'abord approfondir. Mais votre persistance m'oblige à vous demander de parler net. Vous portez sur ma femme une accusation que je ne veux pas qualifier, que je veux encore moins admettre, et si vous refusez de la préciser, je vous opposerai, moi, un démenti respectueux, mais catégorique, le seul que je puisse formuler devant vous...

MADAME DE MALMONT

Pas plus tard qu'hier, une de mes amies m'a conté qu'on avait vu, ces jours derniers, Mme Dangy sortir de chez mon mari... furtivement...

DANGY

Furtivement?

MADAME DE MALMONT

J'ai dit : « de chez mon mari » .. un petit appartement que vous gnorez peut-être... un rez-de-chaussée... tout ce qu'il y a de plus classique... avant la loge du concierge, rue Lincoln...

DANGY, *vivement*

Rue Lincoln? vous dites rue Lincoln?

MADAME DE MALMONT

Dix-huit.

DANGY

Une infamie!...

MADAME DE MALMONT

Ce matin, on m'apportait des orchidées que j'avais remarquées à l'exposition des Tuileries. J'ai voulu consulter le duc. En entrant chez lui, je m'aperçus qu'il dissimulait vivement une feuille dans son buvard. Ce mouvement m'intrigua. Il faut vous dire que, moins confiante que vous, j'avais, depuis quelque temps, pas mal de soupçons... Le reste, vous le devinez. Sous le prétexte d'un ordre à donner, je pus le laisser, un instant, dans la serre où il m'avait accompagnée... Deux minutes suffisaient, n'est-ce pas... pour explorer le buvard...

DANGY

Cette lettre?

[illegible]

[illegible]

MADAME DE MALMONT

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MADAME DE MALMONT

[illegible] à Florence chez la [illegible] Italie. [illegible] ça viendra terrible.

DANGY

Combien de temps resterez-vous à Florence ?

MADAME DE MALMONT

Une quinzaine.

DANGY

Eh bien ! laissez-nous le. Nous vous l'enverrons dans quinze jours. Je m'en charge.

MADAME DE MALMONT

Ah ! Écoutez, mon cher, j'aime à croire que ceci est de la mystification... ou alors...

DANGY

Mais non... ma parole... Je n'y suis pas... mais pas du tout.

MADAME DE MALMONT

Sérieusement ?...

DANGY

Sérieusement.

MADAME DE MALMONT, *riant.*

Voyons, voyons, vous le grand psychologue ? l'observateur si clairvoyant, l'analyste si subtil !...

DANGY

Je vous en prie.

MADAME DE MALMONT

Oh ! non, mon cher, ça me fait trop de peine. Je ne peux oublier ce que vous avez été pour moi. Non, je ne veux pas vous voir ridicule...

LA DUCHESSE DE LIVERPOOL, *elle sort accompagnée de Sargé.*

Il n'a pas voulu répéter. Tout vient de là.

SARGÉ

Dangy lui-même l'avait prévenu.

DANGY, *se retournant*

Mais certainement. (*A Mme de Malmont tandis que la duchesse et Sargé s'éloignent*). Non, vous le voyez vous-même, c'est impossible de causer ici. Venez demain, trois heures, chez nous.

MADAME DE MALMONT

Oh! non, non, non. Je vois que vous ne me connaissez pas. Je n'irai jamais plus là-bas... Notre conversation doit être définitive.

DANGY

Eh bien, alors, expliquons-nous, tout de suite et clairement. Vous procédez par insinuations, par sous-entendus que je n'ai pas voulu d'abord approfondir. Mais votre persistance m'oblige à vous demander de parler net. Vous portez sur ma femme une accusation que je ne veux pas qualifier, que je veux encore moins admettre, et si vous refusez de la préciser, je vous opposerai, moi, un démenti respectueux, mais catégorique, le seul que je puisse formuler devant vous...

MADAME DE MALMONT

Pas plus tard qu'hier, une de mes amies m'a conté qu'on avait vu, ces jours derniers, Mme Dangy sortir de chez mon mari... furtivement...

DANGY

Furtivement?

MADAME DE MALMONT

J'ai dit : « de chez mon mari » .. un petit appartement que vous gnorez peut-être... un rez-de-chaussée... tout ce qu'il y a de plus classique... avant la loge du concierge, rue Lincoln...

DANGY, *vivement*

Rue Lincoln? vous dites rue Lincoln?

MADAME DE MALMONT

Dix-huit.

DANGY

Une infamie!...

MADAME DE MALMONT

Ce matin, on m'apportait des orchidées que j'avais remarquées à l'exposition des Tuileries. J'ai voulu consulter le duc. En entrant chez lui, je m'aperçus qu'il dissimulait vivement une feuille dans son buvard. Ce mouvement m'intrigua. Il faut vous dire que, moins confiante que vous, j'avais, depuis quelque temps, pas mal de soupçons... Le reste, vous le devinez. Sous le prétexte d'un ordre à donner, je pus le laisser, un instant, dans la serre où il m'avait accompagnée... Deux minutes suffisaient, n'est-ce pas... pour explorer le buvard...

DANGY

Cette lettre?

MADAME DE MALMONT

Je l'ai.

DANGY

Chez vous.

MADAME DE MALMONT, *montrant son gant.*

Là. Je l'avais prise pour la rendre à mon mari. Réflexion faite, je crois bien que c'est à vous que je la dois. La voulez-vous ?

DANGY

Non... cette lettre, vous n'avez pas plus le droit de me la donner que je n'ai celui de l'accepter. Elle n'est ni à moi ni à vous.

MADAME DE MALMONT

Oh ! les trésors sont à ceux qui les trouvent. La propriété, c'est le vol. Nous avons les textes pour nous...

DANGY

Vous m'excuserez de n'en pas profiter.

MADAME DE MALMONT, *se levant.*

Soit, je la remettrai à mon mari.

DANGY, *il s'est levé. Ils font quelques pas, l'un à côté de l'autre. A la porte, Dangy s'efface, puis arrêtant, au passage, son domestique Léon.*

Allez me chercher M. Juillan. Il est chez lui, on vous dira qu'il est couché. Vous insisterez.

LÉON

Bien, monsieur.

Tous deux sortent. Dangy et Mme de Malmont ont été longuement suivis du regard par Noizay.

SCÈNE VI

NOIZAY, ROZEL, LAVIAL

NOIZAY

Pas gai, le patron !

ROZEL

De quoi se plaint-il ? Très réussie sa soirée ! Les ambassades, les princes, les ducs, les lettres, les arts. Quoi ? Neurasthénie ? Le duo qui ne passe pas ?

NOIZAY, *haussant les épaules,*

Il s'en fiche un peu du duo ! Tu n'as pas remarqué, là, avec la duchesse. (*Gestes.*) Fini tous deux.

ROZEL

Non ? Et juste au moment où sa femme... Ah ! elle est bien bonne !

NOIZAY

Deux mois qu'ils marchaient... côte à côte... Le double tandem ! Et c'est lui seul qui ramasse la pelle.

ROZEL

Dieu existe !

NOIZAY

Ah ! Il y a un joli livre à faire avec tout ça !

ROZEL

A quel chapitre en es-tu ?

NOIZAY, *riant.*

Non, non, mais j'y pense quelquefois... et je collectionne des titres... Ménage moderne... Académie... (*Sans voir Dangy qui vient de rentrer.*) Ou simplement rue Lincoln... Ah ! Tu l'as voulu, Georges Dangy !...

SCÈNE VII

DANGY, LES MÊMES.

Dangy est entré sans voir le groupe. Brusque arrêt en entendant l'exclamation de Noizay.

DANGY, *se reprenant.*

Ah ça ! vous n'allez pas bientôt filer, vous autres ?

ROZEL

C'est vrai, il doit être des heures folles !

NOIZAY, *regardant sa montre.*

Trois heures !

LAVIAL

C'est l'alouette !

ROZEL

On ferme.

NOIZAY, *serrant la main de Dangy.*

Très bien, votre soirée, mon cher.

DANGY

Vous êtes l'indulgence et l'amitié mêmes.

ROZEL

Tout à fait bien.

LAVIAL

Vous devez êtes très content ?

DANGY, *nerveux.*

Enchanté.

Poignées de main. Dangy les accompagne jusqu'à la porte de l'atelier.

HÉLÈNE, *dans l'éloignement, sans qu'on la voie.*

Ah ! c'est bien de partir les derniers !...

VOIX DIVERSES

Ravis ! Soirée délicieuse ! Merci... Gentils... Au revoir... A bientôt.

On entend les portes se fermer. Le silence s'est fait. Les lampes sont éteintes. Une seule posée sur la table de Dangy reste allumée. La baie de l'atelier encadre les teintes graduées du jour naissant.

SCÈNE VIII

DANGY, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *entrant vivement.*

Qu'est-ce qu'il y a ? vous avez une singulière façon de laisser partir vos invités...

LÉON, *entrant.*

M. Juillan s'habille. Il sera ici dans cinq minutes.

DANGY

Attendez-le en bas. Vous le ferez monter directement.

(*Le domestique sort*)

HÉLÈNE

Juillan ? Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

DANGY, *après avoir fermé la porte.*

Vous êtes la maîtresse de Malmont, (*Mouvement d'Hélène*) Ce n'est pas une question. C'est une affirmation, une accusation. Vous êtes la maîtresse de Malmont. Ne niez pas. Ne protestez pas. Ne m'interrogez même pas.

HÉLÈNE

Mais enfin, je veux savoir...

DANGY, *l'interrompt.*

Vous voulez que je vous dise le lieu de vos rendez-vous. Voulez-vous que je précise ? Un rez-de-chaussée, à droite. Exigez-vous une description ? Vous faut-il d'autres preuves ?

HÉLÈNE

Non.

DANGY

A la bonne heure. Voilà qui supprime toute explication. Cela vaut mieux. Eh bien, nous n'avons pas une minute à perdre. Une séparation s'impose, immédiate, avant tout, à l'instant même...

HÉLÈNE

Je vous préviens que je n'accepte ni le divorce ni la séparation.

DANGY

Vous niez donc ?

HÉLÈNE

Non.

DANGY

Eh bien, alors? Allons, abrégeons... en deux mots...

HÉLÈNE

Non, non, je vous le dis...

DANGY

M'expliquerez-vous pourquoi?

HÉLÈNE

Parce que si nous en sommes là, c'est vous, entendez-vous, c'est vous qui l'avez voulu...

DANGY

Moi?

HÉLÈNE

Oui, vous, vous seul... Oh! vous n'avez pas exigé, pas même souhaité, ni seulement prévu...

DANGY

Et vous m'excusez? Et vous voulez bien m'accorder un certificat de probité? Vous consentez...

HÉLÈNE

Mais laissez-moi donc parler... Cela vous enchantait, cela vous amusait, cela vous flattait que Malmont, le duc de Malmont, me fît la cour. Moi j'en étais humiliée, j'en souffrais. . je voyais le danger... je vous ai prévenu, n'est-ce pas? Je vous ai supplié de m'arracher à ce monde qui devait finir pour nous prendre l'un et l'autre. Comment m'avez-vous reçue? Avec votre esprit, avec vos plaisanteries, avec des sourires et des mots sur mon inexpérience. Vous m'avez rassurée, vous m'avez encouragée...

DANGY

Et vous avez l'audace...

HÉLÈNE

Je veux parler, je veux dire ce que j'ai à dire. Est-ce que vous m'avez jamais aimée, vous qui m'avez refusé même un peu de jalousie, vous qui avez sacrifié mes sentiments les plus chers, mes délicatesses de femme à votre vanité. Ce n'est pas vous qui disiez que Malmont était un galant homme, un homme de goût, que vous étiez fier d'une distinction qu'il ne prodiguait pas?...

DANGY

Oui, c'est moi, parfaitement...

HÉLÈNE

Et maintenant que j'ai suivi vos conseils, vous vous indignez, vous m'injuriez, vous m'accablez. Ah! non, par exemple! Je me révolte, moi aussi...

DANGY

Vous vous révoltez...

HÉLÈNE

Oui, je me révolte. Comment! vous êtes arrivé à me faire aimer ce que je détestais. Vous avez voulu que je sois femme à la mode. Je vous ai obéi. Je me sens plus jolie que jamais. On me dit élégante. J'imite les unes, je suis copiée par les autres. J'ai droit à toutes vos félicitations ..

DANGY

Et de ce que je vous demandais de plaire, c'est-à-dire de faire valoir les qualités que je vous attribuais, de servir nos intérêts que je ne séparais pas, de faciliter nos relations par cette grâce qui est nécessaire, par cette souplesse qui est permise, de ce que je vous demandais, en somme, de faire votre devoir de femme, d'honnête femme du monde, vous ayez conclu que je vous engageais à prendre un amant? Vous êtes folle! folle! folle! Vous avez droit à l excuse de la folie. C'est la seule que vous puissiez invoquer. Et il faut que je vous la reconnaisse, car vous m'avez cru capable d'une infamie...

HÉLÈNE *vivement*

Non! non!

DANGY

De la plus odieuse de toutes et vous n'avez même pas le courage de l'affirmer. Et moi qui ai eu l'ingénuité de vous associer à mon œuvre, à mes projets, à ma vie Non, ça n'est pas possible! Et puis, que vous vous soyez autorisée de prétendus encouragements, prétextes merveilleusement commodes, en vérité, qu'est-ce que cela peut bien me faire? Le fait est là, n'est-ce pas?

HELÈNE

Et vous ne voyez que lui?

DANGY

Absolument que lui.

HÉLÈNE

Et il annule tout un passé d'affection, de dévouement..... car je vous ai aimé, moi, aimé, comme il me semble qu'on n'a jamais aimé.

DANGY

Allons, en voilà assez. Il y a une situation à établir entre nous. Je ne peux vous imposer un départ subit. C'est donc moi qui m'en irai. Je serai parti dans deux heures. Je vous laisse ici le temps nécessaire pour vous assurer d'un appartement.....

HÉLÈNE

Non, non, non! Tout cela est inutile. Nous avons toujours été l'un près de l'autre, nous resterons toujours l'un près de l'autre.....

DANGY

Vous n'acceptez pas de gré, vous accepterez de force, c'est moi qui vous le dis.....

HÉLÈNE

Ni de gré, ni de force. Vous n'avez pas le droit de punir, pas même celui d'accuser.....

DANGY

Pourquoi? Mais parlez donc. Pourquoi?

HÉLÈNE

Parce que vous êtes l'amant de madame de Malmont.

DANGY

Qu'en savez-vous? Qu'est-ce qui vous permet cette accusation? Des preuves! Allons, des preuves... Vous voyez bien? Vous n'en savez rien. Je vous mets au défi de produire quoi que ce soit qui m'oblige à l'aveu. Vous l'ignoreriez même toujours si je ne voulais vous l'apprendre. Eh bien, oui, là, c'est vrai. N'en doutez plus. Sachez-le bien maintenant.

HÉLÈNE

Eh bien, vous avez une maîtresse; moi, j'ai un amant.

DANGY, *prêt à s'élancer sur elle*

Ah!... tu oses me le dire en face?

HÉLÈNE

Tu oses bien, toi...

DANGY

Ah! malheureuse! malheureuse! Mais tu ne sais donc pas ce que tu as fait? Tu ne sais donc pas que tu as brisé ma vie?

HÉLÈNE

Tu as bien brisé la mienne, toi! Quand on a été ce que nous fûmes l'un pour l'autre... il n'y a pas de différence...

DANGY

L'égalité de la faute? Allons donc! Mais vous n'avez même pas droit à cette misérable excuse, puisque vous étiez coupable avant même de savoir si je l'étais...

HÉLÈNE, *vivement*

Non...

DANGY

Et voilà où nous en sommes! après cinq ans d'affection, de luttes, de travail passionné..., après tout ce que nous avons rêvé, espéré, souffert ensemble...

HÉLÈNE

C'est toi qui l'as voulu...

DANGY

C'est vous. C'est vous seule qui, pour vous justifier, osez invoquer je ne sais quels ignobles encouragements... Oui, voilà où nous en sommes! A cette saleté, à cette abomination, à cette honte... à nous mépriser, à nous haïr, à nous séparer enfin, car nous allons

nous séparer, que vous le vouliez ou non, nous allons nous séparer à l'instant même, et pour toujours, c'est moi qui vous en réponds, pour toujours !...

Il se dirige vivement vers la porte.

HÉLÈNE, *affolée, s'avançant vers Jacques et lui barrant le passage*

Jacques ! Jacques ! ça n'est pas vrai ! je te jure que ça n'est pas vrai.

DANGY

Quoi ? Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

HÉLÈNE

Je te le jure. J'ai voulu te faire souffrir parce que je souffrais trop, moi ! Tu m'as dit une chose affreuse. J'ai perdu la tête. J'ai menti. Ça n'est pas vrai. Je ne suis pas sa maîtresse...

DANGY

Vous n'êtes pas allée rue Lincoln ?

HÉLÈNE

Si...

DANGY, *la repoussant.*

Eh bien, alors...

HÉLÈNE, *s'accrochant à lui.*

Mais écoute-moi, je t'en supplie. Jacques... non... ça ne se peut pas... tu ne peux pas refuser de me croire... Je n'ai pas de preuve... Tout est contre moi... mais tu m'entends... Tu m'entends bien, n'est-ce pas ? Je suis innocente... crois-moi... Il faut que tu me croies...

DANGY

Vous mentez...

HÉLÈNE

Ah !

DANGY

Oui, vous mentez. Je refuse de vous croire. Je le refuse absolument. Et puis ça m'est égal. Il n'y a pas à discuter. Vous êtes allée rue Lincoln, on vous a vue. Pour tout Paris, vous êtes la maîtresse de Malmont...

HÉLÈNE

Eh ! qu'est-ce que c'est que Paris ? Qu'est-ce que c'est que le monde à côté de nous deux ! Il n'y a que nous deux et je te jure, je te jure...

DANGY

Taisez-vous donc ! Et vous parlez de mes torts ! Mais j'ai su garder le secret, moi. Je n'ai pas compromis votre dignité, tandis que vous avez fait de moi le personnage qui fait rire, le mari complaisant. Vous n'aviez donc pas d'yeux pour voir les sourires dont on me criblait. Vous n'entendiez pas les blagues habituelles ? Vous ne recueilliez

pas les mots qui pleuvaient sur moi ? Vous m'avez rendu odieusement ridicule, peut-être pire. On me bafouait. On m'insultait, au club, dans le monde, dans les journaux, sans doute, car je n'ai pas tout lu. Et vous le saviez, et, jusque chez moi, ici, tout à l'heure, quelqu'un qui ne me voyait pas, quelqu'un m'a nommé Georges Dangy... ah !

HÉLÈNE

Jacques ! Jacques !

Dangy la repousse violemment et va ouvrir la porte quand Juillan paraît.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JUILLAN

JUILLAN, *entrant vivement*

Eh bien quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

DANGY

Toi ? Ah ! oui, je t'ai fait appeler... Madame t'expliquera.

JUILLAN

Mais non... tu vois bien...

DANGY

Une minute... Donne-moi une minute... Je reviens...

(*Il entre dans sa chambre.*)

SCÈNE X

HÉLÈNE, JUILLAN

JUILLAN

Hélène, voyons, que s'est-il passé ?

HÉLÈNE

Je ne sais pas... J'étais entrée ici... Qu'est-ce que je lui disais... je ne me rappelle plus... Tout de suite, il m'a dit : Malmont... vous comprenez ? Malmont... oh ! c'est affreux ! affreux !...

JUILLAN

Malmont ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

HÉLÈNE

Oui, on m'a vu entrer chez Malmont...

JUILLAN

Chez les Malmont ?

HÉLÈNE

Non, chez lui.

JUILLAN

Vous? Oh!... Mais comment?

HÉLÈNE

Est-ce que je sais? J'étais sûre que Jacques me trompait. J'étais folle. Il me semblait que je courais droit, devant moi, les yeux fermés... oui, j'ai été chez Malmont... oui, c'est vrai... mais je n'ai pas trompé Jacques. Je vous l'affirme, je puis vous donner ma parole d'honnête femme...

JUILLAN

Et vous ne le lui avez pas dit?

HÉLÈNE

Si, mais il n'a pas voulu me croire. Il m'a répondu... l'opinion du monde et que tout Paris le savait... Et pourtant il faut qu'on me croie! c'est atroce! Il y a autre chose que des preuves matérielles... Ça n'est pas possible! Il y a la parole, un cri, je ne sais pas... enfin quelque chose dans la voix, quelque chose qui ne peut pas tromper... Vous me croyez bien?

JUILLAN

Mais oui, ma pauvre Hélène, mais oui, je vous crois, mais comment le convaincre?

HÉLÈNE

Vous, vous seul...

JUILLAN

Comment voulez-vous?

HÉLÈNE

Oui, je sais, il ne peut pas, il ne doit pas comprendre, lui. Mais dites-lui, vous. Dites-lui que je l'aimais plus qu'on ne peut aimer, que j'ai eu seulement tort d'être jalouse de tout ce qui l'approchait, de ses amis, de son art, de son talent, de son succès, de tout, de tout!... Et que je l'aime, que je l'aime plus que ma vie!... Juillan! vous êtes son ami... (*Elle tombe à genoux.*) Je vous en supplie... à genoux... Parlez-lui. Il vous écoutera... Si! si! si...

(*Elle se renverse comme évanouie sur le canapé.*)

JUILLAN

Hélène? Hélène? Je vous en supplie... oui, je lui parlerai... je vous le promets... Rentrez chez vous... dans votre chambre... vous n'aurez pas la force?

Il se lève pour aller sonner.

HÉLÈNE, *le retenant.*

Non, non... j'aurai la force...

Elle se relève.

JUILLAN

Bien sûr?

HÉLÈNE

Oui... voyez. (*Il l'accompagne au moment de sortir*). Vous lui parlerez ?...

JUILLAN

Je vous le promets !

HÉLÈNE, *lui prenant les mains*,

Oui, n'est-ce pas, dites-lui, au moins... dites-lui bien... Ah ! je ne sais pas... je ne sais pas...

Elle le quitte brusquement au moment où Dangy rentre.

SCÈNE XI

JUILLAN, DANGY.

DANGY, *pardessus, chapeau prêt à sortir.*

Je n'ai plus sien à t'apprendre ?

JUILLAN

Rien.

DANGY

Alors voilà. Je demande à ton amitié de rester ici, encore un moment... Quant à moi, je m'en vais. .

JUILLAN

Où ça ?

DANGY

Chez toi où je t'attendrai...

JUILLAN

Voyons, Jacques, tu n'as pas le droit...

DANGY

Comment ? quoi ? Ah ! Je t'en prie...

JUILLAN

Je l'ai entendue. Je t'affirme qu'il n'y a rien...Si je te l'affirme.. oui, je sais, mais moi je certifie qu'il y a des accents qui ne trompent pas...

DANGY

C'est tout ?

JUILLAN

Tu ne vois que l'opinion du monde, toi . Eh, sapristi, c'est absurde, à la fin ! ce sont là des raisons pour lâcher une maîtresse... Ce n'est pas suffisant pour briser une existence.

DANGY

Mais ravi ! Enchanté ! c'est la délivrance ! Enfin ! Enfin ! me voilà libre ! Et bien libre, cette fois ! Et bon voyage ! Je vais retrouver

mes bouquins ! Je vais pouvoir travailler ! ... Quand je m'asseoirai là, je n'aurai plus à craindre l'invasion des raseurs...

JUILLAN

Mon pauvre vieux !

DANGY

Et ce tourbillon de jupes ! et cette voix qui me narguait : « N'oubliez pas, ce soir, dîner chez les Lieuran, opéra, souper, bal costumé bal rose, bal mauve, et garden-party, » et tout un café-concert, un chahut de Moulin-Rouge déchaîné dans mon cerveau... Ah ! Oui que je suis content ! Ah ! Oui !

JUILLAN

Mon pauvre vieux !

DANGY

Ah ! non ! non ! Trouve autre chose.

JUILLAN

Et que diable veux-tu que je trouve ?

DANGY

Sais-tu ce qu'elle a trouvé à me dire, elle, quand je lui parlais de cet écroulement de toute notre existence... de cette mort, pire que la mort : « Vous êtes l'amant de la duchesse, je suis, moi, la maîtresse... » Voilà... Et maintenant qu'on ne m'en parle plus.

Il sort violemment.

JUILLAN, *grand geste désolé.*

Ah ! pauvres enfants !

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Chez les Dangy. Château de Mazeran, près Evreux, l'après-midi, sur la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, SARGÉ

HÉLÈNE

Eh bien, comment trouvez-vous Mazeran ?

SARGÉ

Superbe !... Cédez-le moi.

HÉLÈNE

Demandez-moi, tout de suite, ma vie.

SARGÉ

Mais comment avez-vous eu ça?

HÉLÈNE

Juillan! C'est Juillan qui nous a déniché ce rêve. Il y a déjà huit ans de ça. Nous avons loué à bail, avec promesse de vente ; et vous pensez si nous achetons ! L'affaire doit se conclure aujourd'hui. Jacques veut m'en faire la surprise. Il est d'un mystérieux ! Vous pensez si j'ai l'air d'ignorer!...

SARGÉ

Et vous achetez... pas trop cher ?

HÉLÈNE

Un morceau de pain...

SARGÉ

Ce que je suis tenté de faire comme vous!

HÉLÈNE

Mariez-vous d'abord. Nous vous trouverons ensuite quelque chose tout près.

SARGÉ

Oh! faites donc ça, je vous en prie! Cherchez et trouvez, car j'en ai assez du cercle et des dîners, et des petits amis, et des petites amies! J'en ai ma claque, et j'aspire à l'enterrement dans un trou, fût-il même fort cher!

HÉLÈNE

Mais ça n'est pas l'enterrement! C'est la résurrection! la vraie vie! Vous verrez celle que nous nous sommes faite! Et si elle est bien à nous, celle là! Ah! mon cher, si vous saviez ce que c'est bon, la terre! Ce que ça débarrasse des vilaines choses, et des perfidies, et des trahisons! La sensation de respirer de l'air propre! Figurez-vous ça!

SARGÉ

Et Dangy? Aussi emballé que vous?

HÉLÈNE

Lui?... Vous vous rappelez que nous avons passé quelque temps à Paris, l'hiver dernier, au moment de sa réception à l'Académie?... Eh bien, voulez-vous savoir ses premiers mots, quand nous nous sommes retrouvés après la séance ?... — « Les malles sont prêtes ? Vite, filons. » Et si je l'avais laissé faire, il partait, comme ça, en habit vert et l'épée au côté.

SARGÉ

C'est admirable!

HÉLÈNE

Et il n'y a pas de matin qu'il ne me dise, quand j'entre dans l'atelier où il est en train d'écrire : « Ça va, ça va! Jamais je n'ai mieux

travaillé ! » Oui, n'est-ce pas, vous comprenez, on se lasse de vivre pour les autres... pour des autres qu'on méprise le plus souvent, qu'on déteste même ! Non, c'est vraiment trop bête ! Le cœur finit par se soulever. On se dit qu'il serait bon de vivre pour son pauvre compte. Et l'on file dare, dare, à la cloche de bois, et on va se terrer dans de la verdure. Savez-vous l'effet que ça produit ? On a l'impression d'être sauvé d'un grand naufrage, d'être les Robinsons d'une île qui est bien à vous et où on ne recevra plus que des amis, — ceux qui seront assez dévoués, non plus pour monter au cinquième, mais pour risquer la traversée...

SARGÉ

Et je suis le hardi navigateur ! Bien content, je vous jure, de vous voir heureux !

HÉLÈNE

Vous savez que Juillan nous arrive tout a l'heure ? La voiture est allée le prendre à la gare. Jacques ne vous l'a pas dit ?

SARGÉ

Si... Et le plaisir que j'aurais à le revoir, ce brave Juillan.

HÉLÈNE

Oh ! celui-là ! Et la fête que nous oublions !... Il faut que nous paraissions à Mazeran.

Ils se dirigent vers la sortie. Sargé sort seul. Dangy paraît.

SCÈNE II

DANGY, HÉLÈNE

DANGY

Ah ! toi ! Tiens, lis...

HÉLÈNE

Titre de propriété... Acte de vente... Ah ! c'est signé ?

DANGY

Regarde. J'avais prévenu le propriétaire à l'expiration du bail, il y a huit jours. En réponse, j'ai reçu de lui, une lettre recommandée me donnant rendez-vous chez le notaire. J'en viens, c'est fait...

HÉLÈNE

Et la maison est à nous ?

DANGY

Tout ce qu'il y a de plus à nous.

HÉLÈNE

Et le jardin ? Le parc ? L'herbage qu'il se réservait ? Tout ?

Absolument tout !

HÉLÈNE, *l'embrassant*

Ah! mon chéri! mon chéri! Quel bonheur! Que je suis heureuse! Que je suis heureuse...

DANGY

Et moi donc? Crois-tu qu'on va l'être, heureux!

HÉLÈNE

Tu verras ce que j'en ferai de notre maison! Et moi qui avais si peur qu'elle nous échappât! Il me semblait que nous n'étions pas en sûreté. Maintenant, je sens que plus rien ne peut nous atteindre. Ah! c'est bien la plus grande joie de ma vie! Que je suis heureuse! Jamais je ne te le dirai assez!...

DANGY, *l'embrassant*

Ma chérie! Ma chérie!

HÉLÈNE

Maintenant, viens à Mazeran...

Un domestique remet une carte à Dangy.

DANGY

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie... (*A Hélène.*) Je te rejoins.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que c'est?

DANGY

Rien...

HÉLÈNE

Si...

DANGY

Tu veux savoir. C'est Juillan... Il désire me voir seul...

HÉLÈNE

Pourquoi?

DANGY

Moi non plus...

HÉLÈNE

Enfin ne sois pas longtemps. Ça ne va pas être drôle sans toi. On sera tout triste...

DANGY

Qui ça?

HÉLÈNE

Pas Sargé, bien sûr...

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

DANGY, JUILLAN

Dangy rentre dans la maison et reveint presque aussitôt avec Juillan.

JUILLAN

Tu es seul?

DANGY

Mais oui... Pourquoi?

JUILLAN

Sais-tu qui je viens de rencontrer à la gare?

DANGY

Comment veux-tu?

JUILLAN

Noizay!

DANGY

Noizay! Où allait-il?

JUILLAN

Ici.

DANGY

Chez moi?

JUILLAN

Oui.

DANGY

Oh! ça, c'est fabuleux! C'est le toupet! C'est le cynisme! C'est l'impudence!... Ce drôle, ce polisson qui, sans l'excuse du talent ou de la pauvreté, nous traîne, Hélène et moi, dans les quatre cents pages d'ordures de son livre! (*Gestes approbateurs de Juillan.*) Ce parasite dont l'œuvre est nulle, sans autres reliefs que ceux ramassés sous les tables de travail les mieux fréquentées! Ce faux ami qui, pendant quatre ans, s'est fait notre espion, flairant les bons tuyaux, chapardant nos secrets, l'oreille collée à toutes les portes, l'œil à toutes les serrures! C'est ce répugnant monsieur qui vient chez moi, sans s'annoncer, en joyeux voisin, le vieux camarade de régiment! Et tu ne trouves pas ça stupéfiant, toi? Mais où est-il? Où est-il donc que j'y coure!

JUILLAN

Ne te dérange pas. C'est moi qui y vais.

DANGY, *le retenant*

Où ça?

JUILLAN

Tout près, là... à la petite auberge, « Au rendez-vous des chemins de fer. »

DANGY

Qu'est-ce qu'il y fait?

JUILLAN

Il attend que je vienne, ou plutôt que je ne vienne pas. Tu com. prends, nous avons voyagé dans le même train, sans nous en douter- Rencontre, et fichtre pas drôle pour moi, — à la gare de Lineuil, où ta voiture m'attendait. Il m'a demandé une place. Pas la moindre carriole. Impossible de refuser. Je lui ai fait prévoir un accueil plutôt frais. Il a paru surpris...

DANGY

Merveilleux!

JUILLAN

Bref, il a été convenu, qu'au bout de dix minutes, s'il ne me voyait pas, il s'amenait. Je n'ai que le temps...

DANGY, *le retenant.*

Ah! non, par exemple!

JUILLAN

Tu le reçois?

DANGY

Avec transport!

JUILLAN

Merci du choc. J'aime mieux autre chose. Je ne fais qu'un saut..

DANGY

Non, non, mille fois non!

JUILLAN

C'est absurde. J'ai lu *Ménage moderne* avec autant d'attention que toi. Je t'ai écrit ce que j'en pensais, n'est-ce pas? Noizay est un inconscient...

DANGY

Lui? Un inconscient? Lui qui, dans *Ménage moderne*, écrit que Glagny favorisait les relations de sa femme avec le duc de Lémont pour obtenir le parti des ducs à l'Académie. Il y a des pas sages d'une netteté dans la calomnie! Mais tout le livre, parbleu, c'est bien simple, tout le livre! Ah! ce qu'il m'a fallu de raison, l'hiver dernier, quand ce sale bouquin a paru, ce qu'il m'en a fallu pour m'empêcher d'aller flanquer à ce drôle la correction qu'il méritait!...

JUILLAN

Et ce que tu as bien fait de rester tranquille, de n'accorder que ton mépris! Ah! là! là! Mais c'était l'affichage, le scandale, et pourquoi?

DANGY

Et puis, je ne le pouvais pas. Je n'avais pas le droit de compromettre publiquement celle dont l'innocence ne faisait plus de doute pour moi. La preuve matérielle devait m'échapper, mais la preuve

morale, je l'ai conquise... Au prix de quelles souffrances, de quels sacrifices d'amour-propre, tu le sais... et, d'ailleurs, cela ne regarde que moi seul. Mon scepticisme a désarmé. Mon orgueil de raisonneur a plié bagage. J'ai acquis la certitude... la foi...

JUILLAN

Hélène a-t-elle lu le livre?

DANGY

Je l'ignore. Elle ne m'en a rien dit. Pourtant, elle doit avoir lu, car elle ne m'a jamais parlé de Noizay.

JUILLAN

Mais comment a-t-il publié cette infamie?

DANGY

Il espérait faire échouer mon élection. Serteux, qui a des ailes quand il s'agit d'une gaffe, m'a écrit, là-dessus, une lettre... définitive. Tu comprends. Le manuscrit était remis quand le succès de ma candidature s'annonça tout à coup. Alors, tu vois ça d'ici : désespoir, terreur, supplications, menaces même, à l'éditeur pour le faire renoncer à la publication. Rien n'y fit. Le commerçant tenait son scandale, et tu penses s'il allait le lâcher! — Hein? Comment le trouves-tu, l'inconscient?

JUILLAN

Ignoble! Et tu ferais rudement mieux de l'expédier tout de suite. Laisse-moi faire. Veux-tu? Eh bien, tu as tort. Qu'est-ce que ça va être, cet entretien?

DANGY

Je l'ignore. La chose pénible ou... la gifle...

JUILLAN

Ah! ça, non, tu ne peux pas. La gifle, c'est trop tard. N'oublie pas pourtant qu'il sera chez toi.

DANGY

Par violation de domicile, presque, ce qui, à la rigueur, dispense de toute courtoisie. D'ailleurs, toute discussion est inutile. J'ai arrangé ma vie comme j'ai voulu, n'est-ce pas? Tu le sais, nous sommes heureux, très heureux ici. J'ai payé ma tranquillité assez cher et je ne reconnais à personne le droit de la troubler. Et puis, tiens, je suis enchanté de cette visite. Nous allons enfin liquider ça, une bonne fois pour toutes! Je me suis un peu emballé tout à l'heure. Maintenant je suis calme. Tout va bien. All right! On va causer. (*Le domestique présente une carte à Dangy, qui la regarde un instant. — A Juillan.*) Oh!

JUILLAN

Qu'est-ce que tu as?

DANGY

J'avais oublié son prénom.

JUILLAN

Qui est?

DANGY

Evariste ! Quelle folie !...

JUILLAN

Dis donc, si je filais à Mazeran?

DANGY

C'est ça. Je ne veux pas qu'Hélène soupçonne même cette visite Reste là-bas jusqu'à... (*Regardant sa montre*) cinq heures... et demie.

JUILLAN

Entendu... Et pas de bêtises, hein?

DANGY

Oh ! non...

(*Il va chercher Noizay.*)

SCÈNE IV

DANGY, NOIZAY

(*Ils rentrent ensemble.*)

NOIZAY

Et comment ça va? Trois ans qu'on ne s'est aperçu ! Hein ? comme ça file !... Voyons... (*Le prenant familièrement par l'épaule et le dévisageant.*) Ah ! quelle splendeur !...

DANGY

Et vous donc ! Vous en avez une santé !

NOIZAY

Je me défends... Aurai-je le plaisir de saluer madame Dangy ?

DANGY

Non... non... vous ne verrez pas madame Dangy qui est souffrante.

NOIZAY

Rien de grave?

DANGY

La migraine... Et je vous prierai, moi-même, de vouloir bien m'excuser... car j'ai un rendez-vous... dans un moment...

NOIZAY

Ah! quel contre-temps fâcheux ! Mais je m'incline. Les affaires avant tout.

DANGY

Oh ! ça n'est pas une affaire! Voulez-vous que nous causions ?

NOIZAY

Causons... Ah! auparavant, mon cher, que je vous dise toute mon admiration pour Mazeran. Parlez-moi de ça! Voilà comment j'entends la propriété! Château, grands bois, étang et du pâturage! du pâturage! C'est merveilleux! Et comme je comprends que vous soyez devenu l'amateur de campagne!

DANGY

Le campagnard! Celui qui se lève avec le soleil et se couche fort peu de temps après lui!

NOIZAY

Veinard!

DANGY

Oh! oui, veinard! Voyez-vous, moi, au fond, je n'ai jamais eu le goût de jouer les vieux Parisiens... ces boulevardiers centenaires qui, à l'heure de l'absinthe, pleurent les cafés disparus, évoquent l'ombre du docteur Véron et ressuscitent les mots de l'insupportable Roqueplan! Et croyez-vous que ce ne soit pas quelque chose d'être délivré des Le Meneur, des Rozel, des Moussan, des snobs, des batteurs, et des rosses de la littérature?... Ah! les rosses!...

NOIZAY

A qui le dites-vous!

DANGY

C'est vrai, au fait, vous les connaissez encore mieux que moi, n'est-ce pas?

NOIZAY

Hélas! (*Après une brève pause*) Eh bien, mon cher maître et ami...

DANGY

Oh! non, non! Voulez-vous me faire un plaisir, mon cher Noizay? Gardez-donc le « cher maître » pour votre notaire. Quant à l'ami... le cœur parle... allons-y.

NOIZAY

Eh bien, sans préambules. Voilà. Vous savez que je me présente aux prochaines élections académiques? Je suis candidat au fauteui de Larmier et j'ai l'honneur, mon cher Dangy, de solliciter votre suffrage qui me serait... je n'ai pas besoin de vous le dire... des plus flatteurs...

DANGY

Je suis moi-même très honoré de l'estime en laquelle vous voulez bien tenir mon chétif suffrage et je suis, je vous prie de le croire, très sensible à ce témoignage de considération...

NOIZAY

Mon cher Dangy, je ne pouvais mieux attendre de votre amitié... (*Lui tendant la main.*) Et je vous remercie de tout cœur.

DANGY

Mais c'est la moindre des choses, mon cher! Je voudrais vous exprimer avec plus de force, le regret où je suis, le regret sincère... très vif de ne pouvoir vous accorder ma voix...

NOIZAY

Ah! vous en avez donc disposé?

DANGY

Non... du moins, pas encore...

NOIZAY, *anxieux*

Alors?...

DANGY

Mais... c'est tout comme...

NOIZAY

Pourquoi?

DANGY

Je voterai... peut-être pour Moisson.

NOIZAY

Moisson!... Vous voulez rire?

DANGY

Pas le moins du monde.

NOIZAY

Mais c'est le candidat ridicule! La négation même du talent!

DANGY

Je ne suis pas de votre avis du tout. Moisson a du talent... Du génie? Non... Mais du talent, et surtout ces qualités de tact, de délicatesse que l'Académie prise si fort! Il est la correction même...

NOIZAY

Est-ce à dire?

DANGY

Oh! je ne fais pas la moindre comparaison!

NOIZAY

J'aime à le croire, car, vraiment, Moisson! Non! Ça n'est pas possible! Voyons, Dangy, laissez-moi espérer que votre refus n'est pas définitif?

DANGY

Parole d'honneur.

NOIZAY

Mais enfin, Moisson n'est pas votre ami, tandis que moi...

DANGY

Non, je vous en prie, n'insistez pas.

NOIZAY

Pourtant, camaraderie oblige!... Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on

se connaît, qu'on s'estime et qu'on s'aime, j'ose le dire. Lors même que quelques légers nuages...

DANGY

Des nuages? Quels nuages? Votre livre que vous ne m'avez pas envoyé? Simple oubli qui m'a privé de trois lignes de votre écriture. Un regret, mais pas un grief.

(*Il sonne.*)

NOIZAY

A la bonne heure!

DANGY

Et, puisque nous en parlons de votre livre, voulez-vous que je vous dise mon sentiment?... (*Au domestique qui vient d'entrer.*) Dites à Victor qu'il attelle la petite charrette pour cinq heures un quart.

LE DOMESTIQUE

Faudra-t-il qu'il se tienne prêt?

DANGY

Oui... cinq heures un quart...

NOIZAY

Vous disiez?...

DANGY

Quoi donc?

NOIZAY

Votre sentiment...

DANGY

Ah! oui, votre livre... Oh! c'est pas bon! Oh! Quels ignobles individus que vos personnages!

NOIZAY

Mais je ne me présente pas au fauteuil de Berquin. Et c'est mon droit d'écrivain d'étudier les êtres et de les dépeindre tels qu'il sont ou tels que je les vois.

DANGY

D'accord. Je ne fais pas la critique de votre ouvrage. Je vous signale une tendance à l'horrible qui compromet vos chances... gravement. Oui, mon cher, vos personnages sont bien les coquins les plus bas, les plus répugnants qu'on puisse imaginer. Oh! là! quelle collection! Tous dans le même sac... dans la même poêle! Une friture!

NOIZAY

Friture n'est guère académique!

DANGY

Ça m'est égal. La sauce ne saurait les faire passer. Ce Glagny qui jette sa femme dans les bras du duc de Lémont pour s'assurer,

à l'Académie, le parti des ducs, est-il assez écœurant! Mais c'est la honte des trottoirs! Une terreur de la Villette! La gloire de nos aquariums nationaux!...

NOIZAY

Pardon, pardon...

DANGY

Et votre madame Glagny? Une fille, une gigolette, pas drôle, sinistre, une pierreuse, comme la duchesse est une grue avec des façons de marchande à la toilette... et quant au marquis... c'est celui de Sade, un marquis de Sade qui exercerait dans les massifs des squares, au pied des statues, le profanateur des grands hommes, le satyre des bureaux d'omnibus!...

NOIZAY

Vous les arrangez.

DANGY

C'est comme votre dénouement, cette reprise finale par nécessité, tel un ménage pensionné du bureau de bienfaisance!... Oh! non! non! Ne me dites pas que cela est vrai. Je vous affirme, moi, que c'est artificiel, que c'est du chiqué, du chiqué de pauvre...

NOIZAY

Mais pas du tout, ce ne sont pas des personnages faits de chic. Ce sont des êtres humains, qu'on voit, qu'on rencontre...

DANGY

Au coin d'un bois?

NOIZAY

Sur le boulevard, des Parisiens.

DANGY

D'où çà? De la Glacière? De Ménilmontant?

NOIZAY

Du boulevard, vous dis-je. Je me suis documenté.

DANGY

Pas possible!

NOIZAY

A fond.

DANGY, *se rapprochant*

Et vous les connaissez?

NOIZAY

Comme je vous connais.

DANGY, *posant sa main sur le bras de Noizay*

Alors, nommez-les moi.

NOIZAY

A quoi bon...

DANGY, *très pressant*

N'hésitez pas. Mais si, allez, allez, leurs noms...

NOIZAY, *se dégageant*

Mais ce sont des anonymes !

DANGY

Ah ! très bien ! Vous voyez bien que j'avais raison ! Le roman anonyme ! Vous avez inventé vos types et leur ignominie impliquait une littérature en harmonie avec leur abjection. C'est bien ce que je pensais. Aussi, je me disais en lisant votre livre : « Tiens, le voilà qui patauge dans des ordures... D'abord je vous ai plaint comme d'un accident, d'une chute dans des horreurs. Ensuite la colère m'a gagné, une véritable fureur. Je vous ai injurié : Ah ! le misérable ! le gredin ! »

NOIZAY

La crapule ?

DANGY

L'imbécile ! et toujours par sympathie. Et j'ajoutais : « Il passe à côté d'une action très bien. Il ne la voit pas ! Il ne la fera pas ! » Et vous ne l'avez pas faite !

NOIZAY

Qu'est-ce que vous auriez fait, vous ?

DANGY

Ah ! moi, j'aurais fait Glagny adorant sa femme et... la trompant quand même — cela se voit tous les jours, n'est-ce pas ? — dans une sorte de griserie du succès, dans un vertige ? Et non seulement la trompant, mais la poussant, lui-même, à la faute, par... inexpérience, sans savoir, sans voir le danger. Et le réveil de ces deux êtres faits pour s'aimer, s'aimant même de toutes les forces de leurs cœurs et arrachés l'un de l'autre par une de ces folies barbares de la vie, hein, ce réveil en pleine réalité... qu'est-ce que vous me dites de ça, mon cher confrère ? Et leur stupeur ! leurs souffrances ! leurs déchirements ! c'était de la belle copie, ça ?

NOIZAY

Oui, mais un tout autre point de vue.

DANGY

Oh ! oui, tout autre ! Surtout dans la reprise. Vos Glagny se reprennent, pourquoi ? parce qu'ils ne peuvent vivre matériellement l'un sans l'autre. C'est la question d'argent qui les réunit. Pourquoi, par exemple, n'auraient-ils pas, tout simplement, obéi à la loi d'amour qui les faisait inséparables, à jamais ? Et c'était aussi vrai que la combinaison des intérêts... car, enfin, ce Glagny, le vôtre, est une banale fripouille, vous ne trouvez pas ?

NOIZAY

Peut-être. Mais voilà dix bonnes minutes que vous m'éreintez avec une sympathie qui touche à la tendresse. Ne croyez pas que je

perde une seule de vos paroles. Allez donc jusqu'au bout de vos conseils.

DANGY

J'y vais. J'aurais fait dire encore à Glagny, je lui aurais fait dire : « Je ne peux me faire justicier ! Est-ce que j'ai le droit de refuser à celle qui a supporté avec moi les mauvais jours, sa part complète des jours heureux ? Allons donc ! Nous nous sommes attribué tous les droits, nous autres : la femme doit fidélité et obéissance à son mari, le suivre partout où il voudra... C'est admirable ! Mais quel devoir nous imposons-nous ? Pas le plus léger ! » Eh bien, il soulevait une question, votre *Ménage moderne*. Là, voyez-vous là, était l'intérêt. Et il fallait l'affirmer, cette question, la discuter, — C'est que nous avons la charge morale, la tutelle de celle qui s'est confiée à nous ! Parfaitement ! Il faut que nous la protégions, non pas seulement contre le danger physique, mais contre les mille périls du monde. Il faut savoir la défendre contre les autres et plus encore contre elle-même. C'est le devoir de tous nos instants. Et tant pis pour celui qui n'a pas su comprendre sa responsabilité. Il doit payer ses différences en honnête homme, en beau joueur dont l'attitude découragerait, — du moins il me semble, — la blague du plus déterminé voyou. Il ma donné beaucoup à réfléchir votre livre, et j'en suis arrivé à cette véhémente conclusion que les sentiments exprimés par la voix de votre héros, sont ceux d'un mufle, oui, monsieur, d'un mufle, et j'ajoute... (*Regardant sa montre*). Mais vous n'avez plus que vingt-cinq minutes pour prendre six heures moins le quart.

NOIZAY, *regardant sa montre*.

Vous avancez... de sept minutes. C'est plus qu'il ne m'en faut. pour vous remercier de votre accueil.

DANGY

Il n'y a pas de quoi.

NOIZAY

Et j'ai encore vingt-deux visites à faire ! Bah ! Il faut être philosophe quand on est candidat ! N'est-ce pas ? (*Dangy incline la tête, gravement*). Décidément, mon livre vous a déplu, et je comprends que vous votiez pour Moisson... Puis-je au moins compter sur votre neutralité ?

DANGY, *après un regard.*

Sur ma plus large... indifférence dans toute cette affaire...

NOIZAY

Le mot ne fait rien à la chose.

LE DOMESTIQUE

La voiture est avancée.

SCÈNE V

LES MÊMES, HÉLÈNE

HÉLÈNE, *rentrant vivement.*

Enfin, pourquoi n'es-tu pas... (*Voyant Noizay*) Ah !

NOIZAY, *s'avançant vers elle.*

Madame, je vous présente...

DANGY, *l'arrêtant du geste.*

Vous allez manquer votre train.

NOIZAY

Mes regrets. (*A Dangy*). Et sans adieu.

DANGY

Au contraire.

Noizay sort.

SCÈNE VI

HÉLÈNE, DANGY

DANGY, *allant vers Hélène.*

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais lu le livre de Noizay ? (*Silence d'Hélène*). Allons réponds, réponds-moi donc... (*Hélène, qui s'est approchée, laisse tomber sa tête sur l'épaule de Dangy*) Eh bien, quoi donc, ma pauvre petite, tu pleures. Mais ça n'est rien. Sais-tu ce que c'est ? Un symbole. L'opinion du monde qui vient de me faire visite. Tu as vu comme je l'ai reçue ?... Allons, allons, je ne veux plus que tu pleures...

Rideau

FIN

Lettres inédites de Richard Wagner

[Le directeur du théâtre allemand de Prague, M. Angelo Neumann, a été en correspondance avec Richard Wagner, de 1876 à 1883. Cette correspondance se compose d'environ cent lettres que M. Angelo Neumann se propose de réunir et d'éditer prochainement. Il a bien voulu permettre, par anticipation, la reproduction de quelques-unes de ces lettres.

M. Neumann avait été, avec Auguste Förster, directeur du Stad Théâtre de Leipzig. L'Opéra fit de tels progrès sous cette direction que le maître de Bayreuth s'adressa de confiance à M. Neumann.

Un incident survenu pendant les préparatifs de la représentation de *l'Anneau du Nibelung* provoqua la première lettre. *L'Anneau* devait être représenté pour la première fois à Berlin au Victoria-Théâtre, sous la direction de M. Neumann, lorsque celui-ci apprit que Wagner donnait dans le mouvement antisémite. Wagner, interrogé à ce sujet, lui répondit :]

Bayreuth, 23 février 1881.

Cher ami et protecteur,

Je suis bien loin de participer au mouvement « antisémite ». Je ferai paraître prochainement dans la Gazette de Bayreuth un article (1) le prouvant de telle façon, qu'il sera impossible aux gens intelligents de croire que j'y suis mêlé.

Croyez-moi : quittez Berlin et allez à Londres pendant les mois de mai et de juin. Cependant faites comme vous l'entendrez; c'est votre affaire. Il serait vraiment drôle que notre commune entreprise tombât par suite des absurdités qui fleurissent actuellement à Berlin.

Avoir, par des malentendus stupides, les courtisans et les juifs sur le dos, ce ne doit pourtant pas être la destinée de nos Nibelungs.

Je suis
absolument pour Londres
de suite !

Votre bien dévoué,

RICHARD WAGNER.

—

[On est souvent indécis sur la façon dont il faut interpréter Hagen dans *le Crépuscule des Dieux*. Voilà l'opinion authentique du Maître.]

Pour Seidl (2).

Je suis très content de la démarche lourde de Hagen. Quand, au deuxième acte du *Crépuscule des Dieux*, il se tourne rapidement de Brunnhilde vers Gunther, il doit le faire avec la plus grande vivacité, ce qui de par la démarche lourde, sera d'autant plus hor-

(1) Cet article est reproduit dans les œuvres complètes.
(2) Le célèbre chef d'orchestre allemand.

rible. Ne pas oublier de prendre à partir de cet endroit le mouvement beaucoup plus vite (que la dernière fois). La douleur de Gunther doit éclater d'une façon bien plus terrible. — Hagen se tiendra toujours auprès de lui. Félicitations.

R. WAGNER

—

[On s'occupait en 1881 de bâtir à Berlin un théâtre de Richard Wagner dont la direction devait être remise à Angelo Neumann. Wagner écrit à ce sujet :]

Mais, mon cher et bon ami, pourquoi m'assaillir ainsi ?

Comment puis-je prendre si subitement une aussi importante décision ? J'ai mis vingt ans à fonder Bayreuth parce que de très puissantes considérations m'y poussaient.

Un théâtre Wagner à Berlin ? Rien ne m'aurait été plus facile. On m'en a donné les moyens il y a neuf ans. Mais ce que je voulais faire pour le monde entier, n'était pas praticable là-bas.

Ce que j'ai créé ici, dans la solitude où il faut venir *chez moi*, une fois clairement mis en évidence, pourra se répandre partout. Cette entreprise sera l'œuvre d'un autre. Soyez cet autre. Vous savez que j'ai confiance en vous.

Mais ce sera exclusivement votre affaire ; je ne puis y participer qu'en vous cédant mes œuvres et en vous donnant la préférence sur tout autre.

Il ne vous faut pas mon argent, mais mon nom ? Comme je vous donne mes œuvres vous donnez aussi à votre théâtre mon nom, mais à l'exclusion de toute question d'autre intérêt. Il faut que Berlin soit *votre* entreprise et non la *mienne*. C'est encore bien plus nécessaire si pour la fondation de ce théâtre vous vous entendez avec une autre Société artistique, ce qui me paraît fort juste comme idée commerciale, mais ce qui empêche absolument ma participation.

Très cher ami, si vous ne pouvez pas arriver à faire un théâtre Wagner pur, ce que je crois réellement très difficile, renoncez-y plutôt tout à fait.

Parsifal ne peut se jouer autre part qu'à Bayreuth, pour des raisons particulières qui parurent si fortes à mon auguste protecteur le roi de Bavière, qu'il renonça à une reprise des représentations de Bayreuth sur le théâtre de Munich. Comment pourrais-je, après cela, accepter votre proposition pour *Parsifal ?* Je ne puis plus le laisser jouer sur un autre théâtre, à moins que l'on ne fonde un véritable théâtre Wagner, un « théâtre de sacre » qui, en se propageant, répande dans le monde, entièrement et fidèlement, ce que j'ai fait sur mon théâtre de Bayreuth.

Tenons-nous en à cette idée, et le jour viendra peut-être où je remettrai *Parsifal* non à un théâtre de cour ou à un théâtre municipal, mais à une tournée Wagner.

Recevez encore tous mes remerciments pour votre acquiescement

si prompt et aimable à ma demande d'une avance. — Dès demain vous aurez la lettre pour le ministre Ferry.

Ne soyez pas fâché de mes avis, mais soyez plutôt content, alors tout ira bien.

Je vous salue de tout cœur.

Votre tout dévoué,

RICHARD WAGNER.

Bayreuth, 16 octobre 1881.

—

[En janvier 1882 Wagner était avec sa famille à Palerme.

Il ne désirait pas qu'on jouât *Tristan et Yseult*, « œuvre problématique », selon lui, sans sa participation personnelle. Plus tard cependant il céda aux demandes pressantes d'Angelo Neumann et lorsque le succès lui fut signalé, il lui écrivit la lettre suivante :]

Palerme, 16 janvier 1882,
Hôtel des Palmes.

Excellent ami et protecteur,

J'ai trouvé bien aimable de votre part de m'avoir annoncé le bon résultat de *Tristan* sur votre théâtre; mais, que pouvais-je vous répondre? M'aviez-vous adressé une seule question? Par contre, une question que, moi, je me posais, ne fut pas prononcée et resta donc sans réponse; c'est que moi-même je serais bien embarrassé d'y répondre. Vous savez que je ne voulais pas faire représenter cette œuvre problématique sans m'en occuper moi-même. Voilà qu'elle a réussi sans moi et cela m'étonne. Eh bien! bonne chance! Certes, je devine dans Seidl un talent caché auquel il ne faudra qu'un peu plus de chaleur pour étonner même moi. C'est pourquoi je vous prie de lui céder, dans l'intérêt de l'œuvre tout entière, plus de pouvoir (même pour la mise en scène) qu'il n'en revient d'habitude aux chefs d'orchestre. *Car voilà la chose principale qu'il a apprise de moi.*

Comme je suis toujours souffrant, et que j'ai besoin de repos, je n'ai pas encore eu le temps de répondre au directeur du théâtre de Kœnigsberg. Il va sans dire que je ne peux lui donner qu'une réponse négative. Je vous croyais, après nos derniers arrangements, parfaitement assuré que je ne donnerais pas d'autres droits de représentation pour *l'Anneau du Nibelung*, du moins aussi longtemps que durera l'entreprise difficultueuse pour laquelle nous nous sommes entendus. (L'affaire de Francfort a été faite avant notre traité.) Je crois la signature que vous désirez absolument superflue, mais pour vous tranquilliser entièrement, vous la trouverez ci-jointe.

Soyez assuré, aussi, de tout mon appui pour Londres.

Quant à Paris, vraiment, je désirerais vous voir abandonner cette affaire. Je ne comprends pas comment j'ai pu vous écouter pour cela.

Si vous n'aviez eu déjà des dépenses à faire, ou si je savais que vous puissiez vous dédommager de vos frais, je vous prierais sérieusement d'annuler notre traité.

De mon côté, j'annoncerais à la « Commission d'auteurs dramatiques » dont je suis membre, que, une fois pour toutes, je refuse mon autorisation à la représentation de mes œuvres, dans quelque langue que ce soit. Vous êtes trop jeune, et malgré tout, vous n'avez pas assez d'expérience pour bien comprendre ce que sont mes relations avec ce centre arrogant de culture qu'est Paris. Pour ma part, j'en suis dégoûté, rien que d'y penser.

Je crains que vous ne soyez de mon avis qu'après une expérience désagréable.

Contentez-vous, cher ami, de ce léger signe de vie, et que cette prière vous dise tout !

Tous mes compliments à Seidl et à son excellente garde.

Votre bien dévoué,

RICHARD WAGNER

P. c. c.

ALFRED KAISER

Fragments d'Oriane

A mon cher Gabriel Fabre.

IL ÉTAIT UNE FLEUR...

— Il m'a quittée, ô bon berger, malgré mes pleurs.

— Il était une fleur entre toutes les fleurs...
Une fleur bleue...
On la trouvait près des fontaines.
Un baiser la fanait. Elle avait la couleur
Douce de tes grands yeux, et le parfum du miel
Que jadis les marchands rapportaient d'Orient,
Dans des boîtes d'ivoire incrusté de santal,
Avec des huiles pour guérir, et des essences.
Les filles la cueillaient pour garder leurs amants,
Car les vieilles contaient qu'une reine ancienne
Souffrant d'amour déçue avait guéri son cœur
Au souffle qui montait des guirlandes de ciel
Que, fleur à fleur et soupirante, elle tressait.

On ne croit plus aux bons récits de mon enfance;
L'espoir s'en va; le bien s'oublie; on fait le mal...
L'heure en lambeaux entoure d'ombre les cyprès!

Toi qui pleures d'aimer, cherche autour de la source,
Entre les joncs, parmi les feuilles et la mousse,
La fleur de grâce à qui les vierges amoureuses
Se confiaient avec des baisers et des larmes.
Que la ronce et l'ortie épargnent tes pieds nus!
Qu'un souvenir de rose embaume ta présence!
Que la voix de ton âme enchante le silence
Des nuits, en murmurant des paroles heureuses,
Et que ta foi survive au malheur advenu.

Si la fleur idéale est morte avec son charme,
Coupe la tige sèche et le calice pâle,
Et crois en elle..... Et si, pétale par pétale,
La pluie avec le vent d'hiver l'ont déchirée,
Comme le Temps la vie et les jours de l'année,
Que ton geste pieux rassemble ses reliques.

Si rien n'est plus, qu'un peu de neige sur la terre,
Couvrant sa pauvreté d'un manteau de lumière,
Crois pourtant, et la fleur dont la vertu magique
Faisait naître l'espoir des cendres du bonheur,
Revivra pour toi seule au profond de ton cœur.

CHANSON MAUVAISE

Cueille les aubépines,
L'hiver a trépassé.
Elle était la plus belle...
L'agneau pascal brodé de fils d'or sur l'étole :
Les anges bleus chantent pour elle.

Cueille le romarin,
L'avril brillant est né.
Les nuages s'en vont...
L'anneau d'argent, la robe blanche et le voile blanc :
Son fiancé la baise au front.

Cueille les doigts-de-morts,
Les œillets sont fanés.
On a cloué la bière...
La croix et les cinq plaies saignant sur la bannière :
Les hommes noirs creusent la terre.

Cueille les asphodèles,
Les lauriers sont coupés.
Jésus, la Sainte Vierge,
Le cercueil et le drap, l'eau bénite et les cierges :
Les anges lui ont mis des ailes.

MON CŒUR S'OUVRE...

Mon cœur s'ouvre comme un calice à la rosée.
Il semble qu'une main sur mon front s'est posée,
Plus légère qu'une aile, et tout au fond de moi
Je me sens toute heureuse obéir à des voix
Qui me firent pleurer les mortes avec vous,
Et qui me font sourire à des mots caressants.
Je n'ose les redire : ils me laissent troublée,
Car ils ont d'étranges musiques et sont doux,
Car ils dressent, au lieu de ma peine en allée,
Le clair mirage d'un bonheur que je pressens.

— Ah, parle encor, parle longtemps, l'heure est bénie !
Ta parole en coulant comme une huile de palme
Sur des blessures qui ne devaient pas guérir,
En a fermé les plus profondes dans nos âmes.
A sa douceur, toute tristesse évanouie
Cède à l'ancienne joie où naissaient nos désirs.
Leur foule revenue à ta voix nous convie
Comme autrefois, et nous tendons nos mains ouvertes,
Jaloux d'y recevoir l'offrande que la vie
Mûrit pour ceux qui l'aiment :
dans les feuilles vertes,
Les fruits de pourpre et ceux que colore un sang d'or ;
La transparence des agates où s'éveillent
De mobiles clartés dans de l'ombre qui dort ;
— Dans les insectes, pareils à des pierreries :
Les libellules d'émeraude, les abeilles,
Qui sont des topazes, et les lourds scarabées,
Eclatants comme des saphirs ; — dans la féerie
Eternelle de l'eau : dans les sources jaillies ;
Les fontaines au fond des grottes scintillantes ;
Les chutes que l'on voit, d'arc-en-ciel couronnées,
Ruisseler de rocher en roc ; dans les eaux lentes
Qui suivent en chantant l'inclinaison des plaines ;
Les golfes bleus qui bercent des îles lointaines !
Et dans la floraison d'anémones pâlies,
De coraux rutilants et noirs, de varechs glauques ;
Dans les perles, la nacre laiteuse des conques,
Le vol des grands oiseaux, si large, qu'ils projettent
Une ombre sur la mer ; — dans la splendeur des fêtes
Perpétuelles, que le ciel donne à la terre ;
— Dans l'oraison des bois palpitants, la lumière
Que les vieilles forêts retiennent au fond d'elles ;
— Dans l'infini prolongement des déserts plats
Où l'oasis paraît un point, et où le pas
Des longues caravanes soulève les sables :
— Dans les plateaux glacés, les marais à l'haleine
Tiède, soufflant la fièvre qui donne des songes ;
— Dans les pics et les lacs immobiles, où plongent,
Blocs d'azur dans l'azur, les cîmes souveraines !...

J'IRAIS CUEILLIR...

— J'irais cueillir les fruits plus doux que le baiser
Des vierges, et les fleurs plus tendres que leurs yeux...
Et j'irais, parmi les délices du verger
Dont naguère on me fit un conte merveilleux ·

Il y a cent terrasses dont chacune inspire
Une volupté différente, et toutes ont
Un charme plus puissant que le penchant du cœur :
Il y a celle où dort, dans l'espoir du sourire
Qui doit la délivrer du sommeil, l'Illusion,
L'Illusion que tous les faibles ont aimée,
Dont la robe, filée au fuseau du Bonheur.
Mêle à l'ombre des nuits les nacres de l'aurore ;
Il y a la terrasse de jaspe, embaumée
Par les souffles de l'Orient ; et celle encore
Où le silence est tel qu'on entend la lumière
Flotter ; celle des danses, qui est de cristal :
On y voit toutes les images de l'amour ;
Sur une autre, on est si loin de toute la terre
Qu'on surprend un écho des musiques du ciel ;
Une surtout, qui est d'ivoire, avec des vasques
D'ambre odorante et claire, où coule une eau toujours
Parfumée, avec des bassins d'albâtre où vivent
Des poissons bleus, parmi la souplesse des algues
De mer,... une, surtout, est si calme qu'on rêve
D'y suivre au fil du temps toute sa destinée...

Et j'en sais d'autres... Elles sont mystérieuses :
On y entend les chants d'invisibles sirènes ;
On y voit galoper des troupeaux de licornes,
Et le Cheval d'azur aux ailes lumineuses,
Et la Chimère d'or et de feu couronnée
Qui est plus vieille que le monde et toujours jeune !...

J'irais même sur la terrasse supérieure
Qui supporte d'immenses jardins : on y trouve
Les fruits où dort la froide clarté de la lune,
Et qui empruntent la saveur que l'on préfère ;
Et il y a des nuits si câlines d'amour
Que l'ombre y garde un peu de la blondeur du jour...

Ah, j'irais par de telles nuits, tenter l'épreuve
De ces enchantements, qu'ils n'égaleraient pas
Mon bonheur d'avoir vu, aux pleurs que tu versas,
Renaître à la pitié ton âme consolée
Et ta beauté renaître, à mes yeux dévoilée !

LA JETEUSE DE SORT

Tiens, cette fleur ! Elle est la reine des marais...
Elle guérit la lèpre et se nourrit de frai...
Les crapauds lourds, qui sont des âmes, l'ont baisée !

Les aulnes et les feux-follets l'ont courtisée !
Les cygnes sont moins blancs et les touffes de thym
Ni les roses de mai, n'égalent son parfum...
Prends donc !
— Ah, pauvre femme !
— Et toi, beau damoisel,
Veux-tu savoir pourquoi le pain pétri de fiel
De couleuvre, et qu'on cuit pendant la lune rousse,
Fait parler les muets ? Pourquoi l'herbe qui pousse
Les nuits de gel, et qui se fourche, a la vertu,
Mêlée au sang de coq, de rajeunir ? Veux-tu,
Comme un psylle, savoir endormir les brucolaques,
L'aspiole et les vampires dont les ailes claquent ?
Savoir le signe et les sept mots pour faire l'or ?
Le sens du nombre 3 ? Voir ton visage mort ?
Connaître l'avenir et l'enfer qui rougeoie ?
Voir souffrir qui tu hais et te pâmer de joie !
Veux-tu... ? — Prends cette fleur, et garde-la cent ans !

Je sais la cause des malheurs... et je surprends
Les messages de mort charriés par l'orage !
J'ai veillé des pendus pour enfermer leur rage
Dans des flacons d'onyx, avec les œufs d'aspic
Qui rendent fou ! J'ai pris des venins, et le suc
Des iris noirs et des mandragores qui pleurent,
Pour faire, avec du lait de licorne, des philtres !

. . . . . .

CHARLES-HENRY HIRSCH

Les Livres

ROMAIN COOLUS : *L'Enfant malade*

Je ne prétends plus donner autre chose sur l'*Enfant Malade* que ma réflexion attentive de spectateur et de lecteur. Ce qu'il y a de plus rare et de plus émouvant dans ce drame, c'est qu'au lieu de nouer et de résoudre une difficulté de mœurs, il agite un problème de morale. Ce problème est fortement posé par l'action, animé par des personnages cohérents et vraisemblables, et, si j'incline, comme l'auteur, à le juger insoluble, je voudrais profiter d'un concours si favorable pour m'y arrêter après lui.

L'idée qui a inspiré le drame de Coolus est forte et doit sembler claire. Sans doute aucun lecteur ne s'y est mépris. Mais une pièce de théâtre est un organisme délicat, aisément faussé par les hasards de la scène ou les préjugés du public, de sorte que beaucoup de spectateurs et de critiques ont inexactement compris celle-ci. Certains, se méprenant à un titre qui, en effet, pouvait égarer, ont applaudi, dans *l'Enfant Malade*, une œuvre misogyne, ont cru sentir dans ce drame apitoyé et presque trop tendre, une volonté de peindre et de rabaisser l'éternelle jalousie que nourrit l'amour contre l'esprit, la haine involontaire de la femme contre la pensée. Il est vrai qu'au premier acte, Jean pense et s'exprime ainsi. Mais tous le progrès du personnage de Jean, n'est-ce pas d'avancer chaque jour en abandon et en tendresse? Est-ce qu'il ne finit pas par comprendre la passion, par la désirer, par la *préférer*? Au dénoûment, ne donnerait-il pas toute sa science, toute son intelligence pour un moment de passion forte et vraie? Comment dès lors a-t-on pu vouloir voir, dans *l'Enfant Malade*, l'amère revanche d'un intellectuel?

D'autres ont dit, et parmi ceux-ci on est surpris de compter M. Lugné-Poé, qui nous a donné d'autres surprises depuis lors: Toute la pièce est entre Jean, Henri et Germaine, entre le mari, la femme et l'amant. M. Coolus a voulu nous montrer une fois de plus le mari dernier modèle, le mari des morales nouvelles et des esthétiques à la mode, le mari qui laisse partir et qui au besoin conseille de partir, le mari indulgent, intelligent, indifférent, encourageant. On a cité *le Ménage Brésile* et le 3e acte de *Raphaël*. Et dans cette opinion, on a objecté avec une grande justesse que la pièce étant achevée quand Germaine part, ou tout au moins quand elle revient, la scène finale était déconcertante et obscure. Sans doute, mais le vrai sujet de la pièce est ailleurs. Il fallait se persuader que l'aventure de Germaine et d'Henri n'est pas le fond et la fin de l'œuvre, mais simplement un incident, une péripétie. C'est une

aventure importante, caractéristique, qui nous permet de pénétrer plus à fond dans les personnages de Jean et de Germaine, les seuls essentiels. Mais ce n'est pas toute la pièce. Pour soutenir cette interprétation il faudrait supprimer deux actes entiers, le premier et le quatrième. C'est trop demander.

Qu'a donc voulu montrer Coolus ? Ceci : que la femme et l'homme sont deux êtres profondément, essentiellement différents, qui ne sont régis ni par les mêmes lois, ni par les mêmes nécessités psychologiques, qu'en particulier certains caractères d'homme, comme celui de Jean, certaines natures de femme, comme celle de Germaine, sont inconciliables, antithétiques, et que leur union ne peut pas, ne pourra jamais, créer de la paix et du bonheur. Jean et Germaine ne sont pourtant pas des caractères extrêmes, singuliers ou rares. Jean est un homme tranquille, aimant la conversation, sensible aux camaraderies, capable d'affection, de pitié et de dévoûment, mais qui n'a jamais aimé et n'a jamais désiré l'amour. Germaine n'est nullement une malade, ou du moins, comme le dit Coolus, c'est « la malade normale », dont le mal est inné et atavique. C'est la femme passionnée, non pas amoureuse des hommes, mais amoureuse de l'amour, la femme à qui les soins, l'adoration, la passion — et la passion qu'elle inspire plutôt que la passion qu'elle ressent — sont aussi nécessaires que la chaleur ou la nourriture. Quoi qu'on en puisse penser, il y a beaucoup de Germaine. Je dirai même qu'il n'y a peut-être pas une femme qui ne soit Germaine à de certains moments de sa vie ou par quelques exigences de son cœur. Voilà donc deux personnages exacts, fréquents et presque ordinaires. Eh bien ! leur vie commune ne sera jamais, *nécessairement*, que discorde et souffrance. Tous deux aiment le bonheur, le veulent, le cherchent. Mais la Fatalité agira toujours avec eux comme ces oracles antiques qui prévoyaient, qui escomptaient, comme une cause, la crédulité ou la défiance du questionneur. Le malentendu fatal triomphera toujours de leurs volontés.

Ils ont été unis par les plus favorables circonstances. Germaine aime Jean, et Jean voudrait aimer Germaine. Cependant, au bout de huit mois, les voici défiants, presque hostiles. Germaine a déjà renoncé à faire naître chez Jean l'amour absent. Jean a déjà accepté l'idée que Germaine pourrait le quitter, vivre ailleurs, vivre avec un autre. Germaine part alors avec Henri, et encore une fois ce départ n'est pas le sujet, le but de la pièce, mais seulement un épisode, une péripétie, un exemple. Germaine et Jean sont séparés. Désormais, ils pourront se regretter et s'aimer, car ils peuvent bien s'aimer dès qu'ils ne vivent plus l'un près de l'autre. C'est dans le détail de l'existence, dans les menus propos, dans les gestes, dans l'accent des voix que naît et que se révèle le malentendu, l'invincible *différence* qui divisaient, après tant d'autres, Germaine et Jean. Mais leur mémoire, ne leur montre plus qu'une vie simplifiée, dont les grands courants, les grandes

circonstances semblent, au contraire, se disposer pour le bonheur. Ils se retrouvent, ils se réunissent, ils croient s'aimer. N'ont-ils pas le droit de penser que l'expérience aura servi, qu'ils vont se retrouver, avec une bonne volonté mieux avertie et vraiment cordiale, l'un plus aimant et plus attentif, l'autre plus souple et plus confiante? Cette joie de se revoir, après une douloureuse absence, n'est-ce pas la plate-forme enfin aplanie où pourra s'asseoir leur bonheur fragile, encore timide, mais si anxieux de vivre et de grandir? Non, la nécessité est plus forte. Et ainsi s'explique, ainsi s'impose la poignante scène qui conclut l'ouvrage et la phrase désolée qui l'achève. Enfin! nous nous aimons, ce sera notre force, peut-être un jour nous comprendrons-nous.

On voit donc à quel point la scène finale, où certains ont voulu voir une outrance, un paradoxe, ou du moins un luxe, était la conclusion nécessaire de l'ouvrage. Elle seule le complète, l'explique, le justifie. Il ne s'agissait pas en effet de faire accepter et applaudir la générosité exceptionnelle d'un mari trompé, mais bien moderne. Il fallait faire sentir qu'il y a dans la vie des êtres si différents qu'entre eux l'harmonie et le bonheur ne sont pas concevables. A cela, M. Mendès objecte : C'est la faute de Jean. Comment, ne l'aimant pas et la connaissant, fut-il assez fou pour épouser Germaine? Il valait mieux mille fois la laisser mourir, d'autant qu'elle ne serait pas morte. A un point de vue théorique et moral, je crois qu'il n'y a pas de réponse possible au raisonnement si profond, si vrai de M. Mendès. Et pourtant Jean croit bien faire. Il est ému. La mort de Germaine pèse sur lui comme une responsabilité *plus prochaine*. D'ailleurs il vient d'éprouver une émotion, une sensation si vive, si neuve, qu'il en espère déjà le retour. Ennuyé, sceptique et plus très jeune, il court sans regret sa dernière chance de bonheur. D'ailleurs, il a bien d'autres torts avec Germaine. Il lui montre maladroitement de la supériorité, du dédain. Il joue avec elle, il comprend tout, il a toujours raison. « Décidément, mon ami, vous êtes trop fort. » Surtout il la laisse partir sans en éprouver une vraie douleur. Il était facile de retenir ta femme, dit Georges, au quatrième acte. — Sans doute, répond Jean; je le sais bien, mais je ne l'aimais pas.

C'est le sujet le plus vrai et le plus profond qu'on ait pu jamais porté au théâtre. Et si, quatre heures durant, une salle entière s'est sentie émue ou touchée au plus profond de sa sensibilité et de sa raison, c'est qu'on venait de lui montrer quelques unes de ces vérités de l'âme, si certaines, si générales, si troublantes, que nous ne pouvons même pas les concevoir sans souffrir. Il est vrai, le désir d'aimer ne suffit pas pour qu'on aime, la volonté d'être heureux ne suffit pas au bonheur. Les amours ne sont pas toujours partagés. Les formes de l'amour sont variées; elles ne se commandent et ne se répondent pas toujours. On peut aimer l'amour sans aimer personne; on peut aimer un être sans

aimer l'amour. L'amour, parfois, est exigeant et tyrannique, conseiller de vengeance, d'injustice et de colère; d'autres savent aimer sans jalousie et sans haine, et on croit alors qu'ils n'aiment point. Voilà des pensées que j'énonce confusément, qui, toutes, sont belles, fortes et neuves, que je tire l'une après l'autre de *l'Enfant malade*, et que je pourrais appuyer d'une scène, d'un trait, d'un mot, comme d'une preuve ou d'un exemple. La louange que mérite M. Coolus, une louange rare et qui est la plus belle des récompenses, c'est qu'il a compris, qu'il a senti, qu'il a fait sentir la vérité. Il a vu clair dans des cœurs.

La vérité est toujours neuve et difficile. Les brouillards qui l'obscurcissent se reforment sitôt déchirés. La conception de *l'Enfant Malade* est une vérité indiscutable et aveuglante. Par tous les points cependant elle choque une idée admise, une convention reçue qui sitôt atteinte et rompue, reprendra patiemment ses fils brisés.

On peut faire des objections fortes, et quelques objections justes sur la composition et l'exécution de l'œuvre; on peut relever des fautes de détail, des hésitations de facture dans toute la partie d'exposition et d'explication. Mais dès qu'on touche à la substance même de l'œuvre, aux scènes explicites et essentielles qui la constituent, tout ce que je puis en penser, c'est qu'elles sont égales à la conception qui les créa, égales à la vérité qu'elles expriment. Elles sont parfaites de forme; elles sont parfaites de force, d'intelligence, de tranquille et continue simplicité. Elles sont ce qu'il fallait qu'elles fussent.

M. Mendès a beaucoup blâmé qu'il fût si fort question d'*idées*. Qu'a-t-il blâmé? que Germaine en fût jalouse? Mais rien n'est plus vraisemblable. Que Jean, ayant des idées, les citât souvent, sans d'ailleurs les exposer? Mais il était nécessaire d'apprendre au public que Jean est un intellectuel, car, sans ce renseignement, on eût trouvé inintelligibles ses manières de penser et d'agir. Fallait-il pour cela que Jean fût tenu de nous confier les articles principaux de son catéchisme philosophique? La critique de M. Mendès me paraît sans portée, mais elle pourrait conduire à une considération plus grave. On pourrait dire que M. Coolus a fait de Jean un caractère trop particulier, et de Germaine un caractère trop général. Il est évident que Jean est localisable dans un milieu, dans un temps, tandis que Germaine est la plus universelle, la plus générale des abstractions. Cette asymétrie fortifie-t-elle ou affaiblit-elle la thèse de M. Coolus? Je n'en sais rien. Peut-être pourtant l'affaiblit-elle Peut-être eût-il mieux valu faire de Jean un caractère plus général.

Ce qu'on peut dire aussi, c'est que le sujet de *l'Enfant Malade* est trop large, trop profond, et presque trop beau pour le théâtre, d'abord parce que l'esthétique théâtrale ne permet d'exprimer les idées générales que par des cas très particuliers, surtout parce qu'on ne peut porter sur la scène que les crises, les moments extrêmes, les résultats, et ici l'essentiel était dans la pénombre

même, dans l'incertain, dans le fugitif. La rampe éclaire d'une lumière trop crue ces régions délicates de l'âme. Un beau roman eût serré de plus près la vérité que ce beau drame. Elle déborde à chaque instant son armature scénique, l'enveloppe, la dépasse. Ou plutôt, par cette forme, M. Coolus s'est condamné à n'ouvrir que de profondes tranchées dans le trop vaste champ de son sujet. Mais du moins a-t-il gagné en profondeur ce qu'il perdait en étendue. Et quand je me rappelle les scènes finales des deux premiers actes, le troisième dans son ensemble, les trouvailles scéniques du dernier, en vérité je ne puis plus regretter rien.

LÉON BLUM

Mémento bibliographique

ROMANS ET NOUVELLES. — Abel Hermant : *Les Transatlantiques*, Ollendorff. — Auguste Marin : *La Belle d'Août*, Ollendorff. — Jane de la Vaudère : *Les Demi-Sexes*, Ollendorff. — Marcel Batilliat : *Chair mystique*, Mercure de France. — Jacques Vincent : *Ame d'artiste*, Plon. — Marie Stromberg : *La Demoiselle des Grands-Prés* (illustrations de M. Sain), Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux, Martin.

POÉSIE. — Philippe Courtois : *Dans la Paix du Soir*, Perrin. — Paul Seure : *Au Gré du Vent* (avec une lettre de M. Jules Lemaître), Lemerre. — Jean Lorrain : *L'Ombre ardente*, Fasquelle. — Alphonse-Louis Lally : *Le Triomphe de Ginès, légende scandinave*, Anvers, De Vos et van der Groen. — Eugenio de Castro : *A Nereide de Harlem*, Coimbra, typ. auxiliar d'escriptero. — Henry Baudin : *Les Préludes*, Genève, la Montagne.

THÉATRE. — Romain Coolus : *L'Enfant malade*, éditions de La revue blanche. — Henrik Ibsen : *Brand*, Perrin — Alfred Jarry et Claude Terrasse : *Ubu Roi*, texte et musique (fac-simile autographique), Mercure de France. — Georges Ohnet : *Le Colonel Roquebrune*, Ollendorff. — Oscar Méténier : *la Brême, le Loupiot*, Ollendorff. — Jean Meudrot et Georges Nanteuil: *Paris-Pompier*. Ollendorff.

VOYAGES. — Victor Hugo : *En Voyage, France et Belgique*, Hetzel, L. Henry May. — Georges Noblemaire : *En Congé (Egypte, Ceylan, Sud de l'Inde)*, Hachette. — Gustave Geffroy : *Pays d'Ouest*, Fasquelle.

SOCIOLOGIE. — J. Novicow : *l'Avenir de la race blanche (Critique du pessimisme contemporain)*, Félix Alcan. — Enrico Ferri : *Les Criminels dans l'art et la littérature*, Félix Alcan. — Ch. Andler. *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*, Félix Alcan.

DOCUMENTS D'HISTOIRE. — Napoléon Ier : *Lettres inédites* (Tome I : an VIII-1809 ; tome II : 1810-1815), publiées par Léon Lecestre, Plon.

NOUVELLES PUBLICATIONS. — *Le Cheval*, rue des Boulangers, 36.

Les Lettres italiennes

Les Délinquants pauvres et riches, étude de psychologie criminelle et sociale par M. LINO FERRIANI. (Omarini, édit., Côme, 1897.)

Ce livre est très instructif et peu édifiant : il expose à nos yeux les misères et les plaies secrètes de la société moderne suivant le jugement d'un magistrat italien. L'auteur, M. Lino Ferriani, est procureur du roi à Côme. Il a le goût des statistiques et des lectures morales, il croit à l'efficacité de sa mission répressive et regrette seulement de n'être pas mieux armé. Pour son appétit de justice active, les procédures sont trop lentes et les formes judiciaires ne sont bien souvent, lui semble-t-il, que des amortissements bureaucratiques.

Il rêve de séparer les bons et les mauvais en deux troupeaux, les brebis blanches et les noires ; en toute candeur d'âme, ce digne procureur près les tribunaux royaux de la maison de Savoie a son idéal, et c'est le jugement dernier.

La justice n'est rien qu'une aspiration et tous les magistrats tendent à croire qu'elle existe en fait ou plutôt qu'elle pourrait exister, dans telles et telles conditions impossibles d'ailleurs à déterminer, et sur la nature desquelles chacun a aussi le droit d'avoir son sentiment.

D'ailleurs M. Ferriani, que l'on pourrait prendre comme type du magistrat sincère, n'a pas le sentiment des nuances et des valeurs, il vise à une restauration de l'éthique insuffisamment déterminée et ne s'embarrasse aucunement des « beautés désintéressées » qui sont les fleurs illogiques de la vie.

Il dit que la partie n'est pas égale entre les honnêtes gens et les criminels. J'imagine que si les délinquants dressaient leur réquisitoire contre les honnêtes gens, ils auraient aussi quelque chose à dire, et cela ne se rencontre pas dans la bouche de leurs avocats, ni sous la plume de M. Ferriani.

Les poètes tragiques et les acteurs de l'histoire ont seuls affirmé d'une façon acceptable et reçue des conflits moraux qui ne relèvent pas d'un système répressif. Mais, dirait notre auteur, la fatalité n'est pas une excuse, et sans doute aurait-il raison.

On s'étonnera cependant qu'il ait admis sans discussion le principe de la lutte des individus dans la société et qu'il n'en ait pas accepté tous les corollaires avec plus de philosophie. Incidemment il a feuilleté pour nous, à grand renfort de statistiques et de citations parfois étranges, le dictionnaire des mensonges sociaux : c'est dire qu'il a fait un gros livre. Eh ! sans doute, hypocrisie de la femme, hypocrisie des pouvoirs, hypocrisie de la presse, hypocri-

sie de la fortune, hypocrisie de la mode, etc. C'est entendu, et ce soir nous pourrons relire l'Ecclésiaste.

D'un livre comme celui de M. Ferriani, il résulre que nous avons besoin d'une religion, d'une religion pénale très scrupuleuse.

Napoléon y avait pensé et l'on ne peut pas dire qu'il n'ait rien fait en ce sens, il fut le pape d'un concile de légistes et M. Ferriani n'est qu'un humble desservant de sa grande Eglise, et cependant Napoléon est un singulier professeur de morale : il enchaîna le monde aux roues vivantes de son char — sur quoi quelques professeurs de gloire tombent du haut mal de l'admiration — et cela ne l'empêcha pas d'être populaire, mais on se lasse de tout même de la tyrannie. D'ailleurs il faisait lever par son exemple toute une légion de justiciables et c'était pour longtemps de la besogne assurée à sa magistrature. Devant ces contradictions de la religion de l'autorité, M. Ferriani n'éprouve cependant aucun embarras et c'est ici qu'il faut admirer sa foi. Suivant l'aphorisme d'Hippocrate il veut en matière criminelle, guérir par le fer ce à quoi la médecine ne peut remédier, et assainir par le feu ce que le fer ne peut guérir. Il nous faut des remèdes radicaux, déclare-t-il, contre le vice et contre le crime et tout d'abord un intelligent et énergique système préventif. Et dire que ce beau zèle s'inspire au fond des intentions les plus humanitaires! Lisez le livre de M. Ferriani et vous verrez que cet impitoyable magistrat est en même temps un philanthrope, un brave homme, victime de sa profession ; il appelle le règne de la justice; il veut préparer un âge d'or où disparaîtront les lâches transactions et les pardons achetés. « Plus de cette morale à double fond, soucieuse seulement des apparences, s'écrie-t-il en conclusion; cette morale a trop d'autels dans les familles modernes, il nous faut lui substituer une règle inspirée par un haut et profond amour pour tout ce qui est beau, bon, vrai, et par les souffrances humaines. Sous l'empire d'une telle esthétique éducatrice s'affinera le sentiment et mourra l'indifférence pour tout ce qui ne nous touche pas. Tous les jours s'accomplissent des faits graves, de sang, de terribles drames domestiques, des martyres d'enfants, des duels féroces pour des causes ignobles, des suicides, des empoisonnements, des faillites, des escroqueries colossales sous le couvert de la politique. Quelle secousse cela communique-t-il à l'âme moderne? Rien qu'une curiosité maladive de lire dans les journaux le fait scandaleux. » Certains moralistes ne manqueront pas de faire observer à M. Ferriani que l'appareil judiciaire contribue à entretenir le public dans son indolence morale en lui laissant croire que la justice est une chose légale ; dès qu'il peut croire qu'elle réside dans les Codes et qu'elle est suffisamment représentée par des magistrats, il ne s'embarrasse pas d'en avoir un personnel souci.

Du reste la magistrature et la police s'accommoderaient mal de toute usurpation de fonctions. Reste l'autorité du père de famille.

Mais si, comme le fait remarquer l'auteur, à telle autre page de son livre, ce sont le plus souvent les pères qui dépravent leurs enfants, il n'y a peut-être pas lieu d'encourager sans contrôle l'éducation familiale.

Ce livre est intéressant, je le répète, encore qu'il soit écrit d'une façon indigeste. On pourrait en dégager une conclusion qui n'est pas celle de l'auteur, c'est que la vie ne vaut pas la peine qu'on se baisse pour la ramasser et que ceux qui se débarrassent par le suicide d'une société qui ne les intéresse pas attestent aussi une moralité.

Au point de vue d'une justice étroite et religieuse, l'existence du monde suffit à prouver l'immoralité divine, mais si l'on repousse cette façon de simplifier le problème, il faut bien accepter que la nature manifeste des intentions contradictoires à notre sens. Et qu'y pouvons-nous, sinon corriger par la sympathie élue l'antagonisme des forces-mères?

On ne peut prêcher que d'exemple : toutes les législations, toutes les mesures préventives ou répressives n'empêcheront pas l'humanité de se traîner dans les voies de mensonge et de stupidité, qui sont comme les conditions nécessaires de sa durée.

Il est bien fâcheux pour la réputation de la justice qu'on n'en parle jamais que pour avoir le droit de punir.

VICTOR BARRUCAND

Les poètes

HENRI GHÉON : *Chansons d'Aube.*— SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE : *L'esprit qui passe.* — TRISTAN KLINGSOR : *Filles-Fleurs* et *Squelettes fleuris.* — ALBERT BOISSIÈRE : *L'Illusoire Aventure.*

Au moment même de cette année, ou l'été, comme toute autre année, est venu disperser les Parisiens, les persuadant à rudes rayons qu'il était temps de fuir leur nombre même, M. Henri Ghéon leur apportait un petit livre qui est une ode aux plaisirs de la campagne, aux joies des paysages matineux, un madrigal à l'aurore ; c'est le premier recueil de M. Henri Ghéon ; il se présente sous les riants auspices de la nature fraîche et tendre qu'il chante ; il est fort probable que l'accueil qu'il rencontrera sera très aimable, et ce sera justice car ces **Chansons d'Aube** sont souriantes, sonnent juste et de bonne foi.

La campagne qu'évoque M. Henri Ghéon doit tout son pittoresque aux jeux réguliers de la lumière, de l'ombre, et aux gestes ordinaires de ses habitants. Elle est pittoresque parce qu'existante et perçue avec finesse et plutôt avec abandon. On lit entre les strophes que cela se passe en un gros village, presque petite ville, de pays assez plat (quoiqu'à des collines des pâtres paissent des moutons). Il y a là des propriétés blanches avec des grilles, des perrons, des vases décoratifs, des parterres, et les chambres où nous pouvons jeter les yeux, nous n'en apercevons que des murs tendus d'un papier floré de roses, et il y a du chèvrefeuille aux fenêtres. C'est un village propret, à qui le matin on fait sa toilette, on y vaque à tous les soins de la vie, sans hiératisme, mais au contraire avec le plus parfait naturel et la plus grande simplicité.

Du moins cela apparaît-il ainsi aux strophes de M. Henri Ghéon et c'est là leur qualité principale. — Lisez la chanson :

Devant ma maison close
tout le village ce matin est passé.

Vous entendez les voitures des maraîchers qui partent pour le marché, puis les maçons dont le pas « sonnait haut et clair, et les murailles ont tremblé de toutes leurs pierres », puis ce sont les charrues et les chansons sifflées des laboureurs qui annoncent que l'aube est enfin née, puis les enfants qui mènent les troupeaux et frappent de leurs bâtons contre les volets du citadin encore endormi, et qui peut croire que l'aurore elle-même est venue frapper à sa fenêtre, et cette chanson vous donnera une bonne caractéristique du talent de M. Ghéon et vous indiquera comme à moi que ce talent fait de sincérité consiste beaucoup en cette élégante concision, en cette façon de chanter la nature, les champs, la maison rustique, ses servantes agiles, ses enfants bruyants, rusés, naïfs si facile-

ment étonnables et pour si peu de temps, et toute cette petite vie simple, ou plutôt de les dire très sobrement.

Car, expliquer la nature et s'attacher à en traduire la poésie, ce n'est certes pas ambition neuve, mais c'est travail difficile; l'écueil est pour la plupart de tomber en un malheureux étalage de sensibilité, lequel ne signifie pas autrement que l'auteur ait ressenti une émotion profonde.

Cette éloquence pastorale n'est pas sans solliciter en ce moment de jeunes cerveaux très aptes à la littérature et l'on se reprend un peu beaucoup à nous reparler de l'allée de peupliers de la Princesse de Clèves et aussi des Harmonies de la Nature de Bernardin de Saint-Pierre, dont nous n'étions pas sans quelque notion. C'est peut-être une petite fausse note en une tentative d'ailleurs acceptable. Mais enfin quand M. Ghéon s'exclame sur l'extraordinaire beauté qu'il trouve à une fenêtre qui s'ouvre brusquement sur la campagne, nous l'écoutons, car il appuie pour nous sur un fait connu, il nous le rappelle en excellents termes, il touche ainsi au général, ceci dû surtout à la sobriété de son petit poème, allure et ton. Il eût à perte de vue verbalisé et décrit, il est fort peu probable que le plaisir littéraire de ses lecteurs l'eût suivi. Et encore une objection, je crois que deux vers de notre jeune poète (page 20) :

Mais que sont les rêves et les légendes
auprès d'un peu de vraie clarté blonde?

irréprochables d'ailleurs en leur place, portent un peu plus loin que leur sens strict, et cela de par la volonté du poète.

Or, sans doute, rien ne vaut un peu de cette clarté, mais nous ne pouvons que la goûter, et littérairement que la traduire, si possible. Cette lumière a l'évidence d'un fait bienfaisant, l'évidence physique... le rêve et la légende, sans doute, c'est moins précis, moins éclatant, mais c'est en rapport au cerveau humain un fait aussi évident qu'une belle aube. Dirai-je que la création d'une belle légende, d'un beau mythe, d'un beau drame, qui devra beaucoup, j'en tombe d'accord, à l'existence des beautés naturelles, me paraîtra encore, même après la plus aimable vision de nature, la plus belle chose qui soit au monde, et que le repliement méditatif de l'homme sur lui-même me paraît un phénomène plus profond, moins près des simples apparences que les plus beaux décors terrestres, et que ceux-ci sont même peu de chose en eux-mêmes, qu'ils sont en sorte un théâtre préparé pour qu'il s'y joue une des minutes de l'homme, une minute de sa sagesse, ou une minute de sa passion, et que ce sont là les deux phénomènes du monde moral qui priment de haut, toute l'importance du monde physique. Mais cela nous entraînerait bien loin et, quand j'aurais démontré que j'ai raison, cela n'ôterait rien au charme du livre de Ghéon, qui d'ailleurs me montrerait sa chanson si alertement pensive « Dans le jardin de la Vie » pour me montrer qu'il y a réfléchi.

On ne saurait trouver contraste plus complet à l'art de M. Ghéon, esthétique et procédés, qu'en celui de M. Sébastien-Charles Leconte dont le poème **l'Esprit qui passe** est le début non sans éclat. Pour M. Leconte tout est littérature, dans le plus noble sens du mot; c'est-à-dire que tous les phénomènes ambiants ne l'intéressent qu'autant qu'ils sont contingents à l'homme, qu'ils ont été réfractés par l'intelligence humaine, et sont devenus matière d'art. M. Leconte semble de ceux pour qui tout n'est qu'un reflet de l'intelligence.

L'homme crée le paysage où il respire; il influe sur lui beaucoup plus qu'il n'en ressent les influences. — Théorie respectable si elle n'est point excessivement poussée. M. Leconte déclare voir les choses à la clarté de la renaissance ésotérique. — Renaissance ésotérique, c'est un bien gros mot.

Mais enfin, cette façon de voir, si elle n'a pas l'avantage d'imposer d'incontestables vérités, ne fait pas défaut à un artiste en quête d'hypothèses élevées et intéressantes à développer. Naturellement il y a deux sortes d'ésotérisme, un qui court les rues, voisine avec des spiritismes quelconques et fait, de concert avec eux, le boniment, et il y a celui des poètes, qui, si l'on ne veut point nous le présenter comme une science nouvelle, peut être charmant d'illusions voulues et de raccourcis synchroniques imprévus. J'ai goûté beaucoup, malgré un luxe peut-être trop apparent d'indications, typographiques, la préface de M. Leconte. Elle dit ce qu'elle veut dire — quoi? — que les poètes sont dans le monde des Autres, qu'ils en sont les rois, – et cette phrase: « Elle est, cette royauté, plus affirmée encore par la haine qui monte vers le voyant inconnu, pauvre et méprisé que par l'acclamation qui salue le maître dompteur du verbe et vainqueur de l'indifférence et de l'ignorance humaines », cette phrase est juste, fière et noble, et bien d'un poète. Evidemment d'autres artistes la diraient en d'autres termes, mais tout le monde, je crois, en admettra le fond. C'est le cas de plusieurs des phrases de préface et des strophes du poème de M. Leconte.

Le sujet de ce poème, car *l'Esprit qui passe* est bien une sorte d'épopée à la fois enchaînée et variée, c'est-à-dire composée de poèmes simplement juxtaposés d'après une unité de sujet, de rythme et de mouvement, en somme la forme actuelle du poème, ce serait la vie en un poète de l'Esprit, se cherchant dans le Passé pour prendre conscience de lui-même.

Et cet Esprit, qui est celui du poète, généralisé autant que possible et restant en même temps très particulier et celui propre du poète qui nous occupe (comment pourrait-il en être autrement?) parcourt des cycles de mémoire, les mythes de l'Edda ou des Nibelungen, vus d'après une influence wagnérienne franchement reconnue d'ailleurs au liminaire du livre, mais aussi d'après une interprétation personnelle, puis la Méditerranée avec une théorie brillante de reines et d'impératrices, puis les fastes et les puis-

sances de Babylone, et le livre s'apaise presque en renoncement, en tout cas en hymne fataliste en un court poème, l'Abdication sur les Parvis, ces parvis étant, selon le langage de l'auteur, la seule partie visible, même pour le Voyant, des Temples de lumière où se trouverait sans doute toute connaissance du présent et du futur. Le poème n'analyse ou ne chante que du passé. Il le fait d'une voix harmonieuse, un peu trop sonore, un peu monotonement éclatante; M. Leconte est resté fidèle à la technique du Parnasse; mais si parfois on peut lui reprocher d'utiliser des expressions qui sont devenues des clichés, comme la « magnificence horrible des crinières », il a souvent des strophes heureuses comme :

Aux pays où le toit adamantin du monde
S'abaisse comme un arc sous le doigt de l'archer
Si près de nous qu'on peut de la main te toucher
Et qu'on entend venir l'aurore comme une onde

et bien d'autres dignes d'être lues en ce livre qui est certainement, malgré ses défauts, un considérable effort.

—

M. Tristan Klingsor est un poète très doué. Il sait beaucoup de légendes, et il ne les raconte pas. Il se borne à faire allusion en de courtes pièces aux principaux personnages qui y vivent ; mais il les présente, quoique si bref, dans une toilette très à lui, et qui convient si bien à certains moments de ces pensées concrétées qui sont les anciens pages amoureux, les joueurs de viole, les fous de la cour de Trébizonde, etc., qu'on tombe d'accord avec lui pour une minute, très persuadé que son petit monde féerique est le vrai quitte à se reprendre après. Et ce petit monde féerique circule à travers un jardin, un décor de jardin, un peu mièvre, un peu arrangé, un peu minutieux, mais qui lui sied complètement. On y rencontre à côté de ces fous de cour et de ces pages, des ânes très Watteau mâchant des roses, et aussi des amoureux émus, mais ceux-là s'expriment en des pièces encore plus courtes que les autres. On y verra aussi le Petit Chaperon rouge et bien d'autres nobles personnages, car la lanterne magique de M. Tristan Klingsor a bien des images à nous montrer. J'ajoute qu'elle est fort bien allumée, car M. Tristan Klingsor est très clair, très précis, pas sec, mais très délimité, très linéaire, et ses ornements tiennent toujours à leur motif principal, aussi les chansons de M. Klingsor sont-elles en leurs rythmes nets et leurs couleurs claires. très agréables à entendre tant dans son premier livre les **Filles-Fleurs** qu'en son second, les **Squelettes fleuris**, tous deux très chantants et très plastiques, et originaux, ce qui est encore l'essentiel.

Dans un livre de M. Albert Boissière, l'**Illusoire aventure**, d'une langue très cherchée, pas toujours trouvée, de jolis rythmes et quelques chansons alertes et bien venues.

GUSTAVE KAHN

Notes dramatiques

Comédie-Française: *La Vassale*, pièce en quatre actes de M. JULES CASE ; *Les deux Palémon*, comédie en un acte de M. JULES TRUFFIER.

Il est très certain que *la Vassale* de M. Case a été écrite avant *les Tenailles* ; mais si, comme on le prétend, elle a été reçue avant la pièce de M. Hervieu, il est inconcevable qu'on lui ait causé le grave préjudice de ne la faire passer qu'en seconde ligne. Ces deux œuvres, si différentes d'esprit, de construction et de style, ont cependant trop d'analogies pour ne pas se gêner l'une l'autre ; nous voulons donc espérer, malgré les affirmations très catégoriques de certains, qu'on n'a pas favorisé l'une au détriment de l'autre et qu'elles ont été soumises au public, comme il était équitable, selon leur rang de réception.

L'une et l'autre en effet procèdent du même esprit de révolte contre l'organisation actuelle de la société qui fait de la femme la prisonnière du mariage ou la vassale du mari. Mais M. Case ne se contente pas d'établir démonstrativement et selon le mode mathématique que la conception du mariage actuel est barbare et gênante ; il ne part pas en guerre contre le Code et les robins ; il ne lui suffit pas de protester contre le formulaire apache de nos lois qui permettent au mari de torturer légalement sa femme et à la femme de tirer vengeance légale de son mari. Il va plus loin, plus avant ; son effort n'est pas juridique, mais essentiellement psychologique. Il discerne, avec une grande perspicacité d'analyste, les raisons profondes par qui se sont aggravées les vieilles querelles des sexes. Le duel antique de l'homme et de la femme en est à son période aigu ; la crise immine que hâtera la propagande féministe et la société de ce fait subira prochainement des secousses profondes.

Le mal apparent est dans les Codes qui sont iniques et consacrent des injustices chenues ; le mal véritable est dans les âmes en qui les abominables conditions de la vie moderne tuent le désintéressement, l'amour, l'élan. Voilà ce que M. Case a senti en artiste et en artiste doué à un très haut degré du précieux don de sympathie. C'est parce qu'il était capable de sympathiser avec des âmes que, pour lui, le débat s'est élevé et s'est présenté comme un angoissant problème psychologique. Il nous a montré quels bourreaux inconscients, mais non irresponsables, pouvaient être d'honnêtes messieurs qui se croient honnêtes pour s'en être fidèlement tenus à de traditionnels et respectables préjugés. Il faut enfin comprendre que notre conception de la vie de la femme tenue en tutelle, asser-

vie, de qui nous exigeons *obéissance* et *soumission* et dont nous déformons systématiquement la personnalité morale comme les Chinois déforment par esthétisme très céleste les pieds de leurs futures épouses, est une conception surannée, sotte et incompatible avec les exigences de la pensée moderne. Il est certain que le siècle prochain recueillera de nous une morale individualiste où les droits des individus seront reconnus hautement et avant tous le droit de l'être humain à disposer de soi, à ne relever que de soi, à se faire son existence selon sa volonté consciente. Ce jour-là, la femme telle que nous l'ont présentée les grandes tragédies intimes d'Ibsen (Nora, Hedda Gabler, Ellida, etc.) existera vraiment, libre enfin, maîtresse de sa destinée et du don de soi, être moral, l'égale et non plus l'inférieure; et des œuvres généreuses, comme la pièce de Jules Case, auront le très grand honneur d'avoir contribué à cette émancipation.

Sa Louise est intelligente et renseignée, trop renseignée peut-être, car on peut lui reprocher de pousser trop souvent son cas à la thèse et d'exposer des raisons au lieu d'exprimer des sentiments. Mais elle a, par moments, de beaux cris de révolte et dit à son médiocre mari de dures vérités. Je regrette un peu que M. Case nous ait donné d'Henri une psychologie si sommaire! Il est sacrifié à Louise; il est insignifiant et le seul aspect sous lequel il nous apparaît est déplaisant. Dès le début, avant que nous sachions où nous sommes et ce dont il s'agit, Henri Deschamps se conduit en malappris, en homme brusque, presque brutal; il manque des égards les plus élémentaires et congédie sa femme comme il renverrait sa bonne. C'est là, peut-être, une maladresse, car nous sommes inclinés à penser que Louise a épousé un atrabilaire qui lui rend la vie insupportable et que son malaise provient non de ce qu'elle a un maître, mais de ce que ce maître est grincheux, impatient et grossier. Henri a beau nous assurer que ce sont là défauts acquis et nés sous l'influence mauvaise de Louise; comme il n'a pas un seul élan de tendresse, un mot de gentillesse ou de bonté, nous demeurons incrédules. Et il en résulte, ce qui est fâcheux, que l'on se trompe sur la portée de la pièce et que le débat soulevé paraît disproportionné au cas étudié.

Louise et Henri sont simplement mal mariés, mais il n'est pas évident qu'elle n'eût pas pu être la vassale très heureuse d'un autre maître. Louise n'est pas une révoltée-née; elle n'a pas la vocation; elle se plaît simplement à généraliser les raisons très particulières de sa misère morale; quand elle réclame de son mari le droit à la liberté, on ne sait pas trop de quelle liberté il s'agit, à moins que ce ne soit simplement la liberté du travail. En un mot, Louise est une détraquée, une victime des nerfs, qui fait servir à ses rancunes et à ses rancœurs des arguments généraux et revendique comme elle reproche; mais elle donne rarement l'impression d'être la vraie femme de demain, la compagne dont le cœur serait sûr, incapable

de mensonge et de trahison parce qu'elle aurait disposé de soi en toute liberté et qu'elle aurait apporté dans le choix de sa vie de la gravité, de la loyauté et quelques qualités viriles.

Mais cette réserve faite, et tout en regrettant aussi la scène très artificielle par laquelle s'ouvre le second acte, où deux dindons Juan (Maubret et Larcena) exposent leurs procédés de conquête, il faut remercier M. Case d'avoir abordé ce difficile sujet avec une franchise, une décision, une crânerie qui lui font honneur.

Toutes les scènes que comportait le développement logique de l'œuvre sont traitées, et quelques-unes de façon supérieure. Très belle, haute et de grande émotion, la scène initiale du troisième acte entre Mme Deschamps et Louise, scène nécessaire où sont confrontées les âmes si distantes de la femme d'hier et de celle de demain. Très forte et très vigoureusement menée, la douloureuse scène du quatrième acte, où Louise ne revient chez Henri que pour s'éloigner à jamais, chassée par cette certitude que le pardon n'existe pas et que les lèvres seules le consentent. Nous pouvons maintenant attendre beaucoup de M. Case ; *la Vassale* est un début rare et qui engage l'auteur. Il est de ceux sur qui l'on est en droit de compter et il peut être sûr que sa prochaine pièce n'attendra pas pour être jouée les horreurs caniculaires.

D'ailleurs, celle-ci le fut bien et par moments presque très bien, L'étrange et fringante Mlle Brandès a remporté dans le rôle de Louise un succès des plus vifs et des mieux justifiés ; elle y a été excellente, très moderne, passionnée, fière, incohérente, séductrice, et les nuances les plus délicates, les plus subtiles ont été indiquées par elle d'une façon très sûre et très heureuse. Dans les passages d'émotion, particulièrement au troisième et au quatrième actes, elle a été d'une mesure, d'une sobriété vraiment dignes d'admiration et elle a trouvé un très beau cri pour chasser Mme Gerboy-DuMinil. Et Mlle Brandès a créé ce rôle avec une intensité, une fougue, une puissance dont, n'en déplaise à nos salons nationaux, la divine Bartet était tout bellement incapable. Et enfin Mlle Brandès sera, d'ici très peu, une de nos meilleures comédiennes. A côté d'elle, ah ! que Pierson a été mélancoliquement exquise et tendre et maternelle dans le rôle délicieux de Mme Deschamps. Raphaël Duflos, acteur très sûr et de grand talent, n'a pas pu donner tout ce qu'il aurait voulu dans le rôle maigrelet et sans nuances d'Henri. Il a été cependant tout à fait remarquable dans les deux derniers actes. Baillet est l'ami, le Chabonnas traditionnel et il l'est selon les traditions. Et Truffier fait des grâces arlequines dans un rôle assez contestable de jeune symbolard lovelace. Worms joue dans un style excellent deux scènes terriblement scabreuses et qui sans lui, dirait notre ami Willy, eussent pu faire les gens s'cabrer.

Et que ne dirait-il pas de la petite consommation finale servie par la Comédie pour rafraîchir ses invités par ces températures abyssines ? C'est léger, ça pétille, ça picote, ça émoustille. Ça ne

fait de mal à personne ! c'est un peu fade, mais enfin ça s'avale avec une toute petite grimace : vague palémonade gazeuse !

COOLUS

Madame Eléonora Duse à la Renaissance

Madame Eléonora Duse est une de ces artistes à qui ne peuvent nuire ni le silence ni sa renommée, non plus que le snobisme ou la malveillance. — On finira d'ailleurs par nous réconcilier avec ce snobisme-là, qui menace de devenir, pour l'intolérance agressive de certains, une véritable tête-de-Grec. On sait quelle fut la tactique des malveillants, comment ils s'affirmèrent noblement indignés de la prétendue réclame au moyen de laquelle l'actrice italienne aurait ingénieusement amorcé un public exigeant et jaloux de protéger ses célébrités nationales. Jamais un tel reproche ne fut adressé plus mal à propos qu'à cette artiste scrupuleuse, farouche et à ce point réservée qu'elle avait tenu à éviter, même à Paris, un ridicule que notre Presse, pour avoir fait semblant de découvrir, fut unanime à blâmer. Oui ce fut une tactique, et presque adroite, car ces dispositions hostiles de la veille facilitèrent les critiques du lendemain en leur donnant une sorte d'apparence légitime. Et l'on s'obstina dans un aveuglement qui ne dissimulait rien moins que de l'inclairvoyance. On alla même jusqu'à s'irriter contre l'intruse, enfin on célébra joyeusement son départ. « Cavalleria francese ! »... Encore une fois Madame Duse n'eut pas à s'en plaindre ni le public à en souffrir, et la magnifique représentation d'adieux retentit dignement de bravos protestataires.

L'impression produite par Eléonora Duse peut se résumer en un terme unique : c'est, mais à proprement parler, le *charme*, — non pas alangui ni lointain, mais clair, immédiat, robuste, et vivifiant comme d'un philtre; car il convient pour louer entièrement cette artiste rare de restituer aux mots un peu de cette saveur originelle dont l'attrait pour nous est celui d'un brusque retour vers quelque antique et rafraîchissante source.

Ce charme opère dès l'abord et persiste en la moindre attitude, jusqu'en la démarche, capricieuse, et dans toute inflexion d'une voix sonore puis attendrie et l'on dirait parfois silencieuse. Si bien que, durant ces inoubliables soirées, malgré l'obstacle d'une langue étrangère, malgré la gêne de répliques intégralement perdues, de lambeaux de phrases trop fréquemment épars, malgré la quasi-similitude, par instants comique, de vocables souvent apparentés, l'émotion fut intense, et de plus elle fut harmonique, car Mme Duse parvint à cet ultime résultat, qui est inouï : la communion parfaite d'une salle, il est vrai compacte, mais hétérogène, où la plupart ne put que recomposer ce que comprirent quelques-uns.

Je n'ai point assisté à la représentation de *Magda*. On a dit que ce rôle comptait parmi les créations les plus remarquables de l'actrice vénitienne; je le crois aisément, et l'on saisira sans peine quels rapports intimes et nombreux peuvent identifier Eléonora Duse avec l'héroïne indépendante, sentimentale et bourgeoise de M. Sudermann.

Dans *la Dame aux Camélias* Madame Duse réussit à recréer, à travers un texte souvent médiocre et toujours insuffisant, une figure admirable et vivante. Elle imposa, dès l'entrée, la réalité de son personnage, par un jeu sobre et soutenu, animant çà et là la scène de lumineux coups de théâtre, non point factices, mais de saisissante expression. C'est ainsi qu'au cours de la première entrevue avec Armand Duval, parmi les frivolités anodines d'un flirt teinté d'indifférente raillerie, la salle tout à coup frissonna de sentir, à un coup d'œil, à une interjection, à un geste différents, la femme soudain conquise, passivement et à jamais. Quelques critiques ont reproché à l'artiste d'avoir amoindri, desservi l'œuvre française, en l'abaissant au niveau de la vie quotidienne, d'avoir composé son rôle d'après une conception trop simpliste et trop spécialement individuelle. On a réclamé les grands élans tragiques et les cris de passion suraiguë. En vérité ce reproche vaut qu'on l'examine — brièvement — car il est de nature à généraliser le débat.

A moins de poser en principe qu'Alexandre Dumas a fixé en Marguerite le type de la courtisane éternelle, qui, dégagé de toutes contingences, doit demeurer intact en sa généralité, on ne peut nier à l'interprète le droit de substituer au modèle primitif une transposition conforme à sa nature. La tradition ne saurait convenir aux œuvres éphémères qui, leur heure passée, ne jouissent plus que d'une existence toute virtuelle et n'appartiennent plus à l'auteur, mais au public. *La Dame aux Camélias* a conservé la fortune, enviable, après un demi-siècle, de demeurer un spectacle dont la simplicité même, dont la simplicité seule peut encore servir de thème à l'improvisation dramatique. Il serait plaisant d'exiger davantage.

Pour *la Femme de Claude*, la nécessité d'une semblable substitution s'imposait plus impérieusement encore. Malgré la précaution d'une relecture préventive, il fut impossible d'écouter sans surprise la traduction de cette œuvre niaise, boursouflée, surtout odieuse, et d'une indigence que l'interprétation contribua à mettre en lumière, en la pleine et implacable lumière de la rampe. Ici surtout la part de collaboration de l'actrice fut considérable et de supérieure qualité. C'est elle, elle seule, et non pas un instant Césarine, dont rayonna la séduction et qui, lors du second acte, nous enthousiasma par l'ardeur véhémente de sa fureur et de sa passion. Il est des trahisons salutaires.

Nous n'avons goûté qu'à demi *le Songe d'une matinée de printemps* où M. Gabriel d'Annunzio, avec une abnégation peu commune accumula beaucoup de phrases et beaucoup d'ennui à seule fin de fournir à son interprète l'occasion de triompher glorieusement d'une périlleuse victoire. On prête à Mme Sarah Bernhardt l'intention d'interpréter à son tour la Démente de M. d'Annunzio. Elle aurait tort, car ne possédant pas au même degré que sa camarade vénitienne la faculté, indispensable en l'occurrence, de *détailler* un rôle uniforme jusqu'en ses plus subtiles expressions, cette incomparable artiste risquerait fort d'échouer là où Mme Duse n'a qu'à grand peine réussi.

Plus heureux fut le choix des deux autres pièces italiennes. Dans *la Locandiera*, de Goldoni, fantaisie aimable et menue, Mme Duse nous ravit par la souplesse de sa multiple nature. Une seule artiste, Mme Ellen Terry, nous donna une semblable impression de travail joyeux et délibéré. Il est impossible d'être plus ingénument espiègle, plus discrètement provocante, plus librement audacieuse, dans un art fait de sourires, d'œillades, de sursauts, de pirouettes et que le seul génie peut conduire à la perfection. Il est remarquable que Mme Duse a soin ici de conserver intacte la tradition d'un théâtre résolument conventionnel qu'elle se garde bien de moderniser par quelque scrupule d'atténuation ou de mesure. Elle va allègrement jusqu'au bout de sa tâche et son instinctive fantaisie restitue l'esprit d'une époque et l'expression d'un art défunt.

Cavalleria rusticana fut un exemple encore plus frappant de la perfection dans un genre. Cette œuvre honorable et sans génie, simple, rapide, émouvante et colorée, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à quelque nouvelle de Mérimée, fut pour Mme Duse l'occasion d'un pur chef-d'œuvre de réalisation scénique. Quelle intense signification l'actrice sut donner à son douloureux personnage, sans le secours de nul trompe-l'œil, sans mise en valeur d'*effets*, qui surgissaient d'eux-mêmes, et d'autant plus vigoureusement! La troupe entière fut légitimement acclamée. Il nous faut évoquer certaines soirées du Théâtre-Libre pour retrouver d'aussi parfaites impressions d'ensemble.

Les comédiens français qui applaudirent Mme Duse ont-ils compris, sauront-ils profiter de l'exemple? Certains ont prétendu qu'une telle influence risquerait d'être dangereuse, à l'instar de toutes les manifestations rigoureusement personnelles. Elle ne peut l'être en aucune façon, car il ne s'agit pas, cela va sans dire, d'imitation ou de copie. Ce qu'il faut souhaiter, c'est la diffusion sur nos scènes des principes mêmes de sincérité et de *foi* — ce mot n'est pas exagéré — qu'Eléonora Duse a su communiquer aux comédiens qui l'accompagnent. Plusieurs d'entre eux, MM. Mazzanti, Rosaspina, Berti, Mmes Magazzari et Tescher, méritèrent de particuliers éloges.

[illegible] 5 Centimes — Paris et Départements — 5 Centimes [illegible] 1er Juillet 1897

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

100, rue Richelieu, Paris

DIRECTEUR : Fernand XAU

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Etranger
Un mois...	2 »	2 50	3 50
Trois mois..	5 50	6 »	10 »
Six mois....	10 50	12 »	18 »
Un an.....	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL

N° du mercredi avec son supplément

Paris et Départements.....	6 »
Etranger, Union postale....	8 »

TARIF DES

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne.		La Ligne.
Bas 1re page	25 »	Réclames....	7 50
Annonces....	1 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Octave Mirbeau, Paul Adam, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Emile Zola, Catulle Mendès, François Coppée, Séverine, Alphonse Allais, Ernest La Jeunesse, Paul Bourget, Emile Bergerat, André Theuriet, Gustave Kahn, Armand Silvestre, Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Marcel Prevost, Joseph Caraguel, Mentor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves, A. Saissy, Paul Bonnetain, Courteline, Rodolphe Darzens, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier, Adolphe Meyer, Auguste Morin, Georges Docquois, Mme Huvlin, Yveling RamBaud, Louis de Robert, Jules Roche, Jules Ranson, Evariste Mangin, H. Barthélemy, André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Albery, Dr Legué, Edouard Hubert, Eugène Doré, Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Echiquier, Marcel Prodier, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Algre, F. Ogier, Emile André, J.-A. Natali, E. Malher, Recordman, Louis Lahet, Jacques Finance, Pierre Paul, Lafrancier, F.-A. Steenackers, James, Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, PARIS

M. _____

déclare souscrire **un abonnement** *à* _____, *partant du 1er du mois d'* _____, *à l'édition* (1) _____

de **La revue blanche.**

Adresse : _____

_____

Le _____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

Éd. ORDINAIRE : France..... **20 fr.** (un an) ; **11 fr.** (six mois).
— Extérieur.... **25 fr.** (un an) ; **13 fr.** (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande, **40 fr** par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PÉRIODICITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, artiste-peintre,
Directeur de la Société de Reproductions artistiques
9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques**, *9, boulevard Rochechouart*, dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve*. La photographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. **Luxe**, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur Luxe, *141, boulevard Magenta, Paris*. Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *garantis*. Écrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

de mensonge et de trahison parce qu'elle aurait disposé de soi en toute liberté et qu'elle aurait apporté dans le choix de sa vie de la gravité, de la loyauté et quelques qualités viriles.

Mais cette réserve faite, et tout en regrettant aussi la scène très artificielle par laquelle s'ouvre le second acte, où deux dindons Juan (Maubret et Larcena) exposent leurs procédés de conquête, il faut remercier M. Case d'avoir abordé ce difficile sujet avec une franchise, une décision, une crânerie qui lui font honneur.

Toutes les scènes que comportait le développement logique de l'œuvre sont traitées, et quelques-unes de façon supérieure. Très belle, haute et de grande émotion, la scène initiale du troisième acte entre Mme Deschamps et Louise, scène nécessaire où sont confrontées les âmes si distantes de la femme d'hier et de celle de demain. Très forte et très vigoureusement menée, la douloureuse scène du quatrième acte, où Louise ne revient chez Henri que pour s'éloigner à jamais, chassée par cette certitude que le pardon n'existe pas et que les lèvres seules le consentent. Nous pouvons maintenant attendre beaucoup de M. Case ; *la Vassale* est un début rare et qui engage l'auteur. Il est de ceux sur qui l'on est en droit de compter et il peut être sûr que sa prochaine pièce n'attendra pas pour être jouée les horreurs caniculaires.

D'ailleurs, celle-ci le fut bien et par moments presque très bien. L'étrange et fringante Mlle Brandès a remporté dans le rôle de Louise un succès des plus vifs et des mieux justifiés ; elle y a été excellente, très moderne, passionnée, fière, incohérente, séductrice, et les nuances les plus délicates, les plus subtiles ont été indiquées par elle d'une façon très sûre et très heureuse. Dans les passages d'émotion, particulièrement au troisième et au quatrième actes, elle a été d'une mesure, d'une sobriété vraiment dignes d'admiration et elle a trouvé un très beau cri pour chasser Mme Gerboy-DuMinil. Et Mlle Brandès a créé ce rôle avec une intensité, une fougue, une puissance dont, n'en déplaise à nos salons nationaux, la divine Bartet était tout bellement incapable. Et enfin Mlle Brandès sera, d'ici très peu, une de nos meilleures comédiennes. A côté d'elle, ah ! que Pierson a été mélancoliquement exquise et tendre et maternelle dans le rôle délicieux de Mme Deschamps. Raphaël Duflos, acteur très sûr et de grand talent, n'a pas pu donner tout ce qu'il aurait voulu dans le rôle maigrelet et sans nuances d'Henri. Il a été cependant tout à fait remarquable dans les deux derniers actes. Baillet est l'ami, le Chabonnas traditionnel et il l'est selon les traditions. Et Truffier fait des grâces arlequines dans un rôle assez contestable de jeune symbolard lovelace. Worms joue dans un style excellent deux scènes terriblement scabreuses et qui sans lui, dirait notre ami Willy, eussent pu faire les gens s'cabrer.

Et que ne dirait-il pas de la petite consommation finale servie par la Comédie pour rafraîchir ses invités par ces températures abyssines ? C'est léger, ça pétille, ça picote, ça émoustille. Ça ne

fait de mal à personne ! c'est un peu fade, mais enfin ça s'avale avec une toute petite grimace : vague palémonade gazeuse !

COOLUS

Madame Eléonora Duse à la Renaissance

Madame Eléonora Duse est une de ces artistes à qui ne peuvent nuire ni le silence ni sa renommée, non plus que le snobisme ou la malveillance. — On finira d'ailleurs par nous réconcilier avec ce snobisme-là, qui menace de devenir, pour l'intolérance agressive de certains, une véritable tête-de-Grec. On sait quelle fut la tactique des malveillants, comment ils s'affirmèrent noblement indignés de la prétendue réclame au moyen de laquelle l'actrice italienne aurait ingénieusement amorcé un public exigeant et jaloux de protéger ses célébrités nationales. Jamais un tel reproche ne fut adressé plus mal à propos qu'à cette artiste scrupuleuse, farouche et à ce point réservée qu'elle avait tenu à éviter, même à Paris, un ridicule que notre Presse, pour avoir fait semblant de découvrir, fut unanime à blâmer. Oui ce fut une tactique, et presque adroite, car ces dispositions hostiles de la veille facilitèrent les critiques du lendemain en leur donnant une sorte d'apparence légitime. Et l'on s'obstina dans un aveuglement qui ne dissimulait rien moins que de l'inclairvoyance. On alla même jusqu'à s'irriter contre l'intruse, enfin on célébra joyeusement son départ. « Cavalleria francese ! »... Encore une fois Madame Duse n'eut pas à s'en plaindre ni le public à en souffrir, et la magnifique représentation d'adieux retentit dignement de bravos protestataires.

L'impression produite par Eléonora Duse peut se résumer en un terme unique : c'est, mais à proprement parler, le *charme*, — non pas alangui ni lointain, mais clair, immédiat, robuste, et vivifiant comme d'un philtre; car il convient pour louer entièrement cette artiste rare de restituer aux mots un peu de cette saveur originelle dont l'attrait pour nous est celui d'un brusque retour vers quelque antique et rafraîchissante source.

Ce charme opère dès l'abord et persiste en la moindre attitude, jusqu'en la démarche, capricieuse, et dans toute inflexion d'une voix sonore puis attendrie et l'on dirait parfois silencieuse. Si bien que, durant ces inoubliables soirées, malgré l'obstacle d'une langue étrangère, malgré la gêne de répliques intégralement perdues, de lambeaux de phrases trop fréquemment épars, malgré la quasi-similitude, par instants comique, de vocables souvent apparentés, l'émotion fut intense, et de plus elle fut harmonique, car Mme Duse parvint à cet ultime résultat, qui est inouï : la communion parfaite d'une salle, il est vrai compacte, mais hétérogène, où la plupart ne put que recomposer ce que comprirent quelques-uns.

de mensonge et de trahison parce qu'elle aurait disposé de soi en toute liberté et qu'elle aurait apporté dans le choix de sa vie de la gravité, de la loyauté et quelques qualités viriles.

Mais cette réserve faite, et tout en regrettant aussi la scène très artificielle par laquelle s'ouvre le second acte, où deux dindons Juan (Maubret et Larcena) exposent leurs procédés de conquête, il faut remercier M. Case d'avoir abordé ce difficile sujet avec une franchise, une décision, une crânerie qui lui font honneur.

Toutes les scènes que comportait le développement logique de l'œuvre sont traitées, et quelques-unes de façon supérieure. Très belle, haute et de grande émotion, la scène initiale du troisième acte entre Mme Deschamps et Louise, scène nécessaire où sont confrontées les âmes si distantes de la femme d'hier et de celle de demain. Très forte et très vigoureusement menée, la douloureuse scène du quatrième acte, où Louise ne revient chez Henri que pour s'éloigner à jamais, chassée par cette certitude que le pardon n'existe pas et que les lèvres seules le consentent. Nous pouvons maintenant attendre beaucoup de M. Case ; *la Vassale* est un début rare et qui engage l'auteur. Il est de ceux sur qui l'on est en droit de compter et il peut être sûr que sa prochaine pièce n'attendra pas pour être jouée les horreurs caniculaires.

D'ailleurs, celle-ci le fut bien et par moments presque très bien, L'étrange et fringante Mlle Brandès a remporté dans le rôle de Louise un succès des plus vifs et des mieux justifiés ; elle y a été excellente, très moderne, passionnée, fière, incohérente, séductrice, et les nuances les plus délicates, les plus subtiles ont été indiquées par elle d'une façon très sûre et très heureuse. Dans les passages d'émotion, particulièrement au troisième et au quatrième actes, elle a été d'une mesure, d'une sobriété vraiment dignes d'admiration et elle a trouvé un très beau cri pour chasser Mme Gerboy-DuMinil. Et Mlle Brandès a créé ce rôle avec une intensité, une fougue, une puissance dont, n'en déplaise à nos salons nationaux, la divine Bartet était tout bellement incapable. Et enfin Mlle Brandès sera, d'ici très peu, une de nos meilleures comédiennes. A côté d'elle, ah ! que Pierson a été mélancoliquement exquise et tendre et maternelle dans le rôle délicieux de Mme Deschamps. Raphaël Duflos, acteur très sûr et de grand talent, n'a pas pu donner tout ce qu'il aurait voulu dans le rôle maigrelet et sans nuances d'Henri. Il a été cependant tout à fait remarquable dans les deux derniers actes. Baillet est l'ami, le Chabonnas traditionnel et il l'est selon les traditions. Et Truffier fait des grâces arlequines dans un rôle assez contestable de jeune symbolard lovelace. Worms joue dans un style excellent deux scènes terriblement scabreuses et qui sans lui, dirait notre ami Willy, eussent pu faire les gens s'cabrer.

Et que ne dirait-il pas de la petite consommation finale servie par la Comédie pour rafraîchir ses invités par ces températures abyssines ? C'est léger, ça pétille, ça picote, ça émoustille. Ça ne

fait de mal à personne ! c'est un peu fade, mais enfin ça s'avale avec une toute petite grimace : vague palémonade gazeuse !

COOLUS

Madame Eléonora Duse à la Renaissance

Madame Eléonora Duse est une de ces artistes à qui ne peuvent nuire ni le silence ni sa renommée, non plus que le snobisme ou la malveillance. — On finira d'ailleurs par nous réconcilier avec ce snobisme-là, qui menace de devenir, pour l'intolérance agressive de certains, une véritable tête-de-Grec. On sait quelle fut la tactique des malveillants, comment ils s'affirmèrent noblement indignés de la prétendue réclame au moyen de laquelle l'actrice italienne aurait ingénieusement amorcé un public exigeant et jaloux de protéger ses célébrités nationales. Jamais un tel reproche ne fut adressé plus mal à propos qu'à cette artiste scrupuleuse, farouche et à ce point réservée qu'elle avait tenu à éviter, même à Paris, un ridicule que notre Presse, pour avoir fait semblant de découvrir, fut unanime à blâmer. Oui ce fut une tactique, et presque adroite, car ces dispositions hostiles de la veille facilitèrent les critiques du lendemain en leur donnant une sorte d'apparence légitime. Et l'on s'obstina dans un aveuglement qui ne dissimulait rien moins que de l'inclairvoyance. On alla même jusqu'à s'irriter contre l'intruse, enfin on célébra joyeusement son départ. « Cavalleria francese ! »... Encore une fois Madame Duse n'eut pas à s'en plaindre ni le public à en souffrir, et la magnifique représentation d'adieux retentit dignement de bravos protestataires.

L'impression produite par Eléonora Duse peut se résumer en un terme unique : c'est, mais à proprement parler, le *charme*, — non pas alangui ni lointain, mais clair, immédiat, robuste, et vivifiant comme d'un philtre; car il convient pour louer entièrement cette artiste rare de restituer aux mots un peu de cette saveur originelle dont l'attrait pour nous est celui d'un brusque retour vers quelque antique et rafraîchissante source.

Ce charme opère dès l'abord et persiste en la moindre attitude, jusqu'en la démarche, capricieuse, et dans toute inflexion d'une voix sonore puis attendrie et l'on dirait parfois silencieuse. Si bien que, durant ces inoubliables soirées, malgré l'obstacle d'une langue étrangère, malgré la gêne de répliques intégralement perdues, de lambeaux de phrases trop fréquemment épars, malgré la quasi-similitude, par instants comique, de vocables souvent apparentés, l'émotion fut intense, et de plus elle fut harmonique, car Mme Duse parvint à cet ultime résultat, qui est inouï : la communion parfaite d'une salle, il est vrai compacte, mais hétérogène, où la plupart ne put que recomposer ce que comprirent quelques-uns.

Je n'ai point assisté à la représentation de *Magda*. On a dit que ce rôle comptait parmi les créations les plus remarquables de l'actrice vénitienne; je le crois aisément, et l'on saisira sans peine quels rapports intimes et nombreux peuvent identifier Eléonora Duse avec l'héroïne indépendante, sentimentale et bourgeoise de M. Sudermann.

Dans *la Dame aux Camélias* Madame Duse réussit à recréer, à travers un texte souvent médiocre et toujours insuffisant, une figure admirable et vivante. Elle imposa, dès l'entrée, la réalité de son personnage, par un jeu sobre et soutenu, animant çà et là la scène de lumineux coups de théâtre, non point factices, mais de saisissante expression. C'est ainsi qu'au cours de la première entrevue avec Armand Duval, parmi les frivolités anodines d'un flirt teinté d'indifférente raillerie, la salle tout à coup frissonna de sentir, à un coup d'œil, à une interjection, à un geste différents, la femme soudain conquise, passivement et à jamais. Quelques critiques ont reproché à l'artiste d'avoir amoindri, desservi l'œuvre française, en l'abaissant au niveau de la vie quotidienne, d'avoir composé son rôle d'après une conception trop simpliste et trop spécialement individuelle. On a réclamé les grands élans tragiques et les cris de passion suraiguë. En vérité ce reproche vaut qu'on l'examine — brièvement — car il est de nature à généraliser le débat.

A moins de poser en principe qu'Alexandre Dumas a fixé en Marguerite le type de la courtisane éternelle, qui, dégagé de toutes contingences, doit demeurer intact en sa généralité, on ne peut nier à l'interprète le droit de substituer au modèle primitif une transposition conforme à sa nature. La tradition ne saurait convenir aux œuvres éphémères qui, leur heure passée, ne jouissent plus que d'une existence toute virtuelle et n'appartiennent plus à l'auteur, mais au public. *La Dame aux Camélias* a conservé la fortune, enviable, après un demi-siècle, de demeurer un spectacle dont la simplicité même, dont la simplicité seule peut encore servir de thème à l'improvisation dramatique. Il serait plaisant d'exiger davantage.

Pour *la Femme de Claude*, la nécessité d'une semblable substitution s'imposait plus impérieusement encore. Malgré la précaution d'une relecture préventive, il fut impossible d'écouter sans surprise la traduction de cette œuvre niaise, boursouflée, surtout odieuse, et d'une indigence que l'interprétation contribua à mettre en lumière, en la pleine et implacable lumière de la rampe. Ici surtout la part de collaboration de l'actrice fut considérable et de supérieure qualité. C'est elle, elle seule, et non pas un instant Césarine, dont rayonna la séduction et qui, lors du second acte, nous enthousiasma par l'ardeur véhémente de sa fureur et de sa passion. Il est des trahisons salutaires.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche
bi-mensuelle
1, RUE LAFFITTE, PARIS

M. _____

déclare souscrire un abonnement à _____, *partant du 1er du mois d'* _____, *à l'édition* (1) _____ *de* **La revue blanche.**

Adresse : _____

_____

Le _____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

En ordinaire : France..... **20** fr. (un an) ; **11** fr. (six mois).
— Extérieur.... **25** fr. (un an) ; **13** fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande, **40** fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, artiste-peintre, Directeur de la Société de Reproductions artistiques.
9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques**, *9, boulevard Rochechouart*, dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve*. La photographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. Lugan, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur Lugan, *141, boulevard Magenta, Paris*. Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *garantis*. Ecrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

Mme Duse a promis de revenir. Nous l'espérons d'autant plus vivement que, malgré tout, cette fois elle n'a pas donné sa mesure. J'entends incriminer le seul choix de son répertoire qui manqua trop généralement d'attrait. Au lieu de s'en tenir aux *Dame aux Camélias*, *Femme de Claude* et autres *Froufrou*, accessoires défraîchis du Magasin-à-Tournées, une telle artiste ne devrait-elle pas présenter au public, lui imposer au besoin — elle y réussirait — de plus dignes et plus substantiels ouvrages? Quelle pure joie ce serait de la retrouver par exemple en quelque héroïne d'Ibsen, Rébecca West, Ellida Wangel, Hedda Gabbler, ou bien encore Nora qu'aussi bien elle semble faite pour incarner, cette Italienne!

ALFRED ATHYS

L'imprimeur-Gérant : L. DENNERY.

24, rue Chauchat. — Paris

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, PARIS

M. _____

déclare souscrire un abonnement à _____, *partant du 1er du mois d'* _____, *à l'édition* (1) _____ *de* **La revue blanche.**

Adresse : _____

_____

Le _____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

ÉD. ORDINAIRE : France..... **20** fr. (un an) ; **11** fr. (six mois).
— Extérieur.... **25** fr. (un an) ; **13** fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande, **40** fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, artiste-peintre, Directeur de la Société de Reproductions artistiques.

9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques**, *9, boulevard Rochechouart*, dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve*. La photographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. LUBAN, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur LUBAN, *141, boulevard Magenta, Paris*. Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *garantis*. Ecrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

Seizième année n° 1756 — 5 Centimes — Paris et Départements — 5 Centimes — Dimanche 1er Août 1897

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

100, rue Richelieu, Paris

DIRECTEUR : **Fernand XAU**

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Étranger
Un mois...	2 »	2 50	3 50
Trois mois..	5 50	6 »	10 »
Six mois....	10 50	12 »	18 »
Un an.....	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL

N° du mercredi avec son supplément

Paris et Départements.....	6 »
Etranger, Union postale....	8 »

TARIF DES

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne.		La Ligne
Echos 1re page	25 »	Réclames....	7 50
Annonces....	5 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Octave Mirbeau, Paul Adam, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Emile Zola, Catulle Mendès, François Coppée, Séverine, Alphonse Allais, Ernest La Jeunesse, Paul Bourget, Emile Bergerat, André Theuriet, Gustave Kahn, Armand Silvestre, Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Marcel Prevost, Joseph Caraguel, Mestor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves, A. Saisey, Paul Bonnetain, Courteline, Rodolphe Darzens, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier, Adolphe Mayer, Auguste Morin, Georges Decquois, Mᵉ Huvlin, Yveling RamBaud, Louis de Robert, Jules Hoche, Jules Ranson, Evariste Mangin, H. Barthélemy, André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Albery, Dʳ Legué, Edouard Hubert, Eugène Doré, Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Echiquier, Marcel Pradier, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Aigre, F. Ogier, Emile André, J.-A. Natali, E. Malher, Recordman, Louis Labat, Jacques Finance, Pierre Paul, Lefrancier, F.-A. Steenschers, James. Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

PARIS A LONDRES

Via Rouen, Dieppe et Newhaven

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

4 traversées par jour. — 2 dans chaque sens

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (y compris les Dimanches et Fêtes) et toute l'année

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement)

Billets simples valables 7 jours			Billets d'Aller et Retour valables un mois		
1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE	1re CLASSE	2e CLASSE	3e CLASSE
43 fr.25	32 fr. »	23 fr.25	72 fr.75	52 fr.75	41 fr.50

Départs de PARIS (Saint-Lazare)... 10 h. matin et 9 h. » soir

Départs de Londres { (London-Bridge) 10 h. — et 9 h. 55 —
(Victoria)..... 10 h. — et 9 h. 45 —

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

EXCURSIONS aux GORGES du TARN

organisées avec le concours de la SOCIÉTÉ DES VOYAGES ÉCONOMIQUES
les 8 Août, 29 Août et 12 Septembre 1897.

ITINÉRAIRE : *Paris, Arvant, Mende, Ispagnac, Ste Enimie, Le Tarn, Le Rozier, Dargilan, Montpellier le Vieux, Millau, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Paris.*

PRIX DE L'EXCURSION : 1re classe, **260** fr., — 2e classe **230** fr.

MERCVRE DE FRANCE

RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

15, Rue de l'Échaudé, PARIS

Le N° : 1 fr. 50 (France) ; 1 fr. 75 (Union)

FRANCE	Un an.....	15 fr.	UNION	Un an.....	18 fr.
	Six mois.....	8 fr.		Six mois.....	10 fr.

Le Libertaire organise avec le concours de *La revue blanche*, de *L'Intransigeant*, de *La Lanterne*, de *La Justice*, du *Père Peinard*, des *Temps Nouveaux*, une matinée extraordinaire le **8 Août, à 2 heures, au Théâtre de la République,** dont le bénéfice sera intégralement versé à la souscription ouverte en faveur des martyrisés de Montjuich et de leurs familles.

M. TARRIDA DEL MARMOL, dont nos lecteurs ont gardé le souvenir, parlera au nom des bannis Espagnols ; M. Marcel SEMBAT, député, au nom de la *Petite République* ; M. Aristide BRIAND, directeur de *La Lanterne*, au nom de ce journal ; M. Charles MALATO, au nom de *L'Intransigeant*.

Mmes Valentine Verlaio (des Variétés), Duparc (de l'Eldorado), Louise France, Kamouna ; MM. Marcel Legay, Xavier Privas, Yon Lug, Georges Tiercy, Paul Paillette, Charles Lesbros, Buffalo, prêteront leur concours.

On entendra « LA RONDE DES COMPAGNONS », l'œuvre hardie du compositeur GUSTAVE CHARPENTIER, mise à la scène pour la première fois.

Enfin, WILLETTE a dessiné le programme.

LIBRAIRIE STAPELMOHR

LIVRES FRANÇAIS — ALLEMANDS — ANGLAIS — RUSSES

GENÈVE — 24, Corraterie — GENÈVE

Pour paraître en novembre 1897

Imprimé pour les **ÉDITIONS DE « LA REVUE BLANCHE »**
1, Rue Laffitte, Paris
par la maison **Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie**

ÉDOUARD MANET

(Souvenirs)

par

ANTONIN PROUST

Un magnifique volume in-4° carré entièrement tiré sur papier vélin des manufactures du Marais.

Tirage limité à **225** exemplaires numérotés à la presse.

Cet ouvrage ne sera jamais réimprimé dans ces conditions.

ILLUSTRATIONS

Nombreux croquis inédits de Manet dans le texte.

21 planches hors texte reproduisant la sélection de l'œuvre du maître exécutées par la maison Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, d'après les tableaux, directement.

Ces reproductions sont les suivantes :

1° Portrait de Manet par lui-même (n'a jamais été ni exposé ni reproduit).
2° Portrait de Monsieur et Madame Manet, père et mère du maître.
3° Le Chanteur espagnol, du salon de 1864.
4° Mademoiselle Victorine Meurand, en costume d'espada.
5° L'Olympia.
6° L'homme mort.
7° Le Fifre.
8° Le joueur de guitare.
9° Les femmes sur la jetée de Boulogne.
10° Les hirondelles.
11° Le bateau d'Argenteuil, du salon de 1879.
12° Le bon bock, du salon de 1873.
13° Le père Lathuille, du salon de 1880.
14° Le portrait de M. Antonin Proust, du salon de 1880.
15° Jeanne (le printemps), la femme à l'ombrelle.
16° Méry (l'automne).
17° Le saumon (nature morte).
18° Portrait de Mme Eva Gonzalès.
19° Le grand canal à Venise.
20° Mon jardin.
21° Portrait de M. Henri Rochefort, du salon de 1881.

Prix de l'exemplaire *numéroté à la presse*

Sur papier vélin du Marais, planches hors texte tirées sur papier de Chine rehaussé..... **100 fr.**

Chacun des vingt-cinq premiers exemplaires sera imprimé sur papier Whatman et portera le nom du souscripteur pour lequel il est spécialement fabriqué.

Les planches hors texte seront également tirées sur papier Whatman. L'une d'elles, *la femme à l'ombrelle*, sera exécutée en couleurs, donnant ainsi l'exacte reproduction du tableau célèbre.

Prix de l'exemplaire..... **500 fr.**

Vingt de ces exemplaires sont déjà souscrits.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

M..... *déclare souscrire à un exemplaire du volume* **Édouard MANET** *par* M. ANTONIN PROUST, *au prix de :*

CENT FRANCS
CINQ CENTS FRANCS

Barrer une des deux indications ci-contre.

Adresse : .....

le 1897

(Signature)

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de *La Revue blanche*, 1, rue Laffitte, Paris.

LE CRI DE PARIS

Vient de paraître

ROMAIN COOLUS

l'enfant malade

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Prix : 2 francs

PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

1, Rue Laffitte, 1

15 août 1897 — 8e année — TOME XIII. — N° 101

La revue blanche

Eugène Morel ..... *Terre Promise*, roman (1re Partie).

ENQUÊTE SUR L'ŒUVRE DE H. TAINE

OPINIONS DE MM.

Maurice Barrès, d'Hulst, André Lefèvre, F. Picavet, Emile Boutroux, Pierre Janet, Gabriel Monod, Henri Mazel, P. Mantegazza, Cesare Lombroso, G. Tarde, Emile Durkheim, E.-M. de Vogüé.

Jean Roanne ..... *Les Jolies Bêtes* (Fin).
Gustave Kahn ..... *Images du Rhin.*
Henry Gauthier-Villars ..... *Dialogue de quelques morts sur l'amour.*
Paul Claudel ..... *Paysages de Chine.*

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES DOUZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 110 fr.
Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; no 39 : 5 fr. ; nos 40-71 : 1 fr. ; no 72 : 5 fr. ; nos 73-101 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

Éditions de La revue blanche

l'enfant malade

PAR ROMAIN COOLUS

Prix : 2 francs

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX
Placer sur les Lampes à pétrole, le
PHARE
ARTICULÉ
J. DECOUDUN
FAUBOURG St DENIS, 101, PARIS
Pour Lampes 8 et 10 lignes PARIS 7f75 PROVINCE 9f
— 21 et 24 lignes — 10f75 — 12f
Demander le Tarif pour Lampes à Essence et Bougie.

LIRE AU LIT AVEC LA VEILLEUSE-PHARE
Métal nickelé.
Lumière de 3 bougies pour 3 centimes d'huile ordinaire par nuit, envoyé avec mèches.
PARIS . . 10f65
ÉTRANGER 11f90
France cre mandat-poste.

PARIS, 1, RUE LAFFITTE
(Envoi franco d'un numéro spécimen contre un timbre de 15 cent.)

LE CRI DE PARIS LE CRI DE PARIS

ARGUS DE LA PRESSE

11, Rue Drouot — PARIS

Terre Promise

PREMIÈRE PARTIE

CERVELLE DE PAUVRE

I

— Citoyens, nous avons beaucoup souffert...

Et, vieillard, tu souffrirais encore ! Si ce n'est toi, tes fils, leurs fils, et bien au-delà. La misère tient bon l'homme; les révoltes, vieillard, l'ont secouée vainement, elle ne lâche pas prise.

— Nous avons beaucoup souffert.

Après? après? Silence, de grâce, un peu! Le vieux a la voix faible; et ses mots qui s'empâtent dans sa barbe grise, ne rejoignent plus ses pensées déjà parties si loin !

— Beaucoup souffert, beaucoup souffert...

Où cela, ses souffrances? dans la grande buée d'une vie presque enfuie? Où? dans cette mêlée de rage, peine, espoir, désespoir, efforts, de révolte et d'ennui, toute la mort! où il ne distingue plus que les cadavres de ses joies? Clignent ses pauvres yeux, harassés de souvenirs.

Le pâle soleil de France tombe des vitres hautes, éclaire la foule terreuse, déguenillée, fébrile, et, sur les murs blafards, l'auréole de drapeaux des Mariannes de plâtre, — mais pâle, pâle soleil! le vieux n'y peut plus lire, ne peut plus lire qu'en lui-même...

— Là-bas... là-bas...

Certes, il y faisait bon. C'était un autre soleil!

Oui, par delà les mers, aux terres australes, d'où il venait, quel astre radieux, puissant et réchauffant! Mais par delà ces temps-ci, aux temps dont il venait, plus chaude que les tropiques, plus rouge que les couchants, la dernière des révoltes avait flambé et soleillé sur eux et leur avait versé de telles pleines âmes d'enthousiasme, que vingt ans de défaite aride n'en avaient pas bu le fond, resté si chaud, si clair, que les dernières gorgées semblaient avec l'échec, exil, lassitude, impuissance, et toute la République qui fut depuis ce temps-là, vous arracher du corps, du cœur, toutes les vieillesses.

Aux temps où l'on croyait à la rénovation du monde...

— Et j'y ai cru, à la fraternité humaine, à l'écrasement de la haine, et de tout le mal stupide que se font les hommes entre eux. J'étais du jour où pour se trouver un amant, il suffisait à une idée d'être belle. Révoltes, massacres, batailles, toute une vie de labeur!... C'était pour la liberté, pour le bonheur, — pour une société meilleure... Ah! nous avons beaucoup souffert, beaucoup souffert!

Siècle, le grand siècle, le siècle prodigieux, le nôtre! celui qui avait le plus pensé, le plus inventé, celui qui avait tué plus qu'aucun autre siècle, avait-il assez souffert, assez souffert?

Et après? De grandes choses formidables, en dedans. Mais rien ne sortait. Sans doute le vieux avait cru parler, livrer ses souffrances en exemple... mais le froid, le pâle soleil... non, plus de quoi chauffer la machine à discours. Trop loin peut-être aussi le temps où il avait mangé... Et les autres, avides de parler, eux aussi. De leurs souffrances? Ils n'en avaient pas eu encore, — mais en auraient! Avides d'en parler d'avance, ils trépignaient. Qu'as-tu à dire? tu n'as que souffert! Eux, ils ont à souffrir!

— Citoyens, nous avons...

La salle pouffait de rire.

Il ne voyait pas la salle. Dans sa tête murée, d'où nulle phrase ne sortait, n'entrait aucune huée.

La Révolte! Il l'avait vue, il la revoyait!

Il avait tenu, aux barricades, jusqu'au bout! Mais il n'avait plus de balles, il ne pouvait plus tirer! Il tenait encore, devant cette foule, qui le bafouait. Mais il n'avait plus de phrases; il ne pouvait plus parler.

Son bras seul évoquait, tâchait de faire comprendre, montrait des choses sans nom, énormités de rage, de meurtres, de luttes que nul ne pouvait voir là, et qu'il savait y être. Son bras, qui, quelque temps en brandissant la crosse avait paré à la défection de la poudre, voulait encore combattre cette foule en gaîté, dire du geste, puisque la parole trahissait, et son bras étendu semait à la volée; il avait plein son ame de vengeance à semer. Il se hâtait et nul ne voyait tomber les grains... Vieux fou, que faisait-il? Nul n'aurait pu le dire. Mais peut-être on reconnaîtrait à la voir lever de terre, si toutefois à jamais ces sillons ne sont stériles, la graine qui remplaçait dans ces deux mains muettes, les gerbes de révolte dont elles furent pleines.

O Commune! Poudre et pétrole, barricades et flammes, cris d'espoir, cris de mort, cris de bête! Il croulait des charretées de cadavres et de rêves, tellement qu'ils couvraient le sol, et s'entassaient, pesaient, si lourds, que l'espérance en dessous étouffait! — et, dégagée, jamais elle ne s'était ranimée.

Assez, assez! Vieillard, descends. A d'autres la parole!

Descends, vieillard, et tant pis si tu n'as rien dit. D'autres vont parler...

Et ce fut la prison, les pontons et le bagne, quand tu fus descendu de la dernière révolte. Mais la tribune est vide et nul n'a plus parlé.

Et cependant, nous tous, nous aurions tant à dire!

D'autres parlèrent.

Enfant, tu écoutes, toi?

Les poings serrés, avide, sans agir, il écoute. A la belle couleur de l'avenir qu'on lui verse, ses lèvres se mouillent... Tout cela, pour lui, se parle! Les beaux rôles qui lui sont destinés! Lequel jouer? Choisir!

N'importe lequel, mais que la toile se lève donc!

Attendre! Les théories diffusent leur brouillard. Brouillard doré derrière lequel est le soleil...

Le ciel resplendit, la terre est couverte de brume.

Et voici l'astre! Grand jour! — Et l'on ne voit pas à deux pas devant soi.

D'autres parlèrent. Ceux-là n'avaient guère souffert; ils étaient très malheureux.

Ils ne savaient ni la révolte ni la bataille. Leur droit était celui d'élire des députés et boire des absinthes; leur drapeau faisait bien à la porte des chands de vin. Aussi criaient-ils fort; les grands mots font grand' soif. Les mots où il faut que toute l'ardeur d'un homme passe, qui sont tout l'enthousiasme et seront tout l'avenir et la seule vengeance! les mots qu'on n'aura pas, un jour proche, à défendre, baïonnette devant et poitrine derrière, à cette tribune que font les pierres levées des rues, — il faut qu'ils aient beau son et panache de brave!

Tocsin verbeux des incendies imaginaires! La foule faisait la chaîne pour se porter l'espoir, faire rugir l'eau sur la flamme des douleurs; car toute cette fumée faisait croire à de la flamme. Les mots ouvraient les gueules, balançaient les battoirs. Les belles phrases! Les poumons avaient besoin de ça. Les belles idées! Le ventre même en apaisait sa faim. Quel spectacle! Bataille, héroïsme, corps à corps, lutte acharnée, féroce! On aurait dit que c'était de la vraie poudre qui parlait.

— Des lois! des règlements!

— Plus de lois! Plus de règles!

— Il faut fonder!

— Il faut détruire!

— Il faut attendre!

— Agir!

Les mots en *Isme*, armure des creuses théories, entrechoquaient chevaleresquement leur ferraille. Les insultes se rompaient comme des lances de bois, les arguments brandis comme des sabres furieux, bosselaient sans les trouer les convictions clinquantes, et aux défis, aux menaces, aux injures, aux saletés, toute la boue qui coulait simulait vaguement le sang.

— Vive la Sociale!

— Vive la Commune!

— Vive l'Anarchie!

Vive! Vive... il n'y avait que la soif de plus vive.

C'était ton rêve, ton plus beau rêve de poète, Humanité, que sans

décor, ni costume, sur ces planches de hasard, de pauvres acteurs tentaient de jouer comme ils pouvaient.

Il y avait les pères nobles de Quarante-huit, et les candides Léandres, fidèles et sûrs de la vertu de leur Utopie, les duègnes qui mouchardaient, les papas conciliants, le matamore maigre s'enflant de guillotinades, fusillades, barricades, Scapin brouillant tout le monde, louche, se glissant par ruse, sous les horions, aux députations, et les entremetteuses des unions mal-possibles... Rien ne manquait, que ton souffle créateur, ô poète : Révolte!

Les chandelles mouraient avant que la pièce pénible, empêtrée dans trop d'intrigues, les dénoue, et nul des spectateurs ne s'en allait content.

Ah! qu'un ordre du jour, marie tout, pour finir... — Non! encore d'autres acteurs! Les étoiles! Ecoutez.

Airs d'apôtre, logiques tenaces, périodes enflammées. Des mots, des mots. Les colères clapotaient comme une vaine marée... — La marée qui descend ?

— Elle monte! Elle monte! Le jour est proche. Voici que la Révolution...

La Révolution! Encore! Il y en avait déjà eu quatre! Encore une, donc?

— La vraie!

— Comme les autres!

— La grande! définitive.

— Révolution sociale...

— Non! pas Révolution! Disons : Évolution. Possibilité des réformes. C'est nous qui sommes les raccommodeurs de l'Etat. Homéopathes guérisseurs de sociétés, traitant le mal par le mal, nous inoculerons notre propre tyrannie au sang tyrannisé du peuple qui se meurt...

— Et moi, voici le Monde tel que je l'ai conçu. Je vais montrer les plans de la Cité de rêve.

— Quand il n'y aura plus de lois, plus de patrie...

— Oui, qu'importent théories, opinions, sectes, partis, querelles? Quand nous serons au lendemain de la Révolution...

— Quand tout le monde sera heureux...

— Oui! la Révolution! et puis tout s'arrangera!

— Moi, j'ai tout arrangé d'avance. La Grande Caserne est prête et n'attend que les recrues. C'est le bonheur artificiel, universel, obligatoire! Chambrées, lits, fournitures, gamelles, équipements, j'ai tout prévu, et l'effectif des bataillons, la couleur des fanions, la place des serre-files, et du galon, de la discipline, et de la musique, et si avec tout cela tu ne marches pas, Humanité...

Fanatiques, frénétiques, mécontents, révoltés, demi-révoltés, bavards, soûlards, et furieux, et bonnes gens s'entretenant des affaires de l'Etat, tous Messies, tous prophètes d'autant de vrais Dieux uniques qu'ils étaient de pauvres hommes, tous barbottant

en cette vase d'où coulera cette eau claire : la société future... Tous d'accord...

Emigrants entassés dans les cales fétides, disputant de ce qu'on ferait quand on toucherait terre, sûrs de trouver merveille, terres fertiles, prairies vertes, ou des chasses, ou des forêts, ou des mines d'or... mais — hâte! hâte d'arriver! — sûrs qu'une fois à terre, chacun s'arrangerait, et tout s'arrangerait, — hâte! hâte d'arriver! ô vent de la Révolte, souffle donc dans nos voiles! — sûrs : tout s'arrangera! Quand donc? A terre! Au lendemain de la Révolution... Tous ensemble ils voguaient vers les lointaines Amériques — hâte! hâte! ô l'horrible et fastidieux voyage! — vers les lointaines Amériques, la Terre Promise.

Oui! qu'elle souffle, la Révolte, si seule elle peut mener là! Qu'elle mette des océans entre nous et la patrie!

Sol natal, coin de champ paternel, vieux château du seigneur, église du village... Bah! on nous a promis mieux que tout cela. En route! Dans cette cale fétide naviguerons-nous toujours? Révolte, qui nous emmena, quand toucherons-nous terre?

Eh bien! c'est l'Anarchie Va au hasard, navire que nul ne peut guider. Du moins le bon vent souffle. Pas de port. Echouons!

Non, je n'ai pas le plan de la cité de rêve! Mais j'ai celui de la cité de réalité. Celle qu'il faut détruire! Tout flambe! Tout s'écroule! Les égouts envahis, les téléphones coupés, la ville souterraine saignée aux quatre veines... et vous savez? dépôts d'armes, usines, et la Banque! fouillez à la poche tout de suite. Allumez!

Comme dans un marais que l'on vient de troubler, sautent, sautent les grenouilles! En l'air, tous les bourgeois! On les dynamitera, le monde sautera...

Dansons! De peur ou de joie, tout le monde dansera.

Surgis, ô vraie réforme, unique chose à faire, seule raison d'espérer, sang à boire, or à voler, joie à planter, et amour à ressusciter! Révolution!

Soûler encore une fois la terre d'actes gigantesques!

Sainte dynamite!

Que l'on danse vite!

Dynamitons! dynamitons!

Tous debout! Haut les cœurs! libres les cervelles! Les grandes orgies futures chahutent déjà dans l'âme! Tous d'accord! C'est cela! Dynamitons!

Dame dynamite!
Que l'on danse vite.....

Et l'on se mettait à chanter.

Cependant l'humanité souffrait toujours.

Chaque matin, quand Paris éteignait ses orgies, quand les attar-

dements de noces croisaient les tôt levés qui vont faire belle la ville, l'aube blafardissant le ciel éveillait la douleur.

C'était la nuit encore, et, coqs asssourdissants de ces poulaillers de pierre, les petites machines à réveiller tintamarraient, et se répondant de logement en logement, sonnaient le glas du sommeil, la mort de ces heures de mort qui sont les plus heureuses de la vie, cependant que les tristes chandelles allumées éclairaient à l'avance la route du soleil.

Les amours s'arrachaient, les fatigues s'ulcéraient. Le grand jour devait trouver tous les hommes au joug, et non remis encore du travail de la veille, l'écœurement des cités revomissait les hommes à un travail nouveau..

Ils allaient où l'on souffre, et les iaubourgs emplis apportaient à Paris son flux de travailleurs. Déjà la marée, ayant comblé les plus petits trous, les moindres flaques, chacun ayant sa part d'éreintement ou d'ennui, — tous peinaient, c'était bien, — s'en allait pour venir les reprendre le soir. Quand le soleil, venu plus tard, parti plus tôt, aurait fini sa tâche de faire tourner les ombres, combien, dans les sous-sols, les caves et les fonds de cour où les pauvres s'étiolaient ne l'auraient pas vu passer!

Quelques uns avaient, certes, des besognes heureuses. Ils pensaient, luttaient, entreprenaient, et commandaient. Impatients au travail, devançant l'heure, manquant de temps, ils se sentaient grandir par l'œuvre toujours nouvelle, jouissance renaissante, qui les prenait, livrés, cervelle accaparée. Ils n'avaient qu'un ennui: le sommeil qui l'interrompt.

Mais les autres! Toujours en rond, toujours de même, sans allégresse, front bas, bouche grognante, cheminer un chemin qui mène là d'où l'on vient; faire ce qu'on faisait, ce qu'on fera, bien? mal? égal, de même, sans mieux possible. Aimer le travail, comme le paysan aime la terre? Mais ne jamais voir ni la germée, ni la récolte, même ne pas regarder le ciel qui en détient le sort, bêcher le sol, rien que bêcher, les yeux bas. La torture prenant le nom de tous les métiers, exigeait des femmes même un autre impôt que de lui créer des hommes. Travailler sans gagner, et aimer sans aimer. Coudre! stupidement, sans trêve, pour d'autres qui seraient belles! Les pauvres devaient à la joie des autres leur droit de souffrir, et pour vivre, elles devaient, elles qui faisaient de la vie, travailler ne pouvant suffire, vendre plus que leurs bras!

Mais toute cette souffrance était donc nécessaire! Non. Inutile. Le tiers, le quart, de cette douleur-là — ce qu'on en ferait par plaisir — pour que tout le monde vive aurait été assez.

L'humanité souffrait. Et comme elle s'ennuyait!

Depuis des siècles, elle souffrait. Jadis plus que maintenant. Mais un roulement de tambour couvrait alors les cris. A présent, quoi? On était tout à sa douleur. Il n'y avait rien eu depuis si longtemps! Mal poignant, lancinant, atroce, dont rien ne distrait.

Dans les clouteries, jadis, les chiens tiraient le soufflet. Sous le fouet et la botte gémissaient les pauvres bêtes. On ne les nourissait pas. La nuit on les lâchait pour qu'ils cherchent pâture et qu'ils nettoient la ville. Et croyant que c'était bien, que cela devait être ainsi, las, à l'aurore, les chiens venaient se remettre à l'attache.

Depuis des siècles, les brutes enfantaient la richesse. Mais elles n'en étaient mères qu'à l'instant de douleur. Sortie de leurs bras jamais la richesse n'y revenait. Elles ne lui donnaient pas de nom, n'en avaient pas une caresse, pas un souvenir. Elles la créaient, simplement. Plus tard quand elle passait, ne la reconnaissant pas, elles s'inclinaient, et admiraient, respectueuses.

Enfant, travaille; tu as un métier. Tu prends le charbon par pelletées et l'enfournes. C'est cela. Ta vie, toujours. Eh! bien, réveille la flamme; elle s'endort, pique-la, retourne-la de tes pinces. Bon! elle pétille. Maintenant recommence. Et toujours. Tisonne! Eternelle flamme! Aurore, crépuscule? Jamais de nuit. Un atroce et brûlant midi de toute la vie. Tu es un homme, sois utile. La société, elle, a besoin que beaucoup de chauffeurs, comme toi, enfouissent beaucoup de houille. Ne cherche pas plus loin. Que regardes-tu donc? Ne t'inquiète pas. Remets simplement du charbon.

— Rien... je veux voir.

La flamme crépite, fume, hurle. Il regarde toujours. Ses yeux ne se détachent plus. Il suit la flamme et il ne remet pas de charbon. Regarde, regarde! Le mystère va s'accomplir.

La fonte se précipite au creuset et s'y fige.

Suis-la, va jusqu'au bout. Là d'autres la martellent; comme elle brille! Vois-tu les empreintes qu'elle a prises? — Maintenant va partout, tu la reconnaîtras.

C'est ta fille, c'est la richessse, c'est la joie.

Flamme qui mugit, s'élève et que ma pelle fouaille, comme un fouet claque lançant les chevaux au galop, où vas-tu, c'est maintenant l'heure de m'obéir, tu sentiras le mors, arrête! A nous! richesse que nous puisions si profond et laissions perdre, fleuve las d'abreuver les insatiables mers! tu reviendras, docile, à ta ténébreuse source, aux pauvres enfouisseurs de la houille au brasier. Ceux qui ont soif!

Hélas! les bras sont forts, la tête pèse lourd aussi, pleine déjà de désirs, d'espoirs. Mais les yeux! Il les faut, fascinés, détourner de la flamme!

Il est l'esclave. Les chaînes, sont solides sur lui : la faim, qui ne casse pas, et l'ignorance qui pèse. Le travail prend ses jours, le sommeil prend ses nuits. Il ne peut pas détacher les yeux de cette flamme...

Mais qui dira le possible, le tentable?

Des voix crient :

— Agis! Délivre-toi. Romps tes liens, brise tes chaînes!

— Ne pense pas! j'ai pensé pour toi. Obéis-moi!

— Pense par toi-même. Impose des lois. Proclame tes droits.

— Va sans t'inquiéter. Comme les arbres qui poussent et s'arrangent entre eux pour jouir du soleil, surgis seulement de la terre ou tu rampes, crois, grandis et confie l'avenir à la Nature.

— Confie l'avenir à Dieu. Courbe-toi. Crois en lui.

— Crois en toi-même. Révolte-toi !

— Vive la Sociale ! Vive l'Anarchie.

— Dynamitons !

Et chaque matin les chiens venaient se remettre à l'attache...

Plus malheureux qu'avant, puisqu'ils avaient compris.

Voilà pourquoi dans la salle vaste ornée de drapeaux, des rêveurs et des miséreux assemblés, attendant la révolte qui ne venait jamais, s'injuriaient, s'égosillaient, et se brandissaient sur la tête les uns des autres, la rigide stupidité de leurs rêves...

Cependant que l'humanité souffrait toujours.

Et l'on ne peut plus croire à la Révolution !

La dernière fut vraiment trop de défaite et de honte. Il nous restait une foi, la confiance dans le peuple. Non. Il n'a plus de volonté, ne sait plus agir. Aujourd'hui l'homme qui rêve, et veut le bonheur des hommes, s'éloigne de la foule, méprise ses semblables.

Liberté, république, patrie, Dieu, Révolution sociale... quelle idée n'avait pas une fois été niée !

La pensée n'était plus qu'un cimetière de croyances. On parlait de ces grands morts qui agitèrent les têtes exaltées de nos pères, comme l'on vient prier sur des tombes. Même la patrie, dernière religion de l'orgueil humain, vieillie, et revenue de tous les enthousiasmes, la France, la belle France, qu'on avait eu raison d'aimer au-dessus des peuples. terre de révolte, aujourd'hui soumise et modérée, et déchue, et modeste, et sans postérité, triste et calme, vivait en soignant ses blessures, nous racontant à nous, ses fils derniers venus qui ne l'avons pas connue aux jours de sa splendeur, nous racontant ses exploits — et sa défaite.

Ce vieillard descendant aphone de la tribune, et qui, lui et la poudre, jadis avaient parlé si formidablement ! — ces bureaucrates encore culottés de rouge, qui jadis, héros, firent trembler l'Europe ! — et ces ministères et ces Chambres, et ce peuple soumis, minable et amusé, qui ne vote même plus et qui fut en son temps la Révolution Française...

Des belles grappes d'or que le cep étalait au soleil, il ne reste, foulée aux pieds, qu'une vase sucrée, une sorte de sang noir qui croupit dans la cuve. Mais qu'un ferment, un seul tombe sur cette boue fade, et c'est le vin allègre et clair qui pétille et qui mousse ; ce sera l'alcool qui brûle et qui soûle et qui tue. Buvez, ce sera la joie, buvez, ce sera la vie !

Humanité, collectivité des hommes, foule qui passe, pâte molle de pensées, polypier de douleur, être vague, vivant, mouvant et inconscient, arbre toujours renouvelé, courbé depuis des siècles, jamais brisé, ô peuple! est-ce qu'un ferment, un seul, bouleversant ta masse inconsistante et lourde, tel qu'en une cuve où dort un croupissement liquide, suçant et transformant le suc de tes entrailles en ferait aussi la claire et allègre révolte, la révolte qui soûle, et qui brûle, et qui tue, soulevant à gros bouillons ton sang régénéré ?

Un ferment! Une idée — ou simplement un homme!

Mais laquelle de toutes celles qu'on agite, et de tous ceux qui s'agitent, lequel?

Si c'était — Moi ?

Enfant qui écoutais...

De la foule. Un du troupeau. Un des plus jeunes, qui n'a que l'herbe qu'on lui laisse...

— Je vis, je m'ennuie, je voudrais d'autre vie. Toute la vie des troupeaux pourtant est de brouter. Moi, je travaille, et je ne suis pas satisfait. Autre chose! Je ne sais pas. Je voudrais tant savoir...

Sombre, maussade, soumis, dit-on, et résigné! Roué, ravalé, morveux et en guenilles, tout petit, il fallait bien que je plie, et la misère, le travail précoce, les coups, l'injure, j'ai plié, je me suis courbé... Bientôt l'armée!

L'arc est bandé à fond. L'âme n'a pas cassé. Ah! qu'une idée enfin, comme une flèche, s'y appuie, avec quelle force je la projetterai, me détendant! Ayant secoué mon joug, je soulèverai la terre,

Homme courbé sous les rois, esclave, chose du maître, affranchi, asservi à la terre, au fouet, à la dîme, puis à la faim, la geôle, puis au drapeau, au sabre et à la gloire, et enfin à la chose sinistre de l'argent, — lui aussi voit son rôle, a la vision du prophète, et s'écrie: Je suis petit, étant à genoux. Je me lève.

Merci, enfance qui as pétri, durci ma chair, qui as trempé mon âme à l'acide douleur, d'où elle sort ferme et fière, coupante comme un glaive.

Quelle foi m'a soutenu? Les lutteurs les plus braves savent une prière qu'ils disent avant d'en venir aux mains. La vie est lourde. Qui m'aida à la porter?

Les uns ont l'alcool, d'autres le travail, d'autres Dieu! Poisons divers, dont une gorgée ranime avant de se mettre en route. C'est de l'espoir ou c'est de l'oubli qu'on se verse...

Moi j'ai cru à un monde meilleur sur cette terre...

Et qu'il ne tenait qu'à moi de le réaliser.

II

Voilà pourquoi Jean Pilleux voulut apprendre.

Il se terra hors la ville, tout près, dans les champs mornes. Maigre et plate campagne, os décharnés de la terre, sol triste où pousse du sol une misère sordide, masures, guenilles d'habitations, chétive humanité. Là, Paris, parmi ses détritus, le surplus de ses mangeailles, déverse sur la campagne son trop plein de pauvreté. Là, Paris a tari la source des verdures, et rongé l'herbe jusque et plus profond que la pierre.,. Le Désert !

Pilleux s'y retira, plus de quarante jours. Il y sema ce que ce sol pouvait nourrir: des rêves !

Là, chaque nuit, sa lampe attardée jusqu'au jour fut la seule lueur assistant de la terre à l'assemblée des astres.

Douce lampe, dans la maison isolée, qui couvait de sa tiédeur, maternelle caresse, l'intellect nouveau-né... Douce science, dans ce cerveau isolé, qui grandissait on ne sait pour quelles destinées.

Par la fenêtre ouverte, une voix retentissait. Paris! qui sanglote la nuit, ou qui vagit, on ne sait... Vaste rumeur.

Le monstre, on le mesurait à sa grande lueur. Tenu à distance, si près, qu'en avançant le bras, on l'eût saisi, et que l'on croyait entendre le sens même de sa plainte...

Dans le désert, Jéhovah ordonnait d'aller sauver les hommes.

Pilleux rêva de les régénérer.

C'était un pauvre ouvrier. Sa besogne était de frapper du fer avec un marteau. La société a besoin que l'on frappe avec des marteaux beaucoup de fer.

Pilleux n'aimait pas frapper du fer avec un marteau.

Si les yeux, quelque jour, se refusaient à voir, et rêvaient de régénérer le corps entier ?

Les prophètes lisaient leur mission dans le ciel. Là était Dieu. La science est dans les livres. Péniblement le pauvre homme y chercherait la sienne. Les livres lui donneraient les dons prodigieux nécessaires aux apôtres: éloquence, pensée, foi.

L'éloquence! La passion la forme toute entière. Il en avait, abondamment, mais devait en perdre tout ce qu'arracherait de la nuit magnifiante, la lumière qui calme et rapetisse tout.

La pensée! Il eut l'ambition la plus noble. Tout savoir! Posséder un cerveau infini.

Que l'intelligence soit en moi ! Et l'intelligence fut. Elle fut immense, elle fut son œuvre toute formée. Intelligence qui n'avait jamais été enfant. Elle se précipita dans le monde moderne, gauche, maladroite comme un sauvage habillé. Nul ancêtre ne la mena patiemment par la main, la garant des dangers, lui tournant les obstacles. Elle était assez grande pour s'y heurter toute seule!

Mais il faut manger, et pour manger, frapper du fer avec un marteau, tout le jour. Le temps manque pour apprendre. La Société ne mit pas dans son berceau le loisir.

Donc la Société est injuste.

Il la détesta. Ce qui fait du mal, le meuble pointu où il se cogne, semble à l'enfant une volonté méchante. Le sort n'a pas pu m'être contraire. On a triché. Haine de mauvais joueur. Je souffre : donc on me fait mal. Moi qui devrais... Non !... qui voudrais ! Il confondait. Mais son désir, si vif ! brillait comme l'évidence.

Ainsi, avide, sans mesurer, sans choisir les morceaux, il se jeta sur la science pour la dévorer toute.

Il apprit, et d'abord apprit son ignorance. Il s'acharne et il la voit de plus en plus. Comme l'alcool attise la soif de l'ivrogne, la science qu'il engloutit semble gonfler l'inconnu. Et de nouveau la volonté méchante surgit. Il ne comprend pas les livres. Ardue, la science revêt une langue indéchiffrable. Il rage, redouble d'efforts... Mais on ne passe pas.

Soit, il escaladera. D'autres s'y rompent les os, lui le cerveau. Entrer dans la science par la fenêtre ! Impossible, le mur est trop haut. Tout là-bas, il faut prendre la petite porte, attendre, supplier. Que d'attentes, de corridors, de vestibules ! Les portes partout fermées, et les escaliers noirs...

Lui, ne peut pas attendre.

Il abat la muraille.

Tout ment. Tout veut le tromper. Et comme la Société mal faite, la Science est fausse. Encombrée de tout l'inutile qu'elle charrie, la Société comme la Science est bloquée. Jamais on ne sera heureux. Jamais on ne saura tout !

Qui donc ment ? Toi ! qui dis venir ici pour t'instruire, et ne cherches qu'à dérober des mobiles d'actions, toi qui étudies pour agir, non pour savoir, et te hâtes, entré furtivement dans la maison, de parcourir vite des yeux, cherchant vite et seulement ce qu'on peut emporter.

Vaine ardeur à savoir : ardeur intéressée. Non, il ne se forgeait pas une machine à comprendre, il entassait des provisions pour une guerre, pour les jours de famine de l'action aux abois ; prenant l'outil il ne cherchait pas comme on s'en sert, mais la façon dont on pourrait en faire une arme.

Il était venu chercher la foi.

Pour charger en furieux, on se bande les yeux. Et il exige de la science la force d'agir ! Mais c'est la foi, la foi aveugle qu'il demande !

Si la science l'y menait ? Non. Elle s'arrête là où commence la foi. Ce qu'il cherchait, c'était une foi de l'ici-bas !

Il s'entêtait, il entassait, il s'enfonçait. La foi reculait toujours.

Table rase de tout ce qu'il a appris, qui ne lui sert pas, et table rase de la société, pour tout reconstruire. Il en rejette en bloc toutes les institutions.

S'il ne s'était agi que de pensées .. Table rase ! On les remettra en ordre, l'une après l'autre, si l'on en garda une. Mais il s'agis-

sait d'hommes. Les chasser tous de la société, les y remettre ! Qui ferait cela, un homme? Il en restait donc un? Celui-là, rentré avec toute l'erreur du passé, le recommencerait.

— Lorsque la raison parle, nous devons écouter...

— J'écoute... et j'agirai...

— Ecouter... rien de plus... nous laisser entraîner, pieds et poings liés, où les meilleurs arguments nous entraînent.

Nous laisser entraîner! Lui, il courut devant! Même il oublia de retourner la tête, voir si le meilleur argument suivait toujours derrière, et s'il était bien le meilleur. Ignorance, fanatisme! Comprenez donc! la science, pour savoir, a l'infini du temps, mais l'action n'a que sa vie; et sa vie n'a chaque jour que quelques heures! Tout savoir? Toute la science passer par ce petit trou de la vie! Semer, semer... mais il voulait voir les récoltes! Tout ce qu'il ne sèmerait pas avant le soir ne germerait pas. Il labourait, avide, acharné, s'épuisant. Et il ne labourait plus. Il semait au hasard.

— Tu te hâtes vainement, tu ne dois pas récolter.

Lenteur, lenteur de tout! Le mal que tu fais, tu le vois. Le bien... hélas ! L'arbre qu'un siècle érige, un coup de hache l'abat. La société n'est pas un homme à la vue courte, dont la vie est mesurée, enfant ! et quand tu parles de corriger ta mère, — régénérer la Société ! — tu parles de toi, homme d'un jour, qu'on peut ôter. Elle, feuille à feuille, par tes semblables et par toi-même, lente fastidieusement, garde jusqu'au delà de l'hiver la rouille des étés, qui protège les bourgeons frêles poussés dessous. Il faut laisser tomber ; les cisailles blesseraient...

— Se croiser les bras ! Ne pas même savoir ! Aimer quoi... l'avenir ! Ah ! çà est trop haut pour nous.

— Aussi haut qu'un insecte, qui, désintéressé, garnit de provisions le nid où naîtra la chenille. Elle trouvera tout : douceur, tiédeur, abri, mangeailles, protection, amour. Lui ne verra pas. Il meurt. La petite bête qui naîtra, saura-t-elle? Non. — Utopie, Terre promise, bonheur humain... Des choses qu'on verra quand on changera de soleil!

— Agir, agir...

— Eh ! bien, travaille...

— Mes bras ! Mais ma tête, mon orgueil, et tout ce qui en moi, de race, veut combattre ? — Non ! toute évolution n'est pas si lente. Il y a des explosions, il y a des catastrophes. Des guerres déchirent les peuples et des volcans la terre. Il y a des révolutions et des cyclones. On supprime l'esclavage. On fait la République, tout ce qui est contenu n'est pas mort, et s'amasse, jusqu'au jour... ah ! je sens que l'éruption est proche !

Qu'un jour se fasse, un trou, une fissure... une idée ! On se précipitera; moi, je dirai par où. Car je guette sur la vieille société qui se craquèle, par où, perçant l'écorce où elle est contenue, crèvera la sève. Une idée ! une foi, l'espoir, le renouveau...

Des livres! Des livres ! Patience ! La foi allait venir !

De moins en moins.

La foi en un monde meilleur !

Des milliers en promettaient dans le ciel, — mais sur la terre ?

Des milliers, sur la terre en promettaient aussi. Et c'était vague, lointain. Pays vierges, sans routes, déserts, que gardait la fièvre ! Toutes les utopies! Systèmes de bonheur humain... Les contrées merveilleuses, — une seule : la Terre Promise !

Des milliers de chemins. Lequel était le bon ?

Lequel ? Mais tous étaient également désolés. Chacun s'arrêtait là, au carrefour, et disait : c'est plus loin...

Mais je suis las, voicila nuit.

Eh bien ! la science ! ici apporte tes flambeaux ! Plus elle apporte de lumière, moins les yeux éblouis voient le lointain de la route, et plus l'immense nuit, à côté, paraît sombre.

Sans flambeaux, l'on marcherait plus droit, plus vite.

Mais la route est semée de fondrières; on tomberait. Etroite et dure clarté, aveuglante ! et qui semble grandir l'ombre.

Il crut que l'obscurité était toute l'ignorance.

Ignorance ! Mais non... le savoir, c'était cela.

Cervelle de pauvre qui ne pouvait loger la nuit.

Fouillis de mots, chaos de pensées; mêlée où nul parti ne reconnaît les siens. C'est l'espoir que l'on prend pour la réalité, le désir pour le possible, l'obstacle pour l'effet. C'est l'enfant qu'on châtie pour qu'il ne se fasse pas mal. C'est la Révolution engendrant ces deux sœurs : la loi, la liberté, devenues ennemies, et pour se défendre appelant l'armée! L'autorité enfin se cache dans la révolte, ordonne de vouloir, force au bonheur.

Rien du passé pour l'avenir. Par d'exemple qui vaille, d'expérience qui prouve. Puisqu'on est autre ! L'héroïsme également dore les pires erreurs. L'histoire ! Un champ de bataille, où gisent toutes les idées qui menèrent les hommes. Mortes, ou blessées à mort, mourantes! On s'oubliait près de leurs agonies... Mais pleurs, remèdes ! jamais on ne pouvait les sauver.

Au faîte de l'enfance, le gouffre de la vie se découvre; le vertige est tel qu'on appelle la mort pour ne pas s'y jeter ! Ayez les yeux bandés ! Ceux qui cherchent à voir souffrent en affres terribles l'heure de joie de la jeunesse qui y plonge et y nage. L'existence, première habitude acceptée, la première comparaît au pourquoi de tout qu'on se pose. Pourquoi vivre ? — Oh ! pour voir...

Insoluble question. Il faut bien passer outre. La mort cligne des yeux comme l'eau verte qui coule. Elle attire... On résiste. Elle s'en va entraîner les heureux. Mais la pensée déjà est retournée sur ses pas, a touché le mur de la prison, s'y est heurtée. Hissée

une seconde aux grilles de la lumière elle n'a vu que la mort, et retombe meurtrie.

Jean cependant vit, mange, dort, travaille, espère. La stupide besogne hache son effort vers la science. Par bribes, entre le sommeil et le travail, sommeil d'âme, il en vole. Le jour son âme machinale et morte s'éloigne du corps. Le soir, dans le corps inerte, l'esprit commence à vivre.

Mais les mangeailles de son corps, mâchées et digérées, ayant fourni du sang pouvaient s'éliminer. Son âme absorbait tout, ne digérait, ne rendait rien. L'avide lecture s'y faisait tout sang et chair, l'enflait, démesurée et prête à éclater sans qu'il sache où coulerait l'action accumulée.

Ivre d'hallucinante flamme, dans la torpeur d'un homme qui fixa un brasier, il ne savait ni les mauves tendres de l'aurore, ni les gris froids du soir, et les brouillards humides, et dans le bleu calme de la nuit, ébloui d'ombre, il voyait rouge. La société! Ce mot l'emplissait jusqu'au bord, et il le débordait sur tout. La société! A elle tout ce qu'il faisait se rapportait, importait. La société! Il dormait, il aimait, il buvait socialement.

Il l'emmena sur le cheval de sa logique. Il avait toute confiance en ce bel animal, qui devait le mener très loin et surtout vite.

La logique mène l'aveugle, si devant chacun de ses pas, son bâton lui contrôle l'hypothèse du chemin. Aveugle, et sans bâton, il se mit à courir, s'étant par raisonnement démontré le chemin.

Il tomba. A bout, épuisé, hors d'haleine, il se retrouva très loin d'où il était parti, mais bien plus loin encore du rêve où il tendait.

Il attendit. Peut-être, sans aller au devant d'elle, l'Idée viendrait à lui?

Non. L'Idée ne vient pas. Peut-être il n'y a pas d'Idée. Il y a des faits, dont il faut se tirer comme on peut.

On ne voit pas mieux les étoiles en se dressant sur la plante des pieds; entasser tous les livres ne le hausse pas plus vers l'avenir des sociétés.

Est-ce qu'il faudra qu'il se résigne, comme un autre?

Soldat... Ah! oui... Puis, une femme...

Le reste: des enfants... la vieillesse... la tombe. La vie! Tu t'en es plaint avant de la connaître. Subis-la! Peut-être elle contient l'idée que la science te refuse. Car jamais une idée ne fait une révolution. C'est la faim, la colère, la douleur, la passion... Vis donc! Souffre, aime, obéis.

Mais c'est la déchéance!

Non; c'est l'épreuve. L'âme reste pliée ou casse. Ou bien elle se redresse, c'est qu'elle est bonne. Va!

Maintenant courbe le front. D'aujourd'hui, tu n'es plus un homme.

La nuit est froide, le ciel noir, la gare lointaine, et Paris flambe ses habituelles lueurs, crie l'uniforme rumeur des jours de tristesse et de joie; Paris roule, Paris chante pleure et mugit, fracas riant si cher au cœur de qui y est né, fanfare des rues natales, bruissement de bon souvenir!

Mais la boue colle aux pieds et la brume englue l'âme, et les rues, longues comme un visage attristé, semblent crier : reste!

Les conscrits se ruent en chantant.

Quelle joie pour eux : quitter la vie!

Durs seront les jours qui viennent. Mais ils passeront; alors les regrettera-t-on? Jamais! Dans toute leur vie c'est la seule échappée. Vers l'ennui, la douleur, la contrainte, c'est bien vrai, ils s'en vont, mais vers une autre contrainte et vers une autre chose d'ennui et de douleur! — Ils ont raison de chanter en partant, les conscrits.

Ils s'en vont. Voyez-vous partir les conscrits de France? Ce sont les amoureux qui partent, belles filles! Et c'est aussi le temps de s'instruire qui s'en va; c'est l'énergie des entreprises futures, tout l'espoir! l'activité de la race part. C'est sa pensée, c'est sa révolte... On les enfourne. Plein des wagons il y en a. C'est l'avenir de la France, c'est son génie...

Qu'en va-t-on faire? Rien. Des tours, des petites histoires. C'est pour passer le temps. Trois ans! Le meilleur temps. Trois ans! Les plus utiles.

On a reçu la tonsure, enfilé la casaque; est-on moine ou forçat? Quelque chose comme ça doublé d'un homme de peine. Même on peut parvenir à être domestique. Etre? Non; l'on n'est plus.

On a crié : Demi-tour! on a tourné. Marche! on a avancé. Brute! imbécile! feignant! L'on n'a pas répondu.

On couche à côté de gens venus de l'ouest de la France, qui ne savent pas le français, croient en Dieu, ne se lavent pas.

Il y a des riches, dont l'argent et la jeunesse pourraient, ailleurs, se mêler à la transformation du monde qui s'accomplit. Bah! ils vivront de leurs rentes au beau pays de France. Ils ont assez agi : ils ont été soldats.

Il y en a d'autres qui chantent des refrains et qui ont l'ambition d'être nommés caporaux.

On vous tend un fusil... — Je sais! si vous voulez... — Mais on vous donne une arme, on ne donne pas à vous battre. Non. Ah! si l'on se battait!... Mais non. Depuis longtemps!

Alors, on ne fait rien.

On ne savait pas la paresse. On l'apprend.

Il y en a qui ont de l'argent. On boit. On apprend cela.

Et l'on ne fait rien.

Il y avait ainsi dix-huit cent vingt-cinq jours...

Et voilà que c'est passé, et que toute la jeunesse, de même, s'est passée.

On revient.

Au travail! Dépêche! Rattrape le temps perdu, réapprends le travail. Et dépêche-toi d'en réclamer ta part, car il fait prime.

Les premiers arrivés seulement en auront.

Rentre dans la vie. La vie où l'on frappe du fer avec un marteau.

Le service, c'est déjà de l'oubli, c'est-à-dire de la joie, la seule que tu auras : joie de la souffrance passée.

Sois fier : on a été le rempart de la patrie. Tas de pierre qui se couvre de mousse, où l'on pourrait planter, si l'on démolissait...

Maintenant, la faim commande. C'est toujours un peu moins féroce qu'un soldat; mais elle commande tout de même, et des choses plus dures.

Prends une femme, crée des enfants. Tu auras quelques mois d'amour et la soupe cuite pendant toute une vie de misère.

Accepte donc cette vie que tous acceptent, gaîment.

Puisque la Révolution ne s'est pas faite sans toi!

Elle t'a attendu. Elle l'attendra encore le temps que tu tâtes des joies que cette société-ci ne vous donne pas, mais vous vend.

Ne te presse pas, tu as le temps. On est gai à Paris. Ceux qui meurent de faim n'y font pas tant de bruit que ceux qui crèvent d'orgie. Il y règne ce qu'on appelle l'atmosphère de plaisirs. Tu peux la respirer. On aura une exposition. Mais le Parisien batailleur? Justement! Tous les dimanches, il y a des courses. Quand il y a des courses, elle peut courir, la Révolution sociale.

Oh! de quel long sommeil... Ah! oui! le régiment!

Je me rappelle! — Vie passable, ablation de cerveau. On faisait des petits paquets; on avait peur.....

Peur de quoi? Que les enfants aient faim? Non, des bêtises. Les boutons ne brillaient pas, et le fusil se rouillait, comme nous, à ne rien faire. Alors on avait peur..... Que les petites joues pâlissent? Non! les boutons... et l'on n'avait qu'à frotter dessus. Une brute qui commande, — une petite bouche qui demande... Qu'on était libre! C'est beau, c'est heureux, du soldat!

Grande école! — la grande école républicaine, pour tous, nous et demain, races qui viendront, années d'études, — pour la Caserne sociale de la Société prochaine, fille des révolutions et des rêves ibertaires, la Société future, — qui de loin semble libre...

La grande école — d'abaissement — qui nous prépare.

Maintenant, va travailler.

Travailler..... Ah! oui..... je me rappelle aussi. Travailler..... Oui la vie d'avant que je fusse soldat. Oh! de quel long sommeil... — Plus las que quand je m'endormis, je m'éveille...

Va travailler..! Va travailler.

Frapper du fer avec un marteau, tout le jour, et le suivant; celui d'après encore... Mais la caserne n'avait demandé que trois ans! La classe! la classe! pour toute la vie stupide des hommes. Pour

le travail mercenaire, uniforme, monotone, quand donc sonnera le clairon : tout le monde en bas ! On libère tous aujourd'hui !

Est-ce qu'il serait de toutes les utopies des hommes comme du ciel où les martyrs croyaient monter, et qui faisait seulement leur mort un peu plus douce ?

Le rêve empoisonne cette vie, il ne l'adoucit pas. Espère ! un jour, les hommes.....

Mais ce n'est pas un jour, c'est tout de suite, dans ma vie, que je veux vivre !

Vis donc ! Essaye ! Telle qu'elle est, prends la vie. Il y en a qui peuvent.

Il suffit d'être l'Amant ; vois cette belle fille qui passe.

III

— Citoyens, nous avons beaucoup souffert.....

Et nous donc ! ô vieillard, nous naissons à la vie. Honte, défaite, déchéance, désillusion, misère... C'est là ton legs ; tu l'as mis de force sur nos épaules ; sans pitié ; elles étaient si frêles..! Tu étais fort d'avoir aux grands jours de révolte, vu, dit-on, la justice apparaître au milieu des combats, excitant le peuple, et, ô miracle ! ne fût-ce qu'une heure ! tu as vu la bonne cause triompher et les âmes s'unir d'une joie commune, et ce rêve social : le bonheur en commun, réalisé en l'heure d'ivresse d'une victoire.

Mais nous n'avons rien vu. Nos âmes emprisonnées, mornes, se débattent. Tu dis qu'il y a une Terre promise. Mais cette Société nous serre comme un cachot. Tu dis qu'il y a une Terre promise. Mais nous n'irons jamais. Vois nos chaînes, notre fatigue. Tu dis.., Si du moins nous étions sûrs de ce que tu dis !

Mais il faut croire, il nous faut croire sans miracle

O vieillard !

La Terre Promise !

Toi qui fus aux sommets d'où on l'apercevait, parle-nous d'elle, dis-nous son nom, sa couleur. Quelle route vers elle ? Nous y montions par le chemin à pic des batailles. On retombait, déchiré, meurtri ; et c'était de même. Du moins on l'avait vue ; et l'on recommençait. Depuis que nous avons pris la grand'route des plaines, nous l'avons perdue de vue, ne savons où nous allons !

Oh ! quelle odeur, dis-moi, ça avait-il, la poudre ? Quel bruit, la fusillade ? Et le canon chantait ! Les barricades, le drapeau rouge... Ah ! quand donc nous aussi, comme nos pères héros levant les pierres des rues...— O voyageur, parle-moi des pays d'où tu viens ! Montre-moi... Ne nous as-tu rien rapporté ?

O voyageur, parle-moi des pays d'où tu viens ! — Ma patrie !

Je voudrais tant la connaître ; je ne l'ai jamais vue. Je voudrais voir un jour la terre où je suis né ; je ne puis être heureux, je suis chez l'étranger. Oh ! la voir, la Révolution ! — et puis mourir.

J'ai su pourtant un peu... mais j'étais si petit ! On était caché derrière des murs ; on avait des fusils ; on faisait pif ! paf ! poum ! Alors des petits soldats s'abattaient. C'étaient ceux de l'Ordre. Ils nous apportaient l'Ordre. L'Ordre ! pas le bonheur. Et la joie, ils l'ont prise.

Hélas ! et cependant on s'était bien battu ! Les uns, c'était pour tuer, les autres pour voler ; d'autres, comme moi, pour rire. Et puis l'on m'a dit depuis, il y en a que c'était pour fonder le bonheur de l'humanité. Oh ! quand pourrai-je me battre pour faire comme ceux-là ?

— Enfant ! enfant !

Dans le fossé de ma mémoire où elles ont culbuté, irai-je les ramasser, les révoltes d'autrefois ? Tu n'as vu que la dernière, j'en ai vu de plus belles ; il y en a dessous, recouvertes d'autres cadavres, qui hérissèrent de plus fringante liberté le rêve lâché une heure dans la réalité. Pouah ! l'Ordre revint toujours, et il le fit rentrer. Mourant de faim et de coups, et bridé solidement, le rêve plus jamais, vois-tu, ne s'échappera.

— Je le délivrerai.

— J'ai vécu pour la honte. Ils sortaient de partout, plus nombreux que les limaces après l'orage ; la terre vomissait toute son abjection. On tua, on dénonça, ce fut atroce et vil ! Enfin l'ordre règna. Il y eut M. Thiers, et on fit des affaires. Et il y eut l'exil, le bagne, et il n'y eut même pas la gloire ! et le nom des héros, des soldats, qui quittèrent l'armée de la France pour l'armée de l'idée, et les jours de triomphe, et le peuple qui mangea son content plus d'un mois, et le pays sauvé des monarchies urgentes, et l'atroce vengeance, la moisson de tout ce qui avait pensé généreusement, — tout s'est pourri sous la pluie lente de l'oubli. Non ! ce n'est pas la lente et douce convalescence, la reprise de forces, viande, fer, pour une vie neuve... Oh ! le peuple, roi pas assez roi, ne tua pas assez !... la trombe qui s'abattit en ébranlant la terre, cassa ce qui se dresse, épargna ce qui rampe ! — Mais eux, je crois qu'ils ont tué suffisamment ! Ce n'est pas la convalescence, c'est l'agonie.

L'on est vieux, l'on est las, et faible, l'on est humble, et la bête blessée lèche le sang de ses plaies.

Ici une société meilleure... maintenant ! Non.

Il est des terres neuves, ou créant de pied en cape la société qu'il rêve, à sa mesure l'homme peut se tailler une patrie.

Qu'elle soit sous des soleils plus heureux, la Nouvelle ! Celle que

j'ai vue, et où la force me jeta, ses yeux tièdes, sa bouche de sourire, appelaient l'amour vers son sein de fécondité.

Banni, pouvais-je l'aimer ! Libre, je revins aux anciennes. Je ne pouvais pas comprendre qu'elles m'avaient oublié.

Mais toi, jeune, tu peux partir, fonder un monde ! Tu t'éloigneras des seins stériles et vieillis. Tu iras ou t'attendent les vierges.

— Je ne puis partir! Jeune, je suis déjà las. Adolescent, la patrie m'a épuisé. Elle m'a retenu mes plus belles années .. Je ne suis plus digne des patries vierges.

Et ou irai-je? je n'ai pas l'argent du voyage. Peu nombreux, l'on a besoin de nous à la maison.

Les patries! Mais des riches les ont toutes achetées..

Comme un lierre longe un mur, les intrigues d'Europe grimpant le long du globe l'ont couvert tout entier. Continent mystérieux, impossédé,— déjà d'avides nations, avant qu'il fût conquis, avant qu'il fût connu, se partageaient l'ours à tuer : l'énorme Afrique. La France mangeait la tête, l'Angleterre les pieds, les autres mordaient aux flancs, tandis qu'au dedans d'elle-même, entrait le grouillement sémite des trafiquants d'esclaves. La conquête, de loin, montrait déjà les parts, dépeçait par avance, choisissait les morceaux, et l'on se mettait à table.

Si à la hâte, encore, une patrie pouvait se faire, il y faudrait un roi, un maître, demain la guerre. De nouveau, vieille misère ! Retourner à la nature ! Illusion, défection aux sociétés futures. Tyrannie provisoire, donc qui se perpétuerait. Féodalité, noblesse, clergé, finance, la guerre, la fièvre, famine, les vieux fléaux, tribut de sang fatal aux patries neuves...

Quel est le plus vieux, de la forêt ou d'un peuple ? Qu'est-ce qu'une société à détruire, près de la nature ! Pourtant, de celle-ci on a tiré l'humanité ; nous tirerons l'avenir de cette humanité-ci. Comme la terre fut sauvage, l'homme ne sera-t-il pas, un jour, civilisé !

Je t'ai entendu, vieillard ! Toi, tu n'espères plus ! Tu as jeté toute ta vie à tes rêves, et ils l'ont dévorée. Les miens hurlent de faim; j'ai toute ma vie devant moi... Ecarte les grilles que je la leur jette.

Oh ! parle, vieillard ! parle ! ô vaincu ! Moi, je t'envie. Ta parole comme une flamme me lèche et mon sang bout. Toute ton existence qu'illumine l'aventure, sa défaite même, la chute sublime du rêve qui une fois du moins s'est élancé ! — par l'étroite lucarne d'où je puis l'apercevoir, qu'elle semble belle, radieuse, vaste, souriante ! Et je l'envie, vaincu ! ta vie inaccessible !

Oh ! dis, père ! est-ce que nous verrons des jours semblables ? Est-ce qu'aussi nous aurons pour abreuver nos têtes, l'idée, et l'ennemi pour assouvir nos bras ! Quand tu t'es en allé en crachant de dégoût, tu n'as pas, emmenant la jeune République, la nôtre, celle qu'on chassait de la maison avec toi, refermé sur tes pas et

clos à tout jamais l'unique porte de révolte, par où un jour, grandie, nous la ramènerons!

Non! Non! ces gens qui passent tranquilles, stupides, gais, tu ne lis pas en leur cœur, tu ne vois que la façade banale de leur âme. Aux jours de fête, drapeau dehors, illuminée, c'est tout autre! Une idée, des armes! Un jour de fête! Que la façade morne des résignés s'illumine!

Vaincus de l'espoir, ridicules de la terreur, farouches de l'amour, bourreaux pour la Fraternité, nos pères!... Nous aussi, de la race magnanime et furieuse, nous avons de l'enthousiasme si plein le cœur, que, noir de toute la rage par vous éjaculée quand vous nous conceviez à l'heure de la défaite, il voudrait tenir l'humanité et la serrer à l'étouffer, dans son amour... Même, même Révolte que votre temps a domptée! — elle remonte, écrase et ronge et craque la société épaisse, surgit, déborde et va éclabousser la terre!

Hélas! Cris de colère où il n'y a point de sens! Mes bras brandissent le vide. Une raison! Idée. J'attends un glaive! Il faut une lame claire pour couper!

Je ne l'ai pas trouvé!

Charger les yeux bandés! Ah! De loin je voyais. Tout semblait net. De loin! N'approche pas... Tout est trouble.

O Révolte! est-ce vrai qu'on ne peut plus croire en toi! Est-ce vrai? Se résigner, mourir. Travail, mangeaille, sommeil. Et la tombe. Faire cela, et des enfants qui le feront. Et toujours! Accepter ce papier fiduciaire : la vie...

J'ai une pièce d'or. Elle est fausse peut-être, mais elle brille!

Le désir! Seul Paradis qu'aient pu concevoir les poètes!

Concevoir! Mais je veux en réaliser un!

Bientôt l'humanité va cesser de souffrir...

Croyance peuple aux jours meilleurs qui fait qu'on vit : tout s'arrangera! Dans l'inconnu .. Je crois à l'inconnu plus beau. On sera riche... on ne travaillera que par plaisir. Les hommes s'aimeront et l'on se partagera en frères — non pas suivant ses œuvres, mais suivant ses besoins.

Principe digne d'un Dieu! Quel dogme osa pousser aussi loin la bonté? On le veut tous. Donc cela sera. Quand donc? cela sera. Ecoutez Le bonheur n'ayant de frontière que le désir! Toute la félicité : ce qu'on en peut sentir!

Et cela sera! Ça ira. Ça va être... Quand donc! Où? Ici, sur terre, de notre vivant même, le jour où tout s'arrangera... Et où seront comblés les trous de la logique...

Au lendemain de la Révolution!

Refuge inviolable des postulats, toi dont l'hier n'offre à nos souvenirs quêteurs d'un peu d'espoir qu'échec et abattement, mais

dont le lendemain seul peut réparer et expliquer toute la douleur de l'aujourd'hui que nous vivons, et tout le sang que coûtera ta sinistre venue, Révolution !

Petite fleur rouge après toutes les petites fleurs bleues, — dernière fleur, dernier dieu qui ait souri aux hommes !

Aurore indéfinie, et si rouge que le soleil, comme s'il reculait d'horreur, ne paraît pas !

Sang qui teinte la nuit, es-tu le souvenir resté au fond de nos yeux et par nous projeté dans notre cauchemar, de tout le sang non séché des révoltes d'autrefois? Ou bien, rayon d'un astre qui n'émerge pas encore, annonces-tu en ce monde la première réussite d'un rêve des humains?

Révolution sociale !

Etoile de toute conscience opprimée !

O très-lointaine, nous sommes tous en marche vers toi.

Nous t'atteindrons ! Sectaires, utopistes, socialismes, anarchies, apôtres, prêcheurs, forcenés, assassins, autoritaires, libertaires, gens du passé et du futur, pacifiques, révoltés, impatients et gens de la très sage attente...

Et ceux même qui ne croient pas que tu viendras, et te pleurent sans t'appeler, du fond de leur désespoir...

En marche, en marche vers toi, quoi que tu puisses être, chaumière où l'on trouvera l'abri pour une nuit, ou feu de joie, incendie, flamme dévastatrice, œil de César tueur d'hommes ou de Prométhée libérateur faiseur de feu ! toi que le grossissement des télescopes laisse petite, étoile reculant toujours dans le ciel vide, quoi que tu sois, — lumière !

Quoi que tu sois ! ô flamme où nous pouvons brûler un peu de notre douleur, ragaillardir nos membres que la misère engourdit...

Duperie des malheureux que ne réjouira plus l'au-delà de la tombe...

Au lendemain de la Révolution !

Ainsi les enfants disent : quand nous serons grands !

Du jour où des mots, graines réservées des récoltes de la pensée, — et quel besoin est-il que le sillon comprenne ? — jetés au hasard au creux de ces cervelles de pauvres, avaient germé, dans cette terre neuve, follement fertile, germé, poussé, grossi, devenus monstrueux, fleuri en soifs de joie, cupidités terrestres, — où donc ce peuple pour la première fois ensemencé, aurait-il arrêté son escalade des cieux ?

Vide, le ciel, ils avaient toute la place à remplir !

En marche ! Dépasser murs, frontières, océans, lois, homme, vie, idée et le temps et l'espèce et l'espace ! et qu'importaient les règles imprescriptibles de la nature, qu'importait l'impossible et qu'importait la mort, si l'on avait des petits qui iraient plus loin que soi !

En marche! L'étoile a lui. La Bonne Nouvelle s'est répandue sur la terre.

Ils voient, ils vont. Le progrès abattant quelques heures de travail, la science promenant des lueurs, les a fouettés. La cervelle dessillée, ils voient. Ils vont. Le bonheur est. Plus rien ne les empêchera d'aller. Le bonheur est. Il est sur la terre. Ils y vont.

Mirage qui fait grâce aux lasses caravanes de la vue désespérante du désert infini, — c'est bien plus loin qu'ils ne croient, mais ce n'est pas un mensonge! Cela existe. Ils y vont.

Comme les aveugles-nés auxquels subitement on découvre la lumière, ils voient, et tâtent contre leurs yeux le vol des oiseaux dans l'air.

Mais ils ne se trompent pas; elle est bien devant eux...

La Terre promise!

EUGÈNE MOREL

(La deuxième partie au prochain numéro.)

QUELQUES OPINIONS SUR L'ŒUVRE DE

H. Taine

M. MAURICE BARRÈS. — MGR D'HULST. — M. ANDRÉ LEFÈVRE. — M. F. PICAVET. — M. ÉMILE BOUTROUX. — M. PIERRE JANET. — M. GABRIEL MONOD. — M. HENRI MAZEL. — M. P. MANTEGAZZA. — M. CESARE LOMBROSO. — M. G. TARDE. — M. ÉMILE DURKHEIM. — M. E.-M. DE VOGUÉ.

Un seul homme m'a compris, *disait Hegel mourant ;* et encore, *ajouta-t-il aussitôt*, celui-là ne m'a pas compris non plus.

L'aventure est commune, même banale : morimur ignoti. *A l'égard des grands hommes en particulier la parole de Hegel est d'une constante et presque universelle application. Ceux qui, de leur vivant, obtiennent la gloire ne la doivent autant dire jamais à une exacte appréciation de leurs mérites. Presque toujours la foule saisit à faux le sens et la portée des paroles éclatantes qu'elle répète, moins attentive aux nuances et à la justesse des pensées, qu'avide de donner une voix aux intérêts dont elle est agitée.*

Taine a subi plus de trente ans ces étroits jugements de l'opinion. Comme il excellait à donner à ses pensées la frappe et le raccourci d'une formule, elles circulaient de main en main ; l'effigie, pourrait-on dire, se fatiguait à l'usage, se détériorait, souvent tournait en caricature. De plus, la réputation de ce grand homme se fit d'enthousiasmes peu clairvoyants et de colères aveugles (la suite l'a montré) qui étaient un obstacle à le comprendre dans sa plénitude.

Il semble aujourd'hui, à de certains indices, qu'on commence à l'entendre de façon plus large. Dégagée de maintes interprétations qui la diminuaient et la travestissaient, son œuvre apparaît déjà dans sa masse et avec ses vraies proportions. Nous n'avons plus à craindre le danger d'un jugement à bout portant; Taine est assez éloigné dès à présent, pour que nous puissions l'apercevoir en perspective.

En cet état, ce serait une entreprise non sans intérêt de dresser le bilan de son influence actuelle et d'en rechercher les manifestations dans l'attitude du public à son égard, ou encore de noter, dans les diverses directions où il a exercé son effort, les résultats de cet effort, de retrouver la trace vivante de son impulsion et pour ainsi dire sa part contributive dans l'organisation d'esprit des psychologues et sociologues, des historiens, critiques, esthéticiens, des artistes et des philosophes. Une telle étude, encore une fois, vaudrait bien d'être tentée. — Nous ne prétendons pas en offrir même une esquisse grossière, mais seulement, par le rapprochement des libres témoignages qu'on va lire, donner, sous une forme piquante, un aperçu de ce qu'elle pourrait être.

Les hommes ne sont pas isolés et individuels autant qu'il paraît : chaque génération a ses conducteurs, ses chefs de file à qui elle demande ses mots d'ordre docilement acceptés, en sorte qu'on peut tenir chacun de ces chefs pour le représentant de tout son groupe. Il suffisait par conséquent de réunir, touchant les doctrines de Taine et leur influence, les avis de ceux qui ont qualité pour parler au nom de plusieurs, et l'on aurait le résumé et comme la guirlande des sentiments du public. Tel a été notre projet en instituant ce referendum, *et nous remercions grandement ceux qui, conviés à y prendre part, n'ont pas dédaigné de répondre à notre appel.*

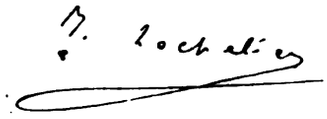
Quelques-uns se sont récusés en invoquant les motifs les plus respectables. Par exemple, M. Berthelot écrit : « Taine était de mes amis. C'est un homme qui a joué un rôle trop considérable pour que je puisse l'apprécier ainsi d'une façon impromptue. Je vous prie donc d'excuser mon silence qui ne signifie ni dédain, ni négligence. » — Un autre maître, vaste intelligence, dont nous eussions singulièrement aimé d'obtenir un jugement motivé, nous dit son regret de nous le refuser et ajoute : « C'est que, en dehors de quelques travaux techniques sur des matières que je traite un peu à la manière d'un automate, je n'écris et n'écrirai plus rien sur personne. Oubliant, oublié » Regrettables scrupules!

D'ordre différent, mais tout à fait caractéristiques d'un esprit et d'une méthode, sont ceux qu'énonce M. Jules Lachelier, « l'inventeur, comme l'a qualifié Renan, du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant. » Voici cette curieuse lettre :

Monsieur,

Je regrette vivement de ne pouvoir répondre à l'honneur que vous me faites en me demandant mon opinion sur l'œuvre de Taine. Mais avec mes habitudes d'esprit, il me faudrait des mois et peut-être davantage pour relire, réfléchir, et arriver à me former un avis, dont j'hésiterais peut-être encore à faire part à autrui.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

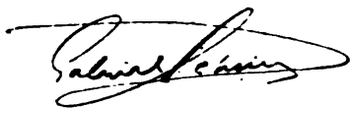


M. Gabriel Séailles, à la suite, s'esquive avec esprit :

Mon cher ami,

La lettre de M. Lachelier me paraît une jolie leçon à l'adresse de ceux qui vous répondront : ne négligez pas de la publier, c'est une préface. Pour ma part, j'ai l'intention de publier sur Taine une étude où je dirai librement ce que je pense de son œuvre, comme je l'ai fait pour Renan. Mais le respect que je professe pour le caractère de Taine, un homme illustre, dont je n'ai vu la photographie à aucune devanture, ni en Turc, ni en académicien, ni en femme ; l'estime profonde que m'inspire son formidable labeur, m'interdit de porter en quelques lignes un jugement sans nuances qui, dans ces étroites limites, risquerait de violer non seulement la justice, mais les convenances.

Croyez à mes sentiments dévoués,



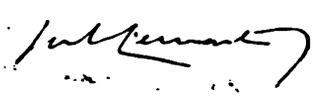
Citons enfin le billet rapide de M. Jules Lemaître :

Monsieur,

Excusez-moi de vous répondre si tard ; voilà un mois que je m'étais retiré du monde.

J'admire beaucoup Taine, et j'ai dit pourquoi dans une Figurine *du 6e volume des* Contemporains. *Mais je ne démêle pas bien quelle influence il a pu exercer sur moi. Evidemment j'ai senti, bien davantage celle de Sainte-Beuve, de Renan et peut-être d'Anatole France.*

Mes sentiments bien dévoués,



Nous fermons ici notre préface, et nous nous effaçons sans autre forme pour laisser entendre nos correspondants.

M. Maurice Barrès

Mon cher Bélugou,

C'est un formidable travail que vous me demandez là. Précisément parce que le sujet est du plus grand intérêt, il m'est impossible de vous satisfaire. Je respecte trop l'œuvre de M. Taine ; elle éveille des idées trop nombreuses, trop graves pour que je me dispense de leur donner les formules convenables. Or celles-ci, même insuffisantes, les trouverais-je après plusieurs mois de réflexions ?

Comme éducateur et pour nous communiquer l'ensemble des connaissances au point où l'observation et l'expérimentation les avaient menées en 1870, M. Taine me semble incomparable, Quelques objections respectueuses que j'oserais adresser à cet honnête homme ne me viennent qu'après que je me suis placé, grâce à son aide, au plan dont ses méthodes d'exposition nous ont facilité l'abord. Voici pourtant un point où je me permets de me soustraire très décidément à son influence si notable.

Ce philosophe a très bien senti l'insuffisance, le verbalisme où aboutissent certains efforts sociaux, tant d'enthousiasmes dépensés et tant de sang versé ; mais si le but qu'on déclarait viser — à savoir la justice sociale — n'a pas été atteint (et cette sévérité pour l'œuvre de la Révolution, fort explicable dans la bouche d'un socialiste, ne vous étonne-t-elle pas un peu chez un admirateur des libertés anglo-saxonnes ?), si, dans l'entreprise révolutionnaire, il y a des puérilités, des agitations et du vide, une grandeur pourtant est apparue : certaines dépenses d'énergie, fussent-elles infécondes, contribuent à manifester l'humanité, elles accroissent sinon le bien-être, du moins la beauté et par là la volupté et puis aussi la dignité de notre espèce.

M. Taine avait de la timidité dans le sang.

Il jugeait des choses avec un haut bon sens qu'on voit aussi chez Gœthe. Ce qu'a donné ce naturalisme (sa soumission aux lois de la nature) dans sa philosophie et dans son esthétique, c'est un problème que je n'examine pas, mais dans son œuvre d'historien politique, cette vue gœthienne l'a mené à une doctrine par trop timide. Avec le maître de Weimar, il aurait dit, signé et contresigné cet aphorisme : « Quiconque veut exercer une heureuse influence ne doit jamais blâmer ni s'inquiéter de ce qui va de travers, mais faire constamment, uniquement le bien. Il ne s'agit point d'abattre, mais au contraire d'élever quelque chose en quoi l'humanité trouve un plaisir pur. » Il haïssait le désordre.

Tel était son tempérament : nous souffrons de ses limites, mais

tout de même acceptons avec reconnaissance une manière de voir dont il a tiré une méthode si propre à nous former. Nous savons bien qu'il devait haïr les choses désordonnées, ce puissant naturaliste, qui acceptait et aimait les lois de la nature. Nous admettons avec lui le danger de la méthode dialectique et rationnelle dans les réformes sociales. Nous aurions à développer amplement ce qu'il y a d'excessif dans l'opposition qu'il leur fait. Ici nous nous bornerons à critiquer M. Taine sur un point spécial, quand il méconnaît ceux qui sont animés par la générosité, le dévouement, le courage poussé jusqu'à l'héroïsme, ceux qui bravent la mort, se donnent à la fièvre.

On voudrait qu'un philosophe du XVIIIe siècle ou un homme de la Révolution, par exemple, lui répliquât dans les mêmes termes qu'un certain jour employa Gœthe. Le vieux patriarche de la pensée allemande avait été accusé de se désintéresser des destinées de la patrie. On se rappelle qu'il répondit : « Nous ne pouvons pas tous servir la patrie de la même façon. J'ose dire que dans les œuvres dont la nature m'avait prescrit la tâche, j'ai travaillé nuit et jour sans me permettre la moindre distraction ; loin de là, mes efforts, mes recherches, mon activité, tout a été aussi consciencieux qu'il dépendait de moi. Si chacun peut en dire autant de soi, cela ira bien pour tous. »

Vous voyez comment il faudrait très légèrement transformer la phrase pour qu'un de ces grands individus, que Taine traite de fous furieux, la reprît : « Nous ne pouvons pas tous servir l'humanité de la même façon... Marc-Aurèle, Spinoza, Gœthe, c'est très bien... accepter les lois de la nature, c'est parfait... Mais, contrarier la nature, l'exalter, c'est un magnifique dressage... Les grands hommes que je viens de citer sont des forces conservatrices; elles s'efforcent de maintenir; elles pourraient enrayer le mouvement vers l'inconnu, qui est la vie même. De ce que vous ne saisissez pas l'utilité immédiate d'un acte, il n'empêche que, du moment qu'il a nécessité pour sa production les qualités les plus viriles, par exemple le mépris de la mort, il est beau, utile. Le soir de Wagram, a le droit de dire un Bonaparte, j'étais si fatigué que je suis tombé de sommeil, que j'ai dormi couché tout de mon long dans un sillon : j'étais la semence d'une admirable moisson, de dévouements, de belles volontés, d'un lyrisme jusqu'alors inconnu... »

En vérité la vie morale embrasse plus de choses que cet homme savant et vénérable n'en reproduisait en lui. Taine, mon cher Bélugou, n'est pas un professeur d'énergie. Il justifie la timidité, le repliement sur soi-même, et sous le nom d'*acceptation*, certaines servilités. S'il est vrai que les nations sont constituées par une poussière de fellahs, Taine en prend trop aisément son parti; il a trop peur que la raison pure intervienne et dérange ces sommeils, cette belle ordonnance animale...

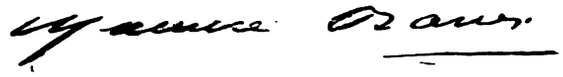
Mais à peine ai-je écrit ces lignes et ces mots « servilité, servage », que sans pouvoir rien en effacer, je proclame combien je suis injuste envers un homme qui, le seul, avec Fustel de Coulanges, et mieux que Fustel de Coulanges, m'a fait toucher des réalités dans l'histoire de mon pays.

Honorons Taine, alors même que nous osons le blâmer, accompagnons de nos regrets et de notre vénération le dernier grand esprit que nous ayons eu dans la suite admirable de la pensée française. On se laisse aller par je ne sais quelle lâcheté de conversation, pour ne pas paraître dédaigneux, pour n'avoir pas à expliquer les bonnes raisons de son dédain (et puis aussi parce qu'on n'a pas le droit d'être sévère quand on a senti soi-même la difficulté de réaliser le moindre travail), on se laisse aller à traiter de grands esprits douze médiocres et vingt-six bêtas, et l'on chicanerait la gloire légitime d'un Taine !

Reconnaissons bien haut la maîtrise de cet homme et comment sa conception de la Révolution (qui est une vue incomplète, qui d'autre part déjà avait été élaborée par Tocqueville) est un des grands événements de notre vie mentale.

Je m'arrête, mon cher Bélugou, parce que j'exprime mal ce que je crois sentir avec force. Ah ! quel bonheur de penser longuement, lentement à cet homme d'honneur de la pensée française ! Comme il est agréable de songer que le cerveau humain peut être l'instrument, l'outil d'un si bel assemblage de considérations !

Veuillez être mon interprète auprès de nos amis de La Revue Blanche, et me croire cordialement vôtre



Voici les pages que nous adressait, peu avant sa mort, l'un des porte-paroles les plus autorisés de l'opinion catholique dans notre pays :

Mgr d'Hulst

Monsieur,

Vous me demandez quelle est, à mon avis, la valeur de l'œuvre de Taine, et vous pensez que je puis répondre à cette question dans un impromptu de cinquante lignes. Ces audaces de journaliste m'effraient, sans compter que je suis très peu partisan de ce mode d'enquête qui consiste à provoquer d'écrivains fort divers des appréciations hâtives sur des sujets ardus.

Je m'exécuterai, néanmoins.

L'œuvre de Taine est multiple, malgré l'unité de son esprit. J'y distingue trois parties principales : une philosophie, une esthétique, une méthode historique.

De l'esthétique, je n'ai rien à dire, ne l'ayant que peu ou point étudiée dans cet auteur.

De la méthode historique, je dirai qu'elle est à la fois positive et très *a priori*, malgré la contradiction que semblent impliquer ces deux épithètes. En lisant sans préjugé, sans amour et sans haine, l'histoire documentaire de la Révolution française, il a rencontré bien des idoles qu'il a renversées, bien des légendes qu'il a dégonflées, et en cela il a fait œuvre positive. Pour apprécier les événements et les hommes, il leur a appliqué sa théorie déterministe, et en cela il a fait œuvre *a priori*. Mais l'œuvre positive est ce qui restera, car, malgré l'exagération des couleurs, il a rendu la réalité en traits immortels.

C'est dans sa philosophie que le parti-pris domine, en dépit d'une évidente et respectable sincérité. Il appartenait à une école qui croit supprimer la métaphysique et ne s'occuper que des phénomènes; mais il était métaphysicien de race et ne pouvait se passer de couler les faits dans le moule d'une métaphysique renouvelée de Lucrèce et d'Epicure. Son originalité a été d'inaugurer le procédé tant employé et perfectionné après lui, qui consiste à confondre le dedans et le dehors, le matériel et le mental, à faire du mental le prolongement intérieur du fait mécanique, et de celui-ci le prolongement extérieur de celui-là. Son livre *De l'Intelligence* représente un immense effort pour rendre inutile la distinction de la matière et de l'esprit.

Ce système me paraît faux, car il y aura toujours un abîme infranchissable entre le phénomène observé dans ses conditions objectives et le même phénomène senti ou connu par un sujet sensible ou raisonnable. La chaleur objective, c'est un système de vibration; la chaleur sentie, c'est une impression sans aucune analogie avec sa cause. Et la différence est plus grande encore entre la chose et son idée.

Mais surtout ce système est destructeur de la liberté et de la morale : conséquence que repoussait avec une énergie croissante la conscience élevée et délicate de ce grand homme de bien, mais conséquence logique que son esprit apercevait clairement, et qui a jeté sur ses dernières années un voile de tristesse. « J'ai peut-être mal fait, disait-il avant de mourir, non pas d'écrire mes livres, — je les pensais, — mais de ne pas les écrire en latin. J'ai dû faire du mal à certaines âmes, ébranler en elles la foi au bien, à la vertu de l'effort et du sacrifice, c'est-à-dire aux choses les plus nécessaires, et dont l'humanité ne peut se passer. »

J'ai vu Taine de près à la fin de sa vie : il m'a laissé l'impression d'une des plus belles âmes que j'aie connues. J'ai lu ses œuvres philosophiques : elles m'ont fait l'effet d'un vent desséchant. Comme Littré, il appelait Dieu de tout son cœur, et le repoussait de tout son esprit. Moins heureux que Littré, il ne semble pas avoir trouvé à son lit de mort le secret d'une conciliation qui seule aurait donné

à sa vie toute son unité, à son œuvre toute sa valeur et j'ajouterai : toute sa durée, tant est forte ma confiance dans le triomphe prochain et définitif du spiritualisme à la fois religieux, moral et scientifique qui prend l'homme par les trois côtés de sa nature pour le conduire au Beau, au Bien et au Vrai.

En regard, et par contraste, on peut écouter l'un des prophètes les plus en faveur de l'école matérialiste :

M. André Lefèvre

Monsieur,

Je m'excuse, un peu tard, de n'avoir pas répondu encore à votre lettre. Mais c'est que les questions posées m'ont embarrassé plus que je ne pensais.

Depuis plus de trente ans que je suis mêlé au mouvement intellectuel et littéraire, il est peu d'ouvrages de Taine que je n'aie plus ou moins étudiés. J'ai même écrit des feuilletons sur les principaux, même des notices étendues. Rien ne me paraissait donc plus aisé que de vous envoyer, et tout de suite, des jugements sinon définitifs, au moins motivés.

Eh bien! en tournant et retournant mes souvenirs et mes impressions, j'ai reconnu que « les morts vont vite » et que tout le talent, certes indiscutable, de Taine brillait bien loin de nous déjà, et ne laissait à l'horizon qu'un faible rayonnement.

Ce n'est pas que son œuvre soit caduque. Non, non; ses livres seront toujours lus avec plaisir quand ils tomberont sous la main. Son *La Fontaine* est ingénieux, sa *Littérature anglaise* est excellente, et si utile à ceux qui ne peuvent dévorer toute cette production d'une richesse merveilleuse! Sa description de la vie antique à Pompéi (*Voyage en Italie*) est certainement un chef d'œuvre; l'analyse des *sensations* dans *l'Intelligence* est profondément étudiée; le premier volume de son dernier ouvrage historique (?), *l'Ancien Régime,* renferme des chapitres du plus vif et du plus poignant intérêt.

Oui, tout cela doit vivre par l'intensité du coloris, et la force, un peu pesante, un peu pédante, du style. Mais la méthode, la doctrine, l'influence de Taine, je ne les vois guère.

Sa méthode? Elle est celle que tout critique, tout historien emploie, avec plus ou moins d'apparat et de succès; elle consiste, n'est-ce pas, à rassembler le plus de documents, d'informations possible, à appuyer des preuves les plus convaincantes la thèse — souvent *a priori* — vers laquelle notre tempérament nous incline.

Voyez plutôt à quelle partialité, malgré sa méthode, Taine a su plier tous les renseignements qu'il a accumulés sur la Révolution française. — Laissons donc sa méthode.

Sa doctrine? Philosophique, d'abord : elle est bien courte. Sa très piquante critique de l'Eclectisme universitaire (*Les philosophes du* XIX*e siècle)* faisait espérer une initiative hardie. Mais je me rappelle très bien que, dès 1867, il s'était replié prudemment sur le gros de l'armée normalienne; non pas spiritualiste vulgaire, certes, mais flottant, comme il sied, entre Cordillac et Kant, entre Locke et Hegel, sensualiste et idéaliste tout ensemble, de manière à ne pas trop effaroucher les hommes décents et graves. Vers la fin de l'Empire, Taine croyait convenable et habile de graviter assez près des sphères officielles pour ne pas perdre les bonnes occasions. Ainsi faisaient Paradol (pauvre étoile disparue), Weiss, voire Renan (mais Renan fut plus malin que les autres et finit par se relever, et très haut).

C'est depuis cette semi-courtisanerie mathildienne que Taine, malgré tout son talent, rentra dans la pénombre. Il ne comprit rien, d'ailleurs, au mouvement qui emportait l'Empire; il resta mal disposé, réactionnaire, devint *immortel* et rayé du nombre des vivants.

Ces notes seraient trop incomplètes si je me taisais sur la théorie très juste, mais très incomplète, des *milieux*, que Taine se persuada peut-être avoir inventée. (On la trouve partout, notamment dans Montaigne et dans Montesquieu.) La rigueur qu'il prétendait y apporter fut très utile à sa renommée, — en provoquant de vives discussions. En tout cas, il n'est personne qui aujourd hui ne connaisse, n'accepte, l'influence des milieux natifs ou traversés; mais on sait que ces milieux ont été infiniment variables, et que de leur succession, de leurs fusions ininterrompues s'est constituée — chez les civilisés — une sorte de milieu neutre où l'individu se manifeste dans une liberté relative et agit, pour sa part, sur les événements et sur les destinées de ses contemporains et de ses successeurs. C'est pour avoir négligé ces amendements à la fameuse loi des milieux que Taine a porté sur l'esprit français et sur notre littérature (*oratoire*, dit-il) tant de jugements parfois plus amusants qu'exacts.

Mais je m'aperçois que je tourne à l'article, et je n'en fais plus; cela demande trop de temps et plus de peine, au moins pour moi, que cela ne vaut, je reste dans la mesure, un peu dépassée peut-être, d'une lettre familière, et je vous prie de me croire, Monsieur, votre très honoré confrère,

André Lefèvre

M. Picavet

Les lecteurs de cette Revue connaissent les tendances positivistes de son esprit. Voici ce que nous répond le consciencieux historiographe des Idéologues :

Mon cher ami,

Depuis que Renan a cessé d'être la Providence des reporters et d'administrer le Collège de France, qu'il ne fait plus d'immortels ou de lauréats, combien avez-vous lu de livres et d'articles, dont les auteurs, qui ne sont pas tous des catholiques, accordent à peine qu'il fut ingénieux et brillant, blâment sans réserve sa conduite et le proclament philosophe médiocre comme historien sans valeur ! Et vous savez bien que ce fut un maître incomparable en l'art d'écrire, un penseur libre dont les idées seront peut-être reprises un jour par les catholiques, et à qui l'on doit l'introduction définitive de l'étude des religions dans l'histoire de la civilisation ; un homme qui, pour vivre en paix avec sa conscience de savant, renonça aux brillantes situations auxquelles l'aurait appelé l'Eglise.

Vous vous êtes demandé si Taine, toujours rapproché de Renan par nos contemporains, subirait les mêmes attaques avant d'être définitivement placé entre ceux dont la postérité ne saurait perdre le souvenir.

Si l'on s'en tenait à la valeur des œuvres, on serait assez porté à affirmer que leur sort, identique dans le passé et probablement dans l'avenir, doit être le même au temps présent. On se tromperait cependant et il y a, de ce traitement différent, des raisons multiples et d'importance fort inégale.

D'abord Taine n'a pas contre lui des adversaires aussi acharnés. S'il a jugé parfois avec sévérité les religions positives, il a fait, en mourant, acte d'adhésion au christianisme, de sorte que des catholiques très sincères et très orthodoxes ne désespèrent pas de son salut. En politique, il a mécontenté les défenseurs de l'Ancien Régime, de la Révolution et de l'Empire, mais il a fourni à chacun d'eux des armes offensives et défensives. D'ailleurs il a eu peu d'influence auprès des hommes politiques, dont aucun n'a songé à demander pour lui des funérailles publiques. En philosophie, il est encore des éclectiques qui se souviennent des pages sur Royer-Collard, Cousin et Jouffroy ; il y a surtout des idéalistes qui, tout en lui sachant gré des éloges décernés à Hegel, ne lui pardonnent pas sa direction positive. Mais, après M. Ravaisson, ils inclinent à le compléter bien plus qu'à le combattre. Et *l'Intelligence* a été mise au programme d'agrégation par un jury où ne figurent que des adversaires de ses doctrines. Enfin Taine n'a pas terminé les *Origines de la France contemporaine* ; il n'a pas même commencé son *Sainte-Beuve*, ou les *Emotions* (1) qui eussent complété *l'Intel-*

(1) La *Psychologie des Sentiments* de M. Ribot nous donne l'idée de ce qu'eût été ce livre.

ligence; il n'a, laissé qu'un fragment très court de la philosophie qui eût résumé son système. En présence de cette œuvre interrompue, on se sent pris de pitié, on est tenté de la grandir, comme les critiques ont fait en ce siècle des *Pensées* de Pascal, d'y collaborer pour l'achever ou même la fausser.

Avec des adversaires fort disposés à le lire et à le faire lire, il a des partisans nombreux. Par esprit de corps ou par goût, les normaliens sont ses défenseurs. Depuis longtemps déjà, il est classique, au sens précis du mot. *La Fontaine et ses fables*, l'*Essai sur Tite-Live*, les articles admirables sur les jeunes gens de Platon et sur Xénophon, sur Racine et George Sand, ou pour abréger les trois volumes d'*Essais*, l'*Histoire de la littérature anglaise*, seront lus par les professeurs et les élèves, aussi longtemps que les auteurs dont ils traitent. Et Taine est un charmeur dont on souhaite tout connaître, un systématique dont la pensée apparaît d'autant mieux en toute son ampleur, qu'on la saisit davantage dans son principe et ses multiples applications. Or *Thomas Graindorge*, les *Voyages* en Italie et aux Pyrénées, amusent et font réfléchir; *l'Intelligence* donne la clef du système; la *Philosophie de l'art* est une synthèse prodigieuse d'un nombre immense de matériaux avec des pages splendides sur la sculpture antique et la renaissance italienne, sur Rubens et Rembrandt, sur la Grèce et les Pays-Bas; les *Origines de la France contemporaine*, en résumant le passé, en esquissant le présent, nous disent ce que peut ou doit être l'avenir.

Les jeunes gens qui, par hasard, n'auraient pas lié connaissance avec Taine dans leurs années d'études le rencontreront sûrement, s'ils deviennent littérateurs ou psychologues, philosophes ou sociologistes, historiens des arts, des institutions ou des idées; même s'ils ne veulent être que des hommes éclairés et des citoyens désireux de raisonner leurs votes; ils le liront et l'admireront. Pendant trente ans au moins, comme pendant sa vie, Taine restera un guide précieux pour tous ceux qui vivent par la pensée ou par l'action, sûr pour ceux qui demandent à la philosophie scientifique de régler l'existence des individus et des sociétés, et entendent s'opposer aux tendances mystiques ou anti-scientifiques.

Et ensuite, direz-vous? Il demeurera, comme Platon et Aristote, plus peut-être que Comte, Spencer ou Kant, un de ces hommes qui caractérisent un siècle mieux encore qu'un pays, vrai saint laïque par la constante dignité de sa vie et son ardeur au travail, penseur sincère et compréhensif qui a cherché par dessus tout la vérité sous ses multiples aspects, grand et consciencieux artiste qui s'est créé une langue riche et précise, colorée et expressive, souple et énergique.

Votre,

F. Picavet

Maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes

M. Emile Boutroux

est en grand crédit auprès des jeunes philosophes que l'infini tourmente, dont la Science ne suffit pas à contenter les aspirations : mystiques de toute espèce, idéalistes ou néo-kantiens. Ce noble et généreux esprit nous adresse la communication que voici :

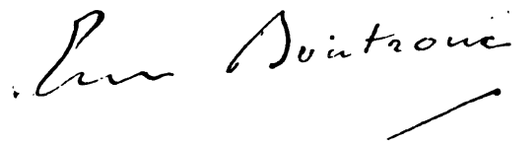
Monsieur,

Je n'oserais répondre à toutes les questions que vous me faites l'honneur de me poser. Les idées maîtresses du vrai cartésianisme étaient caduques il y a vingt ans : aujourd'hui elles apparaissent comme durables. Ce que je sais c'est que l'exemple d'une grande intelligence et d'une grande âme vouée toute à la recherche sincère de la vérité sera en tout temps réconfortant et salutaire. C'est un des côtés par lesquels Taine nous a frappés tout d'abord. Il nous enseignait que la science n'est faite ni pour satisfaire nos désirs, ni pour les contrarier, mais pour trouver et démontrer la vérité : elle aussi est une religion. Les traces de cet enseignement sont indélébiles. Qui l'a reçu se défie de toute doctrine qui paraît intéressée, n'accepte ni vérité officielle, ni dogme quelconque imposé au nom de l'utilité. Les services rendus par Taine à la philosophie, en particulier à la psychologie, sont de toute évidence. Il est probable qu'en métaphysiqne il n'a pas seulement contribué au développement du mouvement positiviste, mais que, par le mélange de la spéculation et d'observation qui caractérise son œuvre, par la disproportion visible de ses prémisses et de ses conclusions, il a amené plus d'un esprit à réagir contre le positivisme et contribué, indirectement, à la renaissance de l'idéalisme. Les grands esprits sont ainsi les réservoirs auxquels puisent ceux-là mêmes qui les combattent. Locke est un cartésien.

Le trait général, peut-être aussi le péril de sa méthode, me paraît ressortir d'un conseil qu'il me donna vers 1874 : « Cultivez, me dit-il, la métaphysique, non pour elle-même, mais pour les cadres qu'elle fournit à qui s'occupe d'une matière quelconque. » L'œuvre de Taine ne consiste-t-elle pas souvent à faire rentrer des faits, de gré ou de force, dans des cadres métaphysiques ? Travail aussi peu conforme peut-être aux conditions de la métaphysique qu'à celle de la science.

Il me donna, vers la même époque, un autre conseil qui montre combien était tranchée à ses yeux la distinction de la connaissance purement empirique et de la connaissance élaborée et organisée par l'esprit : « Vous avez, me dit-il, une courbature cérébrale. Livrez-vous donc à une occupation toute mécanique. Pour moi, quand j'ai le cerveau fatigué, je roule une grosse pierre sur un chemin montant, ou je fais de la botanique. »

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentiment très distingués et dévoués.



M. Pierre Janet

Monsieur,

Une étude sur l'œuvre de Taine et sur sa valeur ne peut être faite à la légère, et je craindrais, en répondant aux difficiles questions que vous me posez, d'exprimer des éloges vagues et des idées inexactes qu'un maître, consciencieux comme il l'était, n'approuverait pas. Le livre de Taine sur l'Intelligence a été mon livre de chevet quand j'étais élève à Louis-le-Grand, dans la classe de philosophie, et depuis il est resté un des livres que j'ai relus le plus souvent; c'est vous dire que son influence a été grande sur mon travail.

Je souhaite que cette influence me guide encore et me permette d'écrire, d'une façon que Taine eût approuvée, quelques fragments de ce livre sur la volonté qu'il nous avait promis et qu'il n'a malheureusement pas pu nous donner.

Recevez, Monsieur, tous mes compliments pour l'œuvre que vous entreprenez pour honorer la mémoire de notre grand philosophe, et croyez à l'assurance de mes sentiments très distingués.

M. G. Monod

Le savant directeur de la Revue historique, nous écrit :

Monsieur le Rédacteur,

La Revue blanche m'a fait l'honneur de me demander ce que je pense de la portée et de l'influence de l'œuvre de Taine, de sa méthode, de la valeur durable de ses doctrines.

J'éprouve quelque scrupule à formuler en quelques lignes mon opinion sur une œuvre aussi considérable et aussi variée que celle de Taine, et surtout à juger à l'avance du retentissement que pourront avoir ses doctrines dans l'esprit de nos enfants et petits-enfants. La difficulté est d'autant plus grande que l'action durable des grands écri

vains provient plus de l'esprit qui anime leurs œuvres que du détail de leurs doctrines. Ils jettent dans l'air quelques idées qui fructifient et agissent même quand on ne les lit plus ou que du moins on ne croit plus à eux; ils impriment à l'intelligence humaine une direction qui se fait sentir même chez ceux qui n'ont jamais ouvert un de leurs livres. La prodigieuse influence du cartésianisme au XVIIIe siècle consiste moins dans l'adoption de telle ou telle doctrine de Descartes, que dans le rationalisme à outrance dont Descartes a été l'initiateur, dont le XVIIIe siècle tout entier est imprégné, et que subissent même les sentimentaux comme Rousseau. L'hégélianisme peut à certains égards être considéré comme fini en tant que doctrine, et pourtant les idées de l'*éternel devenir* et de l'*identité des contraires* ne sont-elles pas entrées d'une manière indestructible dans notre constitution cérébrale? Qu'est-ce qui est surtout vivant aujourd'hui dans le kantisme, sinon la conviction de la subjectivité des idées de la raison pure, de celle mêmes sur lesquelles le vieux spiritualisme fondait toutes ses doctrines, et de l'impossibilité de sortir du subjectivisme sans avoir recours aux affirmations et aux besoins de la conscience morale? Si bien que l'héritage intellectuel de Hegel et celui de Kant font assez bon ménage dans le cerveau des générations actuelles, malgré l'opposition acharnée des hégéliens et des kantistes. Et l'on retrouve de l'hégélianisme et du kantisme même dans des esprits pénétrés des idées positivistes, c'est-à-dire de la conviction qu'il n'y a de certitude scientifique que du contingent et que les sciences morales doivent chercher une base dans les sciences mathématiques, physiques et naturelles. En un mot, les grands philosophes créent une atmosphère intellectuelle à leur génération et aux générations qui les suivent ou, si vous le préférez, systématisent les tendances intellectuelles de leur temps. Leur système ne leur survit guère dans ce qu'il a de personnel et de spécifique; mais les tendances intellectuelles dont ils ont été les plus éminents représentants et qu'ils ont contribué à développer se propagent à l'infini. Comment discerner ce qui leur appartient en propre? J'essaierai néanmoins de dire ce qui dans l'œuvre de Taine me paraît particulièrement fécond, et ce qu'elle a d'incomplet et de limité.

Je ne m'arrêterai pas à parler de l'écrivain, bien qu'on ne doive pas oublier la puissance du talent littéraire à faire vivre et agir les idées. Schopenhauer et Nietzsche ont dû à leur talent littéraire de faire figure de philosophes, et le prestige du style a prolongé à travers les siècles l'influence du *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet, malgré sa pauvreté philosophique et historique. On ne lit plus Hegel, quand on n'y est pas obligé par ses études. On lira longtemps Taine, rien que pour la puissance et l'éclat de son style; il fournira des pages admirables aux recueils de morceaux choisis, et son action intellectuelle s'exercera ainsi d'une manière durable par la seule vertu de son talent d'écrivain.

Si, laissant de côté ce prestige de la forme, qui est pourtant entré pour une si grande part dans l'action d'un Taine ou d'un Renan, nous examinons l'œuvre de Taine en elle-même et la valeur propre de ses idées et de ses doctrines, nous devons tout d'abord, ce me semble, envisager l'esprit même, les tendances générales dont s'inspire son œuvre, sa philosophie en un mot, pour nous demander ensuite ce qu'il a fait comme critique et comme historien.

Par ses tendances générales, Taine se rattache à la philosophie sensualiste du XVIIIe siècle, au positivisme français et anglais; plutôt encore aux Anglais, à Mill, Bain et Spencer, qu'à Auguste Comte, car il emprunte aux Anglais leurs procédés descriptifs d'analyse psychologique et ne s'enferme pas dans les cercles que Comte veut imposer à la hiérarchie des sciences. Taine ne peut donc, à ce point de vue général, être considéré comme un initiateur. Il n'est qu'un de ceux qui au XIXe siècle ont contribué à la diffusion du positivisme, c'est-à-dire de la recherche philosophique fondée sur l'observation scientifique; mais par la précision et l'originalité de ses observations, par la rigueur avec laquelle il groupe les faits pour les rattacher à d'autres groupes de faits d'un caractère de plus en plus général, et ramène la notion de fait à celle de loi, il est un de ceux qui ont le plus contribué à montrer la fécondité de la méthode positive. Son livre *De l'Intelligence* est à cet égard un modèle qui sera longtemps étudié et qui exercera longtemps une influence puissante. Ceux qui croient que le mouvement de réaction idéaliste et métaphysique auquel nous assistons en ce moment doit porter des fruits utiles et donner naissance à des systèmes nouveaux, pensent peut être que le positivisme a été une phase momentanée de la pensée du XIXe siècle et que cette phase est aujourd'hui dépassée. Ceux qui comme moi ne voient dans le positivisme que l'expression philosophique du mouvement scientifique du siècle et pensent que désormais toute recherche philosophique sérieuse devra suivre les méthodes enseignées par les positivistes français, anglais et allemands, ceux-là croiront à la valeur durable de l'œuvre philosophique de Taine. Ils pourront lui reprocher d'avoir, par certaines formules excessives, donné prise dans ses premiers ouvrages au reproche de matérialisme, et d'avoir fait peut-être trop de cas de Condillac et de ses disciples; mais ils lui savent gré pourtant d'avoir relevé Condillac et les idéologues de l'injuste mépris auquel les avait condamnés la rhétorique sentimentale et superficielle de l'éclectisme; ils pensent que Taine a exercé une influence bienfaisante et décisive en portant des coups mortels à la prétendue philosophie de Cousin. Il faut remarquer d'ailleurs que Taine a eu ce mérite de ne pas nier la possibilité de construire une métaphysique sur des données positives. Il en avait lui-même rêvé une, à la suite de Hegel; mais il ne veut pas qu'on mêle la partie scientifique de la recherche philo-

sophique à la partie métaphysique et ici encore il a donné des préceptes et des exemples qui seront longtemps utiles.

Si nous considérons donc l'œuvre de Taine comme philosophe, nous voyons en lui un des principaux propagateurs de l'esprit et des méthodes du positivisme, pris au sens le plus large; il a fait une œuvre destructive durable par sa critique du spiritualisme cousinien; il a fait une œuvre constructive dont l'utilité est loin d'être épuisée, en écrivant sa belle monographie *De l'Intelligence*, essai magistral d'une théorie de la connaissance fondée sur l'observation scientifique.

Taine est essentiellement un philosophe, mais il est surtout connu du public comme critique et comme historien. Sa critique littéraire ramène tout à l'influence du moment, du milieu et de la faculté maîtresse; sa critique d'art juge les œuvres d'autant plus belles qu'elles sont plus caractérisques, mais ajoute que, pour être tout à fait belles, elles doivent être bienfaisantes. Comme historien, Taine a fait œuvre de psychiâtre ou de clinicien. Il a considéré la Révolution française comme une maladie dont il a recherché les causes, décrit les symptômes, analysé les effets et même indiqué les remèdes.

Il est évident que le philosophe et le logicien ont nui chez Taine au critique et à l'historien, qu'il a voulu ramener les grands événements, les grands hommes et les grandes œuvres à des éléments trop simples; que la complexité de la vie a dérouté son analyse; qu'il a souvent méconnu la variété des dons d'un artiste, qu'il a souvent laissé échapper ce qu'il y a en lui de plus personnel et ce qui fait par conséquent sa valeur et son charme; enfin qu'en introduisant dans la critique d'art un élément moral, pour remplacer l'idée abstraite du *beau*, il a été en désaccord avec ses propres doctrines, sans expliquer mieux que les esthéticiens idéalistes l'émotion indéfinissable que procure l'œuvre d'art, le frisson de la beauté. Taine n'a pas eu une sensibilité littéraire et artistique égale à son intelligence; il était trop foncièrement philosophe-logicien, pour être pleinement historien. Son œuvre comme critique et comme historien ne peut être considérée comme satisfaisante et définitive. Mais est-ce à dire qu'elle soit déjà caduque et n'ait plus d'influence à exercer? Je n'en crois rien.

La critique littéraire et artistique de Taine a été le plus grand effort fait dans notre siècle pour ramener la critique à l'histoire, pour replacer les œuvres d'art dans leur milieu, pour montrer qu'elles sont l'expression la plus fidèle et la plus haute du temps où elles ont été créées. Taine est tombé dans des exagérations; il a fait parfois violence aux faits pour prouver sa thèse; il a négligé dans sa critique des éléments essentiels; mais s'il lui a été impossible de démêler tous les éléments dont tout artiste et toute œuvre sont la résultante, il n'en a pas moins rendu le service éminent de donner l'histoire comme base nécessaire et solide à la cri-

tique, de faire pénétrer dans tous les esprits cette idée, aujourd'hu banale, qu'une œuvre d'art n'est pas intéressante comme recherche d'un idéal de beauté identique à travers tous les âges, mais comme expression du sentiment que telle époque, tel pays, tel homme ont eu de la beauté. Il n'est pas un critique littéraire, pas un critique d'art, qui ne soit, à cet égard, à quelque degré, un élève de Taine...

De même si l'on peut reprocher à Taine d'avoir étudié la Révolution française avec des idées préconçues, et d'avoir classé les innombrables faits qu'il avait recueillis dans les compartiments préparés d'avance, il n'en a pas moins fait une œuvre éminemment utile et dont nous sommes loin d'avoir encore recueilli tous les fruits. Il a d'abord donné un admirable exemple de labeur en accumulant, avec une patience et une diligence de bénédictin, des milliers de faits, auxquels il a voulu et cru subordonner docilement ses généralisations. Sa méthode était bonne ; la puissance systématique de son esprit l'a emporté trop souvent ; mais que de choses vraies il a vues le premier ou dites avec une puissance incomparable ! Il a plus que personne avant lui su rompre avec tout fétichisme, toute idolâtrie soit royaliste, soit révolutionnaire, soit bonapartiste. Il a dévoilé avec une franchise cruelle les plaies de l'Ancien Régime, de la Révolution, de l'Empire, de la France contemporaine. Son pessimisme, si outré qu'il soit, est bienfaisant. Il nous dit, avec Saint Paul : « Mes petits enfants, gardez-vous des idoles ! » Leçon toujours nécessaire pour les Français.

Soyez pratiques ; étudiez les faits ; ne croyez qu'aux idées qui sont des généralisations de faits bien étudiés; faites de la métaphyique si vous voulez, mais ne la prenez pas pour de la science ; croyez que la nature et l'homme sont la source éternelle de l'art vrai, de la pensée féconde, de la philosophie instructive ; ne vous laissez pas duper par les abstractions qui ne sont souvent que des mots; revenez toujours à la nature et à l'histoire. Voilà les doctrines qui ressortent de l'œuvre de Taine, quand bien même, on trouve aussi en lui un logicien outré, et un théoricien abstrait qui se laisse parfois entraîner par la rhétorique. Ces doctrines seront longtemps, seront toujours bonnes à écouter et bonnes à suivre.

G. Monod

M. Henri Mazel

L'auteur de la Synergie sociale *nous remet la communication que voici :*

Historien, philosophe, critique, observateur, esthéticien, Taine également remarquable me semble pourtant avant tout un *méthodiste*, qu'on me passe le mot. C'est par la vigueur et la rigueur de la logique plus que par l'ampleur du génie ou la certitude des résultats qu'il est digne d'admiration.

Il a eu le pire malheur qui puisse arriver à un penseur, celui de mourir trop tôt ; peut-être parce qu'il consacra trop d'années. par conscience et par goût d'esprit, à la recherche d'érudition pure. La mort vint avant qu'il pût atteindre le but dont il se rapprochait sans cesse. De là, le caractère parfois incomplet, toujours perfectible de toute son œuvre.

En philosophie il n'a pas créé de système coordonné du Cosmos, ce qui est étonnant de la part d'un esprit aussi puissamment synthétique. Il s'est contenté d'adapter Condillac et Hegel et s'est tout de suite enfoncé dans la micrographie. C'est sans doute une gloire que d'être un des fondateurs de la psycho-physiologie, mais un rôle philosophique plus haut aurait pu être le sien. Peut-être le voyait-il lui-même, puisqu'il devait, une fois écrit son dernier volume des *Origines de la France contemporaine*, se remettre à la philosophie et, mieux, à la métaphysique.

Vis à vis de la religion, après avoir été un objet de scandale pour les dévots, il avait fini par devenir presque un appui. C'est qu'il avait évolué dans un sens favorable. D'année en année on le voit rendre mieux justice au Christianisme. Etant d'esprit éthique plus encore qu'esthétique, il devait préférer la Réforme, puritaine à l'Eglise de Rome, et l'on sait qu'il tint à se faire ensevelir par un pasteur anglais. Mais il s'exprime dans ses derniers volumes avec une sympathie si chaude pour le Catholicisme qu'on peut ici aussi se demander si la mort ne l'a pas empêché de compléter son évolutiou en l'arrêtant à ce mi-chemin du Christianisme où Renan, en sens inverse, avait fait halte trois mois, au sortir de Saint-Sulpice.

En sociologie, il a essayé d'expliquer tout état social par le triple facteur : race, milieu, moment. Les applications qu'il a faites de ce critère à l'art grec et flamand, à la littérature anglaise et française, sont séduisantes, mais non convaincantes Ce critère est d'abord étroit, et l'usage le rétrécit encore : la race devient vite une fonction du milieu, et le moment résulte des deux autres ; de là la tendance visible chez Taine, au moins dans sa jeunesse, à tout expliquer par le lieu seul. Du moins alla-t-il toujours se dégageant de cette étroitesse ; dans les *Origines*, le moment l'emporte décidément sur la race et le milieu ; sur sa fin il écrivit à M. Tarde que l'*imitation* était

une clé qui ouvrait presque toutes les serrures. C'était en somme avouer qu'il renonçait à son propre critère.

En histoire, il passa sa vie à contrôler et à rejeter des idées qu'il avait préconçues, car, quand il se trompait, c'était avec une force presque grandiose. Les cinq volumes de sa *Littérature anglaise* exposent la présumée manifestation d'un génie auglo-saxon qui justement ne s'est jamais exprimé par les lignes ni par les vers, tous les écrivains anglais, de Chaucer et Shakespeare à Carlyle et Tennyson étant de race ou d'âme celtique ! L'idée de la dualité de l'âme latine et de l'âme germanique qui domine toute son œuvre et qui l'ouvre, puisque c'est elle qui se trouve dans les premières lignes de son *La Fontaine*, est basée sur une comparaison du Rhin héroïque à la Champagne pouilleuse, comme si l'Allemagne manquait de landes, et la France de montagnes !

Mais quand il voyait qu'il s'était trompé, il le reconnaissait avec une sincérité parfaite. Pendant longtemps il méconnut le moyen âge, le rabaissant et l'injuriant; il le comprit et l'admira. Par contre, il avait d'abord, dans son essai sur Carlyle, glorifié la Révolution française ; en s'approchant d'elle, il la vit mieux et la condamna; au cours de cette dernière étude, chaque nouveau volume atteste un progrès dans la conquête de la vérité; au troisième volume de la *Révolution*, il juge autrement la vieille Monarchie que dans son *Ancien Régime*. Quel regret qu'il n'ait pu finir ces *Origines*, et quelle ironie de voir Renan corriger la dernière épreuve de sa médiocre *Histoire d'Israël*, quand lui n'a pas le temps de donner son couronnement à l'œuvre de vingt ans de sa vie !

Taine n'est donc pas sans défauts : il a trop simplifié, vu par trop grandes masses, par trop grands courants d'esprit. C'est à lui surtout qu'est due la vogue regrettable de ces généralités : le français. homme de cour; l'allemand, homme de laboratoire; le latin, analyste : le germain, poète; le catholique, homme de discipline; le protestant, homme de conscience. —Il s'est d'autre part perdu dans le détail. Le grand penseur ne doit certes négliger ni les expériences ni les textes d'archives, mais il doit s'en servir en vue d'une synthèse. La pathologie cérébrale n'est pas indispensable à la conception d'une belle hypothèse métaphysique, et quand il entreprit son étude de la période révolutionnaire, les documents publics étaient déjà assez nombreux et assez caractéristiques pour qu'il pût porter sur ce temps un jugement juste. Cinq ou six ans gagnés lui permettaient de couronner sa double œuvre sociologique et philosophique.

Mais par combien de qualités Taine ne compense-t-il pas ces défauts ! D'abord en lui, l'homme est admirable. Peu d'âmes en ce siècle furent plus nobles et plus hautes. Loyauté, sincérité, désintéressement, il a toutes les vertus du saint laïque. Jamais on ne s'inclinera assez bas devant de tels désintéressements.

Ce fut, en outre, un grand prosateur, un des plus grands de ce siècle; son style est à la fois vigoureux et imagé, solide et délicat;

il dispose d'un vocabulaire étonnamment riche, d'une palette chatoyante d'adjectifs; il excelle à peindre les paysages comme les caractères; il a la maîtrise de l'ironie comme de l'invective; il a surtout le génie de la métaphore continue; aucun écrivain n'a comme lui soutenu une comparaison unique pendant des pages et des chapitres.

Son culte de la vérité a toujours été absolu ; jamais il n'a sacrifié à quelqu'un ce qu'il croyait exact, pas plus aux évêques qu'aux incroyants, aux jacobins qu'aux bonapartistes; on dit qu'il a renoncé à de très vieilles amitiés pour dire la vérité entière. A la France actuelle il a rendu l'inestimable service de lui ouvrir les yeux sur la Révolution. Ceci seul devrait le faire considérer comme un bienfaiteur de la Patrie.

Par ses qualités et ses défauts, il fut un grand conducteur d'esprits. Rares sont ceux à cette heure qui ne se ressentent pas de son influence sur quelque point. Son action a peut-être été moins générale que celle de Renan, mais plus intense, plus profonde, et elle dure encore, alors que celle de Renan est déjà éteinte.

Henri Mazel

M. le professeur Mantegazza :

Mon cher confrère,

En vérité vous me faites trop d'honneur en me demandant une opinion sur Taine, d'autant plus que je manque totalement des qualités nécessaires à un critique.

Pour moi, Taine est un des plus grands penseurs et des plus grands écrivains de la France, et je crois que la plupart des Italiens partagent cet avis. La nature de ses œuvres n'a pas pu le populariser chez nous; mais tous ceux qui suivent le mouvement intellectuel de ce côté des Alpes, l'ont lu et l'ont étudié, et l'influence qu'il a exercée en Italie n'est ni superficielle ni passagère. Il est du nombre des auteurs d'élite qui pensent et font penser.

Il est tout à la fois observateur profond, esthéticien délicat et grand connaisseur des hommes et des choses. Il ne se laisse entraîner ni par un amour excessif de sa patrie, ni par le moindre fanatisme politique. Il n'appartient à aucune école philosophique, à aucune secte religieuse; il n'est que lui-même, lui-même seul et toujours. S'il a un défaut, c'est peut-être de vouloir trouver à chaque pas des lois esthétiques et philosophiques, ce qui le rend parfois dogmatique avec excès. Il a pourtant toujours l'œil fixé sur la boussole du bon sens, qui le guide à travers les brouillards de la théorie et de la métaphysique.

Ses études sur la société anglaise sont un modèle de finesse d'observation, de psychologie comparée des hommes et des races. Il oublie presque toujours d'être Français pour penser seulement comme *homme*. Je crois que ses études peuvent servir de modèle à tout écrivain qui voudrait étudier l'esprit des peuples.

Comme critique d'art, c'est un Maître, un grand Maître, et son jugement est large, profond et sûr. En Italie on a appris par lui à estimer des peintres et des sculpteurs qui n'étaient connus que de nom.

Taine est en philosophie un *positiviste*, moins tous les défauts du positivisme orgueilleux et dogmatique. Tandis qu'il reconnaît la vérité, il n'oublie jamais de regarder de l'autre côté, et de comprendre les sources de l'erreur où sont ses adversaires.

Taine n'est pas seulement une des gloires les plus brillantes de la France, mais une gloire de l'humanité.

Voilà modestement et en peu de mots ce que je pense de votre grand compatriote.

Adieu.

On n'a pas oublié les contradictions et les polémiques suscitées autour des doctrines de

M. Cesare Lombroso

Le célèbre sociologue italien écrit :

Monsieur,

Je réponds avec grand plaisir à votre demande, car Taine a été vraiment mon maître, le seul maître que j'aie eu après Darwin.

Je crois que la mémoire de plusieurs prétendus grands hommes sera effacée pendant que la sienne grandira toujours. Elle grandira parce que le nombre des personnes qui pourront en saisir l'idée, augmentera toujours, et parce que ses ouvrages ont une de ces bases granitiques que le temps n'émousse pas, la base des faits.

Vous me demandez ce que je lui dois : Je lui dois tout ce que j'ai fait de bon.

C'est de lui que j'ai appris à porter dans la démonstration psychologique un aussi grand nombre de faits en preuve d'une idée, que même si un ou deux ou dix des faits cités étaient erronés, il en resterait toujours suffisamment pour démontrer la vérité.

C'est de lui que j'ai appris à faire que la vérité sorte des faits par soi-même devant les lecteurs. C'est de lui surtout que j'ai appris à

ne pas me préoccuper de l'opinion publique. Et, lui, il avait bien compris d'avoir un disciple fidèle, et il a saisi avec une bonté et une précision qu'on ne trouve que dans les vrais Maîtres la portée de mes doctrines qui étaient en grande partie les siennes.

Aussi je vous prie de lire sa lettre que j'ai mise en préface de la nouvelle édition de *l'Homme criminel* et vous verrez que là où les autres n'avaient vu qu'un nouveau péril de la société humaine, il avait vu, et justement, un moyen de plus grande sûreté sociale.

Mais lui, il avait la vue d'aigle.

Votre dévoué,

M. G. Tarde

Le plus brillant interprète de l'école sociologique française, qu'il a, on peut dire, constituée, lui donnant un tour et un caractère propre : également éloigné de la témérité des paradoxes italiens, et du biologisme têtu et suranné des Anglais.

Cher Monsieur,

Votre aimable lettre me met dans un grand embarras : pour être tant soit peu motivé, un jugement sur Taine exigerait une longue étude, et le temps me manque absolument. Au hasard de la plume, donc, je me risque à vous exprimer non pas le jugement, mais bien l'impression ou les impressions que cette figure si douce et cette œuvre si forte me suggèrent. Antithèse qui n'a rien de factice : combien il est faux que le style soit l'homme ! Nul n'a eu dans le style, plus que lui, d'angles, d'acier tranchant, d'éclat métallique, ni, dans le caractère, plus de douceur, de charme intime et de modestie. Il a été pour moi, à mes obscurs débuts, si accueillant, si bon, qu'il m'en coûte d'avouer, pour répondre à l'une de vos demandes, qu'en réalité il n'a pas exercé sur la formation de ma pensée une influence directrice et profonde. Parmi nos maîtres, il y a ceux qui agissent sur la *forme* et ceux qui agissent sur la *matière* de notre esprit, pour parler comme Kant ; en d'autres termes, nos *directeurs* et nos *instructeurs*, Taine m'a instruit, beaucoup instruit, mais non dirigé. Je l'ai lu avec avidité, cependant, et je lui dois de m'avoir, en un passage des *Philosophes français* signalé le penseur qui m'a *formé* vraiment. Quelque part, après avoir bafoué tous les éclectiques, il dit : « Et maintenant nous irons apprendre la logique chez M. Cournot. » C'est ce mot qui m'a fait lire Cournot, où, dans les os longs et durs de si lourdes phrases, j'ai trouvé tant de moëlle, tant de méditations intenses et subtiles sur les plus inquiétants problèmes des origines de la vie et de la société et de leur double transformation. Là mon goût pervers du mystère et de

la pénombre, qui se conciliait comme il pouvait avec mon besoin de précision, se donnait carrière bien plus que dans les écrits du génial disciple de Condillac. Ce qui manque, en effet, à toute l'œuvre de Taine, et en particulier à son esthétique, c'est, dans ce parterre multicolore d'idées splendidement épanouies, quelques idées en bouton ou à demi-écloses, c'est le sentiment du charme profond, et de l'intérêt profond, inhérent à l'inachevé, à l'indéterminé inexprimable... Mais lui reprocherons-nous sa nature propre et caractéristique, et de nous avoir servi du vin trop pur dans des coupes de cristal de roche? C'était, en somme, un tempérament d'esprit plutôt cristallisant qu'évolutionniste de naissance. Et pourtant, peut-être est-il plus instructif encore par l'évolution de sa doctrine, par les corrections qu'en l'appliquant il lui a fait subir, que par sa doctrine elle-même.

Et je recommande son exemple à ceux de ses élèves attardés — élèves sans le savoir, le plus souvent — qui reprenant quelques-unes de ses thèses d'autrefois sur l'explication toute physique et mécanique des choses vivantes, sur l'explication toute biologique des choses morales et sociales, nous servent pour des nouveautés ces vieilleries — dans d'autres coupes, il est vrai... Simpliste, mécaniste, naturaliste, positiviste, qui le fut plus que lui, quand il partait en guerre, jeune et hardi, contre le spiritualisme de Cousin, avec des formules pour talisman? Mais il l'était à sa façon, qui était, au fond, quelque peu britannique. Car bien qu'il y ait du Condillac et même du Stendhal en lui, avec des reflets de Hegel, il n'est ni tout à fait Français ni Allemand le moins du monde ; il est, anglais autant qu'anglomane ; il l'est par son simplisme d'idées combiné avec sa richesse de faits, par son humour, par sa ténacité persévérante et entreprenante ; il l'est surtout par ce sentiment de la réalité qui ne le quitte jamais, qui le retient toujours à temps sur la pente des entraînements de la logique et qui parfois la lui fait remonter. « Race, milieu, moment, » avec ces trois mots, jadis, il se vantait de tout débrouiller en histoire, en histoire littéraire même. Division défectueuse, créée tout exprès pour masquer l'action réellement efficace des individus, qui, petits ou grands, minuscules ou majuscules, ne s'expliquent nulle part tout entiers par la coopération de ces trois facteurs, de très inégale importance. Le second n'est rien que par le premier, à travers lequel passe son action, appropriée et assimilée, avant de se faire sentir socialement ; et le troisième n'est qu'un mot vague et ambigu pour indiquer la place de ce qui fait défaut ici, les causes d'ordre proprement social. N'importe, au moment où elle a paru, cette formule était un pas décisif vers la sociologie. Mais faut-il s'étonner que, appliquée tour à tour à la littérature française, à la littérature anglaise, aux beaux-arts de tous les pays, elle ait dû craquer partout, malgré des prodiges de talent, pour s'ajuster tant bien que mal aux faits? Aussi quand, plus réaliste encore que simpliste, mordant à ce qu'il y a de

courante où ne passe une idée, un jugement, une façon de sentir ou un vocable usuel semé par Taine, dans un public qui a peu, ou n'a point lu Taine, qui a reçu la projection de la pensée originale à travers d'autres philosophes, d'autres historiens, à travers des écrivains d'imagination comme M. Emile Zola ou M. Paul Bourget.

Puisque vous m'interrogez sur mon expérience personnelle, je crois discerner ceci : la plupart de mes idées, même les plus opposées à celles de Taine, ne se présenteraient pas à mon esprit sous leur forme actuelle, elles ne se déduiraient pas avec les mêmes liaisons et le même ordre de preuves, si je n'avais point pratiqué ce Maître. Le moule livré par le forgeron garde son pouvoir plastique sur des substances très différentes de celles que sa main y versa d'abord.

Vous demandez si son influence me paraît bienfaisante ou nuisible? — Résolument bienfaisante, comme l'est et le sera toujours celle de tout homme, quoi qu'il dise, de quelque façon qu'il se trompe, chez lequel nous percevons ce mobile unique : l'amour pur, sincère, désintéressé de la vérité. Presque tous se réclament de cet amour; une évidence intime, qui ne se définit pas, nous permet toujours de distinguer l'œuvre où il éclate des œuvres qui poursuivent par surcroît d'autres fins, un intérêt personnel, une action politique, un bruit avantageux, une multiplication des 2 fr. 75 du volume. Taine fut une machine à chercher la vérité. Qu'elle trouve ou non, pareille machine et bienfaisante. Il fut un grand esprit parce qu'il était surtout et avant tout un honnête esprit. Mais je m'étendrais trop sur ce chapitre, ayant beaucoup aimé celui qui m'a fait voir cette lumière.

Nous nous attacherons peu, si vous le voulez bien, à sa méthode, à son système. Sa méthode était bonne pour lui, puisqu'il n'arrivait à ses conclusions que par l'accumulation des petits faits; elle serait sans doute inefficace pour des cerveaux différemment organisés. Une méthode n'est peut-être un instrument d'usage général que dans les sciences mathématiques et physiques; dans les recherches du probable, en philosophie, en histoire, il y a autant de méthodes que d'esprits originaux. La plus fameuse, celle de Descartes, m'a toujours paru reposer sur une simple illusion verbale, qui satisfaisait cet ancien officier, qui ne satisferait pas d'autres penseurs.

Quant aux systèmes, vous ne leur accordez, je suppose, d'autre valeur que celle d'un échafaudage temporaire derrière lequel l'écrivain bâtit sa maison. Patiemment appliqué aux idées, un système force notre attention, comme une antithèse bien balancée, comme une métaphore congrûment prolongée, comme tout ce qui séduit notre instinct inné de symétrie. C'est un jeu mécanique agréable, dont la valeur intrinsèque m'échappe. Taine a frappé quelques formules heureuses, — race, milieu, moment, pour caractériser quelques-unes des conditions du déterminisme universel; il a rajeuni par ces formules des notions fort anciennes, il en a abusé avec sa

magnifique outrance, avec sa structure intellectuelle de vrille qui ne cessait plus de forer, une fois actionnée par une idée maîtresse. Chez lui l'armature trop maintenue du système a d'abord protégé, puis violemment gêné la croissance naturelle de l'arbre.

Les plus nobles, les plus belles tragédies intimes auxquelles il m'ait été donné d'assister, se sont jouées entre la conscience de Taine et l'appareil de raisonnement qu'il avait installé dans son cerveau; les angoisses de cette moralité foncière, aux prises avec l'explication mécanique de l'univers, transparaissaient dans les naïves et touchantes inconséquences qui faisaient le charme de sa conversation, l'honneur de son admirable vie; de là peut-être ce qu'il y a dans son influence de plus humain, de plus général, de plus puissant sur notre contradictoire humanité.

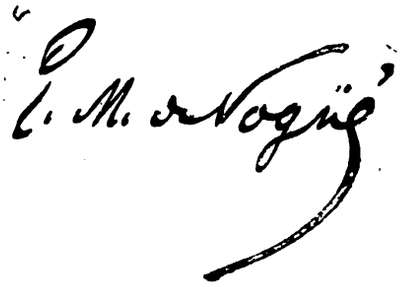
— La portion durable et la portion caduque de son œuvre? — Nous ne parlons point, n'est-ce pas, de tel ou tel livre : le secret des choix que fera la postérité est impénétrable. Nous ne pouvons parler que de l'influence des idées; elle survit parfois, très vigoureuse, à la désuétude des textes. A mon sens, Taine continuera d'agir comme l'un des plus robustes ouvriers d'une entreprise de destructions nécessaires; au même titre que les grands esprits scientifiques de la dernière période, un Darwin, un Herbert Spencer, et tant d'autres; Renan en fut par ses meilleurs coups d'ailes.

Nous vivons depuis cent ans sur de belles chimères philosophiques, nées d'un élan sentimental à la fin du XVIIIe siècle. Insensiblement, nous avons bâti sur ces frêles assises le rude édifice de la vie sociale, de la vie pratique. Les origines idéales y sont devenues méconnaissables; néanmoins, les locataires satisfaits se réclament d'elles, et ils ont confié la garde intellectuelle de la maison aux gens de science, aux positivistes en particulier. Voici que les plus qualifiés, les plus écoutés parmi ces gens de science et de conscience, disent qu'il y avait erreur sur la solidité de ces assises; ils le disent avec les raisons auxquelles nos intelligences sont sensibles, et ils portent la pioche dans les fondations réprouvées. Les conclusions de leur enquête, les grandes lois qui s'en dégagent, nous ramènent par un détour imprévu aux dures notions traditionnelles : il n'y a qu'une illusion d'égalité et une illusion de liberté pour les pauvres hommes, différenciés par tant de causes héréditaires et individuelles, déterminés par tant de lois fatales. La conception de l'univers et des sociétés que se faisait un Condorcet est ruinée dans ses parties essentielles, volatilisée par les réactifs scientifiques; c'est du moins ce qui nous paraît résulter des expériences du naturaliste Darwin, du positiviste Taine. — Les locataires de la maison bâtie il y a cent ans, bourgeoisement et richement meublée depuis lors, sont menacés de rester en l'air, position qui peut continuer assez longtemps par la force de l'habitude, mais où l'on ressent quelques incommodités. Certains d'entre eux connaissent le péril et s'inquiè-

tent. L'ahurissement du plus grand nombre, devant cette trahison de la science qui démolit la maison mise sous son enseigne, est un spectacle récréatif pour les personnes sensibles aux joies de l'ironie. Je crois qu'on les goûte fort à La revue blanche.

Une bonne part de cette grosse besogne a été faite par Taine, avec une bonne foi indiscutable, une candeur d'enfant. Sa droiture nous a persuadés, mieux que ses doctrines. Ne dites pas que ce sont là choses d'ordre différent. Si le doux et bon Spinoza nous retient, c'est que l'homme nous avait séduit avant de nous intéresser à ses scholies abstraites. Vous n'empêcherez pas les trois quarts des hommes et toutes les femmes de raisonner d'abord avec les évidences du cœur. C'est peut-être un fait absurde, — je ne le crois pas, — mais c'est un fait dont il faut tenir compte pour expliquer les influences et les mouvements de l'esprit public qu'elles déterminent. Cet esprit croit se rendre à la force d'un raisonnement abstrait : c'est que la créance des cœurs était déjà gagnée.

Si vous voyez là quelque exagération, vous l'excuserez sous ma plume. J'ai connu Taine de trop près, et de près il m'a paru si grand, que je suis mauvais juge de sa stature. Ce modeste professeur, qui a vécu dans sa fière retraite, qui est mort sur le manuscrit inachevé, son Marc-Aurèle entre les mains, qui est allé reposer, sans grosse caisse et sans harangues, au bord d'un petit lac alpestre fort éloigné des Panthéons, ce doux entêté de vérité est l'un des hommes que j'ai le plus aimés, et celui de tous, peut-être, qui a le plus puissamment subjugué mon respect. J'ai voulu dire cela encore une fois, et cela surtout, puisque vous me faites l'honneur de m'interroger sur Taine.



Telles sont en leur diversité les appréciations de nos bénévoles correspondants. Il paraît inutile de les résumer et d'en donner l'esprit, plus inutile encore de nous répandre en commentaires notre tâche s'achève où finit notre rôle de greffier. D'ailleurs nous avons eu plus d'une fois et nous aurons sans doute encore l'occasion d'exprimer dans cette Revue nos sentiments personnels sur les doctrines et la méthode de Taine. Remarquons seulement que pour juger équitablement une doctrine, il est essentiel de considérer chaque proposition en place et dans l'ensemble du

système, et qu'il faut se prendre moins aux mots qu'au sens général une fois pénétré. Envisagée de ce biais, l'œuvre de Taine prend un autre aspect, et se dévoile en sa véritable et sévère beauté, élargie et purifiée, pénétrée et inspirée d'un bout à l'autre de la méthode proprement scientifique. (Lui-même appelait ses Origines *une* Monographie d'Embryologie sociale comparée, *c'est en effet, leur caractère propre; toute autre considération est secondaire et accessoire.) Taine a eu le culte, la religion de la science; il l'étreignait avec une conviction ardente, absolue, contagieuse: par là s'explique la durée et la force de son ascendant, l'espèce de fascination étrange et puissante qu'il exerce sur certains esprits. Il demeure avec Renan le plus illustre* témoin *de l'élan d'enthousiasme qui vers 1848 précipita les esprits à la conquête du vrai. Ses périodes d'éclipse, s'il en doit traverser, seront celles de l'esprit scientifique lui-même.*

Récemment un grand journal mettait en avant le projet de consacrer et de perpétuer par une statue la gloire de ce grand homme. Quoi qu'il doive advenir de cette idée, elle est louable. Il n'est pas mauvais de désigner au respect de la foule, même et surtout quand elle ne peut se hausser à les comprendre, les grands serviteurs de l'esprit humain. On a bien fait d'élever un monument à Spinoza, non qu'il eût besoin d'être assuré par là contre la mort : l'élite qui pense lui donnera toujours ses suffrages; mais la masse et le vulgaire doivent être instruits qu'il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que l'art de gagner de l'argent ou de bien conduire sa vie selon le siècle. — La vie noble et belle d'un Taine offre un semblable enseignement et mérite à ce titre d'être pareillement honorée.

L. Bélugou

Les Jolies Bêtes [1]

SECONDE PARTIE

I

— Ecoutez, Matho, nous sommes quittes. Nous nous sommes trompés l'un l'autre, et, tout d'abord, en nous épousant. Tout ceci était peut-être fatal. Bien. Maintenant, allons-nous-en. Partons pour le pays où l'on somnole sur le sable au soleil. Vous chasserez la gazelle et aussi le lièvre. Moi, j'aurai des pantalons de gaze. Nous cultiverons la tomate. Je ne sais si ce sera récréatif; mais enfin ce sera un essai de vie à deux, loin des présentes tentations.

Joie, dans son large vestibule carré, dallé, frais, se balançait dans un fauteuil en jonc. Son mari se balançait dans un second fauteuil et tous deux se tournaient le dos. Ils étaient sombres tous deux.

Joie avait, en signe de tristesse, arboré un petit mouchoir blanc, dont elle ceignait sa tête lisse, et qui perchait là-haut, comme un tout petit pigeon blanc sur une toute petite botte d'épis.

Sa morsure avait guéri.

Joie et Matho avaient repris leur vie d'amour calme au dehors, de tempête au dedans; l'une fuyant, l'autre poursuivant; s'épiant, se mentant, se haïssant à la mort, prêts à s'arracher les yeux, à se séparer pour la vie.

Mais lui, obstiné, disait: « Je t'aime, je ne puis vivre sans toi », et pleurait. Joie avait une sensibilité bête : elle restait. Elle s'asseyait près de lui et cherchait désespérément un moyen impossible pour qu'il fût heureux.

Car des moyens possibles, elle ne voulait entendre parler.

II

Joie, un beau jour, se découronna de ses épis jaunes. Elle coupa les cheveux qu'aimait son amant, en signe de renonciation.

Il lui restait de petites mèches lisses, du duvet de canari.

Elle écrivit en même temps, à don Bastian, une lettre à grand fracas.

« Bilbao,

« Je vous aime. Je ne l'aime pas. Mais il est malheureux. Je « renonce à vous. De la sorte, nous serons tous malheureux. Voici « mes plumes les plus jolies, en signe de mon deuil de vous.

(1) Voir La revue blanche du 1er août.

« Adieu aux lèvres et aux yeux et à tout ce que j'aime de mon « petit bien-aimé.

« JOIE

« P. S. — Brûlez mes cheveux à cause des mites; et brûlez-les « au W. C. à cause de l'odeur, qui est très désagréable. »

FEUILLE DU CAHIER DE COMPTES DE JOIE

Le bateau était à l'amarre,
Solitaire et comme invitant
Nous montâmes; et, au gré des vents,
Nous voguâmes, personne à la barre.

La mer était d'un bleu intense.

Ah, je n'ai pas le pied marin :
Et voilà le bateau qui danse
Et j'ai peur et vous tends la main.
Vous tenez mes mains et j'appuie
Contre ton cœur mon cœur lassé,
Car si ma terreur s'est enfuie
Déjà je sens mon âme alanguie.
Et j'ai trop soif !
Tu t'es baissé; tu désaltères de baisers
Tout mon être inassouvi.

La mer est d'un bleu si intense
Que j'en ai fermé les yeux.
Et comme notre bateau danse,
Tu étreins mon cœur anxieux;
Et comme ma soif est immense
Sur la mer d'un bleu trop intense,
Portée par le bateau qui danse,
Je bois comme une insensée
Et ta bouche, tes lèvres et tes yeux.

Le bateau vogue. La joie le porte,
Dis-moi ? n'est-ce pas, je suis morte ?
La vie n'a pas de ces extases ?
Les mots humains n'ont pas ces phrases ?
Notre amour n'est pas un rêve ?
Parle... Tais-toi : fuyons les grèves.

Autour de nous, sont-ce des ailes
Qui bruissent de telles harmonies ?
Tristes, lentes, nerveuses et frêles...
Je ne sais si ce sont des ailes...

La mer au loin s'est retirée.
Je suis seule. De nouveau. Encor !
Je descends : finie la traversée.
Adieu, notre bateau mort.

III

Matho avait donc résisté aux suggestifs lièvres et gazelles. Il aimait une jolie Juive, une demi-austère, qui se rendait à ses feux partiellement, bribe par bribe, — un jour, la pointe des cheveux, la racine le lendemain; ensuite jusqu'aux dents exclusivement. Ainsi de suite. Mais il aimait Joie aussi fréquemment. Et c'était la plus grande punition qu'il pût infliger à sa femme, que cette ignorance voulue de son infidélité.

Le premier moment de colère passé, il l'avait regardé au cœur des yeux, et lui avait juré qu'il ne croyait pas un seul mot de son aveu : elle était une honnête femme qui aimait son mari. Il l'aimait. Ils se le prouveraient.

— Non, non et non !

Il avait l'obstination de la teigne; oui, quand il le fallait, cette obstination des gens doux, lui si colère! sur lesquels rien n'a prise. Il l'emportait.

La vie était très compliquée; ni l'un ni l'autre n'aurait aimé un public : leur linge, aussi sale que celui des autres, ils le lessivaient avec des airs de blanchir de la dentelle. Pourtant, elles étaient parfois sincères, les larmes de Matho, dans ses tragiques yeux.

IV

Tout de son long par terre, Joie rêvait; les mains sous les reins, la tête sur un gros dictionnaire, ouvert au milieu.

Rien, ce n'était presque rien. Et pourtant quel souvenir charmant! parfumé et chaud comme une rose de midi.

Une promenade très seule. Les rues étroites sont désertes. Il est matin; un matin de bourgade du Midi : des fenêtres s'échappent les odeurs aiguës des citronnelles et d'oignons frits.

Puis, la ville derrière elle, tout autour la campagne et le ciel et les rayons...

Elle pousse une grille : ô le jardin exquis! les roses qui foisonnent! la cannelle des œillets! les orangers grisants! du soleil là-dessus, là-dedans, partout...

Ensuite, le soir du même jour : de je ne sais où, des fusées jaillissent, retombant en effeuillement lumineux et lent sur nos têtes. Vaguement dans la nuit fraîche, vaguement nous regardons le ciel étoilé. Des étoiles? ou des fusées attardées?

— Est-ce curieux, pense Joie, la tête sur son dictionnaire, est-ce curieux que de mes fugues d'amour, où j'ai traîné don Bastian, ce qui me reste de plus grisant, ce sont des paysages?

Et sur un ton de mélopée, elle se chantonne à mi-voix :

Un pont, des arbres qui rougeoient, une rive,
Des roseaux verts plongeant dans l'eau vive :
L'eau, noire comme le pont, verte comme les roseaux,
Jaune comme la rive, rouge comme les arbrisseaux.
Longeant les sables jaunes, un mur bas,
Sur lequel nous nous asseyons un peu las,
A regarder l'eau multicolore jasante,
A regarder le ciel opalisé, et, lente,
L'ombre qui sort peut-être du grand pont gris,
L'ombre, à peine ombrée, qui envahit,
Et qui passe sa main transparente, apaisante
Sur le rubis des eaux, les topazes des sables,
L'émeraude des roseaux.
Un grand cheval gris vient boire l'eau fuyante,
L'eau grise comme le pont, grise comme les arbrisseaux,
Grise comme les sables gris,
Grise comme les roseaux...
Et nous songeons, un peu las, sur le mur bas.
Dans l'ombre envahissante...

V

En ce moment, Matho entra. Il s'approcha de sa femme qui continuait à mâchonner des rêveries. Il se pencha pour saisir les paroles sur ses lèvres, il s'agenouilla et mit son oreille contre cette bouche. Elle ne faisait aucune attention à lui, mais coulait des prunelles vives, dans le coin le plus extrême de son œil.

Comme il ne s'en allait pas assez vite, elle souffla à plusieurs reprises dans sa figure, comme pour chasser une grosse mouche importune.

VI

— Tu m'aimes, ma divine, ma petite payenne?

Joie, enroulée autour de don Bastian, les yeux fixes, répondit précipitamment par deux petits signes de tête.

Il l'interrogeait amoureusement, enfantinement, avec des mots de velours, une voix de plume.

— J'ai chaud dans votre voix, prétendait Joie.

Elle ne parlait guère, mais elle l'embrassait sans s'arrêter, du poignet à l'épaule, de l'épaule au poignet, recommençant interminablement; elle ne pouvait s'en empêcher; c'était plus fort, qu'elle, cette joie de cette jeune chair, et tandis qu'elle embrassait le bras, elle regardait la peau lisse, et ses mains passaient et repassaient, charmées du froid contact.

— Je t'aime, je t'aime de toute mon âme! disait Don Bastian.

— Ne dites pas de bêtises.

Elle jetait cela rapidement, s'interrompant à regret.

— N'est-ce pas nous nous aimerons ainsi toujours, ma petite amour?

— Certainement! — quel bavard! pensait Joie,

— Dis moi donc, petite chose, tu m'aimes plus que tout?

Joie a changé le siège de ses opérations, et s'étant déroulée et roulée à nouveau, elle suit d'un œil attentif, le battement du cœur de son amant. Elle y met l'oreille; elle y met la main : en conque, avec des précautions.

Puis elle y met les lèvres et aspire.

— Il n'y a pas moyen! se dit-elle à mi-voix, avec un léger mécontentement.

Don Bastian attire la tête de Joie jusqu'à ses lèvres, et sans baiser sa bouche entr'ouverte, il en boit profondément le souffle.

. . . . . .

. . . . . .

Imbéciles! rumine Joie. Imbéciles! qui ne trouvez le charme du fruit défendu, qu'en ceci : il est défendu. Mais le charme, hélas, c'est que c'est du fruit! et jamais, ô tristesse, ô joie, — jamais il ne rassasie... Et il y a des gens qui préfèrent manger des pêches!

VII

— Figurez-vous, Matho, j'ai rêvé cette nuit que j'avais un enfant.

— Et vous étiez ravie.

— Non.

— ?...

— Non. Pourquoi voulez-vous que j'aime, en principe, neuf mois de souffrances mesquines, un ventre ridicule, un dos lamentable, et, au bout de tout cela, quoi? un gosse malfaisant.

Matho est indigné. Une femme normale aime son enfant, d'avance, en théorie. Il fulmine des choses plates auxquelles il croit par éducation et habitude.

— Bien. Mais pour revenir au côté pratique de la question, je trouve qu'il y a assez d'enfants qui grouillent dans le monde et qui auraient besoin de parents. Pourquoi ne pas utiliser ceux-là? Si vous voulez, nous en adopterons quelques-uns.

Matho n'aime pas qu'on plaisante sur des sujets sérieux. Il se lève pour sortir avec dignité.

Malheureusement pour son intention, il regarde sa femme.

Elle porte une flottante robe de gaze blanche à grands zigzags couleur d'orange, serrée à la taille par une ceinture brutalement violette. Elle a coiffé sa tête du bonnet vert de la théière, et elle mesure ses seins dans la petite coupe à eau du samovar.

Il ne sait pourquoi, mais sa dignité fond comme une bavaroise; il se sent une envie folle d'emporter dans ses bras cette poupée d'un japonisme enfantin et excitant.

Comme il fait toujours ce qui lui plaît, il la prend, la soulève aussi aisément qu'une grosse touffe de marabout.

La robe de gaze se colle à son vêtement, la mitre verte s'enfonce

sur les petits cheveux jaunes et la coupe de cuivre, trop grande pour les seins menus, tombe à terre avec un bruit de cymbale.

VIII

— Montrez-moi votre pied, voulez-vous ?

Joie a renoncé — seconde édition de pour toujours — à la vie folle.

Elle s'est mise au régime le plus propre, croit-elle, à éloigner toute révolte des sens ou de l'imagination.

Elle se lève, furieuse, à l'aurore, et va œuvrer de bonnes choses.

C'est une vie, partagée austèrement entre la peinture et la charité. — Non! pas la « charité », ce mot l'offusque, car, comme nous tous, elle se figure être socialiste. — « Mes redevances », dit-elle.

Elle n'aime pas trop les pauvres, car elle a honte devant eux. Aussi se fait-elle aussi jolie qu'elle peut pour les séduire; elle dévalise ses propres armoires, et prend beaucoup d'argent à Matho, pour augmenter la séduction.

Ce matin, elle fait ce qu'elle aime le mieux, sa visite d'hôpital.

— Montrez-le un peu, votre pied?... Eh bien, il n'est pas joli, joli!... Racontez-moi comment vous avez attrapé ça.

En sortant, elle boite — oh! à peine! — elle a honte de ses pieds sains devant ces estropiés. Et quand elle va voir les fiévreux, elle met de la poudre pour cacher sa fraîcheur. Volontiers elle se passerait au safran pour avoir le teint plus « dans la note ». Elle se sent grossière de santé.

Et le lendemain, elle revient avec des fleurs, des bonbons, des livres, et un intolérable agacement de sentir qu'elle ne donne que son superflu, que rien ne lui met au cœur la bienfaisante petite brûlure du sacrifice.

Elle a « des bonnes femmes » qu'elle invite chez elle :

— Venez donc demain, c'est le jour du bouilli, et amenez les gosses; ils s'amuseront après, dans le jardin avec les canards et les chats.

Et comme les « bonnes femmes », contentes, la remercient, son inconfort la fait rougir, et elle bredouille timidement : — Il faut bien que nous partagions, sans ça comment voulez-vous que je m'acquitte? — Joie sait bien qu'elle ne « partage » pas. Mais elle fait ce qu'elle peut. Quelques braves dames de charité ont voulu enrôler Joie dans leurs œuvres pies. Joie s'est sauvée : elle trouve que ces organisations, ça sent le régiment ou le commerce.

IX

Par exemple où elle se trouve dans son élément, c'est à l'atelier.

On l'y adore, et elle y adore.

Au repos, elle versifie sur les murs avec un inimitable sentiment,

et parle littérature avec quelques camarades de la même chapelle qu'elle.

Il faut les entendre, sérieuses et affairées comme une bande de petites oies sur une place de village.

La conversation, déviée, reprend sur la musique et Joie très vite s'exclame :

— Je n'aime que les valses et les choses sentimentales des beuglants.

— Poseuse, va !

Elle rit.

— C'est vrai ! Mais l'idée que vous alliez toutes tomber en hystérie dans votre adoration de Wagner a donné voix à la sincère eune concierge que chacune a dans le cœur. Et puis... je n'aime pas avoir raison avec les majorités... O la musique ! la terrible, la damnée musique ! qui vous chambarde du cœur à la peau.

Alors, sur un harmonium placé à une extrémité de l'atelier, une, avec tendresse, joue une fugue de Bach. Quand elle a fini :

— C'est comme un bain de sérénité, dit une toute petite voix pieuse.

Elles se lèvent, rafraîchies.

Le modèle tient déjà la pose; le travail reprend silencieux, attentif, avec la petite fièvre de trouver la ligne unique, le ton juste, la touche la plus franche.

Joie a la folie de la chair. Elle peint une femme nue appuyée contre un mur blanc. Elle peint brutalement, par taches flanquées là comme avec un couteau. Elle rage, elle pioche, elle exulte; une petite sueur perle à sa lèvre supérieure, le bleu de ses yeux déborde jusqu'au milieu de ses joues plus roses.

« J'arriverai! j'arriverai. Je posséderai cette chair! » Absorbée dans son travail, elle ne se doute pas de la fuite des amies, ne ressent aucune fatigue, ne pense à rien qu'à « cela », cette forme à serrer de près, cette couleur à donner vraie et vivante.

Et elle sort tard de l'atelier, les yeux brillants, l'âme fraîche et libre, le cœur si léger, qu'il emporte son corps dans une allure rapide et envolée, qui est elle-même une ivresse.

X

« Quelle vie heureuse ! » Joie passe des journées à l'atelier, des matinées en courses mystérieuses, qui agacent Matho et aussi don Bastian.

Car Matho existe toujours, et don Bastian existe encore. Et Joie leur échappe, à l'un physiquement, à tous deux moralement. Et Matho voudrait aussi épouser sa petite âme légère et badine, sa petite âme — qu'on aperçoit au fond de ses yeux — tout à coup allumée, vacillante, éteinte, comme une petite allumette bleue — sa petite âme qui tressaille au bout de son nez frémissant, qui s'aper-

çoit, on ne sait comment, errante sur ses lèvres plissées, plissées et que lisse soudain un grand sourire.

Et don Bastian qui ne possède plus le petit corps grêle, le désire s'enroulant, se tordant, avec sa peau un peu rugueuse et ses membres froids et ses distractions agaçantes, et sa gaieté si folle, si folle aux moments les plus sacrés.

XI

« Ma toute petite chérie, ma drôle de petite chose envolée,

« Toujours, j'ai été votre objet, toujours j'ai vénéré vos fantaisies « les plus ironiques à l'égal des émanations de l'esprit divin.

« Pour vous plaire, j'ai été le voyageur le plus intrépide des plus « stupides contrées, et pour vous plaire encore, le plus ridicule « Paphnuce.

« Tout cela est dans les règles. En me traitant comme une chose « animée seulement par votre souffle, vous avez été adorable.

« Je baise votre orteil.

« BILBAO. »

Joie qui, depuis trois mois, a dit à Bilbao un troisième irrévocable adieu, sourit. Cette façon de se rappeler à son souvenir, l'amuse.

Bilbao a juré qu'il mourrait de cette séparation. En vérité, Bilbao n'est pas encore très mort. Elle a bien envie de lui écrire dans ce sens.

Pourtant, étant en train de faire un portrait qui la passionne, elle s'abstient.

Le portrait représente une jeune femme blonde avec des grosses joues, avec deux petites topazes sous des cils roses, un beau morceau de nez, et une bouche mince, comme deux soies posées l'une sur l'autre.

Mais quel teint d'azalée à l'aurore ! Dans ces joues rondes quelle saine fermeté ! L'amusante blondeur de ces yeux malins un peu baissés ! Des tons délicats nuancent le bout du nez frais, les narines, se glissent aux tempes et au front sous les cheveux ravissamment légers. Enfin, c'est une ligne d'une délicatesse subtile qui dessine la bouche bien close.

Mais surtout, surtout, Joie s'exaltait à la main : une main qui pendait le long de la robe, rose, un peu grasse, renflée aux premières phalanges. Les doigts s'allongaient, mais sans abandon, minces au bout, avec des ongles courts presque rouges. Une main sensuelle de femme active.

Et Joie se réjouissait extrêmement de l'immense travail qu'elle prévoyait, à rendre la physionomie de cette main.

XII

— « Ma rieuse petite adorée.

« Vous m'avez répondu du cœur même de votre silence.

« Vous ne m'avez pas dit : « Que voulez-vous? » Parce que vous « croyiez savoir.

« Mais vous avez dit à toutes choses autour de vous et en vous : « taisez-vous une seconde! Car vous écoutiez tomber mes baisers « sur vos pieds.

« Et maintenant, toutes choses, taisez-vous davantage encore : « les larmes veulent un plus grand silence que les baisers. »

— Quand j'aurai fini ma main! pensa Joie, dont le cœur fondait à l'idée des délices prochaines.

XIII

— « Joie, la meilleure et la plus profonde, Joie, qui glissez sur « ma chair et la pénètrez comme une magique rosée, Joie, qui parfu- « mez mes pensées et me donnez l'extase.

« Joie, qui me poignardez le cœur délicieusement... »

— Pas encore! se dit Joie fièvreuse, pas encore!

Et elle travaillait, les dents serrées, à sa belle main rose.

XIV

— « Petite amante, » disait cette dernière lettre, « ma joie dans la vie, ma joie dans la mort. » —

Ce fut de Bilbao à Joie, le final bénédicité.

XV

Le portrait que fit Joie eut un succès très grand. Il était beau, de solidité et de calme. On ne pouvait regarder ce frais visage si vigoureusement peint sans ressentir une paix douce et pleine.

Mais lorsque les regards se portaient sur la main qui pendait le long de la robe, une inquiétude envahissait. Cette main vivait d'une autre vie que la figure calme et maligne; elle semblait un signe palpable d'un mystère tendre et exquisement voluptueux. D'un dessin très poussé et d'une exécution presque trop complète, deux doigts pourtant étaient restés inachevés et irritaient par cette imperfection.

Jamais Joie ne s'était décidée à donner à cette main son dernier coup de pinceau.

XVI

Joie ne peint plus.

Joie regarde les pieds sanguinolents des estropiés avec un intérêt grave, sans les trouver très laids; elle ne pense plus à boiter quand elle sort de chez eux. Elle ne rougit plus en disant à ses bonnes femmes de venir manger le bouilli.

Joie ne trouve plus que la vie a un goût de bonbons anglais.

Pendant des heures — comme, dans une coquille, on épie le battement du grand cœur de la mer — elle écoute si le creux de sa main n'a pas capté le battement du cœur de Bilbao.

Elle est si douce, si douce, que Matho est bien inquiet.

Pourtant elle se porte bien. Elle engraisse comme une femme qui se respecte.

Ses bras n'ont plus l'air de branches qui appellent ou vont enlacer.

Elle laisse pousser ses petites plumes jaunes et les roule autour de ses doigts.

XVII

DANS LE CAHIER DE COMPTES DE JOIE

— Au fond, vous, Matho, et vous aussi, Bilbao, vous êtes — car je sais bien, Bilbao, que vous êtes mort seulement pour moi. Vous êtes de charmants animaux, sympathiques aux heures d'amour; mais si quelconques!

C'est ce qui m'a charmée et perdue, moi, la chose-femme, qui passait, quelconque aussi. Je ne regrette rien ayant sans doute été créée pour ce rôle passager. Mais j'eusse voulu rencontrer un être qui eût non seulement le don d'aimer, mais la science de l'amour, qui en fît un art subtil et large, élevé et sensuel.

Ma parole, l'amour doit être au monde chose aussi rare que le génie. C'est pour cela, que tout doit lui être pardonné.

Et, d'ailleurs, eussé-je rencontré cet amour génie, je ne sais si mon tout petit cœur, léger et friable, l'eût pu contenir sans éclater.

Peut-être n'excite-t-on chez les autres que les sentiments dont soi-même on est capable...

XVIII

Matho redouble de soins. Une Joie triste n'est pas une anomalie; mais une Joie qui semble stable et sûre, est une Joie effrayante en vérité.

— Que puis-je faire pour vous, Joie ? lui dit-il gentiment.

Et comme il voit au fond de ses yeux s'allumer la petite allumette bleue, il espère qu'elle a trouvé quelque chose de bien amusant,

dont elle a bien envie. Alors il lui propose : Un cheval de selle, de course ? un yacht ? un voyage à Madagascar ? des bijoux, des animaux sauvages, des leçons d'escrime ?... un amant ? avec une voix qui plaisante sans gaîté, et sans méchanceté aussi.

La petite allumette brille extraordinairement au fond des yeux peut-être bleus.

XIX

Elle lui tendait les bras d'un geste endolori. Et, quand il fut venu s'agenouiller près d'elle, tout bas, bien qu'ils fussent seuls, elle dit quelque chose longuement, dans l'oreille dressée. Avec un cri et un gémissement, Matho éperdu sanglotait dans les genoux de Joie et celle-ci, détournant la tête vers le dossier de son fauteuil, pleurait, pleurait de grosses larmes, à travers les trous du jonc.

XX

Joie s'alanguissait chaque jour : elle s'évanouissait de ce monde.

Et, dans les longues heures de paisible en-allée, elle se demandait — comme un enfant s'essaie, en se haussant, à ouvrir une porte, pour lui mystérieuse : « — Que suis-je venue faire en ce monde ? Je ne suis même pas capable de vivre pour être mère ! A qui la faute ? oui, à qui la faute de ces vies des petites Joies ? »

« Grand Dieu, qui semblez aveugle et sourd, m'avez-vous jetée dans la vie, comme une main distraite jette un caillou dans un lac? Saurai-je de l'autre côté de la vie le pourquoi des existences vaines et folles ?... »

Du silence entrait en elle et de l'ombre douce.

Et elle s'en allait, comme elle avait vécu, sans savoir pourquoi ni comment.

JEAN ROANNE

FIN

Images du Rhin

I

L'IMAGE ROLAND

C'est ici que le cœur de Roland s'est brisé,
dit la légende en robe blanche.
Ici la rivière plonge ses replis clairs
parmi les hautes herbes et les frêles roseaux
au pied du plus fleuri et feuillu des coteaux
et quelques pans de mur sont couronnés d'un lierre
ombreux et profond, comme si, depuis les âges
lointains, où ces murs étaient une fraîche église
il accumulait là ses vigueurs sombres contre la pierre
et c'est parmi le seul frôlis des hirondelles
au repos tranquille du sol et la lumière
une paix comme un dimanche au ciel
tel que l'humble paysanne, en son labeur, le rêve.

Car Roland n'est pas mort au soir de Roncevaux :
mais sauvé du péril par l'aide des saints anges
il suivit sa piété comme les flèches d'argent
du courant se dirigent à la mer sans limite.
Il fut le pèlerin que la forêt abrite
de son manteau charitable et des réseaux
touffus de ses sentiers d'asile.
Il navrait bourreaux et géants
puis évitant l'ombre des villes
il s'en allait priant sous l'azur et les branches.

Et les pas de Roland visitèrent maintes landes
et gravirent les glaciers dans l'aurore des cîmes
et redescendirent, glissant aux abîmes
où le torrent se joue des brindilles des chênes
et s'arrêtèrent au seuil candide des ermites
pour demander la route au vieillard en prière
jusqu'à ce que son âme fût parée des guirlandes
de la grâce confuse et la douce innocence,
lys et roses des jardins où s'assied Marie.

Puis, perdu dans la foule, auprès du sanctuaire
il reçut de l'évêque de Rome le signe
et la parole qui lavent le pêcheur et qui délient
sa conscience enchaînée près des crocs du remords ;
alors il s'en revint beau comme un grand cygne
et tranquille et blanc, le pas ferme et l'œil doux,
vers la contrée natale et vers l'amour jaloux
qu'il retrouvait en lui, pour Hilberte la belle
aux yeux berceurs, au corps de pêche et mirabelle.

Las, les rudes Lorrains revenus vers le Rhin
avaient conté la mort du preux; la tendre Hilberte
alla parmi les voiles d'étamine et de pierre
du cloître pour prier en pensant à la perte
éternelle de sa meilleure âme, au val creux
d'Espagne, et sa vie esseulée
elle la voulut parmi l'amour divin enlinceulée
comme une opale tendre en un coffret d'ivoire
et ses yeux se détournèrent du passé noir.

Et Roland s'en revenait vers ses châteaux
pour aller réveiller l'apparat des bannières
et de son cor sonner au manoir où sa belle
l'attendait, joues d'aurore et cœur lié.
Il passait seul, encore portant la sombre bure
près du cloître, sans savoir que ce caveau
blanc de soleil gardait son âme prisonnière
des barreaux de son vœu, intangibles et durs.

Or la cloche tintait comme un chant d'alouette
parmi ce matin tendre aux féeries natales,
et bientôt s'éleva parmi les chœurs une voix
la plus triste et dorée de celles qui vers le Roi
de la Durée s'éveillent aux geôles monacales,
une voix d'ambre et d'aube, voix de colombe en quête
d'un pan d'azur plus frêle et d'une branche plus verte
parmi la candeur fondante des paradis
et cette voix, toujours plus haut, s'élançait sur les débris
d'un grand cœur de douleur et d'un corps de héros
car Roland ayant reconnu et compris
le son de la voix unique
la vie le délaça de sa dure tunique
aux pointes intérieures d'acier d'adversité
et Roland gisait ici le cœur brisé.

AU RHIN

Près la fenêtre aux bords du Rhin
le profil blond d'une Margarete ;
elle dépose de ses doigts lents
le missel où un bout de ciel
luit en un candide bleuet.
Les voiles de vierges bleus et blancs
semblent planer sur l'opale du Rhin.

Puis elle s'assied près du rouet,
du rouet, qui guère ne s'arrête
qu'aux douces cloches du dimanche ;
elle coud de ses doigts lents
parmi les plis d'étoffes de lin
et les robes aux larges manches.
Puis le rouet bruit et plus ne s'arrête.

Ses mains vibrent vite comme des vols d'abeilles.
Ses doigs vivent vite au ronron du rouet,
ses yeux sont muets et ses lèvres sont closes ;
elle écoute, de tout son corps uni, le rouet
son vol régulier et sa chanson de prose,
elle écoute parmi ses cadences tranquilles
comme un vol rond d'insectes en un tiède été
ce que conte le vieux rouet aux jeunes filles.

Ce sont des jours, des jours, monotones et lents
et des doigts qui vont vite, et du fil qui s'achève
et du rêve qui fleurit au long des sons
qui s'éveillent du cœur des luths et des violons
dans quelque lointaine treille auprès du fleuve ;
la porte s'ouvre et sous sa cornette la mère veuve
vient transir, de son regret moite, le nouveau rêve.

Le rêve non pareil, qui vit toutes minutes
à toutes chambres claires aux fenêtres sur le Rhin,
jadis les cloches joyeuses sonnaient comme des pintes
quand passa, fier et droit, sous la bannière peinte
l'archer qui fut aimé de cette vieille au teint froid,
cornette blanche, robe noire, et blanche guimpe,
cloches d'argent, de brume et glas, cloches de limbes.

Le rouet bourdonne et la voix blême achève
l'heure de tous les jours, aux ruelles de la ville,
car voici l'échevin en manteau de velours;
sa chaîne est nouvelle et neuve est sa fraise,
son triple menton devient un peu lourd.
It a coupé ses bois, là-bas, près de la drève
pour joindre à ses radeaux qui débouchent de l'Ill.

Autour du rouet bourdonnent des vies grises ;
le rouet, le missel, l'échevin, et l'aiguille
et par les verrières des cavaliers qui passent
passeront et jamais de guerre ne reviendront
que vieillards pour endormir leur mémoire lasse
près du petit beffroi, aux tièdeurs de la ville,
à compter les radeaux et les brins d'herbe grise.

Et le rouet bourdonne la vie de ses recluses.
La place monacale et les remparts herbus
voient un instant du jour se faner leur sourire
et puis le fuseau vire, vire encore, et puis vire,
la fleur de vivre mousse un peu contre l'écluse
et puis c'est fini; le rouet a vaincu :
cornette blanche et blanche guimpe et robe noire
et teint glacé, et doigts séchés morts au miroir.

GUSTAVE KAHN

Dialogue de quelques morts sur l'amour

Pour Alexandre Verchain.

PLATON

La paix! Hélas! nos ombres frissonnantes ne la connaissent plus, cette paix dont nos disputes s'ennoblissaient jadis, lorsque nous devisions en nous promenant sous les ramures des arbres d'Academos, dans ses jardins aux lignes eurythmiques. Les ombres illustres rassemblées dans ce séjour, quoique fort dissemblables par leurs opinions et leurs croyances, se ressemblent toutes par l'attachement insensé qu'elles conservent pour les anciens objets de leurs désirs. Et chacune d'elles (détestable méconnaissance de l'amour!) cherche sa consolation dans ce qui fait pareillement défaut au bonheur de ses voisines!

Mais voici M. Maurice Barrès. Il a, je pense, fini d'exhorter Hadès à établir parmi les morts un sénat imité de celui des Gaulois.

MAURICE BARRÈS

Salut, grand Platon. Permets que je fasse à tes côtés une station de psychothérapie. Pluton, que je viens de quitter, refuse avec obstination de laisser prendre des aliments à notre activité. Tu me vois navré de son indifférence, et ce d'autant plus que les causes ne m'en apparaissent point encore comme il conviendrait.

Mais toi, grand Platon, sur quels pensers méditait ta sagesse?

PLATON

Sur des pensers, ô fils aimable de Gaule, dont ton âme exquise tirerait un meilleur parti que la mienne. Car à m'en pénétrer, j'arrive à la désolation; tandis que ta subtilité voltigeante se jouerait autour d'eux, comme autour d'une fleur.

MAURICE BARRÈS

Tu élaborais, je m'en doute, quelque programme politique. Mais les morts, pour occupés qu'ils soient, ne se réunissent point en corporations et ne se taillent ni territoires, ni propriétés, dans l'étendue du sombre Empire. La politique devient inutile en ce lieu, aussi la mienne consistera-t-elle désormais à n'en plus faire.

PLATON

A cela, tu ne peux rien perdre et nous ne pouvons, nous, qu'y gagner, car cette abstention te permettra de répandre en plus grande abondance le miel savoureux que distille ton esprit. Mais, ce n'est point de programme politique que je m'occupais; il me

suffit d'avoir tracé jadis les traités sur la République et les Lois ; si les hommes n'en ont rien retenu, je n'en ai moi, rien oublié... Loin d'être absorbée par la politique, ma pensée se donnait à l'amour, et tu ne pouvais venir plus à propos pour connaître, dans toute son étendue, la tristesse de celui qui te tient ce discours.

Depuis quelques instants, d'autres ombres se sont approchées et, ayant entendu les dernières paroles de Platon, elles se mêlent à la conversation.

CANDIDE

Je devine ta douleur, divin Platon, et m'empresse d'y compatir. C'est ainsi que mon savant maître Pangloss devint la proie d'un mal affreux en enseignant dans les fourrés la physique expérimentale à Paquette, suivante de Madame la baronne de Thunder-ten-Tronckh.

PLATON

L'amour de la science expose l'homme à maints dangers, mais ce n'est pas de cet amour-là que j'entends parler, c'est de l'amour dont la créature brûle pour la créature.

SAVONAROLE

Eh ! sophiste païen, leurs dangers sont les mêmes! L'amour sensuel est condamnable au même titre que l'amour exclusif et orgueilleux pour la science. C'est en forniquant qu'Adam et Ève connurent le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et c'est pour expier ces deux crimes qu'ils perdirent le paradis.

PLATON

Le crime est d'imputer l'amour à crime. Il n'est point de dangers pour celui qui porte son paradis avec soi. Si je gémis, homme qui fus brûlé, c'est parce que l'amour n'éclaire plus ce séjour de sa radieuse présence !

LE CHANCELIER GERSON

Amo te plus quam me, Domine, et nisi propter me, est-il dit dans cette *Imitation de Jésus-Christ* qui, peut-être, est mienne. Médite cette sage parole, Platon, et sache que ton malheur présent vient de ce que, dans la créature, tu n'as aimé que la créature. C'est le divin Créateur qu'il faut aimer avant tout dans nos semblables, car l'amour des créatures est passager et le Seigneur demeure.

LÉON X

Voilà qui ne serait pas mal dit, si le latin vulgaire de ce bonhomme contenait moins de solécismes et d'impropriétés.

DESCARTES

J'honore Dieu au-dessus de tout, mais je dois faire note que, si la créature est passagère, le Créateur est donc, en tant que cause, passager. Et comme (ne pouvant le connaître que par ses effets) nous ne l'avons à notre sentiment que comme cause, nous ne pouvons lui garder plus d'honneur que nous ne faisons à la créature.

UN MOLINISTE

Si ! nous devons l'honorer plus que la créature, parce qu'il est possible de supprimer la créature sans supprimer le Créateur, mais non point le Créateur sans la créature.

PAPINIEN

Erreur ! Nous n'avons pas du tout à honorer le Créateur. Car le propre d'une cause étant de causer tout son effet, créateur et créature se trouvent dans une parfaite égalité ; par conséquent, nous ne pouvons honorer le Créateur sans nous honorer autant nous-mêmes. Or, comme nul ne peut-être juge et partie, je m'abstiens.

HOBBES

Faible argumentation, vraiment. Je soutiens qu'il faut haïr le Créateur, car le principe et la finalité de l'homme étant de haïr l'homme, l'homme doit bien plus haïr la cause de ses haines qu'il ne hait ces haines mêmes.

PLATON

Aucun de vous ne recherche donc l'unité, objectif de la philosophie? Pourquoi vous diminuer, ô insanes! en opposant dans votre esprit le Créateur et la créature? Eternelle erreur de ceux qui opposent la nature et l'homme !

AUGUSTE COMTE

Bien dit, Platon ; l'unité est incontestablement le but de la philosophie. Mais tu as tort d'établir une opposition entière entre la sagesse et la folie ; la folie se trouve à l'opposé de l'idiotie, et la sagesse est le moyen terme. Moi, le plus grand des génies pour le service des hommes, j'ai été fou deux fois. La folie n'est qu'un excès de subjectivisime comme l'idiotie est un excès d'objectivisme. Mon premier excès de subjectivisme, pendant lequel je cherchai à me suicider, avait été causé par la misère et le travail ; il fut soigné par le charlatan Esquirol, qui, peut-être, fut cause du second excès de subjectivisme auquel je m'abandonnai dans la suite. Il importait que je fisse cette remarque.

PLATON

J'en tiendrai compte. Mais, dis-moi, où places-tu cette unité vers laquelle doivent tendre tous les êtres ?

AUGUSTE COMTE

L'amour d'autrui est le seul but qui puisse donner à notre vie la parfaite unité de direction. Et l'amour envers l'ensemble continu des êtres convergents, — savoir, cet ensemble, la seule Humanité, déesse qui m'enfanta et que j'ai, le premier, conçue, — est celui qui doit nous réunir tous deux, Platon, comme étant le seul mode unitaire de l'altruisme.

PLATON

Fort bien. Et les appétits égoïstes, qu'en fais-tu ?

AUGUSTE COMTE

Etant nécessairement plusieurs, ils tendent à se détruire l'un par l'autre, en sorte que l'on ne saurait reconnaître aucune unité dans leur culte. De plus, l'instinct altruiste tend à les détruire tous.

PLATON

Si c'est là ton unique moyen, pourquoi ne pas essayer de les détruire tous au profit d'un seul, comme font les avares, par exemple ?

AUGUSTE COMTE

Une telle unité serait si monstrueuse que l'hypothèse en est vaine. Or, que signifie une hypothèse vaine? Je te répondrai, cependant, que, même alors, ta vie resterait sans aucune unité, car elle serait perpétuellement opposée aux représailles naturelles des hommes.

FERNAND CORTEZ

Quoi de meilleur que les représailles ? Les unes engendrent les autres, et la haine devient chronique, ce qui ne sert pas peu le progrès. Car les résultats de la haine chronique amènent toujours l'extermination finale du plus faible, au grand profit de l'espèce.

PLATON, *qui a de l'esprit de suite*

Tout ceci ne m'apprend pas quelle est la fin essentielle de l'amour considéré en lui-même, et ne m'explique pas davantage sa rareté parmi les morts.

MAURICE BARRÈS

Comment les morts connaîtraient-ils l'amour, puisqu'ils n'ont pas de frontières, partant rien à défendre?

PLATON

Voici justement Socrate. Le cher grand homme vient, comme chaque jour, d'absorber un peu de ciguë. Par cette touchante habitude, il veut marquer, d'une part, sa considération extrême pour

les lois de la République et, d'autre part, sa gratitude persistante pour le breuvage auquel il doit sa gloire. Voilà, pourtant, ce que de mauvaises langues taxent de niaiserie! Niais! ce maître en l'art de manier l'ironie!

MÉNIPPE

Ironiste prodigieux, en effet! car il lui a suffi de dire : « Je ne sais rien » pour que chacun s'empressât de croire à sa science. Ah! certes, non, il n'agit pas niaisement, ce sage si vanté, en continuant de boire la ciguë; il sait bien que ce breuvage lui assure une double immortalité : la première, parce qu'étant mort une fois, il ne peut plus mourir, et la seconde, parce que s'il ne l'avait pris avec une obéissance égoïste, ses concitoyens eussent rapidement, et non sans raison, oublié jusqu'à son nom.

PLATON

Salut à toi, Socrate! Nous discutions sur l'amour; ne nous diras-tu pas ce que tu en sais?

SOCRATE

Je ne sais rien.

TOUS, *sauf Ménippe*

Quelle subtile ironie!

SOCRATE, *à part*

Et dire que c'est la vérité!

UN DISCIPLE DE SCHOPENHAUER

L'amour? — un pont entre la beauté et l'anéantissement. Dans l'amour, l'homme, sans s'en douter, cherche une seconde d'anéantissement; et le fruit de l'union bi-sexuelle, nous l'appelons le péché de cette union.

UN DISCIPLE DE NIETZSCHE

Folie! Mensonge! L'amour est un pont entre la beauté et la vie.

LE DISCIPLE DE SCHOPENHAUER

Optimiste balourd!

LE DISCIPLE DE NIETZSCHE

Porc ascétique!

Ils se battent, moliéresquement, quand passent Chamfort et Mme Récamier; à la vue de cette dernière, cesse le combat singulier. Murmure d'admiration unanime.

PLATON

O la plus belle entre toutes les ombres féminines, reçois l'hommage de nos admirations, et permets à des esprits en mal de métaphysique de t'interroger sur la fin de l'amour.

ALBERT WOLFF

Oui. Quelle est cette fin?

MADAME RÉCAMIER, *souriant*

Plaisante question, en vérité! La fin de l'amour?..... Eh! c'est les femmes!

Désappointement général. Dans le fond, Sapho sourit et passe.

SOCRATE

Vous êtes orfèvre..... madame Josse.

CHAMFORT

Cher ami d'Alcibiade, elle a raison, pourtant; ce n'est que par la forme que pêche son dire.

SOCRATE

Comment! Selon toi, qui eus tant d'esprit, la fin de l'amour serait...

CHAMFORT

La femme! Oui, chers seigneurs, ce qui revient à dire les femmes! Mais...

TOUS

Ah! (*L'émoi causé par les précédentes paroles s'apaise soudain, et chaque ombre redouble d'attention.*)

CHAMFORT

...Mais les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur!

Un long cri de désappointement accueille cette boutade; la fureur succède à la stupéfaction, et les ombres philosophiques conspuent Chamfort qu'elles s'accordent à trouver décidément inférieur à Aurélien Scholl.

HENRY GAUTHIER-VILLARS

Manoir de Kernic en Trédrez, 14 juillet 1897.

Paysages de Chine

LA DÉRIVATION

Que d'autres fleuves emportent vers la mer des branches de chêne et la rouge infusion des terres ferrugineuses ; ou des roses avec des écorces de platanes, ou de la paille épandue, ou des dalles de glace; que la Seine, par l'humide matinée de décembre, alors que la demie de neuf heures sonne au clocher de la ville, sous le bras roide des grues démarre des barges d'ordures et des gabarres pleines de tonneaux ; que la rivière Ha-ha à la crête fumante de ses rapides dresse tout à coup comme une pique sauvage le tronc d'un sapin de cent pieds; et que les fleuves équatoriaux entraînent dans leur flot turbide des mondes confus d'arbres et d'herbes ; à plat ventre, amarré à contre-courant, la largeur de celui-ci ne suffit pas à mes bras et son immensité à mon engloutissement.

Les promesses de l'Occident ne sont pas mensongères ! Apprenez-le, cet or ne fait pas vainement appel à nos ténèbres, il n'est pas dépourvu de délice. J'ai trouvé qu'il est insuffisant de voir, inexpédient d'être debout; l'examen de la jouissance est de cela que je possède sous moi. Puisque d'un pied étonné descendant la berge ardue j'ai découvert la dérivation ! Les richesses de l'Ouest ne me sont pas étrangères. Tout entier vers moi versé par la pente de la terre il coule.

Ni la soie que la main ou le pied nu pétrit, ni la profonde laine d'un tapis de sacre ne sont comparables à la résistance de cette profondeur liquide où mon poids propre me soutient, ni le nom du lait, ni la couleur de la rose à cette merveille dont je reçois sur moi la descente. Certes je bois, certes je suis plongé dans le vin ! Que les ports s'ouvrent pour recevoir les cargaisons de bois et de grains qui viennent du pays haut, que les pêcheurs tendent leurs filets pour arrêter les épaves et les poissons, que les chercheurs d'or filtrent l'eau et fouillent le sable : le Fleuve ne m'apporte pas une richesse moindre. Ne dites point que je vois, car l'œil ne suffit point à ceci qui demande un tact plus subtil. Jouir c'est comprendre, et comprendre, c'est compter.

A l'heure où la sacrée lumière se dissout et se décompose en ses ineffables éléments, la surface de ces eaux à mon immobile navigation ouvre le jardin sans fleurs. Entre ces gros replis violets, voici l'eau peinte comme du reflet des cierges, voici l'ambre, voici le vent le plus doux, voici la couleur de l'or. Mais taisons-nous : cela que je sais est à moi, et alors que cette eau deviendra noire, je posséderai la nuit tout entière avec le nombre intégral des étoiles visibles et invisibles.

PORTES

Toute porte carrée ouvre moins que ne clôt le vantail qui l'implique.

Plusieurs d'un pas occulte ont gagné le solitaire yâmen et cette cour qu'emplit un grand silence; mais, si, ayant gravi les degrés, au moment que leur main suspend un coup sur le tambour offert au visiteur, ayant perçu comme une voix assombrie par la distance leur nom, (car l'épouse ou le fils de toutes ses forces crie dans l'oreille gauche du mort), ils vainquent une fatale langueur jusqu'à s'éloigner d'un et deux pas des battants que sépare la désirable fissure, l'âme retrouve son corps, mais nulle mélodie d'un nom ne ramènera celui qui au travers du seuil sourd a fait le pas irréparable. Et tel est sans doute le lieu que j'habite, alors que, posé sur cette dalle plate où cette sombre mare me contient dans son cadre baroque, je goûte l'oubli et le secret du taciturne jardin.

Un ancien souvenir n'a pas plus de détours et de plus étranges passages que le chemin qui par une suite de cours, de grottes et de corridors m'a emmené où je suis. L'art de ce lieu restreint est de me dérober, en m'égarant, ses limites. Des murs onduleux qui montent et qui descendent le divisent en compartiments, et, tandis que des cimes d'arbres et des toits de pavillons qu'ils laissent voir ils semblent inviter l'hôte à pénétrer leur secret, renouvelant sous ses pas la surprise avec la déception, ils l'amènent plus loin. Qu'un Sage nain avec son crâne pareil à une panse de gourde ou qu'un couple de cigognes en surmonte le sommet ouvragé, le calice du toit n'ombrage point une salle si déserte qu'un bâton d'encens à demi consumé n'y fume ou qu'une fleur oubliée ne s'y décolore. La Princesse, le Vieillard vient à peine de se lever de ce siège, et l'air vert cèle encore le froissement de l'illustre soie.

Fabuleuse, certes, est mon habitation! Je vois dans ces murs dont les faîtes ajourés semblent se dissiper, des bancs de nuages, et ces fantasques fenêtres sont des feuillages confusément aperçus par des échappées; le vent, laissant de chaque côté des languettes dont le bout se recourbe, tailla dans la brume ces brèches irrégulières. Que je ne cueille point la fleur de l'après-midi à un autre jardin qu'où m'introduit une porte qui a la forme d'un vase, ou d'une feuille, ou d'une gueule par la fumée, ou de la lune qui se lève et du soleil qui se couche, alors que la ligne de l'eau en attouche le bord inférieur.

LE FLEUVE

Du fleuve vaste et jaune mes yeux se reportent sur le sondeur accroché au flanc du bateau, qui, d'un mouvement régulier faisant tourner la ligne à son poing, envoie le plomb à plein vol au travers de ce flot tourbeux.

Comme s'allient les éléments du parallélogramme, l'eau qui

coule exprime la *force* d'un pays résumé dans ses lignes géométriques. Chaque goutte d'eau est le calcul fugace, l'expression à raison toujours croissante de la pente circonférentielle, et d'une aire donnée ayant trouvé le point le plus bas un courant se forme qui d'un poids plus lourd fuit vers le centre plus profond d'un cercle plus élargi. Celui-ci est immense par la force et par la masse. C'est la sortie d'un monde, c'est l'Asie en marche qui débouche. Puissant comme la mer, cela va quelque part et tient à quelque chose. Point de branches ni d'affluents, la coulée est unique; nous aurons beau remonter des jours, je n'atteins point la bifurcation, et toujours, devant nous, d'une poussée volumineuse ouvrant largement la terre par le milieu, le Fleuve interrompt d'une égale coupure l'horizon d'ouest.

Toute eau nous est désirable; et, certes, plus que la mer vierge et bleue, celle-ci fait appel à ce qu'il y a en nous, entre la chair et l'âme, notre âme humaine chargée de vertu et d'esprit, le brûlant sang obscur. Voici l'une des grandes veines ouvrières du monde, l'un des troncs de distribution de la vie, je sens marcher sous moi le plasma qui travaille et qui détruit, qui charrie et qui façonne. Et tandis que nous remontons cela d'énorme qui fond sur nous du ciel gris et qu'engloutit notre route, c'est la Terre tout entière que nous accueillons, la terre de la terre, l'Asie, mère de tous les hommes, centrale, solide, primordiale : ô abondance du sein! Certes, je le vois, et c'est en vain que l'herbe partout le dissimule, j'ai pénétré ce mystère; comme une eau par sa pourpre atteste la blessure irrécusable, la terre a imprégné celle-ci de sa substance : il n'est de rien matière que l'or seul.

Le ciel est bas, les nuées filent vers le nord, à ma droite et à ma gauche, je vois une sombre Mésopotamie. Point de villages, ni de cultures, à peine çà et là entre les arbres dépouillés, quatre, cinq huttes précaires, quelques engins de pêche sur la berge, une barque ruineuse qui vogue, vaisseau de misère arborant pour voile une loque. L'extermination a passé sur ce pays, et ce fleuve qui roule à pleins bords la vie et la nourriture n'arrose pas une région moins déserte que n'en virent ces eaux issues du Paradis, alors que l'homme, ayant perforé une corne de bœuf, fit entendre pour la première fois ce cri rude et amer dans des campagnes sans échos.

PAUL CLAUDEL

Mémento bibliographique

Romans et Nouvelles. — Claude Berton : *La Conversion d'Angèle*, Fasquelle. — Ludana : *Lettres à répondre*, Fasquelle. — Jacques Saint-Cère : *La Noce sentimentale*, Ollendorff. — Henry Bérenger : *La Proie*, Colin. — Henri Conti : *Guignol* (illustrations de A. Minartz), Fasquelle. — Mme de Bovet : *Le Beau Fernand*, Hachette. — Victor Joze : *La Tribu d'Isidore*, Antony. Paul et Victor Margueritte *Poum*, Plon.

Théâtre. — G. Fabius de Champville : *Le Crime nécessaire*, F. de Launay.

Poésie. — Lermontov : *Poèmes* (trad. en vers par Henri A. Duperrot), imp. Lahure. — Carlos Alfredo Becu : *En la plenitud de los éxtasis*, Buenos-Aires, tip. La Vascania. — Drimaraki-Servo : *Algues et Fleurs, poèmes corses*. Lemerre. — A. Gisaide : *Poèmes romanesques*, Lemerre. — J. - E. Allaux : *Toujours plus haut !* Lemerre.

Sociologie. — Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Monogamie et Polygamie* (traduction d'Auguste Monnier et Georges Montignac, préface d'Emile Faguet), Stock. — Magelhães Lima : *L'Œuvre internationale*, Giard et Brière. — Durkheim : *Le Suicide*, Alcan. — H. Le Roux : *Nos fils. Que feront-ils ?* Calmann Lévy.

Philosophie. — Henri Feuillet-Streiff : *Synthèse psychologique*, Soc. d'édit. scientif. — Jean Trithème : *Traité des causes secondes*. Chamuel.

Nouveaux périodiques. — *The Dome, a Quarterly containing examples of all the Arts*, the Unicorn Press, 25, Paternoster square, London, E. C. — *L'Œuvre*, revue mensuelle, Valence-sur-Rhône. — *L'Œuvre sociale*, 10, rue Lécluse, Paris. *Le Combat*, rue Loghotète, Athènes.

L'imprimeur-Gérant : L. Dennery.

24, rue Chauchat. — Paris

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, PARIS

M. _____

déclare souscrire un abonnement à _____, *partant du 1er du mois d'* _____, *à l'édition* (1) _____ *de* **La revue blanche.**

Adresse : _____

_____

Le _____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

Éd. ordinaire : France..... 20 fr. (un an) ; 11 fr. (six mois).
— Extérieur.... 25 fr. (un an) ; 13 fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande, 40 fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, artiste-peintre, Directeur de la Société de Reproductions artistiques.

9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques**, *9, boulevard Rochechouart*, dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve*. La photographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. Lesar, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 15 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur Lesar, *141, boulevard Magenta, Paris*. Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *gratuits*. Écrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

CINQUIÈME ANNÉE N° [illegible] — 5 Centimes — Paris et Départements — 5 Centimes — Mercredi [illegible]

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

100, rue Richelieu, Paris

DIRECTEUR : Fernand XAU

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Étranger
Un mois...	2 »	2 50	3 50
Trois mois..	5 50	6 »	10 »
Six mois....	10 50	12 »	18 »
Un an.. ...	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL

N° du mercredi avec son supplément

Paris et Départements.....	6 »
Etranger, Union postale....	8 »

TARIF DES

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne.		La Ligne.
Echos 1re page	25 »	Réclames....	7 50
Annonces....	3 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Octave Mirbeau, Paul Adam, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Gustave Kahn, Emile Zola, Catulle Mendès, François Coppée, Séverine, Alphonse Allais, Paul Bourget, Emile Bergerat, André Theuriet, Ernest La Jeunesse, Armand Silvestre, Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Joseph Caraguel, Mentor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves, A. Saisey, Paul Bonnetain, Courteline, Rodolphe Darzens, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier, Adolphe Mayer, Auguste Morin, Georges Docquois, Me Huvlin, Yveling RamBaud, Louis de Robert, Jules Hoche, Jules Ranson, Evariste Mangin, H. Barthélemy, André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Albery, Dr Legué, Edouard Hubert, Eugène Doré, Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Echiquier, Marcel Pradier, de Santa-Anna Nory, Daniel d'Aigre, F. Ogier, Emile André, J.-A. Natali, E. Malher, Recordman, Louis Labat, Jacques Finance, Pierre Paul, Lefrancier, F.-A. Steenackers, James, Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Tous les Dimanches jusqu'à fin de Septembre 1897
Train de plaisir à marche rapide et à prix extraordinairement réduits
de PARIS A DIEPPE
prenant et laissant à Asnières les voyageurs munis de billets pris à l'avance
ALLER et RETOUR dans la même journée
Prix des Billets (Aller et Retour) : 2e classe, 9 fr.; 3e classe, 6 fr.
Départ de Paris Saint-Lazare à 6 h. 35 matin.
Arrivée à Dieppe vers.... ... 10 h. 35 matin.
Départ de Dieppe à..... 8 h. 37 soir
Arrivée à à Paris Saint-Lazare vers Minuit 30.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DU LONDON BRIGHTON

PARIS A LONDRES

Via Rouen, Dieppe et Newhaven

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

4 traversées par jour. — 2 dans chaque sens

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (**y compris les Dimanches et Fêtes**) et toute l'année

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement)

Billets simples valables 7 jours			Billets d'Aller et Retour valables un mois		
1re classe	2e classe	3e classe	1re classe	2e classe	3e classe
43 fr. 25	**32** fr. »	**23** fr. 25	**72** fr. 75	**52** fr. 75	**41** fr. 50

Départs de PARIS (Saint-Lazare)... 10 h. matin et 9 h. » soir

Départs de Londres { (London-Bridge) 10 h. — et 9 h. 55 —
(Victoria)..... 10 h. — et 9 h. 45 —

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE
DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

EXCURSIONS aux GORGES du TARN

organisées avec le concours de la SOCIÉTÉ DES VOYAGES ÉCONOMIQUES
les 29 Août et 12 Septembre 1897

ITINÉRAIRE : *Paris, Arvant, Meude, Ispagnac, Ste Enimie, Le Tarn, Le Rozier, Dargilan, Montpellier le Vieux, Millau, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Paris.*
PRIX DE L'EXCURSION : 1re classe, **260** fr., — 2e classe **230** fr.

REVUE PHILOSOPHIQUE
DE LA FRANCE ET DE L'ETRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, Professeur au Collège de France

1° Plusieurs articles de fonds ; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étranger ; 3° un compte rendu des *publication périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie ; 4° des notes, documents, observation, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

PRIX D'ABONNEMENT. — Un an, pour Paris, 30 fr. ; pour les départements et l'étranger, 33 fr. — La livraison mensuelle : 3 fr.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : chez FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.

CHEZ
PLON
PARAIT
POUM

Numéro d'avril des MAITRES de L'AFFICHE

La revue blanche, par Toulouse-Lautrec ;
Pan....., par Chéret ;
Un Chocolat....., par Gerbault ;
Suburg....., par Paul Fischer.

PARAITRA EN NOVEMBRE 1901
A CENT FRANCS, SUR PAPIER DES MANUFACTURES DU MARAIS
ET A CINQ CENTS FRANCS, SUR WHATMAN

ÉDOUARD MANET

PAR

Antonin PROUST

avec la reproduction, hors texte, des vingt-et-un principaux tableaux de MANET

et nombreux croquis dans le texte

tiré par la maison Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie

à 225 exemplaires

POUR LES

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

S'adresser, pour tous renseignements relatifs à cette édition de grand luxe, à LA REVUE BLANCHE, *Paris, rue Laffitte, 1, où les souscriptions sont reçues dès maintenant.*

Publications artistiques de La revue, tirage restreint, exemplaires numérotés

HENRI DE TOULOUSE-LAUTREC :

ANNA HELD
LITHOGRAPHIE *

L'AFFICHE DE
LA REVUE
BLANCHE
POUR 1896 **

MAY BELFORT
LITHOGRAPHIE *

PIERRE BONNARD :

L'AFFICHE DE :
LA REVUE
BLANCHE
POUR 1894 **

MI-CARÊME
LITHOGRAPHIE **

FÉLIX VALLOTTON :

ÉTÉ ***, POIL DE CAROTTE ****
HIVER ***, QUE LES CHIENS SONT HEUREUX **.

ADAM, BALZAC, BAKOUNINE, BISMARCK, CASTRO, CHAMBORD, COOLUS, COOPÉE, COURAJOD, DEUS, DOUGLAS, DUJARDIN, DUMAS, ZÉNAÏDE FLEURIOT, GAUTHIER-VILLARS, IBSEN, KOROLENKO, LECONTE DE LISLE, LÉOPARDI, LOTI, MAISTRE, MALTHUS, MENDÈS, LOUISE MICHEL, MIKHAÏLOVSKY, MORRIS, MULTATULI, NANSEN, NIETZSCHE (trois portraits), PISSARRO, POE (deux portraits), PONCHON, LIANE DE POUGY, PAUL ROBIN, SARCEY, SCHOPENHAUER, STAMBOULOF, STENDHAL, HENRY DAVID THOREAU, TOLSTOI, VALLOTTON, WRONSKI (deux portraits), ZOLA ****.

ÉDOUARD VUILLARD :

ROSSIGNOL ****

LAUTREC :

NIB
SUR VÉLIN *

VALLOTTON :

NIB
SUR VÉLIN *

BONNARD :

NIB
SUR VÉLIN *

BONNARD, DENIS, ROUSSEL, VUILLARD :

QUATRE PETITES LITHOGRAPHIES ****

BONNARD, COTTET, DENIS, IBELS, RANSON, REDON RIPPL-RONAI, ROUSSEL, SERUSIER, LAUTREC, VALLOTTON, VUILLARD :

L'ALBUM DE LA REVUE BLANCHE *****

Prix de ces estampes : * 10 fr. — ** 5 fr. — *** 2 fr. — **** 1 fr. le portrait ou lithographie. — ***** 25 fr. l'album, 5 fr. chaque estampe.

DEMANDER DANS LES GARES ET CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX

LE CRI DE PARIS

30 centimes

1er septembre 1897 8e année TOME XIII. — N° 102

La revue blanche

Albert Métin	*Sur l'Allemagne d'aujourd'hui*
Tarrida del Marmol	*Pour la justice.*
Eugène Morel	*Terre Promise*, roman (2e partie).
Jean Schopfer	*L'Art moderne et les Académies.*
Multatuli	*Crucifiement.*
Pierre Choudieu	*Les Journées de Septembre*, mémoires.
Paterne Berrichon	*Rimbaud* (avec illustrations).
Arthur Rimbaud	Page inédite d'*Une Saison en Enfer.*
Eugène Veeck	*Le beau temps en bouteille*, nouvelle.
Henrik Pontoppidan	*La légende du vieil Adam.*
Albert Delacour	*L'anarchisme en Chine.*

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES DOUZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 110 fr.
N°s 1-5 : 5 fr. l'un ; n°s 6-14 : 2 fr. ; n°s 15-38 : 1 fr. ; n° 39 : 5 fr. ; n°s 40 71 : 1 fr. ; n° 72 : 5 fr. ; n°s 73-102 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

Voir aux annonces le catalogue des éditions, en préparation, de La revue blanche, — collection gr. in-18 jésus, à 3 fr. 50.

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX
Placer sur les Lampes à pétrole, le
PHARE
ARTICULÉ
J. DECOUDUN
FAUBOURG ST DENIS, 101 PARIS
Pour Lampes 8 et 10 lignes PARIS 7f75 PROVINCE 9f
— 12 et 14 lignes — 10f75 — 12f
Demander le Tarif pour Lampes à Essence et Bougie.
LIRE AU LIT AVEC LA **VEILLEUSE-PHARE**
Métal nickelé.
Lumière de 3 bougies pour 3 centimes d'huile ordinaire par nuit, envoyé avec mèches.
PARIS . . 10f65
ÉTRANGER 11f90
France c^ne mandat-poste.

PARIS, 1, RUE LAFFITTE
(Envoi franco d'un numéro spécimen contre un timbre de 15 cent.)

LE CRI DE PARIS LE CRI DE PARIS

Sur l'Allemagne d'aujourd'hui

J'ai voulu voir la nouvelle Allemagne, celle de l'Empire prussien, de l'armée casquée, des houillères, des usines et du socialisme (1). L'ancienne Allemagne, ce fut le grand Saint-Empire romain, les primitives églises romanes et les palais qui font au Harz une ceinture de monuments, l'hégémonie de l'empire en Occident; puis les cathédrales gothiques des évêques-souverains, les forteresse est les châteaux. les arcades et les beffrois des villes libres, parmi les encorbellements en bois peint et sculpté, des maisons patriciennes et corporatives, le morcellement, l'invasion, l'Allemagne champ de bataille de l'Occident, la langue allemande écorchée par le vainqueur de Rosbach qui lui préférait le français, Racine et Molière, maîtres des scènes germaniques jusqu'à la renaissance nationale vieille d'une centaine d'années. Un ivrogne chante dans *Faust* :

Le bon Saint-Empire romain
Comment tient-il encor debout?

Voici l'empire refait depuis trente ans, solide en Allemagne comme l'ancien et, comme lui, puissant en Europe. Le Kaiserhaus de Gorlar, le vieux palais encore romain, bâti vers l'an 1000, avant l'ère des donjons, par un empereur saxon, abandonné, brûlé et détruit à l'époque du morcellement, a été restauré par Guillaume Ier, dont l'apothéose fait suite sur les fresques de la grande salle au sommeil symbolique de Barberousse. Dans les reconstructions, les musées, les cérémonies, les manuels d'écolier, l'empire de 1871 se donne l'air de reprendre la tradition des Othon ; mais il n'a relevé que des morceaux de façade devant un édifice nouveau ; il appelle diète (*Reichstag*) une Assemblée de députés élus au suffrage universel, et César un souverain luthérien dont les possessions directes sont pour une grande partie extérieures à l'Allemagne et peuplées de Slaves.

La vieille Allemagne était le pays entre le Rhin et l'Elbe. La nouvelle est sortie des marches opposées aux Slaves par les premiers empereurs ; trois d'entre elles sont devenues de grands états: L'Au-

(1) Détails de mœurs très exacts dans Henri Ramin, *Impressions d'Allemagne*, Didot, 1897. — Peu de choses dans F. Ayme, *Une éducation impériale, Guillaume II*, H. May, 1897. — Le récit des événements contemporains et la bibliographie dans Charles Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, Colin, 1897.

A lire l'étude nouvelle et très importante de M. Charles Andler, *Les origines du socialisme d'Etat en Allemagne*, Alcan, 1897. Sur la sozial démocratie et le mouvement ouvrier : le livre de M. Bourdeau, *Le socialisme allemand*, Alcan, 1893, et les *Circulaires du Musée Social*. Critique de la sozial démocratie » par un révolutionnaire très documenté dans F. Domela Nieuwenhuis, *Le Socialisme en danger*, Stock, 1897.

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES DOUZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 110 fr.
Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; no 39 : 5 fr. ; nos 40 71 : 1 fr. ; no 72 : 5 fr. ; nos 73-102 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

Voir aux annonces le catalogue des éditions, en préparation, de La revue blanche, — collection gr. in-18 jésus, à 3 fr. 50.

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX
Placer sur les Lampes à pétrole, le

PARIS, 1, RUE LAFFITTE
(Envoi franco d'un numéro spécimen contre un timbre de 15 cent.)

LE CRI DE PARIS LE CRI DE PARIS

Sur l'Allemagne d'aujourd'hui

J'ai voulu voir la nouvelle Allemagne, celle de l'Empire prussien, de l'armée casquée, des houillères, des usines et du socialisme (1). L'ancienne Allemagne, ce fut le grand Saint-Empire romain, les primitives églises romanes et les palais qui font au Harz une ceinture de monuments, l'hégémonie de l'empire en Occident; puis les cathédrales gothiques des évêques-souverains, les forteresses et les châteaux, les arcades et les beffrois des villes libres, parmi les encorbellements en bois peint et sculpté, des maisons patriciennes et corporatives, le morcellement, l'invasion, l'Allemagne champ de bataille de l'Occident, la langue allemande écorchée par le vainqueur de Rosbach qui lui préférait le français, Racine et Molière, maîtres des scènes germaniques jusqu'à la renaissance nationale vieille d'une centaine d'années. Un ivrogne chante dans *Faust* :

Le bon Saint-Empire romain
Comment tient-il encor debout?

Voici l'empire refait depuis trente ans, solide en Allemagne comme l'ancien et, comme lui, puissant en Europe. Le Kaiserhaus de Gorlar, le vieux palais encore romain, bâti vers l'an 1000, avant l'ère des donjons, par un empereur saxon, abandonné, brûlé et détruit à l'époque du morcellement, a été restauré par Guillaume Ier, dont l'apothéose fait suite sur les fresques de la grande salle au sommeil symbolique de Barberousse. Dans les reconstructions, les musées, les cérémonies, les manuels d'écolier, l'empire de 1871 se donne l'air de reprendre la tradition des Othon ; mais il n'a relevé que des morceaux de façade devant un édifice nouveau ; il appelle diète (*Reichstag*) une Assemblée de députés élus au suffrage universel, et César un souverain luthérien dont les possessions directes sont pour une grande partie extérieures à l'Allemagne et peuplées de Slaves.

La vieille Allemagne était le pays entre le Rhin et l'Elbe. La nouvelle est sortie des marches opposées aux Slaves par les premiers empereurs ; trois d'entre elles sont devenues de grands états: L'Au-

(1) Détails de mœurs très exacts dans Henri Ramin, *Impressions d'Allemagne*, Didot, 1897. — Peu de choses dans F. Ayme, *Une éducation impériale, Guillaume II*, H. May, 1897. — Le récit des événements contemporains et la bibliographie dans Charles Seignobos, *Histoire politique de l'Europe contemporaine*, Colin, 1897.

A lire l'étude nouvelle et très importante de M. Charles Andler, *Les origines du socialisme d'Etat en Allemagne*, Alcan, 1897. Sur la sozial démocratie et le mouvement ouvrier : le livre de M. Bourdeau, *Le socialisme allemand*, Alcan, 1893, et les *Circulaires du Musée Social*. Critique de la sozial démocratie » par un révolutionnaire très documenté dans F. Domela Nieuwenhuis, *Le Socialisme en danger*, Stock, 1897.

triche dont le souverain fut empereur jusqu'en 1803, premier prince d'Allemagne jusqu'en 1866 et qui depuis s'est trouvée exclue de l'Allemagne ; la Saxe, le grand état de l'Allemagne orientale au XVIIIe siècle; la Prusse centre du nouvel empire. En Saxe et en Prusse l'étranger connaît l'Allemagne moderne.

Ce qui reste au royaume de Saxe de l'ancien Électorat est la pente qui monte du bord méridional de la plaine sablonneuse de Brandebourg, jusqu'aux grès des Monts Métalliques. Les gradins les plus élevés, déchiquetés par la gelée et rongés par les pluies, s'appellent la Suisse bohémienne et saxonne, dont on peut voir les roches, Bastille, Champ des Lys, etc., en photographie, chez tous les marchands ; pays trop romantique, où l'imprévu même est usé, mais que sauve de la banalité l'Elbe déjà large, profonde et tranquille.

Dresde, que l'Elbe traverse sous de beaux ponts de pierre, est une ville verte et blanche ; beaucoup de terrasses, de jardins, de promenades avec de l'eau et des arbres ; au parc, des allées de pommiers et de cerisiers en fleurs. Près de l'Elbe, la Renaissance italienne du château rappelle la première grandeur des ducs au XVIe siècle ; Frédéric-le-Sage qui refusa l'empire, protégea Luther et pensionna Cranach. Tout autour triomphent la construction et les jardins du XVIIIe siècle : la ville a été reconstruite alors avec de grandes places, des rues larges, des pavés pointus et des trottoirs trop étroits. La propreté froide de Canaletto, peintre de l'Electeur au siècle dernier donne très exactement sur les toiles l'impression que produisent Dresde et les petites villes voisines, Pirna, par exemple, avec leurs restes de Renaissance encadrés dans les travaux considérables des époques Louis XV et Louis XVI. En ce temps la Saxe était grande dans l'Europe orientale : trois de ses Electeurs sont l'un après l'autre élus rois de Pologne ; l'importance de ces princes, un instant abaissée par les victoires de Frédéric II, s'accroît sous Napoléon qui ruine la Prusse, fait de la Saxe un royaume et rend à son souverain une partie de la Pologne sous le nom de grand-duché de Varsovie. C'est en Saxe que se décida le sort de Napoléon. Il fut vainqueur à Dresde, puis battu à Leipzig : le grand-duché de Varsovie passa à la Russie ; la moitié de la Saxe fut annexée à la Prusse qui devenait décidément le plus important des Etats de l'est allemand.

Aujourd'hui, le petit royaume de Saxe est gouverné par un vieux roi, général dans l'armée de 1870, qui s'est fait la tête de Guillaume Ier et qui est dévoué à l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne. Dans tous les cabarets saxons, le buste de l'empereur Guillaume II figure en face, et souvent au-dessus de celui du roi Georges ; il n'y a pas trace de mouvement fédéraliste en Saxe ; en revanche, les ouvriers des districts houillers et des usines forment la principale troupe de l'armée socialiste démocratique ; beaucoup

des leaders du parti sont des Saxons. Le centre industriel saxon se trouve tout entier en pays luthérien et la propagande socialiste ne s'y est pas heurtée, comme en Westphalie, à l'opposition solide du clergé catholique.

C'est par le socialisme démocratique surtout (et bien malgré son gouvernement) que la Saxe joue un rôle dans l'Allemagne actuelle. De sa grandeur passée, il ne lui reste que des monuments et des musées.

On ne compte pas moins de six grandes collections à Dresde. La voûte verte dans le palais a pour plusieurs millions de francs de bijoux. L'ameublement du palais, meubles Boule de goût français, chinoiseries et japonaiseries du XVIIIe siècle, tables et armoires allemandes, superbes par leur bois, leurs proportions et leur masse, est très supérieur à la décoration parcimonieuse de l'énorme palais que construisit à Berlin le premier roi de Prusse, Frédéric Ier, ce *M. Jourdain de la royauté*, et qu'habitent toujours ses descendants. La collection de porcelaines fait connaître la plus ancienne en date des porcelaines européennes, celle de Saxe, légère et vivement bariolée où se montrent toutes les fantaisies du dernier siècle, traversées, comme dans le meuble, par un goût de japonaiserie et de chinoiserie, closes par la fâcheuse manie de la pseudo antiquité, assiettes à figures, faux camées, chandeliers d'ordre dorique. Les salles des antiques, où l'on reconnaît le même esprit que dans notre Louvre, ont, comme lui, de belles statues grecques individuelles ; elles ne montrent pas ces ensembles de sculptures destinés aux monuments, que l'on voit à Munich où à Berlin et qui donnent une impression plus exacte de l'esthétique grecque. Dresde et le Louvre montrent l'esthétique romaine que nous avons reprise depuis la Renaissance ; des Dianes et des Apollons pour l'agrément de riches particuliers.

La galerie de peinture est extrêmement belle. Que de hollandais et de flamands (comme dans toutes les collections allemandes) ! Comme dans ces collections aussi, de superbes vénitiens dont la beauté très humaine plaît à l'imagination germanique à la fois artistique et sensuelle. Beaucoup de Cranach et de peintres saxons du XVIe siècle, qui sont simplement intéressants. Outre les toiles célèbres, la Madone de Raphaël, celle de Holbein, pour lesquelles on a fait deux petits salons à part, outre les Rembrandt, puis Vermeer de Delft, dont le plus beau est sacrifié au groupe de Rembrandt et de sa femme qu'il fait ressortir, une dispute de paysans de Breughel le Vieux qui vaut les Aveugles du Louvre, une Sainte Famille de Mantegna, et quelques admirables florentins, de beaux espagnols, les Enfants de Charles Ier de Van Dyck qui valent le Charles Ier du Louvre. Je n'ai eu de déception que devant les Corrège.

On m'avait dit que le Brandebourg était la sablière de l'Allemagne,

et je m'en suis convaincu, en traversant sous un brouillard froid de printemps l'immense platitude sablonneuse qui s'étend de Hanovre à Berlin. L'Elbe s'y traîne entre des berges dégradées, plus large qu'à Dresde, mais sans grandeur. L'accès de la capitale est barré par la forteresse de Spandau, enterrée derrière des terrassements et plus morne que Rocroy ou Belfort.

Sablière encore au sud entre Berlin et Dresde.

Mais à l'ouest vers Potsdam, à l'est surtout dans la Suisse de la Marche ou dans la forêt de la Sprée, les pins couvrent le pays et l'accidentent de leur inégale végétation : entre leurs masses, les rivières indécises sur le fond marécageux de la plaine serpentent en bras et s'étendent en chapelets de lacs où se reflètent les nuages blancs; nature monotone dans sa sévérité; mais si personnelle, si différente des autres contrées qu'elle ne cesse pas un jour d'impressionner l'étranger. C'est là, devant le Müggelsee, en face du Müggelberg que Hauptmann a placé la scène d'*Ames solitaires*.

Au milieu des sables, des lacs et des pins, Berlin est resté longtemps une ville médiocre. Le noyau se compose de deux bourgades, l'une insulaire entre deux bras de la Sprée, la seconde sur la rive nord. Les agrandissements des premiers rois de Prusse au XVIIIe siècle, sur la rive sud, n'ont rien de frappant. Potsdam, le Versailles de Frédéric II, n'est qu'un lourd amas de pierres et de dômes qui déchire le bel ensemble des eaux et des pins. Le Berlin d'aujourd'hui est une ville champignon comme celles d'Amérique : au centre, des palais et de belles maisons alignées sur de longues rues parallèles ou perpendiculaires l'une à l'autre; tout autour, d'interminables quartiers ouvriers; de grandes gares avec de larges ponts à voies ferrées : sur le ciel des nuages allongés de fils télégraphiques. La population a quadruplé en quarante ans. Cette capitale si vite agrandie a été construite suivant les règles de l'hygiène : partout des rues larges, de l'eau; sous le sol, un système complet d'égouts. Berlin est l'une des villes les plus propres de l'Europe.

De ci, de là, de vieux ponts-levis sur les canaux, une pompe enveloppée de planches vermoulues, un banc pourri près d'une majestueuse colonnade sont les vestiges d'un passé pauvre qu'on n'a pu complétement effacer dans la rapidité de la croissance. De près, la magnificence des édifices modernes apparaît truquée. La pierre de taille, coûteuse parce qu'il faut la faire venir de loin, n'a servi qu'aux palais royaux, à quelques églises, à la maison du spéculateur millionnaire M. Bleichrœder et à quelques autres citées comme des merveilles : presque tous les murs sont construits en briques cachées sous des plaques de ciment. A l'intérieur, le plâtre peint, le carton pâte et le stuc donnent l'impression peu durable d'un grand luxe d'ornementation.

Une jolie maison en style de Renaissance hollandaise, débris du logis des Électeurs, encastrée dans le lourd palais de Frédéric Ier; tout autour, dans l'île de la Sprée, quelques maisons anciennes

restaurées, les deux bras et les canaux de la rivière sont le seul morceau antique et pittoresque et donnent l'impression d'un coin de Delft ou de Middlebourg. C'est aussi la Hollande que rappelle le superbe Thiergarten, forêt conservée dans la ville comme celles de Harlem et de la Haye.

A peine descendu à la gare de Friedrichstrasse, j'ai eu des difficultés avec l'administration des chemins de fer de l'Etat prussien, parce qu'un contrôleur belge n'avait pas troué mon billet juste à la place indiquée par le règlement. Il faut s'attendre pour chaque voyage à des ennuis de ce genre. Dès le wagon, on se sent astreint au règlement le plus méticuleux : obligation de prendre une place numérotée dans un compartiment désigné d'avance, de prévenir le chef de train si l'on veut changer, etc. En revanche les wagons sont propres et confortables (comment la Compagnie française du Nord ose-t-elle montrer à Cologne ses voitures à côté de celles de l'Etat prussien ?), les trains partent et arrivent exactement aux heures. On est plus administré qu'en France, mais on l'est incomparablement mieux.

Partout en Prusse on a pris l'habitude du fonctionnaire et la foi dans le fonctionnarisme : les souverains ont appris à leurs sujets à tout attendre d'eux et ils leur ont en effet beaucoup donné.

Dès l'installation de leur dynastie en Brandebourg, les Hohenzollern administrent au lieu de parader comme les souverains de eur temps. Un seul se laisse éblouir par le Roi-Soleil et imite la représentation coûteuse et inutile de Louis XIV : c'est Frédéric Ier, le premier roi ; mais son égarement est suivi de la sévère réaction de Frédéric Guillaume Ier le roi-sergent.

Au Musée Hohenzollern, de Berlin, exposition des souvenirs de famille de la dynastie, on voit la grande canne que le roi-sergent levait dans les rues pour renvoyer les femmes à leur cuisine et les pasteurs à leurs ouailles ; on voit aussi le petit chapeau et la tunique bleue de Frédéric II. Le vieux Fritz portait la tenue de campagne de l'officier, sans plumes ni dentelles ; il commandait ses troupes, surveillait ses fonctionnaires, épluchait son budget : voilà pourquoi les cours de France et d'Autriche le traitaient d'avare mal vêtu et pourquoi les philosophes l'admiraient comme le vrai représentant du despotisme éclairé, leur idéal.

Au Musée Hohenzollern encore, les uniformes et les armes des princes héritiers, dressés dès leur enfance à commander et à gouverner : on comprend par quelle tradition continue cette famille a obtenu de ses peuples, suivant le mot de Siéyès que la confiance vint d'en bas et le pouvoir d'en haut. Les Français n'ont jamais voulu prendre cette habitude. A l'époque du Grand Electeur, ils ont eu Colbert paperassant de l'aube à la nuit, mettant les solliciteurs à la porte, règlementant à la fois la police de Paris et la coutume du Canada, organisant l'industrie, créant une flotte, équilibrant le

trouve une bonne clientèle dans les camelots qui se chargent du débit. Les autres pays, l'Allemagne surtout, n'ont pas de camelots. Le découpage est fait à l'emporte-pièce; le vernissage, mécaniquement; l'assemblage, à la main; le travail est accompli presque uniquement par des jeunes filles de 16 ans : «Voyez, me dit-on, comme elles sont robustes. » Certes, mais ce n'est pas une raison pour les éreinter. En échange de ce labeur épuisant, on doit les payer très peu : à Berlin, une bonne reçoit 60 marks par an.

L'emploi des femmes et, en général, le bas prix des salaires sont les principales causes de la victoire présente de l'Allemagne dans la concurrence industrielle. Naturellement, aucun des fabricants allemands ne veut en convenir. L'un d'eux toutefois me fait, sans y penser, un aveu très important: « Nous profitons du nombre et de l'excellence des écoles professionnelles, beaucoup d'enfants pauvres y apprennent la mécanique, le modelage, le dessin; leur apprentissage fini, ils se font une concurrence qui les oblige à réduire leurs prétentions au minimum; de la sorte nous trouvons des ouvriers qualifiés et des ouvriers d'art à meilleur marché qu'à Londres ou à Paris. » Faites donc des réformes, si le régime capitaliste tourne à son profit les institutions d'enseignement, qu'on s'imagine créées dans l'intérêt de la démocratie !

L'ouvrier, dit encore M. L., « est aussi plus docile en Allemagne qu'ailleurs. » Cela tient sans doute à la douceur naturelle de l'Allemand qui se laisse gouverner.

L'ouvrier qualifié d'Angleterre appartient généralement à une trade union plus puissante qu'aucune gewerkschaft allemande; son association impose au patron un tarif de salaires d'autant plus facilement que le gouvernement de la reine n'intervient pas dans le marchandage collectif. En Nouvelles-Galles du Sud et en Nouvelle-Zélande, c'est lui qui fait marcher le gouvernement. Encore un travailleur trop « indépendant ».

L'ouvrier français n'est pas ponctuel; il ne vient pas à l'atelier quand sa nièce fait sa première communion ou quand sa cousine se marie; il croit avoir au repos et à la distraction les mêmes droits que le patron; nous sommes la nation où le sentiment de l'égalité est au plus haut point.

Comme l'ouvrier, le capitaliste français aime le bon temps; il cherche un revenu modeste et un placement sûr. « A Paris, dit M. L., j'ai voulu d'abord établir ma manufacture de jouets, impossible de trouver les capitaux; à Berlin, au contraire, les possesseurs de fonds font la chasse aux ingénieurs-inventeurs pour exploiter leurs brevets. » En France, affirme le directeur d'un grand quotidien berlinois, « votre idéal est le rentier ou le retraité. Se retirer à la campagne ou dans sa ville natale à cinquante ans, avec un revenu, un ruban et l'espoir de devenir maire, tel est l'idéal de vos radicaux comme de vos conservateurs. Aussi n'aurez-vous jamais l'impôt sur le revenu établi depuis longtemps dans des pays monarchiques et

aristocratiques, mais surtout industriels et ouvriers comme l'Angleterre ou la Prusse. » J'écoutais convaincu, et me rappelais M. Lavisse dans une de ses plus belles leçons sur Louis XIV, montrant que le fabricant de draps ou l'armateur subventionné par Colbert, une fois sa fortune faite, liquidait ses affaires et achetait à ses fils un office de justice ou de finances, tandis que ses concurrents de Londres ou d'Amsterdam agrandissaient leur clientèle de la sienne et fondaient des maisons qui durèrent plus longtemps que la vénalité des charges.

Si les Prussiens nous ont dépassé en matière de fonctionnarisme, nous avons, dans notre passé, une création qui est restée propre à la France et qui caractérise l'esprit de notre société : c'est la noblesse de robe.

La protestation la plus énergique contre les principales conditions de la grandeur prusso-allemande est due à l'une de ces causes mêmes, au développement de la grande industrie... C'est le socialisme, appuyé sur la classe ouvrière. A la réserve de petits groupes anarchistes, dont le principal est celui de Berlin, le socialisme est représenté en Allemagne par le parti socialiste-démocratique formé au Congrès de Gotha (1875) par la fusion des lassaliens et des marxistes ; il a une cinquantaine de journaux, dont plusieurs sont de grands quotidiens (à Berlin, Leipzig, Dresde, Hambourg, etc.), 1.800.000 électeurs, c'est-à-dire 400.000 de plus que le parti catholique (le centre) qui vient après lui pour le nombre des suffrages exprimés. Si les députés socialistes au Reichstag, la seule assemblée d'Allemagne élue au suffrage universel, ne sont qu'une cinquantaine, cela tient à ce que le gouvernement a maintenu les circonscriptions de fondation (1867) et a refusé d'augmenter le nombre des députés des villes industrielles en proportion de l'accroissement de leurs habitants.

Berlin avec 1.600.000 habitants n'a que six députés, dont cinq sont socialistes. En Westphalie et en Saxe, les deux grands centres de l'industrie et du socialisme, on trouve des circonscriptions houillères et métallurgiques de 60.000 électeurs à côté de circonscriptions rurales de 6.000. De là vient que la sozial démocratie, ayant gagné presque tous les centres ouvriers, progresse plus lentement depuis quelques législatures. Plusieurs de ses chefs ont pensé qu'il fallait devenir opportuniste pour gagner les gens des petites villes et des campagnes, par exemple présenter aux paysans un programme de réformes immédiatement réalisables, au lieu de leur prêcher le communisme tout cru. Ainsi ont agi les Français, les Belges, et la plupart des partis socialistes parlementaires.

Mais le programme agraire a été rejeté par la sozial démocratie au Congrès de Breslau (1895) et la doctrine officielle du parti reste le marxisme. « Nous ne voulons pas, me dit l'un des chefs, adopter le socialisme d'Etat des Belges ou des Français, parce qu'il serait pour

nous une duperie. L'État prussien possède déjà les chemins de fer, les caisses de retraite; il profite de l'impôt sur le revenu ; qu'est cela, sinon des moyens d'enfler ses recettes, des armes contre les partis d'opposition? » Les socialistes du Reichstag veulent seulement éveiller la conscience de la classe ouvrière et, sans l'amuser à des améliorations de la situation présente, la conduire à ce moment où, suivant la parole du maître, « l'heure de la production capitaliste sonnera, les expropriateurs seront expropriés ». Aussi restent-ils, comme le constatait le pasteur Stœcker, le seul parti qui ne présente jamais un projet de loi. « Si nous proposions des réformes, me répond M. Max Schippel, l'un de ceux qui ont fait repousser le programme agraire à Breslau, nous serions dépassés en promesses par les chrétiens sociaux, et les antisémites radicaux que nuls principes, nulle théorie n'empêchent de retaper le régime actuel sans le détruire. Abandonnons-leur les petits bourgeois, les petits propriétaires, qu'ils préparent du reste à recevoir nos doctrines; attaquons-nous au journalier sans propriété de l'est allemand; attaquons-nous au producteur de cultures industrielles, dominé par l'intermédiaire ou le fabricant qui lui achète ses betteraves ou son tabac et devient le maître effectif, sinon le propriétaire juridique de la terre. » L'événement semble donner raison à M. Schippel, puisque les socialistes gagnent des voix en Poméranie, dans la Prusse propre, et qu'ils viennent d'enlever un siège de député à Kœnigsberg. Demeurer théoriquement révolutionnaires, en employant exclusivement les moyens légaux, c'est l'assiette actuelle des sozial démocrates. Constants dans leur foi communiste, ils semblent aussi demeurés intransigeants en matière d'internationalisme. M. Liebknecht ne cache pas l'impression pénible qu'a causée à ses amis l'opportunisme de la plupart des socialistes français pendant la visite de l'empereur Nicolas à Paris. Il aurait voulu de leur part une hostilité nette, sans violences, bien entendu. On a appris aux Prussiens à détester la Russie, comme aux Français à exécrer la Prusse. Les Français croient difficilement à la sincérité de l'internationalisme de M. Liebknecht, tant de fois éprouvé cependant. Comment les Prussiens croiront-ils à l'internationalisme des compagnons de France qui se laissent aller à la fureur russophile?

Il est bien d'autres reproches que les sozial démocrates font à leurs amis de France. Leurs perpétuelles divisions, par exemple, leur paraissent incompréhensibles. Ils ne voient pas que la France n'a point de parti constitué, pas plus chez les conservateurs que chez les révolutionnaires; l'individualisme français, on l'ignore trop à l'étranger, est la faute des chefs plus encore que des soldats : sans doute le Français n'est pas préparé à l'union et à la discipline volontaire par un long passé d'association libre, comme en Angleterre ou en Belgique, d'embrigadement comme en Allemagne. Mais aussi, dans un siècle de bouleversements plus nombreux et plus importants en sa patrie que partout ailleurs, même dans les pays espagnols,

le Français a vu trop souvent les chefs de l'opposition au pouvoir pour croire à la réalisation de leurs programmes, pour les considérer comme des héros, et leurs adversaires comme des malfaiteurs. Le Français a pris à l'égard de la politique un scepticisme que l'exemple de l'Allemagne ne corrigera pas. Chez nous les haines ne survivent pas aux individus; nos partis ne sont que la suite d'un chef; mais, le chef mort, les guerres cessent, les alliances se font et les opérations recommencent sur une nouvelle base.

En Allemagne, d'ailleurs, l'intransigeance de la sozial démocratie n'est plus absolue. A gauche les jeunes anarchistes et les jeunes socialistes se mêlent, s'entretiennent et se lient sous les pins de Friedrichshagen, résidence d'artistes et de révolutionnaires, et dans les représentations du Théâtre Libre de Berlin, ou même aux réunions publiques. L'anarchiste Koschemann ayant été condamné en avril dernier à dix ans de travaux forcés, sur de simples présomptions, un meeting de protestation convoqué par ses amis fut annoncé par le Vorwaerts, et, dans l'unanimité qui accueillit la protestation, se trouvaient plus de socialistes que d'anarchistes. Nous rappelons encore que ces derniers sont peu nombreux, même à Berlin.

A droite sont des ferments de division plus dangereuse, M. de Vollmar et les députés de l'Allemagne du Sud, pays sans houille, partagé entre de petits propriétaires comme la plus grande partie de la France, sont pour les réformes, contre la doctrine : dans les assemblées locales de leurs royaumes, ils votent le budget national, y compris les dépenses de guerre, et proposent des lois. Inconséquence qui choque la majorité du parti, mais sans le pousser à la rupture. Il a exclu les anarchistes; il n'ose pas épurer les vollmariens.

Avec eux, il est vrai, reste un point de contact, la condamnation des violences et l'emploi exclusif de l'agitation parlementaire. Un conservateur a publié, l'an dernier, une brochure intitulée : *Doit-on pousser la sozial démocratie à l'émeute dans la rue?* Le gouvernement aura beau faire, il ne l'y jettera pas.

Par sa constante sagesse, la sozial démocratie a rassuré tous ceux dont la subsistance ne dépend point de la monarchie et de la propriété; les jeunes professeurs, les fonctionnaires, les employés, une partie du prolétariat intellectuel se joignent à elle; dans la haute banque de Berlin, la plus active du monde, parmi ces riches juifs auxquels les hobereaux tournent le dos et que l'empereur ne veut pas à son service, des sympathies se font jour pour le parti socialiste.

Sans y chercher malice, un jeune banquier israélite m'a dit : « Jamais nous n'aurions voulu tomber sous le pouvoir des libéraux de 1848, c'étaient des utopistes qui voulaient imposer au monde la fraternité par l'égalité. Nous aimons mieux les marxistes, parce qu'ils ont une saine conception du monde (*Weltanschauung*). Pour eux, c'est l'évolution économique qui mène les esprits; à elle nous devons nous adapter; d'elle nous devons attendre le communisme,

dont nous pouvons tout au plus hâter l'avènement. Des dispositions pareilles n'ont rien qui nous effraye. Un marxiste parisien, à qui j'ai rapporté ces paroles, s'est écrié : « A la bonne heure, voilà un homme intelligent! Celui-là nous comprend! » Je n'ai pris à ce sujet l'avis d'aucun socialiste allemand.

Quoi qu'il devienne à l'avenir, le parti socialiste démocratique aura représenté en Allemagne la plus forte poussée d'affranchissement social que nous connaissions. Seul, parmi les grands partis allemands il n'a pas de base confessionnelle; son programme de conscience est « La religion, affaire personnelle ». Les chefs sont libre-penseurs. Seul, absolument seul, il est anti-militariste, anti-monarchique, et tout en observant la prudence imposée par la tyrannie prussienne, il n'a jamais varié sur ces deux points. C'est l'unique parti qui se présente sous un air moderne, aux yeux d'un Français éclairé et indépendant. Tous les autres lui paraissent retarder. A coté du marxisme révolutionnaire, l'opposition socialiste constitutionnelle est représentée par deux groupes plutôt conservateurs. Les socialistes de la chaire, professeurs d'Université, qui valent par la qualité de leurs chefs, Wagner, Schmoller, etc, mais qui forment simplement une association de savants, *Verein für sozial politik*, et n'ont pas constitué un parti. Les chrétiens sociaux, luthériens qui, sous la direction des jeunes, les pasteurs Naumann et Gœhre réclament depuis quelques années des réformes sociales plus radicales, font des enquêtes et des expériences personnelles comme celle que M. Gœhre a racontée dans son livre *Trois mois ouvrier de fabrique*. Les pasteurs ont un journal quotidien, die Zeit (Berlin). Leur parti présentera pour la première fois des candidats aux élections pour le Reichstag, l'année prochaine. Un éminent sozial démocrate, membre lui-même du Reichstag, me disait que les disciples de M. Naumann, si leurs candidats échouaient, voteraient au ballottage pour des sozial démocrates. Mais sur ce point les avis sont très partagés.

Théoriquement, il y a, nous l'avons vu, un abîme entre le socialisme révolutionnaire et le socialisme d'État. Ce dernier est tout simplement l'application aux problèmes sociaux de la tradition prussienne, l'intervention du pouvoir. L'économie politique libérale n'a jamais fortement pris racine en Prusse ; c'est là que le *laissez faire*, fut pour la première fois supplanté par la doctrine interventionniste (1). Le royaume de Prusse a déjà nationalisé les chemins de fer, les caisses d'accidents et de retraites; les socialistes d'État proposent simplement que le gouvernement continue dans cette voie, suivie un moment par Bismarck sous Guillaume Ier, et par l'empereur actuel, dans les premiers mois de son règne. Pour l'instant, ils sont des conseillers importuns et mal vus; ils n'en restent pas moins les défenseurs de la religion et de la monarchie, et de l'empire. Il y a quelques mois, le parti Naumann affectait

(1) Voir Charles Andler, *Les Origines du socialisme d'Etat en Allemagne.*

d'affranchir sa correspondance avec les timbres spéciaux émis pour le centenaire de Guillaume Ier.

Constitutionnelle aussi, l'opposition antisémite se compose non point de catholiques, car ceux-ci forment un parti spécial, mais de protestants qui présentent sur les questions sociales un programme moitié radical, moitié paysan. Ces antisémites ressemblent à ceux d'Algérie plutôt qu'à ceux de Paris. Leur représentation au Reichstag comprend une vingtaine de députés, presque autant que celle des progressistes, le seul parti vraiment libéral. Aucun de ces représentants ne se fait remarquer par quelque talent. Le fameux Ahlwardt, recteur (traduisez: directeur d'école primaire) n'est pris au sérieux par personne. Malgré l'absence d'un bon leader, le parti semble légèrement progresser.

Nous avons déja examiné l'opposition féministe, dont la fraction la plus active n'est qu'une partie de l'opposition syndicale proprement dite.

Les syndicats allemands sont reconnus par la loi ; mais il leur est fait défense de s'occuper de politique, défense par conséquent d'envoyer des représentants aux congrès socialistes nationaux ou internationaux. A Zürich ou à Londres, il ne put venir aucun délégué spécial d'un groupe ouvrier allemand. Les syndicats allemands n'ont encore tenu que deux congrès à cinq ans d'intervalle ; dans le dernier, réuni à Berlin en 1896, le comité a failli ne pas mettre aux voix la journée de huit heures, qui serait, paraît-il, une question politique, attendu qu'elle figure dans les programmes de plusieurs partis. Une adresse anti-patriotique, rédigée par M. Pelloutier au nom des Bourses du travail de France et adressée à ce congrès, ne lui a même pas été présentée. Prudence de pure tactique, car les chefs des grands syndicats adhèrent au parti socialiste démocrate ; mais les lois sur les associations les obligent à avoir deux conduites: l'une au syndicat, l'autre aux élections.

Ces syndicats à double face sont centralisés dans les grandes villes et ne paraissent pas former de grandes fédérations nationales solides. A Berlin, les plus importants. métallurgistes, mécaniciens, charpentiers, cordonniers, varient de 1,000 à 5,000 membres. En dehors d'eux vivent les associations ouvrières fondées par les protestants et surtout les grandes unions de mineurs catholiques, en Prusse rhénane et en Westphalie; ces corps ont leurs congrès particuliers; les unions d'ouvriers catholiques sont de puissantes organisations électorales au profit du centre.

Les restrictions au droit d'association qui empêchent les syndicats, les coopératives et les groupes analogues de s'occuper de politique sont un grand obstacle au développement des partis d'opposition. Officiellement, l'organisation socialiste ne peut avouer qu'un élément,

l'association circonscription, bornée à la préparation des élections et à la correspondance des élus et de leurs mandants; les bibliothèques, les groupes d'études sont soumis à une surveillance étroite, qui les empêche de s'écarter de leur objet direct.

Si les grandes coopératives de Saxe, si les syndicats de Berlin, de Leipzig, de Hambourg, pouvaient manifester leurs préférences politiques, comme le font les associations analogues en Belgique et en Angleterre, on verrait la sozial démocratie allemande dépasser les autres partis par la solidité de son organisation, en même temps que par le nombre de ses électeurs. Si ses succès apparaissent au public sur le seul terrain électoral, c'est que le gouvernement l'empêche, non point de faire, mais de manifester des progrès sur d'autres terrains.

Le droit de réunion n'est pas plus entier que le droit d'association. Chaque séance publique s'ouvre en présence de deux casques, un officier et un agent de police; présents au bureau, ils prennent les noms des orateurs et notent leurs discours. Les procès de tendance, lèse-majesté, lèse-religion, limitent la liberté de parole, et permettent au policier d'interrompre, d'arrêter l'orateur, de dissoudre la réunion sans motif. Les perquisitions très fréquentes cherchent à atteindre ce qu'on ne dit pas. Au Vorwaerts, toutes les nuits, la composition faite, on détruit la copie.

Que restera-t-il, après la nouvelle loi sur les associations et les réunions que discute à présent la Chambre prussienne! La Saxe déjà, vient de modifier sa constitution pour empêcher les socialistes d'être élus à son Landtag. Dans l'Allemagne du Sud, le despotisme est moins armé. C'est à Stuttgart que s'est transporté la grande maison d'édition socialiste, celle de Dietz. C'est là que paraît la revue marxiste die Neue Zeit. C'est là qu'on espère tenir le prochain Congrès socialiste international.

Le régime allemand est un terme de comparaison trop favorable à la France. C'est malheureusement celui que vont chercher presque tous les Français qui veulent au moins une fois sortir de leur chez eux. Dans le train rapide et exact, qui les ramène de Berlin à Cologne, à leur place confortable et étiquetée qu'on ne peut quitter pour une autre sans l'autorisation du surveillant, les uns pensent que le fonctionnarisme a beaucoup d'avantages, les autres que la liberté existe en France.

ALBERT MÉTIN

Pour la justice

Mon expulsion du territoire français est un fait trop insignifiant pour que je daigne m'en occuper... Je tiens seulement à remercier la presse indépendante de l'Europe qui m'a si bien défendu en cette circonstance, à plaindre ces soi-disant démocrates devenus des agents de police des tyrans de Pétersbourg, de Constantinople et de Madrid, et à déclarer, par esprit de justice, que j'ai été traité avec la plus exquise courtoisie par les fonctionnaires de la Préfecture de police de Paris.

Pas plus que les persécutions dont je suis victime, la mort de M. Canovas ne peut modifier en quoi que ce soit la campagne menée par la presse indépendante en faveur des innocents persécutés. Seule, la revision du procès devant une cour ordinaire, pourrait mettre un terme à cette campagne. Cette revision aboutirait sans doute à la réhabilitation des fusillés et à la liberté sans condition des prisonniers et des exilés. C'est, du reste, ce que demandent sans cesse les malheureux qu'on a condamnés aux travaux forcés. « Si nous sommes tant soit peu coupables, m'écrivent-ils, qu'on nous fusille, car on ne saurait trouver des circonstances atténuantes en faveur de l'auteur d'un crime aussi abominable que celui de la rue de Cambios Nuevos. Mais, si nous sommes innocents, comme nous prétendons le prouver devant n'importe quel jury, pourquoi doit-on nous condamner à une mort lente et douloureuse, après nous avoir fait subir les traitements les plus odieux ? »

De telles prétentions ne sont certainement pas exagérées. Mais pour aboutir à un résultat pratique, il faut d'abord compter sur l'opinion publique. C'est pourquoi j'ai offert, ici même, de prouver l'innocence de tous les accusés devant un jury d'honneur composé de MM. Rochefort, Paul de Cassagnac, Drumont, Clemenceau et Alexandre Natanson.

Les personnes que j'accusais d'avoir employé la torture pour obtenir de fausses déclarations ont jugé à propos de se dérober. J'ai tenu cependant à connaître moi-même, et à faire connaître au public, l'opinion des membres de ce jury d'honneur. Dans ce but, je fis venir de Perpignan Francisco Gana, un torturé récemment sorti de Montjuich et qui dut à son incroyable énergie de ne pas être impliqué dans le procès. Plutôt que de se déclarer coupable ou d'accuser des innocents, il subit les tortures les plus affreuses. A bout de forces, il tenta de se suicider et ce n'est qu'alors que les bourreaux cessèrent de lui appliquer la question, ce qui ne les empêcha pas de le retenir encore onze mois enfermé dans un cachot obscur, bien différent sans doute de ceux qu'on fit voir plus tard au baron de Weedel, ambassadeur de Suède et Norvège, auquel le

gouvernement espagnol a fait jouer un bien triste rôle dans cette affaire.

J'ai fait examiner la victime par le docteur Bétancès en France, par le docteur Macdonald en Angleterre, et j'ai demandé à ces deux hommes de science le compte-rendu de leurs observations. Les deux certificats ont été reproduits par quelques journaux anglais. Non-seulement ils sont parfaitement d'accord, mais ils constituent une accusation terrible contre les bourreaux.

Voici un extrait de l'un de ces documents :

« J'ai constaté sur son corps un grand nombre de cicatrices dont les principales sont :

« 1° Sur le poignet gauche, huit d'instruments piquants, comme celles des clous enfoncés profondément.

« 2° Sur la partie dorsale du médius gauche et sur le dos de la même main, quatre cicatrices formées par la déchirure de la peau à la suite d'abcès.

« 3° Le gros orteil droit porte un ongle récemment formé qui indique la chute de celui qui l'a précédé.

« L'ongle est déformé, ce qui prouve que le blessé n'a pas reçu les moindres soins pendant ses souffrances.

« 4° L ongle du gros orteil gauche est encore décollé aux deux angles interne et externe.

« Il ne paraît pas avoir été arraché ; mais certainement il a dû être violemment décollé en grande partie.

« 5° M. Gana porte un bandage herniaire qui soutient une hernie inguinale produite par les efforts du patient pendant une défense désespérée contre ceux qui le tourmentaient. »

Accompagné de Gana, j'ai été à Paris chez les membres du jury d honneur. Je n'ai pu rencontrer M. de Cassagnac aux bureaux de l'Autorité, où je me suis rendu deux fois en ayant soin d'y laisser ma carte, pour que l'honorable écrivain bonapartiste ne crût pas que je tenais moins à son précieux témoignage qu'à celui des autres membres du jury. Plus heureux avec ces derniers, j'ai pu recueillir leurs opinions écrites. Je comptais, il est vrai, aller de nouveau un de ces jours chez M. de Cassagnac. Mon expulsion inespérée m'a empêché de le faire. Voici donc ce qu'ont écrit les autres :

D'un article de M. Rochefort, *Gana le torturé* :

« On m'a amené hier le menuisier Gana, tout fraîchement sorti de la chambre de torture où il vient de séjourner onze mois. J'éprouverais une satisfaction sauvage à promener ce martyr à travers les rues de Paris dans un état complet de nudité. Ce serait la meilleure réponse aux protestations de la presse officieuse espagnole.

« Gana, qui avait quitté Barcelone depuis plus de trois mois, au moment de l'attentat qui a servi de prétexte à tant d'horreurs, fut arrêté à son travail uniquement parce qu'il était franc-maçon, crime infiniment plus impardonnable, aux yeux des inquisiteurs madrilènes, que d'être anarchiste.

« Il ne savait rien touchant la fabrication non plus que le fabricant de la bombe et ne pouvait conséquemment rien dire. Cependant, comme les bourreaux avaient besoin qu'il dît quelque chose, on lui appliqua la question ordinaire et surtout extraordinaire jusqu'à ce qu'il parlât.

« Il persista à ne pas parler; mais, je l'avoue, j'ai failli m'évanouir à la vue de ce que lui a coûté son silence. Ses poignets, emprisonnés dans des menottes garnies de pointes intérieures qui lui entraient dans les chairs jusqu'à l'os, m'ont montré leurs cicatrices, bien que ce supplice date de près d'un an

« Il a exhibé devant moi ses orteils dépouillés de leurs ongles, sous lesquels le tourmenteur assermenté de Canovas, le lieutenant de gendarmerie Portas, avait introduit des coins en bois qu'il enfonçait à coups de marteau jusqu'à ce que l'ongle fût à peu près complètement détaché; on l'arrachait ensuite avec des tenailles.

« J'ai palpé de mes mains son ventre d'où s'échappent les intestins, quand ils n'y sont pas solidement retenus par un appareil que cet estropié sera obligé de garder toute sa vie.

« Cette hernie terrible a été la conséquence immédiate de l'écrasement de ses parties génitales, tordues par un instrument spécial composé de deux bambous creux dans lesquels on les emprisonne et qu'on fait tourner comme un arbre de couche jusqu'à ce que le supplicié avoue, tombe sans connaissance ou meure.

« Ce spectacle, que Gana nous a donné, à Malato, à Tarrida, autre prisonnier de Montjuich, et à moi, était entrecoupé par le récit des vingt-six heures de marche non interrompue, fût-ce le temps de s'essuyer le front, que ses geôliers lui imposaient, sous les coups non interrompus également d'une matraque qui lui brisait les os.

« Et comme il tombait de fatigue, de faim et surtout de soif, le monstrueux Portas lui jetait un morceau de morue salée, en l'avertissant que s'il tenait à se désaltérer après l'absorption de cette saumure, il n'avait qu'à écrire son nom au bas des prétendues révélations qu'on lui apportait à signer.

« En voyant le linge de son fils lui arriver tout ensanglanté, la mère de Gana est devenue folle. Celle de Sunyer, détenu aussi à Montjuich et encore plus horriblement déchiqueté par le fouet et les tenailles, est morte d'épouvante.

« Et pendant le défilé de ces effroyables scènes, Tarrida, Malato et moi nous pleurions comme des imbéciles. Ah! nous faisons tous nos compliments à la mère du petit Alphonse XIII! Cette régente doit avoir, avec son Canovas, écraseur de parties génitales, des conversations véritablement édifiantes et distinguées! Il n'y a que la religion apostolique et romaine pour inspirer de pareils procédés d'instruction, et il n'y a que les femmes réellement pieuses pour prendre des accusés de ce côté-là.

« Toutefois, même devant les scélérats des conseils de guerre, l'alibi de Gana eût été tellement facile à établir — cinquante témoins étant là pour l'attester — que, sans avoir été appelé ni interrogé par aucun magistrat, il fut tout à coup jeté hors de son cachot, où pendant plus de onze mois il n'avait vu que des tortionnaires et pas un seul juge! »

Dans un article, *Excuses à Torquemada*, M. Rochefort écrit encore :

« Et ces horreurs sans nom se compliquaient encore d'une excitation au faux témoignage : les cinq malheureux, récemment fusillés pour un attentat DANS LEQUEL ILS N'ÉTAIENT POUR RIEN, ayant été amenés à se dénoncer faussement les uns les autres, par l'état de folie où les avaient jetés la question ordinaire et extraordinaire à laquelle on les soumettait jusqu'à ce que la violence de la douleur leur arrachât enfin des aveux ».

Et plus loin :

« Personnellement, j'ai reçu de ce même Aschéri, que je ne connaissais pas, une longue lettre écrite au moment où il allait mourir, et qui a paru dans l'Intran-

s geant. Elle corrobore toutes celles que publie M. Tarrida. Or, comme les détenus ne pouvaient se voir, étant dans des cachots séparés, il est bien évident qu'il n'ont pu concerter contre leurs tortionnaires leurs accusations si concordantes ».

Voici maintenant M. Edouard Drumont, le vaillant catholique :

« Nous nous sommes associés, par amour de l'humanité, aux énergiques protestations que M. Tarrida del Marmol est venu nous apporter. C'est avec un sentiment d'indignation et de pitié que j'ai touché les membres brisés par le bourreau du malheureux prisonnier de Montjuich, un pauvre être hâve, décharné, squelettique, que M. del Marmol m'a amené.

« Je ne nie pas que Canovas n'ait pu être un ministre remarquable, et même un homme charmant dans le privé, mais je dois à la vérité de constater que l'infortuné que j'ai vu avait les articulations rompues ».

Et plus loin :

« Je me suis uni à ceux qui ont invité Canovas à venir s'expliquer devant un jury composé d'hommes de tous les partis, sur les horreurs qu'on attribuait à son Gouvernement. Canovas n'a pas jugé à propos d'accepter, et peut-être a-t-il eu tort, car s'il avait prouvé que les atrocités qu'on lui imputait n'étaient pas de sa faute, il vivrait peut-être encore. J'avoue, cependant, qu'en y réfléchissant, je comprends son abstention. »

(Libre Parole, 12 août 1897).

De M. Clemenceau, La Justice, 13 août 1897 :

« Aujourd'hui, la vérité est faite, sans contradiction possible, sur ce qui s'est passé dans la citadelle de Montjuich. Sur quatre-vingt-six condamnations prononcées par le Conseil de guerre de Barcelone, renforcé du Conseil supérieur de la guerre à Madrid, cinq exécutions ont eu lieu. Le reste — plus de quatre-vingts innocents — ont été livrés par les argousins de la reine aux plus effroyables tortures. Les cinq malheureux qui ont été passés par les armes n'avaient contre eux que leur propre témoignage, arraché par des supplices sans nom. L'un d'eux, Mas, est devenu fou; c'est un aliéné qui est tombé sous les balles des soldats. Les autres ont laissé des écrits protestant de leur innocence et racontant comment les aveux leur ont été arrachés par le fouet, le fer rouge, les tenailles et tout l'ancien appareil de question des inquisiteurs de Saint Dominique.

« Les documents sont là, en paroles affolées, prouvant que les accusés ont préféré la mort à la continuation de la torture, mais qu'ils n'ont pas voulu mourir chargés d'un crime qui n'est pas le leur. M. Tarrida del Marmol, qui a pris noblement en mains la cause des innocents, n'a pas craint de publier ces écrits et d'en affirmer l'authenticité devant tous. Il a fait plus. Il a osé citer M. Canovas au tribunal de l'opinion publique, et il a offert d'apporter devant un jury d'honneur la preuve authentique des faits. Le refus du ministre, souillé de sang innocent, n'était que trop facile à prévoir. Comment affronter la parole qui sort contre lui de la tombe?

« Le témoignage des vivants n'est pas moins terrible, hélas! et Francisco Gana promène dans Paris son corps couvert de cicatrices où chacun des bourreaux de Montjuich peut reconnaître la marque de ses coups. C'est un effroyable récit que celui des supplices endurés par les malheureuses victimes de la barbarie chrétienne, et l'on se demande comment un homme a pu sortir vivant de cet enfer.

« Dans des cachots sans lumière, sans air, il faut marcher, marcher nuit et jour sous le fouet, sans jamais se coucher, ni s'asseoir. Pour unique nourriture, de la morue salée : *et pas d'eau à boire*. Quand l'homme tombe, des coups. Quand il demande un verre d'eau, quand il demande à mourir, on lui présente

un papier : « Avoue que tu es coupable, ou dénonce tes camarades ». S'il refuse, le bâillon de fer qui lui brise la mâchoire, les menottes à vis qui lui broient les poignets, les petits coins de bois sous les ongles des orteils qui le font hurler et crier grâce. « Veux-tu avouer ? » Pas encore. Alors les brûlures au fer rouge, la torsion des organes génitaux, tout ce que le délire sanglant des tourmenteurs peut inventer de nouveau. *J'ai vu* aux poignets de Gana les trous que les crochets des menottes ont laissés dans la chair. *J'ai vu* les ongles des orteils soulevés par les coins. *J'ai vu* l'affreuse hernie résultant du supplice effroyable. Que pourraient montrer les autres que cache encore l'infâme forteresse ? Qu'avez-vous à dire de cela, petit enfant-roi, au nom de qui l'on fait ces choses, et vous, femme chrétienne, qui remplissez fidèlement, j'en suis sûr, tous vos pieux devoirs, et vous dites rachetée du sang de l'innocent de Galilée ? Quand sera achevé le supplice de ceux que vous gardez encore en vos clémentes mains ? Voilà ce que vous seule pouvez dire, ô archiduchesse d'Autriche, qui avez reçu de Dieu la mission de châtier l'Espagnol coupable de demander justice et liberté. »

Voici maintenant la déclaration de M. Alexandre Natanson :

« Paris, 16 juillet 1897.

« Mon cher collaborateur,

« J'ai vu Monsieur Francisco Gana, j'ai vu les cicatrices de ses mains, de ses poignets, de ses pieds et d'autres parties du corps. Elles sont les marques irrécusables des sévices qu'il a subis.

« D'autre part, de l'ensemble rigoureusement coordonné des dépositions que vous m'avez fait entendre et des documents que j'ai eus sous les yeux, il résulte que ces sévices, il les a subis lors de sa détention préventive à la citadelle de Montjuich, à Barcelone, et qu'on les lui a infligés pour lui imposer des déclarations mensongères qui eussent constitué pour lui un aveu de culpabilité et contre certains de ses co-détenus une accusation.

« En outre il m'apparaît clairement que la responsabilité de ces faits ne saurait peser toute sur ceux qui furent directement les tortionnaires, tels officiers, gendarmes, gardiens de prison, dont vous m'avez donné les noms : elle est d'abord imputable au gouvernement qui a fait un emploi systématique de la torture pour les besoins d'une instruction moins soucieuse de découvrir la vérité que d'inventer des coupables.

« Je souhaite que ce témoignage puisse servir aux malheureux encore sous les verrous et vous remercie d'avoir permis à La revue blanche de signaler, la première, au monde civilisé les atrocités commises dans les prisons espagnoles. »

« Recevez, mon cher collaborateur, l'assurance de toute mon amitié.

« A. NATANSON »

Ainsi, le jury d'honneur de Paris a déjà prononcé son verdict. Mais ce n'est pas fini. Aussitôt que l'enquête que M. l'éditeur du Daily Chronicle m'a promis de faire faire à Barcelone même, sera terminée, nous proposerons à l'ambassadeur d'Espagne à Londres de vouloir bien comparaître devant un jury d'honneur, composé de quatre députés anglais, deux choisis par lui et deux par moi, présidés par l'illustre Gladstone.

Et ce vent d'humanité, qui souffle maintenant un peu partout, a passé aussi par la Belgique.

A défaut de bourreaux qui se dérobent, c'est la presse cléricale belge, amie des Jésuites d'Espagne, qui est appelée à défendre ses compères autrement que par des démentis sans valeur.

Voici le défi du journal bruxellois : le Soir.

Le Journal de Bruxelles et le Petit Vert, organes catholiques belges, ayant affirmé que l'histoire de Montjuich était une légende, notre vaillant confrère bruxellois écrit, à la date du 20 août 1897 :

« *Nous avons vu aussi :*

« Il ne tient qu'au Journal de Bruxelles de voir également.

« Nous faisons nôtres les accusations de M. Tarrida del Marmol, et puisque le gouvernement espagnol, moins soucieux de son honneur et de sa dignité que le shah de Perse et le Sultan, se laisse accuser du plus abominable des crimes sans oser traduire ses accusateurs en justice, nous offrons au Journal de Bruxelles de lui fournir les preuves des faits dénoncés devant un jury d'honneur composé d'hommes de tous les partis, et ce à deux conditions :

« Dans le cas où le jury déclarerait que les prisonniers de Montjuich ont été torturés :

« 1° Le Journal de Bruxelles devra en témoigner publiquement.

« 2° Il devra verser 1000 fr. à la caisse du comité qui s'est fondé pour venir en aide aux innocents qui, chose inouïe, gémissent encore dans les cachots de Montjuich, malgré leur acquittement par le Conseil de guerre.

« Dans le cas où le jury d'honneur déclarerait que ce que nous avons avancé est de la légende, le Soir s'engage à verser 1000 fr. au profit d'une œuvre de bienfaisance que notre confrère désignerait.

« Nous nous sommes associés, comme MM. Clemenceau et Drumont, aux énergiques protestations de M. Tarrida del Marmol par amour de l'humanité.

« Le Journal de Bruxelles a émis un doute sur nos intentions.

« Comme notre confrère s'est trompé, de bonne foi, nous en sommes certains, il n'opposera aucune fin de non-recevoir à notre proposition.

« Il ne voudra pas qu'on dise qu'il s'associe sciemment à des tortionnaires.

« Le Journal de Bruxelles a le choix : se rétracter, ou se faire complice des monstruosités qui ont été dénoncées et qu'il a eu déjà la honte de vouloir couvrir.

« Il faut que son exclamation de parti-pris : *C'est de la légende*, rentre dans la gorge du Journal de Bruxelles et du Petit Vert. »

Et c'est tout pour aujourd'hui.

Je viens de recevoir des lettres inédites de Callis, de Mas et de Mme Claramunt, de la plus haute importance. Je m'abstiens de les publier maintenant, voulant laisser au public le soin d'apprécier, non mes affirmations, mais celles des autres. Les lecteurs de La revue blanche pourront lire ces documents dans mon prochain article.

Or, Callis vit encore. Et Sunyer, le plus torturé de tous, vit également.

Mes chers confrères du Soir auront beau jeu. Je me mets dès à présent à leur disposition pour leur fournir tous les renseignements dont ils pourraient avoir besoin, et je les félicite d'avance de leur victoire absolument certaine.

F. Tarrida del Marmol

Terre Promise

DEUXIÈME PARTIE

AMOUR

Jean et Georgette se connurent aux florissantes jacinthes. Fleur des pauvres, qui pousse sans terre, n'importe où. Dans l'air qui devient moite à l'agonie de l'hiver, elle surgit, dresse, subite, son corsage de vert tendre, et, sans attendre le printemps, se rendant à un souffle, une vapeur plus tiède, pas même un rayon de soleil, — desserre ses lèvres fermes et rit de ses dents blanches.

Elle passait, vers midi, portant le déjeuner chaud entre deux assiettes. La fumée en montait vers ses cheveux blond fou, et voilait leur soleil d'une brume de matin.

On se disait bonjour ; Jean passait à cette heure-là. Midi, c'est l'heure gaie, le dimanche de chaque journée, où le travail s'interrompt. Un peu de soleil est bon pendant le déjeuner. Jean était heureux de passer là, par hasard, parce que c'était son chemin... Il le fut davantage quand il passa exprès.

Comme s'use la dalle où l'on passe chaque jour, aux choses coutumières fléchit doucement le cœur emporté peu à peu. Rien qu'à passer souvent tout laisse son empreinte, et l'on aime un coin de rue, une enseigne pimpante, l'horloge qui vous hâte ou qui vous ralentit, le chien que l'on caresse, le journal acheté. Mais surtout la verdure qui bourgeonne et qui meurt, le visage des femmes qui sourit ou qui pleure, rongent tout doucement le cœur.

Passer et repasser chaque jour l'un devant l'autre avec la régularité d'étoiles qui se croisent, mais qui, à chaque fois, s'attirant un peu plus, s'attarderaient un peu...

Oh ! sans même y songer !

Un jour elle ne vint pas. Tout ce jour il y songea.

Les dernières neiges tombèrent. Elle ne passait plus. Pilleux désespéra. Avant de naître, déjà mort l'embryon de tendresse ! S'informer de l'absente ? Il ne savait son nom. Il chercha vainement, se résigna enfin. Oublier, non ; changer en souvenir l'espoir. La neige ensevelit les printemps commencés, mais elle les couve ; plus drus, plus forts ils sortent d'elle, quand l'astre qu'on croit mort, gaillard, vient à repasser sur le chemin de l'année.

Quand elle repassa, ils s'arrêtèrent tous deux. Ils se lurent brusquement aux yeux l'émotion vive. Ils admirèrent au fond de

(1) Lire la première partie de ce roman dans La revue blanche du 1er août 1897.

leurs yeux l'un de l'autre, leur si jeune tendresse... quoi ! déjà si grandelette ! — Une absence, et déjà on ne la reconnaît plus.

Hier, un regard ; aujourd'hui, un mot ; demain, un baiser. Les pauvres vont très vite, ayant très peu de temps. Entre le repas et le travail, l'amour s'emboîte juste. Très peu de place ! il faut qu'il rogne sur le repos. Il se fait le plus petit et le plus vite possible.

Toute l'histoire. Ils eurent leur baiser de chaque jour. Et ce bonheur remplit son rôle de bonheur : faire souffrir. Chaque jour les fit plus gauches, plus émus, plus malheureux.

Alors Georgette pensa que c'était sans doute à cause... qu'on s'aimait. Jean pensa que ce devait être ça.

Et ils furent l'un à l'autre.

Cérès, reine des blés mûrs, Cérès la bonne déesse, s'épanouit dans une glace de boulanger. Et parmi les épis, dont elle tient les gerbes, encore mêlées de fleurs, le révolutionnaire Pilleux demande une petite place, un bout de glace entre la faucille et les bleuets, pour mirer sa figure hier encore farouche, pour se mirer, lui qu'on aime, lui qui se trouve beau, lui qui est beau.

Il rentre. Voici les champs pelés, la solitude. Il la remplit toute, lui qui plus jamais n'est seul. Avant de couver sous la feuille verte, les oiseaux chantent. Les mots ne servent que ceux qui n'ont rien à se dire. Pour dire vraiment quelque chose, tirer de soi quelque chose qu'on mette dans un autre, il faut chanter, et Pilleux chante, à pleine voix, n'importe quoi, chante pour soi. Pilleux chante, lui qu'on aime, lui qui a une belle voix.

Voici l'humble demeure dont il va faire un nid. Voici la lampe, douce à l'étude, souriante aux pensées que couvait sa tiédeur, maternelle aux rêves jeunes et turbulents qui s'agitaient dans le cercle étroit de sa lumière, la lampe maternelle, et souriante et douce encore, maintenant qu'elle va devenir un foyer.

Le monde aussi, n'est-ce pas, souriait aujourd'hui ? C'était fini. L'humanité ne souffrait plus.

Est-ce que l'humanité avait jamais souffert ?

Il ne se rappelait plus.

Et qu'importait ! Rien d'autre que le temps du lendemain, du magique dimanche de demain, où elle viendrait ! le temps qui se lit, dit-on, dans les yeux des étoiles. Humblement, poliment, comme on parle à des dames, il demandait : Etoiles, demain fera-t-il beau ?

Que ne pouvait-il projeter dans le ciel et dans la nuit, tout le beau, tout le clair qu'il faisait lui-même, en son âme si bleue, si chaude, pleine de soleil...

Très lentement, le lendemain vint.

Dimanche ! jadis douloureuse journée, pour lui, seul à être seul ! Des bandes nombreuses marchaient vers le vert et l'azur, à pas pressés. A très timides pas, il allait, si enveloppé de bonheur qu'il avait peur d'en écraser sous ses pieds.

La Seine souriait aux pieds de Notre-Dame. Paris le Vieux, bronzant sa pierre noire et feuillue au soleil, souriait au printemps comme à un souvenir. Le ciel strié d'oiseaux, le fleuve strié de bateaux, étaient également bleus.

Là elle devait venir. Là en effet elle vint. Et il la vit un peu avant qu'elle parût.

Il n'alla pas à sa rencontre. Ou bien il n'osait pas, et c'était malgré lui, ou bien il espérait que sa venue vers lui s'en prolongerait un peu.

Elle, sentant sans doute d'un reflet sur son âme toute la beauté de sa venue ensoleillée, venait à pas très lents, coquette, fière et joueuse. Vernis qui donne du profond à une couleur, un glacis de larmes ombrait le sourire de ses yeux ; et l'enjouement de son geste, un crispement de doigts le faisait anxieux.

Quand elle fut tout près, ils se dirent bonjour, et se serrèrent leurs deux mains tremblantes un peu. Puis ils demeurèrent là, le cœur gros de paroles trop grosses pour passer.

Jean ne disait rien. Lui-même ne se serait pas entendu parler, tant la joie criait haut en lui, couvrant toutes les paroles qu'il avait envie de dire, et les disant en lui, avant lui, et pour lui : — Ivresse ! ivresse ! C'est donc vrai ! Je t'ai donc, petite femme, petite à moi, petite qui m'aimes. Je t'aime. Viens ! viens en moi, à la lumière ! Le soleil même est terne et sombre. Entre dans moi ! Oh ! je t'emmènerai vers les solitudes vertes, sur l'herbe aimante, et les feuilles mortes qui se souviennent ! Je te ferai heureuse. Le ciel, la verdure et moi, t'enfouirons dans de la joie. Et tu seras à moi, à moi ! Nul ne peut venir te prendre, car nul ne pourra, chérie, te faire plus de bonheur que moi !

La petite main fourrée dedans la paume de la sienne disait oui.

Silencieux, très grand, le fleuve les emmenait. Ils passaient le long des palais, et des ruines, et des taudis à misère, et des usines, des guinguettes où l'on vend le bruit du plaisir, et de la triste banlieue jonchée de tous les cadavres que laisse le combat de la ville et des champs. Mais la verdure enfin triompha le long de l'eau.

Les choses fuyaient sous eux, autour d'eux, au-dessus d'eux. Plus vite encore, en eux fuyait le temps rapide. Félicité de l'entrée de l'amour. Ils ne bougeaient pas, de peur qu'un mouvement hâte le temps. Ils ne bougeaient pas. Le temps, que ne faisait-il comme eux ?

Tout à l'heure ils parleraient. Pour l'instant et du long temps encore, il suffisait de la robe qui frôle et des doigts qui effleurent, et du regard qui de très loin touche très au fond.

Temps très long qui passa très vite. Premier bonheur, qui s'effeuilla, et mot par mot s'en fut au vent de leur parole.

— Où allons-nous ?

Ils se le dirent, lis l'ignoraient.

— Qui êtes-vous ?

Ils se le dirent, ils l'ignoraient.

Et leurs noms ? Georgette. Jean. Ils se le dirent.

Voilà. Ils savent maintenant leurs noms et qui ils sont. — Et cela fut bien inutile, ne leur a rien appris. Leurs mains en se touchant leur en avaient tant dit...

Que se dire à présent ? Le ciel est pur. Il fera beau.

Oui, il fera beau, très beau en leur cœur exalté, où l'amour brille, et chauffe et brûle, pur, radieux. Brille, flambe ! mais se consume.

Mille petites émotions pétillent et crépitent. Plus tard il y aura de la cendre rouge très longtemps. Mille petits troubles, les plus doux de tous : un geste, un mot, un tremblement, — des étincelles. Fatalement irrécouvrables. Choses dites une seule fois.

Solennel, le jour passa. Et comme à des départs pour de longues absences, où tout devient important, où chaque parole qu'on dit se fait inoubliable, ils écoutèrent attentivement chacune et quelconque des paroles vagues qu'ils se purent dire, gravant en eux avidement, profondément, l'air et la forme et tout le souvenir — provision de joie pour tout l'hiver de leur vie — tout le souvenir de chacune des minutes qui composèrent ce premier jour d'amour, leur départ pour la vie.

Minutes douces, ineffablement douces, qu'avares ils buvaient à très petites gorgées, et eussent voulu garder à jamais dans leur bouche...

Tandis que le destin ricanait derrière eux :

— Beau faire ! Beau faire ! Tu ne revivras pas celle-ci. Celle-ci, celle-là, aucune ! Tu ne les revivras pas !

Ils furent aux parcs majestueux, et aux clairières des bois qui dominent la ville.

En bas, Paris, champ d'or, tout prêt à moissonner. Paris ! des toits, des toits... blé dru, égal et fort. — Ils contemplaient. Enfants venus de là-bas, larves des profondeurs de ce champ de toits cachant l'exact sillon des rues, ils s'étonnaient, soudain papillons aux belles ailes, de planer au-dessus des blés sous lesquels ils rampèrent.

Entre les épis naissent d'humbles fleurs. Leur amour était né dans le petit creux de temps que laisse la journée entre le travail et le repas. Jacinthe qui se contente du bord d'une fenêtre. Georgette portait avec précaution deux assiettes chaudes. La fumée entre les deux assiettes s'échappait ; et ça faisait de la brume au soleil fou de ses cheveux. Plus ténu que la fumée, leur amour, filtrant par la fente des heures, était monté pourtant, était monté très haut, faire du soleil fou à la brume de leur âme. Ils s'adoraient sans s'être choisis ni cherchés, comme on lie connaissance sur la route

déserte et longue où l'on n'est que deux. Aux solitudes du cœur, ils s'étaient rencontrés, et devaient se rencontrer, puisqu'ils étaient au monde et qu'il n'y avait qu'eux, lui, elle, dans le monde.

Sous l'inerte vie des villes, ciel gris, pierres, travail morne, se coule et rampe la nature qui veille toujours, prête à pousser de l'herbe, prête à vomir du feu. Dans l'homme las, cœur vide, esprit bas, vie maussade, couve la révolte, à moins que ce ne soit l'amour. Paris ! en vain la peur, l'orgie, la paix très longue, tout ce qui abêtit, épuise, et le travail, la faim, la misère et l'ennui, y font calme, lisse et neutre la face d'un lac qui n'a plus de couleur que ce qui vient s'y mirer, — tout cela fume et bout dès que le soleil chauffe. L'antique bête rugit. Ou bien se met à aimer... Mais non, car c'est tout un, elle se révolte, elle aime.

Vieilles choses qui sont toujours, et reparaissent. Villes sous la mer, que l'on revoit dès que la marée descend très bas. Un jour elles n'y seront plus, mais l'homme y sera-t-il ?.. O révolutionnaire ! Voici l'heure venue des revendications. Une fois le peuple, un instant se lèvera. Une fois, un instant, il se croira le maître. Oh ! qu'il profite, afin qu'il se fasse un peu de progrès au monde ! Après, on ne sait ! honte, défaite et renouveau de servitude... Hâte-toi d'agir ! Ce que tu feras aura plus de durée que toi. D'autres viendront. Révolte d'une heure, ton nom doit se perpétuer. Révolte d'une heure, ton nom sera béni, tu seras mère ! Oh ! sois féconde pendant que tu vis, ô révolte, révolte contre tout de nos sociétés stériles, révolte vraie, révolte puissante, — Amour ! Accomplis donc tes rêves, révolté ! Aime-la. Elle est à toi... une heure. Aime-la, retiens-la le plus longtemps possible, serre-la bien le plus fort que tu peux dans tes bras !

Ils rirent aux éclats ; ils se ruèrent dans les bois. Ils plongèrent et se perdirent dans la verdure. Une verte gaieté crépita dans leur sang. Ils coururent, ils jouèrent, se cachant, se retrouvant, ils s'étreignirent, et ils allèrent entrelacés, se baisant, se mordant, s'énivrant. Morts, ils revivaient. Ils sortaient jumeaux de l'œuf où le printemps couve des âmes neuves pour les vieux arbres et les jeunes bêtes. Jumeaux, ils s'étonnaient, leur coquille brisée, de la lumière, de l'univers étrange, où, frère et sœur, ils allaient aventurer leurs premiers pas — frère et sœur, très petits, qui se donnaient la main.

Ils se tenaient par la main, et puis ils se donnaient le bras, et se prenaient par la taille, et se prenaient par la bouche. Et puis, l'un près de l'autre, ils marchaient très longtemps, sans oser seulement se toucher du petit doigt.

Heureux ! même, l'avenir abattait sa menace, et semblait oublier de compter ces instants : et qu'est-ce que l'avenir sinon le passé qui revient, se pose devant vous, et menace ? Il n'y avait plus de passé ni devant ni derrière eux. Ils étaient. Voilà tout. Ils ne se souvenaient plus.

vers, et qu'il est une lumière, et qu'il est tenu loin d'elle par de méchantes mains.

Ils s'aimèrent. Il lui baisa les pieds, s'agenouilla devant elle, pleura sa joie. Ils se ruèrent, s'entrelacèrent, se tordirent. Leurs âmes exultantes, mêlées, s'anéantirent. En des étreintes, ils éparpillèrent la tension de leurs nerfs.

Puis, volupté suprême, loin du temps, de l'espace, des données fondamentales de la pensée, au-delà même de leur amour, hors la conscience, — ils s'endormirent...

Simplement... sans savoir, — ils s'endormirent.

Comme une brume se lève et devient du soleil, leur jouissance se diffusa dans du sommeil.

Comme la lune en son plein répand tant de clarté que la nuit pleine de jour, semble prolonger le jour, leur sommeil lumineux fut si mêlé d'extase, qu'ils semblèrent en songe continuer de s'adorer.

Comme on marche doucement et comme on parle bas dans la chambre où la Mort est entrée, le sommeil sembla ne pénétrer que sur la pointe des pieds dans la chambre où l'Amour venait de s'accomplir.

Comme la neige garde l'empreinte des oiseaux, qui, du ciel, sont venus sur elle se poser, leur visage, quand s'éteignit la flamme des yeux, garda une trace de sourire sur les lèvres.

Croyant jouir encore, ils dormirent.

Tels les petits enfants dorment, tout près de l'inexistence qu'ils viennent de quitter. Ils y retournent, avec joie... Oh ! si profondément ! — La mort qu'ils ont quittée, pas encore perdue de vue... — Ils dormirent... Jusqu'à l'aube ils moururent, heureux.

Car, l'aube parut. Ils ne se réveillèrent pourtant pas. Georgette, un seul instant, se demanda : où suis-je ? Mais elle se sentit toute entourée de lui. Elle se dit : je suis en lui, et elle fut rassurée. D'ailleurs, la nuit et le jour, et le réel et le rêve, et la vie et la mort, la veille et le sommeil, et lui-elle, qu'importait ! Tout cela n'était qu'un.

Elle embrassa dans le vide et crut sentir sa lèvre. Il parcourut l'air de ses bras, croyant l'étreindre. Il dut dire de belles choses, mais c'était du silence. Elle dut voir des merveilles, mais n'ouvrit pas les yeux.

La mort est-elle aussi loin de la douleur, qu'ils s'en allèrent ?

Un moment, quand le soleil se glissa, oblique, par les volets, quelques mots s'échappèrent de leurs lèvres balbutiantes, pour danser aussi, d'or, au bal de la poussière.

Elle demanda :

— Pour toujours ?

Et lui, dit :

lui-même! lui qui était beau, lui qu'on aimait! Plus éclatant que tous les rêves de la terre, plus radieux que tous les azurs du ciel, en une forme vivante il tenait et embrassait le monde... Aux lèvres d'une femme buvant la joie de l'Univers...

Elle lava de baisers la suie des mauvais rêves.

Il l'entraîna là-bas, hors la ville, chez lui.

Et dans l'ombre bordée de sinistres choses vagues, champs pelés, lugubres masures, et les fantômes errants des arbres dénudés, — il fut bon d'avoir peur et d'avoir froid un peu, pour se mieux protéger, chauffer, serrer, pelotonner, Jean ayant fait de ses deux bras une aile sûre, où s'abritait le nouveau petit être qu'elle était.

— Oh! que c'est triste, ici! Où donc t'es-tu niché!

Mais déjà loin, la ville. C'était la demeure, la porte. Elle avait une seconde hésité.

— Chérie, avait-il dit...

Il était entré le premier. Il ne fit pas de lumière, l'attendit dans le noir. Et comme elle ne venait pas, il retourna vers elle et ouvrit grand les bras.

Elle s'y jeta, comme on se jette à la mer. On se jette, on plonge, une seconde! volupté de vertige et de froid, — l'on revient, flottant et nageant doucement, bercé, caressé, léché par les vagues...

Il l'emporta, sans presque la toucher...

Il l'envola dans un baiser, ne la posa que là-haut, sur les draps blancs, comme sur l'autel...

Et ayant allumé les cierges, se prosterna.

Depuis des siècles, vers une vague Terre Promise, où le ciel serait pur, où l'on aimerait librement, où l'on ne saurait l'envie, le travail ni la misère, — on allait...

On allait, en se disant : c'est là un rêve.

Oui, les puissants, les faiseurs de lois, les garde-barrières de la bien close société, se chargeaient de réveiller durement de ce rêve-là les malheureux que le long des routes épuisantes, le hasard, la fatigue feraient s'y endormir...

Mais pourquoi — rêve?

Un rêve... N'en est-il pas de bons? Et tout le cauchemar du reste de la vie, quel droit de plus a-t-il à la réalité ?

Cela, la réalité. Mais sur l'homme endormi dans le travail profond, qu'une douce main se pose même sans tout à fait le réveiller, il connaîtra de suite son rêve pour un rêve, et s'il sait que sa léthargie pèse sur lui si lourd qu'il ne la soulèvera pas, il sent que cette torpeur n'est pas toute la vie ; — esclave enfoui dans la caverne et attaché, à qui il n'est permis de voir des vivants que l'ombre, et qui ne peut se remuer, parler, mais peut comprendre! et a compris que le noir miséreux qui l'entoure n'est pas tout l'uni-

vers, et qu'il est une lumière, et qu'il est tenu loin d'elle par de méchantes mains.

Ils s'aimèrent. Il lui baisa les pieds, s'agenouilla devant elle, pleura sa joie. Ils se ruèrent, s'entrelacèrent, se tordirent. Leurs âmes exultantes, mêlées, s'anéantirent. En des étreintes, ils éparpillèrent la tension de leurs nerfs.

Puis, volupté suprême, loin du temps, de l'espace, des données fondamentales de la pensée, au-delà même de leur amour, hors la conscience, — ils s'endormirent...

Simplement... sans savoir, — ils s'endormirent.

Comme une brume se lève et devient du soleil, leur jouissance se diffusa dans du sommeil.

Comme la lune en son plein répand tant de clarté que la nuit pleine de jour, semble prolonger le jour, leur sommeil lumineux fut si mêlé d'extase, qu'ils semblèrent en songe continuer de s'adorer.

Comme on marche doucement et comme on parle bas dans la chambre où la Mort est entrée, le sommeil sembla ne pénétrer que sur la pointe des pieds dans la chambre où l'Amour venait de s'accomplir.

Comme la neige garde l'empreinte des oiseaux, qui, du ciel, sont venus sur elle se poser, leur visage, quand s'éteignit la flamme des yeux, garda une trace de sourire sur les lèvres.

Croyant jouir encore, ils dormirent.

Tels les petits enfants dorment, tout près de l'inexistence qu'ils viennent de quitter. Ils y retournent, avec joie... Oh ! si profondément ! — La mort qu'ils ont quittée, pas encore perdue de vue... — Ils dormirent... Jusqu'à l'aube ils moururent, heureux.

Car, l'aube parut. Ils ne se réveillèrent pourtant pas. Georgette, un seul instant, se demanda : où suis-je ? Mais elle se sentit toute entourée de lui. Elle se dit : je suis en lui, et elle fut rassurée. D'ailleurs, la nuit et le jour, et le réel et le rêve, et la vie et la mort, la veille et le sommeil, et lui-elle, qu'importait ! Tout cela n'était qu'un.

Elle embrassa dans le vide et crut sentir sa lèvre. Il parcourut l'air de ses bras, croyant l'étreindre. Il dut dire de belles choses, mais c'était du silence. Elle dut voir des merveilles, mais n'ouvrit pas les yeux.

La mort est-elle aussi loin de la douleur, qu'ils s'en allèrent ?

Un moment, quand le soleil se glissa, oblique, par les volets, quelques mots s'échappèrent de leurs lèvres balbutiantes, pour danser aussi, d'or, au bal de la poussière.

Elle demanda :

— Pour toujours ?

Et lui, dit :

— Pour toujours.

L'un dans l'autre, ils se rendormirent.

Ils se réveilleront plus tard. Il y a, dehors, des gens qui souffrent. Mais ils n'entendent pas les souffrances des hommes. Même leurs propres souffrances, ils ne les entendraient pas! Demain — demain, aujourd'hui, déjà !... Le soleil monte !

Est-ce que, pour travailler, la société ne les attend pas, dehors ? Oui, dehors, là où il y a des gens qui souffrent. Est-ce vrai ? Peut-être, oui... Mais ils ont oublié.

Ils ne travailleront pas aujourd'hui. Grâce! un peu...

Il y a des gens qui souffrent... Hélas! c'est comme cela... Un peu de pitié au moins pour ceux qui sont heureux !

Il y a des gens qui souffrent. C'est, dehors, un chant mélancolique, une longue plainte faite du gémissement de tous, ô douleur!... Non, te dis-je, ce n'est qu'une romance, vraiment vilaine, interminable; oh! qu'elle cesse! Tu sais? elle ne fait pleurer que pour rire. Ne pleure donc pas! Donne tes larmes, que je les boive. Mes lèvres se salent de tes yeux! Que dis-tu ? Il y a, il y a vraiment des gens qui souffrent? Que ne font-ils comme nous? Que n'aiment-ils pas?

Il y a des gens qui ont froid. Que n'aiment-ils pas?

Il y a des gens qui sont moroses et fatigués. Que n'aiment-ils pas?

Ils ont faim. Ils ont soif. Je te mange et te bois, tu me chauffes et me recouvres... Que n'aiment-ils pas?

Mais ceux-ci ragent et hurlent! Ils crient justice! Des bêtes qui veulent du sang et dont ce cri : justice, serait le rugissement... Insensés! Insensés! Quelle langue parlent-ils, et comment les comprendre? S'affranchir? Mais les chaînes de tes bras sont si douces!

Vivre est si bon ! je t'aime, Georgette...

Que n'aiment-ils pas? Le mal, la haine, la souffrance... Serre-moi bien; il n'y a plus de place entre nous deux.

Rien ne nous atteint plus. Je t'aime, Georgette.

La vie les atteignit.

Grain à grain, ils prièrent le rosaire des journées et des nuits, toutes journées et nuits d'amour, pleines de ferveur. Et ces jours et ces nuits furent les prières immuables que, toujours à genoux et toujours adorant, l'on récite machinalement des doigts, des lèvres, afin que nul geste et nulle pensée, cherchant des mots, et rien du corps, réduit à machinale besogne, ne vienne distraire de l'extase l'âme pleine de Dieu.

Changeant de nid, comme d'existence, très haut, parmi les fumées et les oiseaux, pas bien loin des nuages, au milieu d'un

faubourg, mais dominant, cachés dans le creux d'une vague, la houle de l'océan de toits de la grande ville, les amants installèrent leur ménage et leur joie.

Et là, à la lumière, ils ouvrirent les yeux.

C'était le matin clair après la bonne nuit. Premiers mois de vie commune. Réveil plein de chansons. Gaie, allègre matinée. Il va faire beau tout le jour !

Petits enfants, tout petits, ils bégayèrent une vie neuve. Ils s'avancèrent, hors du nid, en chantant, en babillant, avec des peurs et sans songer. Ils saisissaient bien des traits, ressemblances, indications, qui revivaient du passé, étaient bien des souvenirs. Mais souvenirs d'avant la vie, souvenirs de vie vécue par d'autres, par les ancêtres.— Enfants, ils ne savaient pas qu'ils se rappelaient.

Ils ne se quittèrent plus, englobés l'un dans l'autre, anneaux entresaisis, âmes greffées. Sertis l'un l'autre des lèvres et de leur commune pensée, ils identifièrent leur chair mêlée de leur âme. Patiemment, à force de se penser l'un l'autre, de se posséder, de se frotter, de limer de baisers les parois de leur être, ils s'étaient entrés dedans, ils avaient tué leur moi. Et dans la joie d'être morts tous deux crièrent : enfin ! et rejetant les cadavres distincts de leurs individus, ils s'avancèrent « un ».

Petits enfants, tout petits, ils bégayèrent la vie.

Ils s'extasièrent de tout. L'aurore et le crépuscule étonnèrent leurs yeux. La splendeur du soleil les surprit. La tristesse du soir quand on attend, la tendresse de la lampe qui fait un large cercle que l'on remplit d'amour, les retours d'atelier ou l'on flâne et l'on traîne, les rues désertes, le soir, où les baisers font peur, la gaieté des matins où l'eau froide éclabousse, même le pénible réveil où il faut des baisers pour endormir le sommeil, tout les trouva réjouis et joueurs, étonnés. Et amusés d'essayer leur amour neuf sur ces vieilles choses.

Heureux...

Ils apprenaient, et ils grandissaient chaque jour.

Ils vivaient comme on assiste à d'étranges spectacles, à de passionnantes féeries, ivres d'angoisse et crispés de joie. Ils écoutaient leur vie avec admiration. Ils vivaient en une béatitude fiévreuse qui comptait et mesurait anxieusement les heures, comme pour aiguiser les jouissances du regret de les voir fuir; ils étreignaient chaque séconde de leur vie comme une amante qui part et qu'on ne reverra plus. Chaque instant de leur vie jetait l'ancre en leur âme, eût voulu s'y fixer, s'attacher à jamais, et la mémoire pleurait de n'avoir pas de place pour les abriter tous. Ils vivaient comme on vit dans le souvenir, dans ces vastes bonheurs qu'on croit que l'on a eus. Ils vivaient en s'aimant tendrement.

Aux enfants qu'ils étaient, chacun d'eux se sentant pour l'autre une petite mère, la joie fut d'orner le berceau et la chambrette, langes et duvet, un hochet même, toute la richesse d'amour et le

luxe de gaîté que peuvent les pauvres. Petit à petit, apres les chaises et la table, la vaste riche armoire péniblement acquise et les chromos piquées au mur, et les vases de verre peint où moururent des fleurs, ils piquèrent du bec toutes les économies, pour faire le nid bien tiède, et tiède aussi aux yeux, et réchauffant à l'âme, et même ô rêve! un jour, pas tout de suite, bientôt! — y mettre la pendule et de doubles flambeaux.

Dodo! enfants... Ils se berçaient insoucieusement. Et ils marchaient sur toutes les craintes de l'avenir, comme sur un tapis étendu sous les pas royaux de leur espoir.

Ils trébuchèrent pourtant. L'avenir faisait des plis.

L'argent manqua.

Morte saison. L'ouvrage manqua, l'argent par suite. Et par suite le pain. Mon Dieu! est-ce qu'ayant faim, leur amour pâlirait? — Il y a dehors des gens qui souffrent... Que ne s'aiment-ils pas?

Eux s'aimaient.

Mais ils aimaient aussi tout ce cadre de leur amour, ces infimes choses acquises par eux-mêmes, avec peine, embryon de luxe, graine de richesse? pas même; cadre mal doré, mais où leur tendresse faisait bien, — et que le malhéur, qui guette à la première dette, menaçait de décrocher de ces murs et de leurs cœurs.

Venant à peine de naître, leur union s'est liée déjà, et embourbée, socialisée! déjà dépend des autres, et attend d'eux sa vie...

Ah! la vie! il est temps d'y songer.

— C'est ta faute!

— Ma faute! Toi, au contraire...

Ils éclatèrent de rire. Première dispute? Non pas.

C'était pour voir. Il faut tout connaitre. Ils s'aimaient.

— Je t'aime! je t'aime!

Elle se jeta dans ses bras.

Je t'aime! Ils le crièrent l'un et l'autre, à haute voix. Et la misère, qui les menaçait, ils la défièrent.

Ah! qu'elle vienne, l'affamante, la querelleuse, l'envieuse! qu'elle vienne, cette fille naturelle du luxe, l'éteigneuse de tendresse, la marchande de rages, la misère! Elle les trouverait ligués, de pied ferme, et tenant tête.

Pas d'ouvrage! Libres donc! C'était fête en semaine, comme pour les bourgeois. Ils s'aimèrent.

Pas d'huile! La nuit! Soit. Les baisers qu'on ne voit pas sont doux. Ils s'aimèrent.

Ils se blottirent dans leur amour, ne vendirent rien de chez eux, ne quittèrent pas un objet, pas une gaieté. Ils se privèrent de tout et conservèrent tout. La faim leur fit trouver tendres les croûtes dures qu'ils trempaient dans leur joie. Ils ne s'endettèrent même pas. L'orage passa. Alors ils sortirent de leur cache, se sourirent, et allèrent travailler. L'orage était passé. Eux n'étaient pas mouillés, ah! ils défiaient bien...

Qui? la misère? Les voyant si unis elle avait reculé.

Mais elle allait revenir, en force cette fois, — avec l'hiver, avec le froid, avec...

Qui donc encore?

Quoique bien las, Pilleux veillait. Le feu mourait. Georgette paraissait dormir...

Et c'était pour cette nuit, — demain matin peut-être...

— A quoi songes-tu? dit-elle.

— Tu ne dors donc pas?

— A quoi songeais-tu, dis!

— Je songeais à...

Elle savait bien à quoi. Aussi ne le dit-il pas.

Simplement il vint s'asseoir sur le bord du lit, avec soin, de façon très douce, pour ne pas la remuer. Il lui prit les deux mains, longtemps, et de ses gros yeux mouillés, la regardant, il l'embrassa au front, et dit:

— Comme nous l'aimerons!

Mais tous les deux ensemble, soudain, tournèrent la tête. Du regard et, vainement, ils parcoururent la chambre. — Pourtant on eût bien dit que par les portes closes quelqu'un venait d'entrer...

— Parfois, c'est le silence, la nuit, qui fait de ces peurs.

Mais s'il est vrai que du ciel Dieu détache de petites âmes qu'il envoie animer les enfants qui vont naître, ne fallait-il pas bien que quelqu'un fût entré, cette nuit-là, dans la chambre, malgré les portes closes?

Quelqu'un! Le bonheur peut-être! Le vrai durable bonheur! Le bonheur dans une vie qui prolonge la vôtre! Oui, il était venu, malgré les portes closes, s'asseoir près d'eux, au coin du feu, à ce foyer fondé maintenant, s'asseoir comme chez lui, pour ne plus les quitter!

Les portes étaient mal closes, et il n'y avait plus de feu.

Ah! vite une belle flambée pour la venue du bonheur! Il mérite bien cela!

— J'ai froid, ranime un peu le feu; il se meurt, dit Georgette.

— C'est... qu'il n'y a plus de charbon. Peut-être on pourrait en chercher... Le charbonnier...

— Oh! il est bien trop tard, et tu n'as plus d'argent; d'ailleurs tout est fermé. Viens te coucher, dit-elle.

Il s'obstina à tisonner les cendres froidies. Il tenta de boucher les fentes des portes mal closes. Et il lui demanda :

— Comme cela, as-tu froid?

— Non, dit-elle faiblement.

Mais il ne la crut pas. Il s'approcha de la malade, borda le lit attentivement, lui mit quelque chose sur les pieds, prit ses mains dans les siennes...

— As-tu froid? demanda-t-il.

— Non, dit-elle en riant.

Satisfait, il se coucha, et se serra contre elle. Dans ses bras, de tout son corps, il la tiédit, elle, près d'éclore, il la couva.

— Comme cela, tu n'as plus froid? dit-il.

— Non, dit-elle avec force.

Mais le sommeil ne venait pas. Elle se plaignait parfois, et ils auraient voulu que ce soit déjà le jour. Mais la douleur prolongeait la longue nuit.

Pilleux inquiet, et la sentant qui grelottait, se releva, chercha ses hardes, un paletot, mit tout ce qu'il put sur le lit, tout ce qui pouvait tenir chaud, comme on jette à la flamme tout ce qui peut brûler, lorsque l'on a du feu.

— Tu n'as plus froid? dit-il.

— Non, dit-elle avec défi.

Déjà les gémissements commençaient.

Mais celle qui était entrée, cette nuit de l'enfantement, celle qui, après le dernier charbon et le dernier sou, était venue s'asseoir à ce foyer sans feu, celle-la — qui n'était pas le bonheur — se mit à siffler sous les portes mal closes.

La Misère entra, cette nuit-là.

Mais elle ne resta pas à gémir sous la porte, elle ne resta pas assise auprès du feu éteint, elle voulait avoir chaud, et elle grimpa sur le lit, elle se mit entre eux deux, leur demanda là, une petite place, pour se réchauffer, et leur demanda de bien l'aimer, et de la nourrir, l'élever, qu'elle soit grande! Elle tendit sa petite bouche à leurs baisers...

Ils ne surent pas que c'était elle. Ils lui sourirent.

EUGÈNE MOREL

(La troisième partie au prochain numéro.)

C'est la ruine des maîtrises, mais, du même coup, l'Etat, qui a tant fait pour sa protégée, va user des droits qu'il s'est créés.

La nouvelle institution, qui accapare la production artistique française, ne se développera que sous la tutelle minutieuse, sous les règlements et ordres de l'État. Et voilà pour longtemps, car les institutions du XVIIe siècle étaient solides et lui ont survécu, l'art français enregimenté et maté.

Cela ne suffisait pas. La production de l'art était ainsi, telle une source, captée. Les Académies provinciales, fondées sur le modèle de celle de Paris, souvent avec les mêmes règlements, en tous cas dans le même esprit, furent chargées de faire circuler le mot d'ordre venu de Paris. Elles gardaient des relations suivies avec la grande Académie; elles envoyaient leurs plus beaux nourrissons à la crèche-mère. Par les pensions, dotations et commandes, l'État était certain de l'obéissance des académiciens de la France entière. Il tenait son personnel en main.

Mais encore fallait-il donner à ce corps soumis et assoupli une discipline, une esthétique. Le goût lui-même était chose qu'on ne pouvait laisser à la liberté et au choix de chacun. Les opinions esthétiques de la cour et du maître s'imposèrent. Dociles, la ville et la bourgeoisie suivirent. Or, on sait ce que vaut la compétence artistique de l'État. Qu'il soit de Richelieu ou de Louis XIV, il en va de même et l'histoire des arts plastiques en France le montre suffisamment.

Ce que voulait la nouvelle royauté, c'était de la pompe, du grandiose et de l'emphase. Les cérémonies se multipliaient à la cour. Il fallait un décor architectural, une décoration sculptée et peinte où les cortèges pussent se déployer à l'aise et qui fissent valoir les parades des grands seigneurs oisifs, à qui l'on n'avait laissé qu'une occupation et qu'un but dans la vie : adorer le roi.

Un pays, à ce moment-là, avait une architecture pompeuse, théâtrale et boursouflée, c'était l'Italie. On se tourna vers elle. La royauté, si française pourtant, fut en art étrangère et italienne. Autrefois les Valois avaient travaillé dans le sens de la race; ils avaient eu un vif instinct des traditions nationales et les avaient fortifiées. Au XVIIe siècle, la royauté des Bourbons entreprend l'œuvre inverse. C'est l'influence italienne qu'elle fait triompher.

Il y avait toujours eu contact et relation entre les deux civilisations, l'une et l'autre bénéficiant alternativement des progrès de sa voisine. Au XIIIe siècle, c'est la France qui l'emporte et son influence, encore que mal étudiée jusqu'ici, est sensible sur le développement italien.

Au XVe siècle, il y a développement parallèle, communications et échanges. Mais, à la fin de ce siècle, la marche normale de ces relations allait être brusquement modifiée. L'Etat politique de la

L'autorité royale grandissait et l'unité du pouvoir allait se réaliser, après un effort de tant de siècles (1).

L'Etat tout puissant, la France centralisée, le rêve de la royauté réalisé, c'est le XVIIe siècle. Quelle place réservait-il aux arts plastiques, qui avaient grandi avec la France féodale?

D'intention, l'Etat leur voulut une place grande et belle. Ils devaient contribuer à l'éclat nouveau de la royauté. Mais l'erreur de l'Etat fut de penser qu'il pouvait diriger et régler la production artistique. Il institua à coups de décrets un art d'Etat et tua l'art français. A toutes les époques, la maladresse de l'Etat est pareille. Qu'ils soient allumettes ou œuvres d'art, ses produits sont également médiocres.

Pour la France du XVIIe siècle, ce fut autant par raison politique que par goût que l'art fut unifié et que les centres de production locaux furent peu à peu détruits. Il ne pouvait convenir à l'Etat de voir la liberté régner dans le domaine des arts et les provinces garder ainsi un lustre et une prépondérance que l'on voulait pour la seule capitale. La disparition des cours seigneuriales avait beaucoup affaibli déjà la vie des petites capitales. Cela ne suffisait pas pourtant à anéantir le sentiment provincial, qui trouvait son expression naturelle dans l'art. Il y avait aussi des artistes locaux, des maîtres qui produisaient, pour leur pays, pour leurs compatriotes, pour ceux dont les yeux étaient faits aux mêmes horizons et aux mêmes lignes de paysage, des œuvres pleines de la saveur du terroir et où on aurait cherché en vain la trace des préoccupations nobles qui commençaient à germer dans la tête des courtisans.

Il y avait là contre la royauté absolue une manière de protestation qu'on ne pouvait tolérer. Aussi l'Etat prit des mesures. La fondation des Académies eut comme raison déterminante de donner au pouvoir un moyen d'action sur la production artistique. L'Etat favorisa de toute manière la formation de l'Académie de peinture et de sculpture. Il s'en attacha les fondateurs par des pensions et des commandes et surtout il défendit la nouvelle institution contre les maîtrises dont les droits, privilèges et règles venaient de l'organisation du travail aux siècles précédents.

Rien n'est plus curieux que de voir sur documents les péripéties de la longue lutte entre l'Académie et les maîtrises. L'Etat intervient toujours au profit de la première et bientôt celle-ci se voit attribuer tous les privilèges qui autrefois appartenaient aux maîtres réunis en corporation. C'est le droit exclusif d'avoir des élèves, de travailler d'après le modèle vivant, d'avoir des salles d'étude, etc., etc.

(1) Il est à remarquer qu'au moyen âge déjà le pouvoir central, dans sa lutte contre les pouvoirs locaux, a comme arme principale le droit romain. La Société ancienne, où l'Etat est tout puissant, prête ses codes et ses lois aux exigences successives de la royauté française. L'idée romaine, ici encore, va triompher.

ture et de sculpture, vit que seule Rome antique et moderne pouvait être éducatrice d'art. La fondation de l'Académie de France à Rome (actuelle Villa Médécis) fut la suite nécessaire de toutes les mesures prises par l'État pour assurer la noblesse de l'art officiel et sa perpétuité. Les pensionnaires de l'État prirent dès lors le chemin de Rome. Ils le prennent encore.

La correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome montre à quelles passionnantes besognes ils obligeaient leurs élèves. Il les faisaient mesurer pouce par pouce, ligne par ligne, toutes les colonnes anciennes et les statues prétendues grecques. Voilà l'atmosphère d'art dans laquelle on élevait ces jeunes Français qui pourtant, semble-t-il, avaient derrière eux une tradition nationale dont les enseignements eussent été féconds et dont les exemples auraient eu au moins le mérite d'être écrits dans une langue familière.

Mais ici il est inutile de développer. Nous avons voulu jeter un peu de lumière sur les origines. Les conséquences sont visibles à tous; les Salons annuels montrent la déplorable perpétuité des erreurs passées; l'enseignement de l'École des Beaux-Arts, avec sa double exposition des concours pour le prix de Rome, et des envois de Rome, dit assez haut le vice radical de notre éducation artistique et nous pouvons à chaque jour toucher les lamentables médiocrités du système des Académies. Il y a eu là une déformation systématique et voulue du tempérament français. Elle s'est exercée pendant plus de deux siècles et a presque réussi à étouffer le sentiment de la race. Comme nous le disions au début de ces articles, tout ce qui a été fait de grand dans l'art français depuis l'a été par des hommes en révolte. Il serait peut-être temps de renverser une pédagogie si manifestement en contradiction avec nos besoins et notre tempérament, de renouer la chaîne de nos traditions nationales et de revenir au développement naturel et normal de notre race.

C'est pour ce but qu'on a voulu indiquer ici les véritables origines de l'art français.

JEAN SCHOPFER

Crucifiement

Venez, accourez tous ! on crucifie un homme,
Un beau spectacle se prépare à GOLGOTHA !
Laissez là vos outils, ô artisans,
Et de leurs jeux rappelez vos enfants ;
Quittez, pour aujourd'hui, tous vos travaux ;
Abandonnez marteau, truelle, rabot, métier,
Accourez tous... pour voir un beau spectacle
Accourez tous... hurrah *pour* GOLGOTHA !
Hurrah, hurrah *pour* GOLGOTHA !

— Par Dieu, cela va être beau, cette fois !
Il paraît jeune encore, mais dans son regard
Je lis de l'endurance... Le voilà qui tombe :
Il paraît faible, cependant !... La croix est lourde...
J'apprends qu'elle est du meilleur bois. Et on raconte,
(Mais, NATHAN, *je ne sais pas si c'est vrai !)*
On dit que c'est lui-même qui l'a faite,
Quand, charpentier, il travaillait encore à l'établi...
Car, voisin, avant qu'il méfît je ne sais quoi,
Et je ne sais pas même s'il méfit quelque chose...,
Bref, avant qu'il ne fît ce qu'à crime on lui impute
Il était charpentier comme nous.

— Comment s'appelle l'homme ?

— Je ne sais pas... On dit qu'il est hanootzri...
Ou bien son père était hanootzri *(1)... Il paraît faible*
Pour un si dur métier, mais son travail fut bon...
*Il trébuche encore !... (*JÔCHAZ! *range-toi un peu,*
Et laisse-moi voir aussi..., car tu me pousses
Comme si l'entier spectacle était pour toi !)
Il sue : je te le disais bien, NATHAN, *il n'est pas fort,*
Mais, néanmoins, je le crois endurant...
Pourvu qu'il ne nous trompe pas, comme l'autre fois
Ce voleur, qui, à peine en croix depuis une demi-heure,
Penchait la tête... et c'était fini... Il ne dit mot
Qui nous payât de notre peine!... Etais-tu là ?
(Soulève un peu la petite MIRIAM, JOCHÉBED !*)*
Dis-moi, étais-tu là, ô NATHAN BEN DAOUD,
Lorsque ce voleur malhonnête nous vola ?

(1) Charpentier.

ture et de sculpture, vit que seule Rome antique et moderne pouvait être éducatrice d'art. La fondation de l'Académie de France à Rome (actuelle Villa Médécis) fut la suite nécessaire de toutes les mesures prises par l'État pour assurer la noblesse de l'art officiel et sa perpétuité. Les pensionnaires de l'État prirent dès lors le chemin de Rome. Ils le prennent encore.

La correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome montre à quelles passionnantes besognes ils obligeaient leurs élèves. Il les faisaient mesurer pouce par pouce, ligne par ligne, toutes les colonnes anciennes et les statues prétendues grecques. Voilà l'atmosphère d'art dans laquelle on élevait ces jeunes Français qui pourtant, semble-t-il, avaient derrière eux une tradition nationale dont les enseignements eussent été féconds et dont les exemples auraient eu au moins le mérite d'être écrits dans une langue familière.

Mais ici il est inutile de développer. Nous avons voulu jeter un peu de lumière sur les origines. Les conséquences sont visibles à tous; les Salons annuels montrent la déplorable perpétuité des erreurs passées; l'enseignement de l'École des Beaux-Arts, avec sa double exposition des concours pour le prix de Rome, et des envois de Rome, dit assez haut le vice radical de notre éducation artistique et nous pouvons à chaque jour toucher les lamentables médiocrités du système des Académies. Il y a eu là une déformation systématique et voulue du tempérament français. Elle s'est exercée pendant plus de deux siècles et a presque réussi à étouffer le sentiment de la race. Comme nous le disions au début de ces articles, tout ce qui a été fait de grand dans l'art français depuis l'a été par des hommes en révolte. Il serait peut-être temps de renverser une pédagogie si manifestement en contradiction avec nos besoins et notre tempérament, de renouer la chaîne de nos traditions nationales et de revenir au développement naturel et normal de notre race.

C'est pour ce but qu'on a voulu indiquer ici les véritables origines de l'art français.

JEAN SCHOPFER

Crucifiement

Venez, accourez tous ! on crucifie un homme,
Un beau spectacle se prépare à GOLGOTHA !
Laissez là vos outils, ô artisans,
Et de leurs jeux rappelez vos enfants ;
Quittez, pour aujourd'hui, tous vos travaux ;
Abandonnez marteau, truelle, rabot, métier,
Accourez tous... pour voir un beau spectacle
Accourez tous... hurrah *pour* GOLGOTHA !
Hurrah, hurrah *pour* GOLGOTHA !

— Par Dieu, cela va être beau, cette fois !
Il paraît jeune encore, mais dans son regard
Je lis de l'endurance... Le voilà qui tombe :
Il paraît faible, cependant !... La croix est lourde...
J'apprends qu'elle est du meilleur bois. Et on raconte,
(Mais, NATHAN, *je ne sais pas si c'est vrai !)*
On dit que c'est lui-même qui l'a faite,
Quand, charpentier, il travaillait encore à l'établi...
Car, voisin, avant qu'il méfît je ne sais quoi,
Et je ne sais pas même s'il méfit quelque chose...,
Bref, avant qu'il ne fît ce qu'à crime on lui impute
Il était charpentier comme nous.

— Comment s'appelle l'homme ?

— Je ne sais pas... On dit qu'il est hanootzri...
Ou bien son père était hanootzri *(1)... Il paraît faible*
Pour un si dur métier, mais son travail fut bon...
*Il trébuche encore !... (*JÔCHAZ! *range-toi un peu,*
Et laisse-moi voir aussi..., car tu me pousses
Comme si l'entier spectacle était pour toi !)
Il sue : je te le disais bien, NATHAN, *il n'est pas fort,*
Mais, néanmoins, je le crois endurant...
Pourvu qu'il ne nous trompe pas, comme l'autre fois
Ce voleur, qui, à peine en croix depuis une demi-heure,
Penchait la tête... et c'était fini... Il ne dit mot
Qui nous payât de notre peine!... Etais-tu là ?
(Soulève un peu la petite MIRIAM, JOCHÉBED !*)*
Dis-moi, étais-tu là, ô NATHAN BEN DAOUD,
Lorsque ce voleur malhonnête nous vola ?

(1) Charpentier.

— Ce jour-là j'avais une écharde dans le pied
Et ne pouvais sortir pour me distraire,
Mais j'ai appris...

— Moi, *j'y étais, ami* NATHAN !
J'avais, cette fois, mon kaftan de soie verte,
Et mon turban d'étoffe de Kashmir
Qui est moins chaud... Regarde, il tombe encore,
Mais se relève de nouveau — Que disais-je donc ?

— Ce voleur qui vous trompa...

— J'y suis !... Eh bien, ce jour,
Il faisait chaud comme aujourd'hui... non, pas autant !
Ne trouves-tu pas, NATHAN, *qu'il fait très chaud ?...*
Comme ce soleil me darde sur le crâne !... Ah, je regrette
De n'avoir pas changé mon turban pour mon kashmir
Qui est clair de couleur et plus léger... Mais c'est la hâte :
Je ne me donnai pas le temps... Il tombe encore !...
Je le regrette bien : GOLGOTHA *est si loin !...*
Ces étoffes sombres absorbent la chaleur,
Et c'est à cause de cela que je regrette
Que GOLGOTHA *soit si loin...*
... Que disais-je donc ?

— Ce mauvais voleur...

— J'y suis !... Eh bien, pendant des heures je marchai
En haletant, comme aujourd'hui...
(Maudite chaleur... Ne pousse donc pas, JÔCHAZ !*)*
Et brisé de fatigue avant d'être arrivé
A mi-chemin... Et le voleur,
(Remarque combien honteusement il nous trompa !)
Portait sa croix comme une branche de palmier.
Il ne suait même pas, et pas une seule fois ne trébucha.
Mais une fois cloué sur la croix, c'en fut fini,
Et tout de suite !
Et celui-ci, *— regarde, il tombe encore !* — celui-ci
N'est pas aussi solidement bâti, si vigoureux de corps,
Il semble plutôt frêle, mais son regard
Révèle qu'il a beaucoup souffert et enduré
Et qu'il pourra *souffrir encore* longtemps.
Je suis certain que sur la croix il parlera,
C'est le côté comique de l'affaire
Et les enfants ne viennent que pour cela.

Cet autre est mort sans avoir dit un mot,
Et ma JOCHÉBED, *qui marchait plus lentement,*
Etant enceinte, à cette époque, de MIRIAM...
(Soulève un peu la petite, JOCHÉBED, *qu'elle voie !)*
Eh bien, l'homme était mort avant qu'elle n'arrivât,
Et tout le monde criait au scandale.
(Donne-moi l'enfant, JOCHÉBED !... MIRIAM, *viens,*
Sur mes épaules... houp-là... ça y est... Peux-tu voir?
Mets ta petite main ici... là... sur mon cou,
Et tiens-toi bien !)...
Que disais-je donc ?

— Cet autre voleur...

— Oui ! je me rappelle !... Tout le voisinage
Etait venu pour voir cet homme ;
Nous avions RUBEN *avec nous, et* EPHRAÏM
BAÈNA *et ses enfants,* HIDDAL BEN ELIA,
*Les filles d'*URIAS, *et puis* SCHMUL, *le changeur...*
(Le voilà justement... il jette des ordures
A l'homme qui porte la croix !)
C'est lui qui fut chassé du temple, l'autre jour,
Parce qu'il trafiquait dans la maison
De JÉHOVAH...

— Qui le chassa ?

— On dit un certain ISCHA...
JESHOUAH... *fils de* YOSSOPH, *de grande lignée,*
Qui comme un chien le pourchassa, à coups de fouet,
Et renversa son échoppe de changeur,
De sorte que l'argent et l'or tombaient par terre
Roulant, rebondissant, à droite, à gauche.
Parmi le peuple...

— Qui lui donnait
Autorité si grande ?
— Je ne saurais le dire, NATHAN,
Mais ce n'est certes pas bien de trafiquer
Dans la maison de JÉHOVAH.
Mon EPHRAÏM... *mais,* NATHAN BEN DAOUD,
Je te raconte ceci en confiance et j'espère...
(Voilà que de nouveau SCHMUL *jette des ordures*
A l'homme qui porte la croix...)
...Que disais-je donc ?
*— Tu parlais d'*EPHRAÏM,
Et des changeurs au temple...

— Oui, c'est cela !...
Je te raconte ceci en confiance et j'espère
Que tu ne me trahiras pas... Mon fils,
Qui était là à conclure un marché...
D'un geste serviable s'est baissé..,
— Mais ne me trahis pas, NATHAN BEN DAOUD ! —
Mon fils, la main agile, l'œil perçant...
Bref, son commerce fut prospère et sous mon toit
Il est rentré plus riche de trente deniers...
Cet homme avait raison, NATHAN, *et c'est fort mal*
De profaner ainsi le temple de JÉHOVAH
Par un commerce vil d'argent et d'or.
Cet ISCHA BEN YOSSOPH *avait raison,*
Et c'est à cause de cela que mon fils EPHRAÏM
Le suit toujours partout, en attendant
Qu'il aille de nouveau pour purifier
Le temple du Seigneur avec son fouet.
Mais depuis plusieurs jours il ne l'a pas revu...
(Voilà que SCHMUL *jette encore des ordures*
A l'homme qui porte la croix !)

— Cet autre voleur?

— Ah, oui...
Eh bien, tous nous étions venus pour voir...
Mais la croix n'était pas plutôt dressée
Qu'il expira, et toute notre peine, BEN DAOUD,
Etait perdue... (Que tu es lourde, MIRIAM !*)*
Comme il fait chaud ! — il tombe encore — il paraît fatigué..
Mais cela ne fait rien, NATHAN ! *Tu sais comme moi*
Que le bois dur se brise sous l'effort,
Mais ne plie guère, et que le bois
Qui aisément fléchit, ne casse pas...
— Ainsi cet homme : il est tenace, NATHAN !

— Regarde donc là-bas... cette femme ! Serait-ce sa femme
Cette femme qui pleure et qui le suit, courbée
Comme si elle-même portait la croix sur ses épaules...
Sans cesse elle étend ses deux mains amaigries
Comme pour soutenir l'homme à la croix...
Serait-ce sa femme ?
— Je ne le pense pas... Non, elle est trop âgée,
*Et puis, je ne vois point d'*enfants.
Elle est sa mère, sans doute... regarde, elle chancelle.
J'ai vu beaucoup de crucifiements...
(A cause des petits... ils en raffolent !)
Et, NATHAN BEN DAOUD, *j'ai remarqué,*
Que ceux qui avaient une femme et des enfants,

(Reste tranquille, MIRIAM, *père est fatigué!)*
Qui, en pleurant, se traînaient derrière eux,
N'étaient pas aussi fermes que celui-ci.
Je te l'ai dit déjà : celui-ci est tenace;
Un père *ne le serait pas autant...*
Il est peut-être las d'avoir marché,
Mais sur la croix il se reposera. — Ami NATHAN,
Veux-tu me mettre cette enfant sur l'autre épaule?...
Car elle devient bien lourde à la longue
Bien qu'elle parût légère tout d'abord ... Voilà... Merci !...
(Reste tranquille, mon enfant!) Oui, il est fatigué,
Peut-être qu'avoir perdu du sang l'a affaibli,
(Ne remue pas ainsi, MIRIAM, *tu me fais mal!)*
On dit qu'il a été battu de verges... Peux-tu voir son dos?
Tâche donc de voir un peu, ami NATHAN!

— J'ai JÔCHAZ *devant moi...*
— Peux-tu le voir, JÔCHAZ *?*

— Je vois le bras... et puis le sommet de la croix
S'avancer en zigzag... quand l'homme marche,
Et disparaître quand il tombe...
Il tombe encore... Il se relève, lentement!

— Je vois cela aussi bien
Que tu le vois, JÔCHAZ! *Mais je voudrais savoir*
Si son dos... Comme cette enfant est lourde!
(Ne remue pas ainsi, MIRIAM *: ton père est fatigué!)*
Peux-tu voir son dos, mon enfant? Le dos de l'homme,
Le dos nu de cet homme, là-bas, qui porte la croix,
Et à qui SCHMUL *jette des ordures ?...*
Je vais te soulever... Regarde bien... mais vite,
Car je suis fatigué, MIRIAM!. . *Eh bien?*

— Son dos est rouge!...

— Que t'avais-je dit, BEN DAOUD!... *Que t'avais-je dit!...*
On l'a d'abord battu de verges et cela affaiblit,
Mais sur la croix il se remettra vite... Tu peux m'en croire,
Il ne penchera pas de sitôt la tête...
(Reste donc tranquille, enfant, ou je te mets par terre,
Car je suis fatigué!...) Oui, avec l'autre
C'était tout de suite fini et tous disaient,
NATHAN BEN DAOUD, *que c'était un scandale.*
Mais celui-ci ne mourra pas si vite sur la croix,
Il parlera, avant que de côté
Sa tête ne se penche, et ce sera

Une véritable fête pour les enfants
D'entendre ses paroles... Ils les répètent
Si drôlement et jouent « au crucifié »
De longues semaines après...
(Les temps sont tristes, et c'est une distraction !...)
Pourvu qu'il parle, NATHAN, *car, s'il ne dit rien*
Nous en serions encore pour notre peine
D'être si loin allés — il fait si chaud !
Mais la prochaine fois j'aurai mon kashmir !
Je te répète qu'il est tenace, BEN DAOUD *!*
Il tombe encore... Cela n'est rien ! Attends...
Lorsque la croix sera dressée tu le verras
(Reste tranquille, MIRIAM *!) et tu l'entendras...*
Reprends l'enfant, JOCHÉBED, *je suis fatigué*
Mais soulève-la, qu'elle voie !

Venez, venez, accourez voir un beau spectacle !
Accourez-tous, on crucifie un homme !
Ce qu'il méfit ? Je ne sais pas ce qu'il méfit,
D'aucuns prétendent même qu'il fit le bien.
Mais, peu importe... venez voir !
Quittez, pour un moment, votre Grand-livre,
Votre commerce de sucre et de café
Et votre Bourse et vos pratiques religieuses,
Vos échantillons de tabac, votre boutique
D'épiceries volées, votre Evangile
Et votre Batig-Saldo *(1).*
Désertez tout pour un instant : morale, trafic,
Théologie — moderne ou bien antique — tout le ramassis.
Endossez le plus grave de vos habits,
Cravatez-vous de la plus blanche batiste,
Abandonnez tous vos travaux pour aujourd'hui
Et de leurs jeux rappelez vos enfants.

Venez, accourez tous, on crucifie un homme !
Un beau spectacle vous attend à GOLGOTHA.
Je vous le dis, cet homme-là est tenace,
Il ne penchera pas trop vite la tête
Et sur la croix il ne périra pas muet !
Par Dieu ! pour vos enfants cela vaudra
La peine de l'entendre et de redire

(1) En général : boni, profit qu'un commerçant retire de ses affaires. Ici : terme officiel pour indiquer les sommes que le gouvernement hollandais prélève annuellement et directement, au profit du trésor de la métropole, sur les revenus des colonies.

N. d. T.

Ce qu'il dira... Vous pouvez leur promettre
Un joyeux jeu du crucifié...
(Les temps sont tristes et c'est une distraction !)
Je vous le dis, cet homme est endurant
Et il ne nous trompera pas comme ce voleur
De l'autre jour, qui, tout de suite, penchait la tête
Et c'était fini... Il est tenace, celui-ci,
Bien qu'il paraisse faible et frêle de prime abord...
On voit à son regard qu'il a souffert
Et qu'il saura souffrir longtemps *encore.*
Déjà il parle... écoutez : « ELI SABACTANI ! »
Il appelle ELIAS... *Enfants, parodiez-le,*
Et narguez-le, afin qu'il parle encore,
Et de vos ongles irritez ses plaies,
Ou, mieux encore, imitez SCHMUL, *et jetez-lui*
Des immondices : il supportera moins bien
Que la douleur, peut-être, le dégoût.
En-haut, vos enfants ! Houp... sur vos épaules
Afin qu'ils voient, et qu'ils entendent
Ce que dira le crucifié. Ils y trouveront
Matière pour un jeu comique,
Le joyeux jeu du crucifiement...
Accourez tous ! Hurrah pour GOLGOTHA !
Hurrah, hurrah pour GOLGOTHA !

Venez, venez, on crucifie un homme !
Appelez RUBEN *et* NATHAN BEN DAOUD,
CLAUDE, JACOB, NAPHTALI, ALBERTUS, ELIÉZER ;
Les dames et les messieurs du voisinage,
Parents, neveux, cousines, frères et le reste ;
Conservateurs et libéraux ; la gent de la Bourse
Et du Barreau et de la Chaire ; libre-travailleurs
Et contractants... (1) l'opposition et les ministres,
Les membres de la Chambre de la Haye,
Et tout ce qui, pour faire son devoir
Manqua de temps (2), mais, avec quelque effort,
En trouvera pour aller voir un gai spectacle.
Appelez ISSASCHAR, MOÏSE *et tout le* Willemspark *(3),*
PIERRE, PAUL, EZÉCHIEL... *tout ce qui porte un nom,*

(1) *Libre-travailleurs* et *Contractants* : groupes politiques partisans de systèmes différents de culture dans les Indes.

(2) Allusion au gouverneur-général des Indes-Orientales DUYMAER VAN TWIST, sous le gouvernement de qui Douwes Dekker (Multatuli) fût amené à démissionner comme fonctionnaire colonial.

(3) Quartier de la Haye, habité principalement par des commerçants et des fonctionnaires enrichis aux colonies.

N. d. T.

Ce qui est baptisé ou circoncis ;
Ce qui jubile : Je te remercie, Dieu, de ma vertu !
Ce qui gémit : Seigneur, miséricorde !
Ce qui est damné et ce qui fut « racheté »,
Tout ce qui peut marcher, entendre, et voir (bien qu'il fasse chaud !)
Tous les jésuites — protestants ou catholiques —
De l' « Ordre » ou non... Venez aussi, vous, Francs-Maçons,
Qui, sur le Bien, parlez *de belles paroles,*
Mais de lutter *contre le* Mal *vous abstenez ;*
Vous, qui vous dites : Fils de la Veuve,
Mais pour porter la croix que traîne son fils
N'étendez pas la main !
Appelez tout ce qui prie et trafique dans le temple,
Tout ce qui guette et rôde à l'alentour,
Dans l'impatient espoir de voir surgir
Le nabi ISCHA *avec son fouet,*
Pour en secret le suivre et dérober
(La main agile, l'œil perçant !)
L'argent qui tombe, et rebondit, et roule parmi le peuple,
Et puis nous parle de « systèmes » et de « principes »...
Tout ce qui s'engraissa de nourriture volée
Et à présent se targue, fier, d'un droit d'aînesse
Pour un plat de lentilles extorqué;
Tout ce qui porte un veau d'or sur son blason,
*Tout ce qui ronge la carcasse d'*Insulinde *(1),*
*Tout ce qui tète à la vache d'*Insulinde,
Tout ce qui pend au pis sanguinolent,
Tout ce qui gonfle du sang soutiré :
Accourez tous,.. JOCHÉBED, *et la petite,*
(Soulève-la bien, JOCHÉBED, *pour qu'elle voie !)...*
Appelez JEAN *et* PIERRE, BEN LÉVI... BEN DAOUD...
BEN... tel, BEN... *tel,* BEN... tout le monde !
Puis SCHMUL...
Oui, SCHMUL *surtout, et* JUDAS *fils de* JUDAS !

Venez, venez, accourez tous vers GOLGOTHA !
Par Dieu, un beau spectacle s'y prépare...
Accourez tous, on crucifie un homme,
Venez, venez... hurrah *pour* GOLGOTHA !
Hurrah, hurrah *pour* GOLGOTHA !

MULTATULI

Traduit du néerlandais par ALEXANDRE COHEN.

(1) Dénomination générale des possessions hollandaises aux Indes Orientales. N. d. T.

Les Journées de Septembre

FRAGMENT DES MÉMOIRES DE CHOUDIEU

Tout paraissait assez tranquille le matin du 2 septembre. Deux de mes amis vinrent me proposer une partie de campagne, pour me distraire un peu des travaux presque continuels auxquels nous avions été contraints depuis le 10 août. C'était, si je ne me trompe, un dimanche, jour pendant lequel l'Assemblée suspendait ses travaux ordinaires pour ne s'occuper que d'entendre des pétitions. J'acceptai.

En rentrant le soir à la chute du jour, nous vîmes dans la rue Saint-Martin un grand rassemblement. Je descendis de voiture pour savoir quelle en était la cause.

On me répondit que c'étaient d'anciens gardes du Roi qui avaient été reconnus et qu'on venait d'arrêter. Et je les aperçus étendus morts sur le pavé.

Je m'empressai de quitter ma société pour me rendre de suite à l'Assemblée, où je ne trouvai qu'un petit nombre de députés qui, comme moi, venaient d'y arriver. L'un d'eux, l'abbé Audrein, qui depuis fut nommé évêque du Morbihan à Quimper et qui a été assassiné par les Chouans, me raconta qu'en venant il avait passé devant la prison de l'Abbaye, qu'un nombreux rassemblement se tenait sur la place, qu'il avait été obligé de prendre une autre route, et qu'il paraissait que ce rassemblement se disposait à égorger les prisonniers.

Il m'offrit sa voiture si je voulais m'y transporter parce que, disait-il, je pourrais peut-être avoir quelque influence sur le peuple en ma qualité de membre du comité militaire. Je lui répondis que j'étais prêt à le faire, mais qu'avant de partir je désirais savoir si le comité de Sûreté générale et celui de la Guerre avaient reçu quelques avis et pris des mesures à ce sujet. N'y ayant trouvé personne, je rejoignis Audrein, qui voulut m'accompagner, ce dont je ne me souciais pas beaucoup, parce qu'il était peu connu, et que sa qualité de prêtre ne le recommandait pas beaucoup. — En général les prêtres étaient mal vus de la multitude. — J'eusse préféré un autre compagnon que celui-là ; mais je ne pouvais le refuser sans malhonnêteté. Nous montâmes en voiture.

Arrivés à la place de l'Abbaye, nous trouvâmes les avenues gardées par des hommes armés qui nous refusèrent le passage. J'insistai en demandant à parler à l'un des chefs. Un officier vint, qui nous parut commander un poste de garde nationale, et qui nous demanda nos noms et qualités.

Il ne connaissait point Audrein. « — Quant à toi, me dit-il, tu peux

passer, et je te ferai accompagner par deux citoyens; mais ton camarade, que je ne connais pas, doit rester dans la voiture ; et puis je crois que tu fais une démarche inutile, si ton intention est de paralyser nos opérations. » Introduit avec mes deux gardes nationaux dans ce qu'on appelle le préau de la prison, je demandai à parler au commandant. Il n'y en avait point d'autre que celui qui présidait à ces sanglantes exécutions. Après quelques minutes, je le vis venir. C'était un nommé Dufr..., comédien attaché au spectacle de la Montansier. Il ne me donna pas le temps de placer un mot. « — Que viens-tu faire ici, me dit-il ? Si tu viens pour arrêter la justice du peuple, je dois te dire que tu ferais de vains efforts ; et que tu courrais même des risques, si tu cherchais à t'y opposer. Le seul conseil que j'aie à te donner, c'est de te retirer le plus promptement possible. » Il n'y avait rien à répondre. Entouré d'hommes qui ne me paraissaient pas disposés à entendre raison, seul et sans moyens, comme sans espoir d'être écouté, je me retirai de ce lieu de désolation, le cœur serré par tout ce que j'avais vu. Je rejoignis Audrein et nous rentrâmes tristement au sein de l'Assemblée impuissante elle-même à arrêter les massacres.

Je crois devoir placer ici une notice sur le personnage qui présidait à l'Abbaye.

— Le sieur Dufr... jouait d'après nature les rôles de tyran au théâtre de Mlle Montansier, et je l'ai vu remplir, avec quelque succès, dans la tragédie de Charles IX, le rôle du cardinal de Guise bénissant les poignards dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

Peu de temps après les massacres de septembre, il fut nommé adjudant-général dans la division que commandait à Lille le général La Valette, qu'il ne faut pas confondre avec celui dont la vie fut sauvée par son épouse courageuse, en 1815.

Il fit graver une guillotine sur le cachet de l'état-major. Destitué quelque temps après pour ce seul fait, qui n'était pas du patriotisme, il ne fut réintégré dans ses fonctions qu'en l'an VII, époque à laquelle j'étais chef de la première division du ministère de la guerre. Il s'adressa à moi pour obtenir le remplacement de chevaux qui lui avaient été enlevés lors de sa destitution. Je ne crus pas devoir me refuser à en faire la proposition au ministre Bernadotte, parce que sa demande était juste. Quelques jours après, il se présenta dans mes bureaux nous réclamer la décision du ministre qui lui était favorable. Pendant que je faisais expédier le bon nécessaire pour prendre les chevaux au Dépôt, il déclamait dans mon cabinet contre le système de la Terreur, ainsi que les gens du bon ton le faisaient alors et le font encore aujourd'hui.

« — Il vous sied moins qu'à tout autre, lui dis-je, de parler de Terreur devant moi. Vous croyez donc que j'ai oublié le rôle infâme que vous jouiez à l'Abbaye dans la nuit du 2 septembre. On devrait du moins savoir se taire quand on a présidé à de pareils massacres. Et vous osez parler de la Terreur ! Je vous prie de cesser vos

déclamations, et, si vous paraissez de nouveau dans mes bureaux, veuillez vous abstenir de semblables discours. » M. Fleury qui remplissait les fonctions de sous-chef au bureau des remontes, était présent à cet entretien et s'en souvient encore.

Cet officier (Dufr...) a été employé par les Bourbons, sous la Restauration, comme général de brigade dans la ville de Nantes où il s'est montré l'ennemi le plus prononcé de tous ceux qui professaient des principes libéraux.

De pareils instruments convenaient parfaitement à ceux qui détruisaient toutes les libertés conquises par la Révolution (1).

En rentrant à l'Assemblée je la trouvai occupée du soin de nommer des commissaires qu'elle autorisa à se transporter dans les prisons, pour arrêter, s'il était possible, l'effusion du sang. Mais ils ne furent pas plus heureux que je ne l'avais été à l'Abbaye, et ils ne furent pas écoutés. Ces commissaires étaient MM. Dusaulx, Isnard, Bazire, François de Neufchâteau et Lequinio.

Quelques instants après, on donna lecture d'une lettre de l'abbé Siccard qui instruisait l'Assemblée de la position critique dans laquelle il se trouvait, et qui réclamait sa protection. Un membre rappela que notre collègue Jouneau, qui, depuis quelques jours était détenu à l'Abbaye par suite de la querelle qu'il avait eue avec Grangeneuve, courait les mêmes risques que l'abbé Siccard et qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour les sauver tous les deux. L'Assemblée confia cette mission à Chabot, dont la voix seule fut plus puissante que ne l'avait été celle des commissaires qui l'avaient précédé, car il parvint à se faire écouter. « — Et j'avais à peine fini de parler, dit-il en ramenant les deux prisonniers, que déjà ils étaient rendus à la liberté aux acclamations plusieurs fois répétées de : *Vive l'Assemblée nationale, Vivent les dignes mandataires du peuple !* »

Dans le premier moment de sa délivrance, l'abbé Siccard fit publiquement des remerciements à Chabot, mais il oublia bientôt qu'il lui devait la vie. Il paraît qu'il est des hommes pour lesquels la reconnaissance est un fardeau trop pesant, car on lit, à la page 123 des Mémoires que l'abbé Siccard a fait imprimer plus tard, le passage suivant : « M. Lafond-Ladebat, qui ne pouvait rien par lui-même, s'était transporté chez Chabot, pour lui peindre

(1) Le général Danican, successivement terroriste et royaliste, commandait au 13 vendémiaire les sections insurgées. Dans un pamphlet publié à Londres en 1796 : *Les Brigands démasqués*, il parle du *bataillon sacré des terroristes* qui lui fut opposé par Barras avec l'artillerie de Bonaparte :

« On y remarquait le général *Dufraise*, jadis pitoyable histrion ; il avait été à Lille le complice du marquis La Valette ; ses yeux étincelaient ; il avait le pistolet à la ceinture et se reportait aux temps heureux où il fit graver sur son cachet une guillotine. »

C'est donc Dufraise qu'il faut lire dans le récit de Choudieu.

(*Note de l'Éd.*)

» Aden — dit-il lui-même — est un roc affreux, sans un brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne (ou boit de l'eau de mer distillée). La chaleur y est excessive, surtout en juin et septembre qui sont les deux canicules. La température constante, nuit et jour, d'un bureau très froid et très ventilé est de 35° ». Il gagne peu, là : six à sept francs par jour; se sent comme prisonnier et projette un départ pour Zanzibar, qu'il ne verra pas toutefois, parce que, deux mois après son arrivée à Adèn, on lui ouvre prochaine la perspective d'un voyage au Harrar, en qualité d'agent de la Compagnie directrice du comptoir dont il est maintenant l'humble employé. .

Acheteur de café et de parfums, il pouvait, en attendant, sous un puissant soleil parcourir les fertilités miraculeuses de cette Arabie d'Asie tour à tour et ses déserts dont les sables ondoient: paysages augustes en lesquels un lion, parfois, dut contempler avec timidité, déférente, à travers l'azur des yeux de Rimbaud, une âme dont la forte beauté inspirait déjà du respect cordial aux arabes. Tout autre bel aventurier que notre ambitieux et sublime Arthur eût été heureux sous autant de chaleur agenouillée et solennelle. Les européens eux-mêmes, le saluaient.

C'est en novembre de cette année 1880 qu'il quitta l'extrémité occidentale de l'Asie méridionale pour atteindre, par mer, la côte orientale de l'Afrique, à Zeïlah.

Dans la première quinzaine de décembre, après vingt jours de cheval à travers le désert du Somal, il arriva à Harrar, ville colonisée par les Egyptiens et dépendante de leur gouvernement, et il prit possession de son agence.

Avant son départ d'Aden, il avait écrit à sa famille pour la prier de lui faire envoyer des ouvrages de sciences, dont la liste est suggestive. Voici, d'ailleurs, textuellement, tout le passage de la lettre s'y rapportant :

« J'ai à vous demander un petit service qui ne vous gênera guère... C'est un envoi de livres à me faire, j'écris à la maison de Lyon le vous envoyer la somme de 100 francs. Elle portera cet argent à mon compte. Il n'y a rien de plus simple :

« Au reçu de ceci, vous envoyez la note suivante, que vous recopiez et affranchissez, à l'adresse : *Lacroix, éditeur, rue des Saints-Pères, Paris.*

« Roche, etc... M... Veuillez m'envoyer le plus tôt possible les « ouvrages suivants, inscrits sur votre catalogue : *Traité de métal-« lurgie; Hydraulique urbaine et agricole ; Commandant de « navires à vapeur; Architecture navale ; Poudres et Salpêtres;* « *Minéralogie; Maçonnerie*, par Demanet; *Livre de poche du « charpentier*. Il existe un traité des *Puits artésiens*, par F. Gar-« nier. Je vous serais très réellement obligé de me trouver ce « traité, même s'il n'a pas été édité chez vous, et de me donner

« dans votre réponse une adresse de fabricants d'appareils pour « forage instantané, si cela vous est possible. Votre catalogue porte, « si je me rappelle, une *Instruction sur l'établissement des scieries;* « je vous serais obligé de me l'envoyer. Il serait préférable que « vous m'envoyiez par retour du courrier le coût total de ces « volumes, en m'indiquant le mode de paiement que vous désirez. « Je tiens à trouver le traité des *Puits artésiens*, que l'on m'a « demandé. On me demande aussi le prix d'un ouvrage sur les « *constructions métalliques*, que doit porter votre catalogue, et « d'un ouvrage complet sur toutes les matières textiles, que vous « m'enverrez, ce dernier seulement. J'attends ces renseignements « dans le plus bref délai; ces ouvrages devant être expédiés à une « personne qui doit partir de France dans quatre jours. Si vous « préférez être payé par remboursement, vous pouvez faire cet « envoi de suite. R... Roche, etc. »

« Là-dessus, vous enverrez la somme qu'on vous demandera et vous m'enverrez le paquet... Vous me demanderez également chez M. Arbey, constructeur, cours de Vincennes, à Paris, l'*Album des Scieries forestières et agricoles* que vous avez dû m'envoyer à Chypre et que je n'ai pas reçu.

« Demandez à M. Pilter, quai Jemmapes, son grand *Catalogue illustré des Machines agricoles*, FRANCO. Enfin, à la librairie Roret: *Manuel du Charron*; *Manuel du Tanneur*; *Le parfait Serrurier*, par Berthaut; *Exploitation des Mines*, par J. F. Blanc; *Manuel du Verrier*; *Manuel du Briquetier*; *Manuel du Potier, du Faïencier*, etc.; *Manuel du Fondeur en tous métaux*; *Manuel du Fabricant de bougies*; *Guide de l'armurier*. Vous regarderez le prix de ces ouvrages et vous les demanderez contre remboursement, si cela peut se faire; et au plus tôt; j'ai surtout besoin du *Tanneur*. Demandez le *Catalogue complet de la librairie de l'Ecole centrale*, à Paris. On me demande l'adresse de constructeurs d'appareils plongeurs: vous pouvez demander cette adresse à Pilter en même temps que le catalogue des machines. — Je serais fort gêné si tout cela n'arrive pas pour le 11 décembre; par conséquent, arrangez-vous pour que tout soit à Marseille le 26 novembre. Ajoutez au paquet le *Manuel de Télégraphie*, le *Petit Menuisier* et le *Peintre en Bâtiments*. »

L'initiative d'Arthur Rimbaud venant, au Harrar, suppléer celle de l'agent général F. A. Dubar, la succursale du comptoir d'Aden prospéra rapidement.

Dans ce pays des Gallas, élevé mais fertile, sain et frais, les produits marchands dont on s'occupe, en outre du café et des parfums, sont l'ivoire et l'or venus de très loin. Rimbaud toutefois, malgré l'intérêt de ce commerce, ne s'y bornait pas.

Sa curiosité, son activité se portaient aussi vers des buts de

civilisation, de moralisation. Puis il explora, appliquant généreusement les sciences étudiées. Créer, dans ce pays encore barbare, une société immédiatement au diapason du progrès européen et dont le développement devra donner au monde un exemple harmonieux de mœurs, telle était une de ses dominantes préoccupations. A la suite des ouvrages scientifiques et de technique, il fit venir toutes sortes d'instruments, depuis l'appareil photographique jusqu'au télescope, sans négliger les outils humbles du maçon, du charpentier, du menuisier, etc.; tous objets dont il se servait lui-même avec une singulière adresse. Son aptitude aux langues, sa faculté d'assimilation aux usages et aux coutumes, devaient fortifier son action; et il agit de sorte que, après quelque mois d'allées et venues en pays Galla, il était considéré comme une providence devant laquelle toute haine de l'européen s'abattait. Et c'est ainsi qu'il put visiter sans danger des contrées qu'aucun œil d'Europe n'avait osé, jusqu'alors, aller regarder : telle Bubassa!

Mais, et cela devait être (d'exclusifs trafiquants de colonies pouvaient-ils, plus que les médiocrités littéraires d'antan à Paris, comprendre toute la beauté utile des faits et gestes d'Arthur Rimbaud?), le personnel directeur du comptoir n'approuvait pas, considérant, sans doute, comme perdu le temps que son agent employait à d'autres œuvres que le commerce. Il blâmait, ce comptoir; d'autant plus que les affaires de Rimbaud, ses expéditions, réussissaient, à merveille et toujours, au point de vue des bénéfices.

On le taquine. Il est triste :

« Hélas! — écrivait-il à sa mère, le 25 mai — je ne tiens pas du tout à la vie; et si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue. Mais si je suis forcé de continuer à me fatiguer comme à présent, et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans des climats atroces, je crains d'abréger mon existence. Je suis toujours ici aux mêmes conditions, et dans trois mois je pourrais vous envoyer 5,000 francs d'économies; mais je crois que je les garderai pour commencer quelque petite affaire à mon compte dans ces parages-ci, car je n'ai pas l'intention de passer toute mon existence dans l'esclavage. Enfin puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie; et heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand qu'en celle-ci ! »

Fin 1881, des troubles se produisent en Egypte qui, se répercutant jusqu'au Harrar, rendent le séjour en la région dangereux pour l'agence. Rimbaud est rappelé à Aden. D'abord, il ne se résigne point. Plutôt que de retourner dons cette « boîte », s'il quitte le Harrar, ce sera pour descendre à Zanzibar et entreprendre quelque chose aux Grands-Lacs, dans l'Afrique allemande. Mais les commerçants d'Aden pactisent et font des offres telles qu'il se

résigne à garder une situation sous leurs ordres. Il ne faut pas oublier que son premier but était d'acquérir la fortune indispensable pour l'indépendance de sa vie en France lorsqu'il aurait satisfait toutes ses curiosités, tous ses besoins de sensations rares. M. Alfred Bardey, un de ses patrons d'Aden et l'un des témoins de sa vie d'alors a pris le soin de l'attester dans une communication à la Société de Géographie, qui fut lue à la séance du 22 janvier 1892, et que les *Comptes Rendus* relatent.

Donc, durant deux années encore, on le voit, tantôt d'Aden, tantôt et le plus souvent de Harrar, rayonner en excursions lointaines, soit seul, soit accompagné de M. Brémont, agent de Ménélick II, roi du Choa. Il ne cesse, pour cela, ses études scientifiques et ses expériences; et sa correspondance avec sa famille est semée encore de commissions pour l'achat de livres et d'instruments de toutes sortes. Il projette un ouvrage sur le Harrar, destiné à la Société de Géographie, laquelle vient de publier son rapport sur l'Ogadine.

Puis la Société d'Aden liquide; l'agence du Harrar, que Rimbaud dirigeait, est supprimée. Le voici, de nouveau, errant sans but et triste; obligé de traîner avec soi un pécule de quarante mille francs qu'il faut surveiller perpétuellement.

D'Aden:

« Quelle existence désolante, s'écrie-t-il, je mène sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées! Quel ennui!... Quelle vie bête! Que fais-je ici, moi?... Et qu'irais-je chercher ailleurs?... Avec mes économies, je pourrais me reposer un peu après de longues souffrances; et non seulement je ne puis rester un jour sans travail, mais je ne puis jouir de mon gain. » Il rentrerait bien en France; mais le service militaire le guette, croit-il; il ne veut à aucun prix de l'uniforme du soldat. Et, toujours, dans ses lettres, qui se succèdent lamentables, des réclamations de livres! Il se plaint des métiers idiots qu'il exerce et de la médiocrité intellectuelle des Européens avec lesquels il est obligé de fréquenter :

« Ah! qu'il arrive, le jour où je pourrai sortir de l'esclavage et avoir des rentes assez pour ne faire qu'autant et que ce qu'il me plaira! » (Aden, 29 mai 1884).

« Les années se passent, je mène une existence stupide, je n'amasse pas de rentes, je n'arriverai jamais à ce que je voudrais, dans ces pays », écrit-il encore d'Aden le 15 janvier 1885, et, à sa mère, qui l'engageait à revenir en France : « Les gens qui ont passé quelques années ici ne peuvent plus passer l'hiver en Europe; ils crèveraient tout de suite par quelque fluxion de poitrine. Si je reviens, ce ne sera donc jamais qu'en été, et je serai forcé de redescendre, en hiver au moins, vers la Méditerranée. En tous cas, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde. Au

civilisation, de moralisation. Puis il explora, appliquant généreusement les sciences étudiées. Créer, dans ce pays encore barbare, une société immédiatement au diapason du progrès européen et dont le développement devra donner au monde un exemple harmonieux de mœurs, telle était une de ses dominantes préoccupations. A la suite des ouvrages scientifiques et de technique, il fit venir toutes sortes d'instruments, depuis l'appareil photographique jusqu'au télescope, sans négliger les outils humbles du maçon, du charpentier, du menuisier, etc.; tous objets dont il se servait lui-même avec une singulière adresse. Son aptitude aux langues, sa faculté d'assimilation aux usages et aux coutumes, devaient fortifier son action; et il agit de sorte que, après quelque mois d'allées et venues en pays Galla, il était considéré comme une providence devant laquelle toute haine de l'européen s'abattait. Et c'est ainsi qu'il put visiter sans danger des contrées qu'aucun œil d'Europe n'avait osé, jusqu'alors, aller regarder : telle Bubassa!

Mais, et cela devait être (d'exclusifs trafiquants de colonies pouvaient-ils, plus que les médiocrités littéraires d'antan à Paris, comprendre toute la beauté utile des faits et gestes d'Arthur Rimbaud?), le personnel directeur du comptoir n'approuvait pas, considérant, sans doute, comme perdu le temps que son agent employait à d'autres œuvres que le commerce. Il blâmait, ce comptoir; d'autant plus que les affaires de Rimbaud, ses expéditions, réussissaient, à merveille et toujours, au point de vue des bénéfices.

On le taquine. Il est triste :

« Hélas! — écrivait-il à sa mère, le 25 mai — je ne tiens pas du tout à la vie; et si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue. Mais si je suis forcé de continuer à me fatiguer comme à présent, et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans des climats atroces, je crains d'abréger mon existence. Je suis toujours ici aux mêmes conditions, et dans trois mois je pourrais vous envoyer 5,000 francs d'économies; mais je crois que je les garderai pour commencer quelque petite affaire à mon compte dans ces parages-ci, car je n'ai pas l'intention de passer toute mon existence dans l'esclavage. Enfin puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie; et heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand qu'en celle-ci! »

Fin 1881, des troubles se produisent en Egypte qui, se répercutant jusqu'au Harrar, rendent le séjour en la région dangereux pour l'agence. Rimbaud est rappelé à Aden. D'abord, il ne se résigne point. Plutôt que de retourner dons cette « boîte », s'il quitte le Harrar, ce sera pour descendre à Zanzibar et entreprendre quelque chose aux Grands-Lacs, dans l'Afrique allemande. Mais les commerçants d'Aden pactisent et font des offres telles qu'il se

passe qu'avec de grandes difficultés, les indigènes de toutes ces côtes étant devenus ennemis des européens depuis que l'amiral anglais Hewest a fait signer à l'empereur Jean du Tigré un traité abolissant la traite des esclaves, le seul commerce indigène un peu florissant. Sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite. N'allez pas croire cependant que je sois devenu marchand d'esclaves!..... Les gens de la route sont les Dankalis, pasteurs bédouins et musulmans fanatiques. Ils sont à craindre .. Une fois la rivière Harwache passée, on entre dans les domaines du puissant roi Ménélick. Là, ce sont des agriculteurs chrétiens; le pays est très élevé, jusqu'à 3,000 mètres au-dessus de la mer; le climat est excellent; la vie est absolument pour rien; tous les produits de l'Europe poussent; on est bien vu de la population. »

En dépit des soins apportés, l'expédition subit de fâcheux contretemps. C'est que, dans ces pays, quelles que soient la prudence et la patience qu'on y emploie, la moindre entreprise est sujette à des désastres, à cause de routes impraticables et semées de dangers de toute sorte aussi bien que par la faute du climat fiévreux.

Cependant, au bout de six mois, la caravane est organisée. Mais voici qu'au moment du départ, l'associé de Rimbaud, M. Labatut, tombe gravement malade et est obligé de retourner en France; puis, c'est Paul Soleillet, devant ensuite accompagner Rimbaud, qui meurt subitement à Aden. Et Rimbaud est obligé de partir seul avec ses chameaux, ses mulets porteurs d'armes de guerre.

Après six mois de marche dans des contrées impossibles, parmi des broussailles et des bois de mimosas peuplés de bêtes féroces, suivant parfois les sentiers des éléphants, il n'arrive à Antotto que pour y subir déboires sur déboires. D'abord, Ménélick lui refuse une forte part de ses fusils; puis, il lui faut payer deux fois les dettes de son associé, M. Labatut, qui vient de mourir en France; enfin, ayant à grand peine réussi à sauver ce qu'il avait mis dans l'affaire, il remonte au Caire pour s'y reposer des horribles fatigues qu'il vient de subir sans fruit, et il s'y constate grisonnant et tourmenté par d'affreux rhumatismes, a la sensation que son existence périclite.

« Figurez-vous — écrit-il — comment on doit se porter après des exploits du genre des suivants : traversées de mer en barque et voyages de terre à cheval, sans vivres, sans vêtements, sans eau, etc., etc. Je suis excessivement fatigué, je m'ennuie à mort; je n'ai rien à faire, j'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans une ceinture quarante et des mille francs d'or : ça pèse une vingtaine de kilogs et ça me donne la dysenterie. Pourtant je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons; d'abord je mourrais en hiver, ensuite je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite, enfin je n'ai pas de position. Je dois donc passer le reste de mes jours à errer, dans les fatigues et

contraire. Si j'avais le moyen de voyager, sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est plein de contrées magnifiques que les existences réunies de mille hommes ne suffiraient pas à visiter. Mais, d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère. Je voudrais avoir quelques milliers de francs de rente et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement et en m'occupant d'une façon intelligente à quelques travaux intéressants. Mais... l'on va plutôt où l'on ne veut pas, l'on fait plutôt ce qu'on ne voudrait pas faire et l'on vit et décède tout autrement qu'on ne le voudrait jamais, sans espoir d'aucune espèce de compensation. »

Rentré dans son emploi, par suite de la reprise des affaires du Comptoir, il s'y impatiente, veut partir à Bombay, au Tonkin, au canal de Panama. Finalement, en octobre de la même année 1885, il lâche les commerçants d'Aden :

« Quand vous recevrez ceci, je me trouverai probablement à Tadjourah, sur la côte du Dankali annexée à la colonie d'Obock. J'ai quitté mon emploi à Aden après une violente discussion avec ces... (illisible)... qui prétendaient m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de services à ces gens, et ils s'imaginaient que j'allais, pour leur plaire, rester ici toute ma vie. Il ont tout fait pour me retenir, mais je les ai envoyés au diable avec leurs avantages et leur commerce, et leur affreuse maison et leur sale ville. Sans compter qu'ils m'ont toujours suscité des ennuis et qu'ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose. Enfin qu'ils aillent au diable! Il me vient quelques milliers de fusils d'Europe : je vais former une caravane et porter cette marchandise à Ménélick, roi du Choa. Si cette affaire réussit, vous me verrez rarriver en France vers l'automne de 1886 pour acheter de nouvelles marchandises moi-même. Si je pouvais, après trois ou quatre ans, ajouter une centaine de mille francs à ce que j'ai déjà, je quitterais avec bonheur ces malheureux pays. »

Ce n'est qu'en janvier 1886 que, de concert avec M. Labatut, il put, à Tadjourah, commencer d'organiser sa caravane porteuse d'armes de guerre.

« Ce Tadjourah-ci, écrit-il, est annexé depuis un an à la colonie française d'Obock. C'est un petit village Dankali avec quelques mosquées et quelques palmiers. Il y a un fort construit jadis par les Egyptiens et où dorment à présent six soldats français sous les ordres d'un sergent commandant le poste. On a laissé au pays son petit sultan et son administration indigène. C'est un protectorat. Le commerce du lieu est le trafic des esclaves. D'ici partent les caravanes des européens pour le Choa, très peu de chose; et on ne

passe qu'avec de grandes difficultés, les indigènes de toutes ces côtes étant devenus ennemis des européens depuis que l'amiral anglais Hewest a fait signer à l'empereur Jean du Tigré un traité abolissant la traite des esclaves, le seul commerce indigène un peu florissant. Sous le protectorat français, on ne cherche pas à gêner la traite. N'allez pas croire cependant que je sois devenu marchand d'esclaves!..... Les gens de la route sont les Dankalis, pasteurs bédouins et musulmans fanatiques. Ils sont à craindre .. Une fois la rivière Harwache passée, on entre dans les domaines du puissant roi Ménélick. Là, ce sont des agriculteurs chrétiens; le pays est très élevé, jusqu'à 3,000 mètres au-dessus de la mer; le climat est excellent; la vie est absolument pour rien; tous les produits de l'Europe poussent; on est bien vu de la population. »

En dépit des soins apportés, l'expédition subit de fâcheux contretemps. C'est que, dans ces pays, quelles que soient la prudence et la patience qu'on y emploie, la moindre entreprise est sujette à des désastres, à cause de routes impraticables et semées de dangers de toute sorte aussi bien que par la faute du climat fiévreux.

Cependant, au bout de six mois, la caravane est organisée. Mais voici qu'au moment du départ, l'associé de Rimbaud, M. Labatut, tombe gravement malade et est obligé de retourner en France; puis, c'est Paul Soleillet, devant ensuite accompagner Rimbaud, qui meurt subitement à Aden. Et Rimbaud est obligé de partir seul avec ses chameaux, ses mulets porteurs d'armes de guerre.

Après six mois de marche dans des contrées impossibles, parmi des broussailles et des bois de mimosas peuplés de bêtes féroces, suivant parfois les sentiers des éléphants, il n'arrive à Antotto que pour y subir déboires sur déboires. D'abord, Ménélick lui refuse une forte part de ses fusils; puis, il lui faut payer deux fois les dettes de son associé, M. Labatut, qui vient de mourir en France; enfin, ayant à grand peine réussi à sauver ce qu'il avait mis dans l'affaire, il remonte au Caire pour s'y reposer des horribles fatigues qu'il vient de subir sans fruit, et il s'y constate grisonnant et tourmenté par d'affreux rhumatismes, a la sensation que son existence périclite.

« Figurez-vous — écrit-il — comment on doit se porter après des exploits du genre des suivants : traversées de mer en barque et voyages de terre à cheval, sans vivres, sans vêtements, sans eau, etc., etc. Je suis excessivement fatigué, je m'ennuie à mort; je n'ai rien à faire, j'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans une ceinture quarante et des mille francs d'or : ça pèse une vingtaine de kilogs et ça me donne la dysenterie. Pourtant je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons; d'abord je mourrais en hiver, ensuite je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite, enfin je n'ai pas de position. Je dois donc passer le reste de mes jours à errer, dans les fatigues et

les privations, avec l'unique perspective de mourir à la peine. Je ne resterai pas longtemps ici, je n'ai pas d'emploi; par force je devrai m'en retourner du côté du Soudan, de l'Abyssinie ou de l'Arabié. Peut-être irais-je à Zanzibar, d'où on peut faire de longs voyages en Afrique, et, peut-être, en Chine, au Japon, qui sait où ? »

Après quelques mois d'ennui au Caire, « un endroit civilisé, un lieu qui tient de Paris, de Nice et de l'Orient, et où l'on vit à l'européenne », il redescend la Mer Rouge et revient à Aden.

C'est alors qu'il entre en pourparlers avec le gouvernement français pour obtenir l'autorisation de débarquer sur territoire français, à la côte orientale d'Afrique, l'outillage et le matériel pour la fabrication d'armes de guerre destinées à Ménélick. Monsieur Félix Faure, alors ministre de la marine et des colonies, répond par un refus motivé sur les conventions conclues avec l'Angleterre.

Entre faits, Rimbaud avait écrit à M. Paul Bourde, du Temps, aux fins de l'obtention à ce journal d'une correspondance relative aux opérations en Abyssinie de l'armée italienne, qu'il proposait de suivre. Et cette affaire, non plus, ne réussit.

De guerre lasse, et bien que le commerce soit devenu difficile dans la Mer Rouge, ne perdant pas de vue qu'il doit s'assurer la liberté par la fortune, il s'associe à un négociant d'Aden, M. Tian, et reprend le commerce. Il va au Harrar fonder un comptoir et s'y fixe, en avril 1888.

Ce comptoir, grâce à l'ingéniosité érudite de son fondateur, prospéra sur tous les marchés de l'Abyssinie et du Choa. Rimbaud en tirait d'ailleurs des gains qui, en lui redonnant l'espoir d'un avenir occupé intelligemment, permettaient à sa charité de se répandre actuellement et de s'irradier par toute la contrée trompant, ainsi, par le cœur, l'ennui mortel qui lui mangeait le cerveau. Les indigènes, dont il ne dédaignait pas de partager les sales mets et dont il parlait magistralement la langue, le chérissaient comme un protecteur :

« Les gens d'ici ne sont ni plus bêtes, ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés — écrivait-il ; — ce n'est pas la même chose, voilà tout. Au fond, ils sont même moins méchants et peuvent, dans certains cas, manifester de la reconnaissance et de la fidélité. Il s'agit d'être juste et humain avec eux. » (25 février 1890).

« Ces stupides nègres — nargue-t-il une autre fois bonténent — s'exposent à la phtisie et à la pleurésie en restant nus sous la pluie. Rien ne peut les corriger. Il m'arrive souvent de rentrer chez moi nu dans mon burnous pour en avoir habillé quelques-uns en route. »

Sur les bénéfices courants, nous dit sa sœur, il lui fallait prélever

les frais d'un imposant train de maison, luxe forcé pour tout blanc et élément de succès non négligeable dans un pays où les négociants européens ont de fréquents et directs rapports avec le Négus et les vice-rois.

Le luxe dont il s'agit n'a rien de commun avec celui des nations civilisées; il consiste dans le choix du personnel, réside dans l'organisation des caravanes, chameaux, chameliers et charges, dans la somptuosité des harnachements, etc., dans l'usage aussi de quelque mule ou cheval de selle d'un grand prix... A part ces frais indispensables, Rimbaud donnait, donnait : non seulement tout l'argent de poche, mais en nature et jusqu'à ses repas; il remettait des dettes, avançait pour des insolvables, se chargeait de missions difficiles, rendait toutes sortes de services par son activité, par son intelligence en même temps que par sa bonté. A lui-même, il accordait à peine le nécessaire. Les indigènes d'importance le vénéraient aussi.

On le voit, simple et doux, sur sa mule fière d'un aussi précieux et amical fardeau, parcourant, suivi de caravanes porteuses de trésors et adoré de ses serviteurs, les déserts et cette vieille Ethiopie que hante le souvenir de la reine de Saba. A chaque instant il s'arrête et descend pour porter lui-même sous quelque tente, en quelque case, le bien-être et la paix.

Aux villes, à Adoua, à Gondar, partout, sa personne est la représentation de la justice. Ménélick, devenu empereur d'Abyssinie, prend ses conseils. Le ras Makonnen, gouverneur de Harrar et conseiller politique intime de l'empereur, est un fervent admirateur, un ami dévoué; héroïque lui-même, il ne voit, il ne jure que par notre héros; et c'est devenu proverbial dans toute la région, où les syllabes amhariques de ce nom : Rimbaud! ne tombent jamais sans provoquer aussitôt un respect solennel et religieux. Peut-être nous sera-t-il révélé, un jour, que le récent avantage militaire des abyssins sur l'Italie se doit initialement à notre omniscient poète dont la présence, là-bas, relevait les cœurs, apaisait les compétitions, exaltait les esprits, créait et développait l'industrie.

Son activité, dans tous les cas, y fut incroyable. On le vit bien parfois, enveloppé dans son burnous, sous le soleil chaleureux et devant la mer immense et maudite, se plonger dans une extase d'immobilité; mais c'était, à n'en point douter, pour s'assimiler quelque mystère créateur d'étranges beautés. Il explorait toujours, surtout en vue d'agrandir son savoir déjà, on le sait, inouï; et rien dans ses explorations ne lui étant obstacle, ni la lâcheté des hyènes, ni la férocité des tigres, ni le fanatisme des bédouins, il connut encore au Choa des paysages jamais vus par quiconque.

Autant qu'il pût l'être, il était heureux. Son pécule grossissait; son rêve de liberté avancait dans la réalisation. Et celui qui dans

Une Saison en Enfer avait dit : « *Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque on me jugera d'une race forte, j'aurai de l'or* », Arthur Rimbaud, projetait de parfaire ses prédictions, lorsque (1), en 1890, il sentit sourdre en lui « la tendance arthritique due aux vents secs et aux brusques changements de température, chaleur et pluie, propres au Harrar ». Peu d'Européens habitant ces régions, sont, paraît-il exempts de ce mal, s'ils sont jeunes.

Insoucieux malheureusement de sa santé, trop confiant dans sa force et son sang éprouvés, il négligea ces symptômes morbides et poursuivit sa vie de fatigue excessive, d'exploits, de chocs ; en hâte d'aboutir.

(1) Voici, à titre de curiosité, un reçu de Makonnen, alors dedjasmatch, titre inférieur à ras :

Reçu de Monsieur Rimbaud la somme de huit cent soixante six thalers pour Monsieur Audon au Choa.

Harrar le 20 Juin 1887.

Dedjasmatch Makonnen

Ce reçu est écrit de la main d'Arthur Rimbaud, en langue éthiopienne ou amharique aussi bien qu'en français. Il ne porte, originaire du ras, que le sceau, la signature elle-même étant de la main de Rimbaud.

En février 1891, une tumeur se déclare dans son genou droit, et le condamne à l'inaction. En mars, il ne peut déjà plus marcher. Il liquide tant bien que mal ses affaires du comptoir. Alors, porté par des serviteurs nègres sur une civière, il quitte Harrar, traverse une dernière fois le désert du Somal au milieu des acclamations, des protestations, des agenouillements de ces peuplades en larmes que sa divine bonté avait depuis longtemps et pour toujours séduites, et il débarque à Aden. Là, il entre à l'hôpital européen, où le médecin, un anglais, lui dit qu'il est atteint d'une synovite arrivée à un point très dangereux; et il décide qu'il se fera porter à un vapeur pour un départ en France.

Arthur Rimbaud mourant
Dessin d'Isabelle Rimbaud

De Marseille il écrit, le 23 mai :

« Ma chère maman, ma chère sœur, après des souffrances terribles, ne pouvant me faire soigner à Aden, j'ai pris le bateau des Messageries pour rentrer en France. Je suis arrivé hier après 13 jours de douleurs Me trouvant par trop faible à l'arrivée ici, et saisi par le froid, j'ai dû entrer à l'hôpital de la Conception où je paie dix francs par jour, docteurs compris. Je suis très mal, très mal; je suis réduit à l'état de squelette par cette maladie de ma jambe droite qui, elle, est devenue à présent énorme et ressemble à une grosse citrouille.

« C'est une synovite, une hydarthrose, etc., une maladie de l'articulation et des os. Cela doit durer longtemps, si des complications n'obligent pas à couper la jambe. En tout cas, j'en resterai estropié. Mais je doute que j'attende. La vie m'est devenue impossible. Que je suis donc malheureux! Que je suis donc devenu malheureux! J'ai à toucher ici une traite de francs 36,800 sur le Comptoir national d'Escompte de Paris; mais je n'ai personne pour s'occuper de toucher cet argent. Pour moi, je ne puis faire un seul pas hors du lit. J'ai de l'argent avec moi, que je ne puis même surveiller. Que faire? Quelle triste vie! Ne pouvez-vous m'aider en rien? »

Madame Rimbaud accourt à Marseille; elle assiste à l'amputation décidée. Sur le lit de douleur, le recrutement militaire vient ensuite ajouter ses persécutions à l'affreux martyre d'Arthur ; il le croit du moins. Nuit et jour l'amputé pleure :

« Où sont les courses à travers monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers? Et à présent l'existence de cul-de-jatte! car je commence à comprendre que les béquilles, les jambes de bois et jambes mécaniques sont un tas de blagues et qu'on n'arrive avec tout cela qu'à se traîner misérablement sans

pouvoir jamais rien faire. Et moi qui justement avais décidé de rentrer en France cet été! Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir. Ma vie est passée; je ne suis plus qu'un tronçon immobile. »

Et l'administration militaire insiste croit-il, encore : il veut reprendre le bateau, dans cet état, pour fuir son inquisition. A la fin tout s'arrange; ce n'était qu'une fausse alerte de gendarmerie ; et Rimbaud peut béquiller un peu plus tranquille parmi l'hôpital; puis fin juillet, se faire porter au chemin de fer qui le transportera vers sa famille, à Roche. Là, il reste un mois, torturé par le froid physique et moral du lieu. Il veut retourner en Afrique; et, comme son état général n'est pas sans de plus en plus l'inquiéter, à Marseille revoir les médecins qui l'ont amputé.

Il part. Sa sœur l'accompagne, à qui nous laisserons ici la parole :

« Arrivé à Marseille, impossible d'aller plus loin, il est trop malade. Il lui faut rentrer à la Conception où, pendant trois mois, il ne quitera son lit d'une minute. Une sorte de paralysie envahit le bras droit. Rien ne peut rendre l'effroyable désespoir qui s'empare d'Arthur : il adjure ciel et terre de lui rendre ses membres, il pleure nuit et jour sans cesser, les médecins renoncent à le venir visiter, tant est poignante l'impression laissée par ce malade que rien ne pourra sauver. Le bras gauche se prend à son tour. Des symptômes de mort prochaine apparaissent.

« A ce moment-là une transformation s'opère subitement. Au milieu des plus atroces souffrances physiques une singulière sérénité descend en lui : il se résigne. Alors ce n'est plus un être humain, un malade, un moribond; c'est un saint, un martyr, un élu. Il s'immatérialise; quelque chose de miraculeux et de solennel flotte autour de lui. Il formule des invocations sublimes au Christ, à la Vierge. Il fait des vœux, des promesses, « si Dieu me prête vie ». — L'aumônier se retire d'auprès de lui, étonné et édifié d'une telle foi. — Jusqu'à la mort, il reste surhumainement bon et charitable : il recommande les missionnaires de Harrar, les pauvres, les serviteurs de là-bas ; il distribue son avoir : ceci à un tel, cela à tel autre, « si Dieu veut que je meure ! » Il demande qu'on prie pour lui, et répète à chaque instant : « *Allah kérim! Allah kérim!* » Par moments, il est voyant, prophète; son ouïe acquiert une étrange acuité ; sans perdre un instant connaissance (j'en suis certaine) il a de merveilleuses visions ; il voit des colonnes d'améthyste, des anges marbre et bois, des végétations et des paysages d'une beauté inconnue, et pour dépeindre ces sensations, il emploie des expressions d'un charme pénétrant et bizarre.....

« Quelques semaines après sa mort, je tressaillais de surprise et d'émotion en lisant pour la première fois les *Illuminations*. Je venais de reconnaître entre ces musiques de rêve et les sensations

éprouvées et exprimées par l'auteur à ses derniers jours, une frappante similitude... »

Devant ces paroles de la seule présence pieuse au chevet de ce divin mourant, il sied de se découvrir ; et, s'abstenant de tout commentaire, de rappeler simplement une date, celle de la mort d'Arthur Rimbaud : *10 novembre 1891*.

PATERNE BERRICHON

ARTHUR RIMBAUD ENFANT
Dessin de Paterne Berrichon

Page inédite d'Une Saison en Enfer

Cette saison, la piscine des cinq galeries, était un point d'ennui. Il semblait que ce fût un sinistre lavoir, toujours accablé de la pluie et noir ; et les mendiants s'agitant sur les marches intérieures blémies par ces lueurs d'orages précurseurs des éclairs d'enfer, tu plaisantais sur leurs yeux bleus aveugles, sur les linges blancs ou bleus dont s'entouraient leurs moignons. O buanderie militaire, ô bain populaire ! L'eau était toujours noire, et nul infirme n'y tombait, même en songe.

C'est là que Jésus fit la première action grave ; avec les infâmes infirmes. Il y avait un jour de février, mars ou avril, où le soleil de deux heures après-midi laissait s'étaler une grande faulx, de lumière sur l'eau ensevelie ; et comme, là-bas, loin derrière les infirmes, j'aurais pu voir tout ce que ce rayon seul éveillait de bourgeons et de cristaux et de vers, dans ce réservoir... pareil à un ange blanc couché sur le côté, tous les reflets infiniment pâles remuaient.

L'eau de mort. Tous les péchés, fils légers et tenaces du démon, qui pour les cœurs un peu sensibles rendaient ces hommes plus effrayants que des monstres, voulaient se jeter à cette eau. Les infirmes descendaient, ne raillant plus ; mais avec envie.

Les premiers entrés sortaient guéris, *disait-on*. Non. Les péchés les rejetaient sur les marches, et les forçaient de chercher d'autres postes : car leur démon ne peut rester qu'aux lieux où l'aumône est sûre.

Jésus entra aussitôt après l'heure de midi. Personne ne lavait ni ne descendait de bêtes. La lumière dans la piscine était jaune comme les dernières feuilles des vignes. Le divin maître se tenait contre une colonne : il regardait les fils du Péché ; le démon tirait sa langue en leur langue, et riait.

Un paralytique se leva, qui était couché sur le flanc, franchit la galerie, et ce fut d'un pas singulièrement assuré qu'ils le virent parcourir la galerie et disparaître dans la ville des Damnés.

ARTHUR RIMBAUD

Le beau temps en bouteille

Elle était belle et bonne, et elle aimait aimer sans avoir de passion définie.

Lorsque, après le gris et le refrogné de l'hiver, éclatait la douceur de vivre des premiers beaux jours, elle regrettait que ses bras fussent trop courts pour embrasser l'amie Nature. Sa pensée lui échappait, s'en allait courir les champs, comme un cabri insoumis. Elle fermait les yeux en la crainte de voir à la fois trop de matières d'étonnement.

Les nuances du fleuve doré par le soleil étaient plus jolies que celle de son iris. Ses mains étaient grossières pour arranger les violettes en leurs vases. Mais elle voulait être heureuse et honorer le concert des choses.

Elle courait aux emplettes dans les magasins. Son bon peuple de Paris sortait aussi des brouillards de l'esprit ; il se montrait en son naturel, facile à la joie et aux amourettes. Le roulement des voitures d'industrie et de luxe résonnait gaiement sur les chaussées.

Chez elle, seule, par imagination, elle participait encore davantage aux espérances de ses concitoyens, qui bourgeonnaient, cette année, comme les autres et comme toujours. Son cœur à elle était retiré de la mêlée des intérêts. Néanmoins, elle était comme une amante par l'absolution de ses sentiments ; elle était atterrée de grâce pour l'échéant.

Elle ne manquait pas une occasion de s'attendrir profusément. Elle était le secrétaire de ce qu'il y avait au monde pour être confondu de reconnaissance. Ses atours mignards la débarrassaient des frôlements à résipiscence. Grande, élancée, dans le clair obscur savamment ménagé des pièces de son appartement, elle veloutait le temps de sa vie d'épisodes à déambules discrets. Les faits divers des journaux lui parvenaient comme l'écho d'une existence passée et pitoyable. Les traits de sa physionomie étaient estompés de la touche de l'ineffable.

Elle avait peu d'instants où elle s'arrêtait de marcher de pair avec l'ardeur de sa pensée. Elle était habituée à ne pas faire de différence entre sa volonté et son imagination. Pourtant, il y avait, à cause de la dureté d'une personne ou de malaises physiques, de moments où elle était obligée de s'affaisser sur un siège et d'être hagarde. Les moyens qu'elle usitait, en pareil cas, pour se remettre, ne réussissaient pas toujours. Elle ouvrait l'armoire où elle conservait les reliques de son enfance ; il y avait là des poupées, les premiers souliers de bal, des fleurs fanées, des cahiers de pensums,

des photographies d'amateur; elle cherchait à pleurer sur elle-même en se remémorant surtout ses anciennes et naïves peines. Mais, alors, le défaut de spontanéité nuisait à son impression; lorsqu'elle était rassasiée d'hommages, d'ailleurs dédaignés, elle avait encore la plus grande capacité à se confondre d'humilité. Etrange contradiction!

Dans la consternation, rien ne lui était de secours. C'est pourquoi elle eût voulu mettre le beau temps en bouteille et pouvoir ensoleiller de la sorte et transporter ses occasionnelles désolations. Avoir des provisions contre l'hébétude, comme on a des provisions de combustibles! N'avait-elle pas parfois des états de délectation douloureuse par leur excès? Alors elle tâchait d'emmagasiner le maximum de volupté; jamais elle n'avait fait échec à son bien-être; elle avait quêté de la vertu jusqu'à manger des viandes trop faisandées; elle retenait dans les pires choses le claquement particulier de la langue qu'elle avait eu.

Et elle ne suffisait pas à entretenir, malgré cette hygiène, son oubli des fadaises! Au vrai, elle exigeait trop; elle était des mois où elle passait par-dessus toute contrariété, des mois de noces spirituelles.

La possibilité de se trouver mal l'effrayait plus que l'accident. Elle jalousait sa prospérité morale à l'égal d'un amant, sans lequel il n'y aurait plus que vide et dégoût.

Aussi les jours d'amour de la nature n'étaient pas perdus pour elle. Elle aspirait à pleines narines l'air des acacias. Le paysage ne devait pas nécessairement être d'une beauté originale; à Meudon, à Vincennes, mieux que dans les endroits troublés par les snobs, elle mettait dans ses prunelles des arabesques d'un aimable coloris. Les tons des reflets d'or sur les verdures vacillaient et tant de motifs de retour sur elle-même lubrifiaient ses yeux.

Ce n'était pas peine perdue. Après avoir assisté au crépuscule sanglant et d'émeraude, la tête lasse de l'encens, l'encens divin du soir qui descend et apporte la médiation des tourments, elle avait saisi l'inanité absolue et stupide d'être raisonnable avec calcul. D'un geste en l'air de la main, en retirant sa mantille, elle congédiait la morosité, les ustensiles de la compassion. Elle était dégagée d'être sage en ne comprenant pas le sublime et hors la loi pittoresque de la candeur de l'être. Son âme semait d'amour, de panique du froid et de l'expliquable. Elle marcherait dans une fresque. Elle serait morte aux résultats.

Ayant tant soufflé, la pauvre créature anéantit définitivement en elle l'atteinte de la réflexion; elle se déglua et se dépoissa de son humanité partiale. Et elle vécut davantage. Le sommeil même la confia à l'exaltation inanimée. L'empreinte de sa tête sur l'oreiller était l'image de l'abandon sur l'épaule de l'aimé.

Cette femme porta en son sein le feu de Prométhée. Elle vivifia et passionna l'insensible et l'inconnu. A travers elle, tout parada pour la fête des sens et la surprise de l'esprit. Elle se pencha comme une mère orgueilleuse sur les cheveux des enfants. Les songes des yeux, les soulèvements des poitrines, le sérieux des lèvres lui faisaient des amis, des romans invraisemblables.

Elle avait donc réalisé son rêve de mettre le beau temps en bouteille ; elle avait capsulé son âme contre l'évent. Sacrifice en apparence, mais sacrifice qui libère, dénouement opportun. L'ennui, la torpeur, le malaise, en un mot, tous les défauts de quoi que ce fût, lui souriaient comme impossibles. Elle ne pouvait plus qu'être courbée par le sentiment de son indignité.

EUGÈNE VEECK

La légende du vieil Adam

Une ancienne chronique revient sans cesse aujourd'hui à ma mémoire.

Par une tiède après-midi dans le Jardin du Paradis, à l'ombre pailletée d'un figuier, le jeune Adam est occupé à casser des noix, près d'un ruisselet bleu, dont le murmure s'égrène sous les fougères, entre des pierres moussues.

Adam, en colère, fronce les sourcils. Il est si désespéré de la solitude ambiante, si dégoûté de l'existence, si rassasié de l'exubérance du Jardin ! Il n'a même pas souci des douces amandes; il les crache avec dédain loin de lui, après avoir satisfait le désir de ses molaires agacées, en brisant les coques dures. Lorsqu'il n'a plus de noix, il s'étend sur le dos dans le gazon vierge, les mains croisées sous la nuque.

Il muse.....

Alternativement il lève ses jambes en l'air, puis il cherche en enflant ses joues à imiter tantôt le rugissement du lion, tantôt l'aboiement du chacal, tantôt les cris perçants des perroquets.

Un agile petit écureuil saute de l'arbre à terre et tourne, tourne avec câlinerie autour d'Adam. Mais celui-ci, irrité, le lance d'un coup de pied dans le ruisseau... Puis il se soulève et prend intérêt à regarder la lutte du petit animal contre les flots.

A la fin, l'écureuil est entraîné dans une dernière convulsion. Adam laisse échapper un rire sauvage et jubilant, dont les échos résonnent jusqu'à la cime majestueuse de l'arbre géant faisant soudain cesser le gazouillis du menu monde des oiselets qui s'envolent silencieusement au-dessus de sa tête.

Inquiet, Adam regarde autour de lui... « Heureusement, le Vieux n'a rien vu » ! songe-t-il, en ricanant de sa bouche large qu'un duvet noir accentue. « Car autrement gare à la semonce, comme la fois dernière lorsque je tordis le cou au gros ours brun. »

Ouf ! Et il soupire satisfait.

De nouveau, il s'allonge sur le gazon brodé de fleurs. Il gonfle ses joues brunies et s'efforce de parler comme le Vieux. Il imite aussi les bajoues des singes aux museaux gris bleu.

Cependant le parfum d'une touffe d'héliotrope voisine et l'atmosphère pesante de midi l'ont engourdi. Sans s'en apercevoir il tombe dans un profond sommeil.

Tout en dormant, il rêve...

Il rêve que Dieu le Père s'approche et vient lui faire une entaille dans le côté...

... La douleur le réveille, il sursaute et se lève pour frotter ses paupières et en chasser le sommeil.

Et, en réalité, le Père éternel se trouve devant lui, enveloppé, drapé dans ses longs cheveux et dans sa barbe, le corps revêtu comme d'une robe d'argent éblouissante.

Or, derrière le Seigneur, le tenant craintivement par la robe, est debout une figure, un être qu'Adam n'a jamais vu auparavant, et dont la peau blanche et les joues roses et les longues nattes noires et douces lui font ouvrir de grands yeux, suspendent son haleine.

Il veut s'élancer..., mais le Père éternel le retient doucement en disant :

« Mon cher Adam, je t'avais fait don de mon jardin pour t'y promener, je t'avais donné des fruits pour ta nourriture et tous les animaux des prairies et des bois pour te tenir compagnie et pour faire ton bonheur. Mais ton cœur était altéré et tu allais jusqu'à oublier l'obéissance filiale. C'est pourquoi, regarde, tandis que tu dormais, j'ai ôté une côte de ta poitrine et j'en ai fait la femme que voici devant toi, afin qu'elle soit ta compagne. Adam regarde, c'est Ève. Partage avec elle ta vie et ta couche, car cela est agréable à votre Père. »

Cela dit, il frôle d'une main tendre la joue rougissante d'Ève et caresse doucement Adam sur les cheveux. Puis il les quitte.

Pensif, il s'éloigne, remontant la longue avenue des palmiers qui conduit bien loin, par delà les nues, aux demeures célestes.

...Dans l'ombre bleue des bananiers Adam et Ève sont immobiles l'un en face de l'autre. Lui, tout à fait perdu dans la contemplation, elle, timide et détournant ses regards baissés...

Après un long temps Adam se penche pour la regarder dans les yeux; puis, discret et silencieux, il fait glisser sa main rude sur la peau liliale d'Ève, le long de ses membres épanouis...

Tremblante, elle veut fuir. Mais lui l'enlace dans ses bras hâlés, et l'enlève triomphant et joyeux.

Ève est incapable de résister; et Adam court, la pressant contre sa poitrine, bondissant par dessus les pierres et les buissons, jusqu'à son gîte, dans les bosquets de lys.

Ève voile son visage dans sa soyeuse chevelure.

. . . . . .

La fin du jour. Les arbres allongent leur ombre dans l'allée des palmes ; vers le firmament s'élève une brume empourprée. Le Père Éternel fait sa promenade sérénale dans le jardin.

De toutes parts les oiseaux chantent à sa rencontre ; ils viennent en foule sur son passage. Le lion, le léopard se traînent dans le gazon à la rencontre du Père, pour venir lui lécher les mains...

Le Père éternel est arrivé à l'endroit où le terrain descend vers le lac des cygnes, près des lys touffus aux senteurs d'amande où le rossignol a bâti sa maison. Le promeneur place ses mains devant sa bouche, il appelle d'une voix inusitée :

« Adam !... où es-tu ? »

Une famille de singes, dans un cèdre, grimpe anxieusement au sommet encore ensoleillé de l'arbre. Les cygnes du petit lac plongent leur cou dans la moire de l'eau, et, au milieu d'un champ de riz, un énorme éléphant se retourne subitement et s'enfuit, rapide.

Toutefois Adam ne se montre point. Le Père éternel appelle de nouveau :

— « Adam !... A... A... A...dam ! »

Enfin ! Un bruit se fait entendre dans les lys, dont les fleurs rougissent de pudeur sous les rayons du soleil couchant. — Confus et interdit, Adam paraît. Les joues brûlantes et avec des feuilles rosées de lis parmi ses cheveux, il se jette aux pieds du Maître, saisit, frémissant, sa main et balbutie :

« Père ! Seigneur !... Prends toutes mes côtes et fais-en pour moi des femmes !

Mais alors la face du Créateur s'est assombrie. Il repousse Adam et s'éloigne...

... Et de noires nuées d'orage s'amoncellent sur le jardin du Paradis. Affligé, le Seigneur s'en retourne vers les célestes habitacles.

« Prends ton épée ! » ordonne-t-il au chérubin dont les ailes dorées scintillent. « Tu vois l'homme et sa femelle ! emmène-les hors de mon jardin, et qu'ils se consument dans le désert ! »

HENRIK PONTOPPIDAN

Traduit du danois par LÉON MATTHEY.

L'anarchisme en Chine

Léon de Rosny : *Le Taoïsme.*
De Mailla : *Histoire générale de la Chine.*
D'Escayrac de Saussure : *Mémoires sur la Chine.*
Documents parlementaires anglais sur l'insurrection de 1853.

Si l'on veut étudier le développement de l'anarchisme dans toute la simplicité de sa logique, c'est en Chine, dans l'immense Empire du Milieu, qu'il faut transporter son étude. Là, le problème libertaire s'est posé avec une netteté partout ailleurs inconnue. Depuis vingt-deux siècles, la Chine est devenue l'apanage des disciples de Confucius, c'est-à-dire d'une école essentiellement positiviste qui a su enfermer tout le problème de la destinée humaine dans les données d'un utilitarisme matérialiste : l'Illustre Nation ne connaît, à proprement parler, ni Dieu ni l'homme ; seule, la science, appliquée aux préoccupations purement pratiques de l'administration et de l'économie politique, communique, par l'impulsion routinière de ses innombrables adeptes gradés et chamarrés à l'envi, à tous les membres de ce corps immense, une vie calme, monotone et abrutissante.

Le Chinois est toujours père, fils, fonctionnaire ou administré de quelqu'un ; l'empereur lui-même n'échappe pas aux mailles de l'immense filet qu'une hiérarchie trop rationnelle étend sur toute cette fourmilière ; on se préoccupe toujours des rapports des parties avec le tout, mais jamais ces parties ne sont considérées en elles-mêmes ; l'Individu est absolument inconnu. On conçoit aisément l'immense sentiment de révolte qui doit soulever certaines âmes contre l'effroyable machine administrative et scientifique qui continue sa rotation à travers tant de siècles, broyant les volontés, les intelligences et les cœurs en une pâte uniforme ; mais la machine était si bien construite, d'après des données si rationnelles que vingt-deux siècles n'ont pu l'user et qu'il a fallu, bon gré, mal gré, que tous les éléments divergents entrassent dans l'horrible pâte ! Il n'en est pas moins digne d'intérêt de tracer des convulsions de leur résistance un rapide tableau.

Le père de l'anarchisme chinois est le philosophe Lao-Tse, qui vivait au temps de Pythagore (600 av. J.-C.) et était, par conséquent, contemporain de Confucius. Il n'admettait d'autre principe que le Tao ou l'Etre un et indéterminé, et il tirait de là toute sa morale et toute sa politique puisque : la Nature seule existe, tout ce qui en sort est bon et le bien consiste à vivre dans l'état de nature, sans passions compliquées, sans lois pervertissantes, sans

guerres vaines (1). Mais la simplicité et l'indépendance du Vieux-Philosophe furent sans forces contre les finesses, les séductions, la souplesse de Confucius.

Lao-Tse était mort à peine, que l'Idée libertaire délaissait les raisonnements de la philosophie dont ses adversaires semblaient avoir accaparé le monopole pour se jeter dans les spéculations religieuses et les rêves d'affranchissement mystique. On connaît fort mal la doctrine des Tao-Sse qui, se basant sur une interprétation allégorique du seul ouvrage de Lao-Tse répandaient dans le peuple de vagues espérances de Messie pacifique et bienfaisant; mais on ne saurait méconnaître leur main dans tous les essais d'affranchissement.

Lorsqu'en 247 avant Jésus-Christ, le fameux empereur Tshin-Hoang-Ti, dont les ancêtres, sortis du peuple, avaient fait l'apprentissage du trône dans les populeuses vallées du Ho-nan, centre de la prédication taosséiste, eût élevé son pouvoir sur les ruines de la féodalité des Tchéou, son ami Li-Zu, disciple des Tao-sse, inaugura ses réformes démocratiques en faisant rendre le fameux édit de 213 qui proscrivait la mémoire de Confucius, ses livres et ses adeptes. Le fils de Hoang-Ti, Eulh, tenta même, sous la pression des Tao-sse, toute une révolution : la hiérarchie fut brisée, les riches expropriés et leurs dépouilles jetées au peuple ; mais les féodaux unis aux lettrés commencèrent un soulèvement général qui se termina en 202 par le suicide de l'empereur anarchiste (2) et l'extermination de sa race abhorrée et maudite.

Désormais les taosséistes n'eurent plus d'espoir que dans les sociétés secrètes et les jacqueries populaires.

On les voit reparaître périodiquement, chaque fois que, sous la pression des événements, la machine administrative semble subir

(1) Qu'on détruise les armes ! (Tao-Teh-King, ch. 80) Une victoire, c'est une calamité publique, et là où s'arrêtent les soldats, il naît des épines et des ronces. A quoi servent les rois? les peuples se pacifient d'eux-mêmes sans que personne le leur ordonne (id., ch. 32), et si le chef de l'Etat est trop clairvoyant, le peuple est privé de tout (id., ch. 58), parole vraiment terrible, qui condamne l'autorité dans son essence, et lui interdit même de faire le bien. Tout au plus, peut-on supposer à la tête de la société une sorte de pape qui se renferme dans le « non-agir » (id., 46) et soit un modèle public de la simplicité de vie (id., ch. 57) ; mais qu'il se garde de légiférer ; plus les ordonnances sont minutieuses, plus on met de ruse à s'y soustraire, et plus s'accroît le nombre des malfaiteurs (id., ch. 47). Enfin, pour rétablir la paix, la vertu et le bonheur, supprimons la propriété, car « lorsqu'il y a des palais somptueux, les champs sont incultes et les greniers vides ; lorsque les princes, armés du glaive, se revêtent de riches étoffes et se gorgent de mets savoureux, ils sont des voleurs » (id., 53) et Meh-Tih, disciple de Lao-Tse, écrivait : « Si chaque homme regardait la maison des autres comme sa propre maison, qui donc songerait à voler. » (Meh-Tse, édit. de 1757, iv. II, p. 7).

(2) Par suite d'une mystérieuse loi de concordance, les bouleversements sociaux de l'Orient coïncident généralement avec ceux de l'Occident. Nous en voyons ici un premier exemple : Le règne de Hoang-Ti et de son fils correspond à peu près à la vie d'Hannibal et à la conjuration des Bacchanales romaines.

quelque à coup. 200 ans après la mort tragique d'Eulh, la grande insurrection des « Sourcils Rouges » ébranle la noble dynastie des Han (1) ; semblable à Goetz de Berlichingen, général de la révolte des paysans allemands du XVIe siècle, un empereur détrôné, Lieou-Hiuen, de la race des Han, se mit à la tête de la jacquerie, mais ses contestations avec les chefs plébéiens, son assassinat désorganisèrent la rébellion qui fut bientôt écrasée. Un siècle plus tard, nouveau soulèvement, cette fois avec un caractère nettement mystique : le Tao-sse Tchang-Kio annonça, pour 184 (après Jésus-Christ), l'avènement d'un nouveau Bouddha, dont il était le représentant, et, avec lui, le bonheur et la paix universels. Partout les prolétaires coururent aux armes et se coiffèrent, en signe de ralliement, du Bonnet Jaune ; la folle témérité de Tchang-Kio le fit tomber presque aussitôt sous les coups des impériaux, mais ses frères continuèrent la lutte, mirent tout l'Empire en combustion et ne furent écrasés que par Thsao-Thsao, le plus grand homme de guerre de ce temps. En 1046 (2), le tao-sse Ouang-Tée, qui avait d'abord été esclave, le Jean de Ley de l'Orient, se proclama le pacificateur de l'univers, arma les campagnes du Ho-nan et s'empara par surprise de la grande ville de Pei-tchéou, d'où il envoya par tout l'Empire des apôtres et des manifestes libertaires. Assiégé dans sa capitale, livré par trahison comme son émule d'Occident, le Prophète fut traîné vivant auprès de l'empereur Jin-Tsong, de la dynastie lettrée des Soung, qui le fit mettre en pièces. Cet horrible exemple sembla décourager pour un temps les revendications populaires : lorsque Lieou-Fou-Tong souleva, en 1355, l'insurrection des Bonnets Rouges du Ho-nan contre la tyrannie des empereurs mongols, il n'osa pas trop se découvrir et, pour rallier même les bourgeois, il jeta le manteau impérial sur les épaules du Tao-sse Han-Lien-Eulh qu'il prétendit descendant des Soung ; mais cette supercherie ne les sauva ni l'un ni l'autre de la mort des traîtres et des rebelles (3).

La première moitié du XVIIe siècle devait voir, à la faveur de la décadence de la dynastie aristocratique des Ming, le plus formidable soulèvement anarchiste de l'histoire. Le mouvement commença, comme toujours, dans le Ho-nan. Li-Tsé-Tching, chef de l'insurrection, joignait à une constance à toute épreuve les qualités essentielles d'un grand homme de guerre, l'audace tempérée par la prudence. Après avoir soutenu, plusieurs années durant, la guerre de guérillas, sans se laisser jamais abattre par les revers les plus sanglants, le chef populaire se trouva, en 1640, à la tête d'une véritable armée, et put venir mettre le siège devant Khaï-foung, capitale du Ho-nan, et l'une des plus grandes villes de l'Empire. Jamais peut-être on ne vit siège plus sanglant, tant de fureur dans l'attaque,

(1) A l'Occident, grands mouvements causés par le christianisme.

(2) Nouvelle application de la loi de concordance : en Occident, les soulèvements des communiers en Italie et en France, la victoire des démocrates catholiques à Legnano est de 1076.

(3) En Europe, la Jacquerie.

d'acharnement dans la défense, un résumé aussi complet de toutes les grandioses horreurs de la lutte sociale.

Les fonctionnaires et les riches de Khaï-foung, prévenus par l'exemple des exécutions sanglantes qui avaient marqué les premières victoires des rebelles, n'attendaient rien que de leur désespoir. Le prince de Tchéou, qui se trouvait dans la ville, ouvrit tout grands ses trésors, promettant la fortune à quiconque tuerait un des chefs insurgés; l'empressement des soldats fut si grand que Li-Tsé-Tching lui-même reçut au visage une blessure cruelle qui l'obligea de suspendre pour un temps les opérations. Quatre armées de secours avaient déjà succombé, l'héroïque général Fou-Tsong avait péri dans les tortures, et la famine était si grande dans la ville que la livre de vieux cuir s'y vendait dix écus, et que l'on jetait dans les rues les corps morts pour la nourriture des survivants; mais personne ne parlait encore de se rendre. Enfin, une cinquième armée parut sous la conduite du général Lieou-Tée; désespérant de forcer les formidables retranchements des rebelles, Lieou-Tée conçut l'horrible projet de leur arracher du moins leur conquête: par son ordre, les digues du Ho-nan sont rompues, l'immense cité devient un lac immense sous les flots duquel deux cent mille victimes dorment leur dernier sommeil. Les révoltés sauvés du stratagème effroyable de Lieou-Tée, par la position de leur camp, continuèrent la guerre avec un redoublement d'exaltation: presque toutes les villes leur ouvraient leurs portes sans coup férir, et celles qui osaient résister n'avaient aucune pitié à attendre; le pillage de Sïngan dura trois jours; à Yu-lin on massacra jusqu'aux femmes et aux enfants; Taï-yuen, emporté après huit jours d'assauts consécutifs, fut entièrement réduit en cendres; à Ning-ou-Koan, il y eut un assaut qui dura trois jours et trois nuits sans discontinuer, et les fossés de la place furent, jusqu'au niveau des remparts, remplis de corps morts.

Maintenant, c'était un million de paysans insurgés qui, ivres de sang et de haine, marchaient sur Pékin, la capitale de l'empereur Hoaï-Tsong: à leur approche, tout s'enfuit, ou jeta bas les armes; l'empereur, entièrement abandonné, se donna la mort avec sa famille, livrant, par une lettre touchante, son corps à toute la vengeance des rebelles, tout en les suppliant d'épargner ceux qui, au fond de leur cœur, lui étaient demeurés fidèles. Là fut d'ailleurs le terme des triomphes de Li-Tsé-Tching: le pillage de Pékin, les voluptés faciles de cette riche capitale énervèrent les paysans révoltés, dans le temps même où l'élite de la nation appelait contre eux, par terreur, les Tartares. Accablés de butin, les rebelles ne purent tenir contre la cavalerie tartare; tout se dispersa en peu de temps et Li-Tsé-Tching lui-même, traqué dans sa fuite, fut forcé comme un loup et abattu de la main d'un inconnu. Son rival dans le commandement de l'insurrection, Tchang-Lien, devenu le dernier chef des rebelles par sa mort, comprit que les Tartares, partout vainqueurs,

allaient bientôt lui infliger le même sort qu'à Li-Tsé-Tching; s'armant d'une sorte de fureur désespérée, qu'il communiqua à tout ce qui restait de révoltés, il se mit en devoir de dévaster toute la province de Setchuen pour arrêter l'ennemi : non content d'abattre les villes, il fait égorger tout ce qui n'était pas du parti de la résistance à outrance, six cent mille personnes, dit-on. L'ennemi approchant, son délire s'exalte encore : il persuade à ses compagnons d'égorger toutes les femmes qui ne peuvent prendre les armes et donne lui-même l'exemple en immolant ses concubines; après quoi, il se jette sur les Tartares le sabre à la main, et trouve presque aussitôt la mort (1648) (1).

Un parti ne saurait deux fois recommencer un effort pareil à celui des Li-Tsé-Tching et des Tchang-Lien. Après leur défaite, il fallait que les tao-sséites périssent ou qu'ils s'accommodassent au joug des vainqueurs. Ce fut ce dernier parti qu'ils embrassèrent, et la tyrannie des empereurs tartares n'eut pas désormais d'instruments plus serviles pour l'abrutissement du peuple que les héritiers de Tchang-Kio et de Ouang-Tée, disciples prétendus de Lao-Tse ou du Bouddha.

Mais, comme les idées libertaires sont éternelles, un nouveau souffle devait leur venir d'Occident avec l'introduction du christianisme. Lorsque des jésuites pensèrent, à la fin du XVIIe siècle, convertir toute l'Illustre Nation et l'empereur Khang-Ji lui-même à la religion de Jésus, leur christianisme, habillé à la chinoise, semblait destiné tout au plus à prendre rang dans la hiérarchie impériale à côté des deux autres cultes officiels, dont la tyrannie tartare se sert pour maintenir en sujétion l'âme du peuple. La fameuse querelle des « cérémonies » entre jésuites et dominicains, tant raillée par Voltaire, eut pour effet d'arracher le christianisme chinois à son joug, de le rendre à ses destinées véritables de révolte et d'affranchissement. En quelques années, les missionnaires deviennnent un péril social; on les traite comme des anarchistes incorrigibles et le fameux édit du 23 septembre 1723 interdit l'exercice du culte catholique. Des exemples terribles donnés par l'empereur Young-Tching dans sa propre famille, la captivité et le supplice du prince Yésaké, la mort du prince Sou-Nan et le traitement ignominieux infligé à ses restes, chassèrent bien vite la propagande chrétienne des sphères élevées de l'empire pour la reléguer dans le peuple des campagnes, dans les bas-fonds des villes où elle ne devait plus arrêter sa marche toujours obscure, mais implacable, sapant les bases de l'organisation sociale, excitant une fermentation inconnue depuis la défaite de Li-Tsé-Tching et de Tchong-Lien.

Presque aussitôt, on voit se former des sociétés secrètes, dont il est trop difficile d'apprécier le but et les moyens à travers les documents de la police impériale, mais dont, au début du moins, la

(1) L'Occident est à cette époque livré aux horreurs de la guerre de Trente Ans.

direction était constamment imputée aux catholiques : conspiration du Nénuphar, en 1802, de la Raison céleste, en 1813, de la Triade en 1832. Tous ces mouvements n'étaient que le prélude de la formidable insurrection anarchiste qui, vers 1850, vint rappeler les jacqueries du XVIe siècle et dont l'histoire est toujours demeurée enveloppée d'un énigmatique mystère. Taï-ping-Wang, simple maître d'école dans les provinces démocratiques de l'empire du Milieu et élève assidu, sinon disciple des catholiques, se déclara un jour inspiré par Jésus-Christ lui-même dont, en son langage mystique, il se prétendait le frère, prêchant la communauté des biens, l'affranchissement des humbles et surtout des femmes, et l'expulsion des tyrans tartares (1).

Soutenu au début par les catholiques, appuyé sur les maîtres d'école populaires, suivi bientôt après d'une armée de paysans et de prophétesses, il commença de renverser les idoles, détruisant les temples de la religion officielle, et passant les fonctionnaires et lettrés tartares au fil de l'épée. Tout le monde connaît les péripéties de cette guerre sociale qui dura dix ans : les insurgés, maîtres de Nankin, faillirent s'emparer de Pékin et ne furent arrêtés que par les secours que les états européens fournirent à l'empereur tartare. Le prophète, assiégé dans Nankin, disparut au milieu des horreurs de la prise d'assaut et une terrible répression extermina par tout l'empire les « Rebelles aux longs cheveux ». A plusieurs reprises, les missionnaires chrétiens avaient cherché à sauver de l'intervention européenne ces insurgés qui parlaient de la Bible et appliquaient à leur manière les maximes libertaires de l'Evangile ; mais l'Europe s'est bien gardée de les écouter : peut-être ses maîtres ont-ils pressenti, comme dans une vision prophétique, ce que vaudraient les châteaux de cartes de leur politique, les toiles d'araignée de leur sociologie, si les millions d'hommes de l'Illustre Nation venaient un jour, ivres d'anarchisme et de christianisme, apporter à notre vieux monde décrépit ce qu'il serait fort surpris d'apercevoir vivante, en plein soleil : la liberté.

ALBERT DELACOUR

(1) A l'Occident, commencements de l'anarchisme. Le Bahisme dans l'Asie centrale.

L'imprimeur-Gérant : L. DENNERY.

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
Paris, rue Laffitte, 1

Collection gr. in-18 jésus, à 3 fr. 50

EN PRÉPARATION :

PAUL ADAM : *Lettres de Malaisie*, roman.

PETER NANSEN : *Marie*, roman traduit du danois, par GAUDARD DE VINCI, illustré par PIERRE BONNARD.

STENDHAL : *Napoléon*, pages inédites, recueillies, annotées et introduites par JEAN DE MITTY.

JANE AUSTEN : *Catherine Morland*, roman traduit de l'anglais par F. F.

ALBERT DELACOUR : *Les Lettres de noblesse de l'Anarchie.*

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

EXCURSIONS

Organisées avec le concours de l'Agence des " Voyages économiques "

1re Excursion en Suisse et en Savoie

Départ de Paris le 1er Septembre. — Retour le 10 Septembre.

Itinéraire : Paris, Genève, Taninges, Samoëns, Sixt, Genève, Cluses, Chamonix, Montanvert (la Mer de Glace), les Fontaines d'Ugines, Albertville, Grenoble, la Grande-Chartreuse, Aix-les-Bains, le Lac du Bourget, Paris.

Prix : 1re classe, **325** fr. — 2e classe, **285** fr.

2e Excursion en Dauphiné et en Savoie

Départ de Paris le 7 Septembre. — Retour le 17 Septembre.

Itinéraire : Paris, Lyon, Grenoble, la Grande-Chartreuse, le Bourg-d'Oisans, la Grave, le Col du Lautaret, Briançon, le Col du Mont-Genèvre, Oulx, le Mont-Cenis, Modane, Chambéry, Aix-les-Bains, Paris.

Prix : 1re classe, **320** fr. — 2e classe, **290** fr.

3e Excursion en Suisse et en Savoie

Départ de Paris le 18 Septembre. — Retour le 28 Septembre.

Itinéraire : Paris, Genève, Taninges, Samoëns, Sixt, Saint-Jean-d'Aulph, le Lac de Montriond, Morzine, Thonon-les-Bains, Lausanne, Montreux, le Château de Chillon, Vernayaz, Martigny, Chamonix, Montanvert, Cluses, Genève, Paris.

Prix : 1re classe, **335** fr. — 2e classe, **300** fr.

Les prix indiqués ci-dessus comprennent : les billets de chemins de fer, le logement, la nourriture, les transports en bateaux et en voitures, etc..., sous la responsabilité de l'Agence des " Voyages économiques ".

Les souscriptions sont reçues aux bureaux de l'Agence des " Voyages économiques ", 40, rue Auber, et 47, rue du Faubourg Montmartre, à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Billets d'aller et retour à prix réduits

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest délivre, toute l'année, de Paris à toutes les gares de son réseau (grandes lignes), et *vice-versa*, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 0/0 en 1re cl. et de 20 0/0 en 2e et 3e cl. sur les prix doublés des billets simples à place entière.

La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

de 1 à 30	kilomètres	1 jour.
de 31 à 125	—	2 jours.
de 126 à 250	—	3 —
de 251 à 400	—	4 —
de 401 à 500	—	5 —
de 501 à 600	—	6 —
au-dessus de 600	—	7 —

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête. — La durée des billets est augmentée en conséquence.

MERCVRE DE FRANCE

RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

15, Rue de l'Echaudé, PARIS

Le Numéro : 3 fr. (France) ; 3 fr. 25 (Union)

FRANCE	Un an.....	30 fr.	UNION	Un an..... 34 fr.
	Six mois....	11 fr.		Six mois.... 13 fr.
	Trois mois..	6 fr.		Trois mois.. 7 fr.

Du Char antique à l'Automobile

par F. MARCEVAUX

avec de nombreuses illustrations

Firmin-Didot, éditeur.

Lettres inédites de Napoléon 1er

publiées par LÉON LECESTRE

1er vol. : an VIII — 1809

2e vol. : 1810 - 1815.

Librairie Plon.

DEUXIÈME ANNÉE N° 1788 — 5 Centimes — Paris et Départements — 5 Centimes — Mercredi 1er Septembre 1897

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

100, rue Richelieu, Paris

DIRECTEUR : Fernand XAU

ABONNEMENTS

	Paris	Départ.	Étranger
Un mois ...	2 »	2 50	3 50
Trois mois..	5 50	6 »	10 »
Six mois....	10 50	12 »	18 »
Un an	20 »	24 »	35 »

ABONNEMENT SPÉCIAL

N° du mercredi avec son supplément

Paris et Départements.....	6 »
Étranger, Union postale....	8 »

TARIF DES

ANNONCES-RÉCLAMES

	La Ligne.		La Ligne
Échos 1re page	25 »	Réclames....	7 50
Annonces....	2 »	Faits divers.	10 »

LE JOURNAL avec son Supplément justifie son titre tout à fait impersonnel. Il est à la fois le plus littéraire et le mieux renseigné des organes de la presse parisienne. On a fait le journal littéraire et le journal d'informations. LE JOURNAL est l'un et l'autre, avec une partie politique absolument indépendante.

Octave Mirbeau, Paul Adam, Gustave Geffroy, Tristan Bernard, Gustave Kahn, Emile Zola, Catulle Mendès, François Coppée, Séverine, Alphonse Allais, Paul Bourget, Emile Bergerat, André Theuriet, Ernest La Jeunesse, Armand Silvestre, Jean Richepin, René Maizeroy, Hugues Le Roux, Henri Lavedan, Paul Hervieu, Marcel Prevost, Joseph Caraguel, Mentor, Georges d'Esparbès, Jean Lorrain, Clovis Hugues, Jean de Bonnefon, Pierre Wolff, Lucien Descaves, A. Saissy, Paul Bonnetain, Courteline, Rodolphe Darzens, Georges Auriol, Jacques Redelsperger, Félix Régnier, Adolphe Mayer, Auguste Morin, Georges Docquois, Mme Huvlin, Yvelling RamBaud, Louis de Robert, Jules Hoche, Jules Ranson, Evariste Mangin, H. Barthélemy, André Gresse, H. Valoys, G. de Lilliers, Albery, Dr Legué, Edouard Hubert, Eugène Doré, Jocelyne, Un Domino rose, Jean de l'Echiquier, Marcel Prodier, de Santa-Anna Nery, Daniel d'Algre, F. Ogier, Emile André, J.-A. Natali, E. Malher, Recordman, Louis Latat, Jacques Finance, Pierre Paul, Lefrancier, F.-A. Steenackers, James, Etc., etc., etc.

Secrétaire de la Rédaction : ALEXIS LAUZE

LE JOURNAL

POUR TOUS

Supplément illustré du JOURNAL paraissant

TOUS LES MERCREDIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

La revue blanche

bi-mensuelle

1, RUE LAFFITTE, PARIS

*M*_____

*déclare souscrire un abonnement à*_____, *partant du 1er du mois d*_____, *à l'édition* (1)_____ *de* **La revue blanche.**

Adresse : _____

_____

*Le*_____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou **ordinaire.**

En ORDINAIRE : France..... **20** fr. (un an) ; **11** fr. (six mois).
— Extérieur.... **25** fr. (un an) ; **13** fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Reflande, **40** fr. par an.

Couper ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, *artiste-peintre, Directeur de la Société de Reproductions artistiques.*

9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques**, *9, boulevard Rochechouart*, dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile sur panneau en bois*. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve*. La photographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. LEGAU, plusieurs fois médaillé, s'engage à faire pour rien une reproduction artistique au crayon fusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur LEGAU, *131, boulevard Magenta, Paris*. Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument *gratuits*. Écrire son nom et son adresse au dos de la photographie.

ARGUS DE LA PRESSE

14, Rue Drouot — PARIS

DEMANDER DANS LES GARES ET CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX

LE CRI DE PARIS

30 centimes

DANS LES PUBLICATIONS ARTISTIQUES DE " LA REVUE BLANCHE "

VIENT DE PARAITRE :

" LE FARDEAU DE LA LIBERTÉ "

lithographie en trois couleurs

50 cm. × 32 cm.

par

H. DE TOULOUSE-LAUTREC

TIRAGE AVANT TOUTE LETTRE ET A PETIT NOMBRE

PRIX : CINQ FRANCS

15 septembre 1897 8e année TOME XIII. — N° 103

La revue blanche

Friedrich Nietzsche	*Pensées vagabondes d'un intempestif.*
Eugène Morel	*Terre Promise*, roman (3e partie).
H. Revers et A. Kaiser	*Les derniers jours de Schumann.*
Schumann	*Douze lettres inédites.*
Tarrida del Marmol	*Au Pays de l'Inquisition.*
Fernand Caussy	*En Trinacrie.*
Alfred Athys	*La Quinzaine dramatique.*
Jean Guétary	*Chronique de l'Histoire.*
L. Bélugou	*Chronique philosophique.*

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
1, RUE LAFFITTE, 1
1897

BUREAUX : 1, rue Laffitte, Paris.
TELEPHONE 147 09.

La revue blanche

bi-mensuelle

DIRECTEUR

Alexandre—Natanson

COLLECTION COMPLÈTE DES TREIZE VOLUMES DE LA REVUE BLANCHE (1891-1897) : 115 fr.
Nos 1-5 : 5 fr. l'un ; nos 6-14 : 2 fr. ; nos 15-38 : 1 fr. ; no 39 : 5 fr. ; nos 40 71 : 1 fr. ; no 72 : 5 fr. ; nos 73-103 : 1 fr.

	UN AN	SIX MOIS
FRANCE	20 francs	11 francs
ÉTRANGER...	25 francs	13 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés : 40 francs par an.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Joindre cinquante centimes aux notifications de changement d'adresse, pour frais de bandes.

Voir aux annonces le catalogue des éditions, en préparation, de La revue blanche,—collection gr. in-18 jésus, à 3 fr. 50.

POUR ECLAIRER FORTEMENT TOUS TRAVAUX
Placer sur les Lampes à pétrole, le
PHARE
ARTICULÉ
J. DECOUDUN
FAUBOURG St DENIS, 101 _ PARIS
Pour Lampes 8 et 10 lignes PARIS 7f75 PROVINCE 9f
— [illegible] lignes — 10f75 — 12f
Demander le Tarif pour Lampes à Essence et Bougie.
LIRE AU LIT AVEC LA VEILLEUSE-PHARE
Métal nickelé, Lumière de 3 bougies pour 3 centimes d'huile ordinaire par nuit, envoyé avec mèches.
PARIS . . 10f65
ÉTRANGER 11f90
France cre mandat-poste.

PARIS, 1, RUE LAFFITTE
(Envoi franco d'un numéro spécimen contre un timbre de 15 cent.)

30 CENTIMES LE CRI DE PARIS

ARGUS DE LA PRESSE

11, Rue Drouot — PARIS

Pensées vagabondes d'un intempestif

VALEUR NATURELLE DE L'ÉGOÏSME. — CHRÉTIEN ET ANARCHISTE. — CRITIQUE DE LA MORALE DE DÉCADENCE. — MORALE POUR MÉDECINS. — SOMMES-NOUS DEVENUS PLUS MORAUX? — MON IDÉE DE LA LIBERTÉ. — CRITIQUE DE LA MODERNITÉ. — LA QUESTION OUVRIÈRE. — OÙ LA FOI EST NÉCESSAIRE. — A DIRE A L'OREILLE DES CONSERVATEURS — MON IDÉE DU GÉNIE. — LE CRIMINEL ET SES ANALOGUES. — LA BEAUTÉ N'EST PAS UN ACCIDENT. — LE PROGRÈS A MON SENS. — GŒTHE.

Valeur naturelle de l'égoïsme. — La valeur de l'égoïsme est en raison de la valeur physiologique de celui qui le possède : il peut valoir beaucoup, il peut ne rien valoir et être méprisable. Chaque individu peut être estimé suivant qu'il représente la ligne ascendante ou descendante de la vie. En jugeant l'homme de cette façon, on obtient ainsi le canon d'après lequel se déterminent les valeurs de son égoïsme. S'il représente la ligne ascendante, sa valeur est effectivement extraordinaire, — dans l'intérêt de la vie totale qui avec lui fait un pas en avant, le souci de conserver, de créer son *optimum* de conditions vitales doit être lui-même extrême. L'homme pris en particulier, « l'individu », comme peuples et philosophes l'ont jusqu'ici compris, est une erreur : il n'est rien en soi, il n'est pas un atome, un « anneau de la chaîne », un pur héritage du passé. Il est toute la ligne de l'homme jusqu'à lui-même... S'il représente l'évolution descendante, la ruine, la dégénérescence chronique, la maladie (les maladies, en général, sont des manifestations de la décadence, elles n'en sont pas la raison), sa part de valeur est bien faible, et la simple équité veut qu'il porte préjudice aussi peu que possible aux êtres bien venus et forts. Il n'est pas autre chose que leur parasite.

—

Chrétien et anarchiste. — Quand l'anarchiste, comme porte-parole des couches sociales en décadence, réclame dans une belle révolte « le droit », « la justice », « les droits égaux », il subit la pression de sa propre inculture qui ne sait pas comprendre pourquoi il souffre, de quoi il est pauvre — de vie... Un instinct puissant le porte à remonter aux causes : ce doit être la faute de quelqu'un s'il se trouve mal... Cette « belle révolte » même lui fait déjà du bien; pour tous les pauvres diables, l'insulte est un plaisir — il y a là une petite ivresse de puissance.

Déjà la plainte, le fait de se plaindre peut donner à la vie un attrait qui la fait supporter : dans toute plainte il y a une dose raffinée de vengeance, on jette son malaise, dans certains cas même sa méchanceté, comme une injustice, comme un privilège inique, à la face de ceux qui sont autres : « Puisque je suis une canaille, tu devrais l'être aussi. » C'est avec cette logique qu'on fait les révolutions. Il n'y a pas à s'y tromper : la plainte a sa racine dans la faiblesse. Que l'on attribue son malaise aux autres ou à soi-même, — c'est ce que fait le socialiste dans le premier cas, le chrétien dans le second, — il n'y a là, proprement aucune différence ; ils ont en commun cette formule injuste : « Quelqu'un doit être coupable de notre souffrance », bref le souffrant se prescrit contre sa souffrance le miel de la vengeance. Les objets de ce besoin de vengeance comme d'un besoin de plaisir lui sont offerts par l'occasion : l'homme qui souffre trouve partout des raisons pour assouvir ses instincts vindicatifs — s'il est chrétien, je le répète, il les trouve en lui-même. — Le chrétien et l'anarchiste sont tous deux *décadents*. Quand le chrétien condamne, diffame et charge le monde de toutes les souillures, il le fait par le même instinct qui pousse le socialiste à condamner, diffamer, charger de souillures la Société : le « Jugement dernier » même est encore la douce consolation de la vengeance — c'est la révolution telle que l'attend le travailleur socialiste, mais conçue dans des temps quelque peu plus éloignés... « L'au-delà lui-même » — pourquoi un « au-delà » si ce n'est comme moyen de salir l'en-deçà actuel.

—

Critique de la morale de décadence. — Une morale altruiste, une morale où périt l'égoïsme est, dans tous les cas, un mauvais signe. Ainsi des individus, ainsi des peuples. On manque du meilleur des instincts quand on commence à manquer d'égoïsme Choisir d'instinct ce qui nous est nuisible, nous laisser séduire par des motifs « désintéressés », voilà presque la formule de la *décadence*.

« Ne pas chercher son utilité » ; c'est simplement la feuille de vigne morale qui dissimule une réalité tout autre et avant tout physiologique : « Je ne sais plus trouver ce qui m'est utile »... Désagrégation des instincts ! — C'en est fini de l'homme quand il devient altruiste. — Au lieu de dire naïvement : « Je ne vaux plus rien », le mensonge moral dit dans la bouche du décadent : « Il n'y a rien qui vaille, la vie ne vaut rien »... Un tel jugement devient à la fin dangereux, il a une action contagieuse — sur tout le sol morbide de la Société, surgit une végétation tropicale d'idées, tantôt sous forme de religion (christianisme), tantôt sous forme de philosophie (schopenhauérisme). Il arrive qu'une telle végétation d'arbres vénéneux, nés de la pourriture, pénètre pour des siècles la vie de ses poisons mortels.

Morale pour médecins. — Le malade est un parasite de la Société. Dans un certain état, il est inconvenant de vivre plus longtemps. L'obstination à végéter lâchement, esclave des médecins et des pratiques médicales, après que l'on a perdu le sens de la vie, le droit à la vie, devrait mériter le mépris profond de la Société. Les médecins, en retour, seraient chargés d'être les intermédiaires de ce mépris, — ils ne feraient plus d'ordonnances, mais apporteraient chaque jour à leurs malades une nouvelle dose de dégoût. Créer une nouvelle responsabilité, celle du médecin, pour tous les cas où le plus haut intérêt de la vie, de la vie ascendante, exige que l'on écarte et que l'on refoule sans pitié la vie dégénérescente — par exemple, en faveur du droit de procréation, du droit de naître et du droit de vivre... Mourir d'une façon fière, lorsqu'il n'est plus possible de vivre d'une façon fière. La mort choisie spontanément, la mort en temps voulu, avec joie et clarté, accomplie au milieu d'enfants et de témoins, alors qu'un adieu réel est encore possible ; car celui qui nous quitte existe encore; il lui est possible de faire réellement l'estimation de ce qu'il a voulu et de ce qu'il a atteint, de récapituler sa vie — tout le contraire de la pitoyable comédie que joue le christianisme à l'heure de la mort. Jamais on ne devra pardonner au christianisme d'avoir abusé de la faiblesse du mourant pour faire violence à la conscience, d'avoir pris le genre même de la mort comme prétexte à un jugement sur l'homme et son passé.

Il s'agit ici, en dépit de toutes les lâchetés du préjugé, de rétablir le jugement exact, c'est-à dire physiologique, de la mort appelée naturelle : en réalité, c'est une mort qui n'est pas naturelle, c'est un suicide. On ne périt jamais par un autre que par soi-même. Seulement, la mort dans les conditions les plus misérables, est une mort qui n'est pas libre, qui ne vient pas en temps voulu, une mort de lâche. On devrait, par amour pour la vie, vouloir la mort toute différente, libre, consciente, sans hasard, sans surprise.— Enfin c'est un conseil pour messieurs les pessimistes et autres *décadents*. Nous n'avons pas le moyen de nous empêcher d'être nés : mais nous pouvons réparer cette faute — car quelquefois c'est une faute. Le fait de se supprimer est un acte estimable entre tous ; on mérite presque par là de vivre... La Société, que dis-je, la vie même, en tire plus d'avantage que de n'importe quelle « vie » passée dans le renoncement, la chlorose et autres vertus — on a délivré les autres de sa vue, on a délivré la vie d'un reproche .. Le pessimisme *pur. vert* (1), se prouve seulement par la réfutation de messieurs les pessimistes faite par eux-mêmes : on doit faire un pas plus avant dans sa logique, non pas seulement nier la vie comme volonté et comme représentation ainsi que l'a fait Schopenhauer, — on doit tout d'abord nier Schopenhauer.—J'ajoute que le pessimisme, si con-

(1) En français dans le texte.

tagieux qu'il soit, n'augmente cependant pas l'état de maladie d'un temps, d'une race prise en bloc : il en est l'expression. On y succombe comme on succombe au choléra : il faut avoir pour cela des prédispositions morbides. Le pessimisme en lui-même ne crée pas un seul *décadent* de plus. Je rappelle cette constatation de la statistique que les années où le choléra sévit ne se distinguent pas des autres quand au chiffre de la mortalité.

—

Sommes-nous devenus plus moraux ? — Contre mon idée d'*Au delà du bien et du mal*, il fallait s'y attendre, toute la férocité de l'abêtissement moral, qui, comme on sait, passe en Allemagne pour être la morale même, s'est ruée à l'œuvre : j'aurais de jolies histoires à conter là-dessus. Avant tout, on m'a donné à méditer sur « l'indéniable supériorité » de notre temps en matière d'opinion morale, et c'est là réellement notre progrés moral : impossible d'accepter qu'un César Borgia, comparé avec nous, puisse être présenté, ainsi que je l'ai fait, comme un « homme supérieur » comme une espèce de Surhomme. Un rédacteur suisse du Bund, se félicitant du courage d'une pareille entreprise, est allé assez loin dans la compréhension du sens de mon œuvre, pour y voir que je proposais l'abolition de tous les sentiments honnêtes. Bien obligé ! — Je me permets comme réponse de poser cette question : Sommes-nous réellement devenus plus moraux ? Que le monde entier le croie, voilà déjà une objection contre. Nous autres hommes modernes, très délicats, très impressionnables, obéissant à cent considérations différentes, nous imaginons que ces tendres sentiments d'humanité que nous nous représentons, cette humanité acquise dans l'indulgence, dans la disposition à secourir, dans la confiance réciproque est un progrès réel et que nous sommes par là bien au-dessus des hommes de la Renaissance. Mais ainsi pense toute époque, ainsi doit-elle penser. Il est certain que nous ne pourrions nous adapter aux circonstances de la Renaissance, nous ne pourrions même nous y figurer : nos nerfs, pour ne pas parler de nos muscles, n'en pourraient supporter la réalité. Cette impuissance ne prouve pas du tout le progrès, mais une manière d'être autre, plus tardive, plus faible, plus délicate, plus susceptible, d'où sort nécessairement une morale toute en égards. Ecartons en pensée notre délicatesse et notre tardivité, notre sénilité physiologique : notre morale anthropomorphique perd aussitôt sa valeur, elle n'a plus en soi aucune valeur morale — elle nous inspirerait à nous-mêmes du dédain.

D'autre part, il n'y a pas à douter que nous autres modernes, avec notre morale épaissement ouatée qui ne veut se heurter à aucune pierre du chemin, nous offririons aux contemporains de César Borgia une comédie qui les ferait mourir de rire. En fait, avec nos vertus modernes, nous sommes démesurément ridicules...

L'affaiblissement des instincts hostiles et qui tiennent la défiance en éveil, — et tel serait notre « progrès » — ne représente qu'une des conséquences de l'affaiblissement général de la vitalité : cela coûte cent fois plus de peine, plus de prudence pour faire venir à terme un être si conditionné, si tardif. Alors on se secourt réciproquement, alors chacun est, jusqu'à un certain point, malade et garde-malade. Cela s'appelle « vertu ». Parmi les hommes qui connurent une vie différente, plus complète, plus prodigue, plus débordante, on aurait appelé cela tout autrement : lâcheté peut-être, niaiserie, morale de vieille femme. Notre adoucissement des mœurs — voilà mon idée, voilà si l'on veut mon innovation — est une conséquence de notre affaissement; la dureté, l'atrocité des mœurs peuvent être, au contraire, la résultante d'une surabondance de vie. Alors, on peut risquer beaucoup, on peut exiger baaucoup, on peut gaspiller beaucoup. Ce qui autrefois était l'arme de la vie serait pour nous poison... Etre indifférents — voilà aussi une forme de la force — pour cela nous sommes à la fois trop vieux et venus trop tard : Notre morale de compassion, contre laquelle j'ai été le premier à mettre en garde, ce que nous pourrions nommer l'*impressionnisme moral* est une expression de plus de la surexcitabilité physiologique propre à tout ce qui est décadent. Ce mouvement qui avec la morale schopenhauérienne de la pitié a tenté de se présenter avec un caractère scientifique, — tentative très malheureuse — est le mouvement propre de la décadence en morale, il est comme tel en parenté profonde avec la morale chrétienne. Les temps forts, les civilisations supérieures considèrent la pitié, l'amour du prochain, l'oubli de soi, l'absence du sentiment personnel comme quelque chose de méprisable Les temps doivent être mesurés d'après leurs forces positives, — et cette époque de la Renaissance, si prodigue, si riche en destinées, apparaît comme la dernière grande époque, et nous, nous, hommes modernes avec notre anxieuse prévoyance personnelle, notre amour du prochain, nos vertus de travail, de modestie, de méthode, amassantes, économiques, machinales — nous apparaissons comme une époque faible... Nos vertus sont conditionnées, sont exigées par notre faiblesse.

« L'égalité », une certaine égalisation effective qui n'arrive en expression que dans la théorie de « l'égalité des droits », appartient essentiellement à une civilisation descendante, l'abîme entre homme et homme, classe et classe, la multiplicité des types, la volonté d'être, de faire contraste, ce que j'appelle le pathos des distances, est le propre de toute époque forte. La force expansive, l'ouverture de voûte qui sépare les extrêmes est chaque jour réduite, — les extrêmes même s'effacent jusqu'à l'analogie... Toutes nos théories politiques et nos conceptions de l'Etat, sans en excepter « l'empire allemand » sont des conséquences, des nécessités logiques de cette période descendante ; l'action inconsciente de la décadence

s'est affirmée souverainement jusque dans l'idéal particulier de chaque science. J'adresse à toute la Sociologie anglaise et française le reproche de ne connaître par expérience que les produits d'une Société en ruine et de prendre, comme norme des jugements sociologiques, les instincts propres de décadence. La vie en déclin, l'effacement de toute force organisante, c'est-à-dire de toute force qui sépare, qui creuse des abîmes, subordonne et sur-ordonne, voilà ce qui se formule aujourd'hui comme idéal en Sociologie..... Nos socialistes sont *décadents*, mais Herbert Spencer aussi est un décadent, le triomphe de l'altruisme lui paraît une chose souhaitable !

—

Mon idée de la liberté. — La valeur d'une chose réside parfois non dans ce qu'on gagne en l'obtenant, mais dans ce qu'on paye pour l'acquérir, dans ce qu'elle coûte. Je donne un exemple. Les institutions libérales cessent d'être libérales aussitôt qu'elles sont acquises : dans la suite, il n'y a rien qui soit plus méchamment et plus foncièrement nuisible que les institutions libérales.

On sait comment elles opèrent : elles minent sourdement la volonté qui s'affirme vers la puissance, elles érigent en morale le nivellement de la montagne et de la vallée, elles rendent petit, lâche et sensuel, — c'est le triomphe des animaux en troupeaux. Libéralisme, autrement dit abêtissement des hommes parqués en troupeaux. — Les mêmes institutions tout le temps qu'elles sont combattues, créent de tout autres actions ; alors seulement, elles favorisent d'une façon puissante le développement de la liberté. En regardant de plus près, on voit que c'est la guerre qui crée ces actions, la guerre pour les institutions libérales qui, en tant que guerre, laisse subsister les instincts libéraux. Et la guerre élève à la liberté ! Car, qu'est-ce que la liberté ? C'est avoir la volonté d'acquérir la responsabilité personnelle, c'est maintenir tenacement les distances qui nous séparent, c'est être indifférent à la fatigue, aux duretés, aux privations, à la vie même. C'est être prêt à sacrifier à sa cause tous les hommes sans en excepter soi-même. Liberté signifie que les instincts virils, les instincts joyeux de guerre et de victoire, prédominent sur tous les autres instincts, par exemple, sur ceux du « bonheur ». L'homme devenu libre, combien plus encore l'esprit devenu libre, foule aux pieds cette sorte méprisable de bien-être dont rêvent boutiquiers, chrétiens, vaches, femmes, anglais et autres démocrates. L'homme libre est guerrier. A quoi se mesure la liberté chez les individus comme chez les peuples? A la résistance qu'il faut vaincre, à la peine qu'il en coûte pour rester en haut. Le plus haut type d'homme libre doit être cherché là, où constamment la plus haute résistance doit être vaincue : à cinq pas de la tyrannie, au seuil même de la servitude. Cela est vrai psychologiquement, si l on entend, sous le nom de tyrans, des instincts terri-

bles et impitoyables contre lesquels il est de toute nécessité d'affirmer le maximum d'autorité et de discipline — le plus beau type en est Jules César ; cela est vrai aussi politiquement, il n'y a qu'à faire un retour sur l'histoire. Les peuples qui ont eu quelque valeur ne l'ont jamais due à des institutions libérales : le grand péril fit d'eux quelque chose qui commande le respect, ce péril qui seul nous apprend à connaître nos ressources, nos vertus, nos moyens de défense, qui nous contraint à être forts.

Proposition fondamentale : il faut avoir besoin d'être fort, autrement on ne l'est jamais — Ces grandes serres où poussent les hommes forts, la plus forte espèce d'hommes qu'il y ait jamais eu, les républiques à la façon de Rome et de Venise, comprirent la liberté exactement dans le sens où je comprends ce mot : comme quelque chose qu'on a, et qu'on n'a pas, que l'on veut, que l'on conquiert.

—

Critique de la modernité. — Nos institutions ne valent rien : là-dessus, tout le monde est unanime. Mais cela ne dépend pas d'elles, mais de nous. Tous les instincts d'où sont sorties les institutions ayant disparu en nous, celles-ci à leur tour nous échappent, parce que nous ne nous y adaptons plus. De tout temps, la démocratie a été la forme déclinante de la force organisante : j'ai déjà dans *Humain, trop humain*, I, 318, caractérisé comme une forme décadente de l'Etat, la démocratie moderne et tous ses succédanés comme « l'empire allemand ». Pour qu'il y ait des institutions il faut qu'il y ait une sorte de volonté, d'instinct, d'impératif, antilibéral jusqu'à la méchanceté : la volonté inclinée vers la tradition, l'autorité, la responsabilité établie sur les siècles, la solidarité des chaînes de générations passées et à venir *in infinitum*. Lorsque cette volonté existe, il se fonde quelque chose comme l'*imperium romanum* ou comme la Russie, la seule puissance qui ait aujourd'hui des chances de durée, qui puisse attendre, qui puisse encore promettre quelque chose — la Russie, l'idée contraire du misérable type du petit Etat européen et de la nervosité européenne entrée avec la fondation de l'empire allemand dans sa période critique... Tout l'Ouest n'a plus ces instincts d'où naissent les institutions, d'où naît l'avenir : rien peut-être n'est en opposition plus absolue à son « esprit moderne ». On vit pour aujourd'hui, on vit très vite, on vit très irresponsable : c'est précisément ce qu'on appelle liberté. Tout ce qui fait des institutions avec des institutions est méprisé, haï, écarté ; on se croit de nouveau en danger d'esclavage lorsque le mot « autorité » se fait seulement entendre. Même décadence dans le sentiment des valeurs chez nos politiques, chez nos partis politiques : leur instinct préfère ce qui dissout, ce qui hâte la fin... témoin le mariage moderne. Toute raison en a absolument disparu. Je ne fais pas du tout ici la critique du mariage mais de la modernité.

La raison du mariage résidait dans la responsabilité juridique exclusive de l'homme : le mariage avait ainsi un élément prépondérant, tandis qu'aujourd'hui il boite sur deux jambes. La raison fondamentale du mariage était son indissolubilité. Cela lui donnait un caractère qui, en face du hasard, du sentiment, de la passion et de l'instinct savait se faire écouter. Elle résidait également dans la responsabilité des familles quant au choix des époux. On a, avec une indulgence croissante pour le mariage d'amour, éliminé les bases mêmes du mariage, tout ce qui en faisait une institution. Jamais, au grand jamais, on ne fonde une institution sur une idiosyncrasie, on ne fonde pas le mariage, comme je l'ai dit, sur « l'amour », on le fonde sur l'instinct de l'espèce, sur l'instinct de la propriété (la femme et l'enfant étant considérés comme des propriétés), sur l'instinct de la domination qui constamment s'organise dans la famille une petite souveraineté, qui emploie les enfants et le patrimoine à fixer physiologiquement une mesure acquise de puissance, d'influence, de richesse, pour préparer de longues tâches, pour établir une solidarité d'instinct entre les siècles. Le mariage comme institution comprend déjà l'affirmation de la forme la plus grande et la plus durable d'organisation en soi : si la Société, prise comme un tout, ne peut porter caution pour elle-même jusque dans les générations les plus éloignées, le mariage n'a plus aucun sens. — Le mariage moderne a perdu sa signification — conséquemment on le supprime.

—

La question ouvrière. — C'est une stupidité, au fond c'est un indice de la dégénérescence de l'instinct, mère de toutes les stupidités, qu'il y ait une question sociale. Il est certaines choses dont on ne peut faire des questions : premier impératif de l'instinct. Je ne vois absolument pas ce qu'on veut faire de l'ouvrier européen après avoir fait de lui une question. Il se trouve en trop bonne posture pour ne point continuer à questionner, à questionner impudemment. En fin de compte, il a le grand nombre pour lui. L'espoir est absolument passé qu'une espèce d'hommes modeste et se suffisant à elle-même, une forme du Chinois, vienne à s'établir ici : c'était pourtant une chose raisonnable et, à franchement parler, d'une nécessité absolue.

Qu'a-t-on fait ? — tout pour en anéantir en germe jusqu'à l'hypothèse même ; avec une légèreté absolument impardonnable on a extirpé complètement les instincts qui rendaient le travailleur possible comme classe, possible à lui-même. On lui a donné des qualités militaires, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique. Quoi d'étonnant qu'aujourd'hui déjà son existence lui apparaisse dans toute sa détresse (pour parler la langue de la morale, dans toute son injustice) ? — Mais que veut-on ? je le demande encore. Si l'on veut un but, on doit en vouloir aussi les moyens. Si l'on veut des esclaves, on est fou de les élever en maîtres.

Où la foi est nécessaire. — Rien n'est plus rare parmi les moralistes et les saints que la probité; peut-être disent-ils le contraire, peut-être le croient-ils eux-mêmes. Si même une foi est utile, plus active, plus convaincante que l'hypocrisie consciente, l'hypocrisie devient aussitôt, par instinct, innocence. Premier point pour la compréhension des grands saints. De même pour les philosophes, autre espèce de saints, tout leur métier consiste à n'autoriser que certaines vérités, notamment celles pour lesquelles leur profession a la sanction publique — pour parler à la Kant, les vérités de la raison pratique. Ils savent ce qu'ils doivent démontrer, — en quoi ils sont pratiques; — ils se reconnaissent entre eux par cela qu'ils sont d'accord sur les « vérités » — Tu ne dois pas « mentir » — autrement dit : « Gardez-vous, Monsieur le philosophe, de dire la vérité... »

—

A dire à l'oreille des conservateurs. — Ce qu'on ne savait pas précédemment, ce qu'on sait aujourd'hui, ce qu'on pourrait savoir — c'est qu'une involution, une régression de l'humanité, en un sens quelconque, à quelque degré que ce soit, est absolument impossible. C'est du moins ce que nous savons, nous les physiologues, mais tous les prêtres et les moralistes y ont cru, — ils ont voulu ramener l'humanité à une mesure antérieure de vertu, donner un tour de vis en arrière.

La morale fut toujours un lit de Procuste, les politiques même ont imité en cela les prêcheurs de vertu : il y a encore aujourd'hui des partis qui rêvent de faire marcher les choses à la manière des écrevisses, mais on n'est pas à volonté écrevisse. On n'y peut rien : il faut marcher en avant, il faut s'enfoncer pas à pas plus avant dans la décadence (voilà ma définition du « progrès moderne »), on peut faire obstacle à ce développement et, par cet obstacle, faire monter, s'assembler le flot de la dégénérescence qui fera irruption avec plus de véhémence et de soudaineté ; voilà tout ce qu'on peut faire.

—

Mon idée du génie. — Les grands hommes, comme les grandes époques, sont des matières explosives en lesquelles une force énorme est accumulée; leur hypothèse est historique et physiologique, c'est-à-dire que, pendant longtemps, il ne s'est pas produit d'explosion. La tension dans la masse est-elle devenue trop grande, la plus fortuite irritation suffit pour faire apparaître au monde le « génie », « l'acte », la grande destinée.

Qu'on prenne le cas de Napoléon. La France de la Révolution, et plus encore de l'ancien régime, devait engendrer le type le plus opposé au type napoléonien, et cependant elle a créé Napoléon. Et parce que Napoléon était autre, héritier d'une civilisation plus forte, de plus longue durée, plus ancienne que celle qui, en France, s'en

allait en pleine décomposition, il y fut le maître, il y fut le seul maître. Les grands hommes sont inévitables, le temps où ils apparaissent est quelconque ; si presque toujours ils en deviennent maîtres, cela tient à ce qu'ils sont plus forts, plus vieux, à ce qu'ils représentent une plus longue accumulation d'éléments. Entre un génie et son temps, il existe le rapport du fort au faible, de l'homme fait au jeune homme. Le temps est toujours relativement plus jeune, plus léger, moins émancipé, plus incertain, plus enfant. Que l'on pense aujourd'hui tout autrement en France (en Allemagne aussi, mais là, ça n'a pas d'importance), que la théorie du milieu y soit devenue une vrai théorie névrotique, sacro-sainte et qu'elle trouve crédit parmi les physiologues, voilà qui, pour nous, « ne sent pas bon », et nous suscite de bien tristes pensées. On ne pense pas non plus autrement en Angleterre, mais cela ne causera d'inquiétude à personne.

Deux voies sont ouvertes à l'Anglais pour s'accommoder au génie et au grand homme : la voie démocratique à la façon de Buckle, la voie religieuse à la façon de Carlyle. Le danger qu'il y a dans les grands hommes et les grandes époques est extraordinaire : l'épuisement sous toutes ses formes, la stérilité les suit pas à pas. Le grand homme est une fin ; la grande époque, la Renaissance, par exemple, est une fin. Le génie — en œuvre, et en acte — est nécessairement gaspilleur : il est également dépourvu de l'instinct de conservation personnelle, la poussée toute-puissante des forces débordantes qu'il a en lui lui défend un tel soin, une telle prudence. On appelle cela « sacrifice », on vante son « héroïsme », son indifférence pour son propre bien, son abnégation pour une idée, une grande cause, sa patrie : tout cela est malentendu... Il déborde, il se répand, il se gaspille, fatalement, irrévocablement, involontairement, aussi involontairement que l'irruption d'un fleuve par dessus ses rives. Mais parce qu'on doit beaucoup à de tels explosifs, on leur a, en retour, accordé de nombreux dons, entre autres une sorte de morale supérieure... Telle est la reconnaissance de l'humanité ; elle comprend à contre-sens ses bienfaiteurs.

—

Le criminel et ses analogues. — Le type du criminel est le type de l'homme fort placé dans des conditions défavorables, un homme fort devenu malade. Il lui manque de vivre dans une certaine nature plus sauvage, il lui manque une certaine forme d'existence plus libre et plus périlleuse en laquelle subsiste de droit tout ce qui, dans l'instinct de l'homme fort, constitue ses armes.

Ses vertus sont mises au ban de la Société ; ses instincts les plus vivaces, qu'il apporte avec lui en naissant, sont déviés aussitôt sous l'action des passions dépressives, le soupçon, la crainte, et mar-

quées d'infamie. Mais voilà presque la formule de la dégénérescence physiologique. Celui qui veut faire de préférence ce qu'il peut le mieux faire, doit agir secrètement avec une lente contrainte, avec précaution, avec ruse ; il se fait anémique, et parce qu'il ne récolte de ses instincts que danger, persécution, catastrophe, sa sensibilité se retourne contre ces instincts et il se sent la proie de la fatalité. Dans notre société apprivoisée, médiocre, châtrée, un homme qui s'est développé par lui-même, qui vient de la montagne ou des aventures de la mer, dégénère fatalement en criminel, ou presque fatalement. Car il est des cas où un tel homme apparaît plus fort que la Société : le Corse Napoléon en est l'exemple le plus fameux. Pour le problème qui se présente ici, le témoignage de Dostoievsky est d'importance, de Dostoievsky, le seul psychologue dont, par parenthèse, j'ai eu quelque chose à apprendre : il appartient aux événements les plus heureux de ma vie, plus même que la découverte de Stendhal. Cet homme profond, qui a eu dix fois raison de faire peu de cas de la superficialité allemande, a vécu longtemps parmi les forçats de Sibérie, francs criminels pour lesquels il n'y avait pas de retour possible dans la Société, et il en a reçu une impression toute différente de celle qu'il attendait ; — il les a trouvés taillés dans le bois le meilleur, le plus dur et le plus précieux que porte la terre russe. Généralisons le cas du criminel ; imaginons des natures qui, pour une raison quelconque, ne sont pas acceptées, qui savent qu'elles ne sont ressenties ni comme bienfaisantes, ni comme utiles, — sentiment du Tschandala, qui ne se sent pas jugé en égal, mais comme un rebut, comme une indignité, comme une souillure. Chez toutes ces natures, les pensées et les actes sont éclairés d'une lumière souterraine ; chez eux toute chose prend une coloration plus pâle que pour ceux qu'éclaire la lumière du jour.

Mais presque toutes les formes d'existence que nous traitons aujourd'hui avec honneur ont autrefois vécu dans cette atmosphère à moitié sépulcrale : l'homme de science, l'artiste, le génie, le libre-penseur, le comédien, le négociant, le grand inventeur... Aussi longtemps que le prêtre a prévalu comme type supérieur, toute espèce d'homme ayant une valeur a été dépréciée. — Le temps vient — je le promets — où le prêtre sera jugé comme l'être le plus inférieur de la Société, comme l'espèce d'homme la plus menteuse et la plus indécente ; ce sera notre Tschandala... Remarquez combien maintenant encore, avec les mœurs les plus douces qui aient jamais existé sur terre, du moins en Europe, tout ce qui existe à l'écart, tout ce qui est depuis longtemps, depuis trop longtemps, *en dessous*, toute forme d'existence sortant de l'ordinaire, impénétrable, se rapproche de ce type que le criminel achève. Tous les novateurs de l'esprit ont pendant un temps le signe pâle et fatal du Tschandala au front : non parce qu'ils ont été jugés ainsi, mais parce qu'ils sentent le terrible gouffre qui les sépare de tout ce qui est traditionnel et tenu en honneur. Presque tout génie connaît

comme une phase de son développement « l'existence catilinaire », sentiment de haine, de vengeance, de révolte contre tout ce qui existe, contre tout ce qui a déjà cessé d'exister... Catilina — la forme préexistante de tout César.

—

La beauté n'est pas un accident. — La beauté d'une race, d'une famille, sa grâce, sa perfection dans tous les gestes est acquise par le travail ; elle est, comme le génie, le résultat final du travail accumulé des générations ; il faut avoir fait de grands sacrifices au bon goût, il faut avoir abandonné bien des choses ; — le dix-septième siècle, en France, mérite d'être admiré sous ce rapport, — on doit avoir eu, à cette époque, un principe d'élection pour la société, l'habitation, le vêtement, les satisfactions sexuelles ; il a fallu que l'on préférât la beauté à l'utilité, à l'habitude, à l opinion, à la paresse.

La règle supérieure, c'est qu'on ne doit pas « se laisser aller ». — Les bonnes choses coûtent toujours très cher, et toujours prévaut la loi que celui qui les a est autre que celui qui les acquiert. Tout bien est héritage, ce qui n'est pas hérité est imparfait, n'est qu'un commencement... A Athènes, au temps de Cicéron qui en exprime son étonnement, les hommes et les jeunes gens étaient de beaucoup supérieurs en beauté aux femmes : mais aussi quel travail et quel effort au service de la beauté le sexe mâle avait exigé de lui-même depuis des siècles ! — Il ne faut pas ici se faire illusion sur la méthode employée : une simple discipline de sentiments et de pensées vaut à peu près zéro (voilà la grande méprise de l'éducation allemande qui est absolument illusoire), c'est le corps que l'on doit tout d'abord persuader. L'observation étroite des attitudes distinguées et choisies, l'obligation de ne vivre qu'avec des hommes qui « ne se laissent pas aller » suffit absolument pour être distingué et élu ; en deux ou trois générations l'œuvre a déjà jeté des racines profondes. Cela est décisif du sort des peuples et de l'humanité que l'on commence la culture à l'endroit juste ; — ce n'est pas l'âme (comme ce fut la superstition funeste des prêtres et des demi-prêtres) qui est la vraie place à cultiver, mais le corps, les attitudes, le régime physique, la physiologie : le reste suit... Les Grecs sont restés en cela le premier cas de culture de l'histoire ; — ils surent, ils firent ce qui était nécessaire ; le christianisme, qui méprisait le corps, a été jusqu'ici la plus grande calamité de l'humanité.

—

Le Progrès à mon sens. — Moi aussi, je parle d'un « retour à la nature », quoique ce ne soit pas proprement un retour en arrière, mais une marche en avant vers elle, vers la nature et le naturel élevé, libre et même redoutable, qui joue, qui peut jouer avec les grandes tâches...

Pour parler par comparaison, Napoléon fut un exemple de ce « retour à la nature » comme je le comprends (ainsi *in rebus tacticis*, et plus encore, comme le savent les soldats, en matière stratégique). Mais Rousseau, — où vraiment voulait-il revenir? Rousseau le premier homme moderne, — l'idéaliste et la *canaille* en une seule personne. Rousseau, qui avait besoin de « la dignité morale » pour soutenir son propre aspect; malade d'un dégoût effréné, d'un mépris effréné de lui-même. Rousseau, cette monstruosité qui s'est campée au seuil des temps nouveaux, où voulait-il revenir avec son retour à la nature? Je le demande encore. Je hais encore Rousseau dans la Révolution; elle est l'expression historique universelle de cet être en partie double, idéaliste et *canaille*. La *farce* sanglante qui se joua alors, « l'immoralité » de la Révolution, tout cela m'est égal; ce que je hais, c'est sa moralité à la Rousseau; — les soi-disant « vérités » de la Révolution par lesquelles elle exerce encore son action et sa persuasion sur tout ce qui est plat et médiocre. La doctrine de l'égalité! — Mais il n'y a pas de poison plus vénéneux, car elle paraît prêchée par la justice même, alors qu'elle est la fin de toute justice... « Aux égaux, égalité, aux inégaux, inégalité. » — Tel devrait être le vrai langage de toute justice; et ce qui s'ensuit nécessairement, « ne jamais égaliser des inégalités ». — Cette doctrine de l'égalité entraîna tant d'horreurs et de scènes sanglantes, qu'il lui en est resté, à cette « idée moderne », une sorte de gloire et d'auréole, au point que la Révolution, par son spectacle, a égaré jusqu'aux esprits les plus nobles. Ce n'est pas une raison pour l'en estimer plus. Je n'en vois qu'un qui la sentit comme elle devait être sentie, avec dégoût — Gœthe...

—

Gœthe. — Evénement, non pas allemand, mais européen: tentative grandiose de vaincre le XVIIIe siècle par un retour à l'état de nature, par un effort pour s'élever au naturel de la Renaissance, par une sorte de contrainte exercée sur lui-même dans le sens de cette époque.

Il en portait en lui les instincts les plus forts, les facultés affectives, l'idolâtrie de la nature, l'antihistorique, l'idéalisme, l'irréel et le côté révolutionnaire (ce côté révolutionnaire n'est qu'une des formes de l'irréel). Il eut recours à l'histoire, aux sciences naturelles, à l'antique, ainsi qu'à Spinoza, et avant tout à l'activité pratique; il s'entoura d'horizons bien définis; loin de se détacher de la vie, il s'y plongea; il ne fut pas pusillanime et, autant que possible, accepta toutes les responsabilités. Ce qu'il voulait, c'était faire de l'homme un tout; il combattit la séparation de la raison et de la sensualité, du sentiment et de la volonté, — prêchée dans la plus repoussante des scolastiques par Kant, l'antipode de Gœthe; — il se disciplina pour atteindre à l'être intégral; il se fit lui-même... Gœthe, au milieu d'une époque aux sentiments irréels, était un réa-

liste convaincu ; il reconnaissait tout ce qui avait sur ce point une parenté avec lui ; — il n'y eut pas pour lui de plus grand événement que cette *ens realissimum* nommée Napoléon. Gœthe concevait un homme fort, hautement cultivé, habile à toutes les choses de la vie physique, s'ayant lui-même bien en main, ayant le respect de sa propre individualité, pouvant se risquer à jouir pleinement du naturel dans toute sa richesse et toute son étendue, tolérant, non par faiblesse, mais par force, parce qu'il sait encore tirer avantage de ce qui serait la perte des natures moyennes, homme pour qui il n'y a plus rien de défendu, sauf du moins la faiblesse, qu'elle s'appelle vice ou vertu... Un tel esprit, débarrassé de toute entrave, apparaît au centre de l'univers dans un fatalisme heureux et confiant, avec la foi qu'il n'y a de condamnable que ce qui existe isolément, et que, dans l'ensemble, tout se résout et s'affirme. Il ne nie plus... Mais une telle foi est la plus haute de toutes les fois possibles. Je l'ai baptisée du nom de Dyonisos.

On pourrait dire que, dans un certain sens, le dix-neuvième siècle s'est efforcé vers tout ce que Gœthe avait tenté personnellement d'atteindre, une universalité qui comprend et qui admet tout, une tendance à donner accès à tous, un réalisme hardi, un respect du fait.

D'ou vient que le résultat total n'est pas un Gœthe, mais un chaos, une aspiration nihilistique, une confusion où l'on ne sait où donner de la tête, un instinct d'épuisement qui, continuellement, dans la pratique, pousse à un retour au dix-huitième siècle ? (par exemple, le sentiment romantique, l'altruisme et l'hypersentimentalité, le féminisme dans le goût, le socialisme dans la politique) ; le dix-neuvième même, à son issue, n'est-il donc qu'un dix-huitième siècle renforcé et endurci, autrement dit un siècle de *décadence* ? De sorte que, non seulement pour l'Allemagne, mais pour toute l'Europe, Gœthe n'aurait été qu'un incident, une apparition inutile ? Mais on méconnaît les grands hommes si on les considère sous la perspective misérable d'une utilité publique. Qu'on n'en puisse tirer aucune utilité, c'est peut-être le propre même de la grandeur.

Gœthe est le dernier Allemand pour qui j'ai du respect : il aurait ressenti trois choses (1) comme je les ressens moi-même, nous nous entendons aussi sur « la Croix ». — On me demande souvent pourquoi j'écris en allemand, car nulle part je ne serai plus mal lu qu'en Allemagne. Mais enfin qui sait si seulement je désire être lu aujourd'hui : créer des choses sur lesquelles le temps essaie en

(1) Allusion à l'épigramme fameuse où Gœthe déclare détester quatre choses : le tabac, l'ail, les punaises et †.

vain ses dents, tendre par la forme et par la substance à une petite immoralité, — je n'ai jamais été assez modeste pour exiger moins de moi. L'aphorisme, le genre sentence dans lequel le premier je suis passé maître, sont les formes de « l'Eternité » ; mon orgueil est de dire en dix phrases, ce que tout autre dit en un volume, — ce que tout autre ne dit pas en un volume...

J'ai donné à l'humanité le livre le plus profond qu'elle possède, mon Zarathoustra.

Je lui donnerai bientôt son livre le plus indépendant...

FRIEDRICH NIETZSCHE

Traduit du *Crépuscule des Idoles* par H. LASVIGNES.

Terre promise (1)

TROISIÈME PARTIE

MISÈRE

I

C'est ici la grand'route de la vie. Par là! tout droit.

Il y a longtemps qu'on ne sait plus où cela mène. Il y a longtemps qu'on s'est fatigué de cheminer. La grand'route! Monotone, droite, toujours de même, sans ombre... C'est par là. C'est tout droit : il n'y a qu'à aller.

Vers quoi?

Lorsqu'on s'est mis en route, le matin était frais, les jambes étaient allègres. On allait pour aller : on était dans les bois; il chantait des oiseaux; sinueuse, fleurie, la route vous invitait du mystère de ses tournants, de la grâce de ses replis, et du sourire de l'ombre, lèvres de verdure s'entr'ouvrant sur des perles de soleil.

— Où suis-je?

A présent? La plaine nue, sous le soleil implacable, la longue route poudreuse où l'on traîne ses pieds lourds.

Où suis-je?

Dans la vie — celle de ton temps, la tienne, celle des autres, n'importe, — toutes n'ont de bonheur que celui que l'on porte avec soi. Malheureux! en as-tu beaucoup sur toi, beaucoup? — Ah! le peu d'amour que tu goûtas est presque bu. Tu regardes le fond du verre avec regret.

— Où suis-je? Le bonheur, en arrrière, chaque pas en éloigne, comme chaque seconde éloigne de la fraîcheur du matin.

Ah! cela pourrait, devrait durer un peu plus de temps! Le reste de la vie pourrait avoir de l'ombre...

Peut-être, oui. Sème, ou plante le long de la route... Il y aura de l'ombre quand tu seras passé.

L'amour des hommes dure quelquefois plus qu'un printemps. Le froid de l'hiver l'endort à peine; la brûlure de l'été semble ne pas l'abattre. Fleuve qui coule, continu... Mais il y goûte si peu!

C'est une suite d'hivers, de longues semaines se hissant jusqu'à un jour de joie, par échelons où seulement une seconde on souffle.

(1) Voir La revue blanche des 15 août et 1er septembre 1897.

Une gorgée de temps en temps, pas un grand verre. Suite de quarts mal dormis, pas une bonne nuit.

Cependant ils ont eu leur franche journée de joie folle. Puis, le lundi déjà les rappelle. Quelques autres beaux jours ont encore jeté leur rire de fusée dont l'éclat disparu fait plus noire la nuit. C'est tout. Tant de bonheur est trop pour deux, sans doute ; la nature en appelle un autre à le partager. Ils veulent bien. Ils voudraient même ne partager que leur joie, dûssent-ils la donner toute ! Mais l'enfant vient d'abord partager les douleurs ; il n'a trouvé ni langes, ni tiédeur, ni lumière, et le lait presque tout de suite s'est tari.

Anxiété. La faim rôde autour de leur amour.

Car il est toujours là, dans la chambre bien gardée. Mais il ne faut pas qu'on sache qu'il est là. On le cache. Nul ne lui parle, on fait comme s'il n'y était pas. Est ce qu'on a le temps de s'occuper de lui ?

Pour jouer avec, d'ailleurs, un enfant est venu. Les deux tendresses s'aiment et s'accordent gentiment. Le petit Jacques grandit. Leur amour ne décroît pas. On les confond si bien qu'ils semblent grandir ensemble.

On travaille. L'on tâche d'avoir beaucoup de sous...

— Georgette !

— Non. On n'a pas le temps. Tu vois : l'on coud, très vite.

— Georgette !

Tout à l'heure. Et même pas tout à l'heure... Quand donc ! Le sommeil attend aussi, et appelle : Georgette ! Il est le plus fort. Sans doute il passera avant toi. Il restera jusqu'à l'aube, quand toi, tu t'en iras.

Mais qu'importe ! Puisqu'on s'aime ! L'amour est toujours là... Nul n'est entré le prendre !

L'hiver, lui, est entré.

Il n'a pu prendre d'amour, mais a pris tout l'argent. Sa griffe a mis en loques la trame du bonheur. Bien-être, si humble qu'il soit, mais qu'il faut cependant, nappe blanche sur la table, pour que la joie daigne s'y asseoir près de vous...

Tout l'été se passera à recoudre, péniblement.

Aura-t-on même le temps de broder quelques fleurs, d'orner cette vie si nue, d'une ou deux bonnes journées !

Qu'importe ! Il est parti, l'hiver.

Le charbon tout le jour, la lampe tous les soirs brûlant en son honneur, les draps tièdes qui protègent contre lui, le vin même, vêtement chaud du dedans de nos corps, sacrifices, offrandes ont, pour des mois, détourné sa colère sur un autre pays.

Ouvrons les fenêtres. L'amour endormi se réveille. Le soleil lui dit : Viens !

Hélas ! il faut refaire... tant de trous à boucher ! Car l'hiver va revenir.

Alors, les beaux dimanches s'en sont allés au diable dans des surplus de travail.

Mais à force... mais à force! on a vécu, pourtant.

Oui, renonçant à la vie, ils ont durée leur vie. Leur existence d'amour s'est gardée bien intacte. Un peu faible seulement, alanguie; lavée de tout plaisir, mais bien telle qu'elle était...

Telle qu'une chambre close où l'on n'est plus entré. La poussière et le temps seulement ont usé. Tous les meubles sont là. Ce qui y était s'y retrouve. Ils s'aiment toujours : on ne s'est plus servi de rien.

II

La mansarde est au bout d'un long corridor sombre, qui dégorge ainsi que d'autres, à droite, à gauche, sur l'escalier de six étages tous semblables. Et c'est à droite, à gauche, vingt escaliers semblables le long des cours successives d'une cité. Glandes qui se ramifient en grappes, glandules, cellules, tassées le long du faubourg où elles secrètent leur suc.

C'est l'aube, allons! Debout, et hâte-toi.

Les hommes s'en vont, rejetant le sommeil. Sous leurs loques, les cheveux orgueilleusement ébouriffés, crasseux et nobles, le torse qui se dresse et la marche qui traîne, on les voit, restes de race forte, solidifiés aux métiers durs, mais que l'alcool a énervés, faisant des tremblements et de louches maigreurs. Les fiers, les braves! mais les déchus. Sang de guerriers usé de travail et de vice Gais certes, et forts, la chanson filtrant entre le vin et le mégot, crâneurs, gouailleurs, la blague, fierté de désespoir! insouciants, mais pâles tous, et les yeux trop brillants dans le blafard des faces, — ils se rengorgent, ils sont les mâles.

Voici que les femelles descendent à leur tour, troupeau minable ; sur elles, l'existence tire plus dur, pèse plus lourd la misère! Piteuse humanité qui descend au travail. Elles n'ont ni le vin qui donne aux mal nourris des saccades de force, ni le tabac qui endort, ni la liberté de tout cela, ni les paroles qui grisent, idées, grelots qui tintent dans les discussions. Pas de pensée. Elles n'ont que l'humble amour qui pousse comme de l'herbe entre ces pavés qu'écrase le passant et que plus tard elles porteront lourd dans leurs entrailles. Amour de nuit, jour de travail. Tâche assise, sans air ; elles peinent, courbées. Et avant que de naître, l'enfant dans le gros ventre semble déjà au travail, devant l'établi ou la machine qui le secoue.

C'est ce qui fait qu'elles rient, les filles, et sont heureuses, et qu'elles se moquent de ceux qui rêvent d'autres sorts. Les plus belles, si quelqu'un passe, sont cueillies. Mais les autres! — D'ailleurs, elles ne savent pas. Leur tige les tient au sol. Elles pourrissent dessus.

Les hommes aussi, demain, toute la vie, sans espoir, le travail... Mais soumis et bien vus de leurs chefs, les travailleurs, les intelligents, certes, arrivent. Ils se font des positions. Mais les autres, les autres?

Les insoumis, mal vus de leurs chefs, les stupides, les paresseux... Quel droit?... Des droits, on n'a jamais que ceux qu'on prend. Passant la tête entre le travail et la faim, s'ils pouvaient voir... si sots qu'ils fussent... si paresseux...

Mais non! la femme qui tient au sol enlace. — Ne va pas si loin, ne regarde pas là-bas, regarde-moi...

Il les écarte doucement. Mais elles le tirent. Il veut les entraîner. En vain. Il les piétine, se hâte. Mais trop tard, les pieds pris.

Ah! bêtes de somme, bonnes au travail, au luxe ou à tuer, si, vieilles, plus rien ne se peut tirer d'elles, ni pour le lait, ni pour la peine, ni pour la peau...

Mais n'a-t-on pas le dimanche pour cueillir des fleurs qui se fanent avant le soir! — Si! quelquefois, le dimanche...

Sur l'herbe poudreuse, le peuple est allé s'asseoir. Le père a porté le petit, le pain, les litres; la bourgeoise le veau, le pâté et les verres. Ils mâchent, par terre. Les demoiselles qui passent s'étonnent qu'ils ne broutent pas. Ridicules... ils mangent, le couteau à la main... Ridicules... Ne veient-ils pas qu'ils le sont? Non... L'herbe, malgré fourmis, immondices, leur sourit. Sur l'herbe, l'on est bien. Très las d'une longue journée, — d'une journée... une semaine! — on est enfin au lit, au bon lit, duveté, tendre. On s'étend. Pour une heure seulement. Vite, vite, il faut en jouir. Une heure d'herbe verte, après une semaine de murailles. Mais jouir! on est bien trop fatigué pour cela. Sans goûter la douceur moelleuse du bon lit, on dort tout de suite. On dort sans même se reposer. Ils s'étendent, ayant mangé, et il s'endorment.

Allons! de bons jours encore! Le chômage ouvre des fenêtres par où l'on voit les champs.

Les champs! Toute la vie autre qu'on aurait pu mener! Le campagnard les aime : il y vit. On n'en peut plus de les revoir, si on les quitte. Et ceux des villes, ce n'est pas depuis trois ans de militaire, ou depuis l'enfance, mais depuis celle de leurs pères, de leurs aïeux, d'on ne sait quand, tellement c'est loin, qu'ils l'ont quittée, cette patrie, ce chez soi de tout le corps et de l'âme, — les champs...

Oui, de beaux jours. Des poumons et du cœur et des yeux, on respire! On va loin, le plus loin, jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus. L'enfant, le petit Jacques, déjà est un beau gars. Il était malingre, mais depuis, il reprend. On en a tant de soins, on s'est privé pour lui... L'été a reprisé l'usure de l'hiver, et les pièces rajoutées, ça ne se voit pas trop. Alors, quand on gagne bien et que le temps est beau, il arrive, pas chaque semaine, toutes les deux... trois .. —

une journée de bonheur, une journée qui dure jusqu'au dimanche soir, toute une journée où se promènent les prisonniers.

III

Voici l'automne, traîné par les vents de septembre. Dernier ciel d'azur pâle, mais ragaillardissant.

Le désir des bois sombres cesse quand est prompte la nuit. Le corps, plus alerte, se hâte vers les clairs espaces, par les plaines hautes, dans les champs moissonnés, sans obstacle à la bise, les coteaux dont le soleil a ruiné les verdures, et que, ruine lui-même, il contemple maintenant d'un triste sourire d'or faible dans un bleu blanc, très vite s'abaissant en des rouges farouches, pour s'aller coucher tôt, comme font les vieillards.

Douce fraîcheur naissante, fraîcheur de tendresse! Ils s'unissaient des mains, des lèvres, et marchaient vite, fouettant d'espace la tiédeur de leur enlacement. Ils déjeunaient de cochonnailles emportées, et de l'aigrelet rose débité aux guinguettes. La peau frisque, l'esprit gai, ils avalaient le vent dru, plein d'espace, et y semaient leurs baisers.

Cette année-là, déjà, les jours de l'échappée, leur propre joie ne faisait plus que suivre l'enfant qui courait devant, riant à la nature mourante, petite bête lachée, foulant l'herbe, écrasant les fleurs, chassant les insectes, conquérant! du soleil dans les yeux, du soleil sur les joues, sauvage pour un jour, heureux! — heureux comme une joie de l'an passé, la leur! revenue et courant pour montrer le chemin, courant de toutes ses forces : dis! tu ne m'attraperas pas!

L'air plus pur. La ville a disparu. Les champs sont comme une mer, et les maisons éparses, voiles blanches, flottent sur la plaine, où se balancent les hauts peupliers, comme des mâts. Des falaises crayeuses, carrières abandonnées, semblent attendre encore la mer qui se retira. Elle y était, voyez : c'est plein de coquillages. L'enfant casse les pierres où ils s'incrustent, décolorés. La verdure recouvre l'ossuaire sous-marin. Océan pétrifié, que l'homme éventra quand même et qu'il domine, de ses maisons blanches, navires à l'ancre sur la mer immobile, solide, pour des siècles calmée.

Le vent souffle pourtant, mais ne soulève pas de vagues, ne courbe que des herbes. Des nuages s'amassent. Le ciel fait ombre sur la plaine. Il faut fuir. De larges gouttes tombent.

Là-bas, une maison. La plus proche. Toute neuve! Ils y courent. C'est la seule. Pour un instant peut-être elle s'ouvrira.

Pas de mur. Ni porte, ni fenêtres. Entrée libre! La maison toute neuve a des entrailles de ruines, hantée de ronces, ses plafonds effondrés, crevés d'arbres. Maison abandonnée, peut-être avant d'être achevée.

— Comme on serait bien ici, dit Georgette Quel petit nid !

Elle se serrait contre lui, et l'orage, dehors, lavait les vastes champs nus. L'orage s'effondrait et s'épanouissait, vantard des forces supérieures toujours présentes. Il mangeait toute la plaine. Oh ! s'il avait voulu, tout ce que la terre pousse, tout ce que l'homme rêve, il aurait tout détruit. Mais il passait seulement. Eux, étaient à l'abri. Elle se serrait contre lui.

— Comme on serait bien ici, dit-elle. Quel petit nid !

Nid sans beaucoup de duvet, mais tout petit, ce qui le rendait désirable. Vêtement à nos tailles ; si bien que, sans gêne, sans aide, on aurait pu le mettre. On eût dit un objet à personne, qu'on trouve; on l'aurait ramassé, si la terre ne l'avait si fortement tenu.

A personne ! Une ruine si gaie, toute pimpante ! Elle était tout au bord du plateau vaste, dominant d'un coteau le vieux fleuve de Seine, caché dans sa vallée. Il s'était perché là comme un château antique, nid d'homme de proie, barrant l'unique route : le fleuve, et défendant les champs paisibles, roi de la plaine, bandit des eaux.

Non. Plus loin, dans le village, des murs garnis encore de leurs machicoulis rappelaient un château-fort, qui servait comme étable. Mais ici c'était simple villa de gens à l'aise, petits rentiers venus finir là une vie de plaisance. Morts, sans doute.

Or, les bandits avaient reparu sur la plaine. Nul château-fort ne la défendait plus. Vînt la guerre ! La villa s'était faite citadelle, s'était bien débattue avant qu'on la violât. Mais elle en était morte, son cri de colère poussé, lasse, s'était rendormie, ses habits déchirés, nue et toute livrée. Comme nul n'était venu, la nature l'avait prise. Elle était là, depuis vingt ans, couverte de fleurs.

— Oh ! Sais-tu ce que je songe, Jean !

— Dis !

— Si tu savais...

Il savait. Même pensée, devant ces ruines si jeunes; il devinait. il mesurait... Qu'eût il fallu?

Pour redonner un peu de joie humaine à ces pierres, à peine il y avait à déplacer quelques ronces...

— Ici, dis, notre chambre. Qu'on l'arrangerait bien. Uue petite terrasse d'où l'on verrait Paris. Tu ferais ça, en remblayant la terre; c'est très facile. Tu sais, des vignes vierges, toutes rouges ! Ça encadre bien..

Alors on ferait pousser tout ce dont on a besoin, alors on vivrait là, on s'aimerait bien, tous les deux... et alors...

— Tu es folle !

— Puisque c'est à personne.

— C'est toujours à quelqu'un.

— Est-on sûr?

Puisque nul ne s'en sert, même ne s'en soucie ! Il faudrait si peu de chose... Les peupliers qui se balancent, inutiles, seraient venus étayer les murailles; l'herbe eût fait place aux fruits, les rats aux

poules; et les pierres, qui gênent seraient remontées aux murs dont elles sont descendues.

— Est-ce à quelqu'un? A qui?

C'est à... Regarde: c'est à Vendre.

Epouvantails pour que les oiseaux ne touchent pas aux fruits, sur tout ce dont vit l'homme, ou dont il pourrait vivre, même sur les maisons vides, sur les champs sans cultures, des écriteaux semblables écartent le bonheur. Défense de vivre ici. Sinon, paye. Mais à qui? Ce n'est plus au château, l'on en fit une étable. Jadis oui, plaines, bois, fleuve, route et gens, tout lui payait rançon, car il protégeait tout. Aujourd'hui... Ce poteau où tu peux lire: A vendre.

Monte par les gradins que forme ce mur en ruine, jusqu'au faîte. Hisse-toi. Regarde. — L'orage abattu, le ciel est pur. Très loin, très-loin l'on voit. Des champs, des bois des villes! Précises sur l'horizon lavé, des milliers de maisons serrées, de quoi loger, et tous ces champs! de quoi nourrir... une famille! deux? plusieurs humanités! Mais jette un homme, un seul, tel qu'un grain au sillon, dans l'étendue infiniment fertile, pas un repli de sillon ne le sera pour lui. Maisons closes, sol avare. Tout le repousse, l'élimine. Dans une terre mauvaise, la bonne graine jetée n'est qu'un caillou de plus.

— Ah! labourer, le soc bien profond, là-dedans... Cette terre ne serait plus mauvaise...

La nuit tombe.

Voici le frais du soir, qui s'insinue, et fait si douces les étreintes! Rêves sombres, pourquoi revenus! Les quelques heures de liberté vont finir. Les désirs de l'impossible viendront-ils les gâter?

Jean se cramponne au peu de son bonheur présent, repousse les joies futures qui font la bouche amère pour celles d'aujourd'hui. Du tout de suite! Ne sommes-nous pas bien, tous deux, tous trois, ici, maintenant?

Non, car il faut rentrer.

Vivre là! Faire de cette ruine sa maison! Ils y suffiraient bien eux-mêmes, abattant, bâtissant. Quelle joie au travail qu'abreuve l'espérance, et dont on verra le fruit, et dont on le mangera! Vivre là! N'est-ce pas qu'elle ferait pousser des fleurs? Les poules et les lapins seraient de la famille, et peut-être, quand on serait riche, un petit âne mènerait au village voisin. Comme le petit Jacques serait gai et venant bien!

Le petit Jacques a froid, il est très fatigué. Le père le prend sur son dos, et las, sans dire un mot, l'on revient vers la ville. L'on revient du bonheur. L'on revient de l'impossible De l'impossible, pourquoi? Pourquoi cette maison vide, ces pauvres vides de chez eux?

S'adresser chez Maître un tel, notaire, telle rue. Voilà le chemin. Il est impraticable. Pas de sentier qui coupe Il importe à la

société, elle ne marcherait pas sans cela, il importe que l'on s'adresse à Maître un tel. Que le bonheur est loin !

— Père, y sommes-nous bientôt ?

En attendant le bonheur, il y a le lit, où l'on est bien. Mais quand il est trop loin, l'on y renonce, on dort sans. L'enfant, qui n'en peut plus, s'est endormi enfin dans les bras de son père. Ils rentrent, ils ont faim, ils ont sommeil ; ils hésitent, ne savent pas quel est le plus fort des deux.

Enfin c'est la mansarde, au bout des six étages. L'odeur fade les saisit, ils étouffent, manquent d'air.

L'air même... A vendre !

Oui, puisque tu respires. Là où est à manger, il y a un écriteau : à vendre ; à respirer : à vendre ; à habiter : à vendre. Cette mansarde coûte cher, et le dernier loyer tu n'en as pu le payer. Et ta femme qui se plaint, et comme elle dit, se dégoûte, — un jour, quand le pain manquera, dira aussi : à vendre. La vue du ciel t'est mesurée ; le ciel se vend... Le cœur des femmes n'est pas aussi grand que le ciel.

A vendre, à vendre... ce mot, l'effacer ; écrire : Moi ! Le bonheur ! Ecrire dessus : à moi !

Combien de toile et d'encre pour cela ? Ecris donc !

Puisqu'ils t'ont appris à écrire.

IV

En ce temps-là, les ouvriers se mirent en grève.

Ils voulaient travailler moins.

Ils usaient d'un droit. L'État a reconnu ce droit.

Ils luttèrent légalement. Ils firent valoir ce droit, leur droit ! comme ils disaient, cela sans sortir des bornes de la légalité.

Le charbon cessa de nourrir les usines, et les cités, glandes qui versent le suc humain dans les faubourgs, ne salivèrent plus. Les fabriques, la bouche sèche, dépérirent, navrant actionnaires, fonctionnaires Quoi ! ce flux, qui descendait le matin et remontait le soir, était humain ! A son gré, il pouvait s'arrêter... Est-ce que les forces aveugles de la nature allaient penser ?

La viande cessa de nourrir l'homme, la femme et les petits Le pain même se fit rare. Et tous, hommes, femmes, enfants dépérirent dans les bornes de la légalité, champ clos où les ennemis échangèrent de grands coups, l'un les recevant au ventre et l'autre à la fabrique. Quoique celle-ci tienne au cœur, au ventre cela fait plus de mal.

Oui, les pauvres reçurent de formidables coups. Mais ce sont maux qu'on sent après, la lutte finie. Dans l'ardeur, on ne sent que le mal que l'on fait, et c'est si bon !

Ils sortirent de là meurtris, faibles, mais fiers. Ils avaient gagné ça... des bribes, cédé sur le reste. Mais une minute au moins, ils

avaient espéré. Il semblait que leur vie avait jailli de terre, où son cours d'égout lent et fétide traînait, et qu'une fois elle avait vu l'air libre, miré le ciel.

Les beaux jours de fainéantise, on réfléchit, on s'exalte; l'on recompte, avare, sa rancune, et chaque fois qu'on la recompte, on la trouve grossie. Patience ! un jour, ils seraient riches aussi. Avec cette rancune-là, ils achèteraient, peut-être, une heure de loisir au travail quotidien...

On n'était pas vaincu. On reprit le travail. Un peu de repos, il le fallait. Les forces manquaient.

L'ennemi fondit sur eux comme ils se reposaient. Pendant la trêve, il attaqua sournoisement. Il laissa reprendre le travail, et la confiance renaître de la paix, attendit. En hiver la misère ne peut pas faire campagne. L'hiver seul, ennemi du dedans, l'occupe toute. Pas de troubles à craindre : ces gens étaient à bout.

Mais quand le printemps viendrait? quand, les forces reprises, provisions amassées, tranquilles contre le froid, fiers et braves de l'appui d'un ciel plein de promesses bleues, les ouvriers trouveraient, aux premières lueurs dont le nouveau soleil éclairerait leurs cerveaux, qu'une heure de travail en moins et quelques sous de plus répandraient sur la terre un peu plus de bonheur, un peu plus de justice...

L'ennemi fit, en pleine paix, massacrer les plus braves, ceux qui ouvrent les fenêtres par où la lumière entre.

Pilleux rentra chez lui. Il n'avait plus d'ouvrage.

Dans une guinguette, où d'habitude l'on dansait, les ouvriers s'étaient réunis, et mis beaucoup ensemble afin de réfléchir. Longtemps dans une brume, la houle mauvaise n'avait remué que tourbe, petites querelles, jalousies. Le temps passait; mais le clair vers la fin était venu. Ces têtes obtuses avaient fait un peu de pensée. A elles toutes, elles avaient fait remonter du fond quelques gouttes d'idées, qui tout de suite avaient surnagé, fait le calme d'où l'enthousiasme coule comme d'une source d'eau vive.

Lui, Pilleux, avait donc parlé, devant le peuple. C'étaient les mêmes qui naguère le raillaient. Sa lourde mâchoire pesait sur les mots, des mots énormes, trop gros pour passer par sa gorge et ses dents. Cette fois, montant à la tribune, dont si souvent, piteux, il était redescendu, — soudain, calme, il avait senti que ses pieds tenaces mordaient bien après le sol, et ne le lâcheraient pas qu'il n'eût enfin parlé. En lui aussi, la houle s'apaise sous l'idée qui remonte du fond, claire, et le courant se précipite emportant tout. Ses dents, qui retenaient si voracement les mots, écluse enfin brisée, leur laisse libre cours...

Par saccades, soubresauts d'abord, les phrases jaillissent. Bientôt ni l'injure, ni l'hostilité de la salle, ni le ridicule, ni les interrup-

tions, digues jalouses, ni le doute, — rien ne va plus arrêter sa pensée, fleuve en marche.

Pas même lui. Emporté comme tous, il alla.

Qu'avait-il dit?... Quel songe... Griserie évaporée.

Ce qu'il avait dit... Qu'avait-il dit? Il ne savait plus.

Enthousiasme! Il était celui qui mène les autres. Aimé, envié, supérieur, triomphateur...

Nuit trouble où l'on a fait ce dont on se croit incapable... Meneur, qui donc ce jour-là l'avait mené ?

Qui ? Eux, les ouvriers, tous ceux qui étaient là.

Les mots n'étaient pas venus de lui-même, mais d'eux tous. Sa pensée! Il voulait l'exprimer. Il exprimait la leur. Sa pensée! mais il n'avait même pas de pensée, puisqu'il parlait! Les mots n'éveillaient point d'idées! Passions! désirs!—De quoi parlait-il, déjà?

Il parlait du travail. Du trop de travail sous lequel on succombait, vraiment... Il proférait la lassitude collective... Oui, nous n'en pouvons plus. Nous voulons être libres. Liberté! Liberté! Moins de travail, afin d'être payés un peu plus! Moins de travail, afin de connaître la vie. Moins de travail afin de connaître la famille. Pour que nous élevions honnêtement nos enfants, pour qu'ils soient sains, instruits, solides, moins de travail! Moins de travail pour être nous même d'autres hommes! Salariés, nouveaux esclaves, hontes de nos temps, pour jouir du progrès, de la civilisation, de la République, de tout ce que nous avons conquis de notre sang, moins de travail! Moins de travail, afin que nous travaillions mieux!

Tu n'en peux plus. Tes lèvres sont sèches. tu as soif. —Oh! que j'ai soif! — l'eau claire apaiserait ta soif. — Oh! oui, de l'eau! — L'eau claire qui coule du rocher. — J'y cours! — De l'eau de source froide. — Conduis-moi — De l'eau pure! — Tu me tentes, tu me tortures, à boire! à boire! — Que l'eau est belle, quand, pure, elle coule de la roche et se diamante au soleil ,..

Il s'était fait entendre, lui qu'on raillait! Au dessus de la foule haletante, mourant de soif, il s'était donc dressé, dans un rayonnement de phrases, objet des bras tendus et des regards suppliants, tel qu'un mirage. Très haut, très haut, il élevait ses deux mains vides.

Un mirage rapproche des choses qui existent, ne mentant que sur la distance. Lui, érigeant le repos devant ces exténués, où prenait-il l'Eden de ce moins de travail? Où allait-il, cet homme qui disait : suivez-moi? Il ne le savait pas... Imbécile, il suivait. Orateur, ce n'était pas lui, mais eux tous qui parlaient. Il n'était que le cri de tous ces malheureux. La masse, pour crier plus fort, criait en lui.

Puis. on avait cru que c'était pour de vrai. A force de parler des

choses, on y croit. Ils auraient moins de travail. La grève! La grève! Il faudra bien que l'on nous donne moins de travail.

Sois donc content, Pilleux! tu ne travailleras plus.

Renvoyé. Pas de raison. Il sait bien trop lesquelles.

Il est celui qui entraîna. Il est le chef. Sa parole ranima les faibles, entraîna les timides; sa parole... et le reste. Le premier, prompt à l'acte, il posa la menace de ses deux poings robustes sur la route qui eût mené les lâches au travail...

— L'administration est décidée à ne plus vous employer...

Comme il s'en va, sans retourner la tête, fier, et l'on dirait presque heureux. Il va. Les autres, solidaires, vont le suivre. C'est la guerre. Il l'accepte...

Ici, les routes se croisent. La grande route de la vie, monotone, continue. Mais une autre s'en détache, celle que l'on cherchait aux rêves de jeunesse, celle qu'on aurait prise, et qu'on cherchait en vain.

Rêves de la jeunesse...La vie vous y ramène.La route prenait un peu plus loin qu'on n'a pensé.

Mais la voici. Il s'y engage résolument.

Il s'y engage avec sa femme et son enfant.

Non, il ne frappera pas toujours du fer avec un marteau. Il se soulèvera sous la misère qui l'écrase, et d'autres s'échapperont, dégagés, avec lui. Est-ce que la révolte va luire une nouvelle fois? De nouveau, les regards se tournent du côté de l'aurore, et la nuit du travail se teinte de lueurs...

La même guinguette, mêmes murs blafards, les drapeaux sales. Quand cela serait une étable, un dieu pourrait y naître. La salle est sombre, pleine de mystère... Qui sait!

Il n'est pas né de Dieu depuis tellement longtemps...

La même tribune aussi. Il y a triomphé. Qu'il retrouve seulement un peu de l'enthousiasme qu'il a versé ici sur la foule fébrile. Il en a tant versé qu'il a dû en rester. Il s'avance. Voici l'heure. Les camarades vont venir.

L'impatience l'exalte et le crispe. Il la contient. Il craint que s'échappe, de tout ce qui bout en lui-même, une fumée. Il est tard. Les amis sont moins exacts que de coutume. A peine deux ou trois... Ah! qu'ils viennent, qu'ils viennent donc! qu'ils partagent sa fièvre. Il ne peut plus la contenir... Qu'ils viennent voir le mirage! Qu'ils viennent s'extasier...

L'attente... l'attente...

Le rêve : l'humanité meilleure, là, devant lui. Il ne sait pourquoi : des visions douces, tendres, passent Joie de famille, joie des champs. Des choses qui seraient possibles... Des enfants dans les prés jouent à saute-mouton. Sous les saules, près de l'eau claire, des amants

s'entrelacent. Des toits de chaume. De grands peupliers se balancent... Les travailleurs s'en retournent, la bonne journée finie. On chante. On est très las, mais il reste, pour la joie, encore un peu de force. La bonne soupe fume, la bonne soupe chante, — à leur rencontre... Ah! cela, cela, qu'il faut conquérir tout de suite...

On le peut ! il va dire, montrer que c'est possible...

La vision... — mais les camarades ne viennent donc pas!

La vision... — Il attend, il attend.. comme on se frotte les yeux.

— Eh! qu'on commence sans eux, s'ils ne veulent pas venir!

Si peu de monde! On n'entraîne pas si peu de monde !

Commençons ! Il gravit les deux marches de tribune.

La vision... Elle se débat contre le réel. Il lutte, — rien qu'un instant. Car les visions ont peur, se sauvent dès que le vrai les touche...

Et le vrai, c'est la défaite; la fuite avant le combat. L'estrade morne, la chambre sinistre, et, sur les bancs presque déserts, ici et là, des groupes goguenards, qui raillent sans doute... Le vrai, le réel... c'est lui, lui-même, le piteux orateur que nul n'écoute plus, et qui se débat, avec des gestes de désespoir, contre le vide de la salle et le vide de sa pensée.

Retourne-toi. Le troupeau est déjà loin derrière. Il se sent seul, regarde autour de lui. Personne. L'abandonnerait-on! Nul ne cesse le travail? Le troupeau broute. Le loup a mangé un agneau? Peut-être!... L'herbe est tendre, et les chiens font bonne garde.

Allons, la faim! aboye et mords. Ramène les bêtes. Que pas une ne s'égare, surtout n'aille en avant...

Les babouins que le chasseur poursuit affrontent les balles, pour aider ceux d'entre eux qui restent en arrière. Bêtes immondes, les cafards, quand l'un tombe au ruisseau, se tendent la patte... Chez les moutons, chacun pour soi, le chien pour tous.

Quand il était dans le troupeau, s'il allait en avant, les autres, collés à lui, suivaient. Neutres et flasques, dès que l'un faisait un pas, tous faisaient ce même pas, et là où il allait, ils se portaient en masse.

Mais il était dehors. On le coupait des siens.

L'hiver qui crée aux pauvres une nouvelle faim, bientôt cette bouche de plus à nourrir qu'est le feu, les ressources épuisées par la grève, la lassitude enfin de la lutte, c'était trop !

Et puis qu'est-ce qu'il raconte... Que nous veut-il encore !

Mais qu'on l'écoute! Hier, on l'écoutait... Ses raisons... — Des raisons! — On veut travailler moins. Soit. Combien pouvons-nous de temps tenir la grève? Quels fonds de réserve existent dans l'entreprise dont nous sommes salariés? Combien d'ouvriers sans ouvrage à cette heure, peuvent, à des conditions plus basses, nous remplacer? Les bénéfices de notre usine sont de tant. Ceux des autres sont-ils moindres! Calculons...

Il disait cela? Non pas! Qui donc l'eût écouté? Et si dans ces calculs, que nul ne pouvait faire, il avait trouvé la grève vaincue d'avance, et le mieux impossible?

Il ne savait pas si la grève réussirait. Au hasard du désir comme il était puissant! Qu'il est faible, devant la raison, même certaine!

L'abandonner... Faute grave. La main qui le frappe aujourd'hui, demain frappera les autres. Qui peut croire en celui qui a trahi une fois? Quand ils diront à l'un des leurs : cesse le travail comme nous qui déclarons la grève, il dira : non, je suis libre, et ferai ce que vous avez fait, lorsqu'un des vôtres fut chassé. — L'intérêt de la masse, la solidarité... — Bah! des raisons! ce n'est pas là de l'éloquence. Les yeux se détournent, on cause, on commence les rires La gaucherie de ses gestes, ses brutalités de phrases... — Comprenez donc, tâchez de comprendre, têtes dures!

Mais non, non! Ils comprennent quand ils sentent; l'éloquence, celle qui fait agir, fait sentir. On mange parce qu'on a faim, non parce qu'il faut manger. Ces gens-là aujourd'hui, ont faim de travailler. Et ils écoutent, comme ils mangent, lorsque c'est bon.

Ils ne comprennent pas. Pilleux n'a plus le secret qui hier les entraîna : le secret de l'épave que les flots roulent à merci et qui, ce semble, leur commande. Rejetée sur la berge, elle leur commande encore, leur parle. Mais les flots passent; ils passent, aveugles, sourds. Ils reflètent, mais l'image ne les pénètre pas.

Pas d'ouvrage! L'hiver déjà faisait de l'ombre. Malheur aux sans abris quand la menace éclatera. Une fois la tempête, toutes les maisons sont closes.

Patiemment, il chercha.

Longtemps, les contremaîtres, embaucheurs, évincèrent l'ouvrier mal noté, qui trouvait contre lui cette solidarité qu'il avait vainement prêchée aux siens.

Les attroupements où l'on embauche à la hâte, les petites agences, les marchandeurs, virent errer sa blouse où pendaient ses deux poings solides et inutiles. Quelques abris mal clos, que le premier vent emporte, s'offraient. On s'y réfugiait. Il fallait tôt partir.

Alors vagues métiers, colis portés aux gares, commissions, déménagements, bricole et mille misères.

La monotone route de déchéance.

V

Le Quinze terrorisa les pauvres, vida les chambres déjà si vides, jeta à la rue les misérables.

Quatre fois l'an, les détenteurs du gîte, venaient demander de la joie et de la nourriture à ces misérables. Joie, nourriture! Ils n'en

profitaient guère, ayant, par ailleurs de quoi manger et se réjouir, mais c'était ainsi pour la forme, la régularité de la succion. Le sang jaune ne devait pas séjourner dans les taudis de misère.

Une semaine avant le jour, le long corridor s'agitait et s'attristait. A peine quelques-uns payaient le huit; tous usaient d'un délai. Huit jours encore ils pouvaient jouir du matelas et de la couverture; huit fois encore la pendule marquerait l'heure du départ... mais le jour viendrait, l'aiguille monterait jusqu'à la neuvième heure — et à ce moment on ne la verrait plus.

Or les femmes étaient descendues avec de gros paquets qu'avait lorgnés le concierge avec mépris. Seuls, les enfants criaient dans la maison déserte.

Là bas. près d'une maison louche, une queue longue et qui n'avait pu tenir ni dans la salle, ni dans l'escalier, ni sous le porche, traînait jusque dans la rue sous les regards railleurs. Foule anxieuse où pourtant la longueur de l'attente, l'habitude résignée, jetaient parfois des rires où retombait en écho la question monotone que chacun se faisait : me feront-ils assez?

— N° 123! Neuf francs!

— N'y a-t-il pas moyen de faire dix?

Robes, bijoux, pendules, matelas, couvertures, jusqu'à des choses de si peu de valeur que les experts en riaient, tout allait chez la Tante prendre place en de vastes magasins, où les draps ne chaufferaient plus personne, où les robes ne vêtiraient personne, où les bijoux ne souriraient plus.

Puis le titre, le papier qui tient lieu du drap chaud, de la belle robe, lui-même va s'engouffrer dans quelque comptoir véreux, d'où il ne sortira, s'il sort, que pour bien de l'argent, quand le soleil de Pâques annoncera l'été, ou bien la Trinité.

L'argent sonne en grosses pièces dans la main du pauvre. Pas beaucoup! Naisen l'additionnant de l'argent de la semaine, des quelques francs empruntés et de l'argent dont on aurait dîné ce soir, ça fait assez; on paye un terme sur deux qu'on doit.

Il fait sonner l'argent qui ne lui appartient pas, l'argent de la pendule qui ne sonnera plus, et se demande pour quel crime il est condamné à promener ainsi cet argent tentateur, à l'extraire d'une poche pour le mettre dans une autre, n'en retenant que le son clair, un instant entendu.

Il paie donc, et remonte. Là-haut, sur la cheminée, l'absente fait un grand trou. Que les heures seront lentes, maintenant que plus rien ne les sonne!

L'enfant s'étonne, demande pourquoi, quand vient le froid, s'envolent les matelas et les couvertures chaudes?

Les hirondelles reviennent au printemps. Eux? — Hélas!

A présent que les sous s'en sont allés au diable, que les dernières croûtes de pain sont mangées, du travail! Quel qu'il soit, je l'accepte, il m'en faut, tout de suite. Plus rien ici de luxe dont on se puisse

défaire. Plus rien même dont on se puisse priver. Travaille. Où? Quand? Comment? — Il n'y a pas de travail.

Une bête aux yeux louches rôde autour des maisons closes. Quand elles le voient les mères serrent bien fort dans leurs bras leurs petits qui s'y blottissent. Le loup affamé rôde autour des maisons closes d'où s'échappe le fumet du repas qui se cuit. Autour des ateliers rôdent les sans ouvrages. Alors les ouvriers se penchent sur leur besogne et travaillent plus dur.

Qu'ils travaillent! Le sans-place est là qui guette la leur. Pas un jour de négligence ou de paresse, pas une distraction... qu'ils ne tombent pas malades! Lâche ta proie, elle est prise. Les dents longues, autour, rôde le sans-ouvrage.

Comme il fait peur! C'est un ouvrier tout comme nous. On dirait un qui serait redevenu sauvage. La mine humble et féroce, la face maigre et les yeux caves et ternes qui soudain scintillent d'éclats fauves, ainsi que s'allument de tremblottantes étoiles dès que la lumière, cette nourriture du firmament, s'épuise.

Sauvage! Ah! tout du ciel, de la terre et des hommes, toutes les choses sauvages sont venues fondre sur lui. La pluie, la neige, la boue, le froid, la faim, la rage, l'anxiété, la douleur ont attaqué et minent et détruisent son corps, ses habits, sa santé, son courage et la bonne mine qui ferait que l'on aurait confiance. Ses souliers, sa casquette, les loques rapiécées où il habite toujours sont comme une maison que l'on n'habite plus, où entre le vent, la pluie, que l'on s'est lassé même de réparer et qu'effrite et délabre le temps, à volonté. Qui peut se nicher là est le rebut de tous. Maison maudite, au bout du pays. On l'évite. Car peut-être, des bandits s'y sont réfugiés. A certains jours de troubles, on les verra sortir.

Qu'ils viennent! ces jours où l'on sortira de sa honte! Qu'ils viennent! Ils viendront. Mais vivre jusque-là! La faim avant ce jour vous chasse du repaire.

Attendant... on grignotterait n'importe quoi. Une humble, basse besogne. On ferait tout. Il n'importe. Si dur, si mal payé que ce soit. on accepte...

Mais on trouve! Il y a de l'ouvrage dans les villes, si l'on veut?

Il n'y en a pas.

Il cherche bien. Il demande, il s'informe. Vainement.

Oh! les mines dures, revêches, l'arrogance des demi-parvenus, de contremaîtres plus chiens que patrons, des parvenants...

— Peuh! Repassez.

Je suis sans ouvrage. Depuis longtemps. J'accepterai tout.

Oh! la mine contente! Celui-là ignore la faim, ignore toute douleur. Du haut de sa joie, il regarde, intéressé. Les insectes se débattent, agitent leurs pattes dans l'eau. Ces bêtes feraient pitié si elles n'étaient si petites. Même on les aiderait, s'il ne fallait pas, se dérangeant, remuer un doigt...

— Pourtant, repassez.

— Je n'ai pas d'ouvrage. Et l'on a faim à la maison.

— Demain, peut-être, oui, repassez, repassez.

Je n'ai pas d'ouvrage. Il faut que j'en trouve. N'importe quoi. N'importe quel prix. Je n'ai pas d'ouvrage...

Ici, ne repasse pas. La porte apeurée se ferme. Cette chose de bois qui bouche ta plainte et te la rentre, cette porte qu'un coup de poing cependant enfoncerait... Ah ! elle est moins cruelle, moins lâche que les visages pleutres aux mines qui s'apitoyent. Elle ne fait pas traîner ces repassez sur la douleur à vif, n'étend pas sur la plaie le poison du faux espoir.

Pas d'ouvrage. Même de bonne volonté ? Pas d'ouvrage.

Valide, fort, travailleur, intelligent en somme... Mes bras, mes deux bras... là... pourraient faire quelque chose...

Pas d'ouvrage, pas d'ouvrage !

Mais les hommes plient sous le poids... les femmes, même les enfants... je puis les aider, ils sont accablés de besogne...

Non.

Quoi ! Il n'y a pas de travail... On ne peut pas, en travaillant, au moins manger. A Paris, de nos jours, en pleine saison...

Cela est.

Où l'on est trop, il faut qu'il y en ait qui partent.

Il y a trop d'hommes, il n'y a pas assez de travail.

Sans travail, pas de pain. Tu admis cette loi. Cesse donc de manger, ou cherche d'autres machines, roue inutile, si tu veux resservir. Depuis quand la ferraille que l'on jette au rebut, lutte-t-elle contre la rouille et se veut-elle nécessaire ?

Mais le travail est libre. S'il l'est ! Toute une armée en France n'a d'autre rôle que de défendre sa liberté. Principe sacré de la liberté du travail, que ceux qui ne font rien sauront défendre comme leur propriété, quels lâches, ne consentant pas à mourir, le renient ! J'ai faim. Ce pain est de trop. Il est donc libre. Mange. — Je suis sans toit. Voici des palais libres... Entre... — Mais du travail, du travail libre, je n'en puis prendre ?

Libres ! cela sonnait dans le mot République. Nous l'avons... On s'est bien cru libre ! Mais on a faim...

Liberté, idole de France, ô cri de guerre ! mot sonore dans la bouche, drapeau éblouissant, chimère de la Révolution originelle, qui engendra toutes les idées que nous proclamons, toi qui te levas dans le sang, fanatisant les peuples, ainsi qu'un Dieu nouveau, toi qui te répandis sur toute la terre, et que la simonie de tes prêtres n'a pas tuée, ô toi qui as tant fait souffrir, que tu es belle quand la soupe est chaude, le pain blanc !

Il n'y a jamais de libre que ce qui est en trop. Le travail, on se l'arrache, on se tue pour l'avoir.

Il n'y en avait pas même pour ceux de France.

Et du Nord, du Midi, d'ailleurs, il en est venu.

Ils ne buvaient pas de vin, ils travaillaient des quinze, dix-huit heures, sans faiblir, ils mangeaient du pain dur frotté d'un peu de lard, et ils couchaient en tas, la tête sur une corde. De Chine il en viendra, que nourriront quelques grains de riz... Vous voyez bien que l'on est trop, même de Français. Et ce que l'on a gagné, honnêtement gagné, le droit de vivre en son pays qui vous prit trois ans de vie, prend votre sang en guerre, et votre argent en paix... il n'y faut plus compter. Le droit de propriété ne s'étend que sur ce que les autres ont gagné...

Plus de travail. De nos jours, dans la grande ville, dans la pleine saison... tandis que s'exténuent et se tuent de travail ceux-ci, ceux-là sont tués de ne pas travailler.

Voyez-les! Comme ils se ruent à la maigre pitance.,. Ils sont trop... Il n'y aura jamais de la peine pour tous...

Un morceau arraché! A eux! Ils courent, se cachent, vont vite le dévorer dans leur trou, s'ils y parviennent sans qu'on les vole.

D'autres jouent des coudes, grimpent les uns sur les autres. forment des tas, des grappes dont chaque grain s'écrase. Un monceau de piétinés, broyés, élève la pyramide et enfouit la pitance si disputée qu'on ne l'a même pas mangée. Ils se mangeront les uns les autres, faute de mieux, et si nombreux, qu'ils rempliront la terre qu'ils stériliseront, et comme les lapins dans les îles étroites, s'éteindront par l'effet de leur pullullement.

Mais quelle pitance, si acharnée, se disputent-ils? Le pain? Non; réglementé, il n'est pas libre. Rien de ce qui s'achète. Ce n'est point le plaisir qu'ils s'arrachent. C'est la peine. C'est la seule chose libre, c'est le travail!

Détruire! Anéantir. Les hommes s'étouffent. De l'air! C'est trop lent, la misère, pour vider le trop plein d'hommes...

Donner du travail à tous ces affamés! Bâtir des villes, perçer des routes, coloniser, armer, rien ne suffira. L'inutile, l'impossible même n'est pas assez. Percer les isthmes, endiguer les mers, refaire le monde! Tenter les peuples nouveaux, créer aux sauvages des pudeurs! Accumuler pour les siècles à venir de quoi vêtir, nourrir plusieurs humanités et assez de canons pour tout anéantir...

Mais non! mais non! il n'y en aura jamais assez! Ils auront des machines, et il faudra faire plus. Comme l'alcoolique qui boit et qui veut boire plus, l'activité humaine creuse une soif plus grande. Travail! Il en faut plus, car le travail vaut moins. L'étranger quitte sa terre, vient mordre après la besogne. Elle plus rare, vous plus nombreux...

Mourir, parce qu'il n'y a plus de travail. Le travail est libre, mais tu ne peux le prendre. Aie pitié! Laisse-le à cet enfant, dans sa boîte qui le soutient, afin que ses parents lui donnent la soupe, ce soir. Laisse-le à cette vieille qui porte des fardeaux,— exténuée, elle tombe, mais ne va pas l'aider, tu l'empêcherais de vivre!

Travail dont avares se gavent et crèvent les hommes! Toi après

qui l'homme tient comme la moule au rocher! Toi après qui se cramponnent les malheureuses décharnées d'avoir passé les nuits, comme après un enfant qu'on veut leur arracher! Toi qui soûles à tel point les pauvres qu'ils en meurent, les riches q u'ils n'en goûtent plus la richesse que tu leur donnes...

Travail! Travail! Opium qui soulage et qui tue, arrache à la misère pour engendrer la misère! Travail qui est le croc par lequel l'homme mange l'homme, les griffes dont ils s'entredéchirent! Source d'envie, source d'orgueil, source de bêtise!... Toi qui cernes les yeux et fais pâles les joues, et stupide la pensée, poison chéri des lèvres! Tu as pris toute la vie; tu la recouvres comme une peau qui préserve du plaisir; tu en tiens lieu, car tu fais tout le mal qu'il fait....

Parti de la mort, vers la mort, par le travail... Sentier amer qui ne passe point par la vie. Travailler, dormir. Dormir, travailler. De pierre en pierre, du sommeil au labeur, sauter la vie! De pierre en pierre, sans y tremper, sauter la vie... Ne pas même la goûter en y ayant puisé dans le creux de ses mains... Joie, amour, tout ce qu'elle contient te ferait mal... Ton estomac, rongé de travail, ne supporte plus. Suits l'inconscience! Parti de la mort, vers la mort, par la mort!...

Femme, fais l'aumône des nuits passées aux sans-ouvrage! Vieillard, l'aumône de la besogne aux plus jeunes! Enfant, ce n'est pas à toi, ce fardeau; donne aux forts. Le navire en détresse, on met tout en commun. Lâche et traître qui cache sa gourmandise quand d'autres ont faim et qui, de ses nuits de travail forcené, engraisse son épargne, quand sans pain, bras ballants, d'autres, les forts, attendent.

Partageons, partageons...

La richesse? Pas encore. Mais partageons toujours la peine, en attendant.

Le mal social! C'est là. Qui donc en doute? Est-ce que ça ne fait pas crier quand on y touche? C'est là qu'il faut couper. C'est engorgé, le sang ne passe plus. Les membres ne peuvent plus se nourrir, ils dépérissent...

Société! Corps monstrueux, tête trop grosse et jambes étiolées qui flageollent. Du repos! Du repos! Elle a assez travaillé comme cela. Elle n'en peut plus. C'est l'âge où l'on vit de ses rentes.

Elle dit ne pas vouloir, ayant ses habitudes...

Allons donc! elle voudrait, mais ne peut. Elle n'a pas de rentes. Commerçant endetté, elle travaille, nuit et jour, se hâte, et voudrait mettre double bouchée de peine, elle en veut au sommeil qui lui vole du labeur, elle ne sait même plus qu'il existe des plaisirs. L'échéance! l'échéance vient sur elle! Elle court; la dette aussi. Parfois de nouveaux emprunts donnent quelque distance. La dette

en reprend des forces, et recouvre l'avantage. Tôt ou tard il faudr s'arrêter... La faillite.

Qu'elle vienne donc, puisqu'après on pourra se reposer! Plus on va, moins se partageront les créanciers. Alors, pourquoi lutter? — L'honneur de la maison!

L'honneur de jeter ses gens un jour, sur le pavé, de faillir à toutes promesses, l'honneur d'une vie de misères, de toute une guerre atroce... — l'honneur de la maison...

La grand'route de la vie... Par là, tout droit, toujours...

— Non pas. Je sais où cela mène. Tôt ou tard, de gré ou de force, il faudra s'arrêter, prendre ailleurs.

— D'ici là...

— Non. Tout de suite. La vie déjà est à son faîte. L'ombre que fait la pensée sur la vie qui chemine n'est plus devant, espoir! mais derrière, souvenir. Tout de suite, si je veux vivre de la vie où j'atteindrai. Vivre! Pas même, la voir seulement. Mais tout de suite.

Hâte! Hâte! double les pas. Oh! que c'est lourd, une femme et un enfant, quand on marche vers un rêve. Vite! Déjà un grand chemin est fait. Qu'elle est loin de toi, la vie tranquille des autres hommes! Hâte-toi! car déjà tu ne pourrais revenir au port que tu quittas. A jamais s'est fermé le cercle. Il n'y a plus rien. La ligne horizontale, nette et dure de la mer, est semblable, par derrière où les dernières choses fermes viennent de s'engloutir, et par devant, où rien n'émerge, rien, — rien encore.

Rêves, soifs de révolte de la jeunesse! Quel détour prend la vie pour ramener à vous... Vous étiez donc le bon chemin, le droit chemin...

— Révolution sociale! Encore une! Éternelle défaite et vieille plaisanterie. Le monde qui va changer pour te faire plaisir...

Déclassé, cesse de rire. Peut-être vas-tu plus tôt changer le monde, que ton sort. Peut-être est-ce là le plus court : régénérer le monde, pour gagner les quelques sous qu'il faut pour vivre.

— Mais c'est le bonheur pour d'autres, pour quand tu n'y seras plus.

— J'y serai. Déjà le meilleur de ma vie s'est en allé. J'ai un enfant qui verra...

Écoute, n'appelle-t-il pas! Je crois que le petit a faim.

Dépêche! Atteins le monde qui donnera à manger à tous les petits enfants. Le monde futur... Mais vite, vite... Dis, en attendant, n'y a-t-il pas un petit grignottage, quelque chose, de quoi tromper la faim, d'ici le monde futur?

Il appelle... Il appelle. . Lui ne peut pas attendre. Ah! plus que jamais il faut réaliser tout de suite. Déjà bien tard, car c'est avant

que les enfants naissent qu'il faut leur faire un nid, — la société meilleure !

Dupe, pauvre dupe... comme la vie t'a trompé !

— Ah ! Justement ! Je fus heureux ! On peut donc l'être ! Si je n'avais jamais eu les joies je ne saurais pas... je serais comme tant d'autres, aveugles, miséreux-nés; on leur parle de la lumière, mais ils ne désirent même pas ! On les ennuie, à tant les plaindre. Que leur veut-on ! En quoi ce que le toucher, l'odeur, la saveur et les sons créent de jouissance peut-il encore se charger d'un surcroît de beauté !

Le monde futur ! Ces gens m'en parlaient tant et tant... La société meilleure ! — J'y voulais bien aller, mais je ne savais qu'y mettre. Je creusais mon ennui comme une nuit d'aveugle, il n'y avait pas, jamais il n'y était entré un rayon expliquant la joie de la lumière !

Je fus heureux... — Qui donc me rebouche les yeux ? — J'ai eu les plus grandes joies et ma nuit est brûlante de cendres que je fouaille en vain pour y refaire la flamme...

Comme la vie était douce... On désirait la vie. Tout jeune, quand on ne sait pas, dès le premier échec on ne songe qu'à mourir. Mais j'ai su. J'ai voulu vivre, et, seulement, pour vivre un peu, je voulais travailler un peu moins.

Je sais, à présent. Le bonheur existe. Il est tout simple. On le peut. Il n'y a qu'à vouloir. Tous ensemble ! Comprenez-moi, écoutez-moi...

— Père, j'ai faim

Il faut agir. C'est vrai que le rêve paraît fragile. C'est vrai qu'il paraît loin...

Mais cette société-ci — solide ! Elle fuit de toutes parts. Proche ! Mais elle vous chasse ; tous les bras vous y repoussent. On se cramponne en vain. Tes poings seront secoués jusqu'à ce que tu lâches prise. Plus de travail. Cela suffit, vogue vers la Terre promise. Tu te noieras peut-être, ou tu y parviendras. Ici, plus de place. Il faudra bien que tu t'en ailles...

— Je pars. Qui va me suivre ?

Je pars. Je quitte le travail, qui ne sème que misère. La grève ! Que des jachères reposent la société...

Le bonheur existe. Il est tout simple. On le peut tout de suite. Il n'y a qu'à vouloir, tous ensemble. Ecoutez...

Mais écoutez donc... Le bonheur, le vôtre ! Proche, de votre temps, quand vous voudrez... Tâchez de comprendre...

— Tâche de faire comprendre ..

Comprennent les pavés des rues où tu te hâtes, du « repassez » de l'un, au « rien pour vous » de l'autre ; comprennent les murs de la mansarde où tu rumines, à voix sourde, faute de pain, des raisonnements secs et de l'espérance claire, comprenne l'herbe avare des portes de la ville, où, seul et libre tu peux crier et gesticuler ta pensée, rien qu'afin d'élargir ta poitrine, et décharger ta tête seule à

en porter le poids... Mais d'autres hommes, comprendre! Le vent qui fouette, le pavé qui s'enfuit sous la hâte des pas, l'herbe, la terre, le ciel, même les murs... écoutent! Ils s'intéressent, versent l'apaisement, réflètent ton âme. Mais tu projettes en vain tout ton cœur dans des mots ; ils frappent aux oreilles, frappent, redoublent, cognent comme pour les enfoncer... On n'ouvre pas. Tu guettes vainement aux yeux ; là, se montrerait quelque chose de toi qui serait entré, qui serait en d'autres. Rien. Rien de toi hors de toi... Ils ne comprennent pas.

— Votre bonheur... le vôtre... Demain, tout de suite, possible!

— Ecoutez-moi! Je tiens le moyen de vous faire heureux!

Des mots! Farine fade qui n'a pas levé. On ne peut pas deviner que c'est le pain futur...

Ils écoutent ceux qui disent : plus d'étrangers chez nous. Ils ont vu l'étranger venir leur voler le travail. Ils écoutent ceux qui disent : mort aux bourgeois. Car ils envient et ils détestent. Ceux qui disent : voici du travail, ils les suivent ; car le travail donne du pain et ils ont faim ; et ceux qui prêchent la guerre, la revanche, les batailles, ils les écoutent car ils ont soif aussi de sang.

Courbés sur l'éternelle tâche, séculaires maniaques, ils n'entendent que par leur ventre affamé. Terre promise! Vie heureuse, dont nous tassons le lit pour nos petits enfants, sommet dont on est fier de n'être, tout en bas, qu'une pierre du sentier qui monte... ils tendent la main.

Qu'est-ce que tu vas leur donner? Le monde futur?

Oui, le monde futur est apparu aux hommes; — ainsi jadis la Vierge, les saints apparaissaient... L'un les voyait splendides, couverts d'étoffes précieuses, dans des lumières, les autres les voyaient très simples, tout comme nous. La Vierge, les saints, étaient pourtant toujours les mêmes...

Le monde futur, simple ou splendide était le même.

Ici, on travaillait ce qu'il faut pour que tous puissent vivre. Puis librement, pour le luxe, jeu, plaisir, pour tout ce que l'on voulait, si l'on voulait, l'on travaillait.

Les uns disaient : il y aura des armées de travail. On servira! On fera trois ans dans le travail... on sera soldat, non pour défendre la patrie... pour la créer!

D'autres mettaient tant d'heures à chacun, tous les jours.

D'autres, sûrs qu'il y aurait assez, brisaient toute chaîne. On sera très riche. Tout sera mis dans un tas. On prendra. Comme c'est simple!

Etait-ce moins simple en s'approchant? Peut-être... Mais comme on ne s'approchait jamais..

Pas d'ouvrage? La faim, la misère, le froid, l'ennui... Qu'il était loin, le minimum de salaire, maximum de travail, conquête lente du franc l'heure, et d'un peu de franc repos... quand pour quelques sous, pour des croûtes, on eût donné des jours, des nuits, aux plus

viles tâches, ah ! vraiment, tout en or, et descendant du ciel, le monde futur n'était pas plus loin de deux pas ! — Deux pas ! si l'on n'avait pas de jambe pour les faire ! C'était ainsi qu'on le voulait, dans la foule, non pas tout près de nous, mais sept cieux au-dessus, non pour y vivre, mais afin qu'il nous aide à vivre, non pas pour le créer, mais pour le trouver beau.

Même cela, tu ne l'offres pas ! Les mains vides, tu veux parler aux affamés. Oui ! tu montres le chemin. Mais ils ne peuvent plus marcher. Si proche soit la ville, c'est au ciel qu'ils regardent.

Ils ne t'écoutent pas. Qu'entendraient-ils ! Doutes, vains espoirs, idées dont toi-même n'es pas sûr...

Et que cependant tu parles déjà de réaliser...

— Belles phrases, idées complètes, un monde tout prêt, travail, gain, lois, récompenses, drapeaux, avancement... tout, quitte à n'avoir rien ! Mais que ça brille !... — Alors peut-être on écoutera...

Parle à la nuit, à l'herbe des espaces solitaires, aux murs des rues désertes, au toit de ta mansarde... Si tu parles de choses qu'on peut, les choses, qui ne peuvent pas, elles, seules écouteront.

Au moins quelques amis avec qui... Quoi ! Pas un !

Messie, pauvre Messie sans disciples ! — Pas un !

Chez lui la femme, l'enfant...

Ceux-là l'aiment. Mais ne veulent de lui que du pain.

Messie ! Pauvre Messie sans disciples. Seul, — seul.

Hargneux, il cherche de l'ouvrage.

Et les autres qui en ont s'écartent de lui, et vivent, tant qu'ils en ont, leur misère avec joie, — comme un crasseux se coiffe d'un chapeau défoncé, satisfait de ses loques avec un rêve dessus.

VI

Pilleux trouva de l'ouvrage.

On construisait la rue Etienne-Marcel. Pilleux trouva de l'ouvrage. Il cassa des pierres.

Dure déchéance ! C'en était fait ; on ne l'utiliserait plus, cette tête trop lourde. Masse inutile, faite pour accabler le corps, enfanter en lui déception, honte, inassouvissement, ressentir l'âpre douleur ; amas de conceptions fausses, grenier aux utopies, Babel de chimères, — à jamais là, rivée au corps pour le martyriser, chanter sa déchéance, ulcérer sa misère, le tenailler de désirs, pauvre cervelle congestionnée, dont pas une cellule n'avait vibré efficacement.

A quoi ça servait donc, cette masse pensante? A jamais dédaignée. Elle ne ferait pas de bien, ne perfectionnerait rien, même la société, ne serait pas si profitable que ces bras, qui du moins nourrissaient une femme, un enfant.

Rien, elle ne serait rien que machine à souffrir, glande à secréter le fiel de l'irréalisable, meule à broyer la rage. à jamais, à jamais ! Jusqu'à ce qu'un jour peut-être, éclatant de trop de rêve, et en

projetant au loin la douleur amassée, elle agirait peut-être, ferait sa besogne de détruire... L'œuvre, l'œuvre quand même, et le mal seul possible... — Alors, peut-être, par quelque haut fait de vengeance — quel crime? il ne savait encore, mais il cherchait... — on l'arracherait de ses épaules, cette tête cariée, dent creuse qui, ne mâchant plus, rêvait de mordre, et dont le nerf vibrait à nu, dans l'atroce rage.

Pilleux avait trouvé de l'ouvrage. Il cassait des pierres.

Son front trop lourd lui avait enfin plié le dos. Lentement, il s'abaissait vers le sol, le fruit emportant la branche. Humblement, il frappait. Mais petit à petit, le froid, l'exercice, l'animaient. La gaieté du travail physique le prenait. Puis la pensée venait, et le geste machinal réalisait un rêve. Il détruisait! Ahan! Ahan! Il frappait, ô jouissance! Quant tout cela, du Louvre aux Postes, des Halles à la Banque, serait des décombres, de son rêve d'extinction il aurait là l'image! Elles s'écroulaient, les vieilles maisons, niches à misères. Terre rase! demain on y pourrait planter.

Seulement venait l'hiver. Sous sa blouse, il grelottait. A peine quelques instants il pouvaient tendre ses mains à l'haleine des braseros. Il fallait souvent, immobile, à genoux, tête baissée, tenir la pique, qu'un autre frappait. Une douleur froide cuisait ses pieds, faisait de marbre ses mains, heurtait ses dents, saignait ses oreilles... Sous le ciel bleu-blanc, de laiteuse turquoise, ensoleillé de rayons de translucide onyx, Pilleux cassait des pierres.

Seulement, aux rentrées du soir, il brillait, lueur de reconnaissance dans une prunelle, un peu de feu rouge dans le poêle nain...

Jacques accueillait son père en sautant de joie, de bonne joie de chien aimant; Jacques battait des mains, criait dans un triomphe :

— Papa! viens jouer!

Les petites joues étaient moins pâles. Et, ce temps-là il y eut de quoi manger.

Le dôme vitré de la halle aux blés s'élevait au-dessus de l'amas gris des toits plantés de tuyaux noirs. Quartier morne et grouillant, moisi, effervescent, magma d'odeurs, rouille, viande, épices, mangeaille. Les rues à parois hautes serpentaient, longues rigoles, coulant de l'humanité. Le fond, obscur tout le jour, flambait le soir, aux soleils des étalages, charcuteries blanches, boucheries rouges, volailles grises. Près du ventre, la poche s'élevait, la nouvelle Banque, haute, solide, claire. Auprès, un intestin aux boyaux noirs, un dédale de rues sans lumières, à peine troublé de veilleuses louches; ici de gros numéros; là, un comptoir de zinc derrière des grilles saignantes, — d'où parfois il partait, coupé de rires de filles, de pas de maraîchères, quelque gaîment plaintive musette, biniou perdu, faisant danser des exilés, évoquant des flancs noirs de montagnes boisées, des azurs de ciels libres... le bien-loin des solitudes.

Deux voûtes à deux étages ceignaient la haute coupole vitrée. Le temps avait fait auguste le stupide monument de Philibert Delorme.

Avec l'ennui il avait fait de la tristesse, et fait revivre en cette sorte d'arène en ruines, un peu de l'antiquité qu'elle voulut imiter. Ces cachots où, derrière les barreaux de fer, dormaient des sacs de farine, ces vomitoires, hantés de nations de rats, l'humidité, les murs sinistres, et la longue cheminée aux cadrans sidéraux, colonne astrologique de la reine Catherine, la fontaine vieillotte abreuvant le trottoir défoncé, les chaînes reliant les bornes, tout cela croupissait, vieux, énorme, lugubre, dans ce quartier tassé où, des murs bariolés, par des trous, des fentes dans la pierre, sortaient des êtres; taudis sans nom, ruchées d'hommes dans des placards, immondices et gens, on ne sait, rebut de ville, — où de l'humanité, comme des mites, s'était mise.

Un arrêté municipal coupa ce membre pourri de capitale, détruisit notre belle halle aux blés, en fit une bourse.

Six ans plus tôt, aux jours d'amour, sous la grande coupole, criante de drapeaux, de lampions, enrubannée de papiers et plantée de Mariannes, un 14 juillet, ils avaient dansé là, tous deux, Georgette, Jean.

Ardente fille! désirantes lèvres... O bonheur fou du soleil cru dans ses cheveux!

Maintenant...

Ahan! Il frappe, frappe. La destruction, il la commence. Le vieil arbre, où il avait un jour niché sa joie! Ahan! Il l'abattrait, et son tronc chaufferait leur amour plein d'hiver!

Ahan! Pilleux brandit la pioche et aspire l'air large, heureux du grand mouvement de pourfente. A bas, choses du vieux monde, étroitesses, basses passions, moisissures! A bas choses du passé, amour, tendresse, humanitairerie! Sur le champ urbain une nuée de sauterelles s'abattit. Chaque heure écroula un pan de mur, creva une chambre, arracha un plancher. Il passait d'étranges visions dans ce patient ravage. Il s'effondrait de la vie, dans ces chambres éventrées, de l'humanité saignait sous la pioche, et de ces maisons mutilées, comme d'un champ de bataille où geignent les blessés, comme d'un amphithéâtre d'hôpital, toutes les misères s'étalaient, voiles arrachés, toute une pauvre intimité pantelante... — Ahan! Il s'exaltait... ah! trop lente! trop lente cent fois, pour l'éclosion des républiques rêvées, cette patiente dissection des terriers humains, sainte dynamite, d'un seul coup, eût fait l'œuvre!

Mais pour lente qu'elle fut, la besogne fut faite. Une place énorme, un cadavre de ville, trou formidable, une plaie terreuse, du Louvre au Louis de bronze, se fit. Le quartier n'était plus. Seule, la halle démantelée agitait encore un moignon, un grand pan de coupole, squelette de fer, vieil arbre ébranché, monstre ossifié, loque de muraille, agonisante. Et sur les terrains vagues, qui avaient porté neuf siècles le fardeau d'une ville, des forains venaient prendre des tonneaux avec les dents, des gamins jouaient aux billes, et, le soir, on y aimait.

Mais avant que Paris repoussât des pierres neuves, l'agence crachait à la misère les bras inemployables.

Ce temps-là, il n'y eut plus de quoi manger.

Jacques cessa de jouer et ses joues furent plus pâles.

Du soir où Pilleux était rentré, sombre, bras ballants, et que de sa voix sourde, il avait dit :

— C'est fini !

Une semaine entière, avec cent sous, ils avaient vécu. Une autre, ils vécurent encore, ayant vendu l'unique chaise et le lit de fer. Ils couchèrent par terre, comme des bêtes, buvant de l'eau, mangeant des pommes de terre. Quand ils n'eurent plus que dix sous devant eux, ils les mangèrent crues.

Pilleux connut les derniers métiers.

Par les rues, il cria les journaux. Ça allait encore, c'était de la haine qu'il criait, sa voix s'enthousiasmait des fois, et il prenait des airs d'apôtre :

— Demandez le *Cri du Peuple !*

Mais des glaireux achetaient le *Petit Journal*, des calicots se moquaient de lui... Il avait honte, si des amis passaient...

Il revenait éreinté, la voix caverneuse, envasée de l'ignoble métier, et le souffle court, la poitrine serrée, le gosier cuisant. Montant les sept étages, il devait s'asseoir souvent.

— Ah ! c'est toi ?

D'un regard froid, la femme l'accueillait dès le seuil. — Ah ! les retours d'autrefois ! — les retours de quand la soupe était meilleure ! Chaque jour son dégoût croissait pour l'amant. Il était sale, sa barbe poussait dure, sa voix qu'il voulait faire douce graillonnait des caresses, ses yeux louches dans sa figure terreuse s'allumaient de flammes de crime. Etait-ce là celui qu'elle avait pu aimer, embrasser à pleine bouche.

Pour parler, Jean demandait :

— Qu'as-tu fait ?

Elle répondait : rien !

Rien ! toujours rien, invariable, obstinée réponse. Cuirasse de femme : le têtu silence derrière lequel, blottie, elle savait attaquer et lancer les épingles, harcelait l'homme comme un pauvre taureau qu'une foule regarde souffrir, et qui n'a d'autre défense que sa tête non maniable... Querelles sourdes, phrases minières de l'intimité, les « Je suis libre ! », les « Nous ne sommes pas mariés ! » et la solennité grincheuse des « Mon cher ».

Le silence s'étendait, morne, entre ces cœurs gorgés de peines.

Jacques se faisait petit, tremblait, dans un coin, les poings devant sa bouche, sur ses petites joues qu'on n'embrassait plus, attendait la fin de ces silences, immobile, sentant qu'au moindre geste, père et mère sur lui éclateraient leur colère...

Ces silences, c'était Georgette qui les rompait, levant au ciel des yeux de martyre :

Dieu de Dieu ! Ce que c'est gai ici !

L'enfant fut tout de suite victime ; la mère étant mauvaise, le battant par plaisir, quelquefois comme pour voir couler d'un autre un peu des larmes qu'elle retenait.

Elle chercha des disputes, se heurta à l'entêtement de l'homme à les éviter, Se quitter ! il était donc trop lâche pour y venir, lui ! — Elle passa à la phase plus cruelle que celle des hostilités, celle des attendrissements qui semblent le remords des grandes douleurs prochaines...

« Comme tu m'aimes... mon pauvre, pauvre Jean !... »

Et Jean regardait par terre, selon son habitude, ne répondait pas à la menaçante plainte... De quoi le plaignait-on ? Mais lui aussi, menaçant des choses en sa gorge, mâchant des vengeances, contre un sentiment vague de crainte, un incompris pressentiment, se ramassant pour la détente future.

Il gagnait vingt sous, Georgette ne faisait plus rien. Vingt sous pour trois, en plein hiver, dans la ruineuse ville. Il y avait de la soupe le matin, le soir, et du pain sec à midi.

Devant la maigre soupe qu'il fallait manger sans lumière, — depuis des mois la lampe était sans huile, et dans cette mansarde, en cette saison, à trois heures il faisait nuit, — Georgette soupirait ; le dédain allongeait ses lèvres. Jean essayait de parler ; tout se mourait dans l'ombre que bleuissaient les glaciales étoiles. Seuls des bruits montaient des joyeux dîners, dans la cour.

Le petit Jacques riait pourtant. Après les pommes de terre crues, c'était si bon le pain ! Le chétif môme n'avait pas grand'chair sur ses os tendres, en ses joues de pâle rose-thé, mais un rire de gamin, quand le père rentrait, montrait des quenottes blanches comme des pointes de muguet dans le lilas des lèvres.

De nouveau il gela.

Apparurent les pullulements d'astres en l'air déshydraté, métallisé. L'énergique atmosphère immobilisa les courants liquides. L'âpre vent fit hurler la nuit.

Dans la mansarde vide de foyer, par les fentes d'un doigt nues de bourrelets, le froid entra, chez lui, prit place.

A son approche, les trois humains tapis là-dedans se firent petits, les uns contre les autres, se tassèrent en un coin, lui firent la place bien grande, posant les armes, rendus, tremblants à la voix triomphante du vent.

Les horribles soirées passèrent dont l'ombre glaçante donnait un avant-goût de tombe. Nul n'osait interrompre la grande voix. Mornes ils restaient là, ratatinés, réduits à la plus petite surface

possible, timides de présenter jusqu'aux gencives. Leurs haleines fumaient dans la nuit...

Alors, dans le glacement de précoce sépulcre, dans le lugubre de cette nuit pleine de formes, dans l'épouvantable fuite du temps, il aurorait de paradisiaques rêves...

Terre promise! Terre promise! Inviolable nid mental des félicités humaines, ô verdoiements sous les arbres en fleurs, terre promise, ciel d'or, doux soleil, océan! Démesurée turquoise, flots de diamants et de mercure, couleurs d'éblouissements, vision de flammes, évaporation de l'âme vers les arcs-en-ciel, étreintes d'immensités! Terre promise! Belle viande rouge, lait blanc, légumes verts, et joue à embrasser, fraîche! du bon pain tendre! Terre promise! Rubans, soies miroitantes, musique de diable, luxe de royautés, ô bals, ô danseurs, ô soupers! O petits joujoux, petites choses à aimer, bonbons, livres d'images! Pays d'assouvissement... où l'homme, régénéré, oubliera le mot de misère...

Comme tu semblais proche aux misérables!

EUGÈNE MOREL

A suivre

Les derniers jours de Schumann

LETTRES INÉDITES

Nous publions aujourd'hui, in extenso, *les lettres que Schumann écrivit à sa chère Clara et à Johannes Brahms, en la maison de santé du docteur Richards, où il s'ensevelit volontairement (Endenich, près Bonn, 1854).*

Cette correspondance détruit la détestable légende de la folie de Schumann et, après quarante années, met en claire lumière les derniers jours du maître des « rythmes nouveaux », des « riches harmonies », des mélodies « où le sentiment poétique est incomparable » (1).

Car Schumann ne fut point détenu à Endenich, il n'éprouva point l'angoisse de sentir sa raison emportée par le mal qui terrassa Donizetti, Delibes, Chabrier, Smetana, qui guettait Rossini et Wagner...

Avant la publication des lettres adressées à Clara Schumann, à Johannes Brahms et à Joseph Joachim (lettres remises à M. Ed. Hanslick, l'an dernier), il nous paraît intéressant de rappeler les événements qui précédèrent la réclusion de Schumann. La plupart sont d'ailleurs inconnus.

On sait que les œuvres de Schumann furent violemment contestées de son vivant (2), qu'il eut à subir — et il les subit valeureusement, car sa plume était acérée — les plus injustes attaques. Mais, en 1850, la direction de l'orchestre municipal de Dusseldorf lui fournissant l'occasion de fuir le combat en lui assurant une douce retraite, il accepta ce poste avec joie. Il était trop tard. Ce surcroît de travail, greffé sur un surmenage intellectuel de vingt années, le conduisit à la neurasthénie complète.

Dès l'année 1853, on le vit tour à tour mélancolique, nerveux, abattu, surexcitable, en proie aux hallucinations, sans qu'il voulût céder aux exigences d'un organisme las, ni aux instances de son entourage alarmé.

Au commencement de février 1854, l'inévitable crise se produisit dans les circonstances suivantes : Vers le milieu d'une nuit, il se leva, hagard, et prêta l'oreille à des « sonorités étranges,

(1) *Selon Rubinstein.*

(2) *Le véritable culte dont il jouit en Allemagne après sa mort rappelle le mot de Schopenhauer : « L'extrême-onction fut son baptême ; on attend que les saints soient morts pour les canoniser... »*

effrayantes » (1) *et Schubert lui apparut, porteur d'un thème, qu'il voulut noter sans retard* (2).

La hantise ne l'abandonna plus dès cette nuit, et son exaltation ne fit que croître durant qu'il composait des Variations *sur le thème d'outre-tombe. Le* 27 *février, après avoir terminé la* Cinquième Variation, *agitée, impétueuse, il se dirigea — d'apparences paisibles — vers le Pont du Rhin, enjamba le parapet, et se précipita dans le fleuve.*

Repêché par hasard, il manifesta le désir de retourner seul en sa maison; il s'y rendit, en effet sans secours, et reprit taciturnement sa composition à la mesure même qu'il avait abandonnée (3).

Après ce premier accès, le mal fit de rapides progrès : Schumann vécut un mois encore en proie à une fièvre torturante, puis, « *sentant son esprit se voiler* » — *selon son expression* — il témoigna le désir d'entrer dans une maison de santé.

Ses amis le conduisirent, le 4 mars 1854 chez le Dr Richards, à Endenich, où il resta jusqu'à sa mort (29 *juillet 1856*).

Voici tout d'abord une lettre du Dr Peters à Mme Clara Schumann écrite un mois après l'internement du malade :

« *Madame, je suis heureux de vous faire savoir que l'état meil-*
« *leur et la tenue plus tranquille de M. votre mari se sont main-*
« *tenus depuis lundi. Il a néanmoins besoin de repos, il passe*
« *la plus grande partie de ses journées à dormir sur le sofa ou*
« *sur le lit. Nous n'avons remarqué durant cette période que*
« *des hallucinations d'ouïe ; il est resté aimable, doux, peu gêné,*
« *mais assez bref dans la conversation ; il n'a pas été brutal*
« *envers son gardien, mais bénévole au contraire, et lui a*
« *exprimé ses regrets de lui avoir causé tant d'ennuis précé-*
« *demment.*

« *Quand il se promène, il cherche des violettes. Enfin, son*
« *aspect, son sommeil et son appétit sont meilleurs.* »

Après un mois d'agitation, Schumann était devenu doux et communicatif, lui qui avait toujours été un mélancolique, un méditatif. Deux années s'écoulèrent durant lesquelles il ne cessa de composer, ou d'écrire à sa femme, et aux deux amis qu'il chérissait le plus : Brahms et Joachim. Ils étaient alors fort jeunes.

(1) *Ce sont ses mots propres.*

(2) *On sait que Schubert est mort en 1828.*

(3) *Seuls, les amis intimes de Schumann ont connu cet événement curieux. Le thème envoyé par les mânes de Schubert, en* mi *bémol majeur, parut dans le* Volume complémentaire *des Œuvres de Schumann, mais les* Variations *ne furent jamais publiées. Brahms a écrit sur ce même thème des* Variations à quatre mains (*œuvre 23*), *qui sont très remarquables.*

Le premier vint s'établir à Dusseldorf, auprès de Clara Schumann et de ses enfants, dès que le malade fut interné. Le Dr Richards n'accorda qu'à Brahms l'autorisation d'entrer à Endenich; il y vint une fois ou deux par semaine, régulièrement.

Clara Schumann ne put voir son mari que quelques jours avant sa mort, il ne parlait plus et ne la reconnut pas.

Un détail tout à fait navrant et inconnu jusqu'à présent :

Vers les derniers jours de l'année 1854, Clara Schumann et ses amis songèrent à retirer Robert au Dr Richards ; ce dernier consulté ne se montra pas hostile au projet, il fit même quelques préparatifs en vue d'habituer doucement le malade à cette idée. Très sain d'esprit, celui-ci se passionnait alors pour les Ballades *de Brahms* (œuvre 10) *qu'il venait de recevoir et qu'il annotait passionnément.*

Le 6 janvier, Clara reçut d'Endenich une lettre de Robert, relative à son étude (1). *Il détachait, entre autres, la IIIe Ballade* (intermezzo 6/8, en *si* mineur), *dans laquelle il voyait « une inspiration démoniaque » ; son exaltation était grande, mais saine. Or, Clara et son entourage avaient vu, dans cet Intermezzo, « des anges voletant dans un ciel bleu ».*

Ils crurent tous à un fâcheux indice, et Schumann resta interné... Tout récemment, c'est-à-dire après quarante années, Brahms avoua à M. Hanslick que Schumann « peut-être » n'avait pas tort et que dans cette Ballade, où l'auteur n'avait rien voulu dépeindre, on pouvait lire une inspiration démoniaque...

Nous citons ce détail sans commentaires, en rappelant seulement — pour justifier Brahms d'un aveu si tardif et de l'incompréhensible inertie dont il fit preuve en 1855 — la thèse que soutient Hanslick dans son superbe ouvrage Le Beau dans la Musique : *« la musique n'exprime rien, elle éveille en nous des sentiments. »*

Nous avons eu l'occasion de voir Brahms travailler à Ischl (Haute-Autriche); il ne subissait, en réalité, l'ascendant d'aucun sentiment; il ne voulait dépeindre aucun sujet ; il ne fut qu'un artisan, et son scherzo, son adagio, n'avaient d'autre intention que d'être un beau scherzo, un bel adagio, de belles pièces musicales.

Voici maintenant quelques détails touchant les enfants de Schumann; son affection pour eux ne se démentit pas une heure.

Au mois de juin 1854, peu après l'internement de son mari, Clara mit au monde un garçon. Schumann témoigna aussitôt

(1) *On lira cette lettre plus loin.*

le désir qu'il reçût le prénom de Felix en souvenir de Mendelssohn (« l'inoubliable, » comme il le nommait), et désigna Brahms pour tenir l'enfant sur les fonts baptismaux.

L'aîné des fils (Louis) avait eu Mendelssohn pour parrain ; ainsi qu'on le voit, les fils de Schumann ne portèrent pas les prénoms de leurs parrains, suivant le désir absolu du père. Très superstitieux, Schumann jugeait maléfique cette immémoriale coutume.

Félix mourut jeune, poitrinaire, sans avoir connu son père.

Il fut doué d'un certain talent de poète (1).

—

DOUZE LETTRES INÉDITES DE ROBERT SCHUMANN

I

Robert Schumann à sa femme

Endenich, 14 septembre 1854.

Quelle joie j'ai ressentie, mon aimée Clara, en voyant ton écriture. Merci que tu m'aies écrit justement ce jour (2) et que toi et les chers enfants, en vieil amour, vous vous souveniez encore de moi ! Salue et embrasse les petits ! Oh ! si je pouvais vous voir et vous parler une seule fois ; mais le chemin est trop long. Je voudrais savoir de toi comment ta vie se passe généralement, où vous demeurez, et si tu joues encore aussi admirablement qu'autrefois, si Marie et Elise chantent encore, si tu as le piano à queue de Klemms ; ce qu'est devenue ma collection de partitions (les imprimées) et les manuscrits (comme le *Requiem*, la *Malédiction du chanteur*)... Où est notre album qui contenait des autographes de Gœthe, Jean-Paul, Mozart, Beethoven, Weber, et beaucoup de lettres adressées à toi et à moi ? Qu'est devenue la Nouvelle Revue pour la Musique, et ma correspondance ? As-tu encore toutes les lettres que je t'ai écrites ? et les billets d'amour que je t'envoyais de Vienne à Paris ? Ne pourrais-tu m'envoyer quelque chose d'intéressant ? Peut-être les poésies de Scherenberg, quelques vieux volumes de ma Revue, et les « règles musicales pour la maison et la vie » ? — Puis, je manque encore de papier à musique, parfois je voudrais noter quelque chose. Ma vie est très simple, et j'ai toujours du plaisir à voir la belle vue de Bonn ; quand je suis là, au

(1) *L'une de ses poésies,* Mon amour est vert, *devint célèbre en Allemagne par la composition qu'elle inspira à Brahms (œuvre 63, n° 5.)*

(2) Schumann se maria le 12 septembre. Clara est née le 13 septembre ; c'est pourquoi Schumann ressent de la joie que sa femme lui écrive précisément ce jour-là.

Siebengebirge et à Godesberg — dont tu te souviendras encore — comme pendant que je travaillais dans le plus ardent soleil au *Page* (1) j'ai eu une attaque de crampes. Puis, je voudrais savoir, chère Clara, si tu t'es occupée de mes habits, et si tu m'as envoyé des cigares?... Il m'importe beaucoup de le savoir. Ecris-moi plus exactement sur les enfants ; jouent-ils encore du Beethoven, du Mozart, et mon album pour la jeunesse ?... Combien je voudrais entendre une fois ton jeu admirable !

Est-ce un rêve ? Sommes-nous allés l'hiver dernier en Hollande ? On t'a reçu partout de façon si brillante, surtout à Rotterdam, où l'on nous a offert une retraite aux flambeaux ; et comme tu as joué dans les concerts, le *Concerto en* mi *bémol majeur, les sonates en* ut *majeur et* fa *mineur de Beethoven*, des *Etudes* de Chopin, des *Romances sans paroles* de Mendelssohn et mon nouveau *Concertstück en* ré ! (2) Te rappelles-tu encore un thème en *mi* bémol majeur (3) que j'ai entendu une fois dans la nuit et sur lequel j'ai écrit des variations? Pourrais-tu les joindre à ton prochain envoi. et peut-être quelques-unes de tes compositions ?

Et tant d'autres questions et prières! — Pourrai-je aller à toi et te les dire ? — Si tu veux jeter le voile sur ceci ou cela, de ce que je te demande, fais-le. Adieu, mon aimée Clara, et vous, chers enfants. Ecrivez-moi bientôt.

Ton vieux fidèle ROBERT

II

Robert Schumann à sa femme

Endenich, 18 septembre 1854.

Chère Clara ! Quelles joyeuses nouvelles tu m'as encore envoyées ! Quoi ! le ciel t'a donné un superbe garçon, et justement en juin ! (4) Et Marie et Elise t'ont joué le jour de ton anniversaire les *Images d'Orient* ! Et Brahms (salue-le amicalement et respectueusement) est venue s'établir tout à fait à Düsseldorf... — Quelles joyeuses nouvelles !

Tu veux savoir le nom que je préfère pour mon fils ! Ne le devines-tu ?... L'Inoubliable... (5).

(1) Il comprend par là un cycle de ballades *Le Page et la fille du roi*, œuvre 140.

(2) Ceci est *l'Allegro de concert en* ré *mineur*, œuvre 134, dédié à Johannes Brahms.

(3) C'est celui auquel il travaillait quand il alla subitement se jeter dans le Rhin.

(4) Schumann était né le 10 juin.

(5) Mendelssohn. Le dernier fils de Schumann reçut en effet le prénom de Félix. Son parrain était Brahms.

J'ai de la joie que les œuvres complètes (1) soient entièrement parues, ainsi que le *Concerto pour violoncelle* et la *Fantaisie pour violon*, que Joachim a joués si magistralement, et les *Fuguettes*. Puisque tu me l'offres, je les accepte, envoie-les moi.

Si tu écris à Joachim, salue-le. A-t-il composé quelque chose de nouveau? Et Brahms? L'*Ouverture de Hamlet* (2) est-elle éditée? A-t-il terminé l'autre? (3). Tu m'écris que tu donnes les leçons dans ta chambre. Quelles sont donc maintenant tes élèves, — quelles, les meilleures? Ne te fatigues-tu pas trop, chère Clara?

8 heures du soir. Je reviens à l'instant de Bonn, où je visite toujours la statue de Beethoven et ne cesse de m'en extasier. Pendant que je me tenais devant elle, l'orgue se mit à jouer dans l'église du monastère. Je suis maintenant plus fort et plus jeune qu'à Düsseldorf. — J'ai une prière à t'adresser; c'est d'écrire à M. le docteur Peters qu'il me donne de temps à autre de l'argent, comme j'en désire, et que tu le lui rendras. — Bien des fois des pauvres gens me demandent l'aumône et je souffre. Pour le reste, ma vie n'est pas aussi agitée qu'autrefois. Pourtant, comme tout, jadis, était autre! Donne-moi des nouvelles de nos parents, amis et amies de Cologne. Leipzig, Dresde et Berlin, de Woldemar (4), du Dr Haertel (5), tu les connais tous n'est-ce pas?

Je voudrais aussi te rappeler bien des choses des temps passés, des temps heureux! Notre voyage en Suisse, à Heidelberg, Lausanne, à Vevey, à Chamouny, puis notre voyage à La Haye, où tu fis les choses les plus étonnantes; puis à Anvers et à Bruxelles, puis à la fête musicale de Düsseldorf où on exécuta pour la première fois ma *Quatrième Symphonie*, et où tu jouas, dans la troisième journée, si magistralement et avec tant de succès mon *Concerto en* la *mineur*, et l'*Ouverture du Rhin* avec un succès moins brillant.

Te rappelles-tu aussi, comme en Suisse, pour la première fois, les Alpes nous apparurent dans toute leur splendeur? Et le cocher qui prit un trot si vif, que tu eus peur? — Sur tous nos voyages, même sur ceux que je fis quand j'étais écolier et étudiant, j'ai écrit des carnets de notes. Voudrais-tu me faire le plaisir de m'envoyer un volume de ton journal? et aussi une copie des billets d'amour que je t'envoyais à Paris de Vienne? As-tu encore le petit portrait de nous deux? (6) Je serais si heureux de le revoir. — Enfin il me serait agréable que tu me dises le jour de naissance des enfants, c'était inscrit dans le petit livre bleu.

(1) Celles en prose, et non les œuvres musicales.
(2) Une composition de Joachim.
(3) L'*Ouverture du roi Henri*.
(4) C'est le compositeur Woldemar Bargiel, frère puîné de Clara.
(5) Breitkopf et Haertel, éditeurs de Schumann.
(6) Peint par Rietschel à Leipzig.

Je veux encore écrire à M. et à E. (1), qui m'ont parlé si tendrement.

Adieu, ma tendre Clara, ne m'oublie pas, écris bientôt à ton

ROBERT

III

Robert Schumann à sa femme

Endenich, 26 septembre 1854.

Quelle joie, mon aimée Clara, a été pour moi ta lettre dernière, et l'envoi, et le portait à deux ! Ma mémoire était très troublée par les nombreuses nuits sans sommeil; maintenant, je te revois de nouveau avec tes traits nobles et sérieux.

Ce que tu m'écris sur..... m'a fait le plus grand plaisir. Aussi ce que tu me dis de Brahms, de Joachim, et de leurs compositions. Mais je m'étonne que Brahms fasse des études de contrepoint. Cela ne lui ressemble pas du tout !

Je voudrais bien connaître les *trois morceaux* de Joachim, *pour piano et alto*. Te rappelles-tu la *Ballade pour violon et piano*, ce morceau terrible (2) ?

Bien des choses aussi à Woldemar.

Je puis encore me rappeler le portrait de Brahms par Laurent, mais pas le mien. Merci de m'avoir dit les années de naissance des enfants; quels sont les parrains du tout petit? et dans quelle église le baptisera-t-on? Ecris-moi davantage sur les enfants et sur toi, ma Clara tendrement aimée.

Ton ROBERT

IV

Robert Schumann à sa femme

Endenich, 10 octobre 1854.

Clara, cher amour de mon cœur !

Quel envoi de joie m'as-tu de nouveau fait !

Ta lettre avec celle de Julie, la composition de Brahms sur le thème que tu as varié (3) et les trois volumes du *Cor miraculeux* (4)

(1) Ses filles Marie et Elise.

(2) Ce morceau se trouve dans les *Trois morceaux pour violon et piano* de Joachim, œuvre 5.

(3) Ceci a rapport aux *Variations sur un thème de Robert Schumann à lui dédiées par Clara Schumann, œuvre 20*. Sur le même thème, en *fa* dièse mineur, Brahms a écrit ses *Variations, œuvre 9*, qu'il a dédiées à Clara Schumann. — Schumann parle encore dans les lettres suivantes de ces *Variations* de Brahms.

(4) *Le Cor miraculeux* est une grande collection de poésies populaires allemandes, publiée par Arnim Brentano.

de A. B., mon livre de prédilection, que ma musique a souvent pris pour texte, et dont j'ai placé le *Si j'étais un petit oiseau* dans la *Geneviève*. Te rappelles-tu, comme Golo chante alors toujours plus hardiment et contre la chanson en d'autres mélodies?

Reçois maintenant mes meilleurs remerciements pour la copie des petits vers que je t'ai envoyés de Vienne à Paris. La charade de renversement sur Roma (Amor), me plait encore beaucoup. Parfois, je désirerais que tu m'entendisses improviser au piano; ce sont mes plus belles heures. Il faut que je prenne une connaissance plus exacte des *Variations* de Brahms; je lui écris moi-même.

Pourrais-je, par tes bons soins, recevoir encore une fois, pour le revoir, le manuscrit des *Chants du matin*? (1) Comment va l'édition du *Concertstück en* ré, avec orchestre, que tu as si admirablement joué à Amsterdam, et le second cycle de *Mélodies espagnoles*?

Reçois maintenant, ma chère Clara, mes félicitations pour la nomination en Hollande (2), c'est le plus ancien diplôme que j'aie reçu. Si tu écris à Verhulst (3), salue-le. Qui est Monsieur Lindhult? (4) Je crois que je l'ai vu jadis à Düsseldorf; il ne parlait pas beaucoup, mais paraissait porter beaucoup en soi. Je me rappelle encore très bien M. Grimm (5), car nous étions toujours avec Brahms et Joachim au restaurant de la gare (6). Salue-le et surtout Mlle Leser. J'écris moi-même à Brahms, ainsi qu'à Marie et à Julie. Mes promenades à pied vont encore, toujours à Bonn, où je me réjouis de la charmante vue du Siebengebirge; sais-tu encore notre ascension du Drackenfels, où nous rencontrâmes un digne curé? Nous avions de la peine à aller contre le fleuve et à parvenir à l'île Nonnenwerth.

Adieu, Clara bien-aimée, salue tous ceux qui se souviennent de moi.

Ton ROBERT

V

Robert Schumann à sa femme

12 octobre 1854.

Je viens de recevoir ta nouvelle aimable lettre avec le daguerréotype de la petite Marie, qui est encore toujours présente à ma mémoire. Merci aussi pour les cigares et le quatrième volume du

(1) *Les Chants du matin* ne sont pas de la musique vocale, mais cinq morceaux pour piano, œuvre 123, dédiés à « Mme Bettina, le haut poète ».

(2) Ceci a rapport à un diplôme d'honneur de la société musicale d'Amsterdam *Maatschappy tot Bevordering der Toonkunst*.

(3) J. H. Verhulst était un des meilleurs chefs d'orchestre de grands concerts à La Haye. Né en 1816, mort en 1891.

(4) Lindhult était professeur de chant à Cologne.

(5) Jules Othon Grimm était directeur de la musique royale à Münster.

(6) La gare de Hanovre.

Cor miraculeux. J'aime bien me souvenir du livre anglais sur le jeu aux échecs, et j'ai du plaisir à résoudre quelques parties que je n'ai pas encore résolues. J'admire toujours plus les *Variations* de Brahms. Veux-tu lui remettre la lettre ci-jointe? Je suis heureux aussi que tu aies reçu des nouvelles de Becker, de Fribourg (1) et que tu aies aussi l'espoir de recevoir des nouvelles de Haertel à propos du registre thématique de mes compositions. Maintenant, il faut que je te dise que tes *Variations* me ravissent toujours davantage et me rappellent ta magnifique exécution de celles-ci et des miennes. J'aime aussi me rappeler, chère Clara, ta poésie qui se trouve dans mes œuvres; enfin le jour d'août où saints Clara, Aurore, Eusebius (2) se suivaient et où je t'envoyais ma bague de fiançailles par Becker... Te rappelles-tu le Blankenbourg, où, à ton jour de naissance, je te fis chercher une bague de diamants dans un bouquet de fleurs? Et comme tu perdis l'un des diamants à Düsseldorf que, par hasard, on retrouva? Voilà d'enivrants souvenirs...

Ecris-moi plus encore, chère Clara, au sujet des enfants. Louis éprouvait toujours des difficultés pour parler. Ecris bientôt et souvent d'aussi joyeuses nouvelles.

En vieux et nouvel amour, ton dévoué

ROBERT

VI

Robert Schumann à sa femme

(Fragment d'une lettre du 27 novembre 1854.)

Les *Variations* de Johannes m'ont ravi à la première lecture, et plus je les connais, plus elles me ravissent. J'écris moi-même à Brahms; est-ce que son portrait, dessiné par Laurens, se trouve encore dans mon cabinet d'études? C'est un des plus beaux et des plus géniaux jeunes hommes. Je me rappelle encore avec délices l'impression magnifique qu'il produisit la première fois avec sa *Sonate en* ut *majeur*, et plus tard avec sa *Sonate en* fa *dièse mineur*, enfin avec son *Scherzo en* mi *bémol mineur*!

Ah! si je pouvais de nouveau l'entendre!

Je voudrais aussi ses *Ballades* (3).

(1) Ernest-Adolphe Becker (Schumann lui dédia ses *Scènes nocturnes* et le nomma dans la dédicace par erreur F.-A. Becker). Né en 1798, à Dresde, mort en 1874, il fut juge d'instruction au Tribunal des mines à Fribourg. C'était un ami intime de Schumann, surtout le confident de ses histoires d'amour et de fiançailles avec Clara Wieck.

(2) La suite des saints en août : Clara, Aurore, Eusebius, est encore une des superstitions calendriaires de Schumann. Clara tombe le 12 août, Eusebius (un des pseudonymes de Schumann dans la critique musicale) le 14 août. L'Aurore et sa spécialité pour Schumann n'est pas compréhensible.

(3) Les *Ballades* sont l'œuvre 10 de Brahms.

VII

Robert Schumann à Johannes Brahms

Endenich, 27 novembre 1854.

Cher! Ah, si je pouvais moi-même aller vous revoir et entendre, jouées par Clara, vos superbes *Variations!* (1) Joachim m'en a parlé. Comme tout y est arrondi, comme on vous reconnaît dans l'éclat fantastique le plus riche, uni à l'art le plus profond (je ne vous connaissais pas encore); les thèmes apparaissent çà et là très secrètement, puis très passionnément et fervemment sentis. Puis le thème, de nouveau, disparaissant! Combien magnifique la fin de la quatorzième, travaillée avec tant d'art en canon dans la seconde, la quinzième en *sol* bémol majeur avec sa seconde partie si géniale — et la dernière!

Puis, cher Johannes, j'ai à vous remercier pour toutes les amitiés et bontés que vous avez prodiguées à ma Clara; elle m'écrit toujours beaucoup à ce sujet. Hier elle m'a envoyé, comme vous le savez peut-être, à mon grand plaisir, deux volumes de mes compositions et les *Années de fléau* de Jean-Paul. Maintenant, j'espère, — puisque votre écriture m'est un trésor — que je la verrai bientôt dans d'autres circonstances. — L'hiver est assez doux. Vous connaissez les environs de Bonn; je me réjouis sans cesse de contempler la statue de Beethoven et la charmante vue du Siebengebirge. Nous nous sommes vus la dernière fois à Hanovre! Ecrivez donc bientôt à celui qui vous estime et vous aime.

ROB. SCHUMANN

VIII

Robert Schumann à sa femme

6 janvier 1855.

Aujourd'hui, ma chère Clara, je veux surtout te remercier pour les lettres d'artistes, et Johannes pour la *Sonate* et les *Ballades*.

Ces dernières, je les connais maintenant. Quant à la *Sonate*, il me souvient de l'avoir entendue une fois par lui — elle est profondément émue, partout géniale, sentie, et travaillée comme un tissu. Et les *Ballades* — la première magnifique, toute nouvelle, il n'y a que le *doppio movimento* (ainsi que dans la seconde) que je ne comprenne pas — cela ne devient-il pas trop vite?... La fin est jolie et curieuse! La seconde tout autre, variée, apte à éveiller richement la fantaisie — il y a des sonorités ensorceleuses là-dedans! Le *fa* dièse dans la basse, à la fin, paraît introduire la troisième ballade.

(1) *Variations en fa dièse mineur*, œuvre 9 de Brahms.

Comment nomme-t-on celle-là ? La *démoniaque ?* — elle est tout à fait superbe — et toujours plus enjôleuse après le *pp.* dans le trio ! Et quel retour ! Quelle fin ! Cette ballade a-t-elle fait sur toi la même impression, ma Clara ? Dans la quatrième ballade, il est beau que la première mélodie (si curieusement faite) balance à la fin entre majeur et mineur et reste enfin douloureusement en majeur ! Allons, maintenant, des ouvertures et des symphonies ! Ne les préfères-tu pas, ma Clara, à l'orgue ? Une symphonie ou un opéra qui fait un effet enthousiaste et grande sensation lance plus vite toutes les autres compositions.

Il doit.

Bien des salutations à Johannes et aux enfants, et toi, aimée de mon cœur, rappelle-toi celui qui t'est dévoué en vieil amour.

ROBERT

IX

Robert Schumann à Johannes Brahms

Endenich, 15 décembre 1854.

Cher ami, ah ! si je pouvais pour Noël venir chez vous ! En attendant, j'ai reçu de mon excellente femme votre portrait, ton bien connu ; [je me] rappelle encore très bien la place [qu'il occupait] (1) dans ma chambre — oh ! très bien ! sous la glace. [Je] m'exalte toujours à tes variations, il y en a beaucoup que je voudrais entendre par toi ou ma Clara ; je n'en suis pas tout à fait maître, surtout de la deuxième, de la quatrième [que je ne joue] pas dans le mouvement, non plus la cinquième ; mais la huitième (et les plus lentes) et la neuvième — dont une réminiscence, m'écrivit Clara, se trouve page 14 (2), d'où est-elle ? d'une mélodie ? — et la douzième ? — ah ! si je pouvais [l'] entendre de vous ! Clara m'a aussi envoyé la poésie de Rückert (3) à nous, l'original. Cela m'a fait de la peine, quoique j'en aie un grand plaisir, car elle l'a retirée de l'album. Elle me parla aussi de tes *Ballades*. A-t-il paru de tes compositions depuis notre séparation ? Le *Scherzo ?* Certainement. Combien serais-je heureux, si je pouvais prendre connaissance de tes nouvelles. Ecris-moi bientôt, cher Johannes, et aussi de nos amis. Que ceux de Hambourg se soient souvenus de moi, m'a fait grand

(1) Les mots entre crochets manquent dans le texte de Schumann. On remarquera aussi qu'il écrit « *votre* portrait, *ton* bien connu ».

(2) La dixième des *Variations en fa dièse mineur* de Brahms contient une réminiscence d'un thème de Clara Wieck, dont Schumann a fait le fond de ses poétiques *Impromptus*, œuvre 5.

(3) La poésie de Rückert était, pour ainsi dire, son remerciement pour les *Deux cahiers de mélodies* (œuvre 37) que Clara et Robert Schumann firent paraître ensemble et dont ils prirent les poésies dans le *Printemps d'amour* de Rückert.

plaisir. Si je pouvais revoir la ville, que je vis peu après l'incendie ! Maintenant tu es probablement de nouveau à Düsseldorf ; depuis Hanovre nous ne nous sommes pas rencontrés. Ah ! c'était d'heureux temps ! Je me réjouis de mes filles, Marie, Elise, Julie et de leur grand talent. Les entends-tu quelquefois ?

Adieu, toi, fidèle ami ; parlez de moi et écrivez encore.

Ton sincèrement dévoué,

ROBERT SCHUMANN

X

Robert Schumann à Joseph Joachim, à Hanovre

Endenich, 10 mars 1855

Très honoré maître !

Votre lettre m'a mis dans un état tout à fait joyeux. Les grandes lacunes de votre éducation musicale (1), puis le soi-disant œil violoneux et l'apostrophe — rien ne pouvait m'amuser davantage ! Puis, je songeais : *Ouverture de Hamlet*, *ouverture de Henri*, murmure des tilleuls, cloches du soir, ballades, cahier pour alto et piano, les curieux morceaux que vous avez joués une fois avec Clara, à Hanovre, à l'hôtel, et comme je songeais encore, je vins à ce commencement de lettre. Cher ami, ah ! si j'avais pu remplir ces trois (2).

J'aurais aussi voulu voler à Berlin. Johannes m'a envoyé le dernier volume des *Signaux*, à ma grande joie. Car tout m'est nouveau qui m'arrive depuis le 20 février.

Et un hiver si musical et le suivant de 1854-55 n'a encore jamais été ; un pareil voyage, voler de ville en ville — Mme Schrœder-Devrient, Jenny Lind, Clara, Wilhelmine Claus, Thérèse Milanollo, Mlle Agnès Bury, Mlle Jenny Ney, J. Joachim, Bazzini, Ernst, Vieuxtemps, les deux Wieniawski, Jul. Schulhoff et Rubinstein en compositeur. Et quelle affluence de virtuoses de salon ; et d'autres plus grands, comme H. de Bülow. J'ai eu grand plaisir que Reinecke (3) soit allé à Barmen comme chef d'orchestre. Barmen et Elberfeld sont deux villes musiciennes. Savez-vous peut-être si van Eycken (4) a une place à Elberfeld ? Il joue merveilleusement ; à Rotterdam je l'ai entendu [jouer] des fugues de Bach, aussi des fugues BACH (5) ; la première et la dernière sur un

(1) Schumann voyait dans Joachim un grand talent de composition.

(2) Tout à fait incompréhensible. On remarquera que ces dernières lettres sont plus incohérentes que les premières.

(3) Reinecke est aujourd'hui directeur du Conservatoire de Leipzig.

(4) Jean-Albert van Eycken (né en 1822, en Hollande), a eu la place d'organiste à l'église réformée d'Elberfeld de 1854 à sa mort (1868).

(5) *B* est le nom allemand de la note *si* bémol, *A* de *la*, *C* de *do*, *H* de *si* naturel. Il s'agit donc de fugues sur le nom Bach avec le thème *si* bémol, *la*, *do*, *si* naturel.

orgue qui était digne de lui. Maintenant, je vous épie, — venez bientôt, — sera-ce avec la lanterne en main? Ça me ferait plaisir! J'ai l'intention d'harmoniser les *Caprices* de Paganini (1), et non de façon canonique et compliquée comme les *Variations en la mineur*, mais très simplement.

J'ai écrit à ce sujet à certaine femme adorée, qui les a enfermés. Pourvu qu'elle ne craigne que cela me fatigue. J'ai déjà beaucoup œuvré; il ne m'est pas possible de rester un quart d'heure oisif, et ma Clara m'envoie toujours assez pour m'amuser intellectuellement.

Ainsi, je me perfectionne dans la musique de Johannes. La première sonate, comme première œuvre éditée, était comme jamais on n'en vit, et les quatre parties en entier. On perce toujours plus profondément dans ses autres œuvres, comme ses *Ballades*, qui sont aussi quelque chose d'inouï. Si seulement, comme vous, honoré maître, si seulement il voulait maintenant entrer dans les masses, dans l'orchestre et les chœurs! Ce serait superbe!

Nous allons, comme nous pensons à ces idées qui nous prennent si souvent aux heures sacrées, nous dire adieu pour aujourd'hui. — Au revoir, à bientôt.

Votre très dévoué.

R. SCHUMANN

XI

Robert Schumann à Johannes Brahms

Endenich, 11 mars 1855.

Cher ami!

Merci de votre envoi. La cravate me va. Et les *Signaux* m'ont fait grand plaisir. J'écrivis déjà à Clara et à Joachim comme tout m'était neuf. Comment se fait-il que justement le volume de cette année 1855 soit si incomplet? Il n'y a que les numéros 6, 8, 10, 11; et, à l'instant, je reçois sous bande le numéro 12.

J'ai l'intention d'écrire incessamment au Dr Haertel et de lui offrir différentes choses. Je ne sais pas si les morceaux pour violoncelle et piano s'appellent *morceaux de fantaisie*. Sur l'un d'eux, je suis ne doute, quoiqu'il me paraisse avoir le plus d'importance.

C'est le dernier, en *ré* majeur. Le premier trio est en *la* majeur

(1) Les accompagnements de piano pour les *Caprices* de Paganini, que Schumann écrivit à Endenich, sont, en manuscrit, en possession de Joachim qui écrit à leur sujet: « Ils sont d'une manière fort simple, harmonique, très clairs comme écriture, et logiques. » — Ils ne font donc pas suite aux deux cahiers: *Etudes d'après des Caprices de Paganini pour le piano, par R. Schumann, œuvres 9 et 10*, qui sont presque entièrement d'invention libre, indépendante.

avec des basses admirables (le violoncelle sonnait très bien, mais le violon pas). Je voudrais vous prier de me faire copier ce morceau par Fuchs et de me l'envoyer. Puis, je voudrais m'adresser au docteur Haertel pour les *Ballades* et lui dire, d'après la vérité, en toute modestie, s'il en est encore temps (1). Le *Scherzo* était aussi un morceau qui devait [être] imprimé, mais [c'est] un de vos plus difficiles pour le mouvement. Je l'ai joué dernièrement suffisamment, comme je le voulais. Et les trios ! Et la fin. — *Scherzo* ! — N'y a-t-il plus de sonate en *fa* dièse mineur à me prêter ? Voulez-vous rappeler Clara aux *Caprices* de Paganini, pour qu'elle me les envoie *bientôt*, et, s'il m'est permis de prier, du papier à musique (à 12 lignes, en vérité à 12 fois cinq lignes). Je m'en réjouis beaucoup. Chez Simrock à Bonn vient de paraître la réduction pour piano à quatre mains de l'*Ouverture solennelle sur la chanson du Vin du Rhin*. Ma femme m'écrit qu'elle pourrait peut-être relier maintenant un nouveau volume. Après le numéro d'œuvre 123, elle devrait arriver au commencement; mais sur le dos les numéros d'œuvre comme ils se suivent.

Ma promenade de l'autre jour n'a pas été bien loin, elle aurait dû poursuivre, m'emmener tout à fait d'ici ! Depuis une année, depuis le 4 mars 1854, c'est toujours la même façon de vivre, et la même vue de Bonn ! Aller autre part ! Songez-y ! Benrath est trop près — mais Dentz, ou Mühlheim...

Ecrivez-moi bientôt ! vous dites, mon cher Johannes, que je dois parfois songer à vous — mais, parfois, du matin au soir, voilà ! au revoir, à bientôt.

Votre R.

XII

Robert Schumann à Johannes Brahms

Endenich, mars 1855.

Votre deuxième Sonate, cher, m'a de nouveau rapproché de vous. Elle m'était toute étrangère ; je vis dans votre musique tant, que je puis en la lisant jouer tout de suite une partie après l'autre. Je lui en suis bien reconnaissant. Ah ! le commencement, le *pp*, toute la partie — jamais il n'y en a eu de pareille. L'*Andante* et les *Variations* et ensuite le *Scherzo*, tout autre que dans les précédentes, et le *Final*, le *Sostenuto*, la musique au commencement de la seconde partie, l'*Animato* et la fin — tout ça c'est une couronne de laurier pour Johannes qui vient d'autre part. Et les mélodies, oh ! la pre-

(1) Schumann oublie de mentionner ce qu'il veut dire au docteur Haertel.

mière... et la deuxième, je crois la connaître, mais la troisième — elle a (au commencement) une mélodie où de bonnes filles s'enthousiasment, et la fin sublime. La quatrième est si originale. Dans la cinquième la musique est aussi jolie que la poésie. La sixième est toute différente des autres. La mélodie et l'harmonie sur les mots « murmures » et « cimes » me plaisent.

Recevez maintenant mes remercîments pour les commissions, pour les *Caprices* de Paganini (et le papier à musique). J'en ai déjà harmonisé quelques-unes (cinq). Mais le travail m'est plus difficile que mon arrangement indépendant d'autrefois. La cause en est que, dans le violon, se trouve si souvent la basse de sa façon. En tout cas, mes anciens arrangements pour piano solo me faciliteraient le travail d'à présent de beaucoup.

Connaissez-vous, mon cher Johannes, exactement les *Variations* de Joachim pour piano et alto ? Les avez-vous peut-être entendues par Clara et Joachim? Voilà une œuvre qui, à côté de ses ouvertures, de ses fantaisies pour violon et piano, se surpasse encore et s'élance parmi les régions fantaisistes les plus variées. Il y a les secrets de l'alto, et aussi du piano, qui ont été surpris. Tout de suite la première, je voudrais l'entendre par Joachim — quelle mélodie ! Comme la seconde est tout autre, l'alto dans les cordes plus graves. La quatrième comme un rêve. Dans la cinquième le contrechant — très sérieux (à la fin excellente pédale). Curieuse, la sixième par le thème dans la basse; les autres parties y jouent avec le commencement du même thème. La neuvième, la dixième (caractère tzigane et hongrois, aussi national que possible) et la variation finale couronnent l'œuvre et en font une des plus supérieurement parfaites.

Cher et estimé ami, vous écrivez dans votre dernière lettre : « Vous savez bien qu'un poète n'aime pas à inventer devant une table maigre. » Qu'entends-tu par là ?

Au revoir, bientôt.

ROBERT

Nous nous sommes attachés, dans la traduction de ces lettres dernières, à imiter leur style tourmenté, incohérent parfois, et à rendre en français l'esprit maladif qui se dégage de leur texte allemand.

HENRY REVERS
ALFRED KAISER

Au pays de l'Inquisition

Au lendemain de la mort de M. Canovas, l'officieuse Agence Havas faisait connaître à la presse universelle un extrait de la lettre que M. le baron de Veede, diplomate suédois, avait adressée au Times le 26 juillet. Il semblait résulter de ce document que les prisonniers de Montjuich n'étaient pas dans une ignoble forteresse, mais plutôt dans un Eden. Aussi la presse cléricale et le gouvernement espagnol, qui, jusqu'alors, n'avaient pu répondre aux incessantes attaques des journaux indépendants de tous les pays, s'empressèrent-ils de s'accrocher à ces étranges déclarations comme des naufragés s'accrochent à une poutre pourrie. Le président du Conseil affirma même que l'opinion de M. de Veede suffisait à détruire la *légende* de Montjuich. Mais voici que le 3 août suivant, le directeur de La revue blanche recevait une longue lettre signée par tous les prisonniers de la forteresse, qui réduisait à néant toutes les affirmations du baron de Veede et expliquait de quelle façon les autorités de Montjuich s'étaient moquées de ce pauvre ambassadeur de Suède, pays dont les intérêts diplomatiques sont, comme on voit, en de bonnes mains. Les signataires ratifiaient d'ailleurs toutes leurs déclarations antérieures, notamment celles contenues dans un document qu'ils avaient adressé précédemment à la presse espagnole et au ministre de la guerre, M. Azcarraga, actuellement président du Conseil des ministres à Madrid.

Le même Times a également publié, à la date du 3 août, une lettre signée par M. Perry, secrétaire du « Spanish Atrocities Committee » de Londres, et il est étonnant que ni l'Agence Havas ni les grands journaux quotidiens qui ont tant parlé des déclarations naïves de M. de Veede, n'aient dit un mot de la réponse. Voici la traduction de cette lettre, qui réduit à néant la précédente :

« Monsieur l'Editeur du Times,

« La lettre contenue dans votre numéro du 26 juillet, sur les prisonniers de Barcelone, qu'on dit avoir été envoyée par un diplomate de Madrid à un de ses amis, est très intéressante. Elle est datée du 27 juin 1897 et on y affirme que la visite à Montjuich a été faite quinze jours auparavant, c'est-à-dire le 13 juin.

« L'explosion, à la suite de laquelle les arrestations avaient été opérées, eut lieu le 7 juin 1896. Donc, la visite a été faite un an après les arrestations et l'emprisonnement des prisonniers.

« Depuis le mois de décembre 1896, les rumeurs des tortures avaient circulé dans toute l'Europe avec une telle évidence, de tels

documents et des explications si détaillées, correctes et consistantes qu'on ne pouvait les contredire. Or, les tortures ont été exécutées en août 1896 pour obtenir des aveux et des accusations contre des innocents.

« Présenter comme heureux les 167 hommes et femmes qui étaient à Montjuich l'année dernière, est un acte de cynisme qui confine à la cruauté. Dans ce nombre, il y en a vingt ou trente qui ont été torturés, cinq ont été fusillés, vingt envoyés au bagne; F. Gana et J. Thioulouze (1) sont les seuls ayant subi des tortures qui soient maintenant en liberté. Ce dernier n'a souffert que pendant huit heures, mais le premier a subi les tourments pendant cinq jours et cinq nuits. Il a même fait une déclaration en présence d'un « Commissioner of Oaths » (2) disant les tortures qu'on lui avait fait subir. Il en a encore les marques sur le corps, les doigts, les pieds et les poignets, et il doit porter un bandage à la suite de la terrible mutilation de ses testicules.

« Peut-on appeler *heureuse* la condition de cet homme, ou celle des 108 prisonniers qui sont encore à Montjuich, (3) quoiqu'ils aient été acquittés par le Conseil de guerre de Madrid? On les a expulsés et ils ne peuvent, faute d'argent, quitter l'Espagne pour se rendre dans quelque autre pays de l'Europe. Peut-on appeler heureuse la misérable condition des vingt-huit personnes qui vont arriver à Liverpool?

« La réponse à tout ceci », conclut la lettre, « doit être plus précise que la vague affirmation du diplomate. Le gouvernement espagnol doit parler et démentir les faits, s'il tient à son honneur. »

Mais, que peuvent répondre les inquisiteurs aux témoignages qui les accablent de toutes parts? Un nouveau procès de Montjuich, telle est leur réponse.

Ils jugent à propos de ressusciter une vieille affaire qui remonte au 1er septembre 1886. Le journal de Barcelone, la Publicidad en fait, d'après l'accusation même, l'exposé suivant:

« L'accusateur, dans ses conclusions, accuse Francisco Callis Claveria et Manuel Enrique Joaquim d'avoir placé une cartouche de dynamite, le 1er septembre 1886, au casino Fomento où se trouvaient

(1) Voici, à l'adresse de ceux qui nient l'authenticité des documents, un certificat que je possède, signé par M. Ernest Roche, député de la Seine : « Paris, 5 juillet 1897. J'affirme que le citoyen Thioulouze, qui m'écrivit d'Espagne les horribles tourments que lui firent subir les tortionnaires à la solde de Canovas, est aujourd'hui de passage à Paris où il me confirme de vive voix la relation qu'il me fit par lettre. Ernest Roche. »

(2) Ce document a été publié par le Daily Chronicle de Londres.

(3) 92 de ces malheureux ont envoyé à La revue blanche, à la date du 25 août, une lettre des plus navrantes.

réunis les patrons constructeurs pour discuter au sujet d'une grève de maçons qui réclamaient la journée de huit heures.

« L'explosion causa des lésions graves à MM. Bardera, Deu et Vergès et des blessures peu importantes à MM. Roig et Serra. L'accusateur demande la peine des travaux forcés à perpétuité pour les deux accusés sus nommés. Parmi les autres accusés, 33 sont en fuite et le dernier, Tomas Aschéri Fossatti, a été récemment fusillé. »

J'ai tout lieu de croire que je suis un des 33 qui sont en fuite, bien que je n'aie quitté l'Espagne que l'année dernière et que l'affaire remonte à 1886. Ce serait une petite punition pour les inquisiteurs que leur laisser terminer leur procès et les confondre ensuite. Mais cela représente des souffrances et des tortures sans nom et je préfère les éviter en dévoilant dès à présent leurs misérables manœuvres.

Voici ce qu'ils ont fait. Quand Aschéri d'abord, Callis ensuite, ne pouvant plus résister à leurs intolérables souffrances, se déclarèrent disposés à signer tout ce qu'on voudrait, les tortionnaires jugèrent que c'était là une belle occasion de raviver un vieux procès pour l'avoir à leur disposition en guise de fonds de réserve, et pour l'utiliser quand cela leur conviendrait. Les auteurs de l'attentat étaient tout trouvés: Aschéri et Callis, flanqués de trente-trois complices inscrits sur des déclarations rédigées d'avance et que ces malheureux devaient signer. On englobait ainsi dans ce coup de filet tous les ennemis du gouvernement résidant à l'étranger, qu'on déclarait en fuite aujourd'hui pour pouvoir demander leur extradition demain. Le coup était habile, mais il a été si bêtement conduit! L'un des auteurs, Aschéri, fusillé à l'âge de 27 ans, avait à peine seize ans à cette époque et n'avait pas encore mis les pieds à Barcelone; j'ai même appris qu'il étudiait alors chez les Jésuites, à Marseille. Les enfants de Loyola sont habiles, mais pas suffisamment pour faire lancer par un de leurs élèves, une bombe de Marseille à Barcelone.

Quant aux déclarations de Callis, voici une lettre inédite et on ne peut plus suggestive que ce malheureux torturé a envoyée à son amie Thioulouze et que celui-ci s'est empressé de me faire parvenir :

« Cher ami,

« Je désire te faire la narration des actes de barbarie dont j'ai été la victime.

« Le 14 août 1896, à quatre heures de l'après-midi, me trouvant à mon travail, grâce auquel je pouvais nourrir ma fille et ma mère, un individu que je ne connaissais pas me demanda mon nom.

« Je le lui dis, et aussitôt il me fit savoir qu'il avait l'ordre de

m'arrêter. Je n'opposai aucune résistance, croyant qu'il s'agissait d'une erreur judiciaire involontaire et qu'il me serait aisé de justifier ma conduite, puisque je n'ai jamais fait quoi que ce soit pouvant intéresser les tribunaux. Mais je compris bientôt que je me trompais et que j'étais destiné à être une des victimes innocentes choisies par ceux qui étaient chargés d'éclaircir l'affaire de Cambios Nuevos, aujourd'hui plus obscure que jamais. Je fus enfermé à Montjaich, où Portas me demanda à bout portant le nom des auteurs des attentats de la rue Cambios Nuevos et du Fomento, ce dont m'avaient déjà parlé en route les agents de police, m'indiquant les noms d'Enrique et de Pepet de Vilanova. Je ne pus répondre, ne sachant pas les noms des auteurs de ces attentats. Le lieutenant me fit alors enfermer dans le cachot n° 11, où je demeurai jusqu'au 15 à huit heures du soir. On me fit alors descendre dans les cachots souterrains où ont lieu les tortures. Là, je fus reçus par les sbires de Portas, au nombre de huit, qui m'accablèrent d'insultes et me dépouillèrent de tout ce que j'avais, argent, documents, tabac, etc. Ils me lièrent les poignets et les bras et me conduisirent au dortoir de l'artillerie qu'on avait transformé en chambre de torture, car la victime Sunyer occupait déjà le *zéro*, la plus terrible de toutes. Les gendarmes, fouet en main, me donnèrent l'ordre de me promener sans m'arrêter. Je passai de la sorte la nuit du 15, le 16, le 17 et le 18 au milieu des souffrances les plus cruelles, sans manger, boire, ni dormir. Quand je n'en pouvais plus, le féroce Mayans et Carreras — celui-ci appartient aujourd'ui à la police judiciaire — faisaient pleuvoir sur mon dos des coups épouvantables. Le 19, ils me mirent le casque de fer, que j'ai décrit dans une lettre précédente, lequel détacha mes lèvres des gencives et les abîma tellement que l'on peut s'en convaincre encore aujourd'hui. Ce supplice et celui du feu sont les plus terribles de tous. Du 19 au 21, je subis les autres tortures, suffisamment connues pour que je n'aie pas besoin de les détailler. Le 21, mon corps n'était qu'une plaie et mes habits étaient en lambeaux. On me donna alors une tasse de bouillon que mon faible estomac ne put supporter.

« Soutenu par deux gendarmes, car je n'avais pas la force de me tenir debout, je fus conduit en présence d'un homme que je ne connaissais pas. On me dit qu'il se nommait Aschéri et que c'était lui mon accusateur. Je répondis que je préférais la mort aux tortures et que j'étais disposé à déclarer tout ce que l'on voudrait, pourvu que cela ne fît pas de tort à d'autres personnes. Ma proposition dut leur plaire, car, à partir de ce moment, je pus manger et boire et les supplices furent supprimés en grande partie, mais ils ne le furent complètement que le 7 mai 1897 (!), jour où l'on nous sépara de la garde civile.

« Devant le juge M. Marzo, au moment d'être mis de nouveau en présence d'Aschéri, qui ne put seulement pas dire mon nom, ne s'en souvenant plus, je ne pus me contenir, et m'écriai que je ne

savais pas de quoi il s'agissait, qu'on jouait là une terrible comédie, et que tout était une imposture, comme le déclarèrent du reste les témoins qu'appela alors mon accusateur. Mais quatre jours après, je fus rappelé de nouveau *pour déclarer au sujet de l'attentat du Fomento*. LE JUGE ME PRÉSENTA UNE DÉCLARATION RÉDIGÉE D'AVANCE ET, DEVANT LA MENACE DE RECOMMENCER LES PREMIÈRES TORTURES, JE SIGNAI...

« Tel est le rôle qu'on m'a réservé dans ce nouveau procès, destiné à avoir des conséquences fatales pour d'autres innocents et pour moi-même. Quand je serai un peu mieux, je tâcherai de te faire parvenir d'autres détails importants et curieux.

« Cachot n° 1 du château de Montjuich, 15 mai 1897.

« Francisco Callis. »

Et maintenant que le public est renseigné sur le nouveau crime qu'on prépare, j'attends de pied ferme les attaques des tortionnaires.

Et, comme toujours, ils auront la réplique.

F. TARRIDA DEL MARMOL

En Trinacrie

DIALOGUE

O femme !
Pourquoi t'en vas-tu sans te retourner
Laissant des flèches en les âmes ?
Pourquoi ne pas te retourner ?

Tu me verrais chanter
La profondeur des forêts en ta chevelure
Et les grenades rouges de l'été
Fleurs de pourpre mûres
Triomphant immarcessibles en tes lèvres,
Tu me verrais te dire
Les insomnies et les fièvres
D'amour et les délires
Que j'essaierais, de mes doigts gourds,
De te chanter sur la lyre
Car les chants d'amour
Ont besoin, m'a-t-on dit, de ce geste
Qui sait faire chanter le barbitos agreste.

Je voudrais parmi les onduleuses toisons
Qui vêtent l'été ou dans les vertes vagues
Cueillir la fleur de pourpre en l'or fin des moissons
Ou la rose méduse emmi les glauques algues
Mais je suis jeune et cela te fait rire
De voir qu'un enfant encor
T'appelle d'un sourire,
Je ne suis qu'un enfant encor.

Ton amour, je le sais,
Tu ne me le donneras pas
Et je souffre d'y penser
Tout en suivant tes pas.

Que veux-tu ? Qu'attends-tu de moi ?
Trop jeune pour te donner la joie,
Trop jeune aussi pour te donner de l'or,
Je ne suis qu'un enfant encor.

Tu me verrais aux écoles des rhéteurs,
Hermagore est mon maître.
Je ne sais pas encore les philosophes,
On les tient pour des menteurs.
Je ne puis les connaître,
Je vais aux écoles des rhéteurs,
Et ne sais pas encor les philosophes.

Je ne suis qu'un enfant encor
Et c'est de cela que je m'accuse !
Je ne puis te donner de l'or...
Si mon père faisait négoce à Syracuse,
S'il avait des bateaux sur la mer
De là-bas où naît le soleil d'or
En les pays aux horizons clairs
Je pourrais te donner de l'or...

Mais il est berger loin des mers
En l'île de Trinacrie.
Toi qui vends tout, même ta chair,
Lui ne vend rien. Et s'il crie
Parfois ce n'est pas après les matelots
Et les esclaves dont les rames
Battent les flots,
Mais quelquefois après les femmes
Qui tissent la laine
Là-bas sous les grands chênes
Semblables à ceux du Ménale.

Mais toi, belle courtisane
A la figure pâle,
Que veux-tu que je te donne
De plus que de mon cœur les plus secrets arcanes ?
Veux-tu les raisins de l'automne ?
Les blonds épis du défunt juillet ?
Ou bien encore le lait
Candide de mes chèvres ?

— Non, je veux les baisers de ta lèvre,
Jeune et puérile, enfant,
Leur fraîcheur calmera ma fièvre
Toi, je te donnerai de l'amour savamment.

LA COUPE

Pocula cœlatum divini opus Alcimedontis.
P. Virg. Maro

Ma Coupe est seulement d'un simple bois de hêtre
Humble présent d'Alcimédon le divin Maître
Et pour ornements, ors ou pierreries, ma Coupe
N'a qu'un peu de lierre chevauchant en sa croupe
Avec des entrelacs de baccar, puis un pampre
De vigne qui crispe ses serpents noirs et rampe
Au thyrse de son pied.
Mais ce précieux don
Je le conserve en mémoire d'Alcimédon,
Et, bien qu'il ait laissé la Coupe inachevée
— Trop tôt, hélas, la Mort était à son chevet —
Que les Satyres à peine ébauchés, en troupe
Dansent de ternes rondes aux flancs de la Coupe
Avec de pâles nymphes, et que les groupes
Tourbillonnent indécis comme dans mes rêves
Les vagues visions de joie qui fuient trop brèves,
Je garderai la Coupe aux ornements polis
La seule où je pourrai boire le Vin d'oubli.

Fernand Caussy

La Quinzaine dramatique

Théâtre du Vaudeville. — Reprise des **Jocrisses de l'Amour**, comédie en trois actes, par THÉODORE BARRIÈRE et LAMBERT-THIBOUST

Le théâtre aussi rentre de vacances, après de rafraîchissantes stations dans la banlieue dramatique : *Trois femmes pour un mari*, *la Papillonne*, *le Klephte*, *M. Choufleuri*, et autres environs d'art où tous les étés il villégiature. Cette année il semble vouloir prolonger un peu son congé. La Comédie-Française ne craint pas de donner le mauvais exemple en nous conviant à *la Vie de Bohême*, dont nous reparlerons, et le Vaudeville vient de reprendre *les Jocrisses de l'Amour* de Théodore Barrière et Lambert-Thiboust. Ce fut le seul événement (il eut son importance) de cette première quinzaine dramatique.

Cette reprise rassura quelques défiances, si elle déçut de plus nombreux espoirs ; elle surprit les uns et les autres ; mais elle surprit bien davantage que la reprise dernière tentée il y a quelques années au théâtre des Variétés. Ce résultat est significatif et aiderait à prouver, si cela était nécessaire, que le théâtre a fait, ces dix ans passés, plus de chemin qu'il n'en avait fait depuis vingt ou trente autres, pour ne pas dire plus. Il est clair que Théodore Barrière contribua pour une digne part à ce progrès et c'est bien à n'en pas douter dans son sens que d'autres depuis ont marché ; mais pour cette raison même l'auteur des *Faux Bonshommes* nous paraît plus loin de nous que tel de ses contemporains qui n'ouvrit point de route nouvelle et que l'on n'a point suivi. Il partage le sort d'Augier et de Dumas : tout autre est celui de Meilhac qui eut plus d'esprit ; de Labiche surtout, qui montra moins d'audace mais plus de génie.

Les Jocrisses de l'Amour sont le type de la pièce hybride, née d'une époque de transition, mais cette transition n'y fait qu'apparaître, incertaine et hésitante. Et s'il n'était pas un peu vain d'attribuer à chacun des deux auteurs de cette collaboration boiteuse sa particulière influence, on dirait que le dramaturge s'est effacé résolument devant le vaudevilliste. Il n'en serait certes pas de même aujourd'hui, et nous aurions dans *les Jocrisses* un drame, peut-être une « comédie rosse »... mais la rosserie date déjà d'hier. Tout de même la pièce a dû sembler à ses débuts singulièrement

différente des bouffonneries contemporaines, car, si hâtives qu'en soient l'observation ou l'étude, si peu cinglante la satire, on y rencontre dès l'abord, on y retrouve au cours des trois actes, souvent étouffé, toujours englué de burlesque vulgaire, l'effort vers un comique au delà du rire. L'intrigue qu'on a voulu reléguée à l'arrière-plan, simplifiée au profit de l'épisode, se résume, en langage approprié, à ceci : deux jeunes écervelés, férus d'amour pour d'effrontées drôlesses qui les trompent ou les désespèrent résistent aux propositions matrimoniales d'un oncle non moins jobard, jusqu'au moment où, toutes les mystifications à point découvertes, les dits niais se réfugient au calme sein de la famille.

L'aventure, on n'y prend garde, et l'on peut à loisir en dévisager les héros. Mais que dire de ces soi-disant *caractères*, plus arbitraires encore qu'extravagants, d'une observation fuyante et purement momentanée? Ils sont ce que veut l'occasion, et tel qui s'était révélé jocrisse improbable apparaît, brusque avatar, le plus incrédule matois, de par la simple entrée en scène de tel autre dont c'est le tour de s'exhiber, et qui, dans un instant, se transformera tout net en confident sagace d'un tiers alors survenu. Nuls types mieux que ceux-là ne méritent le nom de pantins, que seule une gesticulation forcenée empêche de tomber à chaque réplique.

Pareillement, les scènes se succèdent tout de guingois, et l'on ne peut se défendre de quelque agacement devant ces continuels tâtonnements d'étude sans courage, subitement déviée en insane quiproquo. C'est, à tout bout de champ, grand dommage. Jamais le parti ne semble pris, si ce n'est de restreindre un sujet qui pourrait séduire, d'en amoindrir les proportions et d'en diminuer la portée. Car ce n'est pas seulement ici une querelle de forme. N'est-ce pas le principal même qu'on nous dérobe, qui eût donné à l'ensemble sa juste signification et fait de cette farce, somme toute avortée, une œuvre forte et peut-être poignante? Telle qu'elle est, cette pièce sans art, qui parfois tâche à s'évader du grotesque, ne parvient jamais à cette autre étape, attendue en l'occurrence : l'émotion. Elle nous montre l'amour comme l'antichambre de la vie bourgeoise, où ne laissent que leurs paletots tous ces pauvres fantoches sans souffrances. Pour distinguer autre chose, il faut y mettre du sien.

Cela n'est pas nécessaire, et sans doute on dépasserait l'intention des auteurs en cherchant dans leurs *Jocrisses* beaucoup plus qu'une assez divertissante parade. De fait, leur verve est souvent heureuse et leur ironie (la verbale s'entend, car l'autre est épaisse et facile) est de qualité parfois supérieure. Puis, malgré tout, ils nous ont donné l'ébauche, sinon la tentative, d'une transformation qui fut salutaire. Nos regrets de la trouver si timide à cette heure en sont une suffisante preuve.

L'interprétation est de semblable nature que cette pièce hétéroclite. Les mêmes qualités d'équilibre lui font défaut, et si elle a pu nous divertir plus d'une fois dans le détail, l'ensemble nous a pleinement déçus. Je n'ai pu, quant à moi, me figurer un seul instant l'alerte et désopilant Galipaux berné par Mme Jane Hading, dont on apprécia d'autre part le charme et une inaccoutumée discrétion, mais qui semblait prendre au sérieux ses colossales supercheries. Les fines qualités de M. Boisselot n'ont pas suffi à rendre l'incohérence énorme de Moulinier. M. Noblet a dû se trouver fort mal à l'aise en jocrisse pleurnichard, émule de saint Guy. Seul, M. Numès a composé dans un ton juste son personnage et nous a franchement amusés dans un rôle épisodique — comme les autres.

ALFRED ATHYS

Chronique de l'Histoire

Lettres inédites de Napoléon Ier. — Lorsque Napoléon III chargea une Commission de dépouiller et de publier la correspondance de son oncle, il en confia la présidence au prince Napoléon, lequel supprima avec sérénité toutes les lettres qui lui parurent fâcheuses pour la mémoire du grand homme : c'est dire qu'il en élimina beaucoup. Il l'avoua, du reste, dans son rapport à l'Empereur :

« En général, écrivait-il dans ce document, nous avons pris pour guide cette idée bien simple, à savoir que nous étions appelés à publier ce que l'Empereur aurait livré à la publicité si, se survivant à lui-même et devançant la justice des âges, il avait voulu montrer à la publicité sa personne et son système. »

L'idée était « simple », en effet, mais le procédé était cynique de la part d'un homme qui raillait si volontiers les Dangeau de l'ancien régime. M. Léon Lecestre vient de publier, en deux gros volumes édités par Plon, un grand nombre de ces lettres conservées aux Archives nationales. Le maître impérieux qui les a écrites semble avoir été perpétuellement en colère, pendant douze ans. Il ne s'adresse à ses lieutenants, à ses fonctionnaires que pour les réprimander durement. Il n'admet ni les explications, ni même les excuses. Quand il parle de ses ennemis, il les traite invariablement de « coquins » ou « d'imbéciles »; même quand il s'agit de héros comme les défenseurs de Saragosse. La Terreur est, selon lui, le seul système de gouvernement. Le « fusillez-moi tous ces gens-là », est sa péroraison ordinaire. Parfois même, il ordonne d'employer la torture. Je n'exagère rien. Lisez cette lettre à Soult :

« Faites arrêter sur le champ les matelots et équipages du pêcheur qui a communiqué avec les Anglais. Faites parler ce pêcheur, et si vous voyez de l'hésitation, vous pouvez lui faire serrer les pouces dans un chien de fusil. »

Encore là y a-t-il eu trahison; mais que dites-vous de cette lettre à Savary :

« Je vois qu'on a brisé la couronne impériale dans un lieu de la 32e division militaire. Il est vrai que les coupables ont prétendu être saouls, mais cette raison n'est pas suffisante. Faites arrêter sur le champ deux de ces individus pour qu'ils soient traduits devant une Commission militaire et fusillés dans les vingt-quatre heures. »

Il est à remarquer, à ce propos, que le jugement est dicté d'avance aux Commissions. Si le procédé est « simple », selon l'expression du prince Napoléon, il faut convenir qu'il est vif... Ceci nous rappelle une curieuse anecdote racontée par le général

Thiébault dans ses *Mémoires*. Cet officier présidait un Conseil de guerre qui devait juger je ne sais quel fonctionnaire autrichien : « Quand cet homme aura été passé par les armes, avait dit Davout au général, vous viendrez dîner avec moi. »

Le soir, au milieu du repas, le duc d'Auerstaedt demande négligemment à Thiébault : « Eh bien! votre homme a été fusillé? — Mais non, Monsieur le maréchal, répond le président du Conseil. il nous a donné des preuves absolues de son innocence, nous avons dû l'acquitter. »

Davout se lève furieux :

« — Eh quoi! Monsieur, s'écrie-t-il ; c'est ainsi que vous exécutez les ordres de Sa Majesté l'Empereur! Sortez sur le champ! je ne veux plus vous voir à ma table. »

Lorsque la fusillade doit avoir trop de retentissement, Napoléon emploie volontiers la lettre de cachet :

« Arrêtez cet individu, écrit-il à Fouché. La chose doit être faite dans le plus grand secret. *Qu'on ne sache pas ce que cet homme est devenu.* »

On voit que les prisons impériales remplaçaient avantageusement la Bastille.

Ombrageux à l'excès, Napoléon lit avec attention tous les rapports de sa police. Il veut être exactement renseigné. Il envoie un matin ce billet à Savary :

« Qu'est-ce qu'un nommé La Feuillade, ci-devant marquis, qui tient des propos à tort et à travers chez une dame d'I*** qu'on dit sa maîtresse? » Il surveille particulièrement le clergé :

« Il y a, écrit-il à Fouché, trois mauvais curés à Paris. Que dans la journée de demain ils soient changés et remplacés par de bons ecclésiastiques. »

Les « bons ecclésiastiques » étaient, cela s'entend, ceux qu apprenaient à leurs ouailles le catéchisme impérial.

Le grand homme n'est pas toujours sûr que les individus qu'il désigne soient coupables, mais il frappe tout de même :

« Je ne sais, mande-t-il à Savary, je ne sais si c'est à Tournay, *ou ailleurs*, qu'il y a des béguines qui se comportent mal. Chassez-les de la ville. »

Les gens de lettres ont le privilège d'irriter particulièrement le despote :

« Si M. Chénier se permet le moindre propos, dit-il à Fouché, faites-lui connaître que je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé... Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël. »

Plaisanter! on n'y songeait guère. Tout le monde tremblait à cette joyeuse époque. Les plus hauts fonctionnaires recevaient journellement des rebuffades. Une lettre étant arrivée en retard au maître, il écrit à M. de Lavallette, directeur général des postes :

« Votre service va mal. Vous n'envoyez autour de moi que des imbéciles. »

Ses frères ne sont pas mieux traités que ses agents. M. Lecestre reproduit plus de trente lettres contenant les réprimandes les plus humiliantes à l'adresse des rois de Hollande, d'Espagne et de Westphalie.

Si un froissement se produit entre des membres de la famille impériale, Napoléon clôt l'incident du ton d'un pion qui rétablit l'ordre dans sa classe. C'est ainsi qu'il écrit au prince Eugène :

« La lettre que vous avez reçue du secrétaire de la princesse Pauline est du radotage d'homme d'affaires auquel il ne faut apporter aucune attention. La princesse a pour vous les sentiments qu'elle doit avoir. »

Lorsque l'empereur donne des instructions à Marie-Louise, il lui expédie des poulets de ce style :

« Vous irez présider le Sénat; vous y tiendrez le discours ci-joint. Vous irez dans les voitures de parade, avec toute la pompe convenable, et comme il est d'usage quand je vais au Corps législatif. »

Le grand homme a, d'ailleurs, conservé en France les habitudes de pillage qu'il a contractées pendant ses campagnes et qui lui ont permis, à son retour d'Italie, d'acquérir l'hôtel Chantereine. Pendant les Cent Jours, il écrit à son frère Joseph :

« On me dit que la duchesse d'Angoulême et les princes avaient acheté des maisons. Si cela est, *vous pouvez choisir.* »

On comprend, de reste, après avoir lu cette instructive correspondance, que l'Empereur ait dit, dans une heure de sincérité, à un de ses fidèles :

« Si je disparaissais demain, tout le monde ferait : *ouf!* »

Mais le grand public aime la légende. Ces lettres qui font si bien connaître le condottiere brutal et violent — plus cauteleux encore que violent — qui broyait sans merci tout ce qui faisait obstacle à sa volonté, ne modifieront pas l'opinion des innombrables badauds qui se pâment en lisant les historiettes de M. Marco de Saint-Hilaire, ou les pages enthousiastes de M. Thiers. Celui-ci nous vante à tout propos la magnanimité de l'Empereur. Celui-là pleure d'attendrissement, lorsqu'il nous raconte que Napoléon saluait les blessés, en soulevant noblement son chapeau — le fameux petit chapeau — et qu'un jour même, il pansa, de sa propre main, un de ses pages.

Cadoudal? Il voulait le gracier. Le duc d'Enghien? Il ignorait tout.

C'est Savary, c'est Réal, c'est Talleyrand qui ont tout fait. Pichegru? Il a pleuré en apprenant sa mort. Et puis, il aimait Talma; il aimait ses valets de chambre. Enfin, n'a-t-il pas voulu que son corps reposât sur les bords de la Seine? Les légendes ont la vie dure...

Si, après quatre-vingts ans, l'époque du Premier Empire est encore si mal connue, on ne saurait avoir la prétention d'apprécier exactement les événements qui se produisent sous nos yeux. L'**Alliance franco-russe**, par exemple, est un fait trop récent pour qu'on puisse avoir, à ce sujet, une opinion arrêtée. Voici, cependant, un livre intègre, écrit avec simplicité, qui nous apporte un document précieux. L'auteur, M. Jules Hansen, est un conseiller d'ambassade honoraire, lequel a été, pendant longtemps, en relations suivies avec l'ambassade de Russie, et a pris part aux négociations qui ont précédé la conclusion de l'Alliance. Il les expose dans ce volume fort instructif que vient d'éditer Ernest Flammarion. Dès 1881, Gambetta souhaitait un rapprochement entre les deux pays et donnait, dans ce sens, des instructions au comte de Chaudordy, notre ambassadeur à Pétersbourg; mais ce fut sous le ministère Flourens que l'idée fit un grand pas. En effet, une délégation bulgare étant venue demander au gouvernement français son appui dans les démêlés de la Bulgarie avec la Russie, M. Flourens lui répondit : « Je compatis sincèrement à ce que la situation de votre pays a de pénible, mais je crois que le meilleur moyen de sortir des difficultés que vous venez de me signaler, serait de tenir grand compte des sentiments de la Russie, à laquelle la Bulgarie doit l'existence et de faire même quelques concessions à cet intérêt. »

Cette attitude du ministre français produisit un excellent effet à Pétersbourg. « On eut le sentiment en Russie, dit M. Hansen, d'avoir échangé une première poignée de main avec un ami ».

Peu de temps après, M. Hansen eut une entrevue avec M. Grévy, alors président de la République. Le vieil avocat rotors fut, ce jour-là, comme toujours, d'une prudence extrême. Il reconnut bien que la France et la Russie avaient des intérêts communs, mais après avoir dit qu'il « était très content du baron de Mohrenheim », il se hâta d'ajouter : « Je suis très content aussi du comte de Munster. »

C'est sur cette déclaration, plutôt comique, que prit fin l'entrevue.

Cependant, l'entente entre les deux nations s'affirmait. M. Floquet, qui déplorait naguère que l'ordre régnât à Varsovie, voulait absolument se réconcilier avec l'autocrate de toutes les Russies. M. Hansen consacre une page bien amusante à la négociation dont il fut chargé à se sujet. Il arrive ensuite à la mémorable visite de l'escadre française à Cronstadt: « Ce fut quelques semaines après, dit-il, que s'échangèrent les signatures par lesquelles la Russie et la France s'unissaient dans une entente politique. A partir de cette heure historique, on peut dire que les deux pays étaient sortis de l'isolement où ils s'étaient trouvés jusque-là. Les deux signatures étaient données par MM. Mohrenheim et Ribot, au nom de leurs gouvernements respectifs. » Les chapitres suivants — la partie la plus intéressante du volume, — sont remplis de lettres et de documents inédits. Des extraits les défloreraient. Il faut les lire *in extenso*. Je

veux citer cependant la page où l'honorable conseiller raconte la mission qu'il eut à remplir en 1891, à Fredensborg, relativement à la convention militaire qui devait corroborer le premier traité :

« Arrivé au château, je m'adressais immédiatement au prince Obolensky. Le prince me reçut le soir même et remit le lendemain matin au tsar la note dont j'étais le porteur. La réponse ne se fit pas attendre. Elle était ainsi conçue : « M. Hansen pourra dire à « M. de Freycinet que l'Empereur a pris sa demande en sérieuse con- « sidération et qu'il s'occupera d'y donner une suite aussitôt sa ren- « trée à Saint-Pétersbourg. »

Quelque temps après, le nouveau pacte était signé.

L'auteur termine son œuvre en appréciant la portée de l'Alliance et les avantages qui en résultent pour les deux puissances. Il examine, notamment, ces trois points : 1° la présence de l'escadre française à Kiel; 2° le concours de la France pendant la guerre sino-japonaise ; 3° les emprunts russes.

Quelques jours après l'apparition du volume de M. Jules Hansen, un « Diplomate étranger » publiait chez Plon une brochure intitulée : **L'Alliance franco-russe devant la crise orientale.** L'auteur, sans méconnaître la portée de l'Alliance, estime que le plus redoutable ennemi de notre pays est, non pas l'Allemagne, mais l'Angleterre Il en conclut qu'un rapprochement avec l'empereur Guillaume serait fort avantageux pour la France, qui obtiendrait peut-être, de ce fait, la rétrocession de Metz. Réconciliées, l'Allemagne et la France pourraient se joindre à la Russie pour faire face à l'Angleterre.

Je me borne à mentionner ces conseils, sans les discuter.

JEAN GUÉTARY

Chronique philosophique

Un Bouddhiste : Jean Lahor (1)

« Il n'y a ni homme, ni femme, ni créature, ni vie, ni esprit, ni personne; ces conditions n'ont aucune réalité; toutes sont le produit de l'imagination; toutes sont semblables à un songe, semblables à quelque chose de factice, semblable à l'image de la lune qui se réfléchit dans l'eau. Aucune substance n'existe. Pour qui connaît les causes et les effets successifs, il n'y a ni être ni néant. »

Telle est l'assertion fondamentale des vieux sages hindoust M. Jean Lahor la reprend et la retourne en cent manières; il ne se lasse pas d'exprimer la vanité et le néant de tout. « Comme ces nuées d'oiseaux voyageurs qui par dessus nos têtes traversent le ciel et se perdent au loin, sans que nous sachions d'où ils viennent ni où s'enfuit leur vol, ainsi devant nos yeux passent les choses créées... La vie, comme le haschisch ou l'opium nous donne quelques hallucinations rapides, puis nous tue... Jours sombres ou jours lumineux, pleurs, sanglots ou joies sublimes, quelle est votre réalité ? — Quelle sera la réalité de ma vie, le lendemain de ma mort ? » Désolante perspective, au terme de laquelle on n'aperçoit que le suicide ou la folie, ou mieux, le renoncement, la résignation morne, l'insensibilité. « Quelques-uns pour avoir eu le *sens vrai de la vie*, quelques-uns ont cessé de vivre, se sont tués ou sont devenus fous, — fous parce qu'ils étaient sages, à moins que, consentant à ne plus penser ni voir, ils ne se soient remis à tourner, fauves tranquilles et résignés, dans la cage de l'existence humaine, ou qu'ils n'aient repris, bêtes de somme patientes et dociles, leur monotone et plat labeur quotidien. »

Une fois constaté l'universel néant, l'âme noble et sage n'a plus qu'un désir : s'évader de ce gouffre de misères qu'est la vie, et atteindre au nirvâna libérateur. On le peut de deux façons, par l'action ou par le rêve, en se donnant à l'extase ou au vertige. — « Plonge-toi dans le rêve. — Fuis en Orient. Du moins, le Néant là-bas, est, comme un sultan, vêtu d'or, et cache sous la pourpre sa vermine. — Aime, brûle, soupire, meurs de passion; sois comme le soleil d'été, au cœur rempli de feux, aux yeux pleins de larmes » Ou encore sacrifie-toi, sois héroïque; et par l'agitation, tends au repos.

Ce goût du néant est habituel aux âmes que ronge un mal profond et incurable, aux organisations trop fines, trop nerveuses, que

(1) *Les quatrains d'Al Ghazali. — La Gloire du Néant*, chez Lemerre.

l'amour a déçues et blessées sans espoir. Faut-il voir une confidence et un aveu dans ces vers :

Un rossignol gémit dans l'ombre de mon âme,
Il pleure au souvenir d'anciennes nuits d'été,
Et d'une rose aussi, dont l'ardente beauté
Au milieu du jardin jetait comme une flamme.

Bien que sur toi la Mort ait refermé sa porte,
Je te revois sans cesse, et partout tu me suis.
Comme d'un astre mort vient la pâleur des nuits,
J'ai pour clarté sur moi les grands yeux d'une morte.

Dans mon cœur j'ai gardé la pâleur de tes yeux,
Si pareils à ces fleurs dont l'âme nous pénètre,
J'ai gardé dans mon cœur le parfum de ton être,
Et ta douceur m'a fait miséricordieux.

Le pessimisme de M. Jean Lahor n'est pas froid, dur, orgueilleux et méchant; tout à l'inverse, il est tendre, compatissant, et s'achève en acte de foi.

La précellence de l'homme sur tout le reste de l'Univers est un dogme important du bouddhisme, et M. Jean Lahor reste fidèle à sa doctrine en écrivant ces lignes : « Je crois en l'Homme tout-puissant, qui a créé le ciel et recréera la terre; qui a souffert comme Jésus, a été comme lui crucifié, a vécu dans des enfers ; et qui, aujourd'hui est ressuscité, et va rayonner dans sa gloire, et fera régner la justice... Je crois à l'Esprit, à la Science, et à leur domination prochaine... Je crois à une sainte Eglise universelle, à la communion des héros et des saints dans l'œuvre de réparation, de rénovation, d'amour, qui se continue d'âge en âge... Je crois à une haute vie idéale, et à mon éternité dans la vie éternelle de mon Espèce et du Monde. »

A ceux qui ont l'âme douloureuse ces livres seront un aliment agréable et délicat; aux autres dont l'âme est saine, ils plairont encore par le souci d'art perpétuel qu'on sent à chaque ligne.

L'Epopée humaine — Rabelais — Pascal et Descartes
par J. Strada

Depuis près de quarante ans, M. J. Strada est affligé d'une incoercible logorrhée; on est pris de saisissement quand on parcourt l'interminable catalogue des œuvres qui sont échappées de sa plume, et qu'on fait le compte de celles dont il lui reste à nous inonder : une histoire de France en dix volumes, une histoire universelle dont il nous cache l'étendue, des ouvrages d'exégèse, de

science sociale, de philosophie, sans parler de la suite de l'Epopée humaine, dont nous connaissons déjà vingt volumes.., M. Strada a de longs espoirs et de vastes pensées; si nul accident ne vient l'entraver, il est homme à accomplir ce gigantesque programme.

Pour l'instant il vient de donner l'essor au « quatrième drame de la tétralogie de la seconde Renaissance », et au « second drame de la tétralogie : la Comédie horrible. »

M. Strada s'est trouvé bien ennuyé quand le progrès de son épopée l'a mis en présence de Rabelais, et il le confesse ingénument. « Personne, pendant toute ma vie, pas même mes plus intimes amis, ne m'a entendu prononcer un mot, je ne dis pas obscène ou grossier, mais même à double entente. J'aborde donc en tremblant Rabelais, je l'avoue. Je l'admire et il me dégoûte. »

Avec Pascal et Descartes l'auteur est plus à l'aise; ce sont des héros selon son cœur de patriote. Le drame est précédé d'un poème lyrique en dix-neuf chants qui célèbre la raison. J'en détache ce court échantillon; c'est le début du IXe chant :

C'est l'heure de parler de la langue française,
De sa sublime essence et son vol transcendant.
On la comprend fort mal en ce temps décadent,
Matérialisé par la fausse Méthode
Que nous stigmatisons aux chants de la Grande Ode.

Après cet accès de lyrisme, vient le drame, en cinq actes, où les Jésuites ne sont pas ménagés, et un dernier poème lyrique en huit chants.

Le troisième et la quatrième portent ce titre plein de promesses : « Strada répond à Bossuet et Fénelon, à Pascal, à Descartes, aux Fois et aux hommes de notre temps. » Je voudrais bien vous dire ce que Strada répond à tous ces gens, mais cela ferait une trop longue chronique, et puis vraiment ce n'est pas nécessaire, ni très intéressant. Résumons seulement, d'après l'auteur lui-même, le mérite de son Epopée.

« On voit, par *l'Epopée Humaine*, que depuis les premiers jours du monde, tout s'appelle, s'engendre, s'ordonne dans l'histoire; *chose inconnue jusqu'à nous.* » — Vite, qu'on le décore.

Trois milliards de Français, ou la solution des questions politique, sociale, philanthropique et de population, par F. Appy.

L'auteur nous apprend dans sa dédicace que sa femme est fidèle, que sa belle-mère a quatre-vingts ans de travail et d'honnêteté, dix enfants, et qu'elle est toujours vaillante. Puis il nous expose son secret pour amener la France à une population de trois milliards ;

le secret est simple, encore fallait-il le trouver : c'est le mariage forcé.

Il nous adjure pathétiquement de croître et de multiplier et de remplir la Terre. Le livre se clôt par ces lignes qui en résument l'esprit :

« Lorsque nous croyons avoir trouvé un remède à tous ces maux;
De toute notre foi;
En toute confiance;
De toutes nos forces;
Avec tout notre amour pour la Patrie,
Nous crions :
FRANCE REDRESSE-TOI. . . . . .
. . . . . VOICI TA MÉRIDIENNE.
... Puis sur la voie du Progrès,
Pour la France et pour l'humanité,
MARCHONS. »

Les perversions sexuelles chez les animaux

Sous ce titre, le docteur Ch. Féré a publié dans la *Revue Philosophique* (1) une piquante étude, très documentée. On savait déjà que certaines perversions et interversions s'observent chez les animaux trop raffinés par le contact de l'homme et la thèse de Rousseau que la civilisation est corruptrice pouvait puiser dans ces faits une force inattendue. Mais il paraît bien que ces dépravations sont plus générales qu'on ne croyait, et qu'en somme « les animaux se laissent rarement dépasser par l'homme dans la variété des perversions sexuelles acquises. »

Le singe et le chien sont connus pour leurs habitudes vicieuses; mais les moutons, les vaches, les chevaux, jusqu'aux chameaux et aux éléphants, se livrent à des actes qu'il sera difficile de qualifier désormais *contre nature*, s'il est démontré qu'on les observe chez les êtres qui avaient jusqu'à présent la réputation de suivre les seules lois de la bonne Nature.

L. BÉLUGOU

(1) Numéro de mai.

Mémento bibliographique

Poésie. — Maxime Lorin : *Tentative*, Soc. lib. d'Edit. des gens de lettres, 1 fr. 50. — Léon Hennebicq : *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui*, Bruxelles, Vve Ferd. Larcier, Paul Lacomblez. — Léon Deherpe : *Heures Maladives*, Perpignan, Imp. coopérative, 1 fr. — E. G. Boner : *Musa crociata*, Torino, Roux-Frassati, 2 fr.

Romans et Nouvelles. — Jehan Marchadier : *Esthète*, Soc. lib. d'Edit. des gens de lettres, 1 fr. — A. Sodini : *Le Sirene* (*le Spirituali*, *le Appassionate*, *le Voluttuarie*) Perugia, Domenico Terese, 1 fr. 50. — Blanche Rousseau : *Nany à la fenêtre* (avec un dessin de Henry Meunier), Bruxelles, Constant Dumont, imp.

Voyages. — Victor Hugo : *Alpes et Pyrénées*, Hetzel, L.-H. May, 2 fr.

Divers. — Dr. José Maria Gutierrez : *Education comun en la capital, provincias y territorio nacionales* (*ano de 1896-97*), Buenos Aires, Guillermo Kraft. — Louis Guétant : *Orient et Madagascar, lettre ouverte d'un travailleur à M. Clemenceau*, P.-V. Stock, 1 fr. — Juan Enrique Lagarrigue : *Lettre à M. Léon Tolstoï*, Santiago du Chili.— Marius Vachon: *Les industries d'art, les écoles et les musées d'art industriels en France* (départements), Nancy, Berger-Levrault. — Jacques Bahar : *Restons! Réponse au projet d'exode des Juifs*, Soc. lib. d'Edit. des gens de lettres, 1 fr. 50. — Paul Cosseret : *Montagnards et Girondins, portraits historiques et littéraires* (Préface d'E. Lagrillière-Beauclerc), ch. Tallandier.

Nouveaux périodiques.— *A Revista litteraria*, Porto, rua de Cima de Villa, 73. — *Gronache del Rinascimento etico-sociale*, Venezia. — *L'Avvenire*, Roma, Via Frattina, 122. — *Le Droit humain*, Paris, rue de Turenne, 64. — *Le Geste*, Nîmes, rue de l'Hôtel-de-Ville, 7.

Table

Alfred Athys : *Mme Eléonora Duse à la Renaissance*..... 237
— *La Quinzaine dramatique*..... 466
Jules Barbey d'Aurevilly : *Une Lettre à Mlle Rousseil*.... 146
Victor Barrucand : *Les Lettres italiennes*..... 227
L. Bélugou : *Chronique philosophique*..... 474
Tristan Bernard : *Le Vengeur de sa canne*..... 64
Paterne Berrichon : *Rimbaud* (3e article)..... 375
Léon Blum : *Les Livres*..... 77, 156, 222
Fernand Caussy : *En Trinacrie*..... 463
Pierre Choudieu : *Mémoires sur la Révolution*... ..... 150, 371
Paul Claudel : *Paysages de Chine*..... 66, 317
Romain Coolus : *L'Enfant malade* (actes II, III et IV)..... 16
— *Notes dramatiques*..... 76, 234
Albert Delacour : *Les Césars anarchistes*..... 87
— *L'Anarchisme en Chine*..... 395
Divers : *Une lettre de Montjuich*..... 80
Théodore Duret : *Une nouvelle histoire de Napoléon*..... 5
Enquête sur l'œuvre de H. Taine. — Opinions (recueillies par M. L. Bélugou) de MM. Maurice Barrès, d'Hulst, André Lefèvre, F. Picavet, Emile Boutroux, Pierre Janet, Gabriel Monod, Henri Mazel, P. Mantegazza, Cesare Lombroso, G. Tarde, Emile Durkheim, E.-M. de Vogüé..... 263
Henry Gauthier-Villars : *Dialogue sur l'amour* 311
Jean Guétary : *Chronique de l'Histoire*..... 469
Gustave Guiches : *Snob* (quatre actes)..... 92, 179
Charles-Henry Hirsch : *Fragments d'Oriane*..... 217
Henrik Ibsen : *Poèmes* (trad. du norvégien par Léon Matthey).. 148
Gustave Kahn : *Les Poètes*..... 230
— *Images du Rhin*..... 307
Paul Leclercq : *La Table d'émeraude*..... 154
Tarrida del Marmol : *L'Inquisition à Porto-Rico*... 59
— *Pour la justice*..... 339
— *Au pays de l'Inquisition*..... 458
Catulle Mendès : *Le Crépuscule polaire et l'aube française*..... 81
Albert Métin : *Sur l'Allemagne d'aujourd'hui*.....'..... 321
Eugène Morel : *Terre Promise*..... 241, 345, 416
Multatuli : *Crucifiement* (trad. du néerlandais par Alexandre Cohen)..... 363

Thiébault dans ses *Mémoires*. Cet officier présidait un Conseil de guerre qui devait juger je ne sais quel fonctionnaire autrichien : « Quand cet homme aura été passé par les armes, avait dit Davout au général, vous viendrez dîner avec moi. »

Le soir, au milieu du repas, le duc d'Auerstaedt demande négligemment à Thiébault : « Eh bien! votre homme a été fusillé? — Mais non, Monsieur le maréchal, répond le président du Conseil. il nous a donné des preuves absolues de son innocence, nous avons dû l'acquitter. »

Davout se lève furieux :

« — Eh quoi! Monsieur, s'écrie-t-il ; c'est ainsi que vous exécutez les ordres de Sa Majesté l'Empereur! Sortez sur le champ! je ne veux plus vous voir à ma table. »

Lorsque la fusillade doit avoir trop de retentissement, Napoléon emploie volontiers la lettre de cachet :

« Arrêtez cet individu, écrit-il à Fouché. La chose doit être faite dans le plus grand secret. *Qu'on ne sache pas ce que cet homme est devenu.* »

On voit que les prisons impériales remplaçaient avantageusement la Bastille.

Ombrageux à l'excès, Napoléon lit avec attention tous les rapports de sa police. Il veut être exactement renseigné. Il envoie un matin ce billet à Savary :

« Qu'est-ce qu'un nommé La Feuillade, ci-devant marquis, qui tient des propos à tort et à travers chez une dame d'I*** qu'on dit sa maîtresse? » Il surveille particulièrement le clergé :

« Il y a, écrit-il à Fouché, trois mauvais curés à Paris. Que dans la journée de demain ils soient changés et remplacés par de bons ecclésiastiques. »

Les « bons ecclésiastiques » étaient, cela s'entend, ceux qu apprenaient à leurs ouailles le catéchisme impérial.

Le grand homme n'est pas toujours sûr que les individus qu'il désigne soient coupables, mais il frappe tout de même :

« Je ne sais, mande-t-il à Savary, je ne sais si c'est à Tournay, *ou ailleurs*, qu'il y a des béguines qui se comportent mal. Chassez-les de la ville. »

Les gens de lettres ont le privilège d'irriter particulièrement le despote :

« Si M. Chénier se permet le moindre propos, dit-il à Fouché, faites-lui connaître que je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé... Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël. »

Plaisanter! on n'y songeait guère. Tout le monde tremblait à cette joyeuse époque. Les plus hauts fonctionnaires recevaient journellement des rebuffades. Une lettre étant arrivée en retard au maître, il écrit à M. de Lavallette, directeur général des postes :

« Votre service va mal. Vous n'envoyez autour de moi que des imbéciles. »

Ses frères ne sont pas mieux traités que ses agents. M. Lecestre reproduit plus de trente lettres contenant les réprimandes les plus humiliantes à l'adresse des rois de Hollande, d'Espagne et de Westphalie.

Si un froissement se produit entre des membres de la famille impériale, Napoléon clôt l'incident du ton d'un pion qui rétablit l'ordre dans sa classe. C'est ainsi qu'il écrit au prince Eugène :

« La lettre que vous avez reçue du secrétaire de la princesse Pauline est du radotage d'homme d'affaires auquel il ne faut apporter aucune attention. La princesse a pour vous les sentiments qu'elle doit avoir. »

Lorsque l'empereur donne des instructions à Marie-Louise, il lui expédie des poulets de ce style :

« Vous irez présider le Sénat; vous y tiendrez le discours ci-joint. Vous irez dans les voitures de parade, avec toute la pompe convenable, et comme il est d'usage quand je vais au Corps législatif. »

Le grand homme a, d'ailleurs, conservé en France les habitudes de pillage qu'il a contractées pendant ses campagnes et qui lui ont permis, à son retour d'Italie, d'acquérir l'hôtel Chantereine. Pendant les Cent Jours, il écrit à son frère Joseph :

« On me dit que la duchesse d'Angoulême et les princes avaient acheté des maisons. Si cela est, *vous pouvez choisir.* »

On comprend, de reste, après avoir lu cette instructive correspondance, que l'Empereur ait dit, dans une heure de sincérité, à un de ses fidèles :

« Si je disparaissais demain, tout le monde ferait : *ouf!* »

Mais le grand public aime la légende. Ces lettres qui font si bien connaître le condottiere brutal et violent — plus cauteleux encore que violent — qui broyait sans merci tout ce qui faisait obstacle à sa volonté, ne modifieront pas l'opinion des innombrables badauds qui se pâment en lisant les historiettes de M. Marco de Saint-Hilaire, ou les pages enthousiastes de M. Thiers. Celui-ci nous vante à tout propos la magnanimité de l'Empereur. Celui-là pleure d'attendrissement, lorsqu'il nous raconte que Napoléon saluait les blessés, en soulevant noblement son chapeau — le fameux petit chapeau — et qu'un jour même, il pansa, de sa propre main, un de ses pages.

Cadoudal? Il voulait le gracier. Le duc d'Enghien? Il ignorait tout.

C'est Savary, c'est Réal, c'est Talleyrand qui ont tout fait. Pichegru? Il a pleuré en apprenant sa mort. Et puis, il aimait Talma; il aimait ses valets de chambre. Enfin, n'a-t-il pas voulu que son corps reposât sur les bords de la Seine? Les légendes ont la vie dure...

Thiébault dans ses *Mémoires*. Cet officier présidait un Conseil de guerre qui devait juger je ne sais quel fonctionnaire autrichien : « Quand cet homme aura été passé par les armes, avait dit Davout au général, vous viendrez dîner avec moi. »

Le soir, au milieu du repas, le duc d'Auerstaedt demande négligemment à Thiébault : « Eh bien! votre homme a été fusillé? — Mais non, Monsieur le maréchal, répond le président du Conseil. il nous a donné des preuves absolues de son innocence, nous avons dû l'acquitter. »

Davout se lève furieux :

« — Eh quoi! Monsieur, s'écrie-t-il ; c'est ainsi que vous exécutez les ordres de Sa Majesté l'Empereur! Sortez sur le champ! je ne veux plus vous voir à ma table. »

Lorsque la fusillade doit avoir trop de retentissement, Napoléon emploie volontiers la lettre de cachet :

« Arrêtez cet individu, écrit-il à Fouché. La chose doit être faite dans le plus grand secret. *Qu'on ne sache pas ce que cet homme est devenu.* »

On voit que les prisons impériales remplaçaient avantageusement la Bastille.

Ombrageux à l'excès, Napoléon lit avec attention tous les rapports de sa police. Il veut être exactement renseigné. Il envoie un matin ce billet à Savary :

« Qu'est-ce qu'un nommé La Feuillade, ci-devant marquis, qui tient des propos à tort et à travers chez une dame d'I*** qu'on dit sa maîtresse? » Il surveille particulièrement le clergé :

« Il y a, écrit-il à Fouché, trois mauvais curés à Paris. Que dans la journée de demain ils soient changés et remplacés par de bons ecclésiastiques. »

Les « bons ecclésiastiques » étaient, cela s'entend, ceux qu apprenaient à leurs ouailles le catéchisme impérial.

Le grand homme n'est pas toujours sûr que les individus qu'il désigne soient coupables, mais il frappe tout de même :

« Je ne sais, mande-t-il à Savary, je ne sais si c'est à Tournay, *ou ailleurs*, qu'il y a des béguines qui se comportent mal. Chassez-les de la ville. »

Les gens de lettres ont le privilège d'irriter particulièrement le despote :

« Si M. Chénier se permet le moindre propos, dit-il à Fouché, faites-lui connaître que je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte-Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé... Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël. »

Plaisanter! on n'y songeait guère. Tout le monde tremblait à cette joyeuse époque. Les plus hauts fonctionnaires recevaient journellement des rebuffades. Une lettre étant arrivée en retard au maître, il écrit à M. de Lavallette, directeur général des postes :

« Votre service va mal. Vous n'envoyez autour de moi que des imbéciles. »

Ses frères ne sont pas mieux traités que ses agents. M. Lecestre reproduit plus de trente lettres contenant les réprimandes les plus humiliantes à l'adresse des rois de Hollande, d'Espagne et de Westphalie.

Si un froissement se produit entre des membres de la famille impériale, Napoléon clôt l'incident du ton d'un pion qui rétablit l'ordre dans sa classe. C'est ainsi qu'il écrit au prince Eugène :

« La lettre que vous avez reçue du secrétaire de la princesse Pauline est du radotage d'homme d'affaires auquel il ne faut apporter aucune attention. La princesse a pour vous les sentiments qu'elle doit avoir. »

Lorsque l'empereur donne des instructions à Marie-Louise, il lui expédie des poulets de ce style :

« Vous irez présider le Sénat; vous y tiendrez le discours ci-joint. Vous irez dans les voitures de parade, avec toute la pompe convenable, et comme il est d'usage quand je vais au Corps législatif. »

Le grand homme a, d'ailleurs, conservé en France les habitudes de pillage qu'il a contractées pendant ses campagnes et qui lui ont permis, à son retour d'Italie, d'acquérir l'hôtel Chantereine. Pendant les Cent Jours, il écrit à son frère Joseph :

« On me dit que la duchesse d'Angoulême et les princes avaient acheté des maisons. Si cela est, *vous pouvez choisir.* »

On comprend, de reste, après avoir lu cette instructive correspondance, que l'Empereur ait dit, dans une heure de sincérité, à un de ses fidèles :

« Si je disparaissais demain, tout le monde ferait : *ouf!* »

Mais le grand public aime la légende. Ces lettres qui font si bien connaître le condottiere brutal et violent — plus cauteleux encore que violent — qui broyait sans merci tout ce qui faisait obstacle à sa volonté, ne modifieront pas l'opinion des innombrables badauds qui se pâment en lisant les historiettes de M. Marco de Saint-Hilaire, ou les pages enthousiastes de M. Thiers. Celui-ci nous vante à tout propos la magnanimité de l'Empereur. Celui-là pleure d'attendrissement, lorsqu'il nous raconte que Napoléon saluait les blessés, en soulevant noblement son chapeau — le fameux petit chapeau — et qu'un jour même, il pansa, de sa propre main, un de ses pages.

Cadoudal? Il voulait le grâcier. Le duc d'Enghien? Il ignorait tout.

C'est Savary, c'est Réal, c'est Talleyrand qui ont tout fait. Pichegru? Il a pleuré en apprenant sa mort. Et puis, il aimait Talma; il aimait ses valets de chambre. Enfin, n'a-t-il pas voulu que son corps reposât sur les bords de la Seine? Les légendes ont la vie dure...

Pour s'abonner à La revue blanche

bi-mensuelle

1, rue Laffitte, Paris

*M*_____

*déclare souscrire un abonnement de*_____, *partant du 1er du mois de*_____, *à l'édition* (1)_____ *de* La revue blanche.

*Adresse*_____

_____

*Le*_____ *1897.*

(SIGNATURE)

(1) Inscrire de luxe ou ordinaire.

Ed. ordinaire : France..... 20 fr. (un an) ; 11 fr. (six mois).
— Extérieur.... 25 fr. (un an) ; 13 fr. (six mois).
Édition de luxe, sur Hollande, 40 fr. par an.

Coupez ce bulletin et l'adresser à M. le Directeur de **La revue blanche**, 1, rue Laffitte, Paris.

LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880. — **A. Gallois**, directeur

COURRIER COMPLET DE SUCCÈS ET DE REVUES SUR TOUS SUJETS ET PERSONNALITÉS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Paris, 21, boulevard Montmartre

BON PRIME de La revue blanche

à détacher et à envoyer à M. L. DUGARDIN, *artiste-peintre,*
Directeur de la Société de Reproductions artistiques
9, Boulevard Rochechouart, à Paris

Par suite d'un traité passé avec la **Société parisienne de reproductions artistiques**, *9, boulevard Rochechouart*, dont les œuvres ont été si souvent remarquées dans les Expositions parisiennes, nous pouvons offrir *gratuitement* à tous nos lecteurs un *bon-prime* qui donne droit *gratuitement* à un *Portrait peint à l'huile* sur panneau en bois. Il suffit de renvoyer ce Bon détaché à M. **Dugardin**, avec une *photographie bonne épreuve*. Le photographie étant détériorée n'est pas rendue. *Joindre 1 fr. 50 pour les frais de port et d'emballage.*

GRATIS *à tout Lecteur de* La revue blanche

Un Comité d'Artistes parisiens, sous la direction de M. Legas, plusieurs fois médaillé, s'engage à titre pour rien une reproduction artistique au crayon lusain (ressemblance garantie), d'une valeur de 75 francs, à toute personne qui enverra ce bon, ainsi qu'une photographie, au Directeur Legas, *141, boulevard Mayenne, Paris*. Une combinaison spéciale permet d'offrir le portrait et le cadre absolument garantis. Écrire son nom et son adresse au dos de la photographie.